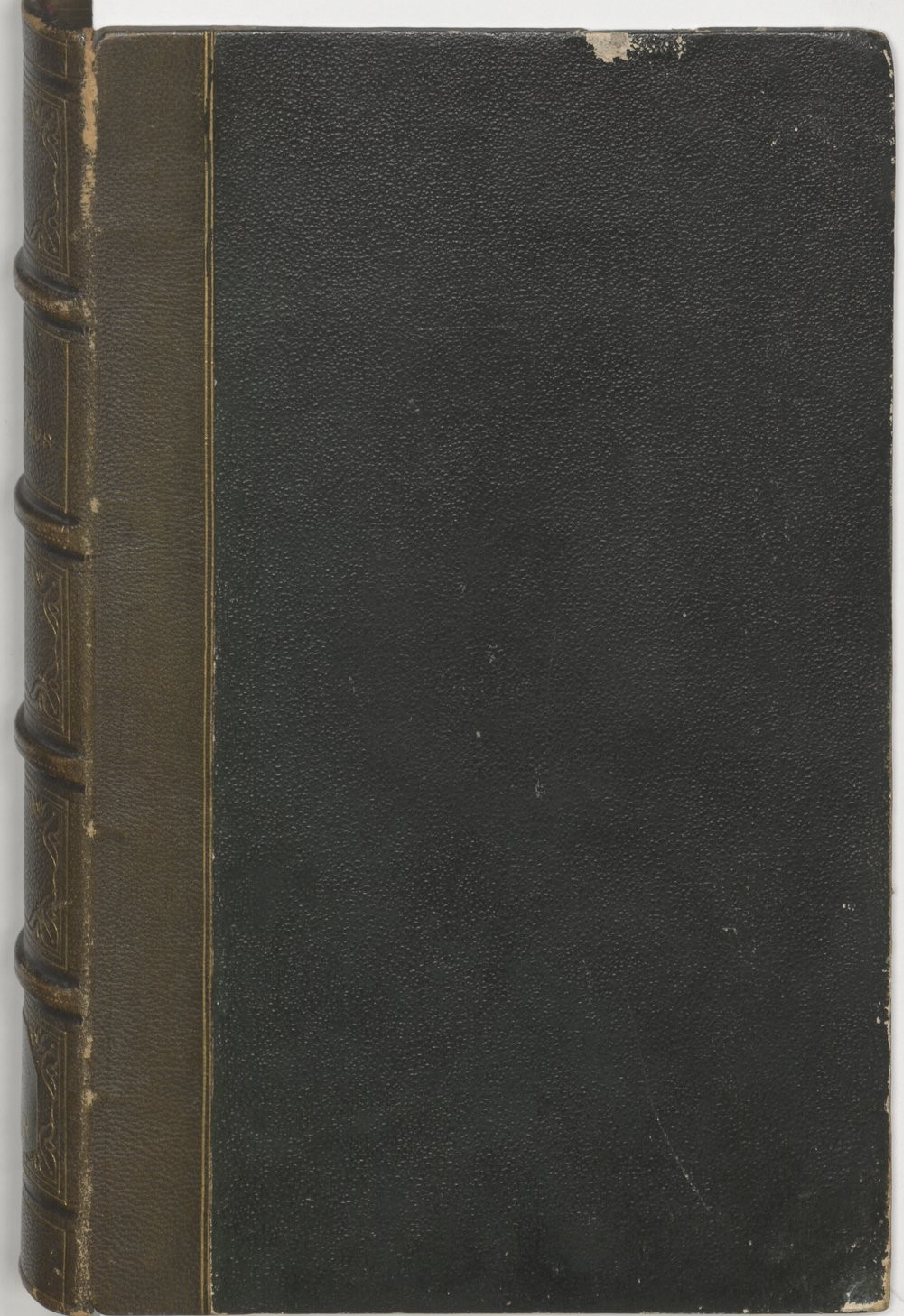
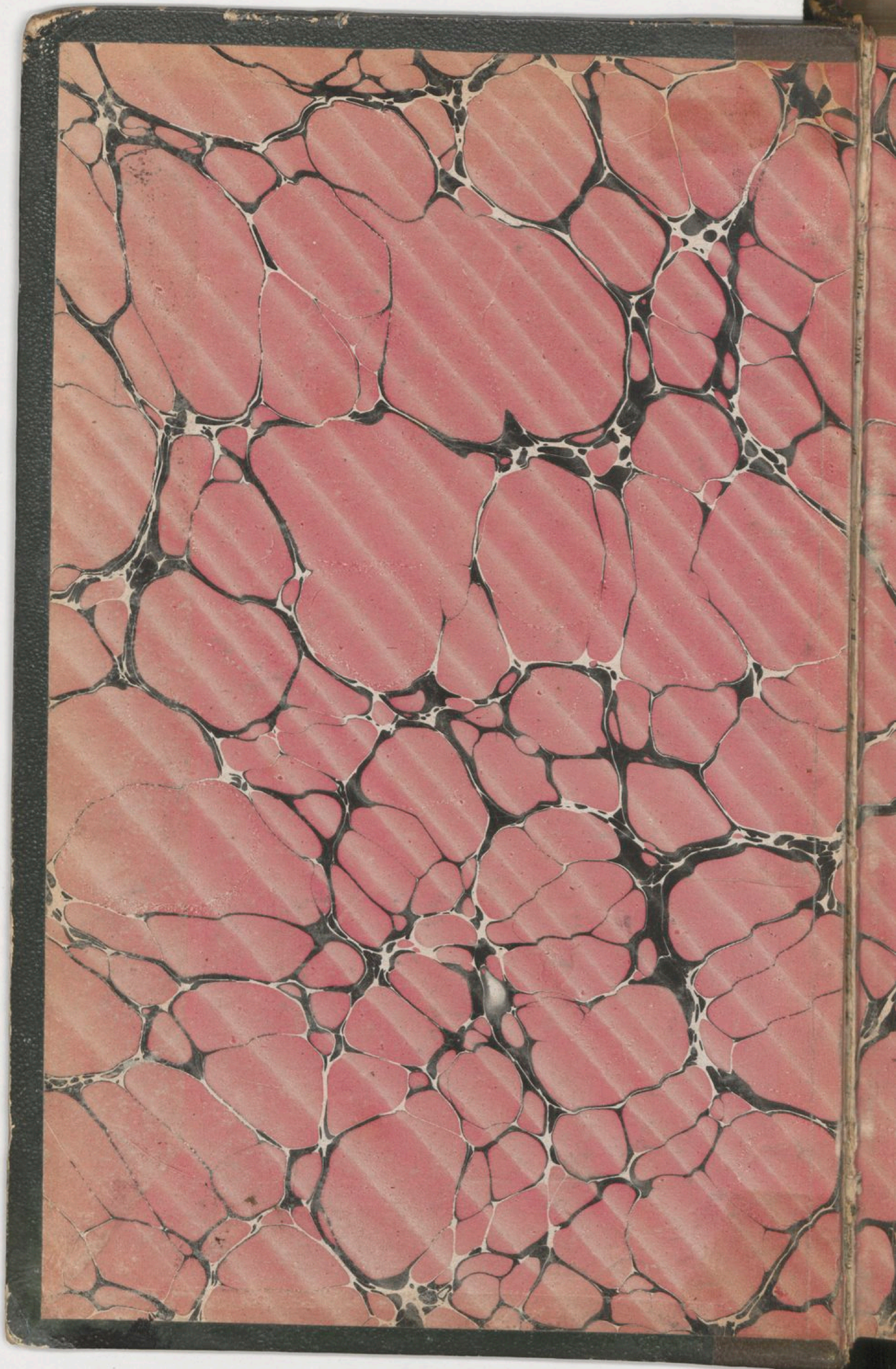
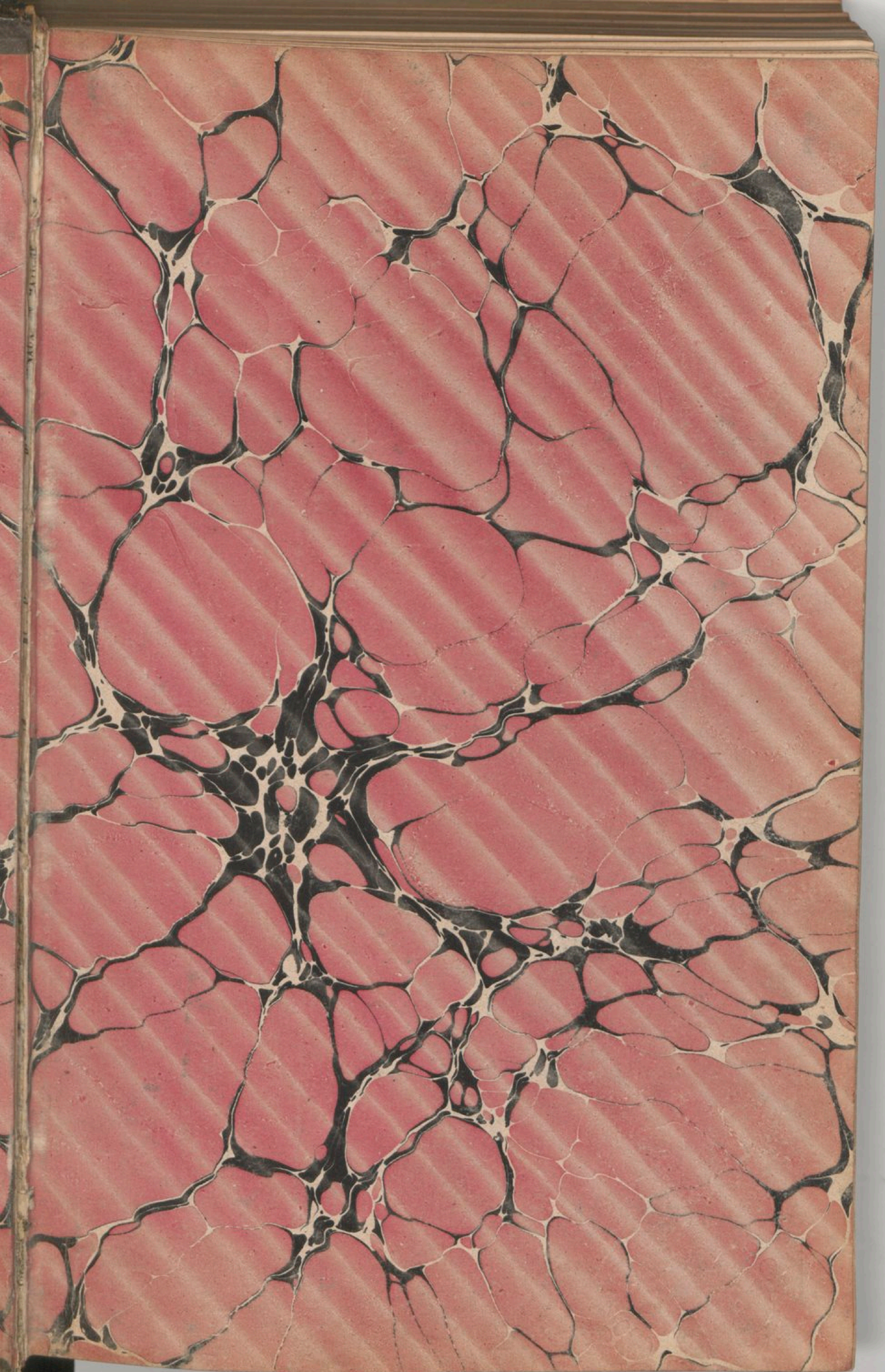
Contes des fées, par Perrault, Mme d'Aulnoy, Hamilton et Mme Leprince de Beaumont. Nouvelle édition...







Compiled by
Graves

CONTES DES FÉES

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1



LE NAIN JAUNE.

CONTES

DES FÉES

PAR

PERRAULT, MME D'AULNOY, HAMILTON

ET

MME LEPRINCE DE BEAUMONT

NOUVELLE ÉDITION

ILLUSTRÉE DE NOMBREUSES VIGNETTES DANS LE TEXTE

ET DE DIX GRANDS BOIS HORS TEXTE

PAR MM. G. STAAL, BERTALL, ETC.

GRAVÉS PAR MM. GUSMAND, CORDIER, ETC.



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

CH. PERRAULT



LE PETIT CHAPERON ROUGE



Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir : sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon[1] rouge, qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le petit Chaperon rouge.

Un jour sa mère ayant fait des galettes, lui dit : « Va voir comment se porte ta mère-grand; car on m'a dit qu'elle était malade : porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. » Le petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compère le loup, qui eut bien envie de la manger; mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un loup,

[1] Ancienne coiffure, qui fut en usage jusqu'au temps du roi Charles IX.

lui dit : « Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma mère lui envoie. — Demeure-t-elle bien loin? lui dit le loup. — Oh! oui, lui dit le petit Chaperon rouge; c'est par-delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village. — Eh bien! dit le loup, je veux l'aller voir aussi : je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là; et nous verrons à qui plus tôt y sera. »

Le loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court; et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait.



Le loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand; il heurte, toc, toc. « Qui est-là? — C'est votre fille le petit Chaperon rouge, dit le loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mère vous envoie. » La bonne mère-grand, qui était dans son lit, à cause qu'elle se trouvait un peu malade, lui cria : « Tire la chevillette, la bobinette[1] cherra. » Le loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien; car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte et s'alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte : toc, toc. « Qui est là? » Le petit

[1] Petit verrou de bois qui ferme les portes dans les villages.

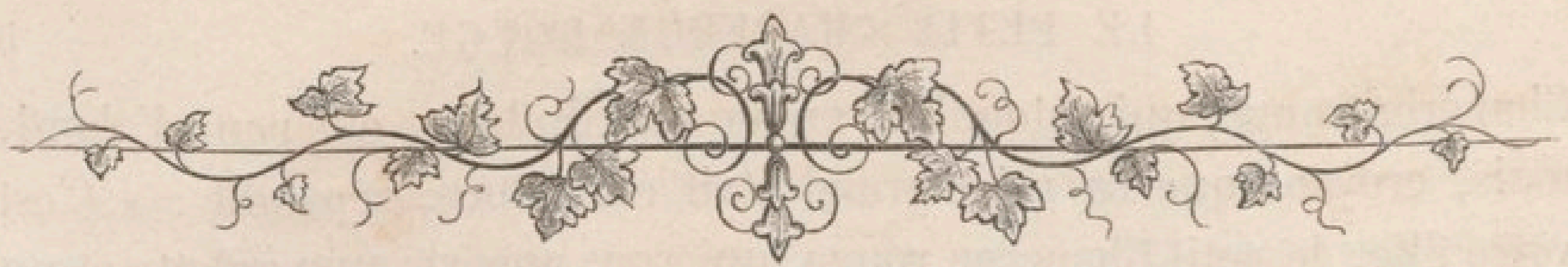
Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du loup, eut peur d'abord, mais, croyant que sa mère-grand était enrhumée, répondit : « C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. » Le loup lui cria, en adoucissant un peu sa voix : « Tire la chevillette, la bobinette cherra. » Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit.

Le loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture : « Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche[1], et viens te coucher avec moi. » Le petit Chaperon rouge se déshabille et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé. Elle lui dit : « Ma mère-grand, que vous avez de grands bras ! — C'est pour mieux t'embrasser, ma fille ! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes ! — C'est pour mieux courir, mon enfant ! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles ! — C'est pour mieux écouter, mon enfant ! — Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux ! — C'est pour mieux voir, mon enfant ! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents ! — C'est pour te manger ! » Et, en disant ces mots, ce méchant loup se jeta sur le petit Chaperon rouge et la mangea.

MORALITÉ.

On voit ici que de jeunes enfants,
Surtout de jeunes filles,
Belles, bien faites et gentilles,
Font très-mal d'écouter toutes sortes de gens,
Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le loup mange.
Je dis le loup, car tous les loups
Ne sont pas de la même sorte ;
Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel et sans courroux,
Qui, privés, complaisants et doux,
Suivent les jeunes demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles.
Mais, hélas ! qui ne sait que ces loups doucereux,
De tous les loups sont les plus dangereux ?

[1] Grand coffre où l'on serre le pain dans les campagnes.



LES FÉES



Il était une fois une veuve qui avait deux filles : l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur et de visage, que qui la voyait voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses, qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père, pour la douceur et l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée, et, en même temps, avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il fallait, entre autres choses, que cette pauvre enfant allât, deux fois le jour, puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. « Oui-dà, ma bonne mère, » dit cette belle fille ; et rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine et la lui présenta, soutenant toujours la cruche, afin qu'elle bût plus aisément.

La bonne femme, ayant bu, lui dit : « Vous êtes si belle, si bonne et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'était une fée, qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu'à chaque parole que

vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur ou une pierre précieuse. »



Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. « Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps. » Et, en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles et deux gros diamants. « Que vois-je là? dit sa mère tout étonnée; je crois qu'il lui sort de la bouche des perles et des diamants. D'où vient cela, ma fille? » (Ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille.) La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de diamants. « Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur, quand elle parle; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. — Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine! — Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l'heure. »

Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plutôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire. C'était la même fée qui avait apparu à sa sœur, mais qui avait pris l'air et les habits d'une princesse, pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille. « Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette

brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire? Justement j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à madame; j'en suis d'avis : buvez à même, si vous voulez. — Vous n'êtes guère honnête, reprit la fée sans se mettre en colère. Eh bien! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent ou un crapaud. »

D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria : « Eh bien! ma fille? — Eh bien! ma mère? lui répondit la brutale, en jetant deux vipères et deux crapauds. — O ciel! s'écria la mère, que vois-je là? C'est sa sœur qui en est la cause : elle me le payera; » et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit et alla se sauver dans la forêt prochaine. Le fils du roi, qui revenait de la chasse, la rencontra, et la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule, et ce qu'elle avait à pleurer. « Hélas! monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. » Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles et autant de diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui raconta toute son aventure. Le fils du roi en devint amoureux, et considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi son père, où il l'épousa.

Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITÉS.

L'honnêteté coûte des soins,
Et veut un peu de complaisance;
Mais tôt ou tard elle a sa récompense,
Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.

Les diamants et les pistoles
Peuvent beaucoup sur les esprits;
Cependant les douces paroles
Ont encor plus de force et sont d'un plus grand prix.



LA BARBE-BLEUE



Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderie et des carrosses tout dorés. Mais, par malheur, cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuît de devant lui.

Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, en lui laissant le choix de



celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux, et se le renvoyèrent l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est

qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues.

La Barbe-Bleue, pour faire connaissance, les mena, avec leur mère et trois ou quatre de leurs meilleures amies, et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'étaient que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, que collations : on ne dormait point et on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres; enfin tout alla si bien, que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, et que c'était un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut.

Au bout d'un mois, la Barbe-Bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence; qu'il la priait de se bien divertir pendant son absence; qu'elle fit venir ses bonnes amies; qu'elle les menât à la campagne, si elle le voulait; que partout elle fît bonne chère. « Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles; voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent, qui ne sert pas tous les jours; voilà celles de mes coffres-forts où est mon or et mon argent; celles de mes cassettes où sont mes pierreries; et voilà le passe-partout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez partout; mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte, que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. » Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné; et lui, après l'avoir embrassée, monte dans son carrosse, et part pour son voyage.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât quérir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa barbe bleue, qui leur faisait peur. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sophas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques

qu'on eût jamais vues; elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement du bas.

Elle fut si pressée de sa curiosité, que, sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle descendit par un escalier dérobé, et avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Étant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante; mais la tentation était si forte, qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées. Après quelques moments, elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, dans lequel se miraient les corps de plusieurs



femmes mortes, attachées le long des murs : c'étaient toutes les femmes que la Barbe-Bleue avait épousées, et qu'il avait égorgées l'une après l'autre. Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet, qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba de la main.

Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu ; mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue.

Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois ; mais le sang ne s'en allait point : elle eut

beau la laver, et même la frotter avec du sable et avec du grès, il y demeura toujours du sang, car la clef était fée [1], et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre...

La Barbe-Bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres en chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.

Le lendemain, il lui demanda les clefs; et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé. « D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres? — Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table. — Ne manquez pas, dit la Barbe-Bleue, de me la donner tantôt. »

Après plusieurs remises, il fallut apporter la clef. La Barbe-Bleue l'ayant considérée, dit à sa femme : « Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef? — Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. — Vous n'en savez rien? reprit la Barbe-Bleue; je le sais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet. Eh bien! madame, vous y entrerez, et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues. »

Elle se jeta aux pieds de son mari en pleurant et en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir, de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendri un rocher, belle et affligée comme elle était; mais la Barbe-Bleue avait un cœur plus dur qu'un rocher. « Il faut mourir, madame, lui dit-il, et tout à l'heure. — Puisqu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu. — Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe-Bleue; mais pas un moment davantage. »

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur et lui dit : « Ma sœur Anne (car elle s'appelait ainsi), monte, je te prie, sur le haut de la tour, pour voir si mes frères ne viennent point : ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui; et, si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. » La sœur Anne monta sur le haut de la tour; et la pauvre affligée lui criait de temps en temps : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien

[1] C'est-à-dire que la clef était un ouvrage de féerie. Elle était enchantée sans doute, comme la lampe merveilleuse, les anneaux constellés et d'autres objets magiques, du genre des talismans.

venir? » Et la sœur Anne lui répondait : « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie[1] et l'herbe qui verdoie[2]. »

Cependant la Barbe-Bleue, tenant un grand coutelas à sa main, criait de toute sa force : « Descends vite, ou je monterai là-haut. — Encore un moment, s'il vous plaît, » lui répondit sa femme. Et aussitôt elle criait tout bas : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? » Et la sœur Anne répondait : « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

« Descends donc vite, cria la Barbe-Bleue, ou je monterai là-haut. — Je m'en vais, » répondit la femme. Et puis elle criait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci... — Sont-ce mes frères? — Hélas! non, ma sœur; je vois un troupeau de moutons... — Ne veux-tu pas descendre? criait la Barbe-Bleue — Encore un petit moment! » répondit sa femme. Et puis elle criait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je vois deux cavaliers qui viennent de ce côté; mais ils sont bien loin encore... Dieu soit loué! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères. — Je leur fais signe tant que je puis de se hâter. »

La Barbe-Bleue se mit à crier si fort, que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit et alla se jeter à ses pieds tout éplorée et tout échevelée. « Cela ne sert de rien, dit la Barbe-Bleue; il faut mourir. » Puis, la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme, se tournant vers lui et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir. « Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu. » Et levant son bras... Dans ce moment, on heurta si fort à la porte, que la Barbe-Bleue s'arrêta tout court. On ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe-Bleue...

Il reconnut que c'étaient les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver; mais les deux frères le poursuivirent de si près, qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps, et le laissèrent mort. La pauvre femme était presque aussi morte que son mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

[1] *Poudroyer*, darder, éblouir les yeux.
[2] *Verdoyer*, jeter un éclat vert.

Il se trouva que la Barbe-Bleue n'avait point d'héritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa jeune sœur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle était aimée depuis longtemps; une autre partie à acheter des charges de capitaines à ses deux frères; et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe-Bleue.

MORALITÉS.

La curiosité, malgré tous ses attraits,
Coûte souvent bien des regrets;
On en voit tous les jours mille exemples paraître.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger;
Dès qu'on le prend, il cesse d'être,
Et toujours il coûte trop cher.

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé,
Et que du monde on sache le grimoire,
On voit bientôt que cette histoire
Est un conte du temps passé.
Il n'est plus d'époux si terrible,
Ni qui demande l'impossible:
Fût-il mal content et jaloux,
Près de sa femme on le voit filer doux;
Et de quelque couleur que sa barbe puisse être,
On a peine à juger qui des deux est le maître.





LA BELLE AU BOIS DORMANT



Il y avait une fois un roi et une reine qui étaient si fâchés de n'avoir pas d'enfants, si fâchés qu'on ne saurait dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde : vœux, pèlerinages[1], tout fut mis en œuvre, et rien n'y faisait. Enfin pourtant la reine devint grosse et accoucha d'une fille. On fit un beau baptême ; on donna pour marraines, à la petite princesse, toutes les fées qu'on put touver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que chacune d'elles faisant un don, comme c'était la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eût, par ce moyen, toutes les perfections imaginables.



Après les cérémonies du baptême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avait un grand festin pour les fées. On mit devant

[1] On allait en pèlerinage, pour avoir des enfants, à Notre-Dame de Liesse, à Saint-René en Anjou, à Saint-Guenolé en Bretagne, à Notre-Dame de Roquemadour en Querci, à Saint-Urbic en Auvergne, etc.

chacune d'elle un couvert magnifique, avec un étui d'or massif où il y avait une cuiller, une fourchette et un couteau de fin or, garni de diamants et de rubis. Mais, comme chacun prenait sa place à table, on vit entrer une vieille fée, qu'on n'avait point priée, parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une tour, et qu'on la croyait morte ou enchantée. Le roi lui fit donner un couvert; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait faire que sept pour les sept fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées, qui se trouva auprès d'elle, l'entendit ; et, jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la princesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer, autant qu'il lui serait possible, le mal que la vieille aurait fait.

Cependant, les fées commencèrent à faire leur don à la princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde ; celle d'après qu'elle aurait de l'esprit comme un ange ; la troisième, qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait ; la quatrième, qu'elle danserait parfaitement bien; la cinquième, qu'elle chanterait comme un rossignol ; la sixième, qu'elle jouerait de toutes sortes d'instruments dans la dernière perfection. Le rang de la vieille fée étant venu, elle dit, en branlant la tête, avec plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se percerait la main d'un fuseau, et qu'elle en mourrait.

Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune fée sortit de derrière la tapisserie, et dit tout haut ces paroles : « Rassurez-vous, roi et reine, votre fille n'en mourra point ; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait ; la princesse se percera la main d'un fuseau ; mais, au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un roi viendra la réveiller. »

Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier un édit par lequel il défendait à toutes personnes de filer au fuseau, ni d'avoir de fuseau chez soi, sous peine de la vie.

Au bout de quinze ou seize ans, le roi et la reine étant allés à une de leurs maisons de plaisance, il arriva que la jeune princesse, courant un jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla jus-

qu'au haut d'un donjon, dans un petit galetas où une bonne vieille était à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avait point ouï parler des défenses que le roi avait faites de filer au fuseau. « Que faites-vous là, ma bonne femme? dit la princesse. — Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille, qui ne la connaissait pas. — Ah! que cela est joli, reprit la princesse : comment faites-vous? donnez-moi que je voie si j'en ferais autant. » Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau, que, comme elle était fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'arrêt des fées l'ordonnait ainsi, elle s'en perça la main, et tomba évanouie.



La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours : on vient de tous côtés; on jette de l'eau au visage de la princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie[1] : mais rien ne la faisait revenir.

Alors le roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées, et jugeant bien qu'il fallait que cela arrivât, puisque les fées l'avaient dit, fit mettre la princesse dans le plus bel appartement du palais, sur un lit en broderie d'or et d'argent. On eût dit un ange, tant elle était belle; car son évanouissement n'avait point ôté les couleurs vives de son teint : ses joues étaient incarnates, et ses lèvres comme

[1] Cette eau doit son nom à sainte Élisabeth, reine de Hongrie.

du corail ; elle avait seulement les yeux fermés, mais on l'entendait respirer tout doucement, ce qui faisait voir qu'elle n'était pas morte.

Le roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne fée, qui lui avait sauvé la vie en la condamnant à dormir cent ans, était dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la princesse ; mais elle en fut avertie en un instant, par un petit nain qui avait des bottes de sept lieues (c'étaient des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d'une seule enjambée). La fée partit aussitôt, et on la vit, au bout d'une heure, arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le roi lui alla présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avait fait; mais, comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que quand la princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce grand château : voici ce qu'elle fit. Elle toucha de sa baguette, tout ce qui était dans le château (hors le roi et la reine), gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied ; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les écuries, avec les palefreniers, les gros mâtins de la basse-cour, et la petite Pouffle, petite chienne de la princesse, qui était auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être tout prêts à la servir quand elle en aurait besoin. Les broches mêmes, qui étaient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent, et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment : les fées n'étaient pas longues à leur besogne.

Alors le roi et la reine, après avoir baisé leur chère enfant, sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château, et firent publier des défenses à qui que ce fût d'en approcher. Ces défenses n'étaient pas nécessaires ; car il poussa, dans un quart d'heure, tout autour du parc, une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y aurait pu passer ; en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des tours du château, encore n'était-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu'elle dormirait, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de

ce côté-là, demanda ce que c'était que des tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler : les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des esprits; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un ogre y demeurait, et que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour les pouvoir manger à son aise, et sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole et lui dit : « Mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce château une princesse, la plus belle qu'on eût su voir; qu'elle y devait dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un roi, à qui elle était réservée. »

Le jeune prince, à ce discours, se sentit tout de feu; il crut, sans balancer, qu'il mettrait fin à une si belle aventure; et, poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qui en était. A peine



s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer. Il marcha vers le château, qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra; et, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre,

parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte. C'était un silence affreux : l'image de la mort s'y présentait partout; ce n'étaient que des corps étendus d'hommes et d'animaux qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien, aux nez bourgeonnés et à la face vermeille des suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis; et leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant.

Il passe une grande cour pavée de marbre; il monte l'escalier; il entre dans la salle des gardes, qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule, et ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres, pleines de gentilshommes et de dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entra dans une chambre toute dorée, et il vit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin.



Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle.

Alors, comme la fin de l'enchantement était venue, la princesse s'éveilla; et le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre : « Est-ce vous, mon prince? lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre. » Le prince, charmé de ces paroles, et plus encore de la manière dont elles étaient dites, ne savait comment lui té-

moigner sa joie et sa reconnaissance; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés; ils en plurent davantage : peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il était plus embarrassé qu'elle, et l'on ne doit pas s'en étonner : elle avait eu le temps de songer à ce qu'elle aurait à lui dire; car il y a apparence (l'histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin, il y avait quatre heures qu'ils se parlaient, et ils ne s'étaient pas dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Cependant tout le palais s'était réveillé avec la princesse : chacun songeait à faire sa charge; et, comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils mouraient de faim. La dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, et dit tout haut à la princesse que la viande était servie. Le prince aida la princesse à se relever : elle était tout habillée, fort magnifiquement, mais il se garda bien de lui dire qu'elle était habillée comme ma mère-grand, et qu'elle avait un collet monté[1]; elle n'en était pas moins belle.

Ils passèrent dans un salon de miroirs, et y soupèrent, servis par les officiers de la princesse. Les violons et les hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus; et après souper, sans perdre de temps, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château, et la dame d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu, la princesse n'en avait pas grand besoin, et le prince la quitta dès le matin pour retourner à la ville, où son père devait être en peine de lui.

Le prince lui dit qu'en chassant il s'était perdu dans la forêt, et qu'il avait couché dans la hutte d'un charbonnier, qui lui avait fait manger du pain noir et du fromage. Le roi son père, qui était bonhomme, le crut; mais sa mère n'en fut pas bien persuadée, et voyant qu'il allait presque tous les jours à la chasse, et qu'il avait toujours une raison en main pour s'excuser quand il avait couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette; car il vécut avec la princesse plus de deux ans entiers, et en eut deux enfants, dont le premier, qui était une fille, fut nommée l'*Aurore*, et le second, un fils qu'on nomma le *Jour*, parce qu'il paraissait encore plus beau que sa sœur. La reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il

[1] Mode du temps de Henri IV; cette mode avait un siècle au moment où l'auteur écrivait.

fallait se contenter dans la vie; mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret : il la craignait quoiqu'il l'aimât, car elle était de race ogresse, et le roi ne l'avait épousée qu'à cause de ses grands biens. On disait même tout bas à la cour qu'elle avait les inclinations des ogres, et qu'en voyant passer de petits enfants, elle avait toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux : ainsi le prince ne voulut jamais rien dire.

Mais quand le roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, et qu'il se vit le maître, il déclara publiquement son mariage, et alla en grande cérémonie quérir la reine sa femme, dans son château. On lui



fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de toute la cour.

Quelque temps après, le roi alla faire la guerre à l'empereur Cantalabutte, son voisin. Il laissa la régence du royaume à la reine sa mère, et lui recommanda fort sa femme et ses enfants : il devait être à la guerre tout l'été; et dès qu'il fut parti, la reine-mère envoya sa bru et ses enfants à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, et dit un soir à son maître-d'hôtel : « Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. — Ah! madame, dit le maître-d'hôtel... — Je le veux, dit la reine (et elle le dit d'un ton d'ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche), et je la veux manger à la sauce Robert[1]. »

Ce pauvre homme, voyant bien qu'il ne fallait pas se jouer à une

1 Sauce inventée par un cuisinier nommé Robert, du temps de Louis XIV.

ogresse, prit son grand couteau, et monta à la chambre de la petite Aurore : elle avait pour lors quatre ans, et vint en sautant et en riant se jeter à son cou, et lui demander du bonbon. Il se mit à pleurer : le couteau lui tomba des mains, et il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, et lui fit une si bonne sauce, que sa maîtresse l'assura qu'elle n'avait jamais rien mangé de si bon. Il avait emporté en même temps la petite Aurore, et l'avait donnée à sa femme, pour la cacher dans le logement qu'elle avait au fond de la basse-cour.

Huit jours après, la méchante reine dit à son maître-d'hôtel : « Je veux manger à mon souper le petit Jour. » Il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois. Il alla chercher le petit Jour, et le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisait des armes avec un gros singe : il n'avait pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, et donna à la place du petit Jour un petit chevreau fort tendre, que l'ogresse trouva admirablement bon.

Cela était fort bien allé jusque-là ; mais un soir, cette méchante reine dit au maître-d'hôtel : « Je veux manger la reine à la même sauce que ses enfants. » Ce fut alors que le pauvre maître-d'hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avait vingt ans passés, sans compter les cent ans qu'elle avait dormi : sa peau était un peu dure, quoique belle et blanche ; et le moyen de trouver, dans la ménagerie, une bête aussi dure que cela? Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine, et monta dans sa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitait à la fureur, et entra, le poignard à la main, dans la chambre de la jeune reine ; il ne voulut pourtant point la surprendre, et il lui dit avec beaucoup de respect l'ordre qu'il avait reçu de la reine-mère. « Faites, faites, lui dit-elle, en lui tendant le cou, exécutez l'ordre qu'on vous a donné ; j'irai revoir mes enfants, mes pauvres enfants que j'ai tant aimés. » Elle les croyait morts, depuis qu'on les avait enlevés sans lui rien dire.

« Non, non, madame, lui répondit le pauvre maître-d'hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, et vous ne laisserez pas d'aller revoir vos enfants ; mais ce sera chez moi où je les ai cachés, et je tromperai encore la reine, en lui faisant manger une jeune biche en votre place. » Il la mena aussitôt à sa chambre, où la laissant embrasser ses enfants et pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la reine mangea à son souper, avec le même appétit que si c'eût été la reine : elle était bien contente de sa cruauté, et elle se préparait à dire au roi, à son

retour, que les loups enragés avaient mangé la reine sa femme, et ses deux enfants.

Un soir qu'elle rôdait à son ordinaire dans les cours et basses-cours du château, pour y halener[1] quelque viande fraîche, elle entendit, dans une salle basse, le petit Jour qui pleurait, parce que la reine sa mère le voulait faire fouetter, à cause qu'il avait été méchant; et elle entendit aussi la petite Aurore qui demandait pardon pour son frère. L'ogresse reconnut la voix de la reine et de ses enfants; et, furieuse d'avoir été trompée, elle commanda, dès le lendemain au matin, avec une voix épouvantable qui faisait trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres et de serpents, pour y faire jeter la reine et ses enfants, le maître-d'hôtel, sa femme et sa servante : elle avait donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos.

Ils étaient là, et les bourreaux se préparaient à les jeter dans la cuve, lorsque le roi, qu'on n'attendait pas si tôt, entra dans la cour, à cheval; il était venu en poste, et demanda tout étonné ce que voulait dire cet horrible spectacle. Personne n'osait l'en instruire, quand l'ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyait, se jeta elle-même la tête la première dans



la cuve, et fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avait fait mettre. Le roi ne laissa pas d'en être fâché : elle était sa mère; mais il s'en consola bientôt avec sa belle femme et ses enfants.

MORALITÉ.

Attendre quelque temps pour avoir un époux.
Riche, bien fait, galant et doux,

[1] Flairer.

La chose est assez naturelle ;
Mais l'attendre cent ans, et toujours en dormant,
On ne trouve plus de femelle
Qui dormît si tranquillement.
La fable semble encor vouloir nous faire entendre
Que souvent de l'hymen les agréables nœuds,
Pour être différés, n'en sont pas moins heureux,
Et qu'on ne perd rien pour attendre.
Mais le sexe, avec tant d'ardeur,
Aspire à la foi conjugale,
Que je n'ai pas la force ni le cœur
De lui prêcher cette morale.



LE MAITRE CHAT

OU

LE CHAT BOTTÉ



Un meunier ne laissa pour tous biens, à trois enfants qu'il avait, que son moulin, son âne et son chat. Les partages furent bientôt faits ; ni le notaire ni le procureur n'y furent point appelés. Ils auraient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin, le second eut l'âne, et le plus jeune n'eut que le chat.

Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot : « Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant

ensemble, pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. »

Le chat, qui entendit ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé et sérieux : « Ne vous affligez point, mon maître; vous n'avez qu'à me donner un sac, et me faire faire une paire de bottes,



pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. » Quoique le maître du chat ne fît pas grand fonds là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse, pour prendre des rats et des souris, comme quand il se pendait par les pieds, ou qu'il se cachait dans la farine pour faire le mort[1], qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère.

Lorsque le chat eut ce qu'il avait demandé, il se botta bravement; et mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, et s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son et des lacerons[2] dans son sac, et, s'étendant comme s'il eût été mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vînt se fourrer dans son sac, pour manger ce qu'il y avait mis.

[1] Allusion à la fable dernière du troisième livre de la Fontaine, *le Chat et le vieux Rat*.

[2] Plante laiteuse qu'on donne aux lapins dans les campagnes.

A peine fut-il couché, qu'il eut contentement; un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, et le maître chat, tirant aussitôt les cordons, le prit et le tua sans miséricorde.

Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le roi, et demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de Sa Majesté, où étant entré, il fit une grande révérence au roi, et lui dit : « Voilà, sire, un lapin de garenne que M. le marquis de Carabas (c'était le nom qu'il lui prit en gré de donner à son maître) m'a chargé de vous présenter de sa part. — Dis à ton maître, rèpondit le roi, que je le remercie, et qu'il me fait plaisir. »

Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert, et lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons, et les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au roi, comme il avait fait du lapin de garenne. Le roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, et lui fit donner pour boire.

Le chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, de porter de temps en temps, au roi, du gibier de la chasse de son maître. Un jour qu'il sut que le roi devait aller à la promenade, sur le bord de la rivière, avec sa fille, la plus belle princese du monde, il dit à son maître : « Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite : vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire. »

Le marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon. Dans le temps qu'il se baignait, le roi vint à passer, et le chat se mit à crier de toute sa force : « Au secours! au secours! voilà M. le marquis de Carabas qui se noie! » A ce cri, le roi mit la tête à la portière, et reconnaissant le chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allât vite au secours de M. le marquis de Carabas.

Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le chat, s'approchant du carrosse, dit au roi que, dans le temps que son maître se baignait, il était venu des voleurs qui avaient emporté ses habits, quoiqu'il eût crié *au voleur!* de toute sa force : le drôle les avait cachés sous une grosse pierre. Le roi ordonna aussitôt aux officiers de sa garde-robe d'aller quérir un de ses plus beaux habits, pour M. le marquis de Carabas. Le roi lui fit mille caresses; et comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était beau et bien fait de sa personne), la fille du roi le trouva fort à son gré, et le marquis de

Carabas ne lui eut pas plutôt jeté deux ou trois regards fort respectueux et un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie.

Le roi voulut qu'il montât dans son carrosse, et qu'il fût de la promenade. Le chat, ravi de voir que son dessein commençait à réussir, prit les devants; et ayant rencontré des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit : « Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roi que le pré



que vous fauchez appartient à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »

Le roi ne manqua pas à demander aux faucheurs à qui était ce pré qu'ils fauchaient : « C'est à M. le marquis de Carabas, » dirent-ils tous ensemble; car la menace du chat leur avait fait peur. « Vous avez là un bel héritage, dit le roi au marquis de Carabas. — Vous voyez, sire, répondit le marquis; c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. »

Le maître chat, qui allait toujours devant, rencontra des moissonneurs, et leur dit : « Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blés appartiennent à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. » Le roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenaient tous les blés qu'il voyait. « C'est à M. le marquis de Carabas, » répondirent les moissonneurs; et le roi s'en réjouit encore avec le marquis. Le chat, qui allait devant le car-

rosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontrait, et le roi était étonné des grands biens du marquis de Carabas.

Le maître chat arriva enfin dans un beau château, dont le maître était un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu ; car toutes les terres par où le roi avait passé étaient de la dépendance de ce château. Le chat eut soin de s'informer qui était cet ogre, et ce qu'il savait faire, et demanda à lui parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son château, sans avoir l'honneur de lui faire la révérence.

L'ogre le reçut aussi civilement que le peut un ogre, et le fit reposer. « On m'a assuré, dit le chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux ; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant. — Cela est vrai, répondit l'ogre brusquement, et pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lion. » Le chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes, qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles.

Quelque temps après, le chat, ayant vu que l'ogre avait quitté sa première forme, descendit, et avoua qu'il avait eu bien peur. « On m'a assuré encore, dit le chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux; par exemple, de vous changer en un rat, en une souris : je vous avoue que je tiens cela tout-à-fait impossible. — Impossible? reprit l'ogre ; vous allez voir; » et en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il se jeta dessus, et la mangea.

Cependant le roi, qui vit en passant le beau château de l'ogre, voulut entrer dedans. Le chat, qui entendit le bruit du carrosse qui passait sur le pont-levis, courut au-devant, et dit au roi : « Votre Majesté soit la bienvenue dans ce château de M. le marquis de Carabas. — Comment, monsieur le marquis, s'écria le roi, ce château est encore à vous? il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces bâtiments qui l'environnent ; voyons les dedans, s'il vous plaît. »

Le marquis donna la main à la jeune princesse ; et, suivant le roi qui montait le premier, ils entrèrent dans une grande salle, où ils trouvèrent une magnifique collation, que l'ogre avait fait préparer pour ses amis, qui le devaient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avaient pas osé entrer, sachant que le roi y était. Le roi, charmé des bonnes qualités de M. le marquis de Carabas, de même que sa fille, qui en était

folle, et voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups : « Il ne tiendra qu'à vous, monsieur le marquis, que vous ne soyez mon gendre. » Le marquis, faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisait le roi ; et dès le même jour il épousa la princesse. Le chat devint grand seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

MORALITÉS.

Quelque grand que soit l'avantage
De jouir d'un riche héritage
Venant à nous de père en fils,
Aux jeunes gens, pour l'ordinaire,
L'industrie et le savoir-faire
Valent mieux que des biens acquis.

Si le fils d'un meunier, avec tant de vitesse,
Gagne le cœur d'une princesse,
Et s'en fait regarder avec des yeux mourants,
C'est que l'habit, la mine et la jeunesse,
Pour inspirer de la tendresse,
Ne sont pas des moyens toujours indifférents.





CENDRILLON

OU

LA PETITE PANTOUFLE DE VERRE



Il était une fois un gentilhomme qui épousa en secondes noces une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur, et qui lui ressemblaient en toutes choses. Le mari avait, de son côté, une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple : elle tenait cela de sa mère, qui était la meilleure personne du monde.

Les noces ne furent pas plutôt faites, que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur ; elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées [1], qui frottait la chambre de madame et celles de mesdemoiselles ses filles ; elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits des plus à la mode, et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffrait tout avec patience, et n'osait se plaindre à son père, qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement.

Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle allait se mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait

[1] Les marches des escaliers.

communément dans le logis, *Cucendron*. La cadette, qui n'était pas si malhonnête que son aînée, l'appelait *Cendrillon*. Cependant Cendrillon,



avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal, et qu'il en pria toutes les personnes de qualité. Nos deux demoiselles en furent aussi priées, car elles faisaient grande figure dans le pays. Les voilà bien aises, et bien occupées à choisir les habits et les coiffures qui leur siéraient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon, car c'était elle qui repassait le linge de ses sœurs, et qui godronnait[1] leurs manchettes. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait. « Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre. — Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire; mais, en récompense, je mettrai mon manteau à fleurs d'or et ma barrière[2] de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes. » On envoya quérir la bonne coiffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse[3]. Elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis; car elle avait le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer, ce qu'elles voulurent bien.

En les coiffant, elles lui disaient : « Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au bal? — Hélas! mesdemoiselles, vous vous moquez de moi;

1 Empesait.
2 Bandeau.
3 Ce sont les modes du temps où l'auteur écrivait.

ce n'est pas là ce qu'il me faut. — Tu as raison, on rirait si on voyait un Cucendron aller au bal. »

Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers; mais elle était bonne : elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étaient transportées de joie. On rompit plus de douze lacets, à force de les serrer, pour leur rendre la taille plus menue, et elles étaient toujours devant leur miroir.

Enfin l'heureux jour arriva; on partit, et Cendrillon les suivit des yeux, le plus longtemps qu'elle put. Lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa marraine, qui la vit toute en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait. « Je voudrais bien... je voudrais bien... » Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. Sa marraine, qui était fée, lui dit : « Tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas? — Hélas! oui, dit Cendrillon en soupirant. — Eh bien! seras-tu bonne fille? dit sa marraine; je t'y ferai aller. » Elle la mena dans sa chambre, et lui dit : « Va dans le jardin, et apporte-moi une citrouille. » Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et la porta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille pourrait la faire aller au bal. Sa marraine la creusa, et, n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré.

Ensuite elle alla regarder dans la souricière, où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever la trappe de la souricière, et à chaque souris qui sortait elle lui donnait un coup de sa baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval, ce qui fit un bel attelage de six chevaux d'un beau gris de souris pommelé.

Comme elle était en peine de quoi elle ferait un cocher : « Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a pas quelque rat dans la ratière, nous en ferons un cocher. — Tu as raison, dit sa marraine : va voir. » Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avait trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, et, l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher, qui avait les plus belles moustaches qu'on ait jamais vues.

Ensuite elle lui dit : « Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards, derrière l'arrosoir; apporte-les moi. » Elle ne les eut pas plutôt apportés, que la marraine les changea en six laquais, qui montèrent aussitôt derrière le carrosse, avec leurs habits chamarrés, et qui s'y tenaient attachés comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie.

La fée dit alors à Cendrillon : « Eh bien! voilà de quoi aller au bal,

n'es-tu pas bien aise? — Oui, mais est-ce que j'irai comme cela, avec mes vilains habits? » Sa marraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et en même temps ses habits furent changés en des habits d'or et d'argent, tout chamarrés de pierreries; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse; mais sa marraine lui recommanda, sur toutes choses, de ne pas passer minuit, l'avertissant que si elle demeurait au bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses vieux habits reprendraient leur première forme.

Elle promit à sa marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joie. Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venait d'arriver une grande princesse qu'on ne connaissait point, courut la recevoir. Il lui donna la main à la descente du carrosse, et la mena dans la salle où était la compagnie. Il se fit alors un grand silence; on cessa de danser, et les violons ne jouèrent plus,



tant on était attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue. On n'entendait qu'un bruit confus : « Ah! qu'elle est belle! » Le roi même, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder, et de dire tout bas à la reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne. Toutes les dames étaient attentives à considérer sa coiffure et ses habits, pour en avoir, dès le lendemain, de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles et des ouvriers assez habiles.

Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit

pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il était occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs, et leur fit mille honnêtetés; elle leur fit part des oranges et des citrons que le prince lui avait donnés; ce qui les étonna fort, car elles ne la connaissaient point.

Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts; elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa marraine, et après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiterait bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avait priée. Comme elle était occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'était passé au bal, les deux sœurs heurtèrent à la porte; Cendrillon leur alla ouvrir. « Que vous êtes longtemps à revenir! » leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux et en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller; elle n'avait cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'étaient quittées. « Si tu étais venue au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée; il est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir; elle nous a fait mille civilités; elle nous a donné des oranges et des citrons. »

Cendrillon ne se sentait pas de joie : elle leur demanda le nom de cette princesse; mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas, que le fils du roi en était fort en peine, et qu'il donnerait toute chose au monde pour savoir qui elle était. Cendrillon sourit, et leur dit : « Elle était donc bien belle? Mon Dieu! que vous êtes heureuses! ne pourrais-je donc pas la voir? Hélas! mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune, que vous mettez tous les jours. — Vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis! Prêtez votre habit à un vilain Cucendron comme cela! il faudrait que je fusse bien folle. » Cendrillon s'attendait bien à ce refus, et elle en fut bien aise, car elle aurait été grandement embarrassée si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit.

Le lendemain, les deux sœurs furent au bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle, et ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune demoiselle ne s'ennuyait point, et oublia ce que sa marraine lui avait recommandé, de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyait pas qu'il fût encore onze heures : elle se leva, et s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche. Le prince la suivit, mais il ne put

l'attraper. Elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle, bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses méchants habits; rien ne lui étant resté de toute sa magnificence, qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avait laissée tomber. On demanda aux gardes de la porte du palais s'ils n'avaient point vu sortir une princesse : ils dirent qu'ils n'avaient vu sortir personne qu'une jeune fille fort mal vêtue, et qui avait plus l'air d'une paysanne que d'une demoiselle.

Quand les deux sœurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étaient encore bien diverties, et si la belle dame y avait été; elle lui dirent que oui, mais qu'elle s'était enfuie lorsque minuit avait sonné, et si promptement qu'elle avait laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde; que le fils du roi l'avait ramassée, et qu'il n'avait fait que la regarder tout le reste du bal, et qu'assurément il était fort amoureux de la belle personne à qui appartenait la petite pantoufle.

Elles disaient vrai; car, peu de jours après, le fils du roi fit publier, à son de trompe, qu'il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses, et à toute la cour, mais inutilement. On la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle, mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant : « Que je voie si elle ne me serait pas bonne! » Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela était très-juste, et qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, et, approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entrait sans peine, et qu'elle lui était juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied. Là-dessus, arriva la marraine, qui, ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds, pour lui demander pardon de tous les mauvais traitements qu'elles lui avaient fait souffrir. Cendrillon les releva, et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur par-

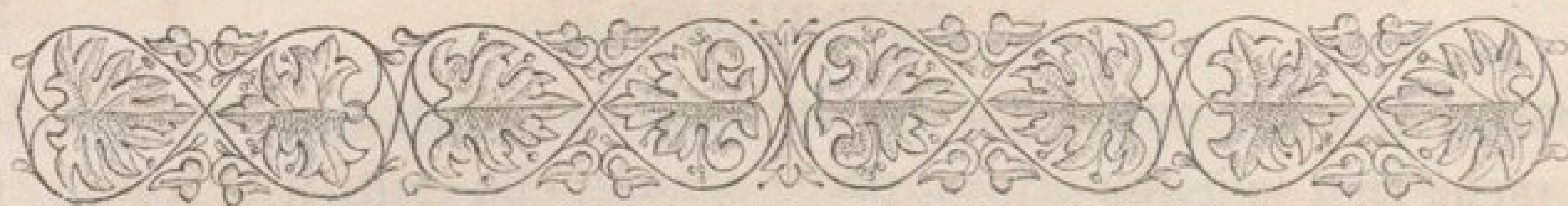
donnait de bon cœur, et qu'elle les priait de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune prince, parée comme elle était. Il la trouva encore plus belle que jamais; et, peu de jours après, il l'épousa. Cendrillon, qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, et les maria, dès le jour même, à deux grands seigneurs de la cour.

MORALITÉS.

La beauté, pour le sexe, est un rare trésor;
De l'admirer jamais on ne se lasse;
Mais ce qu'on nomme bonne grâce
Est sans prix, et vaut mieux encor.
C'est ce qu'à Cendrillon fit avoir sa marraine,
En la dressant, en l'instruisant,
Tant et si bien qu'elle en fit une reine;
Car ainsi sur ce conte on va moralisant.
Belles, ce don vaut mieux que d'être bien coiffées.
Pour engager un cœur, pour en venir à bout,
La bonne grâce est le vrai don des fées;
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

C'est sans doute un grand avantage
D'avoir de l'esprit, du courage,
De la naissance, du bon sens,
Et d'autres senblables talents,
Qu'on reçoit du ciel en partage,
Mais vous aurez beau les avoir,
Pour votre avancement ce seront choses vaines,
Si vous n'avez, pour les faire valoir,
Ou des parrains, ou des marraines.





RIQUET A LA HOUPPE



Il était une fois une reine qui accoucha d'un fils si laid et si mal fait, qu'on douta longtemps s'il avait forme humaine. Une fée, qui se trouva à sa naissance, assura qu'il ne laisserait pas d'être aimable, parce qu'il aurait beaucoup d'esprit : elle ajouta même qu'il pourrait, en vertu du don qu'elle venait de lui faire, donner autant d'esprit qu'il en aurait à la personne qu'il aimerait le mieux.

Tout cela consola un peu la pauvre reine, qui était bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain marmot. Il est vrai que cet enfant ne commença pas plutôt à parler, qu'il disait mille jolies choses, et qu'il avait dans ses actions je ne sais quoi de si spirituel qu'on en était charmé. J'oubliais de dire qu'il vint au monde avec une petite houppe de cheveux sur la tête, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la houppe, car Riquet était le nom de sa famille.

Au bout de sept ou huit ans, la reine d'un royaume voisin accoucha de deux filles. La première qui vint au monde était plus belle que le jour; la reine en fut si aise qu'on appréhenda que la trop grande joie qu'elle en avait ne lui fît mal. La même fée qui avait assisté à la naissance du petit Riquet à la houppe était présente, et, pour modérer la joie de la reine, elle lui déclara que cette petite princesse n'aurait point d'esprit, et qu'elle serait aussi stupide qu'elle était belle. Cela mortifia beaucoup la reine; mais elle eut, quelques moments après, un bien plus grand chagrin, car la seconde fille dont elle accoucha se trouva extrêmement laide. « Ne vous affligez pas tant, madame, lui dit la fée, votre fille sera récompensée d'ailleurs, et elle aura tant d'esprit qu'on ne s'a-

percevra presque pas qu'il lui manque de la beauté. — Dieu le veuille! répondit la reine; mais n'y aurait-il pas moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aînée, qui est si belle? — Je ne puis rien pour elle, madame, du côté de l'esprit, lui dit la fée; mais je puis tout du côté de la beauté; et comme il n'y a rien que je ne veuille pour votre satisfaction, je vais lui donner pour don de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui lui plaira. »

A mesure que ces deux princesses devinrent grandes, leurs perfections crurent aussi avec elles, et on ne parlait partout que de la beauté de l'aînée et de l'esprit de la cadette. Il est vrai que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissait à vue d'œil, et l'aînée devenait plus stupide de jour en jour : ou elle ne répondait rien à ce qu'on lui demandait, ou elle répondait une sottise. Elle était avec cela si maladroite, qu'elle n'eût pu ranger quatre porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits.

Quoique la beauté soit d'un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l'emportait toujours sur son aînée dans toutes les compagnies. D'abord on allait du côté de la plus belle pour la voir et l'admirer; mais bientôt après on allait à celle qui avait le plus d'esprit, pour lui entendre dire mille choses agréables; et on était étonné qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avait plus personne auprès d'elle, et que tout le monde s'était rangé autour de la cadette. L'aînée, quoique fort stupide, le remarqua bien; et elle eût donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La reine, toute sage qu'elle était, ne put s'empêcher de lui reprocher plusieurs fois sa bêtise; ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre princesse.

Un jour qu'elle s'était retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort désagréable, mais vêtu très-magnifiquement. C'était le jeune prince Riquet à la houppe, qui, étant devenu amoureux d'elle, sur ses portraits qui couraient par tout le monde, avait quitté le royaume de son père pour avoir le plaisir de la voir et de lui parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborda avec tout le respect et toute la politesse imaginables. Ayant remarqué, après lui avoir fait les compliments ordinaires, qu'elle était fort mélancolique, il lui dit : « Je ne comprends pas, madame, comment une personne aussi belle que vous l'êtes peut être aussi triste que vous paraissez; car, quoique je puisse me vanter d'avoir vu une infinité de

belles personnes, je puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche de la vôtre.



— Cela vous plait à dire, monsieur, » lui répondit la princesse; et elle en demeura là. « La beauté, reprit Riquet à la houppe, est un si grand avantage, qu'elle doit tenir lieu de tout le reste; et quand on la possède, je ne vois rien qui puisse vous affliger beaucoup. — J'aimerais mieux dit la princesse, être aussi laide que vous, et avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, et être bête autant que je le suis. — Il n'y a rien, madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit, que de croire n'en pas avoir; et il est de la nature de ce bien-là, que plus on en a, plus on croit en manquer. — Je ne sais pas cela, dit la princesse; mais je sais que je suis fort bête, et c'est de là que vient le chagrin qui me tue. — Si ce n'est que cela, madame, qui vous afflige, je puis aisément mettre fin à votre douleur. — Et comment ferez-vous? dit la princesse. — J'ai le pouvoir, madame, dit Riquet à la houppe, de donner de l'esprit autant qu'on en saurait avoir, à la personne que je dois aimer le plus; et comme vous êtes, madame, cette personne, il ne tiendra qu'à vous que vous ayez autant d'esprit qu'on peut en avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouser. »

La princesse demeura tout interdite, et ne répondit rien. « Je vois, reprit Riquet à la houppe, que cette proposition vous fait de la peine, et je ne m'en étonne pas; mais je vous donne un an tout entier pour vous y résoudre. » La princesse avait si peu d'esprit, et en même temps si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année

ne viendrait jamais; de sorte qu'elle accepta la proposition qui lui était faite. Elle n'eut pas plutôt promis à Riquet à la Houppe qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour, qu'elle se sentit tout autre qu'elle n'était auparavant : elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaisait, et à le dire d'une manière fine, aisée et naturelle. Elle commença, dès ce moment, une conversation galante et soutenue avec Riquet à la houppe, où elle babilla d'une telle force, que Riquet à la houppe crut lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en était réservé pour lui-même.

Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne savait que penser d'un changement si subit et si extraordinaire; car autant on lui avait ouï dire d'impertinences auparavant, autant lui entendait-on dire de choses bien sensées et infiniment spirituelles. Toute la cour en eut une joie qui ne se peut imaginer; il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que, n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paraissait plus auprès d'elle qu'une guenon fort désagréable.

Le roi se conduisait par ses avis; il allait même quelquefois tenir conseil dans son appartement. Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, et presque tous la demandèrent en mariage; mais elle n'en trouvait point qui eût assez d'esprit, et elle les écoutait tous sans s'engager à pas un d'eux. Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel et si bien fait, qu'elle ne put s'empê her d'avoir de la bonne volonté pour lui. Son père, s'en étant aperçu, lui dit qu'il la faisait maîtresse sur le choix d'un époux, et qu'elle n'avait qu'à se déclarer. Comme plus on a d'esprit et plus on a de peine à prendre une ferme résolution sur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié son père, qu'il lui donnât du temps pour y penser.

Elle alla par hasard se promener dans le même bois où elle avait trouvé Riquet à la houppe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avait à faire. Dans le temps qu'elle se promenait, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont et viennent et qui agissent. Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'un disait : « Apporte-moi cette marmite; » l'autre : « Donne-moi cette chaudière; » l'autre : « Mets du bois dans ce feu. » La terre s'ouvrit dans le même temps, et elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons, et de toutes sortes d'officiers nécessaires pour faire un festin magnifique. Il

en sortit une bande de vingt ou trente rôtisseurs, qui allèrent se camper dans une allée du bois, autour d'une table fort longue, et qui tous, la lardoire à la main et la queue de renard sur l'oreille [1], se mirent à travailler en cadence, au son d'une chanson harmonieuse.



La princesse, étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travaillaient. « C'est, madame, lui répondit le plus apparent de la bande, pour le prince Riquet à la houppe, dont les noces se feront demain. » La princesse, encore plus surprise qu'elle ne l'avait été, et se ressouvenant tout à coup qu'il y avait un an qu'à pareil jour elle avait promis d'épouser le prince Riquet à la houppe, pensa tomber de son haut. Ce qui faisait qu'elle ne s'en souvenait pas, c'est que, quand elle fit cette promesse, elle était bête, et qu'en prenant le nouvel esprit que le prince lui avait donné, elle avait oublié toutes ses sottises.

Elle n'eut pas fait trente pas en continuant sa promenade, que Riquet à la houppe se présenta à elle, brave, magnifique, et comme un prince qui va se marier. « Vous me voyez, dit-il, madame, exact à tenir ma pa-

[1] Les cuisiniers élégants se coiffaient, dans leur négligé de travail, de la peau de quelque animal, dont ils laissaient pendre la queue. On voit encore, dans certaines provinces, des chasseurs coiffés ainsi.

role, et je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre. — Je vous avouerai franchement, répondit la princesse, que je n'ai pas encore pris ma résolution là-dessus, et que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez. — Vous m'étonnez, madame, lui dit Riquet à la houppe. — Je le crois, dit la princesse, et assurément si j'avais affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverais bien embarrassée. Une princesse n'a que sa parole, me dirait-il, et il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis ; mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis sûre qu'il entendra raison. Vous savez que, quand je n'étais qu'une bête, je ne pouvais néanmoins me résoudre à vous épouser ; comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étais, je prenne aujourd'hui une résolution que je n'ai pu prendre dans ce temps-là ? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise et de me faire voir plus clair que je ne voyais.

— Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la houppe, devait être bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, madame, que je n'en use pas de même dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie ? Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit soient d'une pire condition que ceux qui n'en ont pas ? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant, et qui avez tant souhaité d'en avoir ? Mais venons au fait, s'il vous plaît. A la réserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaise ? Êtes-vous mal contente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur et de mes manières ? — Nullement, répondit la princesse ; j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire. — Si cela est ainsi, reprit Riquet à la houppe, je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable des hommes. — Comment cela se peut-il faire ? lui dit la princesse. — Cela se fera, répondit Riquet à la houppe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit ; et afin, madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qui me plairait, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, et à qui vous voudrez bien faire cette faveur.

— Si la chose est ainsi, dit la princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le prince du monde le plus aimable, et je vous en fais le don autant qu'il est en moi. »

La princesse n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Riquet à la houppe parut à ses yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait et le plus aimable qu'elle eût jamais vu. Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette métamorphose. Ils disent que la princesse ayant fait réflexion sur la persévérance de son amant, sur sa discrétion et sur toutes les bonnes qualités de son âme et de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps ni la laideur de son visage; que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos, et qu'au lieu que jusqu'alors elle l'avait vu boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmait. Ils disent encore que ses yeux, qui étaient louches, ne lui en parurent que plus brillants; que leur déréglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour; et qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de martial et d'héroïque.

Quoi qu'il en soit, la princesee lui promit sur-le-champ de l'épouser, pourvu qu'il en obtînt le consentement du roi son père. Le roi ayant su que sa fille avait beaucoup d'estime pour Riquet à la houppe, qu'il connaissait d'ailleurs pour un prince très-spirituel et très-sage, le reçut avec plaisir pour son gendre. Dès le lendemain, les noces furent faites ainsi que Riquet à la houppe l'avait prévu, et selon les ordres qu'il en avait donnés longtemps auparavant.

MORALITÉS

Ce que l'on voit dans cet écrit
Est moins un conte en l'air que la vérité même.
Tout est beau dans ce que l'on aime,
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

Dans un objet où la nature
Aura mis de beaux traits, et la vive peinture
D'un teint où jamais l'art ne saurait arriver,
Tous ces dons pourront moins, pour rendre un cœur sensible,
Qu'un seul agrément invisible
Que l'amour y fera trouver.



LE PETIT POUCET



Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons; l'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps; mais c'est que sa femme allait vite en besogne, et n'en faisait pas moins de deux à la fois.

Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot; prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, et quand il vint au monde, il n'était guère plus grand que le pouce, ce qui fit qu'on l'appela le petit Poucet.

Ce pauvre enfant était le souffre-douleurs de la maison, et on lui donnait toujours tort. Cependant il était le plus fin et le plus avisé de tous ses frères, et s'il parlait peu, il écoutait beaucoup.

Il vint une année très-fâcheuse, et la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur : « Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants; je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé ; car tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient. — Ah! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu bien toi-même mener perdre tes enfants? » Son mari

avait beau lui représenter leur grande pauvreté ; elle ne pouvait y consentir : elle était pauvre, mais elle était leur mère.

Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant.

Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car ayant entendu de dans son lit qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement et s'était glissé



sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher et ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire. Il se leva de bon matin, et alla au bord d'un ruisseau, où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. On partit, et le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères.

Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyait pas l'un l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois, et ses enfants à ramasser des broutilles pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison, car en marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc : « Ne craignez point, mes frères, mon père et ma mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis : suivez-moi seulement. »

Ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disaient leur père et leur mère.

Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus, qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'ils n'avaient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit : « Hélas ! où sont maintenant nos pauvres enfants? Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre ; j'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forêt? Hélas ! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés ! tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants ! »

Le bûcheron s'impatienta à la fin ; car elle redit plus de vingt fois qu'il s'en repentirait, et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme ; mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très-importunes celles qui ont toujours bien dit.

La bûcheronne était tout en pleurs : « Hélas ! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants? » Elle le dit une fois si haut, que les enfants, qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble : « Nous voilà, nous voilà ! » Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant : « Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants ! Vous êtes bien las, vous avez bien faim ; et toi, Pierrot, comme te voilà crotté ! viens que je te débarbouille. » Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau, et qu'elle était un peu rousse.

Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque tous ensemble. Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent. Mais lorsque l'argent fut dépensé ils retombèrent dans

leur premier chagrin, et résolurent de les perdre encore; et, pour ne pas manquer le coup, de les mener bien plus loin que la première fois.

Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait; mais quoiqu'il se fût levé de grand matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savait que faire lorsque, la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeraient ; il le serra donc dans sa poche.

Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur; et dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant, et les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette; les oiseaux étaient venus, qui avaient tout mangé.



Les voilà donc bien affligés; car plus ils s'égaraient, plus ils s'enfonçaient dans la forêt. La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils croyaient n'entendre de tous côtés que des hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler, ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os; ils glissaient à chaque pas, tombaient dans

la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains.

Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre, pour voir s'il ne découvrirait rien : tournant la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin par delà la forêt. Il descendit de l'arbre, et lorsqu'il fut à terre il ne vit plus rien : cela le désola. Cependant, ayant marché quelque temps avec ses frères, du côté qu'il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois.

Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs : car souvent ils la perdaient de vue, ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelque fonds. Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, et leur dit : « Hélas! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un ogre qui mange les petits enfants? — Hélas! madame, lui répondit le petit Poucet, qui tremblait de toute sa force aussi bien que ses frères, que ferons-nous? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous; et cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange; peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. »

La femme de l'ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, et les mena se chauffer auprès d'un bon feu, car il y avait un mouton tout entier à la broche pour le souper de l'ogre.

Comme ils commençaient à se réchauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte; c'était l'ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte. L'ogre demanda d'abord si le souper était prêt et si on avait tiré du vin, et aussitôt il se mit à table. Le mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche. « Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller[1], que vous sentiez. — Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'ogre en regardant sa femme de travers; il y a

[1] Terme de cuisine, qui signifie préparer les viandes pour les accommoder en ragoût. Ce terme est employé ici pour préparer au jeu de mots qu'on verra plus tard.

ici quelque chose que je n'entends pas. » En disant ces mots, il se leva de table et alla droit au lit.

« Ah! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme! Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos, pour traiter trois ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci. »

Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux, en lui demandant pardon; mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce seraient là de friands morceaux, lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce.

Il alla prendre un grand couteau; et, en s'approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre, qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit : « Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est? N'aurez-vous pas assez de temps demain? — Tais-toi, reprit l'ogre, ils en seront plus mortifiés. — Mais vous avez encore tant de viande, reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon. — Tu as raison, dit l'ogre; donne-leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. »

La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper; mais ils ne purent manger, tant ils étaient saisis de peur. Pour l'ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups de plus qu'à l'ordinaire; ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher.

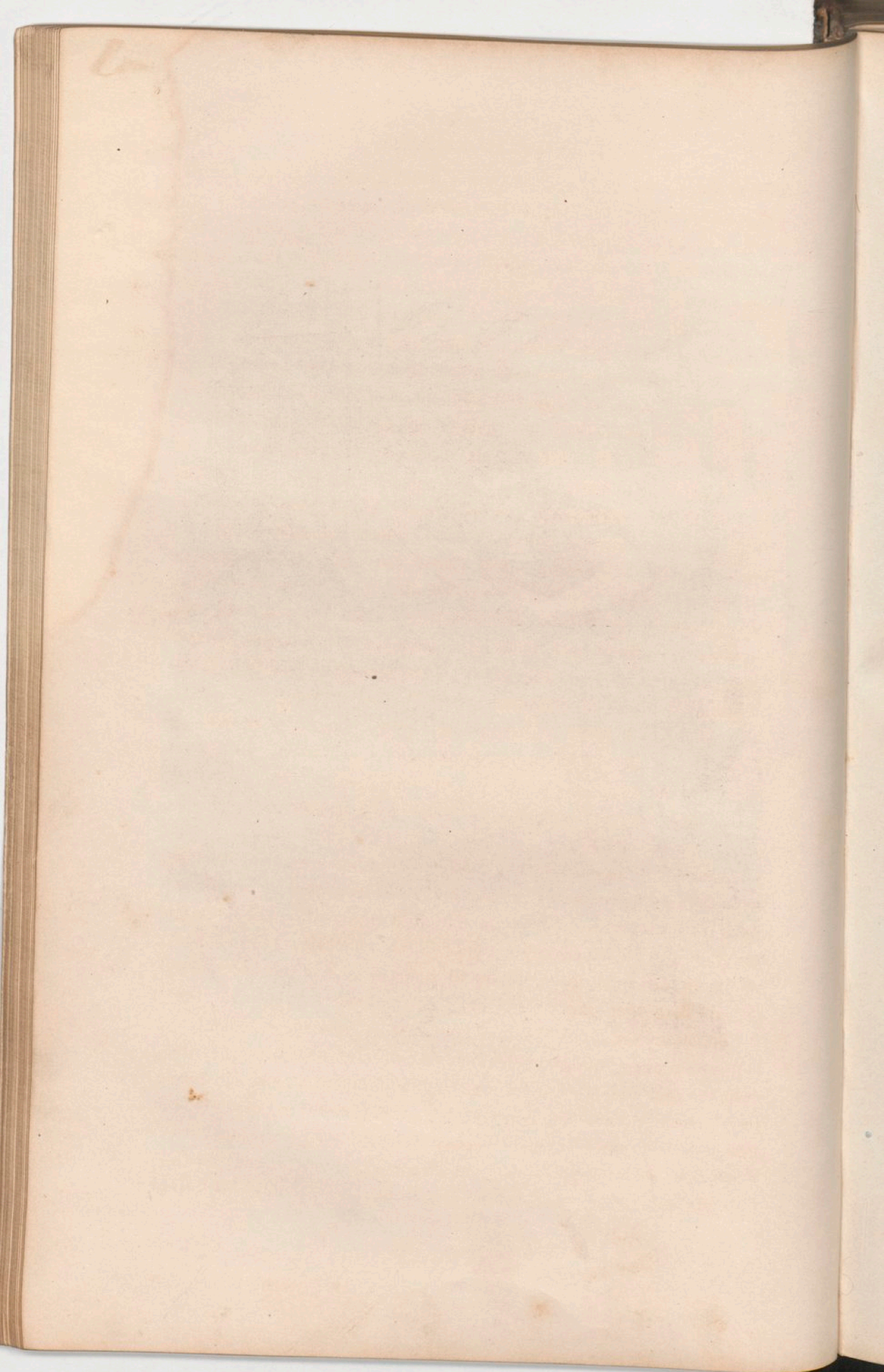
L'ogre avait sept filles, qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes; mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang.

On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de l'ogre mit coucher les sept petits garçons; après quoi elle alla se coucher auprès de son mari.

Le petit Poucet, qui avait remarqué que les filles de l'ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prît à l'ogre quelque



LE PETIT POUCET.



remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger. La chose réussit comme il l'avait pensé; car l'ogre, s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, et prenant son grand couteau : « Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles; n'en faisons pas à deux fois. »

Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celles de tous ses frères. L'ogre, qui sentit les couronnes d'or : « Vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage; je vois bien que je bus trop hier au soir. » Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons : « Ah! les voilà, dit-il, nos gaillards; travaillons hardiment. » En disant ces mots il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme.

Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin, et sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant, et sans savoir où ils allaient.

L'ogre s'étant éveillé dit à sa femme : « Va-t'en là-haut habiller ces petits drôles d'hier soir. » L'ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir. Elle monta en haut, où elle fut bien épouvantée, lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang...

Elle commença par s'évanouir (car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres). L'ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme lorsqu'il vit cet affreux spectacle. « Ah! qu'ai-je fait là? s'écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux, et tout à l'heure! »

Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme; et l'ayant

fait revenir : « Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aille les attraper. » Il se mit en campagne ; et, après avoir couru de tous côtés, enfin il entra dans le chemin où marchaient les pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étaient, y fit cacher ses frères, et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'ogre deviendrait. L'ogre, qui se trouvait fort las du long chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer ; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés.

Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit, après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfants n'eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'ogre dormait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, et gagnèrent vite la maison.

Le petit Poucet, s'étant approché de l'ogre, lui tira doucement ses



bottes, et les mit aussitôt. Les bottes étaient fort grandes et fort larges : mais, comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait ; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'ogre, où il trouva sa femme qui pleurait,

auprès de ses filles égorgées. « Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger, car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu, et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà, pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je sois un affronteur. »

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait; car cet ogre ne laissait pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants. Le petit Poucet, étant chargé de toutes les richesses de l'ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord sur cette dernière circonstance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'ogre; qu'à la vérité il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, dont il ne se servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que, lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'ogre, il s'en alla à la cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée. Il alla, disent-ils, trouver le roi, et lui dit que, s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même; et cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait : car le roi le payait parfaitement pour porter ses ordres à l'armée, et une infinité de dames lui donnaient tout ce qu'il voulait pour avoir des nouvelles de leurs amants, et ce fut là son plus grand gain.

Il se trouvait quelques femmes qui le chargeaient de lettres pour leurs maris; mais elles le payaient si mal, et cela allait à si peu de chose, qu'il ne daignait pas mettre en ligne de compte ce qu'il gagnait de ce côté-là.

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier, et y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille

à l'aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères; et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

MORALITÉ

On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfants,
Quand ils sont tous beaux, bien faits et bien grands,
Et d'un extérieur qui brille;
Mais si l'un d'eux est faible, ou ne dit mot,
On le méprise, on le raille, on le pille :
Quelquefois cependant c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.



L'ADROITE PRINCESSE

OU

LES AVENTURES DE FINETTE

A MADAME LA COMTESSE DE MURAT



Vous faites les plus jolies nouvelles du monde en vers; mais en vers aussi doux que naturels. Je voudrais bien, charmante comtesse, vous en dire une à mon tour; cependant je ne sais si vous pourrez vous en divertir. Je suis aujourd'hui de l'humeur du bourgeois-gentilhomme; je ne voudrais ni vers ni prose pour vous la conter : point de grands mots, point de brillant, point de rimes; un tour naïf m'accommode

mieux; en un mot, un récit sans façon et comme on parle : je ne cherche que quelque moralité.

Mon historiette en fournit assez, et par là elle pourra vous être agréable. Elle roule sur deux proverbes au lieu d'un : c'est la mode; vous, vous les aimez : je m'accommode à l'usage avec plaisir. Vous y verrez comment nos aïeux savaient insinuer qu'on tombe dans mille désordres quand on se plaît à ne rien faire, ou, pour parler comme eux, qu'*oisiveté est mère de tout vice;* et vous aimerez sans doute leur manière de persuader. Le second proverbe est qu'il faut être toujours sur ses gardes : vous voyez bien que je veux dire que *la défiance est mère de la sûreté.*

Non, l'amour ne triomphe guères
Que des cœurs qui n'ont point d'affaires.
Vous, qui craignez que d'un adroit vainqueur
Votre raison ne devienne la dupe,
Beautés, si vous voulez conserver votre cœur,
Il faut que votre esprit s'occupe.
Mais si, malgré vos soins, votre sort est d'aimer,
Gardez du moins de vous laisser charmer,
Sans connaître
Celui que votre cœur veut se donner pour maître.
Craignez les blondins doucereux
Qui fatiguent les ruelles,
Et, ne sachant que dire aux belles,
Soupirent sans être amoureux.
Défiez-vous des conteurs de fleurettes :
Connaissez-bien le fond de leurs esprits;
Auprès de toutes les Iris
Ils débitent mille sornettes.
Défiez-vous enfin de ces brusques amants
Qui se disent en feu dès les premiers moments
Et jurent une vive flamme ;
Moquez-vous de ces vains serments :
Pour bien assujettir une âme,
Il faut qu'il en coûte du temps.
Gardez qu'un peu de complaisance
Ne désarme trop tôt votre austère fierté ;
De votre juste défiance
Dépend votre repos et votre sûreté.

Mais je n'y songe pas, madame, j'ai fait des vers : au lieu de m'en tenir au goût de M. Jourdain, j'ai rimé sur le ton de Quinault. Je re-

prends le tour simple au plus vite, de peur d'avoir part aux vieilles haines qu'on eut pour cet agréable moraliseur, et de peur qu'on ne m'accuse de le piller et de le mettre en pièces, comme tant d'auteurs impitoyables font tous les jours.



u temps des premières croisades, un roi de je ne sais quel royaume de l'Europe se résolut d'aller faire la guerre aux infidèles, dans la Palestine. Avant que d'entreprendre un si long voyage, il mit un si bon ordre aux affaires de son royaume, et il en confia la régence à un ministre si habile, qu'il fut en repos de ce côté-là. Ce qui inquiétait le plus ce prince, c'était le soin de sa famille. Il avait perdu la reine son épouse depuis assez peu de temps : elle ne lui avait point laissé de fils, mais il se voyait père de trois jeunes princesses à marier. Ma chronique ne



m'a point appris leur véritable nom; je sais seulement que, comme, en ces temps heureux, la simplicité des peuples donnait sans façon des surnoms aux personnes éminentes, suivant leurs bonnes qualités ou

leurs défauts, on avait surnommé l'aînée de ces princesses *Nonchalante*, ce qui signifie indolente en style moderne ; la seconde, *Babillarde ;* et la troisième, *Finette* : noms qui avaient tous un juste rapport aux caractères de ces trois sœurs.

Jamais on n'a rien vu de si indolent qu'était Nonchalante. Tous les jours elle n'était pas éveillée à une heure après-midi : on la traînait à l'église telle qu'elle sortait de son lit, sa coiffure en désordre, sa robe détachée, point de ceinture, et souvent une mule d'une façon et une de l'autre. On corrigeait cette différence durant la journée ; mais on ne pouvait résoudre cette princesse à être jamais autrement qu'en mules : elle trouvait une fatigue insupportable à mettre des souliers. Quand Nonchalante avait dîné, elle se mettait à sa toilette, où elle était jusqu'au soir : elle employait le reste de son temps, jusqu'à minuit, à jouer et à souper; ensuite on était presque aussi longtemps à la déshabiller qu'on avait été à l'habiller : elle ne pouvait jamais parvenir à aller se coucher qu'au grand jour.

Babillarde menait une autre sorte de vie. Cette princesse était fort vive, et n'employait que peu de temps pour sa personne; mais elle avait une envie de parler si étrange, que, depuis qu'elle était éveillée jusqu'à ce qu'elle fût endormie, la bouche ne lui fermait pas. Elle savait l'histoire des mauvais ménages, des liaisons tendres, des galanteries, non-seulement de toute la cour, mais des plus petits bourgeois. Elle tenait registre de toutes les femmes qui exerçaient certaines rapines dans leur domestique, pour se donner une parure plus éclatante, et était informée précisément de ce que gagnait la suivante de la comtesse une telle, et le maître-d'hôtel du marquis un tel. Pour être instruite de toutes ces petites choses, elle écoutait sa nourrice et sa couturière, avec plus de plaisir qu'elle n'aurait écouté un ambassadeur, et ensuite elle étourdissait de ces belles histoires depuis le roi son père jusqu'à ses valets de pied; car, pourvu qu'elle parlât, elle ne se souciait pas à qui.

La démangeaison de parler produisit encore un autre mauvais effet chez cette princesse. Malgré son grand rang, ses airs trop familiers donnèrent la hardiesse aux blondins de la cour de lui débiter des douceurs. Elle écouta leurs fleurettes sans façon, pour avoir le plaisir de leur répondre; car, à quelque prix que ce fût, il fallait que, du matin au soir, elle écoutât ou caquetât. Babillarde, non plus que Nonchalante, ne s'occupait jamais ni à penser, ni à faire aucune réflexion, ni à lire; elle s'embarrassait aussi peu d'aucun soin domestique, ni des amu-

sements que produisent l'aiguille et le fuseau. Enfin ces deux sœurs, dans une éternelle oisiveté, ne faisaient jamais agir ni leur esprit ni leurs mains.

La sœur cadette de ces deux princesses était d'un caractère bien différent. Elle agissait incessamment de l'esprit et de sa personne; elle avait une vivacité surprenante, et elle s'appliquait à en faire un bon usage. Elle savait parfaitement bien danser, chanter, jouer des instruments; réussissait avec une adresse admirable à tous les petits travaux de la main qui amusent d'ordinaire les personnes de son sexe, mettait l'ordre et la règle dans la maison du roi, et empêchait, par ses soins, les pilleries des petits officiers; car, dès ce temps-là, ils se mêlaient de voler les princes.

Ses talents ne se bornaient pas là; elle avait beaucoup de jugement, et une présence d'esprit si merveilleuse, qu'elle trouvait sur-le-champ des moyens pour sortir de toutes sortes d'affaires. Cette jeune princesse avait découvert, par sa pénétration, un piége dangereux qu'un ambassadeur de mauvaise foi avait tendu au roi son père, dans un traité que ce prince était tout prêt de signer. Pour punir la perfidie de cet ambassadeur et de son maître, le roi changea l'article du traité; et en le mettant dans les termes que lui avait inspirés sa fille, il trompa à son tour le trompeur même. La jeune princesse découvrit encore un tour de fourberie qu'un ministre voulait jouer au roi; et par le conseil qu'elle donna à son père, il fit retomber l'infidélité de cet homme-là sur lui-même. La princesse donna, dans plusieurs autres occasions, des marques de sa pénétration et de sa finesse d'esprit; elle en donna tant, que le peuple lui donna le nom de Finette. Le roi l'aimait beaucoup plus que ses autres filles; et il faisait un si grand fond sur son bon sens, que, s'il n'avait point eu d'autre enfant qu'elle, il serait parti sans inquiétude; mais il se défiait autant de la conduite de ses autres filles, qu'il se reposait sur celle de Finette. Ainsi, pour être sûr des démarches de sa famille, comme il se croyait sûr de celles de ses sujets, il prit les mesures que je vais dire.

Vous qui êtes si savante dans toutes sortes d'antiquités, je ne doute pas, comtesse charmante, que vous n'ayez cent fois entendu parler du merveilleux pouvoir des fées. Le roi dont je vous parle étant ami intime d'une de ces habiles femmes, alla trouver cette amie; il lui représenta l'inquiétude où il était touchant ses filles. « Ce n'est pas, lui dit ce prince, que les deux aînées dont je m'inquiète aient jamais fait la

moindre chose contre leur devoir; mais elles ont si peu d'esprit, elles sont si imprudentes, et vivent dans une si grande désoccupation, que je crains que, pendant mon absence, elles n'aillent s'embarquer dans quelque folle intrigue pour trouver de quoi s'amuser. Pour Finette, je suis sûr de sa vertu; cependant je la traiterai comme les autres, pour faire tout égal; c'est pourquoi, sage fée, je vous prie de me faire trois quenouilles de verre pour mes filles, qui soient faites avec un tel art, que chaque quenouille ne manque point de se casser sitôt que celle à qui elle appartiendra fera quelque chose contre sa gloire. »

Comme cette fée était des plus habiles, elle donna à ce prince trois quenouilles enchantées, et travaillées avec tous les soins nécessaires pour le dessein qu'il avait. Mais il ne fut pas content de cette précaution; il mena les princesses dans une tour fort haute, qui était bâtie dans un lieu bien désert. Le roi dit à ses filles qu'il leur ordonnait de faire leur demeure dans cette tour pendant tout le temps de son absence, et qu'il leur défendait d'y recevoir aucune personne que ce fût. Il leur ôta tous leurs officiers de l'un et de l'autre sexe; et, après leur avoir fait présent des quenouilles enchantées, dont il leur expliqua les qualités, il embrassa les princesses et ferma les portes de la tour, dont il prit lui-même les clefs; puis il partit.

Vous allez peut-être croire, madame, que ces princesses étaient là en danger de mourir de faim. Point du tout : on avait eu soin d'attacher une poulie à une des fenêtres de la tour, et on y avait mis une corde à laquelle les princesses attachaient un corbillon qu'elles descendaient chaque jour. Dans ce corbillon, on mettait leurs provisions pour la journée, et, quand elles l'avaient remonté, elles retiraient avec soin la corde dans la chambre.

Nonchalante et Babillarde menaient dans cette solitude une vie qui les désespérait : elles s'ennuyaient à un point qu'on ne saurait exprimer; mais il fallait prendre patience; car on leur avait fait la quenouille si terrible, qu'elles craignaient que la moindre démarche un peu équivoque ne la fît casser.

Pour Finette, elle ne s'ennuyait point du tout; son fuseau, son aiguille et ses instruments de musique lui fournissaient des amusements; et, outre cela, par l'ordre du ministre qui gouvernait l'État, on mettait dans le corbillon des princesses des lettres qui les informaient de tout ce qui se passait au dedans et au dehors du royaume. Le roi l'avait permis ainsi;

et le ministre, pour faire sa cour aux princesses, ne manquait pas d'être exact sur cet article. Finette lisait toutes ces nouvelles avec empressement, et s'en divertissait. Pour ses deux sœurs, elles ne daignaient pas y prendre la moindre part; elles disaient qu'elles étaient trop chagrines pour avoir la force de s'amuser de si peu de chose; il leur fallait au moins des cartes pour se désennuyer pendant l'absence de leur père.

Elles passaient donc ainsi tristement leur vie, en murmurant contre leur destin; et je crois qu'elles ne manquèrent pas de dire qu'*il vaut mieux être né heureux que d'être né fils de roi*. Elles étaient souvent aux fenêtres de leur tour, pour voir du moins ce qui se passait dans la campagne. Un jour, comme Finette était occupée dans sa chambre à quelque joli ouvrage, ses sœurs, qui étaient à la fenêtre, virent au pied de leur tour une pauvre femme vêtue de haillons déchirés, qui leur criait sa misère fort pathétiquement; elle les priait à mains jointes de la laisser entrer dans leur château, leur représentant qu'elle était une malheureuse étrangère qui savait mille sortes de choses, et qu'elle leur rendrait service avec la plus exacte fidélité. D'abord les princesses se souvinrent de l'ordre qu'avait donné le roi leur père, de ne laisser entrer personne dans la tour; mais Nonchalante était si lasse de se servir elle-même, et Babillarde si ennuyée de n'avoir que ses sœurs à qui parler, que l'envie qu'eut l'une d'être coiffée en détail, et l'empressement qu'eut l'autre d'avoir une personne de plus pour jaser, les engagea à se résoudre de laisser entrer la pauvre étrangère.

« Pensez-vous, dit Babillarde à sa sœur, que la défense du roi s'étende sur des gens comme cette malheureuse? Je crois que nous la pouvons recevoir sans conséquence.—Vous ferez ce qu'il vous plaira, ma sœur, » répondit Nonchalante. Babillarde, qui n'attendait que ce consentement, descendit aussitôt le corbillon; la pauvre femme se mit dedans, et les princesses la montèrent avec le secours de la poulie.

Quand cette femme fut devant leurs yeux, l'horrible malpropreté de ses habits les dégoûta; elles voulurent lui en donner d'autres, mais elle leur dit qu'elle en changerait le lendemain, et que pour l'heure qu'il était elle allait songer à les servir. Comme elle achevait de parler, Finette revint de sa chambre. Cette princesse fut étrangement surprise de voir cette inconnue avec ses sœurs; elles lui dirent pour quelles raisons elles l'avaient fait monter; et Finette, qui vit que c'était une chose faite, dissimula le chagrin qu'elle eut de cette imprudence.

Cependant la nouvelle officière des princesses fit cent tours dans le château, sous prétexte de leur service, mais, en effet, pour observer la



disposition du dedans; car, madame, je ne sais si vous ne vous en doutez déjà, mais cette gueuse prétendue était aussi dangereuse dans le château que le fut le comte Ory dans le couvent où il entra, déguisé en abbesse fugitive.

Pour ne pas vous tenir davantage en suspens, je vous dirai que cette créature couverte de haillons était le fils aîné d'un roi puissant, voisin du père des princesses. Ce jeune prince, qui était un des plus artificieux esprits de son temps, gouvernait entièrement le roi son père, et il n'avait pas besoin de beaucoup de finesse pour cela; car ce roi était d'un caractère si doux et si facile, qu'on lui avait donné le surnom de *Moult-Benin*[1]. Pour le jeune prince, comme il n'agissait que par artifice et par détours, les peuples l'avaient surnommé *Riche-en-Cautèle*[2], et pour abréger on disait *Riche-Cautèle*.

Il avait un frère cadet qui était aussi rempli de belles qualités que son aîné l'était de défauts; cependant, malgré la différence d'humeur, on

[1] Beaucoup benin.

[2] Riche en fourberie.

voyait entre ces deux frères une union si parfaite, que tout le monde en était surpris. Outre les bonnes qualités de l'âme qu'avait le prince cadet, la beauté de son visage et la grâce de sa personne étaient si remarquables, qu'elles l'avaient fait nommer *Bel-à-Voir*. C'était le prince de Riche-Cautèle qui avait inspiré à l'ambassadeur du roi son père ce trait de mauvaise foi que l'adresse de Finette avait fait tomber sur eux. Riche-Cautèle, qui n'aimait déjà guère le roi, père des princesses, avait achevé par là de le prendre en aversion; ainsi, quand il sut les précautions que ce prince avait prises à l'égard de ses filles, il se fit un pernicieux plaisir de tromper la prudence d'un père si soupçonneux. Riche-Cautèle obtint la permission du roi son père d'aller faire un voyage, sous des prétextes qu'il inventa, et il prit des mesures qui le firent parvenir à entrer dans la tour des princesses, comme vous avez vu.

En examinant le château, ce prince remarqua qu'il était facile aux princesses de se faire entendre des passants, et il en conclut qu'il devait rester dans son deguisement pendant tout le jour, parce qu'elles pourraient bien, si elles s'en avisaient, appeler du monde et le faire punir de son entreprise téméraire. Il conserva donc toute la journée les habits et le personnage de gueuse de profession; et, le soir, lorsque les trois sœurs eurent soupé, Riche-Cautèle jeta les haillons qui le couvraient et laissa voir des habits de cavalier tout couverts d'or et de pierreries. Les pauvres princesses furent si épouvantées de cette vue, que toutes se mirent à fuir avec précipitation. Finette et Babillarde, qui étaient agiles, eurent bientôt gagné leur chambre; mais Nonchalante, qui avait à peine l'usage de marcher, fut en un instant atteinte par le prince.

Aussitôt il se jeta à ses pieds, lui déclara qui il était, et lui dit que la réputation de sa beauté et ses portraits l'avaient engagé à quitter une cour délicieuse pour lui venir offrir ses vœux et sa foi. Nonchalante fut d'abord si éperdue, qu'elle ne pouvait répondre au prince, qui était toujours à genoux; mais comme, en lui disant mille douceurs et lui faisant mille protestations, il la conjurait avec ardeur de le recevoir pour époux dès ce moment-là même, sa mollesse naturelle ne lui laissant pas la force de disputer, elle dit nonchalamment à Riche-Cautèle qu'elle le croyait sincère, et qu'elle acceptait sa foi. Elle n'observa pas de plus grandes formalités que celles-là dans la conclusion de ce mariage; mais aussi elle en perdit sa quenouille : elle se brisa en mille morceaux.

Cependant Babillarde et Finette étaient dans des inquiétudes étranges : elles avaient gagné séparément leurs chambres, et elles s'y étaient

renfermées. Ces chambres étaient assez éloignées l'une de l'autre; et, comme chacune de ces princesses ignorait entièrement le destin de ses sœurs, elles passèrent la nuit sans fermer l'œil. Le lendemain, le pernicieux prince mena Nonchalante dans un appartement bas qui était au bout du jardin; et là cette princesse témoigna à Riche-Cautèle l'inquiétude où elle était de ses sœurs, quoiqu'elle n'osât se présenter devant elles, dans la crainte qu'elles ne blâmassent fort son mariage. Le prince lui dit qu'il se chargeait de le leur faire approuver; et, après quelques discours, il sortit, et enferma Nonchalante sans qu'elle s'en aperçût; ensuite il se mit à chercher les princesses avec soin.

Il fut quelque temps sans pouvoir découvrir dans quelles chambres elles étaient enfermées. Enfin, l'envie qu'avait Babillarde de toujours parler étant cause que cette princesse parlait toute seule en se plaignant, le prince s'approcha de la porte de sa chambre, et la vit par le trou de la serrure. Riche-Cautèle lui parla au travers de la porte, et lui dit, comme il avait dit à sa sœur, que c'était pour lui offrir son cœur et sa foi qu'il avait fait l'entreprise d'entrer dans la tour. Il louait avec exagération sa beauté et son esprit; et Babillarde, qui était très-persuadée qu'elle possédait un mérite extrême, fut assez folle pour croire ce que le prince lui disait : elle lui répondit un flux de paroles qui n'étaient pas trop désobligeantes. Il fallait que cette princesse eût une étrange fureur de parler, pour s'en acquitter comme elle faisait dans ces moments; car elle était dans un abattement terrible, outre qu'elle n'avait rien mangé de la journée, par la raison qu'il n'y avait rien dans sa chambre propre à manger. Comme elle était d'une paresse extrême, et qu'elle ne songeait jamais à rien qu'à toujours parler, elle n'avait pas la moindre prévoyance : quand elle avait besoin de quelque chose, elle avait recours à Finette; et cette aimable princesse, qui était aussi laborieuse et prévoyante que ses sœurs l'étaient peu, avait toujours dans sa chambre une infinité de massepains, de pâtes, et de confitures sèches et liquides qu'elle avait faites elle-même. Babillarde donc, qui n'avait pas le même avantage, se sentant pressée par la faim et par les tendres protestations que lui faisait le prince au travers de la porte, l'ouvrit enfin à ce séducteur; et quand elle eut ouvert, il fit encore parfaitement le comédien auprès d'elle : il avait bien étudié son rôle.

Ensuite ils sortirent tous deux de cette chambre, et s'en allèrent à l'office du château, où ils trouvèrent toutes sortes de rafraîchissements; car le corbillon en fournissait toujours les princesses d'avance. Babillarde

continuait d'abord à être en peine de ce qu'étaient devenues ses sœurs; mais elle s'alla mettre dans l'esprit, sur je ne sais quel fondement, qu'elles étaient sans doute toutes deux enfermées dans la chambre de Finette, où elles ne manquaient de rien. Riche-Cautèle fit tous ses efforts pour la confirmer dans cette pensée, et lui dit qu'ils iraient trouver ces princesses vers le soir : elle ne fut pas de cet avis; elle répondit qu'il fallait les aller chercher quand ils auraient mangé.

Enfin le prince et la princesse mangèrent ensemble de fort bon accord; et après qu'ils eurent achevé, Riche-Cautèle demanda à aller voir le bel appartement du château : il donna la main à la princesse, qui le mena dans ce lieu; et, quand il y fut, il recommença à exagérer la tendresse qu'il avait pour elle, et les avantages qu'elle trouverait en l'épousant. Il lui dit, comme il avait dit à Nonchalante, qu'elle devait accepter sa foi au moment même, parce que, si elle allait trouver ses sœurs avant que de l'avoir reçu pour époux, elles ne manqueraient pas de s'y opposer, puisque, étant sans contredit le plus puissant prince voisin, il paraissait plus vraisemblablement un parti pour l'aînée que pour elle; qu'ainsi cette princesse ne consentirait jamais à une union qu'il souhaitait avec toute l'ardeur imaginable. Babillarde, après bien des discours qui ne signifiaient rien, fut aussi extravagante que l'avait été sa sœur; elle accepta le prince pour époux, et ne se souvint des effets de sa quenouille de verre, qu'après que cette quenouille se fut cassée en cent pièces.

Vers le soir, Babillarde retourna dans sa chambre avec le prince; et



la première chose que vit cette princesse, ce fut sa quenouille de verre en morceaux. Elle se troubla à ce spectacle : le prince lui demanda le

sujet de son trouble. Comme la rage de parler la rendait incapable de rien taire, elle dit sottement à Riche-Cautèle le mystère des quenouilles; et ce prince eut une joie de scélérat de ce que le père des princesses serait par là entièrement convaincu de la mauvaise conduite de ses filles.

Cependant Babillarde n'était plus en humeur d'aller chercher ses sœurs : elle craignait avec raison qu'elles ne pussent approuver sa conduite; mais le prince s'offrit de les aller trouver, et dit qu'il ne manquerait pas de moyens pour les persuader de l'approuver. Après cette assurance, la princesse, qui n'avait point dormi de la nuit, s'assoupit; et, pendant qu'elle dormait, Riche-Cautèle l'enferma à la clef, comme il avait fait de Nonchalante.

N'est-il pas vrai, belle comtesse, que ce Riche-Cautèle était un grand scélérat, et ces deux princesses de lâches et imprudentes personnes? Je suis fort en colère contre tous ces gens-là, et je ne doute pas que vous n'y soyez beaucoup aussi: mais ne vous inquiétez point, ils seront tous traités comme ils le méritent. Il n'y aura que la sage et courageuse Finette qui triomphera.

Quand ce prince perfide eut enfermé Babillarde, il alla dans toutes les chambres du château, les unes après les autres; et comme il les trouva toutes ouvertes, il conclut qu'une seule, qu'il voyait fermée par dedans, était assurément celle où s'était retirée Finette. Comme il avait composé une harangue circulaire, il s'en alla débiter à la porte de Finette les mêmes choses qu'il avait dites à ses sœurs. Mais cette princesse, qui n'était pas une dupe comme ses aînées, l'écouta assez longtemps sans lui répondre. Enfin, voyant qu'il était éclairci qu'elle était dans cette chambre, elle lui dit que, s'il était vrai qu'il eût une tendresse aussi forte et aussi sincère pour elle qu'il voulait le lui persuader, elle le priait de descendre dans le jardin et d'en fermer la porte sur lui; et qu'après elle lui parlerait tant qu'il voudrait par la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur le jardin.

Riche-Cautèle ne voulut point accepter ce parti; et, comme la princesse s'opiniâtrait toujours à ne point vouloir ouvrir, ce méchant prince, outré d'impatience, alla querir une bûche et enfonça la porte. Il trouva Finette armée d'un gros marteau, qu'on avait laissé par hasard dans une garde-robe qui était proche de sa chambre. L'émotion animait le teint de cette princesse; et, quoique ses yeux fussent pleins de colère, elle parut à Riche-Cautèle d'une beauté à enchanter. Il voulut se jeter

à ses pieds; mais elle lui dit fièrement, en se reculant : « Prince, si vous approchez de moi, je vous fendrai la tête avec ce marteau. — Quoi ! belle princesse, s'écria Riche-Cautèle de son ton hypocrite, l'amour qu'on a pour vous s'attire une si cruelle haine? » Il se mit à lui prôner de nouveau, mais d'un bout de la chambre à l'autre, l'ardeur violente que lui avait inspiré la réputation de sa beauté et de son esprit merveilleux. Il ajouta qu'il ne s'était déguisé que pour venir lui offrir avec respect son cœur et sa main, et lui dit qu'elle devait pardonner à la violence de sa passion la hardiesse qu'il avait eue d'enfoncer sa porte. Il finit en lui voulant persuader, comme il l'avait fait à ses sœurs, qu'il était de son intérêt de le recevoir pour époux au plus vite. Il dit encore à Finette qu'il ne savait pas où s'étaient retirées les princesses ses sœurs, parce qu'il ne s'était pas mis en peine de les chercher, n'ayant songé qu'à elle. L'adroite princesse, feignant de se radoucir, lui dit qu'il fallait chercher ses sœurs, et qu'après on prendrait des mesures tous ensemble; mais Riche-Cautèle lui répondit qu'il ne pouvait se résoudre à aller trouver les princesses, qu'elle n'eût consenti à l'épouser, parce que ses sœurs ne manqueraient pas de s'y opposer, à cause de leur droit d'aînesse.

Finette, qui se défiait avec raison de ce prince perfide, sentit redoubler ses soupçons par cette réponse : elle trembla de ce qui pouvait être arrivé à ses sœurs, et se résolut de les venger du même coup qui lui ferait éviter un malheur pareil à celui qu'elle jugeait qu'elles avaient eu. Cette jeune princesse dit donc à Riche-Cautèle qu'elle consentait sans peine à l'épouser, mais qu'elle était persuadée que les mariages qui se faisaient le soir étaient toujours malheureux; qu'ainsi elle le priait de remettre la cérémonie de se donner une foi réciproque au lendemain matin : elle ajouta qu'elle l'assurait de n'avertir les princesses de rien, et lui dit qu'elle le priait de la laisser un peu de temps seule pour penser au ciel; qu'ensuite elle le mènerait dans une chambre où il trouverait un fort bon lit, et qu'après elle reviendrait s'enfermer chez elle jusqu'au lendemain.

Riche-Cautèle, qui n'était pas un fort courageux personnage, et qui voyait toujours Finette armée du gros marteau dont elle badinait comme on fait d'un éventail; Riche-Cautèle, dis-je, consentit à ce que souhaitait la princesse, et se retira pour la laisser quelque temps méditer. Il ne fut pas plutôt éloigné, que Finette courut faire un lit sur le trou d'un égout qui était dans une chambre du château. Cette chambre était

aussi propre qu'une autre; mais on jetait dans le trou de cet égout, qui était fort spacieux, toutes les ordures du château. Finette mit sur ce trou deux bâtons croisés très-faibles; puis elle fit bien proprement un lit par-dessus, et s'en retourna aussitôt dans sa chambre. Un moment après, Riche-Cautèle y revint, et la princesse le conduisit où elle venait de faire le lit, et se retira.

Le prince, sans se déshabiller, se jeta sur le lit avec précipitation, et sa pesanteur ayant fait tout d'un coup rompre les petits bâtons, il tomba



au fond de l'égout, sans pouvoir se retenir, en se faisant vingt bosses à la tête, et en se fracassant de tous côtés. La chute du prince fit un grand bruit dans le tuyau : d'ailleurs il n'était pas éloigné de la chambre de Finette; elle sut aussitôt que son artifice avait eu tout le succès qu'elle s'était promis, et elle en ressentit une joie secrète qui lui fut extrêmement agréable. On ne peut pas décrire le plaisir qu'elle eut de l'entendre barboter dans l'égout. Il méritait bien cette punition, et la princesse avait raison d'en être satisfaite. Mais sa joie ne l'occupait pas si fort qu'elle ne pensât plus à ses sœurs. Son premier soin fut de les chercher. Il lui fut facile de trouver Babillarde. Riche-Cautèle, après avoir enfermé cette princesse à double tour, avait laissé la clef à sa chambre. Finette entra dans cette chambre avec empressement, et le bruit qu'elle fit réveilla sa sœur en sursaut. Elle fut bien confuse en la voyant. Finette lui raconta de quelle manière elle s'était défaite du prince fourbe qui était venu pour les outrager. Babillarde fut frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre; car, malgré son caquet, elle était si peu éclairée, qu'elle avait cru ridiculement tout ce que

Riche-Cautèle lui avait dit. Il y a encore des dupes comme celle-là au monde.

Cette princesse dissimulant l'excès de sa douleur, sortit de sa chambre pour aller avec Finette chercher Nonchalante. Elles parcoururent toutes les chambres du château sans trouver leur sœur; enfin Finette s'avisa qu'elle pouvait bien être dans l'appartement du jardin : elles l'y trouvèrent en effet, demi-morte de désespoir et de faiblesse, car elle n'avait pris aucune nourriture de la journée. Les princesses lui donnèrent tous les secours nécessaires; ensuite elles firent ensemble des éclaircissements qui mirent Nonchalante et Babillarde dans une douleur mortelle : puis toutes trois s'en allèrent reposer.

Cependant Riche-Cautèle passa la nuit fort mal à son aise; et, quand le jour fut venu, il ne fut guère mieux. Ce prince se trouvait dans des cavernes dont il ne pouvait pas voir toute l'horreur, parce que le jour n'y donnait jamais. Néanmoins, à force de se tourmenter, il trouva l'issue de l'égout qui donnait dans une rivière assez éloignée du château. Il trouva moyen de se faire entendre à des gens qui pêchaient dans cette rivière, dont il fut tiré dans un état qui fit compassion à ces bonnes gens. Il se fit transporter à la cour du roi son père, pour se faire guérir à loisir; et la disgrâce qui lui était arrivée lui fit prendre une si forte haine contre Finette, qu'il songea moins à se guérir qu'à se venger d'elle.

Cette princesse passait des moments bien tristes : la gloire lui était mille fois plus chère que la vie, et la honteuse faiblesse de ses sœurs la mettait dans un désespoir dont elle avait peine à se rendre maîtresse. Cependant la mauvaise santé de ces deux princesses, qui était causée par les suites de leur mariage indigne, mit encore la constance de Finette à l'épreuve. Riche-Cautèle, qui était déjà un habile fourbe, rappela tout son esprit depuis son aventure pour devenir fourbissime. L'égout ni les contusions ne lui donnaient pas tant de chagrin que le dépit d'avoir trouvé quelqu'un plus fin que lui. Il se douta des suites des deux mariages; et, pour tenter les deux princesses malades, il fit porter, sous les fenêtres de leur château, de grandes caisses remplies d'arbres tout chargés de beaux fruits. Nonchalante et Babillarde, qui étaient souvent aux fenêtres, ne manquèrent pas de voir ces fruits : aussitôt il leur prit une envie violente d'en manger, et elles persécutèrent Finette de descendre dans le corbillon pour en aller cueillir. La complaisance de cette princesse fut assez grande pour vouloir bien

contenter ses sœurs : elle descendit, et leur rapporta de ces beaux fruits, qu'elles mangèrent avec la dernière avidité.

Le lendemain, il parut des fruits d'une autre espèce. Nouvelle envie des princesses; nouvelle complaisance de Finette; mais les officiers de Riche-Cautèle, cachés, et qui avaient manqué leur coup la première fois, ne le manquèrent pas celle-ci : ils se saisirent de Finette, et l'emmenèrent, aux yeux de ses sœurs, qui s'arrachaient les cheveux de désespoir.

Les satellites de Riche-Cautèle firent si bien, qu'ils menèrent Finette dans une maison de campagne où était le prince pour achever de se remettre en santé. Comme il était transporté de fureur contre cette princesse, il lui dit cent choses brutales, à quoi elle répondit toujours avec une fermeté et une grandeur d'âme dignes d'une héroïne comme elle était. Enfin, après l'avoir gardée quelques jours prisonnière, il la fit conduire au sommet d'une montagne extrêmement haute, et il y arriva lui-même un moment après elle. Dans ce lieu, il lui annonça qu'on l'allait faire mourir d'une manière qui le vengerait des tours qu'elle lui avait faits. Ensuite ce perfide prince montra barbarement à Finette un tonneau tout hérissé par dedans de canifs, de rasoirs et de clous à crochet, et lui dit que, pour la punir comme elle le méritait, on allait la jeter dans ce tonneau, puis le rouler du haut de la montagne en bas.

Quoique Finette ne fût pas Romaine, elle ne fut pas plus effrayée du supplice qu'on lui préparait que Régulus ne l'avait été autrefois à la vue d'un destin pareil. Cette jeune princesse conserva toute sa fermeté et même toute sa présence d'esprit. Riche-Cautèle, au lieu d'admirer son caractère héroïque, en prit une nouvelle rage contre elle, et songea à hâter sa mort. Dans cette vue, il se baissa vers l'entrée du tonneau qui devait être l'instrument de sa vengeance, pour examiner s'il était bien fourni de ses armes meurtrières. Finette, qui vit son persécuteur attentif à regarder, ne perdit point de temps; elle le jeta dans le tonneau, et elle le fit rouler du haut de la montagne en bas, sans donner au prince le temps de se reconnaître. Après ce coup, elle prit la fuite; et les officiers du prince, qui avaient vu avec une extrême douleur la manière cruelle dont leur maître voulait traiter cette aimable princesse, n'eurent garde de courir après elle pour l'arrêter. D'ailleurs, ils étaient si effrayés de ce qui venait d'arriver à Riche-Cautèle, qu'ils ne purent songer à autre chose qu'à tâcher d'arrêter le tonneau, qui

roulait avec violence; mais leurs soins furent inutiles : il roula jusqu'au bas de la montagne, et ils en tirèrent leur prince couvert de mille plaies.



L'accident de Riche-Cautèle mit au désespoir le roi Moult-Benin et le prince Bel-à-Voir. Pour les peuples de leurs États, ils n'en furent point touchés. Riche-Cautèle en était très-haï, et même l'on s'étonnait de ce que le jeune prince, qui avait des sentiments si nobles et si généreux, pût tant aimer cet indigne aîné. Mais tel était le bon naturel de Bel-à-Voir, qu'il s'attachait fortement à tous ceux de son sang; et Riche-Cautèle avait toujours eu l'adresse de lui témoigner tant d'amitié, que ce généreux prince n'aurait jamais pu se pardonner de n'y pas répondre avec vivacité. Bel-à-Voir eut donc une douleur violente des blessures de son frère, et il mit tout en usage pour tâcher de les guérir promptement : cependant, malgré les soins empressés que tout le monde en prit, rien ne soulageait Riche-Cautèle; au contraire, ses plaies semblaient s'envenimer de plus en plus, et le faire souffrir longtemps.

Finette, après s'être dégagée de l'effroyable danger qu'elle avait couru, avait encore regagné heureusement le château où elle avait laissé ses sœurs, et n'y fut pas longtemps sans être livrée à de nouveaux chagrins. Les deux princesses mirent au monde chacun un fils, dont Finette se trouva fort embarrassée. Cependant le courage de cette princesse ne s'abattit point : l'envie qu'elle eut de cacher la honte de ses sœurs la fit résoudre à s'exposer encore une fois, quoiqu'elle en vît bien le péril. Elle prit, pour faire réussir le dessein qu'elle avait, toutes

les mesures que la prudence peut inspirer : elle se déguisa en homme, enferma les enfants de ses sœurs dans des boîtes, et elle y fit de petits trous, vis-à-vis la bouche de ces enfants, pour leur laisser la respiration : elle prit un cheval, emporta ces boîtes et quelques autres; et dans cet équipage elle arriva à la ville capitale du roi Moult-Benin, où était Riche-Cautèle.

Quand Finette fut dans cette ville, elle apprit que la manière magnifique dont le prince Bel-à-Voir récompensait les remèdes qu'on donnait à son frère avait attiré à la cour tous les charlatans de l'Europe; car, dès ce temps-là, il y avait quantité d'aventuriers sans emploi, sans talent, qui se donnaient pour des hommes admirables, qui avaient reçu des dons du ciel pour guérir toutes sortes de maux. Ces gens, dont la seule science était de fourber hardiment, trouvaient toujours beaucoup de croyance parmi les peuples. Ils savaient leur en imposer par leur extérieur extraordinaire et par les noms bizarres qu'ils prenaient. Ces sortes de médecins ne restent jamais dans le lieu de leur naissance; et la prérogative de venir de loin, leur tient souvent lieu de mérite chez le vulgaire.

L'ingénieuse princesse, bien informée de tout cela, se donna un nom étranger pour ce royaume-là : ce nom était Sanatio; puis elle fit annoncer de tous côtés que le chevalier Sanatio était arrivé avec des secrets merveilleux pour guérir toutes sortes de blessures les plus dangereuses et les plus envenimées. Aussitôt Bel-à-Voir envoya querir le prétendu chevalier. Finette vint, fit le médecin empirique le mieux du monde, débita cinq ou six mots de l'art d'un air cavalier : rien n'y manquait. Cette princesse fut surprise de la bonne mine et des manières agréables de Bel-à-Voir; et, après avoir raisonné quelque temps avec ce prince au sujet des blessures de Riche-Cautèle, elle dit qu'elle allait querir une bouteille d'une eau incomparable, et que cependant elle laissait deux boîtes qu'elle avait apportées, et qui contenaient des onguents excellents propres au prince blessé.

Là-dessus, le prétendu médecin sortit; il ne revenait point : l'on s'impatientait beaucoup de le voir tant tarder. Enfin, comme on allait envoyer le presser de revenir, on entendit des cris de petits enfants dans la chambre de Riche-Cautèle. Cela surprit tout le monde, car il ne paraissait point d'enfants. Quelqu'un prêta l'oreille, et on découvrit que ces cris venaient des boîtes de l'empirique.

C'étaient en effet les neveux de Finette. Cette princesse leur avait fait

prendre beaucoup de nourriture avant que de venir au palais; mais comme il y avait déjà longtemps, ils en souhaitaient de nouvelle, et ils expliquaient leurs besoins en chantant sur un ton dolent. On ouvrit les boîtes, et l'on fut fort surpris d'y voir bien effectivement deux marmots



qu'on trouva fort jolis. Riche-Cautèle se douta aussitôt que c'était encore un nouveau tour de Finette : il en conçut une fureur qu'on ne peut pas dire, et ses maux en augmentèrent à un tel point, qu'on vit bien qu'il fallait qu'il en mourût.

Bel-à-Voir en fut pénétré de douleur; et Riche-Cautèle, perfide jusqu'à son dernier moment, songea à abuser de la tendresse de son frère. « Vous m'avez toujours aimé, prince, lui dit-il, et vous pleurez ma perte. Je n'ai plus besoin des preuves de votre amitié par rapport à la vie. Je meurs; mais si je vous ai été véritablement cher, promettez-moi de m'accorder la prière que je vais vous faire. »

Bel-à-Voir, qui, dans l'état où il voyait son frère, se sentait incapable de lui rien refuser, lui promit, avec les plus terribles serments, de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Aussitôt que Riche-Cautèle eut entendu ces serments, il dit à son frère, en l'embrassant : « Je meurs consolé, prince, puisque je serai vengé; car la prière que j'ai à vous faire, c'est de demander Finette en mariage aussitôt que je serai mort. Vous obtiendrez, sans doute, cette maligne princesse, et, dès qu'elle sera en votre pouvoir, vous lui plongerez un poignard dans le sein. » Bel-à-Voir frémit d'horreur à ces mots : il se repentit de l'imprudence de ses serments; mais il n'était plus temps de se dédire, il ne

voulut rien témoigner de son repentir à son frère, qui expira peu de temps après. Le roi Moult-Benin en eut une sensible douleur. Pour son peuple, loin de regretter Riche-Cautèle, il fut ravi que sa mort assurât la succession du royaume à Bel-à-Voir, dont le mérite était chéri de tout le monde.

Finette, qui était encore une fois heureusement retournée avec ses sœurs, apprit bientôt la mort de Riche-Cautèle; et peu de temps après on annonça aux trois princesses le retour du roi leur père. Ce prince vint avec empressement dans leur tour, et son premier soin fut de demander à voir les quenouilles de verre. Nonchalante alla querir la quenouille de Finette, la montra au roi; puis, ayant fait une profonde révérence, elle reporta la quenouille où elle l'avait prise. Babillarde fit le même manége; et Finette à son tour apporta sa quenouille; mais le roi, qui était soupçonneux, voulut voir les trois quenouilles à la fois. Il n'y eut que Finette qui put montrer la sienne; et le roi entra dans une telle fureur contre ses deux filles aînées, qu'il les envoya à l'heure même à la fée qui lui avait donné les quenouilles, en la priant de les garder toute leur vie auprès d'elle, et de les punir comme elles le méritaient.

Pour commencer la punition des princesses, la fée les mena dans une galerie de son château enchanté, où elle avait fait peindre l'histoire d'un nombre infini de femmes illustres qui s'étaient rendues célèbres par leurs vertus et par leur vie laborieuse. Par un effet merveilleux de l'art de la féerie, toutes ces figures avaient du mouvement, et étaient en action depuis le matin jusqu'au soir. On voyait de tous côtés des trophées et des devises à la gloire de ces femmes vertueuses; et ce ne fut pas une légère mortification pour les deux sœurs de comparer le triomphe de ces héroïnes avec la situation méprisable où leur malheureuse imprudence les avait réduites. Pour comble de chagrin, la fée leur dit avec gravité que, si elles s'étaient aussi bien occupées que celles dont elles voyaient les tableaux, elles ne seraient pas tombées dans les indignes égarements où elles s'étaient perdues; mais que l'oisiveté était la mère de tout vice et la source de tous leurs malheurs.

La fée ajouta que, pour les empêcher de retomber jamais dans des malheurs pareils, et pour leur faire réparer le temps qu'elles avaient perdu, elle allait les occuper d'une bonne manière. En effet, elle obligea les princesses de s'employer aux travaux les plus grossiers et les plus vils; et, sans égard pour leur teint, elles les envoyait cueillir des pois dans

ses jardins et en arracher les mauvaises herbes. Nonchalante ne put résister au désespoir qu'elle eut de mener une vie si peu conforme à ses inclinations : elle mourut de chagrin et de fatigue. Babillarde, qui trouva moyen, quelque temps après, de s'échapper la nuit du château de la fée, se cassa la tête contre un arbre, et mourut de cette blessure entre les mains des paysans.

Le bon naturel de Finette lui fit ressentir une douleur bien vive du destin de ses sœurs, et, au milieu de ses chagrins, elle apprit que le prince Bel-à-Voir l'avait fait demander en mariage au roi, son père, qui l'avait accordée sans l'en avertir ; car, dès ce temps-là, l'inclination des parties était la moindre chose que l'on considérait dans les mariages. Finette trembla à cette nouvelle; elle craignait, avec raison, que la haine que Riche-Cautèle avait pour elle n'eût passé dans le cœur d'un frère dont il était si chéri ; et elle appréhenda que ce jeune prince ne voulût l'épouser pour la sacrifier à son frère. Pleine de cette inquiétude, la princesse alla consulter la sage fée, qui l'estimait autant qu'elle avait méprisé Nonchalante et Babillarde.

La fée ne voulut rien révéler à Finette: elle lui dit seulement : « Princesse, vous êtes sage et prudente ; vous n'avez pris jusqu'ici des mesures si justes pour votre conduite qu'en vous mettant toujours dans l'esprit que *la prudence est mère de la sûreté*. Continuez de vous souvenir vivement de l'importance de cette maxime, et vous parviendrez à être heureuse sans le secours de mon art. » Finette, n'ayant pu tirer d'autres éclaircissements de la fée, s'en retourna au palais dans une extrême agitation.

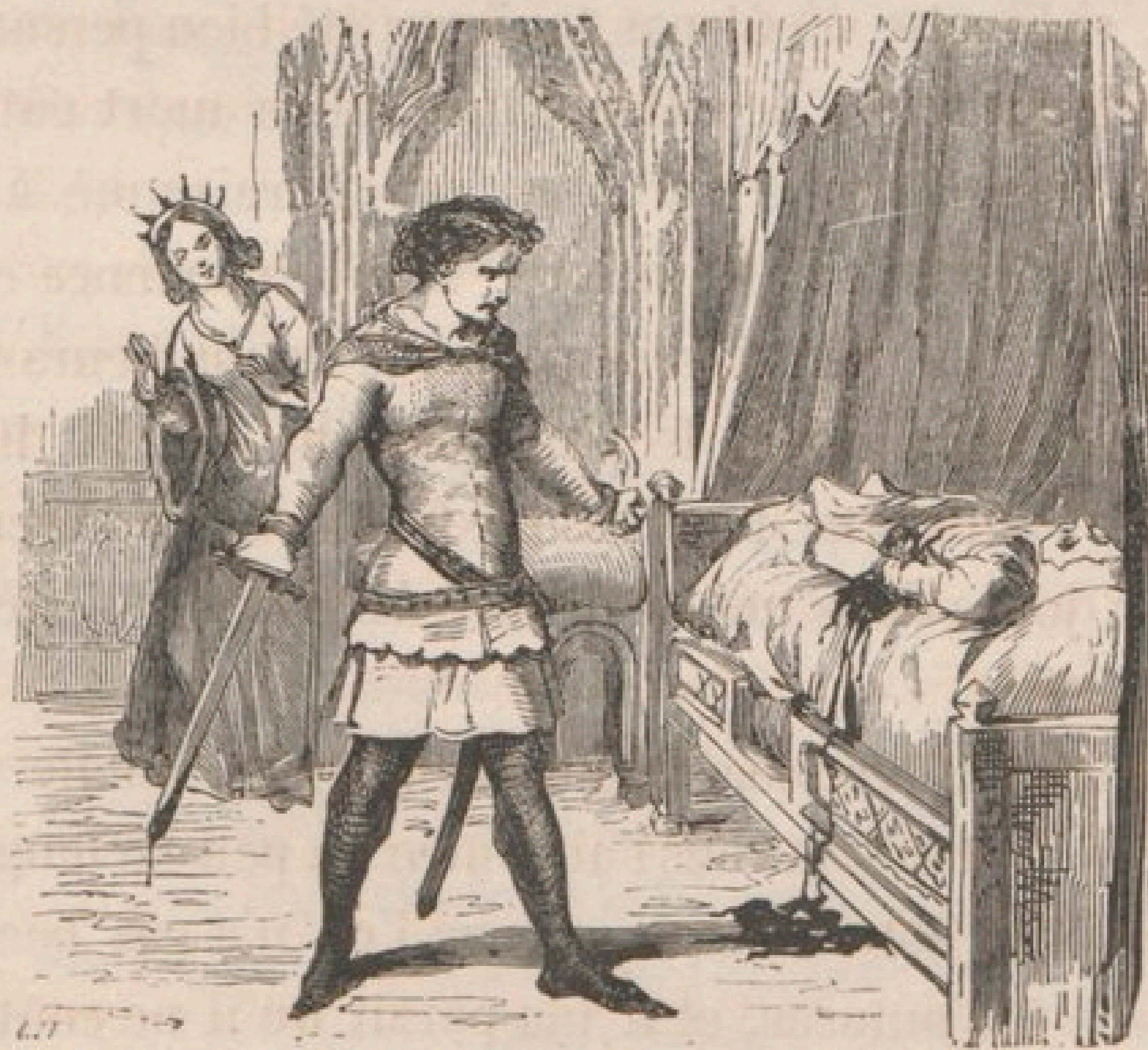
Quelques jours après, cette princesse fut épousée par un ambassadeur, au nom du prince Bel-à-Voir ; et on l'emmena trouver son époux dans un équipage magnifique. On lui fit des entrées de même dans les deux premières villes frontières du roi Moult-Benin ; et dans la troisième elle trouva le prince Bel-à-Voir, qui était venu au-devant d'elle par l'ordre de son père. Tout le monde était surpris de voir la tristesse de ce jeune prince aux approches d'un mariage qu'il avait témoigné souhaiter : le roi même lui en faisait la guerre, et l'avait envoyé, malgré lui, au-devant de la princesse.

Quand Bel-à-Voir la vit, il fut frappé de ses charmes, et lui en fit compliment, mais d'une manière si confuse, que les deux cours, qui savaient combien ce prince était spirituel et galant, crurent qu'il en était si vivement touché, qu'à force d'être amoureux il perdait sa pré-

sence d'esprit. Toute la ville retentissait des cris de joie, et l'on n'entendait de tout côté que des concerts et des feux d'artifice. Enfin, après un souper magnifique, on songea à mener les deux époux dans leur appartement.

Finette, qui se souvenait toujours de la maxime que la fée lui avait renouvelée dans l'esprit, avait son dessein en tête. Cette princesse avait gagné une de ses femmes, qui avait la clef du cabinet de l'appartement qu'on lui destinait ; et elle avait donné ordre à cette femme de porter dans ce cabinet de la paille, une vessie, du sang de mouton, et les boyaux de quelques-uns des animaux qu'on avait mangés au souper. La princesse passa dans ce cabinet sous quelque prétexte, et composa une figure de paille, dans laquelle elle mit les boyaux et la vessie pleine de sang. Ensuite elle ajusta cette figure en déshabillé de femme et en bonnet de nuit. Lorsque Finette eut achevé cette belle marionnette, elle alla rejoindre la compagnie, et peu de temps après on conduisit la princesse et son époux dans leur appartement. Quand on eut donné à la toilette le temps qu'il lui fallait donner, la dame d'honneur emporta les flambeaux et se retira. Aussitôt Finette jeta la femme de paille dans le lit, et se cacha dans un des coins de la chambre.

Le prince, après avoir soupiré deux ou trois fois tout haut, prit son épée, et la passa au travers du corps de la prétendue Finette. Au même



moment il sentit le sang ruisseler de tout côté, et trouva la femme de paille sans mouvement. « Qu'ai-je fait? s'écria Bel-à-Voir. Quoi! après

tant de cruelles agitations; quoi! après avoir tant balancé si je garderais mes serments aux dépens d'un crime, j'ai ôté la vie à une charmante princesse que j'étais né pour aimer! Ses charmes m'ont ravi dès le moment que je l'ai vue; cependant je n'ai pas eu la force de m'affranchir d'un serment qu'un frère possédé de fureur avait exigé de moi par une indigne surprise! Ah ciel! peut-on songer à vouloir punir une femme d'avoir trop de vertu? Eh bien! Riche-Cautèle, j'ai satisfait ton injuste vengeance; mais je vais venger Finette à son tour par ma mort. Oui, belle princesse, il faut que la même épée... »

A ces mots, Finette entendit que le prince, qui, dans son transport, avait laissé tomber son épée, la cherchait pour se la passer au travers du corps : elle ne voulut pas qu'il fît une telle sottise; ainsi elle lui cria : « Prince, je ne suis pas morte. Votre bon cœur m'a fait deviner votre repentir; et, par une tromperie innocente, je vous ai épargné un crime. »

Là-dessus Finette raconta à Bel-à-Voir la prévoyance qu'elle avait eue touchant la femme de paille. Le prince, transporté de joie d'apprendre que la princesse vivait, admira la prudence qu'elle avait en toutes sortes d'occasions, et lui eut une obligation infinie de lui avoir épargné un crime auquel il ne pouvait penser sans horreur; et il ne comprenait pas comment il avait eu la faiblesse de ne pas voir la nullité des malheureux serments qu'on avait exigés de lui par artifice.

Cependant, si Finette n'eût pas toujours été bien persuadée que *prudence est mère de sûreté*, elle eût été tuée, et sa mort eût été cause de celle de Bel-à-Voir; et puis après on aurait raisonné à loisir sur la bizarrerie des sentiments de ce prince. Vive la prudence et la présence d'esprit! elles préservèrent ces deux époux de malheurs bien funestes, pour les réserver à un destin le plus doux du monde. Ils eurent toujours l'un pour l'autre une tendresse extrême, et passèrent une longue suite de beaux jours dans une gloire et dans une félicité qu'on aurait peine à bien décrire.

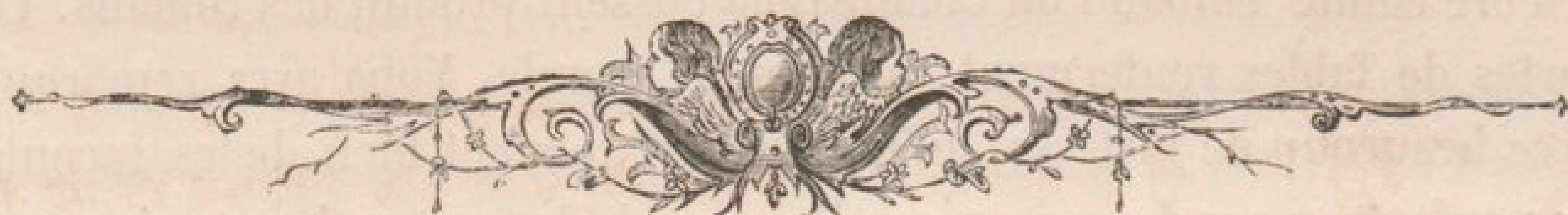
Voilà, madame, la très-merveilleuse histoire de Finette. Je vous avoue que je l'ai brodée, et que je vous l'ai contée un peu au long; mais, quand on dit des contes, c'est une marque que l'on n'a pas beaucoup d'affaires; on cherche à s'amuser, et il me paraît qu'il ne coûte pas plus de les allonger, pour faire durer davantage la conversation. D'ailleurs, il me semble que les circonstances font le plus souvent l'agrément de ces histoires badines. Vous pouvez croire, charmante comtesse, qu'il est facile

de les réduire en abrégé. Je vous assure que, quand vous voudrez, je vous dirai les aventures de Finette en fort peu de mots. Cependant ce n'est pas ainsi que l'on me les racontait quand j'étais enfant : le récit en durait au moins une bonne heure.

Je ne doute pas que vous ne sachiez que ce conte est très-fameux; mais je ne sais si vous êtes informée de ce que la tradition nous dit de son antiquité. Elle nous assure que les troubadours ou conteurs de Provence ont inventé Finette bien longtemps devant qu'Abailard ni le célèbre comte Thibaud de Champagne eussent produit des romans. Ces sortes de fables renferment une bonne morale. Vous avez remarqué, avec beaucoup de justesse, qu'on fait parfaitement bien de les raconter aux enfants, pour leur inspirer l'amour de la vertu. Je ne sais pas si dans cet âge on vous a parlé de Finette; mais, pour moi,

Cent et cent fois ma gouvernante,
Au lieu de fables d'animaux,
M'a raconté les traits moraux
De cette histoire surprenante.
On y voit, accablé de maux,
Un prince dangereux, qu'une noire malice
Entraîna dans l'horreur du vice.
On y voit naturellement
Que deux imprudentes princesses,
Qui passaient tous les jours dans de vaines mollesses,
Et tombèrent indignement
Dans un affreux égarement,
Reçurent, pour prix de leurs lâches faiblesses,
Un prompt et juste châtiment.
Mais, autant que l'on voit, dans cette belle histoire,
Le vice puni, malheureux,
Autant on voit les vertueux
Triomphants et couverts de gloire !
Après mille incidents qu'on ne saurait prévoir,
La sage et prudente Finette
Et le généreux Bel-à-Voir
Goûtent une gloire parfaite.
Oui, ces contes frappent beaucoup
Plus que ne font les faits et du singe et du loup.
J'y prenais un plaisir extrême ;
Tous les enfants en font de même ;
Mais ces fables plairont jusqu'aux plus grands esprits,
Si vous voulez, belle comtesse,

Par vos heureux talents orner de tels récits;
L'antique Gaule vous en presse.
Daignez donc mettre dans leurs jours
Les contes ingénus, quoique remplis d'adresse,
Qu'ont inventés les troubadours.
Le sens mystérieux que leur tour enveloppe,
Égale bien celui d'Ésope [1].



PEAU-D'ANE

A MADEMOISELLE ÉLÉONORE DE LUBERT



otre jeune âge, Éléonore,
Vous permet ces amusements;
Vous y verrez assez de documents
Pour mériter qu'on s'en honore.
Quoique vous soyez à l'aurore
Du printemps de vos jeunes ans,
Déjà vous préférez des écrits pleins de sens
A ceux que nous voyons éclore
D'un fade auteur outrant le sentiment...

O vous, ma chère Éléonore!
Qui sentez tout si vivement,
Et dont le cœur naïf ignore
Ce que les passions y causent de tourment,
Ignorez-le toujours! Peau-d'Ane vous apprend

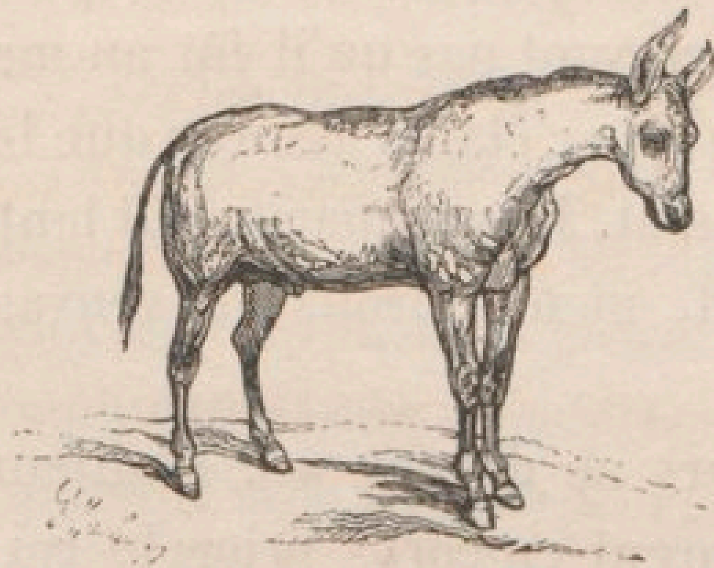
[1] On voit, dans toute cette fin, où l'auteur a puisé ce joli conte, qui est en effet un ancien fabliau.

Qu'il est un don plus cher encore
Que la beauté qui fuit rapidement;
La solide vertu, c'est des dons le plus grand;
Mais hélas! c'est trop rarement
Que le faible mortel l'implore.



Il était une fois un roi si grand, si aimé de ses peuples, si respecté de tous ses voisins et de ses alliés, qu'on pouvait dire qu'il était le plus heureux de tous les monarques. Son bonheur était encore confirmé par le choix qu'il avait fait d'une princesse aussi belle que vertueuse; et ces heureux époux vivaient dans une union parfaite. De leur chaste hymen était née une fille, douée de tant de grâces et de charmes, qu'ils ne regrettaient point de n'avoir pas une plus ample lignée.

La magnificence, le goût et l'abondance régnaient dans son palais; les ministres étaient sages et habiles; les courtisans vertueux et attachés; les domestiques fidèles et laborieux; les écuries vastes et remplies des plus beaux chevaux du monde, couverts de riches caparaçons : mais ce qui étonnait les étrangers qui venaient admirer ces belles écuries, c'est qu'au lieu le plus apparent, un maître âne étalait de longues



et grandes oreilles. Ce n'était pas par fantaisie, mais avec raison, que le roi lui avait donné une place particulière et distinguée. Les vertus de ce rare animal méritaient cette distinction, puisque la nature l'avait

formé si extraordinaire, que sa litière, au lieu d'être malpropre, était couverte, tous les matins, avec profusion, de beaux écus et de louis d'or de toute espèce, qu'on allait recueillir à son réveil.

Or, comme les vicissitudes de la vie s'étendent aussi bien sur les rois que sur les sujets, et que toujours les biens sont mêlés de quelques maux, le ciel permit que la reine fût tout à coup attaquée d'une âpre maladie, pour laquelle, malgré la science et l'habileté des médecins, on ne put trouver aucun secours. La désolation fut générale. Le roi sensible et amoureux, malgré le proverbe fameux qui dit que l'hymen est le tombeau de l'amour, s'affligeait sans modération, faisait des vœux ardents à tous les temples de son royaume, offrait sa vie pour celle d'une épouse si chère; mais les dieux et les fées étaient invoqués en vain. La reine, sentant sa dernière heure approcher, dit à son époux qui fondait en larmes : « Trouvez bon, avant que je meure, que j'exige une chose de vous : c'est que, s'il vous prenait envie de vous remarier... » A ces mots, le roi fit des cris pitoyables, prit les mains de sa femme, les baigna de pleurs; et, l'assurant qu'il était superflu de lui parler d'un second hyménée : « Non, non, dit-il enfin, ma chère reine, parlez-moi plutôt de vous suivre. — L'État, reprit la reine avec une fermeté qui augmentait les regrets de ce prince, l'État doit exiger des successeurs, et, comme je ne vous ai donné qu'une fille, vous presser d'avoir des fils qui vous ressemblent : mais je vous demande instamment, par tout l'amour que vous avez eu pour moi, de ne céder à l'empressement de vos peuples que lorsque vous aurez trouvé une princesse plus belle et mieux faite que moi; j'en veux votre serment, et alors je mourrai contente. »

On présume que la reine, qui ne manquait pas d'amour-propre, avait exigé ce serment, ne croyant pas qu'il fût au monde personne qui pût l'égaler, pensant bien que c'était s'assurer que le roi ne se remarierait jamais. Enfin elle mourut. Jamais mari ne fit tant de vacarme; pleurer, sangloter jour et nuit, menus droits du veuvage, furent son unique occupation.

Les grandes douleurs ne durent pas. D'ailleurs les grands de l'État s'assemblèrent, et vinrent en corps prier le roi de se remarier. Cette première proposition lui parut dure, et lui fit répandre de nouvelles larmes. Il allégua le serment qu'il avait fait à la reine, défiant tous ses conseillers de pouvoir trouver une princesse plus belle et mieux faite que feue sa femme, pensant que cela était impossible. Mais le conseil

traita de babiole une telle promesse, et dit qu'il importait peu de la beauté, pourvu qu'une reine fût vertueuse et point stérile; que l'État demandait des princes pour son repos et sa tranquillité; qu'à la vérité l'infante[1] avait toutes les qualités requises pour faire une grande reine, mais qu'il fallait lui choisir un étranger pour époux; et qu'alors, ou cet étranger l'emmènerait chez lui, ou que, s'il régnait avec elle, ses enfants ne seraient plus réputés du même sang, et que, n'y ayant point de prince de son nom, les peuples voisins pourraient leur susciter des guerres qui entraîneraient la ruine du royaume. Le roi, frappé de ces considérations, promit qu'il songerait à les contenter.

Effectivement il chercha, parmi les princesses à marier, qui serait celle qui pourrait lui convenir. Chaque jour on lui apportait des portraits charmants; mais aucun n'avait les grâces de la feue reine : ainsi il ne se déterminait point. Malheureusement, il s'avisa de trouver que l'infante, sa fille, était non-seulement belle et bien faite à ravir, mais qu'elle surpassait encore de beaucoup la reine sa mère en esprit et en agréments. Sa jeunesse, l'agréable fraîcheur de son beau teint, enflamma le roi d'un feu si violent, qu'il ne put le cacher à l'infante, et il lui dit qu'il avait résolu de l'épouser, puisqu'elle seule pouvait le dégager de son serment.

La jeune princesse, remplie de vertu et de pudeur, pensa s'évanouir à cette horrible proposition. Elle se jeta aux pieds du roi son père, et le conjura, avec toute la force qu'elle put trouver dans son esprit, de ne la pas contraindre à commettre un tel crime.

Le roi, qui s'était mis en tête ce bizarre projet, avait consulté un vieux druide[2] pour mettre la conscience de la princesse en repos. Ce druide, moins religieux qu'ambitieux, sacrifia, à l'honneur d'être confident d'un grand roi, l'intérêt de l'innocence et de la vertu, et s'insinua avec tant d'adresse dans l'esprit du roi, lui adoucit tellement le crime qu'il allait commettre, qu'il lui persuada même que c'était une œuvre pie que d'épouser sa fille. Ce prince, flatté par les discours de ce scélérat, l'embrassa, et revint d'avec lui plus entêté que jamais dans son projet : il fit donc ordonner à l'infante de se préparer à lui obéir.

La jeune princesse, outrée d'une vive douleur, n'imagina rien autre chose que d'aller trouver la fée des Lilas, sa marraine. Pour cet effet, elle partit la même nuit dans un joli cabriolet attelé d'un gros mouton

[1] Nom qu'on donne aux filles des rois, en Espagne et en Portugal.
[2] Prêtre des anciens Gaulois.

qui savait tous les chemins. Elle y arriva heureusement. La fée, qui aimait l'infante, lui dit qu'elle savait tout ce qu'elle venait lui dire,



mais qu'elle n'eût aucun souci, rien ne pouvant lui nuire si elle exécutait fidèlement ce qu'elle allait lui prescrire; « car, ma chère enfant, lui dit-elle, ce serait une grande faute que d'épouser votre père; mais, sans le contredire, vous pouvez l'éviter : dites-lui que, pour remplir une fantaisie que vous avez, il faut qu'il vous donne une robe de la couleur du temps; jamais, avec tout son amour et son pouvoir, il ne pourra y parvenir. »

La princesse remercia bien sa marraine; et dès le lendemain matin elle dit au roi son père ce que la fée lui avait conseillé, et protesta qu'on ne tirerait d'elle aucun aveu qu'elle n'eût une robe couleur du temps. Le roi, ravi de l'espérance qu'elle lui donnait, assembla les plus fameux ouvriers, et leur commanda cette robe, sous la condition que, s'ils ne pouvaient réussir, il les ferait tous pendre. Il n'eut pas le chagrin d'en venir à cette extrémité; dès le second jour ils apportèrent la robe si désirée. L'empirée n'est pas d'un plus beau bleu, lorsqu'il est ceint de nuages d'or, que cette belle robe lorsqu'elle fut étalée. L'infante en fut toute contristée, et ne savait comment se tirer d'embarras. Le roi pressait la conclusion. Il fallut recourir encore à la marraine, qui, étonnée de ce que son secret n'avait pas réussi, lui dit d'essayer d'en demander une de la couleur de la lune. Le roi, qui ne pouvait lui rien refuser, envoya chercher les plus habiles ouvriers, et leur commanda

si expressément une robe couleur de la lune, qu'entre ordonner et l'apporter il n'y eut pas vingt-quatre heures...

L'infante, plus charmée de cette superbe robe que des soins du roi son père, s'affligea immodérément lorsqu'elle fut avec ses femmes et sa nourrice. La fée des Lilas, qui savait tout, vint au secours de l'affligée princesse, et lui dit : « Ou je me trompe fort, ou je crois que si vous demandez une robe couleur du soleil, nous viendrons à bout de dégoûter le roi votre père, car jamais on ne pourra parvenir à faire une pareille robe, ou nous gagnerons au moins du temps. »

L'infante en convint, demanda la robe ; et l'amoureux roi donna, sans regret, tous les diamants et les rubis de sa couronne pour aider à ce superbe ouvrage, avec ordre de ne rien épargner pour rendre cette robe égale au soleil. Aussi, dès qu'elle parut, tous ceux qui la virent déployée furent obligés de fermer les yeux, tant ils furent éblouis. C'est de ce temps que datent les lunettes vertes et les verres noirs. Que devint l'infante à cette vue? Jamais on n'avait rien vu de si beau et de si artistement travaillé. Elle était confondue ; et sous prétexte d'avoir mal aux yeux, elle se retira dans sa chambre, où la fée l'attendait, plus honteuse qu'on ne peut dire. Ce fut bien pis ; car en voyant la robe du soleil elle devint rouge de colère.

« Oh! pour le coup, ma fille, dit-elle à l'infante, nous allons mettre l'indigne amour de votre père à une terrible épreuve. Je le crois bien entêté de ce mariage qu'il croit si prochain ; mais je pense qu'il sera un peu étourdi de la demande que je vous conseille de lui faire ; c'est la peau de cet âne qu'il aime si passionnément, et qui fournit à toutes ses dépenses avec tant de profusion : allez, et ne manquez pas de lui dire que vous désirez cette peau. »

L'infante, ravie de trouver encore un moyen d'éluder un mariage qu'elle détestait, et qui pensait en même temps que son père ne pourrait jamais se résoudre à sacrifier son âne, vint le trouver, et lui exposa son désir pour la peau de ce bel animal. Quoique le roi fût étonné de cette fantaisie, il ne balança pas à la satisfaire. Le pauvre âne fut sacrifié, et la peau galamment apportée à l'infante, qui, ne voyant plus aucun moyen d'éluder son malheur, s'allait désespérer lorsque sa marraine accourut.

« Que faites-vous, ma fille? dit-elle voyant la princesse déchirant ses cheveux et meurtrissant ses belles joues ; voici le moment le plus heureux de votre vie. Enveloppez-vous de cette peau, sortez de ce

palais, et allez tant que terre pourra vous porter : lorsqu'on sacrifie tout à la vertu, les dieux savent en récompenser. Allez, j'aurai soin que votre toilette vous suive partout; en quelque lieu que vous vous arrêtiez, votre cassette, où seront vos habits et vos bijoux, suivra vos pas sous terre; et voici ma baguette que je vous donne : en frappant la terre, quand vous aurez besoin de cette casette, elle paraîtra à vos yeux : mais hâtez-vous de partir, et ne tardez pas. »

L'infante embrassa mille fois sa marraine, la pria de ne pas l'abandonner, s'affubla de cette vilaine peau, après s'être barbouillée de suie de cheminée, et sortit de ce riche palais sans être reconnue de personne.

L'absence de l'infante causa une grande rumeur. Le roi, au désespoir, qui avait fait préparer une fête magnifique, était inconsolable. Il fit partir plus de cent gendarmes et plus de mille mousquetaires pour aller à la quête de sa fille; mais la fée, qui la protégeait, la rendait invisible aux plus habiles recherches.

Ainsi il fallut bien s'en consoler.

Pendant ce temps l'infante cheminait. Elle alla bien loin, bien loin, encore plus loin, et cherchait partout une place; mais quoique par charité on lui donnât à manger, on la trouvait si crasseuse que personne n'en voulait. Cependant elle entra dans une belle ville, à la porte de laquelle était une métairie, dont la fermière avait besoin d'une souillon pour laver les torchons, nettoyer les dindons et l'auge des cochons. Cette femme, voyant cette voyageuse si malpropre, lui proposa d'entrer chez elle; ce que l'infante accepta de grand cœur, tant elle était lasse d'avoir tant marché. On la mit dans un coin reculé de la cuisine, où elle fut, les premiers jours, en butte aux plaisanteries grossières de la valetaille, tant sa peau d'âne la rendait sale et dégoûtante. Enfin on s'y accoutuma; d'ailleurs elle était si soigneuse de remplir ses devoirs, que la fermière la prit sous sa protection. Elle conduisait les moutons, les faisait parquer au temps où il le fallait; elle menait les dindons paître avec une telle intelligence, qu'il semblait qu'elle n'eût jamais fait autre chose : aussi tout fructifiait sous ses belles mains.

Un jour, qu'assise près d'une claire fontaine, où elle déplorait souvent sa triste condition, elle s'avisa de s'y mirer, l'effroyable peau d'âne, qui faisait sa coiffure et son habillement, l'épouvanta. Honteuse de cet ajustement, elle se décrassa le visage et les mains, qui devinrent plus blanches que l'ivoire, et son beau teint reprit sa fraîcheur naturelle.

La joie de se trouver si belle lui donna envie de s'y baigner, ce qu'elle exécuta ; mais il lui fallut remettre son indigne peau, pour retourner à



la métairie. Heureusement le lendemain était un jour de fête : ainsi elle eut le loisir de tirer sa cassette, d'arranger sa toilette, de poudrer ses beaux cheveux, et de mettre sa belle robe couleur du temps. Sa chambre était si petite, que la queue de cette belle robe ne pouvait pas s'étendre. La belle princesse se mira et s'admira elle-même avec raison, si bien qu'elle résolut, pour se désennuyer, de mettre tour à tour ses belles robes les fêtes et les dimanches ; ce qu'elle exécuta ponctuellement. Elle mêlait des fleurs et des diamants dans ses beaux cheveux, avec un art admirable; et souvent elle soupirait de n'avoir pour témoins de sa beauté, que ses moutons et ses dindons, qui l'aimaient autant avec son horrible peau d'âne, dont on lui avait donné le nom dans cette ferme.

Un jour de fête, que Peau-d'Ane avait mis la robe couleur de soleil, le fils du roi, à qui cette ferme appartenait, vint y descendre pour se reposer en revenant de la chasse. Ce prince était jeune, beau et admirablement bien fait, l'amour de son père et de la reine sa mère, adoré

des peuples. On offrit à ce jeune prince une collation champêtre, qu'il accepta; puis il se mit à parcourir les basses-cours et tous leurs recoins. En courant ainsi de lieu en lieu, il entra dans une sombre allée, au bout de laquelle il vit une porte fermée. La curiosité lui fit mettre l'œil à la serrure; mais que devint-il en apercevant la princesse si belle et si richement vêtue, qu'à son air noble et modeste il la prit pour une divinité? L'impétuosité du sentiment qu'il éprouva dans ce moment l'aurait porté à enfoncer la porte, sans le respect que lui inspira cette ravissante personne.

Il sortit avec peine de cette allée sombre et obscure, mais ce fut pour s'informer qui était la personne qui demeurait dans cette petite chambre. On lui répondit que c'était une souillon, qu'on nommait Peau-d'Ane, à cause de la peau dont elle s'habillait; et qu'elle était si sale et si crasseuse, que personne ne la regardait ni ne lui parlait, et qu'on ne l'avait prise que par pitié, pour garder les moutons et les dindons.

Le prince, peu satisfait de cet éclaircissement, vit bien que ces gens grossiers n'en savaient pas davantage, et qu'il était inutile de les questionner. Il revint au palais du roi son père, plus amoureux qu'on ne peut dire, ayant continuellement devant les yeux la belle image de cette divinité qu'il avait vue par le trou de la serrure. Il se repentit de n'avoir pas heurté à la porte, et se promit bien de n'y pas manquer une autre fois. Mais l'agitation de son sang, causée par l'ardeur de son amour, lui donna, dans la même nuit, une fièvre si terrible, que bientôt il fut réduit à l'extrémité. La reine sa mère, qui n'avait que lui d'enfant, se désespérait de ce que tous les remèdes étaient inutiles. Elle promettait en vain les plus grandes récompenses aux médecins; ils y employaient tout leur art, mais rien ne guérissait le prince.

Enfin ils devinèrent qu'un mortel chagrin causait tout ce ravage; ils en avertirent la reine, qui, toute pleine de tendresse pour son fils, vint le conjurer de dire la cause de son mal; et que, quand il s'agirait de lui céder la couronne, le roi son père descendrait de son trône sans regret, pour l'y faire monter; que s'il désirait quelque princesse, quand même on serait en guerre avec le roi son père, et qu'on eût de justes sujets pour s'en plaindre, on sacrifierait tout pour obtenir ce qu'il désirait; mais qu'elle le conjurait de ne pas se laisser mourir, puisque de sa vie dépendait la leur.

La reine n'acheva pas ce touchant discours sans mouiller le visage du prince d'un torrent de larmes. « Madame, lui dit enfin le prince

avec une voix très-faible, je ne suis pas assez dénaturé pour désirer la couronne de mon père; plaise au ciel qu'il vive de longues années et qu'il veuille bien que je sois longtemps le plus fidèle et le plus respectueux de ses sujets! Quant aux princesses que vous m'offrez, je n'ai point encore pensé à me marier; et vous pensez bien que, soumis comme je le suis à vos volontés, je vous obéirai toujours, quoi qu'il m'en coûte. — Ah! mon fils, reprit la reine, rien ne nous coûtera pour te sauver la vie; mais, mon cher fils, sauve la mienne et celle du roi ton père, en me déclarant ce que tu désires, et sois bien assuré qu'il te sera accordé. — Eh bien! madame, dit-il, puisqu'il faut vous déclarer ma pensée, je vais vous obéir; je me ferais un crime de mettre en danger deux êtres qui me sont si chers. Oui, ma mère, je désire que Peau-d'Ane me fasse un gâteau, et que, dès qu'il sera fait, on me l'apporte. »

La reine, étonnée de ce nom bizarre, demanda qui était cette Peau-d'Ane? « C'est, madame, reprit un de ses officiers qui par hasard avait vu cette fille, c'est la plus vilaine bête après le loup; une peau noire, une crasseuse, qui loge dans votre métairie et qui garde vos dindons. — N'importe, dit la reine : mon fils, au retour de la chasse, a peut-être mangé de sa pâtisserie; c'est une fantaisie de malade; en un mot, je veux que Peau-d'Ane (puisque Peau-d'Ane il y a) lui fasse promptement un gâteau. »

On courut à la métairie, et l'on fit venir Peau-d'Ane, pour lui ordonner de faire de son mieux un gâteau pour le prince.

Quelques auteurs ont assuré que Peau-d'Ane, au moment que ce prince avait mis l'œil à la serrure, les siens l'avaient aperçu; et puis, que, regardant par sa petite fenêtre, elle avait vu ce prince si jeune, si beau et si bien fait, que l'idée lui en était restée, et que souvent ce souvenir lui avait coûté quelques soupirs. Quoi qu'il en soit, Peau-d'Ane l'ayant vu, ou en ayant beaucoup entendu parler avec éloge, ravie de pouvoir trouver un moyen d'être connue, s'enferma dans sa chambre, jeta sa vilaine peau, se décrassa le visage et les mains, se coiffa de ses blonds cheveux, mit un beau corset d'argent brillant, un jupon pareil, et se mit à faire le gâteau tant désiré : elle prit de la plus pure farine, des œufs et du beurre bien frais. En travaillant, soit de dessein ou autrement, une bague qu'elle avait au doigt tomba dans la pâte, s'y mêla; et, dès que le gâteau fut cuit, s'affublant de son horrible peau, elle donna le gâteau à l'officier, à qui elle demanda des nouvelles du prince; mais

cet homme, ne daignant pas lui répondre, courut chez le prince lui porter ce gâteau.



Le prince le prit avidement des mains de cet homme, et le mangea avec une telle vivacité, que les médecins, qui étaient présents, ne manquèrent pas de dire que cette fureur n'était pas un bon signe : effectivement, le prince pensa s'étrangler, avec la bague qu'il trouva dans un des morceaux du gâteau; mais il la tira adroitement de sa bouche, et son ardeur à dévorer ce gâteau se ralentit, en examinant cette fine émeraude, montée sur un jonc d'or, dont le cercle était si étroit, qu'il jugea ne pouvoir servir qu'au plus joli petit doigt du monde.

Il baisa mille fois cette bague, la mit sous son chevet, et l'en tirait à tout moment, quand il croyait n'être vu de personne. Le tourment qu'il se donna, pour imaginer comment il pourrait voir celle à qui cette bague pouvait aller; et n'osant croire, s'il demandait Peau-d'Ane, qui avait fait ce gâteau qu'il avait demandé, qu'on lui accordât de la faire venir ; n'osant non plus dire ce qu'il avait vu par le trou de la serrure, de crainte qu'on se moquât de lui, et qu'on le prît pour un visionnaire; toutes ces idées le tourmentant à la fois, la fièvre le reprit fortement; et les médecins, ne sachant plus que faire, déclarèrent à la reine que le prince était malade d'amour.

La reine accourut chez son fils, avec le roi, qui se désolait : « Mon fils, mon cher fils, s'écria le monarque affligé, nomme-nous celle que tu veux; nous jurons que nous te la donnerons, fût-elle la plus vile des

esclaves. » La reine, en l'embrassant, lui confirma le serment du roi. Le prince, attendri par les larmes et les caresses des auteurs de ses jours : « Mon père et ma mère, leur dit-il, je n'ai point dessein de faire une alliance qui vous déplaise; et, pour preuve de cette vérité, dit-il en tirant l'émeraude de dessous son chevet, c'est que j'épouserai la personne à qui cette bague ira, telle qu'elle soit ; et il n'y a pas apparence que celle qui aura ce joli doigt soit une rustaude ou une paysanne. »

Le roi et la reine prirent la bague, l'examinèrent curieusement, et jugèrent, ainsi que le prince, que cette bague ne pouvait aller qu'à quelque fille de bonne maison. Alors le roi, ayant embrassé son fils, en le conjurant de guérir, sortit, fit sonner les tambours, les fifres et les trompettes par toute la ville, et crier par ses hérauts que l'on n'avait qu'à venir au palais essayer une bague, et que celle à qui elle irait juste épouserait l'héritier du trône.

Les princesses d'abord arrivèrent, puis les duchesses, les marquises et les baronnes ; mais elles eurent beau toutes s'amenuiser les doigts, aucune ne put mettre la bague. Il en fallut venir aux grisettes, qui, toutes jolies qu'elles étaient, avaient toutes les doigts trop gros. Le prince, qui se portait mieux, faisait lui-même l'essai. Enfin, on en vint aux filles de chambre ; elles ne réussirent pas mieux. Il n'y avait plus personne qui n'eût essayé cette bague sans succès, lorsque le prince demanda les cuisinières, les marmitonnes, les gardeuses de moutons : on amena tout cela ; mais leurs gros doigts rouges et courts ne purent seulement aller par-delà l'ongle.

« A-t-on fait venir cette Peau-d'Ane, qui m'a fait un gâteau ces jours derniers, » dit le prince ? Chacun se prit à rire, et lui dit que non, tant elle était sale et crasseuse. « Qu'on l'aille chercher tout à l'heure, dit le roi ; il ne sera pas dit que j'aie excepté quelqu'un. » On courut, en riant et se moquant, chercher la dindonnière.

L'infante, qui avait entendu les tambours et le cri des hérauts d'armes, s'était bien doutée que sa bague faisait ce tintamarre : elle aimait le prince ; et, comme le véritable amour est craintif et n'a point de vanité, elle était dans la crainte continuelle que quelque dame n'eût le doigt aussi menu que le sien. Elle eut donc une grande joie quand on vint la chercher, et qu'on heurta à sa porte. Depuis qu'elle avait su qu'on cherchait un doigt propre à mettre sa bague, je ne sais quel espoir l'avait portée à se coiffer plus soigneusement, et à mettre son beau corset d'argent, avec le jupon plein de falbalas, de dentelles d'argent,

semé d'émeraudes. Sitôt qu'elle entendit qu'on heurtait à la porte, et qu'on l'appelait pour aller chez le prince, elle remit promptement sa peau d'âne, ouvrit sa porte; et ces gens, en se moquant d'elle, lui dirent que le roi la demandait pour lui faire épouser son fils : puis, avec de longs éclats de rire, ils la menèrent chez le prince, qui lui-même, étonné de l'accoutrement de cette fille, n'osa croire que ce fût elle qu'il avait vue si pompeuse et si belle. Triste et confondu de s'être si lourdement trompé : « Est-ce vous, lui dit-il, qui logez au fond de cette allée obscure, dans la troisième basse-cour de la métairie? — Oui, seigneur, répondit-elle. — Montrez-moi votre main, » dit-il en tremblant et poussant un profond soupir...

Dame! qui fut bien surpris? Ce furent le roi et la reine, ainsi que tous les chambellans et les grands de la cour, lorsque de dessous cette peau noire et crasseuse sortit une petite main délicate, blanche et couleur de rose, où la bague s'ajusta sans peine au plus joli petit doigt du monde; et par un petit mouvement que l'infante se donna, la peau tomba, et elle parut d'une beauté si ravissante, que le prince, tout faible qu'il était, se mit à ses genoux, et les serra avec une ardeur qui la fit rougir; mais on ne s'en aperçut presque pas, parce que le roi et la reine vinrent l'embrasser de toute leur force, et lui demander si elle voulait bien épouser leur fils. La princesse, confuse de tant de caresses et de l'amour que lui marquait ce beau jeune prince, allait cependant les en remercier, lorsque le plafond s'ouvrit, et que la fée des Lilas, descendant dans un char fait de branches et de fleurs de son nom, conta, avec une grâce infinie, l'histoire de l'infante.

Le roi et la reine, charmés de voir que Peau-d'Ane était une grande princesse, redoublèrent leurs caresses; mais le prince fut encore plus sensible à la vertu de la princesse, et son amour s'accrut par cette connaissance.

L'impatience du prince pour épouser la princesse fut telle, qu'à peine donna-t-il le temps de faire les préparatifs convenables pour cet auguste hyménée. Le roi et la reine, qui étaient affolés de leur belle-fille, lui faisaient mille caresses, et la tenaient incessamment dans leurs bras; elle avait déclaré qu'elle ne pouvait épouser le prince sans le consentement du roi son père : aussi fut-il le premier à qui on envoya une invitation, sans lui dire quelle était l'épousée; la fée des Lilas, qui présidait à tout, comme de raison, l'avait exigé, à cause des conséquences. Il vint des rois de tous les pays; les uns en chaise à porteur, d'au-



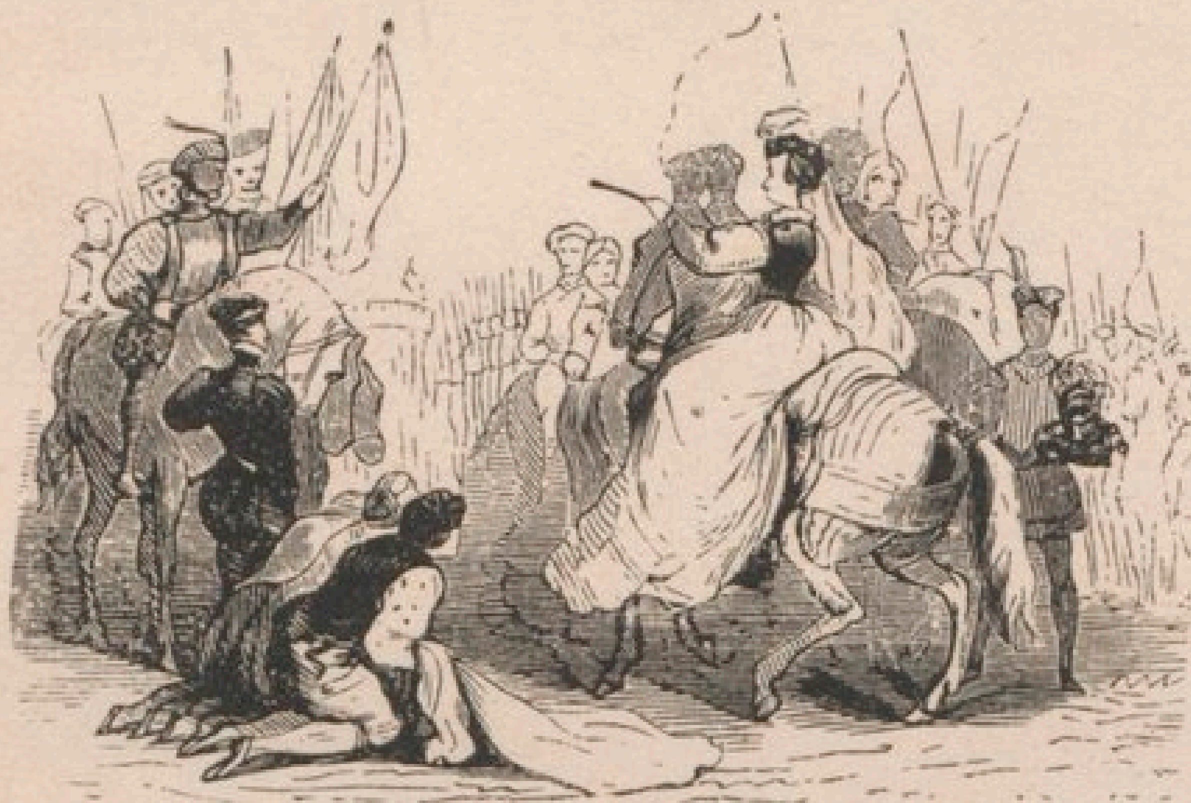
PEAU D'ANE.

tres en cabriolet; de plus éloignés, montés sur des éléphants, sur des tigres, sur des aigles; mais le plus magnifique et le plus puissant fut le père de l'infante, qui heureusement avait oublié son amour déréglé, et avait épousé une reine veuve, fort belle, dont il n'avait point eu d'enfant. L'infante courut au-devant de lui; il la reconnut aussitôt, et l'embrassa avec une grande tendresse, avant qu'elle eût le temps de se jeter à ses genoux. Le roi et la reine lui présentèrent leur fils, qu'il combla d'amitiés. Les noces se firent avec toute la pompe imaginable. Les jeunes époux, peu sensibles à ces magnificences, ne virent et ne regardèrent qu'eux.

Le roi, père du prince, fit couronner son fils ce même jour, et, lui baisant la main, le plaça sur son trône, malgré la résistance de ce fils si bien né : il lui fallut obéir. Les fêtes de cet illustre mariage durèrent près de trois mois; mais l'amour des deux époux durerait encore, tant ils s'aimaient, s'ils n'étaient pas morts cent ans après.

MORALITÉ

Le conte de Peau-d'Ane est difficile à croire;
Mais tant que dans le monde on aura des enfants.
Des mères et des mères-grand's,
On en gardera la mémoire.



MME D'AULNOY



GRACIEUSE ET PERCINET



Il y avait une fois un roi et une reine qui n'avaient qu'une fille. Sa beauté, sa douceur et son esprit qui étaient incomparables, la firent nommer Gracieuse. Elle faisait toute la joie de sa mère; il n'y avait point de matin qu'on ne lui apportât une belle robe, tantôt de brocard d'or, de velours ou de satin. Elle était parée à merveille, sans en être ni plus fière ni plus glorieuse. Elle passait la matinée avec des personnes savantes qui lui apprenaient toutes sortes de sciences; et l'après-dînée, elle travaillait auprès de la reine. Quand il était temps de faire collation, on lui servait des bassins pleins de dragées, et plus de vingt pots de confitures : aussi disait-on partout qu'elle était la plus heureuse princesse de l'univers.

Il y avait dans cette même cour une vieille fille fort riche, appelée la duchesse Grognon qui, était affreuse de tout point : ses cheveux étaient d'un roux couleur de feu; elle avait le visage épouvantablement gros, et couvert de boutons; de deux yeux qu'elle avait eus autrefois, il ne lui en restait qu'un chassieux : sa bouche était si grande, qu'on eût dit qu'elle voulait manger tout le monde; mais, comme elle n'avait point de dents, on ne la craignait pas : elle était bossue devant et derrière, et boiteuse des deux côtés. Ces sortes de monstres portent envie à toutes les belles personnes : elle haïssait mortellement Gracieuse et se retira de la cour pour n'en entendre plus dire du bien. Elle fut dans un château à elle, qui n'était pas éloigné. Quand quelqu'un l'allait voir et qu'on lui racontait des merveilles de la princesse, elle s'écriait

en colère : « Vous mentez, vous mentez, elle n'est point aimable, j'ai plus de charme dans mon petit doigt qu'elle n'en a dans toute sa personne ! »

Cependant la reine tomba malade et mourut. La princesse Gracieuse pensa mourir aussi, de douleur d'avoir perdu une si bonne mère ; le roi regrettait beaucoup une si bonne femme. Il demeura près d'un an enfermé dans son palais. Enfin les médecins, craignant qu'il ne tombât malade, lui ordonnèrent de se promener et de se divertir. Il fut à la chasse ; et comme la chaleur était grande, en passant par un gros château qu'il trouva sur son chemin, il y entra pour se reposer.

Aussitôt la duchesse Grognon, avertie de l'arrivée du roi (car c'était son château), vint le recevoir et lui dit que l'endroit le plus frais de la maison, c'était une grande cave bien voûtée, fort propre, où elle le priait de descendre. Le roi y fut avec elle, et, voyant deux cents tonneaux rangés les uns sur les autres, il lui demanda si c'était pour elle seule qu'elle faisait une si grande provision : « Oui, sire, dit-elle, c'est pour moi seule; je serai bien aise de vous en faire goûter ; voilà du canarie, du saint-laurent, du champagne, de l'hermitage, du rivesalte, du rossolis, persicot, fenouillet; duquel voulez-vous ? — Franchement, dit le roi, je tiens que le vin de Champagne vaut mieux que tous les autres. » Aussitôt Grognon prit un petit marteau et frappa, toc,



toc; il sort du tonneau un millier de pistoles. « Qu'est-ce que cela signifie ? » dit-elle en souriant. Elle cogne l'autre tonneau, toc, toc ; il en

sort un boisseau de doubles louis d'or. « Je n'entends rien à cela ! » dit-elle encore, en souriant plus fort. Elle passe à un troisième tonneau, et cogne : toc, toc; il en sort tant de perles et de diamants, que la terre en était toute couverte. « Ah ! s'écria-t-elle, je n'y comprends rien, sire, il faut qu'on m'ait volé mon bon vin, et qu'on ait mis à la place ces bagatelles.— Bagatelles! dit le roi, qui était bien étonné ; vertuchou ! madame Grognon, appelez-vous cela des bagatelles? il y en a pour acheter dix royaumes grands comme Paris. — Eh bien, dit-elle, sachez que tous ces tonneaux sont pleins d'or et de pierreries : je vous en ferai le maître, à condition que vous m'épouserez. — Ah ! répliqua le roi, qui aimait uniquement l'argent, je ne demande pas mieux ; dès demain si vous voulez. — Mais, dit-elle, il y a encore une condition, c'est que je veux être maîtresse de votre fille comme l'était sa mère ; qu'elle dépende entièrement de moi, et que vous m'en laissiez la disposition. — Vous en serez la maîtresse, dit le roi, touchez là. » Grognon mit la main dans la sienne ; il sortirent ensemble de la riche cave, dont elle lui donna la clef.

Aussitôt il revint à son palais. Gracieuse, entendant le roi son père, courut au-devant de lui; elle l'embrassa, et lui demanda s'il avait fait une bonne chasse. « J'ai pris, dit-il, une colombe toute en vie. — Ah ! sire, dit la princesse, donnez-la-moi, je la nourrirai. — Cela ne se peut, continua-t-il ; car pour m'expliquer plus intelligiblement, il faut vous dire que j'ai rencontré la duchesse Grognon, et que je l'ai prise pour ma femme. — O ciel ! s'écria Gracieuse dans son premier mouvement, peut-on l'appeler une colombe? C'est bien plutôt une chouette. — Taisez-vous, dit le roi en se fâchant, je prétends que vous l'aimiez et la respectiez autant que si elle était votre mère : allez promptement vous parer, car je veux retourner dès aujourd'hui au-devant d'elle. »

La princesse était fort obéissante ; elle entra dans sa chambre, afin de s'habiller. Sa nourrice connut bien sa douleur à ses yeux. « Qu'avez-vous, ma chère petite? lui dit-elle ; vous pleurez. — Hélas ! ma chère nourrice, répliqua Gracieuse, qui ne pleurerait? Le roi me va donner une marâtre ; et, pour comble de disgrâce, c'est ma plus cruelle ennemie ; c'est en un mot l'affreuse Grognon. Quel moyen de la voir dans ces beaux lits que la reine ma bonne mère avait si délicatement brodés de ses mains? Quel moyen de caresser une magote qui voudrait m'avoir donné la mort ? — Ma chère enfant, répliqua la nourrice, il faut que votre esprit vous élève autant que votre naissance : les princesses

comme vous doivent de plus grands exemples que les autres. Et quel plus bel exemple y a-t-il que d'obéir à son père, et de se faire violence pour lui plaire? Promettez-moi donc que vous ne témoignerez point à Grognon la peine que vous avez. » La princesse ne pouvait s'y résoudre; mais la sage nourrice lui dit tant de raisons, qu'enfin elle s'engagea de faire bon visage, et d'en bien user avec sa belle-mère.

Elle s'habilla aussitôt d'une robe verte à fond d'or; elle laissa tomber ses blonds cheveux sur ses épaules, flottants au gré du vent, comme c'était la mode en ce temps-là ; et elle mit sur sa tête une légère couronne de roses et de jasmin, dont toutes les feuilles étaient d'émeraudes. En cet état Vénus, mère des amours, aurait été moins belle; cependant la tristesse qu'elle ne pouvait surmonter paraissait sur son visage.

Mais pour revenir à Grognon, cette laide créature était bien occupée à se parer. Elle se fit faire un soulier plus haut de demi-coudée que l'autre, pour paraître un peu moins boiteuse; elle se fit faire un corps rembourré sur une épaule pour cacher sa bosse; elle mit un œil d'émail le mieux fait qu'elle put trouver; elle se farda pour se blanchir; elle teignit ses cheveux roux en noir; puis elle mit une robe de satin amarante doublée de bleu, avec une jupe jaune et des rubans violets. Elle voulut faire son entrée à cheval, parce qu'elle avait ouï dire que les reines d'Espagne faisaient ainsi la leur.

Pendant que le roi donnait ses ordres, et que Gracieuse attendait le moment de partir pour aller au-devant de Grognon, elle descendit toute seule dans le jardin, et passa dans un petit bois fort sombre, où elle s'assit sur l'herbe. « Enfin, dit-elle, me voici en liberté; je peux pleurer tant que je voudrai sans qu'on s'y oppose; » aussitôt elle se prit à soupirer et pleurer tant et tant, que ses yeux paraissaient deux fontaines d'eau vive. En cet état, elle ne songeait plus à retourner au palais, quand elle vit venir un page vêtu de satin vert, qui avait des plumes blanches et la plus belle tête du monde; il mit un genou en terre, et lui dit : « Princesse, le roi vous attend. » Elle demeura surprise de tous les agréments qu'elle remarquait en ce jeune page; et comme elle ne le connaissait point, elle crut qu'il devait être du train de Grognon. « Depuis quand, lui dit-elle, le roi vous a-t-il reçu au nombre de ses pages? — Je ne suis pas au roi, madame, lui dit-il; je suis à vous et je ne veux être qu'à vous. — Vous êtes à moi? répliqua-t-elle tout étonnée, et je ne vous connais point. — Ah, princesse! lui dit-il, je n'ai encore osé me

faire connaître ; mais les malheurs dont vous êtes menacée par le mariage du roi m'obligent à vous parler plus tôt que je n'aurais fait : j'avais



résolu de laisser au temps et à mes services le soin de vous déclarer ma passion, et… — Quoi ! un page, s'écria la princesse, un page a l'audace de me dire qu'il m'aime ! Voici le comble à mes disgrâces. — Ne vous effrayez point, belle Gracieuse, lui dit-il d'un air tendre et respectueux ; je suis Percinet, prince assez connu par mes richesses et mon savoir, pour que vous ne trouviez point d'inégalité entre nous. Il n'y a que votre mérite et votre beauté qui puissent y en mettre : je vous aime depuis longtemps ; je suis souvent dans les lieux où vous êtes, sans que vous me voyiez. Le don de féerie que j'ai reçu en naissant m'a été d'un grand secours pour me procurer le plaisir de vous voir : je vous accompagnerai aujourd'hui partout sous cet habit, et j'espère ne vous être pas tout à fait inutile. » A mesure qu'il parlait, la princesse le regardait dans un étonnement dont elle ne pouvait revenir. « C'est vous, beau Percinet, lui dit-elle, c'est vous que j'avais tant d'envie de voir, et dont on raconte des choses si surprenantes ! Que j'ai de joie que vous veuilliez être de mes amis ! Je ne crains plus la méchante Grognon, puisque vous entrez dans mes intérêts. » Ils se dirent encore quelques paroles, et puis Gracieuse alla au palais, où elle trouva un cheval tout harnaché et caparaçonné que Percinet avait fait entrer dans l'écurie, et que l'on crut qui était pour elle : elle monta dessus. Comme c'était un grand sauteur, le page le prit par la bride, et le conduisait, se tournant à tous moments vers la princesse, pour avoir le plaisir de la regarder.

Quand le cheval qu'on menait à Grognon parut auprès de celui de Gracieuse, il avait l'air d'une franche rosse; et la housse du beau cheval était si éclatante de pierreries, que celle de l'autre ne pouvait entrer en comparaison. Le roi, qui était occupé de mille choses, n'y prit pas garde; mais tous les seigneurs n'avaient des yeux que pour la princesse, dont ils admiraient la beauté, et pour son page vert, qui était lui seul plus joli que tous ceux de la cour.

On trouva Grognon en chemin, dans une calèche découverte, plus laide et plus mal bâtie qu'une paysanne. Le roi et la princesse l'embrassèrent : on lui présenta son cheval pour monter dessus; mais voyant celui de Gracieuse : « Comment, dit-elle, cette créature aura un plus beau cheval que le mien ! j'aimerais mieux n'être jamais reine et retourner à mon riche château, que d'être traitée d'une telle manière. » Le roi aussitôt commanda à la princesse de mettre pied à terre et de prier Grognon de lui faire l'honneur de monter sur son cheval. La princesse obéit sans répliquer. Grognon ne la regarda ni ne la remercia; elle se fit guinder sur le beau cheval; elle ressemblait à un paquet de linge sale. Il y avait huit gentilshommes qui la tenaient, de peur qu'elle ne tombât. Elle n'était pas encore contente; elle grommelait des menaces entre ses dents. On lui demanda ce qu'elle avait. « J'ai dit-elle, qu'étant la maîtresse, je veux que le page vert tienne la bride de mon cheval, comme il faisait quand Gracieuse le montait. » Le roi ordonna au page vert de conduire le cheval de la reine. Percinet jeta les yeux sur sa princesse, et elle sur lui, sans dire un pauvre mot : il obéit, et toute la cour se mit en marche; les tambours et les trompettes faisaient un bruit désespéré. Grognon était ravie : avec son nez plat et sa bouche de travers, elle ne se serait pas changée pour Gracieuse.

Mais dans le temps que l'on y pensait le moins, voilà le beau cheval qui se met à sauter, à ruer et à courir si vite, que personne ne pouvait l'arrêter; il emporta Grognon. Elle se tenait à la selle et aux crins, elle criait de toute sa force; enfin elle tomba le pied pris dans l'étrier. Il la traîna bien loin sur des pierres, sur des épines et dans la boue, où elle resta presque ensevelie. Comme chacun la suivait, on l'eut bientôt jointe : elle était tout écorchée, sa tête cassée en quatre ou cinq endroits, un bras rompu : il n'a jamais été une mariée en plus mauvais état.

Le roi paraissait au désespoir. On la ramassa comme un verre brisé en pièces : son bonnet était d'un côté, ses souliers de l'autre : on la

porta dans la ville, on la coucha, et l'on fit venir lès meilleurs chirurgiens. Toute malade qu'elle était, elle ne laissait pas de tempêter : « Voilà un tour de Gracieuse, disait-elle; je suis certaine qu'elle n'a pris ce beau et méchant cheval que pour m'en faire envie, et qu'il me tuât : si le roi ne m'en fait pas raison, je retournerai dans mon riche château, et je ne le verrai de mes jours. » On alla dire au roi la colère de Grognon. Comme sa passion dominante était l'intérêt, la seule idée de perdre les mille tonneaux d'or et de diamants le fit frémir, et l'aurait porté à tout. Il accourut auprès de la crasseuse malade; il se mit à ses pieds, et lui jura qu'elle n'avait qu'à prescrire une punition proportionnée à la faute de Gracieuse, et qu'il l'abandonnait à son ressentiment. Elle lui dit que cela suffisait, qu'elle l'allait envoyer querir.

En effet, on vint dire à la princesse que Grognon la demandait. Elle devint pâle et tremblante, se doutant bien que ce n'était pas pour la caresser; elle regarda de tous côtés si Percinet ne paraissait point; elle ne le vit pas, et elle s'achemina bien triste vers l'appartement de Grognon. A peine y fut-elle entrée, qu'on ferma les portes; puis quatre femmes qui ressemblaient à quatre furies se jetèrent sur elle par l'ordre de leur maîtresse, lui arrachèrent ses beaux habits et déchirè-



rent sa chemise. Quand ses épaules furent découvertes, ces cruelles mégères ne pouvaient soutenir l'éclat de leur blancheur; elles fer-

maient les yeux comme si elles eussent regardé longtemps de la neige. « Allons, allons, courage, criait l'impitoyable Grognon du fond de son lit, qu'on me l'écorche et qu'il ne lui reste pas un petit morceau de cette peau blanche qu'elle croit si belle. »

En toute autre détresse, Gracieuse aurait souhaité le beau Percinet, mais se voyant presque nue, elle était trop modeste pour vouloir que ce prince en fût témoin, et elle se préparait à tout souffrir comme un pauvre mouton. Les quatre furies tenaient chacune une poignée de verges épouvantables; elles avaient encore de gros balais pour en prendre de nouvelles, de sorte qu'elles l'assommaient sans quartier, et à chaque coup la Grognon disait : « Plus fort! plus fort! vous l'épargnez. »

Il n'y a personne qui ne croie après cela que la princesse était écorchée depuis la tête jusqu'aux pieds : l'on se trompe toutefois; car le galant Percinet avait fasciné les yeux de ces femmes : elles pensaient avoir des verges à la main, c'était des plumes de mille couleurs; et dès qu'elles commencèrent, Gracieuse les vit et cessa d'avoir peur, disant tout bas : « Ah! Percinet, vous m'êtes venu secourir bien généreusement! Qu'aurais-je fait sans vous? » Les fouetteuses se lassèrent tant, qu'elles ne pouvaient plus remuer les bras : elles la tamponnèrent dans ses habits et la mirent dehors avec mille injures.

Elle revint dans sa chambre, feignant d'être bien malade; elle se mit au lit et commanda qu'il ne restât auprès d'elle que sa nourrice, à qui elle conta toute son aventure. A force de conter elle s'endormit : la nourrice s'en alla; et en se réveillant elle vit dans un petit coin le page vert, qui, par respect, n'osait s'approcher. Elle lui dit qu'elle n'oublierait de sa vie les obligations qu'elle lui avait; qu'elle le conjurait de ne la pas abandonner à la fureur de son ennemie, et de vouloir se retirer, parce qu'on lui avait toujours dit qu'il ne fallait pas demeurer seule avec les garçons. Il répliqua qu'elle pouvait remarquer avec quel respect il en usait; qu'il était bien juste, puisqu'elle était sa maîtresse, qu'il lui obéît en toutes choses, même aux dépens de sa propre satisfaction. Là-dessus il la quitta, après lui avoir conseillé de feindre d'être malade du mauvais traitement qu'elle avait reçu.

Grognon fut si aise de savoir Gracieuse en cet état, qu'elle en guérit la moitié plus tôt qu'elle n'aurait fait; et les noces s'achevèrent avec une grande magnificence. Mais comme le roi savait que, par-dessus toutes choses, Grognon aimait à être vantée pour belle, il fit faire son portrait

et ordonna un tournois, où six des plus adroits chevaliers de la cour devaient soutenir envers et contre tous que la reine Grognon était la plus belle princesse de l'univers. Il vint beaucoup de chevaliers et d'étrangers pour soutenir le contraire. Cette magote était présente à tout, placée sur un grand balcon tout couvert de brocart d'or, et elle avait le plaisir de voir que l'adresse de ses chevaliers lui faisait gagner sa méchante cause. Gracieuse était derrière elle, qui s'attirait mille regards : Grognon, folle et vaine, croyait qu'on n'avait des yeux que pour elle.

Il n'y avait presque plus personne qui osât disputer sur la beauté de Grognon, lorsqu'on vit arriver un jeune chevalier qui tenait un portrait dans une boîte de diamants. Il dit qu'il soutenait que Grognon était la plus laide de toutes les femmes, et que celle qui était peinte dans sa boîte était la plus belle de toutes les filles. En même temps il court



contre les six chevaliers, qu'il jette par terre; il s'en présente six autres, et jusqu'à vingt-quatre, qu'il abattit tous; puis il ouvrit sa boîte, et il leur dit que pour les consoler il allait leur montrer ce beau portrait. Chacun le reconnut pour être celui de la princesse Gracieuse : il lui fit une profonde révérence, et se retira sans avoir voulu dire son nom ; mais elle ne douta point que ce ne fût Percinet.

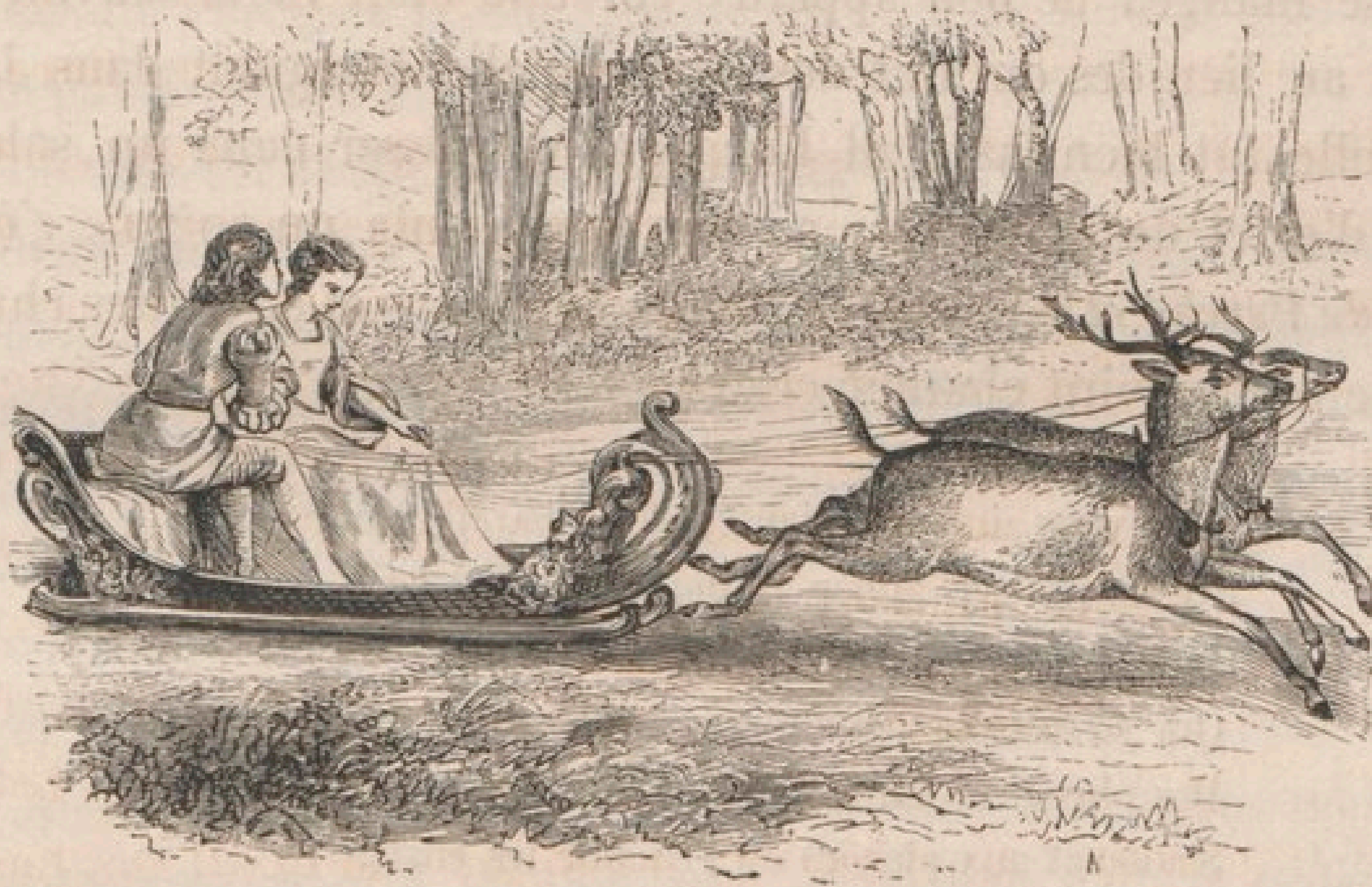
La colère pensa suffoquer Grognon : la gorge lui enfla ; elle ne pouvait prononcer une parole. Elle faisait signe que c'était à Gracieuse qu'elle en voulait ; et quand elle put s'en expliquer, elle se mit à faire

une vie de désespérée. « Comment, disait-elle, oser me disputer le prix de la beauté ! faire recevoir un tel affront à mes chevaliers ! Non, je ne puis le souffrir ; il faut que je me venge ou que je meure. — Madame, lui dit la princesse, je vous proteste que je n'ai aucune part à ce qui vient d'arriver ; je signerai de mon sang (si vous voulez) que vous êtes la plus belle personne du monde, et que je suis un monstre de laideur. — Ah ! vous plaisantez, ma petite mignonne, répliqua Grognon, mais j'aurai mon tour avant peu. » On alla dire au roi les fureurs de sa femme, et que la princesse mourait de peur ; qu'elle le suppliait d'avoir pitié d'elle, parce que, s'il l'abandonnait à la reine, elle lui ferait mille maux. Il ne s'en émut pas davantage, et répondit seulement : « Je l'ai donnée à sa belle-mère, elle en fera comme il lui plaira. »

La méchante Grognon attendait la nuit impatiemment. Dès qu'elle fut venue, elle fit mettre les chevaux à sa chaise roulante ; on obligea Gracieuse d'y monter, et sous une grosse escorte on la conduisit à cent lieues de là, dans une grande forêt, où personne n'osait passer, parce qu'elle était pleine de lions, d'ours, de tigres et de loups. Quand ils eurent percé jusqu'au milieu de cette horrible forêt, ils la firent descendre et l'abandonnèrent, quelque prière qu'elle pût leur faire d'avoir pitié d'elle. « Je ne vous demande pas la vie, leur disait-elle, je ne vous demande qu'une prompte mort ; tuez-moi, pour m'épargner tous les maux qui vont m'arriver. » C'était parler à des sourds ; ils ne daignèrent pas lui répondre, et, s'éloignant d'elle d'une grande vitesse, ils laissèrent cette belle et malheureuse fille toute seule. Elle marcha quelque temps sans savoir où elle allait ; tantôt se heurtant contre un arbre, tantôt tombant, tantôt embarrassée dans les buissons ; enfin, accablée de douleur, elle se jeta par terre sans avoir la force de se relever. « Percinet, s'écriait-elle quelquefois, Percinet, où êtes-vous? Est-il possible que vous m'ayez abandonnée? » Comme elle disait ces mots, elle vit tout d'un coup la plus belle et la plus surprenante chose du monde : c'était une illumination si magnifique, qu'il n'y avait pas un arbre dans la forêt où il n'y eût plusieurs lustres remplis de bougies ; et dans le fond d'une allée elle aperçut un palais tout de cristal, qui brillait autant que le soleil. Elle commença de croire qu'il entrait du Percinet dans ce nouvel enchantement, elle sentit une joie mêlée de crainte. « Je suis seule, disait-elle ; ce prince est jeune, aimable, amoureux ; je lui dois la vie. Ah ! c'en est trop, éloignons-nous de lui : il vaut mieux mourir que de l'aimer. » En disant ces mots, elle se leva, malgré sa

lassitude et sa faiblesse; et, sans tourner les yeux vers le beau château, elle marcha d'un autre côté, si troublée et si confuse, dans les différentes pensées qui l'agitaient, qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait.

Dans ce moment elle entendit du bruit derrière elle : la peur la saisit, elle crut que c'était quelque bête féroce qui l'allait dévorer; elle regarda en tremblant, et elle vit le prince Percinet aussi beau que l'on dépeint l'Amour. « Vous me fuyez, lui dit-il, ma princesse! vous me craignez quand je vous adore! Est-il possible que vous soyez si peu instruite de mon respect, que de me croire capable d'en manquer pour vous? Venez, venez sans alarme dans le palais de féerie, je n'y entrerai pas si vous me le défendez; vous y trouverez la reine ma mère, et mes sœurs qui vous aiment déjà tendrement sur ce que je leur ai dit de vous. » Gracieuse, charmée de la manière soumise et engageante dont lui parlait son jeune amant, ne put refuser d'entrer avec lui dans un petit traîneau peint et doré, que deux cerfs tiraient d'une vitesse prodigieuse; de sorte qu'en très-peu de temps il la conduisit en mille endroits



de cette forêt, qui lui semblèrent admirables. On voyait clair partout; il y avait des bergers et des bergères vêtus galamment, qui dansaient au son des flûtes et des musettes. Elle voyait en d'autres lieux, sur les bord des fontaines, des villageois avec leurs maîtresses, qui mangeaient et qui chantaient gaiement. « Je croyais, lui dit-elle, cette forêt inhabitée; mais tout m'y parait peuplé et dans la joie. — Depuis que vous y êtes, ma princesse, répliqua Percinet, il n'y a plus dans cette sombre solitude que des plaisirs et d'agréables amusements : les Amours vous

accompagnent, les fleurs naissent sous vos pas. » Gracieuse n'osa répondre; elle ne voulait point s'embarquer dans ces sortes de conversations, et elle pria le prince de la mener auprès de la reine sa mère.

Aussitôt il dit à ses cerfs d'aller au palais de féerie. Elle entendit en arrivant une musique admirable; et la reine avec deux de ses filles, qui étaient toutes charmantes, vinrent au-devant d'elle, l'embrassèrent et la menèrent dans une grande salle, dont les murs étaient de cristal de roche : elle y remarqua avec beaucoup d'étonnement que son histoire jusqu'à ce jour y était gravée, et même la promenade qu'elle venait de faire avec le prince dans le traîneau; mais cela était d'un travail si fini, que les Phidias et tout ce que l'ancienne Grèce nous vante n'en auraient pu approcher. « Vous avez des ouvriers bien diligents, dit Gracieuse à Percinet; à mesure que je fais une action ou un geste, je le vois gravé. — C'est que je ne veux rien perdre de tout ce qui a quelque rapport à vous, ma princesse, répliqua-t-il : hélas ! en aucun endroit je ne suis ni heureux ni content. » Elle ne lui répondit rien, et remercia la reine de la manière dont elle la recevait. On servit un grand repas, où Gracieuse mangea de bon appétit; car elle était ravie d'avoir trouvé Percinet au lieu des ours et des lions qu'elle craignait dans la forêt. Quoiqu'elle fût bien lasse, il l'engagea de passer dans un salon tout brillant d'or et de peintures, où l'on représenta un opéra : c'était les *Amours de Psyché et de Cupidon*, mêlés de danses et de petites chansons. Un jeune berger vint chanter ces paroles :

L'on vous aime, Gracieuse, et le dieu d'Amour même
Ne saurait pas aimer au point que l'on vous aime.
Imitez pour le moins les tigres et les ours,
Qui se laissent dompter aux plus petits Amours.
Des plus fiers animaux le naturel sauvage
S'adoucit aux plaisirs où l'Amour les engage :
Tous parlent de l'Amour et s'en laissent charmer;
Vous seule êtes farouche et refusez d'aimer.

Elle rougit de s'être ainsi entendue nommer devant la reine et les princesses : elle dit à Percinet qu'elle avait quelque peine que tout le monde entrât dans leurs secrets. Je me souviens là-dessus d'une maxime, continua-t-elle, qui m'agrée fort :

Ne faites point de confidence,
Et soyez sûr que le silence

A pour moi des charmes puissants.
Le monde a d'étranges maximes;
Les plaisirs les plus innocents
Passent quelquefois pour des crimes.

Il lui demanda pardon d'avoir fait une chose qui lui avait déplu. L'opéra finit, et la reine l'envoya conduire dans son appartement par les deux princesses. Il n'a jamais été rien de plus magnifique que les meubles, ni de si galant que le lit et la chambre où elle devait coucher. Elle fut servie par vingt-quatre filles vêtues en nymphes ; la plus vieille avait dix-huit ans, et chacune paraissait un miracle de beauté. Quand on l'eut mise au lit, on commença une musique ravissante pour l'endormir ; mais elle était si surprise qu'elle ne pouvait fermer les yeux. « Tout ce que j'ai vu, disait-elle, sont des enchantements. Qu'un prince si aimable et si habile est à redouter ! Je ne peux m'éloigner trop tôt de ces lieux. » Cet éloignement lui faisait beaucoup de peine : quitter un palais si magnifique pour se mettre entre les mains de la barbare Grognon, la différence était grande ; on hésiterait à moins. D'ailleurs, elle trouvait Percinet si engageant, qu'elle ne voulait pas demeurer dans un palais dont il était le maître.

Lorsqu'elle fut levée, on lui présenta des robes de toutes les couleurs, des garnitures de pierreries de toutes les manières, des dentelles, des rubans, des gants et des bas de soie ; tout cela d'un goût merveilleux : rien n'y manquait. On lui mit une toilette d'or ciselé; elle n'avait jamais été si bien parée et n'avait jamais paru si belle. Percinet entra dans sa chambre, vêtu d'un drap d'or et vert (car le vert était sa couleur, parce que Gracieuse l'aimait). Tout ce qu'on nous vante de mieux fait et de plus aimable n'approchait pas de ce jeune prince. Gracieuse lui dit qu'elle n'avait pu dormir, que le souvenir de ses malheurs la tourmentait, et qu'elle ne pouvait s'empêcher d'en appréhender les suites. « Qu'est-ce qui peut vous alarmer, madame ? lui dit-il. Vous êtes souveraine ici, vous y êtes adorée ; voudriez-vous m'abandonner pour votre plus cruelle ennemie ? — Si j'étais la maîtresse de ma destinée, lui dit-elle, le parti que vous me proposez serait celui que j'accepterais ; mais je suis comptable de mes actions au roi mon père ; il vaut mieux souffrir que manquer à mon devoir. » Percinet lui dit tout ce qu'il put au monde pour la persuader de l'épouser, elle n'y voulut point consentir ; et ce fut presque malgré elle qu'il la retint huit jours, pendant lesquels il imagina mille nouveaux plaisirs pour la divertir.

Elle disait souvent au prince : « Je voudrais bien savoir ce qui se passe à la cour de Grognon, et comment elle s'est expliquée de la pièce qu'elle m'a faite. » Percinet lui dit qu'il y enverrait son écuyer, qui était un homme d'esprit. Elle répliqua qu'elle était persuadée qu'il n'avait besoin de personne pour être informé de ce qui se passait, et qu'ainsi il pouvait le lui dire. « Venez donc avec moi, lui dit-il, dans la grande tour, et vous le verrez vous-même. » Là-dessus il la mena au haut d'une tour prodigieusement haute, qui était toute de cristal de roche, comme le reste du château : il lui dit de mettre son pied sur le sien, et son petit doigt dans sa bouche ; puis de regarder du côté de la ville. Elle aperçut aussitôt que la vilaine Grognon était avec le roi et qu'elle lui disait : « Cette misérable princesse s'est pendue dans la cave, je viens de la voir, elle fait horreur ; il faut vitement l'enterrer, et vous consoler d'une si petite perte. » Le roi se mit à pleurer la mort de sa fille. Grognon, lui tournant le dos, se retira dans sa chambre et fit prendre une bûche, que l'on ajusta de cornettes, et, bien enveloppée, on la mit dans le cercueil ; puis, par l'ordre du roi, on lui fit un grand enterrement, où tout le monde assista en pleurant et maudissant la marâtre qu'ils accusaient de cette mort ; chacun prit le grand deuil ; elle entendait les regrets qu'on exprimait de sa perte ; on disait tout bas : « Quel dommage que cette belle et jeune princesse soit périe par les cruautés d'une si mauvaise créature ! Il faudrait la hacher et en faire un pâté. » Le roi, ne pouvant ni boire ni manger, pleurait de tout son cœur.

Gracieuse voyant son père si affligé : « Ah ! Percinet, dit-elle, je ne puis souffrir que mon père me croie plus longtemps morte ; si vous m'aimez, ramenez-moi. » Quelque chose qu'il pût lui dire, il fallut obéir, quoiqu'avec une répugnance extrême. « Ma princesse, lui disait-il, vous regretterez plus d'une fois le palais de féerie ; car pour moi je n'ose croire que vous me regrettiez, vous m'êtes plus inhumaine que Grognon ne vous l'est. » Quoi qu'il sût lui dire, elle s'entêta de partir ; elle prit congé de la mère et des sœurs du prince. Il monta avec elle dans le traîneau, les cerfs se mirent à courir ; et comme elle sortait du palais, elle entendit un grand bruit : elle regarda derrière elle, c'était tout l'édifice qui tombait en mille morceaux. « Que vois-je ! s'écria-t-elle, il n'y a plus ici de palais ! — Non, lui répliqua Percinet, mon palais sera parmi les morts ; vous n'y entrerez qu'après votre enterrement. — Vous êtes en colère, lui dit Gracieuse en essayant de le radoucir ; mais au fond, ne suis-je pas plus à plaindre que vous ? »

Quand ils arrivèrent, Percinet fit que la princesse, lui et le traîneau devinrent invisibles. Elle monta dans la chambre du roi et alla se jeter à ses pieds. Lorsqu'il la vit, il eut peur et voulut fuir, la prenant pour un fantôme ; elle le retint et lui dit qu'elle n'était point morte ; que Grognon l'avait fait conduire dans la forêt sauvage, qu'elle était montée au haut d'un arbre, où elle avait vécu de fruits ; qu'on avait fait enterrer une bûche à sa place, et qu'elle lui demandait en grâce de l'envoyer dans quelqu'un de ses châteaux, où elle ne fût plus exposée aux fureurs de sa marâtre.

Le roi, incertain si elle lui disait vrai, envoya déterrer la bûche, et demeura bien étonné de la malice de Grognon. Tout autre que lui l'aurait fait mettre à la place ; mais c'était un pauvre homme faible qui n'avait pas le courage de se fâcher tout de bon : il caressa beaucoup sa fille et la fit souper avec lui. Quand les créatures de Grognon allèrent lui dire le retour de la princesse et qu'elle soupait avec le roi, elle commença de faire la forcenée ; et, courant chez lui, elle lui dit qu'il n'y avait pas à balancer, qu'il fallait lui abandonner cette friponne, ou la voir partir dans le même moment pour ne revenir de sa vie ; que c'était une supposition de croire qu'elle fût la princesse Gracieuse, qu'à la vérité elle lui ressemblait un peu, mais que Gracieuse s'était pendue, qu'elle l'avait vue de ses yeux ; et que si l'on ajoutait foi aux impostures de celle-ci, c'était manquer de considération et de confiance pour elle. Le roi, sans dire un mot, lui abandonna l'infortunée princesse, croyant ou feignant de croire que ce n'était pas sa fille.

Grognon, transportée de joie, la traîna, avec le secours de ses femmes, dans un cachot, où elle la fit déshabiller. On lui ôta ses riches habits et on la couvrit d'un pauvre guenillon de grosse toile, avec des sabots aux pieds et un capuchon de bure sur la tête : à peine lui donna-t-on un peu de paille pour se coucher, et du pain bis.

Dans cette détresse, elle se prit à pleurer amèrement et à regretter le château de féerie ; mais elle n'osait appeler Percinet à son secours, trouvant qu'elle en avait trop mal usé avec lui et ne pouvant se promettre qu'il l'aimât assez pour lui aider encore. Cependant la mauvaise Grognon avait envoyé quérir une fée, qui n'était guère moins malicieuse qu'elle : « Je tiens ici, lui dit-elle, une petite coquine dont j'ai sujet de me plaindre ; je veux la faire souffrir et lui donner toujours des ouvrages difficiles, dont elle ne puisse venir à bout, afin de la pouvoir rouer de coups sans qu'elle ait lieu de s'en plaindre ; aidez-moi à

lui trouver chaque jour de nouvelles peines. » La fée répliqua qu'elle y rêverait et qu'elle reviendrait le lendemain. Elle n'y manqua pas. Elle apporta un écheveau de fil gros comme quatre personnes, si délié, que le fil se cassait à souffler dessus, et si mêlé, qu'il était en un tapon, sans commencement ni fin. Grognon, ravie, envoya quérir sa belle



prisonnière et lui dit : « Ça, ma bonne commère, apprêtez vos grosses pattes pour dévider ce fil, et soyez assurée que si vous en rompez un seul brin, vous êtes perdue, car je vous écorcherai moi-même. Commencez quand il vous plaira ; mais je veux qu'il soit dévidé avant que le soleil se couche. » Puis elle l'enferma sous trois clefs dans une chambre.

La princesse n'y fut pas plus tôt, que, regardant ce gros écheveau, le tournant et le retournant, cassant mille fils pour un, elle demeura si interdite, qu'elle ne voulut pas seulement tenter d'en rien dévider, et, le jetant au milieu de la place : « Va, dit-elle, fil fatal, tu seras cause de ma mort. Ah ! Percinet, Percinet, si mes rigueurs ne vous ont point trop rebuté, je ne demande pas que vous me veniez secourir, mais tout au moins venez recevoir mon dernier adieu. » Là-dessus, elle se mit à pleurer si amèrement, que quelque chose moins sensible qu'un amant en aurait été touché. Percinet ouvrit la porte avec la même facilité que s'il en eût gardé la clef dans sa poche : « Me voici, ma princesse, lui dit-il, toujours prêt à vous servir; je ne suis point capable de vous abandonner, quoique vous reconnaissiez mal ma passion. » Il frappa trois

coups de sa baguette sur l'écheveau, les fils aussitôt se rejoignirent les uns aux autres, et en deux autres coups tout fut dévidé d'une propreté surprenante. Il lui demanda si elle souhaitait encore quelque chose de lui, et si elle ne l'appellerait jamais que dans ses détresses. « Ne me faites point de reproches, beau Percinet, dit-elle, je suis déjà assez malheureuse. — Mais, ma princesse, il ne tient qu'à vous de vous affranchir de la tyrannie dont vous êtes la victime ; venez avec moi, faisons notre commune félicité. Que craignez-vous ? — Que vous ne m'aimiez pas assez, répliqua-t-elle : je veux que le temps me confirme vos sentiments. »

Percinet, outré de ces soupçons, prit congé d'elle et la quitta.

Le soleil était sur le point de se coucher, Grognon en attendait l'heure avec mille impatiences; enfin elle la devança, et vint avec ses quatre furies, qui l'accompagnaient partout. Elle mit les trois clefs dans les trois serrures, et disait en ouvrant la porte : « Je gage que cette belle paresseuse n'aura fait œuvre de ses dix doigts ; elle aura bien mieux aimé dormir, pour avoir le teint frais. »

Quand elle fut entrée, Gracieuse lui présenta le peloton de fil, où rien ne manquait. Elle n'eut pas autre chose à dire, sinon qu'elle l'avait sali, qu'elle était une malpropre, et pour cela elle lui donna deux soufflets, dont ses joues blanches et incarnates devirent bleues et jaunes. L'infortunée Gracieuse souffrit patiemment une insulte qu'elle n'était pas en état de repousser ; on la ramena dans son cachot, où elle fut bien enfermée.

Grognon, chagrine de n'avoir pas réussi avec l'écheveau de fil, envoya quérir la fée et la chargea de reproches. « Trouvez, lui dit-elle, quelque chose plus malaisé, pour qu'elle n'en puisse venir à bout. » La fée s'en alla, et le lendemain elle fit apporter une grande tonne pleine de plumes. Il y en avait de toutes sortes d'oiseaux, de rossignols, de serins, de tarins, de chardonnerets, linottes, fauvettes, perroquets, hiboux, moineaux, colombes, autruches, outardes, paons, alouettes, perdrix : je n'aurais jamais fait si je voulais tout nommer. Ces plumes étaient mêlées les unes parmi les autres ; les oiseaux même n'auraient pu les reconnaître. « Voici, dit la fée en parlant à Grognon, de quoi éprouver l'adresse et la patience de votre prisonnière ; commandez-lui de trier ces plumes, de mettre celles des paons à part, des rossignols à part, et qu'ainsi de chacune elle fasse un monceau : une fée y serait assez nouvelle. » Grognon se pâma de joie, en se figurant l'embarras de la

malheureuse princesse; elle l'envoya quérir, lui fit ses menaces ordinaires et l'enferma avec la tonne dans la chambre des trois serrures, lui ordonnant que tout l'ouvrage fût fini au coucher du soleil.

Gracieuse prit quelques plumes; mais il lui était impossible de connaître la différence des unes aux autres: elle les rejeta dans la tonne. Elle les prit encore, elle essaya plusieurs fois; et, voyant qu'elle tentait une chose impossible: « Mourons, dit-elle d'un ton et d'un air désespéré; c'est ma mort que l'on souhaite, c'est elle qui finira mes malheurs. Il ne faut plus appeler Percinet à mon secours; s'il m'aimait, il serait déjà ici. — J'y suis, ma princesse, s'écria Percinet en sortant du fond de la tonne où il était caché, j'y suis pour vous tirer de l'embarras où vous êtes; doutez, après tant de preuves de mon attention, que je vous aime plus que ma vie! » Aussitôt il frappa trois coups de sa baguette, et les plumes, sortant à milliers de la tonne, se rangeaient d'elles-mêmes par petits monceaux tout autour de la chambre. « Que ne vous dois-je point, seigneur! lui dit Gracieuse; sans vous j'allais succomber; soyez certain de toute ma reconnaissance. » Le prince n'oublia rien pour lui persuader de prendre une ferme résolution en sa faveur: elle lui demanda du temps, et, quelque violence qu'il se fît, il lui accorda ce qu'elle voulait.

Grognon vint; elle demeura si surprise de ce qu'elle voyait, qu'elle ne savait plus qu'imaginer pour désoler Gracieuse. Elle ne laissa pas de la battre, disant que les plumes étaient mal arrangées. Elle envoya quérir la fée, et se mit dans une colère horrible contre elle. La fée ne savait que lui répondre; elle demeurait confondue; enfin, elle lui dit qu'elle allait employer toute son industrie à faire une boîte qui embarrasserait bien sa prisonnière, si elle s'avisait de l'ouvrir; et quelques jours après elle lui apporta une boîte assez grande. « Tenez, dit-elle à Grognon, envoyez porter cela quelque part par votre esclave; défendez-lui de l'ouvrir, elle ne pourra s'en empêcher, et vous serez contente. » Grognon ne manqua à rien: « Portez cette boîte, dit-elle, à mon riche château, et la mettez sur la table du cabinet; mais je vous défends, sous peine de mourir, de regarder ce qui est dedans.

Gracieuse partit avec ses sabots, son habit de toile et son capuchon de laine; ceux qui la rencontraient disaient: « Voilà quelque déesse déguisée; car elle ne laissait pas d'être d'une beauté merveilleuse. Elle ne marcha guère sans se lasser beaucoup. En passant dans un petit bois qui était bordé d'une prairie agréable, elle s'assit pour respirer



GRACIEUSE ET PERCINET.

un peu ; elle tenait la boîte sur ses genoux, et tout d'un coup l'envie la prit de l'ouvrir. « Qu'est-ce qui peut m'en arriver ? disait-elle. Je n'y prendrai rien, mais tout au moins je verrai ce qui est dedans. » Elle ne réfléchit pas davantage aux conséquences, elle l'ouvrit ; et aussitôt il en sort tant de petits hommes et de petites femmes, de violons, d'instruments, de petites tables, petits cuisiniers, petits plats ; enfin, le géant de la troupe était haut comme le doigt. Ils sautent dans le pré, ils se séparent en plusieurs bandes, et commencent le plus joli bal que l'on ait jamais vu ; les uns dansaient, les autres faisaient la cuisine, et les autres mangeaient : les petits violons jouaient à merveille. Gracieuse prit d'abord quelque plaisir à voir une chose si extraordinaire ; mais, quand elle fut un peu délassée, et qu'elle voulut les obliger de rentrer dans la boîte, par un seul ne le voulut ; les petits messieurs et les petites dames s'enfuyaient, les violons de même, et les cuisiniers, avec leurs marmites sur leurs têtes et les broches sur l'épaule, gagnaient le bois quand elle entrait dans le pré, et passaient dans le pré quand elle venait dans le bois. « Curiosité trop indiscrète, disait Gracieuse en pleurant, tu vas être bien favorable à mon ennemie ! le seul malheur dont je pouvais me garantir m'arrive par ma faute : non, je ne puis assez me le reprocher. Percinet, s'écria-t-elle, Percinet, s'il est possible que vous aimiez encore une princesse si imprudente, venez m'aider dans la rencontre la plus fâcheuse de ma vie. » Percinet ne se fit pas appeler jusqu'à trois fois ; elle l'aperçut avec son riche habit vert. « Sans la méchante Grognon, lui dit-il, belle princesse, vous ne penseriez jamais à moi. — Ah ! jugez mieux de mes sentiments, répliqua-t-elle, je ne suis ni insensible au mérite, ni ingrate aux bienfaits ; il est vrai que j'éprouve votre constance ; mais c'est pour la couronner quand j'en serai convaincue. » Percinet, plus content qu'il eût encore été, donna trois coups de baguette sur la boîte ; aussitôt petits hommes, petites femmes, violons, cuisiniers et rôti, tout s'y plaça comme s'il ne s'en fût pas déplacé. Percinet avait laissé dans le bois son chariot ; il pria la princesse de s'en servir pour aller au riche château : elle avait bien besoin de cette voiture en l'état où elle était ; de sorte que, la rendant invisible, il la mena lui-même, et il eut le plaisir de lui tenir compagnie ; plaisir auquel ma chronique dit qu'elle n'était pas indifférente dans le fond de son cœur, mais elle cachait ses sentiments avec soin.

Elle arriva au riche château ; et quand elle demanda de la part de

Grognon qu'on lui ouvrit son cabinet, le gouverneur s'éclata de rire. « Quoi! lui dit-il, tu crois en quittant tes moutons entrer dans un si beau lieu; va, retourne où tu voudras, jamais sabots n'ont été sur un tel plancher. » Gracieuse le pria de lui écrire un mot, comme quoi il la refusait : il le voulut bien ; et sortant du riche château, elle trouva l'aimable Percinet qui l'attendait et qui la ramena au palais. Il serait difficile d'écrire tout ce qu'il lui dit pendant le chemin de tendre et de respectueux, pour la persuader de finir ses malheurs. Elle lui répliqua que si Grognon lui faisait encore un mauvais tour, elle y consentirait.

Lorsque cette marâtre la vit revenir, elle se jeta sur la fée, qu'elle avait retenue; elle l'égratigna et l'aurait étranglée, si une fée était étranglable. Gracieuse lui présenta le billet du gouverneur et la boîte : elle jeta l'un et l'autre au feu sans daigner les ouvrir; et, si elle s'en était crue, elle y aurait bien jeté la princesse; mais elle ne différait pas son supplice pour longtemps.

Elle fit faire un grand trou dans le jardin, aussi profond qu'un puits; l'on posa dessus une grosse pierre. Elle s'alla promener, et dit à Gracieuse et à tous ceux qui l'accompagnaient : « Voici une pierre sous laquelle je suis avertie qu'il y a un trésor; allons, qu'on la lève promptement. » Chacun y mit la main, et Gracieuse comme les autres : c'était ce qu'on voulait. Dès qu'elle fut au bord, Grognon la poussa rudement dans le puits, et on laissa retomber la pierre qui le fermait.

Pour ce coup-là, il n'y avait plus rien à espérer; où Percinet l'aurait-il pu trouver, au fond de la terre? Elle en comprit bien les difficultés, et se repentit d'avoir attendu si tard à l'épouser. « Que ma destinée est terrible! s'écria-t-elle. Je suis enterrée toute vivante! ce genre de mort est plus affreux qu'aucun autre. Vous êtes vengé de mes retardements, Percinet; mais je craignais que vous ne fussiez de l'humeur légère des autres hommes, qui changent quand ils sont certains d'être aimés. Je voulais enfin être sûre de votre cœur; mes injustes défiances sont cause de l'état où je me trouve; encore, continuait-elle, si je pouvais espérer que vous donnassiez des regrets à ma perte, il me semble qu'elle me serait moins sensible. » Elle parlait ainsi pour soulager sa douleur, quand elle sentit ouvrir une petite porte qu'elle n'avait pu remarquer dans l'obscurité. En même temps elle aperçut le jour, et un jardin rempli de fleurs, de fruits, de fontaines, de grottes, de statues, de bocages et de cabinets; elle n'hésita point à y entrer. Elle s'avança dans

une grande allée, rêvant dans son esprit quelle fin aurait ce commencement d'aventure; en même temps elle découvrit le château de féerie :



elle n'eut pas de peine à le reconnaître; sans compter que l'on n'en trouve guère tout de cristal de roche, et qu'elle y voyait ses nouvelles aventures gravées. Percinet parut avec la reine sa mère et ses sœurs : « Ne vous en défendez plus, belle princesse, dit la reine à Gracieuse, il est temps de rendre mon fils heureux et de vous tirer de l'état déplorable où vous vivez sous la tyrannie de Grognon. » La princesse reconnaissante se jeta à ses genoux, et lui dit qu'elle pouvait ordonner de sa destinée, et qu'elle lui obéirait en tout; qu'elle n'avait pas oublié la prophétie de Percinet lorsqu'elle partit du palais de féerie, quand il lui dit que ce même palais serait parmi les morts, et qu'elle n'y entrerait qu'après avoir été enterrée; qu'elle voyait avec admiration son savoir, et qu'elle n'en avait pas moins pour son mérite; qu'ainsi elle l'acceptait pour époux. Le prince se jeta à son tour à ses pieds; en même temps le palais retentit de voix et d'instruments, et les noces se firent avec la dernière magnificence. Toutes les fées de mille lieues à la ronde y vinrent avec des équipages somptueux; les unes arrivèrent dans des chars tirés par des cygnes, d'autres par des dragons, d'autres sur des nues, d'autres dans des globes de feu. Entre celles-là parut la fée qui avait aidé Grognon à tourmenter Gracieuse; quand elle la reconnut, l'on n'a jamais été plus surpris; elle la conjura

d'oublier ce qui s'était passé, et qu'elle chercherait les moyens de réparer les maux qu'elle lui avait fait souffrir. Ce qui est de vrai, c'est qu'elle ne voulut pas demeurer au festin ; et que, remontant dans son char attelé de deux terribles serpents, elle vola au palais du roi ; en ce lieu elle chercha Grognon et lui tordit le cou, sans que ses gardes ni ses femmes l'en pussent empêcher.

MORALITÉ.

C'est toi, triste et funeste envie,
Qui cause les maux des humains,
Et qui de la plus belle vie
Trouble les jours les plus sereins.
C'est toi qui contre Gracieuse
De l'indigne Grognon anima le courroux ;
C'est toi qui conduisis les coups
Qui la rendirent malheureuse.
Hélas ! quel eût été son sort,
Si de son Percinet la constance amoureuse
Ne l'avait tant de fois dérobée à la mort ?
Il méritait la récompense
Que reçut enfin son ardeur.
Lorsque l'on aime avec constance
Tôt ou tard on se voit dans un parfait bonheur.





LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR



l y avait une fois la fille d'un roi qui était si belle, qu'il n'y avait rien de si beau au monde; et, à cause qu'elle était si belle, on la nommait la Belle aux cheveux d'or; car ses cheveux étaient plus fins que de l'or, et blonds par merveille, tout frisés, qui lui tombaient jusque sur les pieds. Elle allait toujours couverte de ses cheveux bouclés, avec une couronne de fleurs



sur la tête, et des habits brodés de diamants et de perles; tant il y a qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer.

Il y avait un jeune roi de ses voisins qui n'était point marié, et qui était bien fait et bien riche. Quand il eut appris tout ce qu'on disait de la Belle aux cheveux d'or, bien qu'il ne l'eût point encore vue, il se prit à l'aimer si fort, qu'il en perdait le boire et le manger, et il se résolut de lui envoyer un ambassadeur pour la demander en mariage. Il fit faire un carrosse magnifique à son ambassadeur, il lui donna plus de cent chevaux et cent laquais, et lui recommanda bien de lui amener la princesse.

Quand il eut pris congé du roi et qu'il fut parti, toute la cour ne parlait d'autre chose ; et le roi, qui ne doutait pas que la Belle aux cheveux d'or ne consentît à ce qu'il souhaitait, lui faisait déjà faire de belles robes et des meubles admirables. Pendant que les ouvriers étaient occupés à travailler, l'ambassadeur arrivé chez la Belle aux cheveux d'or lui fit son petit message ; mais soit qu'elle ne fût pas ce jour-là de bonne humeur, ou que le compliment ne lui semblât pas à son gré, elle répondit à l'ambassadeur qu'elle remerciait le roi, et qu'elle n'avait point envie de se marier.

L'ambassadeur partit de la cour de cette princesse, bien triste de ne la pas amener avec lui ; il rapporta tous les présents qu'il lui avait portés de la part du roi, car elle était fort sage et savait bien qu'il ne faut pas que les filles reçoivent rien des garçons ; aussi elle ne voulut jamais accepter les beaux diamants et le reste ; et pour ne pas mécontenter le roi, elle prit seulement un quarteron d'épingles d'Angleterre.

Quand l'ambassadeur arriva à la grande ville du roi, où il était attendu si impatiemment, chacun s'affligea de ce qu'il n'amenait point la Belle aux cheveux d'or, et le roi se prit à pleurer comme un enfant : on le consolait sans en pouvoir venir à bout.

Il y avait un jeune garçon à la cour qui était beau comme le soleil, et le mieux fait de tout le royaume : à cause de sa bonne grâce et de son esprit, on le nommait Avenant. Tout le monde l'aimait, hors les envieux, qui étaient fâchés que le roi lui fît du bien, et qu'il lui confiât tous les jours ses affaires.

Avenant se trouva avec des personnes qui parlaient du retour de l'ambassadeur, et qui disaient qu'il n'avait rien fait qui vaille ; il leur dit, sans y prendre trop garde : « Si le roi m'avait envoyé vers la Belle aux cheveux d'or, je suis certain qu'elle serait venue avec moi. » Tout aussitôt ces méchantes gens vont dire au roi : « Sire, vous ne savez pas ce que dit

Avenant? Il dit que si vous l'aviez envoyé chez la Belle aux cheveux d'or, il l'aurait ramenée. Considérez bien sa malice, il prétend être plus beau que vous, et qu'elle l'aurait tant aimé, qu'elle l'aurait suivi partout. » Voilà le roi qui se met en colère, en colère tant et tant, qu'il était hors de lui. « Ah ! dit-il, ce joli mignon se moque de mon malheur, et il se prise plus que moi ; allons, qu'on le mette dans ma grosse tour, et qu'il y meure de faim. »

Les gardes du roi furent chez Avenant, qui ne pensait plus à ce qu'il avait dit ; ils le traînèrent en prison et lui firent mille maux. Ce pauvre garçon n'avait qu'un peu de paille pour se coucher, et il serait mort, sans une petite fontaine qui coulait dans le pied de la tour, dont il buvait un peu pour se rafraîchir ; car la faim lui avait bien séché la bouche.

Un jour qu'il n'en pouvait plus, il disait en soupirant : « De quoi se plaint le roi ? il n'a point de sujet qui lui soit plus fidèle que moi ; je ne l'ai jamais offensé. » Le roi par hasard passait proche de la tour, et quand il entendit la voix de celui qu'il avait tant aimé, il s'arrêta pour l'écouter, malgré ceux qui étaient avec lui, qui haïssaient Avenant, et qui disaient au roi : « A quoi vous amusez-vous, sire ? ne savez-vous pas que c'est un fripon ? » Le roi répondit : « Laissez-moi là, je veux l'écouter. » Ayant ouï ses plaintes, les larmes lui en vinrent aux yeux; il ouvrit la porte de la tour, et l'appela. Avenant vint tout triste se mettre à genoux devant lui, et baisa ses pieds : « Que vous ai-je fait, sire, lui dit-il, pour me traiter si rudement ? — Tu t'es moqué de moi et de mon ambassadeur, dit le roi. Tu as dit que si je t'avais envoyé chez la Belle aux cheveux d'or, tu l'aurais bien amenée. — Il est vrai, sire, répondit Avenant, que je lui aurais si bien fait connaître vos grandes qualités, que je suis persuadé qu'elle n'aurait pu s'en défendre ; et en cela je n'ai rien dit qui ne vous dût être agréable. » Le roi trouva qu'effectivement il n'avait point de tort ; il regarda de travers ceux qui lui avaient dit du mal de son favori, et il l'emmena avec lui, se repentant bien de la peine qu'il lui avait faite.

Après l'avoir fait souper à merveille, il l'appela dans son cabinet et lui dit : « Avenant, j'aime toujours la Belle aux cheveux d'or, ses refus ne m'ont point rebuté ; mais je ne sais comment m'y prendre pour qu'elle veuille m'épouser : j'ai envie de t'y envoyer pour voir si tu pourras réussir. » Avenant répliqua qu'il était disposé de lui obéir en toutes choses, qu'il partirait dès le lendemain. « Oh ! dit le roi, je veux te

donner un grand équipage. — Cela n'est point nécessaire, répondit-il, il ne me faut qu'un bon cheval avec des lettres de votre part. » Le roi l'embrassa ; car il était ravi de le voir sitôt prêt.

Ce fut un lundi matin qu'il prit congé du roi et de ses amis, pour aller à son ambassade tout seul, sans pompe et sans bruit. Il ne faisait que rêver aux moyens d'engager la Belle aux cheveux d'or d'épouser le roi ; il avait une écritoire dans sa poche, et quand il lui venait quelque belle pensée à mettre dans sa harangue, il descendait de cheval, et s'asseyait sous des arbres pour écrire, afin de ne rien oublier. Un matin qu'il était parti à la petite pointe du jour, en passant dans une grande prairie, il lui vint une pensée fort jolie ; il mit pied à terre, et se plaça contre des saules et des peupliers, qui étaient plantés le long d'une petite rivière qui coulait au bord du pré. Après qu'il eut écrit, il regarda de tous côtés, charmé de se trouver en un si bel endroit. Il aperçut sur l'herbe une grosse carpe dorée, qui bâillait et qui n'en pouvait plus ; car ayant voulu attraper de petits moucherons, elle avait sauté si haut hors de l'eau, qu'elle s'était élancée sur l'herbe, où elle était prête à mourir. Avenant en eut pitié ; et quoiqu'il fût jour maigre, et qu'il eût pu l'emporter pour son dîner, il fut la prendre et la remit doucement dans la rivière. Dès que ma commère la carpe sentit la fraîcheur de l'eau, elle commence à se réjouir, et se laisse couler jusqu'au fond ; puis revenant



toute gaillarde au bord de la rivière : « Avenant, dit-elle, je vous remercie du plaisir que vous venez de me faire ; sans vous je serais morte, et vous m'avez sauvée : je vous le revaudrai. » Après ce petit compli-

ment, elle s'enfonça dans l'eau, et Avenant demeura bien surpris de l'esprit et de la grande civilité de la carpe.

Un autre jour qu'il continuait son voyage, il vit un corbeau bien embarrassé : ce pauvre oiseau était poursuivi par un gros aigle, grand mangeur de corbeaux ; il était près de l'attraper, et il l'aurait avalé comme une lentille, si Avenant n'eût eu compassion du malheur de cet oiseau. « Voilà, dit-il, comme les plus forts oppriment les plus faibles ; quelle raison à l'aigle de manger le corbeau ? » Il prend son arc qu'il portait toujours, et une flèche ; puis mirant bien l'aigle, croc, il lui décoche la flèche dans le corps, et le perce de part en part ; il tombe mort, et le corbeau ravi vint se percher sur un arbre : « Avenant, lui dit-il, vous êtes bien généreux de m'avoir secouru, moi qui ne suis qu'un misérable corbeau ; mais je n'en demeurerai point ingrat, je vous le revaudrai. »

Avenant admira le bon esprit du corbeau, et continua son chemin. En entrant dans un grand bois, si matin qu'il ne voyait qu'à peine à se conduire, il entendit un hibou qui criait en hibou désespéré. « Ouais, dit-il, voilà un hibou bien affligé, il pourrait s'être laissé prendre dans quelques filets ; » il chercha de tous côtés, et enfin il trouva de grands filets que des oiseleurs avaient tendus la nuit pour attraper les oisillons. « Quelle pitié, dit-il ! les hommes ne sont faits que pour s'entre-tourmenter, ou pour persécuter de pauvres animaux qui ne leur font ni tort ni dommage ; » il tira son couteau, et coupa les cordelettes. Le hibou prit l'essor ; mais revenant à tire-d'aile : « Avenant, dit-il, il n'est pas nécessaire que je vous fasse une longue harangue, pour vous faire comprendre l'obligation que je vous ai ; elle parle assez d'elle-même : les chasseurs allaient venir, j'étais pris, j'étais mort sans votre secours ; j'ai le cœur reconnaissant, je le vous le revaudrai. »

Voilà les trois plus considérables aventures qui arrivèrent à Avenant dans son voyage : il était si pressé d'arriver, qu'il ne tarda pas à se rendre au palais de la Belle aux cheveux d'or. Tout y était admirable ; l'on y voyait les diamants entassés comme des pierres, les beaux habits, le bonbon, l'argent, c'était des choses merveilleuses ; et il pensait en lui-même que si elle quittait tout cela pour venir chez le roi son maître, il faudrait qu'il jouât bien de bonheur. Il prit un habit de brocard, des plumes incarnates et blanches ; il se peigna, se poudra, se lava le visage ; il mit une riche écharpe toute brodée à son cou, avec un petit panier, et dedans un beau petit chien, qu'il avait acheté en passant à Boulogne. Ave-

nant était si bien fait, si aimable; il faisait toutes choses avec tant de grâce, que lorsqu'il se présenta à la porte du palais, tous les gardes lui firent une grande révérence; et l'on courut dire à la Belle aux cheveux d'or qu'Avenant, ambassadeur du roi son plus proche voisin, demandait à la voir.

Sur ce nom d'Avenant, la princesse dit : « Cela me porte bonne signification; je gagerais qu'il est joli, et qu'il plaît à tout le monde. — Vraiment oui, madame, lui dirent toutes ses filles d'honneur, nous l'avons vu du grenier où nous accommodions votre filasse; et tant qu'il a demeuré sous les fenêtres, nous n'avons pu rien faire. — Voilà qui est beau, répliqua la Belle aux cheveux d'or, de vous amuser à regarder les garçons! Ça, que l'on me donne ma grande robe de satin bleu brodée, et que l'on éparpille bien mes blonds cheveux; que l'on me fasse des guirlandes de fleurs nouvelles, que l'on me donne mes souliers hauts et mon éventail; que l'on balaye ma chambre et mon trône; car je veux qu'il dise partout que je suis vraiment la Belle aux cheveux d'or. »

Voilà toutes les femmes qui s'empressaient de la parer comme une reine; elles étaient si hâtées, qu'elles s'entre-cognaient et n'avançaient guère. Enfin la princesse passa dans sa galerie aux grands miroirs, pour voir si rien ne lui manquait; et puis elle monta sur son trône d'or, d'ivoire et d'ébène, qui sentait comme baume; et elle commanda à ses filles de prendre des instruments, et de chanter tout doucement pour n'étourdir personne.

L'on conduisit Avenant dans la salle d'audience; il demeura si transporté d'admiration, qu'il a dit depuis bien des fois, qu'il ne pouvait presque parler; néanmoins il prit courage, et fit sa harangue à merveille : il pria la princesse qu'il n'eût pas le déplaisir de s'en retourner sans elle. « Gentil Avenant, lui dit-elle, toutes les raisons que vous venez de me conter sont fort bonnes, et je vous assure que je serais bien aise de vous favoriser plus qu'un autre; mais il faut que vous sachiez qu'il y a un mois que je fus me promener sur la rivière avec toutes mes dames, et comme l'on me servit la collation, en ôtant mon gant, je tirai de mon doigt une bague qui tomba par malheur dans la rivière : je la chérissais plus que mon royaume; je vous laisse juger de quelle affliction cette perte fut suivie : j'ai fait serment de n'écouter jamais aucunes propositions de mariage, que l'ambassadeur qui me proposera un époux ne me rapporte ma bague. Voyez à présent ce que vous avez à faire là-

dessus ; car quand vous me parleriez quinze jours et quinze nuits, vous ne me persuaderiez pas de changer de sentiment. »

Avenant demeura bien étonné de cette réponse, il lui fit une profonde révérence, et la pria de recevoir le petit chien, le panier et l'écharpe ; mais elle lui répliqua qu'elle ne voulait point de présents, et qu'il songeât à ce qu'elle venait de lui dire.

Quand il fut retourné chez lui, il se coucha sans souper, et son petit chien, qui s'appelait Cabriolle, ne voulut pas souper non plus : il vint se mettre auprès de lui. Tant que la nuit fut longue, Avenant ne cessa point de soupirer : « Où puis-je prendre une bague tombée depuis un mois dans une grande rivière ? disait-il ; c'est toute folie de l'entreprendre. La princesse ne m'a dit cela que pour me mettre dans l'impossibilité de lui obéir ; » il soupirait et s'affligeait très-fort. Cabriolle, qui l'écoutait, lui dit : « Mon cher maître, je vous prie, ne désespérez point de votre bonne fortune ; vous êtes trop aimable pour n'être pas heureux ; allons dès qu'il sera jour au bord de la rivière. » Avenant lui donna deux petits coups de la main, et ne répondit rien ; mais tout accablé de tristesse il s'endormit.

Cabriolle, voyant le jour, cabriola tant, qu'il l'éveilla et lui dit : « Mon maître, habillez-vous, et sortons. » Avenant le voulut bien ; il se lève,



s'habille, et descend dans le jardin, et du jardin il va insensiblement au bord de la rivière, où il se promenait ses bras croisés l'un sur l'autre,

ne pensant qu'à son départ, quant tout d'un coup il entendit qu'on l'appelait : « Avenant, Avenant! » Il regarde de tous côtés et ne voit personne; il crut rêver. Il continue sa promenade; on le rappelle : « Avenant, Avenant! — Qui m'appelle? » dit-il. Cabriolle, qui était fort petit, et qui regardait de près dans l'eau, lui répliqua : « Ne me croyez jamais, si ce n'est une carpe dorée que j'aperçois. » Aussitôt la grosse carpe paraît, et lui dit : « Vous m'avez sauvé la vie dans le pré des alisiers, où je serais restée sans vous ; je vous promis de vous le revaloir : tenez, cher Avenant, voici la bague de la Belle aux cheveux d'or. » Il se baissa, et la prit dans la gueule de ma commère la carpe, qu'il remercia mille fois.

Au lieu de retourner chez lui, il fut droit au palais avec le petit Cabriolle, qui était bien aise d'avoir fait venir son maître au bord de l'eau. L'on alla dire à la princesse qu'il demandait à la voir : « Hélas ! dit-elle, le pauvre garçon, il vient prendre congé de moi; il a considéré que ce que je veux est impossible, et il va le dire à son maître. » L'on fit entrer Avenant, qui lui présenta sa bague, et lui dit : « Madame la princesse, voilà votre commandement fait ; vous plaît-il recevoir le roi mon maître pour époux? » Quand elle vit sa bague, où il ne manquait rien, elle resta si étonnée, si étonnée, qu'elle croyait rêver. « Vraiment, dit-elle, gracieux Avenant, il faut que vous soyez favorisé de quelque fée, car naturellement cela n'est pas possible. — Madame, dit-il, je n'en connais aucune, mais j'avais bien envie de vous obéir. — Puisque vous avez si bonne volonté, continua-t-elle, il faut que vous me rendiez un autre service, sans lequel je ne me marierai jamais. Il y a un prince, qui n'est pas éloigné d'ici, appelé Galifron, lequel s'était mis dans l'esprit de m'épouser. Il me fit déclarer son dessein avec des menaces épouvantables, que si je le refusais il désolerait mon royaume; mais jugez si je pouvais l'accepter, c'est un géant qui est plus haut qu'une haute tour ; il mange un homme comme un singe mange un marron. Quand il va à la campagne, il porte dans ses poches des petits canons, dont il se sert au lieu de pistolets ; et lorsqu'il parle bien haut, ceux qui sont près de lui deviennent sourds. Je lui mandai que je ne voulais point me marier, et qu'il m'excusât ; cependant il n'a point laissé de me persécuter ; il tue tous mes sujets, et avant toutes choses il faut vous battre contre lui, et m'apporter sa tête. »

Avenant demeura un peu étourdi de cette proposition ; il rêva quelque temps, et puis il dit : « Eh bien, madame, je combattrai Galifron,



LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR.

je crois que je serai vaincu; mais je mourrai en brave homme. » La princesse resta bien étonnée : elle lui dit mille choses pour l'empêcher de faire cette entreprise. Cela ne servit de rien, il se retira pour aller chercher des armes et tout ce qu'il lui fallait. Quand il eut ce qu'il voulait, il remit le petit Cabriolle dans son panier, il monta sur son beau cheval, et fut dans le pays de Galifron. Il demandait de ses nouvelles à ceux qu'il rencontrait, et chacun lui disait que c'était un vrai démon, dont on n'osait approcher : plus il entendait dire cela, plus il avait peur. Cabriolle le rassurait, et lui disait : « Mon cher maître, pendant que vous vous battrez, j'irai lui mordre les jambes; il baissera la tête pour me chasser, et vous le tuerez. » Avenant admirait l'esprit du petit chien, mais il savait assez que son secours ne suffirait pas.

Enfin il arriva proche du château de Galifron; tous les chemins étaient couverts d'os et de carcasses d'hommes qu'il avait mangés ou mis en pièces. Il ne l'attendit pas longtemps, qu'il le vit venir à travers d'un bois; sa tête passait les plus grands arbres, et il chantait d'une voix épouvantable :

Où sont les petits enfants,
Que je les croque à belles dents?
Il m'en faut tant, tant et tant,
Que le monde n'est suffisant.

Aussitôt Avenant se mit à chanter sur le même air :

Approche, voici Avenant,
Qui t'arrachera les dents :
Bien qu'il ne soit pas des plus grands,
Pour te battre il est suffisant.

Les rimes n'étaient pas bien régulières, mais il fit la chanson fort vite, et c'est même un miracle comme il ne la fit pas plus mal; car il avait horriblement peur. Quand Galifron entendit ces paroles, il regarda de tous côtés, et il aperçut Avenant l'épée à la main, qui lui dit deux ou trois injures pour l'irriter. Il n'en fallut pas tant, il se mit dans une colère effroyable; et prenant une massue toute de fer, il aurait assommé du premier coup le gentil Avenant, sans un corbeau qui vint se mettre sur le haut de sa tête, et avec son bec il lui donna si juste dans les yeux, qu'il les creva; son sang coulait sur son visage, il était comme un désespéré, frappant de tous côtés. Avenant l'évitait, et lui portait de grands coups d'épée qu'il enfonçait jusqu'à la garde, et qui lui faisaient mille

blessures, par où il perdit tant de sang, qu'il tomba. Aussitôt Avenant lui coupa la tête, bien ravi d'avoir été si heureux; et le corbeau qui s'était perché sur un arbre, lui dit : « Je n'ai pas oublié le service que vous me rendîtes en tuant l'aigle qui me poursuivait; je vous promis de m'en acquitter, je crois l'avoir fait aujourd'hui. — C'est moi qui vous dois tout, monsieur du corbeau, répliqua Avenant, je demeure votre serviteur. » Il monta aussitôt à cheval, chargé de l'épouvantable tête de Galifron.

Quand il arriva dans la ville, tout le monde le suivait, et criait : « Voici le brave Avenant, qui vient de tuer le monstre, » de sorte que la princesse, qui entendit bien du bruit, et qui tremblait qu'on ne lui vînt apprendre la mort d'Avenant, n'osait demander ce qui lui était arrivé; mais elle vit entrer Avenant avec la tête du géant, qui ne laissa pas de lui faire encore peur, bien qu'il n'y eût plus rien à craindre. « Madame, lui dit-il, votre ennemi est mort, j'espère que vous ne refuserez plus le roi mon maître. — Ah! si fait, dit la Belle aux cheveux d'or, je le refuserai, si vous ne trouvez moyen, avant mon départ, de m'apporter de l'eau de la grotte ténébreuse.

Il y a proche d'ici une grotte profonde qui a bien six lieues de tour; on trouve à l'entrée deux dragons qui empêchent qu'on n'y entre, ils ont du feu dans la gueule et dans les yeux; puis lorsqu'on est dans la grotte, on trouve un grand trou dans lequel il faut descendre : il est plein de crapauds, de couleuvres et de serpents. Au fond de ce trou, il y a une petite cave où coule la fontaine de beauté et de santé : c'est de cette eau que je veux absolument. Tout ce qu'on en lave devient merveilleux; si l'on est belle, on demeure toujours belle; si on est laide, on devient belle; si l'on est jeune, on reste jeune; si l'on est vieille, on devient jeune. Vous jugez bien, Avenant, que je ne quitterai pas mon royaume sans en emporter.

— Madame, lui dit-il, vous êtes si belle, que cette eau vous est bien inutile; mais je suis un malheureux ambassadeur dont vous voulez la mort : je vais vous aller chercher ce que vous désirez, avec la certitude de n'en pouvoir revenir. » La Belle aux cheveux d'or ne changea point de dessein, et Avenant partit avec le petit chien Cabriolle, pour aller à la grotte ténébreuse chercher de l'eau de beauté. Tous ceux qu'il rencontrait sur le chemin disaient : « C'est une pitié de voir un garçon si aimable s'aller perdre de gaieté de cœur; il va seul à la grotte, et quand il irait lui centième, il n'en pourrait venir à bout. Pourquoi la prin-

cesse ne veut-elle que des choses impossibles? » Il continuait de marcher, et ne disait pas un mot; mais il était bien triste.

Il arriva vers le haut d'une montagne, où il s'assit pour se reposer un peu, et il laissa paître son cheval et courir Cabriolle après des mouches; il savait que la grotte ténébreuse n'était pas loin de là, il regardait s'il ne la verrait point; enfin il aperçut un vilain rocher noir comme de l'encre, d'où sortait une grosse fumée, et au bout d'un moment un des dragons qui jetait du feu par les yeux et par la gueule; il avait le corps jaune et vert, des griffes et une longue queue qui faisait plus de cent tours : Cabriolle vit tout cela et ne savait où se cacher, tant il avait de peur.

Avenant, tout résolu de mourir, tira son épée, et descendit avec une fiole que la Belle aux Cheveux d'or lui avait donnée pour la remplir de l'eau de beauté. Il dit à son petit chien Cabriolle : « C'est fait de moi! je ne pourrai jamais avoir de cette eau qui est gardée par les dragons; quand je serai mort, remplis la fiole de mon sang, et la porte à la princesse, pour qu'elle voie ce qu'elle me coûte; et puis va trouver le roi mon maître, et lui conte mon malheur. » Comme il parlait ainsi, il entendit qu'on l'appelait, « Avenant! Avenant! » Il dit : « Qui m'appelle? » et il vit un hibou dans le trou d'un vieux arbre, qui lui dit : « Vous m'avez retiré du filet des chasseurs où j'étais pris, et vous me sauvâtes la



vie; je vous promis que je vous le revaudrais, en voici le temps. Donnez-moi votre fiole; je sais tous les chemins de la grotte ténébreuse, je vais vous quérir l'eau de beauté. » Dame! qui fut bien aise? je vous le laisse à penser. Avenant lui donna vite sa fiole, et le hibou entra sans nul

empêchement dans la grotte. En moins d'un quart d'heure, il revint rapporter la bouteille bien bouchée. Avenant fut ravi, il le remercia de tout son cœur; et, remontant la montagne, il prit le chemin de la ville bien joyeux;

Il alla droit au palais, il présenta la fiole à la Belle aux cheveux d'or, qui n'eut plus rien à dire : elle remercia Avenant, et donna ordre de préparer tout ce qu'il lui fallait pour partir; puis elle se mit en voyage avec lui. Elle le trouvait bien aimable, et elle lui disait quelquefois : « Si vous aviez voulu, je vous aurais fait roi; nous ne serions point partis de mon royaume; » mais il répondait : « Je ne voudrais pas faire un si grand déplaisir à mon maître pour tous les royaumes de la terre, quoique je vous trouve plus belle que le soleil. »

Enfin, ils arrivèrent à la grande ville du roi, qui, sachant que la Belle aux cheveux d'or venait, alla au-devant d'elle, et lui fit les plus beaux présents du monde. Il l'épousa avec tant de réjouissances, que l'on ne parlait d'autre chose; mais la Belle aux cheveux d'or, qui aimait Avenant dans le fond de son cœur, n'était bien aise que quand elle le voyait, et elle le louait toujours : « Je ne serais point venue sans Avenant, disait-elle au roi; il a fallu qu'il ait fait des choses impossibles pour mon service : vous lui devez être obligé; il m'a donné de l'eau de beauté; je ne vieillirai jamais; je serai toujours belle. »

Les envieux qui écoutaient la reine dirent au roi : « Vous n'êtes point jaloux, et vous avez sujet de l'être; la reine aime si fort Avenant, qu'elle en perd le boire et le manger; elle ne fait que parler de lui et des obligations que vous lui avez, comme si tel autre que vous auriez envoyé n'en eût pas pas fait autant. » Le roi dit : « Vraiment, je m'en avise; qu'on aille le mettre dans la tour avec les fers aux pieds et aux mains. » L'on prit Avenant; et pour sa récompense d'avoir si bien servi le roi, on l'enferma dans la tour avec les fers aux pieds et aux mains. Il ne voyait personne que le geôlier, qui lui jetait un morceau de pain noir par un trou, et de l'eau dans une écuelle de terre; pourtant son petit chien Cabriolle ne le quittait point, il le consolait, et venait lui dire toutes les nouvelles.

Quand la Belle aux cheveux d'or sut sa disgrâce, elle se jeta aux pieds du roi, et, toute en pleurs, elle le pria de faire sortir Avenant de prison. Mais plus elle le priait, plus il se fâchait; songeant, c'est qu'elle l'aime, et il n'en voulut rien faire; elle n'en parla plus : elle était bien triste.

Le roi s'avisa qu'elle ne le trouvait peut-être pas assez beau; il eut envie de se frotter le visage avec de l'eau de beauté, afin que la reine l'aimât plus qu'elle ne faisait. Cette eau était dans la fiole sur le bord de la cheminée de la chambre de la reine : elle l'avait mise là pour la regarder plus souvent; mais une de ses femmes de chambre, voulant tuer une araignée avec un balai, jeta par malheur la fiole par terre, qui se cassa, et toute l'eau fut perdue. Elle balaya vitement, et ne sachant que faire, elle se souvint qu'elle avait vu dans le cabinet du roi une fiole toute semblable, pleine d'eau claire comme était l'eau de beauté; elle la prit adroitement sans rien dire, et la porta sur la cheminée de la reine.

L'eau qui était dans le cabinet du roi servait à faire mourir les princes et les grands seigneurs quand ils étaient criminels; au lieu de leur couper la tête ou de les pendre, on leur frottait le visage de cette eau, ils s'endormaient et ne se réveillaient plus. Un soir donc, le roi prit la fiole et se frotta bien le visage; puis il s'endormit et mourut. Le petit chien Cabriolle l'apprit des premiers, et ne manqua pas de l'aller dire à Avenant, qui lui dit d'aller trouver la Belle aux cheveux d'or, et de la faire souvenir du pauvre prisonnier.

Cabriolle se glissa doucement dans la presse, car il y avait grand bruit à la cour pour la mort du roi. Il dit à la reine : « Madame, n'oubliez pas le pauvre Avenant. » Elle se souvint aussitôt des peines qu'il avait souffertes à cause d'elle et de sa grande fidélité : elle sortit sans



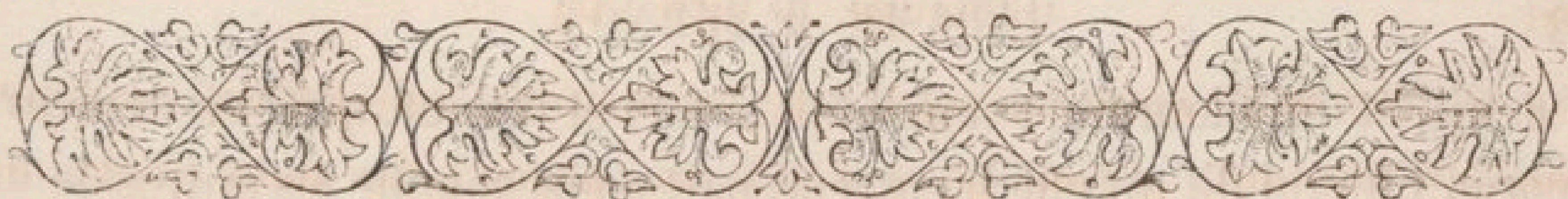
parler à personne, et fut droit à la tour, où elle ôta elle-même les fers des pieds et des mains d'Avenant; et, lui mettant une couronne d'or

sur la tête et le manteau royal sur les épaules, elle lui dit : « Venez, aimable Avenant, je vous fais roi et vous prends pour mon époux. » Il se jeta à ses pieds et la remercia. Chacun fut ravi de l'avoir pour maître ; il se fit la plus belle noce du monde, et la Belle aux cheveux d'or vécut longtemps avec le bel Avenant, tous deux heureux et satisfaits.

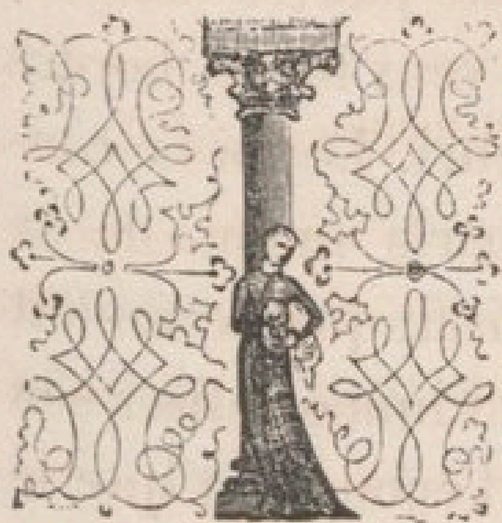
MORALITÉ.

Si par hasard un malheureux
Te demande ton assistance,
Ne lui refuse point un secours généreux :
Un bienfait tôt ou tard reçoit sa récompense.
Quand Avenant, avec tant de bonté,
Servait carpe et corbeau ; quand jusqu'au hibou même,
Sans être rebuté de sa laideur extrême,
Il conservait la liberté ;
Aurait-on pu jamais le croire,
Que ces animaux, quelque jour,
Le conduiraient au comble de la gloire,
Lorsqu'il voudrait du roi servir le tendre amour ?
Malgré tous les attraits d'une beauté charmante,
Qui commençait pour lui de sentir des désirs,
Il conserve à son maître, étouffant ses soupirs,
Une fidélité constante.
Toutefois sans raison il se voit accusé :
Mais quand à son bonheur il paraît plus d'obstacle,
Le ciel lui devait un miracle
Qu'à la vertu jamais le ciel n'a refusé.





L'OISEAU BLEU



Il était une fois un roi fort riche en terres et en argent ; sa femme mourut, il en fut inconsolable. Il s'enferma huit jours entiers dans un petit cabinet, où il se cassait la tête contre les murs, tant il était affligé. On craignit qu'il ne se tuât : on mit des matelas entre la tapisserie et la muraille, de sorte qu'il avait beau se frapper, il ne se faisait plus de mal. Tous ses sujets résolurent entre eux de l'aller voir, et de lui dire ce qu'ils pourraient de plus propre à soulager sa tristesse. Les uns préparaient des discours graves et sérieux, d'autres d'agréables, et même de réjouissants ; mais cela ne faisait aucune impression sur son esprit, à



peine entendait-il ce qu'on lui disait. Enfin il se présenta devant lui une femme si couverte de crêpes noirs, de voiles, de mantes, de longs habits

de deuil, et qui pleurait et sanglotait si fort et si haut, qu'il en demeura surpris. Elle lui dit qu'elle n'entreprenait point comme les autres de diminuer sa douleur, qu'elle venait pour l'augmenter, parce que rien n'était plus juste que de pleurer une bonne femme; que pour elle, qui avait eu le meilleur de tous les maris, elle faisait bien son compte de pleurer tant qu'il lui resterait des yeux à la tête. Là-dessus elle redoubla ses cris, et le roi à son exemple se mit à hurler.

Il la reçut mieux que les autres; il l'entretint des belles qualités de sa chère défunte, et elle renchérit sur celles de son cher défunt : ils causèrent tant et tant, qu'ils ne savaient plus que dire sur leur douleur. Quand la fine veuve vit la matière presque épuisée, elle leva un peu ses voiles, et le roi affligé se récréa la vue à regarder cette pauvre affligée, qui tournait et retournait fort à propos deux grands yeux bleus, bordés de longues paupières noires; son teint était assez fleuri. Le roi la considéra avec beaucoup d'attention; peu à peu il parla moins de sa femme, puis il n'en parla plus du tout. La veuve disait qu'elle voulait toujours pleurer son mari, le roi la pria de ne point immortaliser son chagrin. Pour conclusion, l'on fut tout étonné qu'il l'épousa, et que le noir se changea en vert et en couleur de rose : il suffit très-souvent de connaître le faible des gens pour entrer dans leur cœur et pour en faire tout ce que l'on veut.

Le roi n'avait eu qu'une fille de son premier mariage, qui passait pour la huitième merveille du monde; on la nommait Florine, parce qu'elle ressemblait à Flore, tant elle était fraîche, jeune et belle. On ne lui voyait guère d'habits magnifiques; elle aimait les robes de taffetas volant, avec quelques agrafes de pierreries, et force guirlandes de fleurs, qui faisaient un effet admirable quand elles étaient placées dans ses beaux cheveux. Elle n'avait que quinze ans lorsque le roi se remaria.

La nouvelle reine envoya quérir sa fille, qui avait été nourrie chez sa marraine la fée Soussio; mais elle n'en était ni plus gracieuse, ni plus belle : Soussio y avait voulu travailler, et n'avait rien gagné; elle ne laissait pas de l'aimer chèrement : on l'appelait Truitonne, car son visage avait autant de taches de rousseurs qu'une truite; ses cheveux noirs étaient si gras et si crasseux, que l'on n'y pouvait toucher, et sa peau jaune distillait de l'huile. La reine ne laissait pas de l'aimer à la folie, elle ne parlait que de la charmante Truitonne; et comme Florine avait toutes sortes d'avantages au-dessus d'elle, la reine s'en déses-

pérait ; elle cherchait tous les moyens possibles de la mettre mal auprès du roi : il n'y avait point de jour que la reine et Trüitonne ne fissent



quelque pièce à Florine. La princesse, qui était douce et spirituelle, tâchait de se mettre au-dessus de ce mauvais procédé.

Le roi dit un jour à la reine que Florine et Truitonne étaient assez grandes pour être mariées, et que le premier prince qui viendrait à la cour, il fallait faire en sorte de lui en donner une des deux. « Je prétends, répliqua la reine, que ma fille soit la première établie ; elle est plus âgée que la vôtre, et comme elle est mille fois plus aimable, il n'y a point à balancer là-dessus. » Le roi, qui n'aimait point la dispute, lui dit qu'il le voulait bien, et qu'il l'en faisait la maîtresse.

A quelque temps de là on apprit que le roi Charmant devait arriver. Jamais prince n'a porté plus loin la galanterie et la magnificence : son esprit et sa personne n'avaient rien qui ne répondît à son nom. Quand la reine sut ces nouvelles, elle employa tous les brodeurs, tous les tailleurs et tous les ouvriers à faire des ajustements à Truitonne : elle pria le roi que Florine n'eût rien de neuf ; et ayant gagné ses femmes, elle lui fit voler tous ses habits, toutes ses coiffures et toutes ses pierreries le jour même que Charmant arriva ; de sorte que lorsqu'elle se voulut parer, elle ne trouva pas un ruban. Elle vit bien d'où lui venait ce bon office ; elle envoya chez les marchands pour avoir des étoffes : ils répondirent que la reine avait défendu qu'on lui en donnât ; elle demeura donc avec une petite robe fort crasseuse, et sa honte était si grande, qu'elle se mit dans le coin de la salle lorsque le roi Charmant arriva.

La reine le reçut avec de grandes cérémonies; elle lui présenta sa fille plus brillante que le soleil, et plus laide, par toutes ses parures, qu'elle ne l'était ordinairement. Le roi en détourna les yeux, la reine voulait se persuader qu'elle lui plaisait trop, et qu'il craignait de s'engager; de sorte qu'elle la faisait toujours mettre devant lui. Il demanda s'il n'y avait pas encore une autre princesse appelée Florine? « Oui, dit Truitonne, en la montrant avec le doigt; la voilà qui se cache, parce qu'elle n'est pas brave. » Florine rougit, et devint si belle, si belle, que le roi Charmant demeura comme un homme ébloui. Il se leva promptement, et fit une profonde révérence à la princesse : « Madame, lui dit-il, votre incomparable beauté vous pare trop, pour que vous ayez besoin d'aucun secours étranger. — Seigneur, répliqua-t-elle, je vous avoue que je suis peu accoutumée à porter un habit aussi malpropre que l'est celui-ci; et vous m'auriez fait plaisir de ne vous pas apercevoir de moi. — Il serait impossible, s'écria Charmant, qu'une si merveilleuse princesse pût être en quelque lieu, et que l'on eût des yeux pour d'autre que pour elle. — Ah! dit la reine irritée, je passe bien mon temps à vous entendre; croyez-moi, seigneur, Florine est déjà assez coquette, elle n'a pas besoin qu'on lui dise tant de galanteries. » Le roi Charmant démêla aussitôt les motifs qui faisaient ainsi parler la reine; mais, comme il n'était pas de condition à se contraindre, il laissa paraître toute son admiration pour Florine, et l'entretint trois heures de suite.

La reine au désespoir, et Truitonne inconsolable de n'avoir pas la préférence sur la princesse, firent de grandes plaintes au roi, et l'obligèrent de consentir que pendant le séjour du roi Charmant l'on enfermerait Florine dans une tour, où ils ne se verraient point. En effet, aussitôt qu'elle fut retournée dans sa chambre, quatre hommes masqués la portèrent au haut de la tour, et l'y laissèrent dans la dernière désolation; car elle vit bien que l'on n'en usait ainsi que pour l'empêcher de plaire au roi, qui lui plaisait déjà fort, et qu'elle aurait bien voulu pour époux.

Comme il ne savait pas les violences que l'on venait de faire à la princesse, il attendait l'heure de la revoir avec mille impatiences; il voulut parler d'elle à ceux que le roi avait mis auprès de lui pour lui faire plus d'honneur; mais, par l'ordre de la reine, ils lui en dirent tout le mal qu'ils purent : qu'elle était coquette, inégale, de méchante humeur; qu'elle tourmentait ses amis et ses domestiques; qu'on ne pouvait être plus malpropre, et qu'elle poussait si loin l'avarice, qu'elle aimait

mieux être habillée comme une petite bergère, que d'acheter de riches étoffes de l'argent que lui donnait le roi son père. A tout ce détail, Charmant souffrait, et se sentait des mouvements de colère qu'il avait bien de la peine à modérer. « Non, disait-il en lui-même, il est impossible que le ciel ait mis une âme si mal faite dans le chef-d'œuvre de la nature : je conviens qu'elle n'était pas proprement mise quand je l'ai vue ; mais la honte qu'elle en avait prouve assez qu'elle n'est point accoutumée à se voir ainsi. Quoi! elle serait mauvaise avec cet air de modestie et de douceur qui enchante? Ce n'est pas une chose qui me tombe sous le sens ; il m'est bien plus aisé de croire que c'est la reine qui la décrie ainsi : l'on n'est pas belle-mère pour rien ; et la princesse Truitonne est une si laide bête, qu'il ne serait point extraordinaire qu'elle portât envie à la plus parfaite de toutes les créatures. »

Pendant qu'il raisonnait là-dessus, les courtisans qui l'environnaient devinaient bien à son air qu'ils ne lui avaient pas fait plaisir de parler mal de Florine ; il y en eut un plus adroit que les autres, qui, changeant de ton et de langage pour connaître les sentiments du prince, se mit à dire des merveilles de la princesse. A ces mots il se réveilla comme d'un profond sommeil, il entra dans la conversation, la joie se répandit sur son visage. Amour, amour, que l'on te cache difficilement! tu parais partout, sur les lèvres d'un amant, dans ses yeux, au son de sa voix : lorsque l'on aime, le silence, la conversation, la joie ou la tristresse, tout parle de ce qu'on ressent.

La reine, impatiente de savoir si le roi Charmant était bien touché, envoya querir ceux qu'elle avait mis dans sa confidence, et elle passa le reste de la nuit à les questionner : tout ce qu'ils lui disaient ne servait qu'à confirmer l'opinion où elle était, que le roi aimait Florine. Mais que vous dirai-je de la mélancolie de cette pauvre princesse? Elle était couchée par terre dans le donjon de cette terrible tour où les hommes masqués l'avaient emportée. « Je serais moins à plaindre, disait-elle, si l'on m'avait mise ici avant que j'eusse vu cet aimable roi : l'idée que j'en conserve ne peut servir qu'à augmenter mes peines. Je ne dois pas douter que c'est pour m'empêcher de le voir davantage que la reine me traite si cruellement. Hélas! que le peu de beauté dont le ciel m'a pourvue coûtera cher à mon repos! » Elle pleurait ensuite si amèrement, si amèrement que sa propre ennemie en aurait eu pitié, si elle avait été témoin de ses douleurs.

C'est ainsi que la nuit se passa. La reine, qui voulait engager le roi

Charmant par tous les témoignages qu'elle pourrait lui donner de son attention, lui envoya des habits d'une richesse et d'une magnificence sans pareille, faits à la mode du pays, et l'ordre des chevaliers d'Amour, qu'elle avait obligé le roi d'instituer le jour de leurs noces. C'était un cœur d'or émaillé de couleur de feu, entouré de plusieurs flèches, et percé d'une, avec ces mots : *Une seule me blesse.* La reine avait fait tailler pour Charmant un cœur d'un rubis gros comme un œuf d'autruche; chaque flèche était d'un seul diamant, longue comme le doigt; et la chaîne où ce cœur tenait était faite de perles, dont la plus petite pesait une livre; enfin, depuis que le monde est monde, il n'avait rien paru de tel.

Le roi, à cette vue, demeura si surpris, qu'il fut quelque temps sans parler : on lui présenta en même temps un livre dont les feuilles étaient de vélin, avec des miniatures admirables, la couverture d'or, chargée de pierreries; et les statuts de l'ordre des chevaliers d'Amour y étaient écrits d'un style fort tendre et fort galant. L'on dit au roi que la princesse qu'il avait vue le priait d'être son chevalier, et qu'elle lui envoyait ce présent. A ces mots, il osa se flatter que c'était celle qu'il aimait. « Quoi! la belle princesse Florine, s'écria-t-il, pense à moi d'une manière si généreuse et si engageante?—Seigneur, lui dit-on, vous vous méprenez au nom; nous venons de la part de l'aimable Truitonne. — C'est Truitonne qui me veut pour son chevalier? dit le roi d'un air froid et sérieux. Je suis fâché de ne pouvoir accepter cet honneur; mais un souverain n'est pas assez maître de lui pour prendre les engagements qu'il voudrait. Je sais ceux d'un chevalier, je voudrais les remplir tous, et j'aime mieux ne pas recevoir la grâce qu'elle m'offre, que m'en rendre indigne. » Il remit aussitôt le cœur, la chaîne et le livre dans la même corbeille; puis il envoya tout chez la reine, qui pensa étouffer de rage avec sa fille, de la manière méprisante dont le roi étranger avait reçu une faveur si particulière.

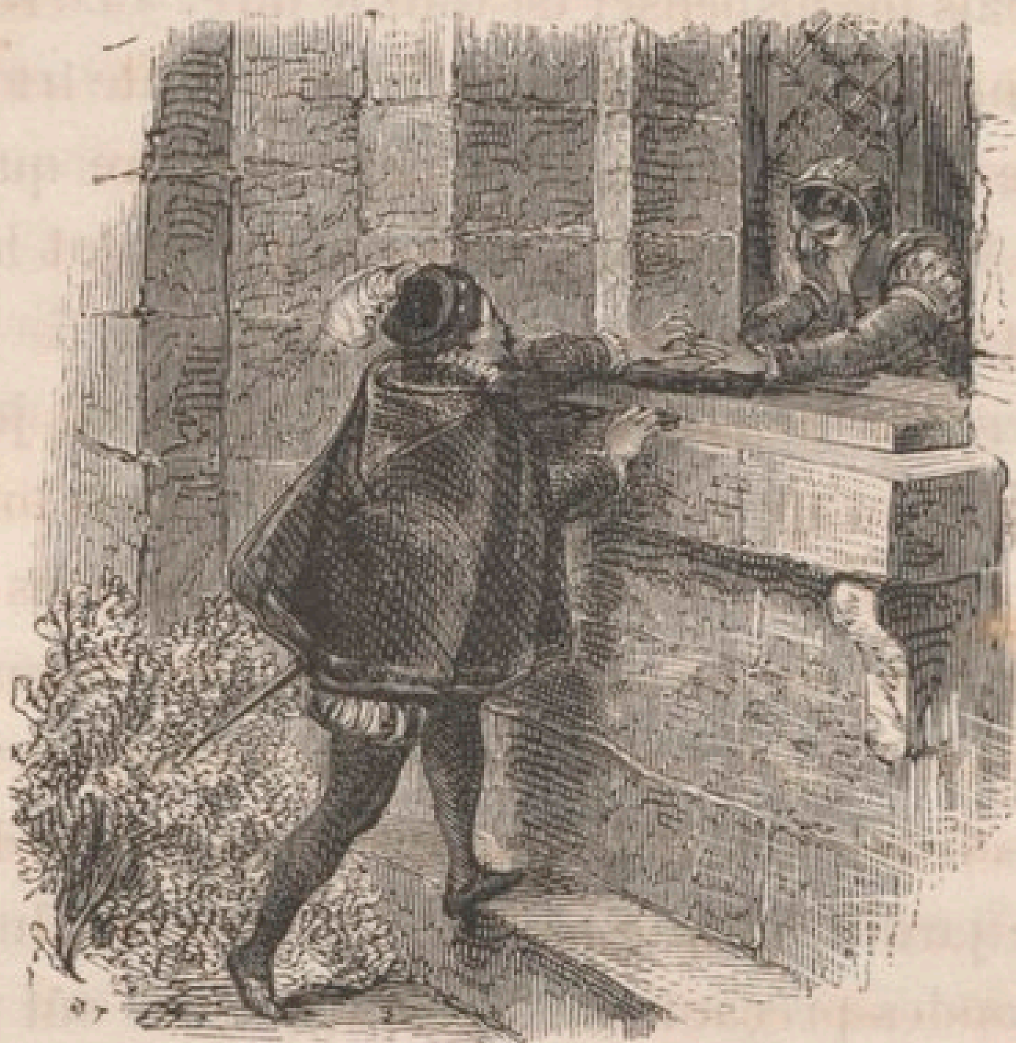
Lorsqu'il put aller chez le roi et la reine, il se rendit dans leur appartement : il espérait que Florine y serait; il regardait de tous côtés pour la voir. Dès qu'il entendait entrer quelqu'un dans la chambre, il tournait la tête brusquement vers la porte; il paraissait inquiet et chagrin. La malicieuse reine devinait assez ce qui se passait dans son âme, mais elle n'en faisait pas semblant. Elle ne lui parlait que de parties de plaisir; il lui répondait tout de travers; enfin il demanda où était la princesse Florine. « Seigneur, lui dit fièrement la reine, le roi son

père a défendu qu'elle sorte de chez elle jusqu'à ce que ma fille soit mariée. — Et quelle raison, répliqua le roi, peut-on avoir de tenir cette belle personne prisonnière? — Je l'ignore, dit la reine; et quand je le saurais, je pourrais me dispenser de vous le dire. » Le roi se sentait dans une colère inconcevable; il regardait Truitonne de travers, et songeait en lui-même que c'était à cause de ce petit monstre qu'on lui dérobait le plaisir de voir la princesse. Il quitta promptement la reine : sa présence lui causait trop de peine.

Quand il fut revenu dans sa chambre, il dit à un jeune prince qui l'avait accompagné, et qu'il aimait fort, de donner tout ce qu'on voudrait au monde pour gagner quelqu'une des femmes de la princesse, afin qu'il pût lui parler un moment. Ce prince trouva aisément des dames du palais qui entrèrent dans la confidence; il y en eut une qui l'assura que le soir même Florine serait à une petite fenêtre basse qui répondait sur le jardin, et que par là elle pourrait lui parler, pourvu qu'il prît de grandes précautions afin qu'on ne le sût pas; car, ajouta-t-elle, le roi et la reine sont si sévères, qu'ils me feraient mourir s'ils découvraient que j'eusse favorisé la passion de Charmant. Le prince, ravi d'avoir amené l'affaire jusque-là, lui promit tout ce qu'elle voulait, et courut faire sa cour au roi, en lui annonçant l'heure du rendez-vous. Mais la mauvaise confidente ne manqua pas d'aller avertir la reine de ce qui se passait, et de prendre ses ordres. Aussitôt elle pensa qu'il fallait envoyer sa fille à la petite fenêtre : elle l'instruisit bien, et Truitonne ne manqua rien, quoiqu'elle fût naturellement une grande bête.

La nuit était si noire, qu'il aurait été impossible au roi de s'apercevoir de la tromperie qu'on lui faisait, quand bien même il n'aurait pas été aussi prévenu qu'il l'était; de sorte qu'il s'approcha de la fenêtre avec des transports de joie inexprimables : il dit à Truitonne tout ce qu'il aurait dit à Florine pour la persuader de sa passion. Truitonne, profitant de la conjoncture, lui dit qu'elle se trouvait la plus malheureuse personne du monde d'avoir une belle-mère si cruelle, et qu'elle aurait toujours à souffrir jusqu'à ce que sa fille fût mariée. Le roi l'assura que, si elle le voulait pour son époux, il serait ravi de partager avec elle sa couronne et son cœur; là-dessus il tira sa bague de son doigt, et, la mettant à celui de Truitonne, il ajouta que c'était un gage éternel de sa foi, et qu'elle n'avait qu'à prendre l'heure pour partir en diligence. Truitonne répondit le mieux qu'elle put à ses empressements : il s'apercevait bien qu'elle ne disait rien qui vaille, et cela lui aurait fait de la

peine, sans qu'il se persuadait que la crainte d'être surprise par la reine lui ôtait la liberté de son esprit : il ne la quitta qu'à condition de



revenir le lendemain à pareille heure; ce qu'elle lui promit de tout son cœur.

La reine ayant su l'heureux succès de cette entrevue, elle s'en promit tout. Et en effet, le jour étant concerté, le roi vint la prendre dans une chaise volante, traînée par des grenouilles ailées : un enchanteur de ses amis lui avait fait ce présent. La nuit était fort noire; Truitonne sortit mystérieusement par une petite porte, et le roi, qui l'attendait, la reçut entre ses bras, et lui jura cent fois une fidélité éternelle. Mais comme il n'était pas d'humeur à voler longtemps dans sa chaise volante sans épouser la princesse qu'il aimait, il lui demanda où elle voulait que les noces se fissent. Elle lui dit qu'elle avait pour marraine une fée, qu'on nommait Soussio, qui était fort célèbre; qu'elle était d'avis d'aller à son château. Quoique le roi ne sût pas le chemin, il n'eut qu'à dire à ses grosses grenouilles de l'y conduire; elles connaissaient la carte générale de l'univers, et en peu de temps elles rendirent le roi et Truitonne chez Soussio.

Le château était si bien éclairé, qu'en arrivant le roi aurait connu son erreur, si la princesse ne s'était soigneusement couverte de son voile. Elle demanda sa marraine; elle lui parla en particulier, et lui conta comme quoi elle avait attrapé Charmant, et qu'elle la priait de l'apaiser. « Ah! ma fille, dit la fée, la chose ne sera pas facile; il aime

trop Florine : je suis certaine qu'il va nous faire désespérer. » Cependant le roi les attendait dans une salle dont les murs étaient de diamants si clairs et si nets, qu'il vit au travers Soussio et Truitonne causer ensemble. Il croyait rêver. « Quoi! disait-il, ai-je été trahi? Les démons ont-ils apporté cette ennemie de notre repos! Vient-elle pour troubler mon mariage? Ma chère Florine ne paraît point! son père l'a peut-être suivie! » Il pensait mille choses qui commençaient à le désoler. Mais ce fut bien pis quand elles entrèrent dans la salle, et que Soussio lui dit d'un ton absolu : « Roi Charmant, voici la princesse Truitonne à laquelle vous avez donné votre foi; elle est ma filleule, et je souhaite que vous l'épousiez tout à l'heure. — Moi, s'écria-t-il, moi, j'épouserais ce petit monstre! Vous me croyez d'un naturel bien docile quand vous me faites de telles propositions : sachez que je ne lui ai rien promis; si elle dit autrement, elle en a... — N'achevez pas, interrompit Soussio, et ne soyez jamais assez hardi pour me manquer de respect. — Je consens, répliqua le roi, de vous respecter autant qu'une fée est respectable, pourvu que vous me rendiez ma princesse. — Est-ce que je ne la suis pas, parjure? dit Truitonne en lui montrant sa bague. A qui as-tu donné cet anneau pour gage de ta foi? A qui as-tu parlé à la petite fenêtre, si ce n'est à moi? — Comment donc, reprit-il, j'ai été déçu et trompé? Non, non, je n'en serai point la dupe. Allons, allons, mes grenouilles; mes grenouilles, je veux partir tout à l'heure.

— Oh! ce n'est pas une chose en votre pouvoir, si je n'y consens, dit Soussio; » elle le toucha, et ses pieds s'attachèrent au parquet, comme si on les y avait cloués. « Quand vous me lapideriez, lui dit le roi, quand vous m'écorcheriez, je ne serai point à une autre qu'à Florine; j'y suis résolu, et vous pouvez après cela user de votre pouvoir à votre gré. » Soussio employa la douceur, les menaces, les promesses, les prières. Truitonne pleura, cria, gémit, se fâcha, s'apaisa. Le roi ne disait pas un mot, et, les regardant toutes deux avec l'air du monde le plus indigné, il ne répondait rien à tous leurs verbiages.

Il se passa ainsi vingt jours et vingt nuits, sans qu'elles cessassent de parler, sans manger, sans dormir et sans s'asseoir. Enfin Soussio, à bout et fatiguée, dit au roi : « Oh bien, vous êtes un opiniâtre, qui ne voulez pas entendre raison; choisissez, ou d'être sept ans en pénitence, pour avoir donné votre parole sans la tenir, ou d'épouser ma filleule. » Le roi, qui avait gardé un profond silence, s'écria tout d'un coup : « Faites de moi tout ce que vous voudrez, pourvu que je sois délivré de cette maus-

sade. — Maussade vous-même! dit Truitonne en colère; je vous trouve un plaisant roitelet, avec votre équipage marécageux, de venir jusqu'en mon pays me dire des injures et manquer à votre parole : si vous aviez pour quatre deniers d'honneur, en useriez-vous ainsi? — Voilà des reproches touchants, dit le roi d'un ton railleur. Voyez-vous qu'on a tort de ne pas prendre une si belle personne pour sa femme? — Non, non, elle ne la sera pas, s'écria Soussio en colère, tu n'as qu'à t'envoler par cette fenêtre, si tu veux, car tu seras sept ans Oiseau bleu. »

En même temps le roi change de figure; ses bras se couvrent de plumes, et forment des ailes; ses jambes et ses pieds deviennent noirs et menus; il lui croît des ongles crochus, son corps s'apetisse; il est tout garni de longues plumes fines et mêlées de bleu céleste; ses yeux s'arrondissent et brillent comme des soleils; son nez n'est plus qu'un bec d'ivoire; il s'élève sur sa tête une aigrette blanche, qui forme une couronne, il chante à ravir et parle de même. En cet état, il jette un cri douloureux de se voir ainsi métamorphosé, et s'envole à tire-d'aile pour fuir le funeste palais de Soussio.

Dans la mélancolie qui l'accable, il voltige de branche en branche, et ne choisit que les arbres consacrés à l'amour ou à la tristesse, tantôt sur les myrtes, tantôt sur les cyprès; il chante des airs lamentables, ou il déplore sa méchante fortune et celle de Florine. « En quel lieu ses ennemis l'ont-ils cachée? disait-il. Qu'est devenue cette belle victime? La barbarie de la reine la laisse-t-elle encore respirer? Où la chercherai-je? Suis-je condamné à passer sept ans sans elle? Peut-être que pendant ce temps on la mariera, et que je perdrai pour jamais l'espérance qui soutient ma vie. » Ces différentes pensées affligeaient l'Oiseau bleu à tel point qu'il voulait se laisser mourir.

D'un autre côté, la fée Soussio renvoya Truitonne à la reine, qui était bien inquiète comment les noces se seraient passées. Mais quand elle vit sa fille, et qu'elle lui raconta tout ce qui venait d'arriver, elle se mit dans une colère terrible, dont le contre-coup retomba sur la pauvre Florine. « Il faut, dit-elle, qu'elle se repente plus d'une fois d'avoir su plaire à Charmant. » Elle monta dans la tour avec Truitonne, qu'elle avait parée de ses plus riches habits; elle portait une couronne de diamants sur sa tête, et trois filles des plus riches barons de l'État tenaient la queue de son manteau royal; elle avait au pouce l'anneau du roi Charmant, que Florine remarqua le jour qu'ils parlèrent ensemble : elle fut étrangement surprise de voir Truitonne dans un si pompeux appareil.

« Voilà ma fille qui vient vous apporter des présents de sa noce, dit la reine; le roi Charmant l'a épousée : il l'aime à la folie; il n'a jamais été des gens plus satisfaits. Aussitôt on étale devant la princesse des étoffes d'or et d'argent, des pierreries, des dentelles, des rubans, qui étaient dans de grandes corbeilles de filigrammes d'or. En lui présentant toutes ces choses, Truitonne ne manquait pas de faire briller l'anneau du roi; de sorte que la princesse Florine ne pouvant plus douter de son malheur, elle s'écria, d'un air désespéré, qu'on ôtât de ses yeux tous ces présents si funestes; qu'elle ne voulait plus porter que du noir, ou plutôt qu'elle voulait présentement mourir. Elle s'évanouit, et la cruelle reine, ravie d'avoir si bien réussi, ne permit pas qu'on la secourût : elle la laissa seule dans le plus déplorable état du monde, et fut conter malicieusement au roi que sa fille était si transportée de tendresse, que rien n'égalait les extravagances qu'elle faisait; qu'il fallait bien se donner de garde de la laisser sortir de la tour. Le roi lui dit qu'elle pouvait gouverner cette affaire à sa fantaisie, et qu'il en serait toujours satisfait.

Lorsque la princesse revint de son évanouissement, et qu'elle réfléchit sur la conduite qu'on tenait avec elle, aux mauvais traitements qu'elle recevait de son indigne marâtre, et à l'espérance qu'elle perdait pour jamais d'épouser le roi Charmant, sa douleur devint si vive qu'elle pleura toute la nuit; en cet état elle se mit à sa fenêtre, où elle fit des regrets fort tendres et fort touchants. Quand le jour approcha, elle la ferma, et continua de pleurer.

La nuit suivante elle ouvrit la fenêtre, elle poussa de profonds soupirs et des sanglots, elle versa un torrent de larmes : le jour vint; elle se cacha dans sa chambre. Cependant le roi Charmant, ou pour mieux dire le bel Oiseau bleu, ne cessait point de voltiger autour du palais : il jugeait que sa chère princesse y était renfermée; et si elle faisait de tristes plaintes, les siennes ne l'étaient pas moins : il s'approchait des fenêtres le plus qu'il pouvait, pour regarder dans les chambres; mais la crainte que Truitonne ne l'aperçût, et ne se doutât que c'était lui, l'empêchait de faire ce qu'il aurait voulu. « Il y va de ma vie, disait-il en lui-même; si ces mauvaises princesses découvraient où je suis, elles voudraient se venger; il faudrait que je m'éloignasse, ou que je fusse exposé aux derniers dangers. » Ces raisons l'obligèrent à garder de grandes mesures, et d'ordinaire il ne chantait que la nuit.

Il y avait vis-à-vis de la fenêtre où Florine se mettait un cyprès d'une

hauteur prodigieuse, l'Oiseau bleu vint s'y percher. Il y fut à peine, qu'il entendit une personne qui se plaignait : « Souffrirai-je encore longtemps? disait-elle. La mort ne viendra-t-elle point à mon secours? Ceux qui la craignent ne la voient que trop tôt; je la desire, et la cruelle me fuit. Ah! barbare reine, que t'ai-je fait, pour me retenir dans une captivité si affreuse? N'as-tu pas assez d'autres endroits pour me désoler? Tu n'as qu'à me rendre témoin du bonheur que ton indigne fille goûte avec le roi Charmant! » L'Oiseau bleu n'avait pas perdu un mot de cette plainte, il en demeura bien surpris, et il attendait le jour avec la dernière impatience, pour voir la dame affligée; mais avant qu'il vint, elle avait fermé la fenêtre et s'était retirée.

L'Oiseau curieux ne manqua pas de revenir la nuit suivante; il faisait clair de lune; il vint une fille à la fenêtre de la tour qui commençait ses regrets : « Fortune, disait-elle, toi qui me flattais de régner, toi qui m'avais rendu l'amour de mon père, que t'ai-je fait pour me plonger tout d'un coup dans les plus amères douleurs? Est-ce dans un âge aussi tendre que le mien qu'on doit commencer à ressentir ton inconstance? Reviens, barbare, reviens s'il est possible; je te demande pour toute faveur de terminer ma fatale destinée. » L'Oiseau bleu écoutait; et plus il écoutait, plus il se persuadait que c'était son aimable princesse qui se plaignait; il lui dit : « Adorable Florine, merveille de nos jours! pourquoi voulez-vous finir si promptement les vôtres? Vos maux ne sont point sans remède. — Eh! qui me parle, s'écria-t-elle, d'une manière si consolante? — Un roi malheureux, reprit l'Oiseau, qui vous aime et n'aimera jamais que vous. — Un roi qui m'aime! ajouta-t-elle. Est-ce ici un piége que me tend mon ennemie? Mais au fond qu'y gagnera-t-elle? Si elle cherche à découvrir mes sentiments, je suis prête à lui en faire l'aveu. — Non, ma princesse, répondit-il, l'amant qui vous parle n'est point capable de vous trahir. » En achevant ces mots il vola sur la fenêtre. Florine eut d'abord grande peur d'un oiseau si extraordinaire, qui parlait avec autant d'esprit que s'il avait été homme, quoiqu'il conservât le petit son de voix d'un rossignol; mais la beauté de son plumage et ce qu'il lui dit la rassura. « M'est-il permis de vous revoir, ma princesse? s'écria-t-il. Puis-je goûter un bonheur si parfait sans mourir de joie? Mais, hélas! que cette joie est troublée par votre captivité, et l'état où la méchante Soussio m'a réduit pour sept ans. — Et qui êtes-vous, charmant oiseau? dit la princesse en le caressant. — Vous avez dit mon nom, ajouta le roi, et vous feignez de ne me pas connaître. — Quoi! le plus grand roi du

monde! Quoi! le roi Charmant, dit la princesse, serait le petit oiseau que je tiens? — Hélas! belle Florine, il n'est que trop vrai, reprit-il; et si quelque chose m'en peut consoler, c'est que j'ai préféré cette peine à celle de renoncer à la passion que j'ai pour vous. — Pour moi! dit Florine. Ah! ne cherchez point à me tromper! Je sais, je sais que vous avez épousé Truitonne; j'ai reconnu votre anneau à son doigt, je l'ai vue toute brillante des diamants que vous lui avez donnés : elle est venue m'insulter dans ma triste prison, chargée d'une riche couronne et d'un manteau royal qu'elle tenait de votre main, pendant que j'étais chargée de chaînes et de fers.

— Vous avez vu Truitonne en cet équipage? interrompit le roi; sa mère et elle ont osé vous dire que ces joyaux venaient de moi? O ciel! est-il possible que j'entende des mensonges si affreux, et que je ne puisse m'en venger aussitôt que je le souhaite? Sachez qu'elles ont voulu me décevoir; qu'abusant de votre nom elles m'ont engagé d'enlever cette laide Truitonne; mais aussitôt que je connus mon erreur, je voulus l'abandonner, et je choisis enfin d'être Oiseau bleu sept ans de suite, plutôt que de manquer à la fidélité que je vous ai vouée. »

Florine avait un plaisir si sensible d'entendre parler son aimable amant, qu'elle ne se souvenait plus des malheurs de sa prison. Que ne lui dit-elle pas pour le consoler de sa triste aventure, et pour le persuader qu'elle ne ferait pas moins pour lui qu'il avait fait pour elle? Le jour paraissait, la plupart des officiers étaient déjà levés, que l'Oiseau bleu et la princesse parlaient encore ensemble : ils se séparèrent avec mille peines, après s'être promis que toutes les nuits ils s'entretiendraient ainsi.

La joie de s'être trouvés était si extrême, qu'il n'est point de termes capables de l'exprimer; chacun de son côté remerciait l'Amour et la Fortune. Cependant Florine s'inquiétait pour l'Oiseau bleu : « Qui le garantira des chasseurs, disait elle, ou de la serre aiguë de quelque aigle, ou de quelque vautour affamé, qui le mangera avec autant d'appétit que si ce n'était pas un grand roi? O ciel! que deviendrais je si ses plumes légères et fines, poussées par le vent, venaient jusque dans ma prison m'annoncer le désastre que je crains? » Cette pensée empêcha que la pauvre princesse fermât les yeux; car lorsque l'on aime, les illusions paraissent des vérités, et ce que l'on croyait empossible dans un autre temps semble aisé en celui-là; de sorte qu'elle passa le jour à pleurer, jusqu'à ce que l'heure fût venue de se mettre à sa fenêtre.

Le charmant Oiseau, caché dans le creux d'un arbre, avait été tout le jour occupé à penser à la belle princesse. « Que je suis content, disait-il, de l'avoir retrouvée! qu'elle est engageante! que je sens vivement les bontés qu'elle me témoigne! » Ce tendre amant comptait jusqu'aux moindres moments de la pénitence qui l'empêchait de l'épouser, et jamais on n'en a désiré la fin avec plus de passion. Comme il voulait faire à Florine toutes les galanteries dont il était capable, il vola jusqu'à la ville capitale de son royaume : il fut à son palais, il entra dans son cabinet par une vitre qui était cassée; il prit des pendants d'oreilles de diamants, si parfaits et si beaux, qu'il n'y en avait point au monde qui en approchassent; il les apporta le soir à Florine, et la pria de s'en parer. « J'y consentirais, lui dit-elle, si vous me voyiez le jour; mais puisque je ne vous parle que la nuit, je ne les mettrai pas. » L'Oiseau lui promit de prendre si bien son temps, qu'il viendrait à la tour à l'heure qu'elle voudrait : aussitôt elle mit les pendants d'oreilles, et la nuit se passa à causer comme s'était passée l'autre.

Le lendemain l'Oiseau bleu retourna dans son royaume; il fut à son palais, il entra dans son cabinet par la vitre rompue, et il en apporta les plus riches bracelets que l'on eût encore vus : ils étaient d'une seule émeraude, taillés en facettes, creusés par le milieu, pour y passer la main et le bras. « Pensez-vous, lui dit la princesse, que mes sentiments pour vous aient besoin d'être cultivés par des présents? Ah! que vous les connaîtriez mal! — Non, madame: répliqua-t-il, je ne crois pas que les bagatelles que je vous offre soient nécessaires pour me conserver votre tendresse; mais la mienne serait blessée si je négligeais aucune occasion de vous marquer mon attention; et quand vous ne me voyez point, ces petits bijoux me rappellent à votre souvenir. » Florine lui dit là-dessus mille choses obligeantes, auxquelles il répondit par mille autres, qui ne l'étaient pas moins.

La nuit suivante, l'Oiseau amoureux ne manqua pas d'apporter à sa belle une montre d'une grandeur raisonnable, qui était dans une perle : l'excellence du travail surpassait celle de la matière. « Il est inutile de me régaler d'une montre, dit-elle galamment; quand vous êtes éloigné de moi, les heures me paraissent sans fin; quand vous êtes avec moi, elles passent comme un songe : ainsi je ne puis leur donner une juste mesure. — Hélas! ma princesse, s'écria l'Oiseau bleu, j'en ai la même opinion que vous, et je suis persuadé que je renchéris encore sur la délicatesse. — Après ce que vous souffrez pour me conserver votre

cœur, répliqua-t-elle, je suis en état de croire que vous avez porté l'amitié et l'estime aussi loin qu'elles peuvent aller. »

Dès que le jour paraissait, l'Oiseau volait dans le fond de son arbre, où des fruits lui servaient de nourriture; quelquefois encore il chantait de beaux airs, sa voix ravissait les passants; ils l'entendaient et ne voyaient personne; aussi il était conclu que c'était des esprits. Cette opinion devint si commune, que l'on n'osait entrer dans le bois : on rapportait mille aventures fabuleuses qui s'y étaient passées; et la terreur générale fit la sûreté particulière de l'Oiseau bleu.

Il ne se passait aucun jour sans qu'il fît un présent à Florine; tantôt un collier de perles, ou des bagues des plus brillantes et des mieux



mises en œuvre, des attaches de diamant, des poinçons, des bouquets de pierreries qui imitaient la couleur des fleurs, des livres agréables, des médailles; enfin, elle avait un amas de richesses merveilleuses : elle ne s'en parait jamais que la nuit, pour plaire au roi; et le jour, n'ayant point d'endroit à les mettre, elle les cachait soigneusement dans sa paillasse.

Deux années s'écoulèrent ainsi sans que Florine se plaignît une seule fois de sa captivité. Et comment s'en serait-elle plainte? Elle avait la satisfaction de parler toute la nuit à ce qu'elle aimait : il ne s'est jamais dit tant de jolies choses. Bien qu'elle ne vît personne, et que l'Oiseau passât le jour dans le creux d'un arbre, ils avaient mille nouveautés à se raconter; la matière était inépuisable, leur cœur et leur esprit fournissaient abondamment des sujets de conversation.

Cependant la malicieuse reine qui la retenait si cruellement en prison faisait d'inutiles efforts pour marier Truitonne; elle envoyait des ambassadeurs à tous les princes dont elle connaissait le nom : dès qu'ils arrivaient, on les congédiait brusquement. « S'il s'agissait de la princesse Florine, vous seriez reçus avec joie, leur disait-on; mais pour Truitonne, elle peut rester vestale sans que personne s'y oppose. » A ces nouvelles, sa mère et elle s'emportaient de colère contre l'innocente princesse qu'elles persécutaient. « Quoi! malgré sa captivité, cette arrogante nous traversera! disaient-elles. Quel moyen de lui pardonner les mauvais tours qu'elle nous fait? Il faut qu'elle ait des correspondances secrètes dans les pays étrangers : c'est tout au moins une criminelle d'État; traitons-la sur ce pied, et cherchons tous les moyens possibles de la convaincre. »

Elles finirent leur conseil si tard, qu'il était plus de minuit lorsqu'elles résolurent de monter dans la tour pour l'interroger. Elle était avec l'Oiseau bleu à la fenêtre, parée de ses pierreries, coiffée de ses beaux cheveux, avec un soin qui n'est pas naturel aux personnes affligées; sa chambre et son lit étaient jonchés de fleurs, et quelques pastilles d'Espagne qu'elle venait de brûler répandaient une odeur excellente. La reine écouta à la porte; elle crut entendre chanter un air à deux parties, car Florine avait une voix presque céleste; en voici les paroles, qui lui parurent tendres :

Que notre sort est déplorable,
Et que nous souffrons de tourments
Pour nous aimer trop constamment!
Mais c'est en vain qu'on nous accable :
Malgré nos cruels ennemis,
Nos cœurs seront toujours unis.

Quelques soupirs finirent leur petit concert.

« Ah! ma Truitonne, nous sommes trahies, » s'écria la reine en ouvrant brusquement la porte et se jetant dans la chambre. Que devint Florine à cette vue? Elle poussa promptement sa petite fenêtre, pour donner le temps à l'Oiseau royal de s'envoler. Elle était bien plus occupée de sa conservation que de la sienne propre; mais il ne se sentit pas la force de s'éloigner : ses yeux perçants lui avaient découvert le péril où sa princesse était exposée. Il avait vu la reine et Truitonne; quelle affliction de n'être pas en état de défendre sa maîtresse! Elles s'appro-

chèrent d'elle comme des furies qui voulaient la dévorer. « L'on sait vos intrigues contre l'État, s'écria la reine; ne pensez pas que votre rang vous sauve des châtiments que vous méritez. — Et avec qui, madame? répliqua la princesse. N'êtes-vous pas ma geôlière depuis deux ans? Ai-je vu d'autres personnes que celles que vous m'avez envoyées? » Pendant qu'elle parlait, la reine et sa fille l'examinaient avec une surprise sans pareille; son admirable beauté et son extraordinaire parure les éblouissaient. « Et d'où vous viennent, madame, dit la reine, ces pierreries qui brillent plus que le soleil? Nous ferez-vous accroire qu'il y en a des mines dans cette tour? — Je les y ai trouvées, répliqua Florine, c'est tout ce que j'en sais. » La reine la regardait attentivement pour pénétrer jusqu'au fond de son cœur ce qui s'y passait. « Nous ne sommes pas vos dupes, dit-elle, vous pensez nous en faire accroire; mais, princesse, nous savons ce que vous faites depuis le matin jusqu'au soir. On vous a donné tous ces bijoux dans la seule vue de vous obliger à vendre le royaume de votre père. — Je serais fort en état de le livrer, répondit-elle avec un sourire dédaigneux; une princesse infortunée, qui languit dans les fers depuis si longtemps, peut beaucoup dans un complot de cette nature. — Et pour qui donc, reprit la reine, êtes-vous coiffée comme une petite coquette, votre chambre pleine d'odeurs, et votre personne si magnifique, qu'au milieu de la cour vous seriez moins parée? — J'ai assez de loisir, dit la princesse, il n'est pas extraordinaire que j'en donne quelques moments à m'habiller; j'en passe tant d'autres à pleurer mes malheurs, que ceux-là ne sont pas à me reprocher. — Ça, ça, voyons, dit la reine, si cette innocente personne n'a point quelque traité fait avec les ennemis. » Elle chercha elle-même partout; et, venant à la paillasse, qu'elle fit vider, elle y trouva une si grande quantité de diamants, de perles, de rubis, d'émeraudes et de topazes, qu'elle ne savait d'où cela venait. Elle avait résolu de mettre en quelque lieu des papiers pour perdre la princesse; dans le temps qu'on n'y prenait pas garde, elle en cacha dans la cheminée; mais par bonheur l'Oiseau bleu était perché au-dessus, qui voyait mieux qu'un lynx, et qui écoutait tout; il s'écria : « Prends garde à toi, Florine, voilà ton ennemie qui veut te faire une trahison. » Cette voix, si peu attendue, épouvanta à tel point la reine, qu'elle n'osa faire ce qu'elle avait médité. « Vous voyez, madame, dit la princesse, que les esprits qui volent en l'air me sont favorables. — Je crois, dit la reine outrée de colère, que les démons s'intéressent pour vous; mais, malgré eux, votre père saura se

faire justice. — Plût au ciel, s'écria Florine, n'avoir à craindre que la fureur de mon père! Mais la vôtre, madame, est plus terrible. »

La reine la quitta, troublée de tout ce qu'elle venait de voir et d'entendre ; elle tint conseil sur ce qu'elle devait faire contre la princesse : on lui dit que si quelque fée ou quelque enchanteur la prenaient sous leur protection, le vrai secret pour les irriter serait de lui faire de nouvelles peines, et qu'il serait mieux d'essayer de découvrir son intrigue. La reine approuva cette pensée; elle envoya coucher dans sa chambre une jeune fille qui contrefaisait l'innocente : elle eut ordre de lui dire qu'on la mettait auprès d'elle pour la servir. Mais quelle apparence de donner dans un panneau si grossier? La princesse la regarda comme son espionne; l'on n'en peut ressentir une douleur plus violente. « Quoi! je ne parlerai plus à cet oiseau qui m'est si cher, disait-elle? Il m'aidait à supporter mes malheurs, je soulageais les siens; notre tendresse nous suffisait. Que va-t-il faire? Que ferai-je moi-même? » En pensant à toutes ces choses, elle versait des ruisseaux de larmes.

Elle n'osait plus se mettre à la petite fenêtre, quoiqu'elle l'entendît voltiger autour : elle mourait d'envie de lui ouvrir ; mais elle craignait d'exposer la vie de ce cher amant. Elle passa un mois entier sans paraître; l'Oiseau bleu se désespérait : quelles plaintes ne faisait-il pas? Comment vivre sans voir sa princesse? Il n'avait jamais mieux ressenti les maux de l'absence et ceux de sa métamorphose; il cherchait inutilement des remèdes à l'un et à l'autre : après s'être creusé la tête, il ne trouvait rien qui le soulageât.

L'espionne de la princesse, qui veillait jour et nuit depuis un mois, se sentit si accablée de sommeil, qu'enfin elle s'endormit profondément. Florine s'en aperçut; elle ouvrit sa petite fenêtre, et dit :

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Ce sont là ses propres paroles, auxquelles l'on n'a voulu rien changer. L'Oiseau les entendit si bien, qu'il vint promptement sur la fenêtre. Quelle joie de se revoir! Qu'ils avaient de choses à se dire! Les amitiés et les protestations de fidélité se renouvelèrent mille et mille fois : la princesse n'ayant pu s'empêcher de répandre des larmes, son amant s'attendrit beaucoup, et la consola de son mieux. Enfin l'heure de se quitter étant venue, sans que la geôlière se fût réveillée, ils se dirent l'adieu du monde le plus touchant. Le lendemain encore l'espionne

s'endormit, la princesse diligemment se mit à la fenêtre ; puis elle dit comme la première fois :

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Aussitôt l'Oiseau vint, et la nuit se passa comme l'autre, sans bruit et sans éclat, dont nos amants étaient ravis : ils se flattaient que la surveillante prendrait tant de plaisir à dormir, qu'elle en ferait autant toutes les nuits. Effectivement la troisième se passa encore très-heureusement; mais, pour celle qui suivit, la dormeuse ayant entendu quelque bruit, elle écouta sans faire semblant de rien ; puis elle regarda de son mieux, et vit au clair de la lune le plus bel Oiseau de l'univers qui parlait à la princesse, qui la caressait avec sa patte, qui la becquetait doucement ; enfin elle entendit plusieurs choses de leur conversation, et demeura très-étonnée ; car l'Oiseau parlait comme un amant, et la belle Florine lui répondait avec tendresse.

Le jour parut, ils se dirent adieu; et, comme s'ils eussent eu un pressentiment de leur prochaine disgrâce, ils se quittèrent avec une peine extrême : la princesse se jeta sur son lit toute baignée de ses larmes, et le roi retourna dans le creux de son arbre. Sa geôlière courut chez la reine ; elle lui apprit tout ce qu'elle avait vu et entendu. La reine envoya quérir Truitonne et ses confidentes ; elles raisonnèrent longtemps ensemble, et conclurent que l'Oiseau bleu était le roi Charmant. « Quel affront ! s'écria la reine. Quel affront, ma Truitonne ! Cette insolente princesse, que je croyais si affligée, jouissait en repos des agréables conversations de notre ingrat ! Ah ! je me vengerai d'une manière si sanglante, qu'il en sera parlé. » Truitonne la pria de n'y perdre pas un moment, et comme elle se croyait plus intéressée dans l'affaire que la reine, elle mourait de joie lorsqu'elle pensait à tout ce qu'on ferait pour désoler l'amant et la maîtresse.

La reine renvoya l'espionne dans la tour; elle lui ordonna de ne témoigner ni soupçon ni curiosité, et de paraître plus endormie qu'à l'ordinaire. Elle se coucha de bonne heure, elle ronfla de son mieux ; et la pauvre princesse, ouvrant la petite fenêtre, s'écria :

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Mais elle l'appela toute la nuit inutilement, il ne parut point; car la

méchante reine avait fait attacher aux cyprès des épées, des couteaux, des rasoirs, des poignards; et lorsqu'il vint à tire-d'aile s'abattre dessus, ces armes meurtrières lui coupèrent les pieds; il tomba sur d'autres, qui lui coupèrent les ailes; et enfin, tout percé, il se sauva avec mille peines jusqu'à son arbre, laissant une longue trace de sang.

Que n'étiez-vous là, belle princesse, pour soulager cet Oiseau royal? Mais elle serait morte, si elle l'avait vu dans un état si déplorable! Il ne voulait prendre aucun soin de sa vie, persuadé que c'était Florine qui lui avait fait jouer ce mauvais tour. « Ah ! barbare, disait-il douloureusement, est-ce ainsi que tu payes la passion la plus pure et la plus tendre qui sera jamais? Si tu voulais ma mort, que ne me la demandais-tu toi-même : elle m'aurait été chère de ta main? Je venais te trouver avec tant d'amour et de confiance! Je souffrais pour toi, et je souffrais sans me plaindre! Quoi ! tu m'as sacrifié à la plus cruelle des femmes! Elle était notre ennemie commune; tu viens de faire ta paix à mes dépens. C'est toi, Florine, c'est toi qui me poignardes! Tu as emprunté la main de Truitonne, et tu l'as conduite jusque dans mon sein! » Ces funestes idées l'accablèrent à un tel point, qu'il résolut de mourir.

Mais mon ami l'enchanteur, qui avait vu revenir chez lui les grenouilles volantes avec le chariot, sans que le roi parût, se mit si en peine de ce qui pouvait lui être arrivé, qu'il parcourut huit fois toute la terre



pour le chercher, sans qu'il lui fût possible de le trouver. Il faisait son neuvième tour, lorsqu'il passa dans le bois où il était, et, selon les rè-

gles qu'il s'était prescrites, il sonna du cor assez longtemps, et puis il cria cinq fois de toute sa force : « Roi Charmant, roi Charmant, où êtes-vous? » Le roi reconnut la voix de son meilleur ami : « Approchez, lui dit-il, de cet arbre, et voyez le malheureux roi que vous chérissez noyé dans son sang. » L'enchanteur tout surpris regardait de tous côtés sans rien voir : « Je suis Oiseau bleu, dit le roi d'une voix faible et languissante. » A ces mots l'enchanteur le trouva sans peine dans son petit nid. Un autre que lui aurait été étonné plus qu'il ne le fut ; mais il n'ignorait aucun tour de l'art nécromancien : il ne lui en coûta que quelques paroles pour arrêter le sang qui coulait encore; et avec des herbes qu'il trouva dans le bois, et sur lesquelles il dit deux mots de grimoire, il guérit le roi aussi parfaitement que s'il n'avait pas été blessé.

Il le pria ensuite de lui apprendre par quelle aventure il était devenu oiseau, et qui l'avait blessé si cruellement. Le roi contenta sa curiosité ; il lui dit que c'était Florine qui avait décelé le mystère amoureux des visites secrètes qu'il lui rendait ; et que, pour faire sa paix avec la reine, elle avait consenti à laisser garnir le cyprès de poignards et de rasoirs, par lesquels il avait été presque haché : il se récria mille fois sur l'infidélité de cette princesse, et dit qu'il s'estimerait heureux d'être mort avant que d'avoir connu son méchant cœur. Le magicien se déchaîna contre elle et contre toutes les femmes ; il conseilla au roi de l'oublier. « Quel malheur serait le vôtre, lui dit-il, si vous étiez capable d'aimer plus longtemps cette ingrate? Après ce qu'elle vient de vous faire, l'on en doit tout craindre. » L'Oiseau bleu n'en put demeurer d'accord, il aimait trop chèrement Florine; et l'enchanteur, qui connut ses sentiments, malgré le soin qu'il prenait de les cacher, lui dit d'une manière agréable :

Accablé d'un cruel malheur,
En vain l'on parle et l'on raisonne;
On n'écoute que sa douleur,
Et point les conseils qu'on nous donne.

Il faut laisser faire le temps :
Chaque chose a son point de vue,
Et quand l'heure n'est pas venue,
On se tourmente vainement.

Le royal Oiseau en convint, et pria son ami de le porter chez lui, et de le mettre dans une cage, où il fût à couvert de la patte du chat et de

toute arme meurtrière. « Mais, lui dit l'enchanteur, resterez-vous encore cinq ans dans un état si déplorable et si peu convenable à vos affaires et à votre dignité? Car enfin, vous avez des ennemis qui soutiennent que vous êtes mort; ils veulent envahir votre royaume : je crains bien que vous ne l'ayez perdu avant d'avoir recouvré votre première forme. — Ne pourrai-je pas, répliqua-t-il, aller dans mon palais, et gouverner tout comme je faisais ordinairement?

— Oh! s'écria son ami, la chose est difficile! Tel qui veut obéir à un homme ne veut pas obéir à un perroquet; tel vous craint étant roi, étant environné de grandeur et de faste, qui vous arrachera toutes les plumes vous voyant un petit oiseau. — Ah! faiblesse humaine, brillant extérieur! s'écria le roi. Encore que tu ne signifies rien pour le mérite et pour la vertu, tu ne laisses pas d'avoir des endroits décevants, dont on ne saurait presque se défendre! Eh bien, continua-t-il, soyons philosophe, méprisons ce que nous ne pouvons obtenir, notre parti ne sera point le plus mauvais. — Je ne me rends pas sitôt, dit le magicien, j'espère trouver quelques bons expédients. »

Florine, la triste Florine, désespérée de ne plus voir le roi, passait les jours et les nuits à sa fenêtre, répétant sans cesse :

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

La présence de son espionne ne l'en empêchait point; son désespoir était tel, qu'elle ne ménageait plus rien. « Qu'êtes-vous devenu, roi Charmant? s'écriait-elle. Nos communs ennemis vous ont-ils fait ressentir les cruels effets de leur rage? Avez-vous été sacrifié à leurs fureurs? Hélas! hélas! n'êtes-vous plus? Ne dois-je plus vous voir? ou, fatigué de mes malheurs, m'avez-vous abandonnée à la dureté de mon sort? » Que de larmes, que de sanglots suivaient ses tendres plaintes! Que les heures étaient devenues longues par l'absence d'un amant si aimable et si cher! La princesse, abattue, malade, maigre et changée, pouvait à peine se soutenir; elle était persuadée que tout ce qu'il y a de plus funeste était arrivé au roi.

La reine et Truitonne triomphaient; la vengeance leur faisait plus de plaisir que l'offense ne leur avait fait de peine. Et au fond, de quelle offense s'agissait-il? Le roi Charmant n'avait pas voulu épouser un petit monstre, qu'il avait mille sujets de haïr. Cependant le père de Florine, qui devenait vieux, tomba malade et mourut. La fortune de la méchante

reine et de sa fille changea de face : elles étaient regardées comme des favorites qui avaient abusé de leur faveur ; le peuple mutiné courut au palais demander la princesse Florine, la reconnaissant pour souveraine. La reine irritée voulut traiter l'affaire avec hauteur ; elle parut sur un balcon, et menaça les mutins. En même temps la sédition devint générale, on enfonce les portes de son appartement, on le pille, et on l'assomme à coups de pierres. Truitonne s'enfuit chez sa marraine la fée Soussio ; elle ne courait pas moins de danger que sa mère.

Les grands du royaume s'assemblèrent promptement, et montèrent à la tour où la princesse était fort malade : elle ignorait la mort de son père et le supplice de son ennemie. Quand elle entendit tant de bruit, elle ne douta pas qu'on ne vînt la prendre pour la faire mourir, elle n'en fut point effrayée : la vie lui était odieuse depuis qu'elle avait perdu l'Oiseau bleu. Mais les sujets, s'étant jetés à ses pieds, lui apprirent le changement qui venait d'arriver à sa fortune : elle n'en fut point émue. Ils la portèrent dans son palais, et la couronnèrent.

Les soins infinis que l'on prit de sa santé, et l'envie qu'elle avait d'aller chercher l'Oiseau bleu, contribuèrent beaucoup à la rétablir et lui donnèrent bientôt assez de force pour nommer un Conseil, afin d'avoir soin de son royaume en son absence ; de plus elle prit pour des mille millions de pierreries, et elle partit une nuit toute seule, sans que personne sût où elle allait.

L'enchanteur qui prenait soin des affaires du roi Charmant, n'ayant pas assez de pouvoir pour détruire ce que Soussio avait fait, s'avisa de l'aller trouver et de lui proposer quelque accommodement, en faveur duquel elle rendrait au roi sa figure naturelle ; il prit les grenouilles et vola chez la fée, qui causait dans ce moment avec Truitonne. D'un enchanteur à une fée il n'y a que la main ; ils se connaissaient depuis cinq ou six cents ans, et dans cet espace de temps ils avaient été mille fois bien et mal ensemble. Elle le reçut très-agréablement : « Que veut mon compère ? lui dit-elle (c'est ainsi qu'ils se nomment tous). Y a-t-il quelque chose pour son service qui dépende de moi ? — Oui, ma commère, dit le magicien, vous pouvez tout pour ma satisfaction ; il s'agit du meilleur de mes amis, d'un roi que vous avez rendu infortuné. — Ah ! ah ! je vous entends, compère, s'écria Soussio, j'en suis fâchée ; mais il n'y a point de grâce à espérer pour lui s'il ne veut épouser ma filleule ; la voilà belle et jolie, comme vous voyez : qu'il se consulte. »

L'enchanteur pensa demeurer muet, tant il la trouva laide ; cepen-

dant il ne pouvait se résoudre à s'en aller sans régler quelque chose avec elle, parce que le roi avait couru mille risques depuis qu'il était en cage. Le clou qui l'accrochait s'était rompu; la cage était tombée, et Sa Majesté emplumée souffrit beaucoup de cette chute; Minet, qui se trouva dans la chambre lorsque cet accident arriva, lui donna un coup de griffe dans l'œil, dont il pensa rester borgne. Une autre fois, on avait oublié de lui donner à boire; il allait le grand chemin d'avoir la pepie, quand on l'en garantit par quelques gouttes d'eau. Un petit coquin de singe, s'étant échappé, attrapa ses plumes au travers des barreaux de la cage, et il l'épargna aussi peu qu'il aurait fait un geai ou un merle. Le pire de tout cela, c'est qu'il était sur le point de perdre son royaume; ses héritiers faisaient tous les jours des fourberies nouvelles pour prouver qu'il était mort. Enfin l'enchanteur conclut avec sa commère Soussio qu'elle mènerait Truitonne dans le palais du roi Charmant; qu'elle y resterait quelques mois, pendant lesquels il prendrait sa résolution de l'épouser, et qu'elle lui rendrait sa figure; quitte à reprendre celle d'oiseau s'il ne voulait pas se marier.

La fée donna des habits tout d'or et d'argent à Truitonne, puis elle la fit monter en trousse derrière elle sur un dragon, et elles se rendirent au royaume de Charmant, qui venait d'y arriver avec son fidèle ami l'enchanteur. En trois coups de baguette, il se vit le même qu'il avait été, beau, aimable, spirituel et magnifique; mais il achetait bien cher le temps qu'on diminuait de sa pénitence : la seule pensée d'épouser Truitonne le faisait frémir. L'enchanteur lui disait les meilleures raisons qu'il pouvait; elles ne faisaient qu'une médiocre impression sur son esprit; et il était moins occupé de la conduite de son royaume que des moyens de prolonger le terme que Soussio lui avait donné pour épouser Truitonne.

Cependant la reine Florine, déguisée sous un habit de paysanne, avec ses cheveux épars et mêlés, qui cachaient son visage, un chapeau de paille sur la tête, un sac de toile sur son épaule, commença son voyage, tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt par mer, tantôt par terre : elle faisait toute la diligence possible; mais, ne sachant où elle devait tourner ses pas, elle craignait toujours d'aller d'un côté, pendant que son aimable roi serait de l'autre. Un jour qu'elle s'était arrêtée au bord d'une fontaine, dont l'eau argentée bondissait sur des petits cailloux, elle eut envie de se laver les pieds; elle s'assit sur le gazon, elle releva ses blonds cheveux avec un ruban, et mit ses pieds dans le ruisseau : elle



L'OISEAU BLEU.

ressemblait à Diane qui se baigne au retour d'une chasse. Il passa dans cet endroit une petite vieille toute voûtée, appuyée sur un gros bâton; elle s'arrêta et lui dit : « Que faites-vous là, ma belle fille, vous êtes bien seule? — Ma bonne mère, dit la reine, je ne laisse pas d'être en grande compagnie; car j'ai avec moi les chagrins, les inquiétudes et les déplaisirs. » A ces mots ses yeux se couvrirent de larmes. « Quoi! si jeune, vous pleurez, dit la bonne femme. Ah! ma fille, ne vous affligez pas. Dites-moi ce que vous avez sincèrement, et j'espère vous soulager. » La reine le voulut bien; elle lui conta ses ennuis, la conduite que la fée Soussio avait tenue dans cette affaire, et enfin comme elle cherchait l'Oiseau bleu.

La petite vieille se redresse, s'agence, change tout d'un coup de visage, paraît belle, jeune, habillée superbement; et, regardant la reine avec un souris gracieux : « Incomparable Florine, lui dit-elle, le roi que vous cherchez n'est plus oiseau, ma sœur Soussio lui a rendu sa première figure, il est dans son royaume; ne vous affligez point, vous y arriverez, et vous viendrez à bout de votre dessein. Voilà quatre œufs; vous les casserez dans vos pressants besoins, et vous y trouverez des secours qui vous seront utiles. » En achevant ces mots, elle disparut.

Florine se sentit fort consolée de ce qu'elle venait d'entendre; elle mit ses œufs dans son sac, et tourna ses pas vers le royaume de Charmant.

Après avoir marché huit jours et huit nuits sans s'arrêter, elle arrive au pied d'une montagne prodigieuse par sa hauteur, toute d'ivoire, et si droite, que l'on n'y pouvait mettre les pieds sans tomber. Elle fit mille tentatives inutiles; elle glissait, elle se fatiguait, et, désespérée d'un obstacle si insurmontable, elle se coucha au pied de la montagne, résolue de s'y laisser mourir, quand elle se souvint des œufs que la fée lui avait donnés. Elle en prit un : « Voyons, dit-elle, si elle ne s'est point moquée de moi, en me promettant les secours dont j'aurais besoin. » Dès qu'elle l'eut cassé, elle y trouva des petits crampons d'or, qu'elle mit à ses pieds et à ses mains. Quand elle les eut, elle monta la montagne d'ivoire sans aucune peine; car les crampons entraient dedans, et l'empêchaient de glisser. Lorsqu'elle fut tout au haut, elle eut de nouvelles peines pour descendre; toute la vallée était d'une seule glace de miroir. Il y avait autour plus de soixante mille femmes qui s'y miraient avec un plaisir extrême; car ce miroir avait bien deux lieues de large et six de haut : chacune s'y voyait selon ce qu'elle voulait être. La rousse

y paraissait blonde, la brune avait les cheveux noirs, la vieille croyait être jeune, la jeune n'y vieillissait point; enfin tous les défauts y étaient si bien cachés, que l'on y venait des quatre coins du monde. Il y avait



de quoi mourir de rire, de voir les grimaces et les minauderies que la plupart de ces coquettes faisaient. Cette circonstance n'y attirait pas moins d'hommes; le miroir leur plaisait aussi. Il faisait paraître aux uns de beaux cheveux, aux autres la taille plus haute et mieux prise, l'air martial et meilleure mine. Les femmes, dont ils se moquaient, ne se moquaient pas moins d'eux; de sorte que l'on appelait cette montagne de mille noms différents. Personne n'était jamais parvenu jusqu'au sommet, et quand on y vit Florine, les dames poussèrent de longs cris de désespoir : « Où va cette mal avisée? disaient-elles. Sans doute qu'elle a assez d'esprit pour marcher sur notre glace; du premier pas elle brisera tout. » Elles faisaient un bruit épouvantable.

La reine ne savait comment faire, car elle voyait un grand péril à descendre par là; elle cassa un autre œuf, dont il sortit deux pigeons et un chariot, qui devint en même temps assez grand pour s'y placer commodément; puis les pigeons descendirent légèrement avec la reine, sans qu'il lui arrivât rien de fâcheux. Elle leur dit : « Mes petits amis, si vous vouliez me conduire jusqu'au lieu où le roi Charmant tient sa cour, vous n'obligeriez point une ingrate. » Les pigeons civils et obéissants ne s'arrêtent ni jour ni nuit qu'ils ne fussent arrivés aux portes de

la ville. Florine descendit, et leur donna à chacun un doux baiser, plus estimable qu'une couronne.

Oh! que le cœur lui battait en entrant : elle se barbouilla le visage pour n'être point connue. Elle demanda aux passants où elle pouvait voir le roi. Quelques-uns se prirent à rire : « Voir le roi lui dirent-ils ; eh! que lui veux-tu, ma mie Souillon? Va, va te décrasser, tu n'as pas les yeux assez bons pour voir un tel monarque. » La reine ne répondit rien; elle s'éloigna doucement, et demanda encore à ceux qu'elle rencontra où elle se pourrait mettre pour voir le roi. « Il doit venir demain au temple avec la princesse Truitonne, lui dit-on; car enfin il consent à l'épouser.

— Ciel! quelles nouvelles! Truitonne, l'indigne Truitonne sur le point d'épouser le roi! » Florine pensa mourir; elle n'eut plus de force pour parler ni pour marcher : elle se mit sous une porte, assise sur des pierres, bien cachée de ses cheveux et de son chapeau de paille. « Infortunée que je suis! disait-elle; je viens ici pour augmenter le triomphe de ma rivale et me rendre témoin de sa satisfaction! C'était donc à cause d'elle que l'Oiseau bleu cessa de me venir voir! C'était pour ce petit monstre qu'il faisait la plus cruelle de toutes les infidélités, pendant qu'abîmée dans la douleur je m'inquiétais pour la conservation de sa vie! Le traître avait changé; et, se souvenant moins de moi que s'il ne m'avait jamais vue, il me laissait le soin de m'affliger de sa trop longue absence, sans se soucier de la mienne. »

Quand on a beaucoup de chagrin, il est rare d'avoir bon appétit; la reine chercha où se loger, et se coucha sans souper. Elle se leva avec le jour, elle courut au temple; elle n'y entra qu'après avoir essuyé mille rebuffades des gardes et des soldats. Elle vit le trône du roi et celui de Truitonne, qu'on regardait déjà comme la reine. Quelle douleur pour une personne aussi tendre et aussi délicate que Florine! Elle s'approcha du trône de sa rivale; elle se tint debout, appuyée contre un pilier de marbre. Le roi vint le premier, plus beau et plus aimable qu'il eût été de sa vie. Truitonne parut ensuite richement vêtue, et si laide, qu'elle en faisait peur. Elle regarda la reine en fronçant le sourcil : « Qui est-tu, lui dit-elle, pour oser t'approcher de mon excellente figure et si près de mon trône d'or? — Je me nomme Mie-Souillon, répondit-elle; je viens de loin pour vendre des raretés. » Elle fouilla aussitôt dans son sac de toile, elle en tira les bracelets d'émeraudes que le roi Charmant lui avait donnés. « Oh! oh! dit Truitonne, voilà de jolies verrines! en veux-tu

une pièce de cinq sols? — Montrez-les, madame, aux connaisseurs, dit la reine, et puis nous ferons notre marché. » Truitonne, qui aimait le roi plus tendrement qu'une telle bête n'en était capable, étant ravie de trouver des occasions de lui parler, s'avança jusqu'à son trône et lui montra les bracelets, le priant de lui en dire son sentiment. A la vue de ces bracelets, il se souvint de ceux qu'il avait donnés à Florine; il pâlit, il soupira, et fut longtemps sans répondre; enfin, craignant qu'on ne s'aperçût de l'état où ses différentes pensées le réduisaient, il se fit un effort, et lui répliqua : « Ces bracelets valent, je crois, autant que mon royaume; je pensais qu'il n'y en avait qu'une paire au monde, mais en voilà de semblables. »

Truitonne revint dans son trône, où elle avait moins bonne mine qu'une huître à l'écaille; elle demanda à la reine combien, sans surfaire, elle voulait de ces bracelets. « Vous auriez trop de peine à me les payer, madame, dit-elle, il vaut mieux vous proposer un autre marché : si vous me voulez procurer de coucher une nuit dans le cabinet des Échos qui est au palais du roi, je vous donnerai mes émeraudes. — Je le veux bien, Mie-Souillon, » dit Truitonne, en riant comme une perdue, et montrant des dents plus longues que les défenses d'un sanglier.

Le roi ne s'informa point d'où venaient ces bracelets, moins par indifférence pour celle qui les présentait (bien qu'elle ne fût guère propre à faire naître la curiosité), que par un éloignement invincible qu'il sentait pour Truitonne. Or, il est à propos qu'on sache que pendant qu'il était Oiseau bleu, il avait conté à la princesse qu'il y avait sous son appartement un cabinet qu'on appelait le cabinet des Échos, qui était si ingénieusement fait, que tout ce qui s'y disait fort bas était entendu du roi lorsqu'il était couché dans sa chambre; et comme Florine voulait lui reprocher son infidélité, elle n'en avait point imaginé de meilleur moyen.

On la mena dans le cabinet par ordre de Truitonne : elle commença ses plaintes et ses regrets. « Le malheur dont je voulais douter n'est que trop certain, cruel Oiseau bleu! dit-elle, tu m'as oubliée, tu aimes mon indigne rivale! Les bracelets que j'ai reçus de ta déloyale main n'ont pu me rappeler à ton souvenir, tant j'en suis éloignée! » Alors les sanglots interrompirent ses paroles; et, quand elle eut assez de force pour parler, elle se plaignit encore et continua jusqu'au jour. Les valets de chambre l'avaient entendue toute la nuit gémir et soupirer : ils le dirent à Truitonne, qui lui demanda quel tintamarre elle avait fait. La

reine lui dit qu'elle dormait si bien, qu'ordinairement elle rêvait, et qu'elle parlait très-souvent tout haut. Pour le roi, il ne l'avait point entendue ; par une fatalité étrange, c'est que, depuis qu'il avait aimé Florine, il ne pouvait plus dormir ; et lorsqu'il se mettait au lit pour prendre quelque repos, on lui donnait de l'opium.

La reine passa une partie du jour dans une étrange inquiétude. « S'il m'a entendue, disait-elle, se peut-il une indifférence plus cruelle ? S'il ne m'a pas entendue, que ferai-je pour parvenir à me faire entendre ? » Il ne se trouvait plus de raretés extraordinaires, car des pierreries sont toujours belles ; mais il fallait quelque chose qui piquât le goût de Truitonne : elle eut recours à ses œufs. Elle en cassa un ; aussitôt il en sortit un petit carrosse d'acier poli, garni d'or de rapport ; il était attelé de six souris vertes, conduites par un raton couleur de rose, et le postillon, qui était aussi de famille ratonienne, était gris de lin. Il y avait dans ce carrosse quatre marionnettes plus fringantes et plus spirituelles que toutes celles qui paraissent aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent ; elles faisaient des choses surprenantes, particulièrement deux petites Égyptiennes, qui, pour danser la sarabande et les passe-pieds, ne l'auraient pas cédé à Léance.

La reine demeura ravie de ce nouveau chef-d'œuvre de l'art nécromancien ; elle ne dit mot jusqu'au soir, qui était l'heure où Truitonne allait à la promenade ; elle se mit dans une allée, faisant galoper ces souris, qui traînaient le carrosse, les ratons et les marionnettes. Cette nouveauté étonna si fort Truitonne, qu'elle s'écria deux ou trois fois : « Mie-Souillon, Mie-Souillon, veux-tu cinq sols du carrosse et de ton attelage souriquois ? — Demandez aux gens de lettres et aux docteurs de ce royaume, dit Florine, ce qu'une telle merveille peut valoir, et je m'en rapporterai à l'estimation du plus savant. » Truitonne, qui était absolue en tout, lui répliqua : « Sans m'importuner plus longtemps de ta crasseuse présence, dis-m'en le prix ? — Dormir encore dans le cabinet des Échos, dit-elle, est tout ce que je demande. — Va, pauvre bête, répliqua Truitonne, tu ne seras pas refusée. » Et se tournant vers ses dames : « Voilà une sotte créature, dit-elle, de retirer si peu d'avantage de ses raretés. »

La nuit vint. Florine dit tout ce qu'elle put imaginer de plus tendre, et elle le dit aussi inutilement qu'elle avait déjà fait, parce que le roi ne manquait jamais de prendre son opium. Les valets de chambre disaient entre eux : « Sans doute cette paysanne est folle ; qu'est-ce qu'elle

raisonne toute la nuit? — Avec cela, disaient les autres, il ne laisse pas d'y avoir de l'esprit et de la passion dans ce qu'elle conte. » Elle attendait impatiemment le jour pour voir quel effet ses discours auraient produit. « Quoi! ce barbare est devenu sourd à ma voix? disait-elle. Il n'entend plus sa chère Florine! Ah! quelle faiblesse de l'aimer encore! Que je mérite bien les marques de mépris qu'il me donne! » Mais elle y pensait inutilement, elle ne pouvait se guérir de sa tendresse. Il n'y avait plus qu'un œuf dans son sac dont elle dût espérer du secours; elle le cassa, il en sortit un pâté de six oiseaux qui étaient bardés, cuits, et fort bien apprêtés; avec cela, ils chantaient merveilleusement bien, disaient la bonne aventure, et savaient mieux la médecine qu'Esculape. La reine resta charmée d'une chose si admirable; elle fut avec son pâté parlant dans l'antichambre de Truitonne.

Comme elle attendait qu'elle passât, un des valets de chambre du roi s'approcha d'elle et lui dit : « Ma Mie-Souillon, savez-vous bien que si le roi ne prenait pas de l'opium pour dormir, vous l'étourdiriez assurément; car vous jasez la nuit d'une manière surprenante. » Florine ne s'étonna plus de ce qu'il ne l'avait pas entendue; elle fouilla dans son sac et lui dit : « Je crains si peu d'interrompre le repos du roi, que, si vous voulez ne lui point donner d'opium ce soir, en cas que je couche dans ce même cabinet, toutes ces perles et tous ces diamants seront pour vous. » Le valet de chambre y consentit et lui en donna sa parole.

A quelque moment de là, Truitonne vint; elle aperçut la reine avec son pâté, qui feignait de le vouloir manger : « Que fais-tu là, Mie-Souillon? lui dit-elle. —Madame, répliqua Florine, je mange des astrologues, des musiciens et des médecins. » En même temps tous les oiseaux se mettent à chanter plus mélodieusement que des sirènes; puis ils s'écrièrent : « Donnez la pièce blanche, et nous vous dirons votre bonne aventure. » Un canard qui dominait, dit plus haut que les autres : « Can, can, can, je suis médecin, je guéris de tous maux et de toute sorte de folie, hormis de celle d'amour. » Truitonne, plus surprise de tant de merveilles qu'elle l'eût été de ses jours, jura : « Par la vertuchou, voilà un excellent pâté! je le veux avoir; ça, ça, Mie-Souillon, que t'en donnerais-je? — Le prix ordinaire, dit-elle, coucher dans le cabinet des Échos, et rien davantage. —Tiens, dit généreusement Truitonne (car elle était de belle humeur par l'acquisition d'un tel pâté), tu en auras une pistole. » Florine, plus contente qu'elle l'eût encore été, parce qu'elle espérait que le roi l'entendrait, se retira en la remerciant.

Dès que la nuit parut, elle se fit conduire dans le cabinet, souhaitant avec ardeur que le valet de chambre lui tînt parole, et qu'au lieu de donner de l'opium au roi, il lui présentât quelque autre chose qui pût le tenir éveillé. Lorsqu'elle crut que chacun s'était endormi, elle commença ses plaintes ordinaires. « A combien de périls me suis-je exposée, disait-elle, pour te chercher, pendant que tu me fuis et que tu veux épouser Truitonne? Que t'ai-je donc fait, cruel! pour oublier tes serments? Souviens-toi de ta métamorphose, de mes bontés, de nos tendres conversations. » Elle les répéta presque toutes, avec une mémoire qui prouvait assez que rien ne lui était plus cher que ce souvenir.

Le roi ne dormait point, et il entendait si distinctement la voix de Florine et toutes ses paroles, qu'il ne pouvait comprendre d'où elles venaient; mais son cœur, pénétré de tendresse, lui rappela si vivement l'idée de son incomparable princesse, qu'il sentit sa séparation avec la même douleur, qu'au moment où les couteaux l'avaient blessé sur le cyprès; il se mit à parler, de son côté, comme la reine avait fait du sien : « Ah! princesse, dit-il, trop cruelle pour un amant qui vous adorait! est-il possible que vous m'ayez sacrifié à nos communs ennemis! » Florine entendit ce qu'il disait, et ne manqua pas de lui répondre et de lui apprendre que s'il voulait entretenir la Mie-Souillon, il serait éclairci de tous les mystères qu'il n'avait pu pénétrer jusqu'alors. A ces mots le roi impatient appela un de ses valets de chambre, et lui demanda s'il ne pouvait point trouver Mie-Souillon et l'amener. Le valet de chambre répliqua que rien n'était plus aisé, parce qu'elle couchait dans le cabinet des Échos.

Le roi ne savait qu'imaginer : quel moyen de croire qu'une si grande reine que Florine fût déguisée en souillon? et quel moyen de croire que Mie-Souillon eût la voix de la reine et sût des secrets si particuliers, à moins que ce ne fût elle-même? Dans cette incertitude il se leva, et s'habillant avec précipitation, il descendit par un degré dérobé dans le cabinet des Échos dont la reine avait ôté la clef; mais le roi en avait une qui ouvrait toutes les portes du palais.

Il la trouva avec une légère robe de taffetas blanc, qu'elle portait sous ses vilains habits, ses beaux cheveux couvraient ses épaules; elle était couchée sur un lit de repos et une lampe un peu éloignée ne rendait qu'une lumière sombre. Le roi entra tout d'un coup, et son amour l'emportant sur son ressentiment, dès qu'il la reconnut; il vint se jeter à ses pieds, il mouilla ses mains de ses larmes et pensa mourir de joie,

de douleur et de mille pensées différentes qui lui passèrent en même temps dans l'esprit.



La reine ne demeura pas moins troublée; son cœur se serra, elle pouvait à peine soupirer : elle regardait fixement le roi sans lui rien dire, et quand elle eut la force de lui parler, elle n'eut pas celle de lui faire des reproches; le plaisir de le revoir lui fit oublier pour quelque temps les sujets de plaintes qu'elle croyait avoir. Enfin ils s'éclaircirent, ils se justifièrent, leur tendresse se réveilla, et tout ce qui les embarrassait, c'était la fée Soussio.

Mais dans ce moment l'enchanteur, qui aimait le roi, arriva avec une fée fameuse : c'était justement celle qui donna les quatre œufs à Florine. Après les premiers compliments, l'enchanteur et la fée déclarèrent que leur pouvoir étant uni en faveur du roi et de la reine, Soussio ne pouvait rien contre eux, et qu'ainsi leur mariage ne recevrait aucun retardement.

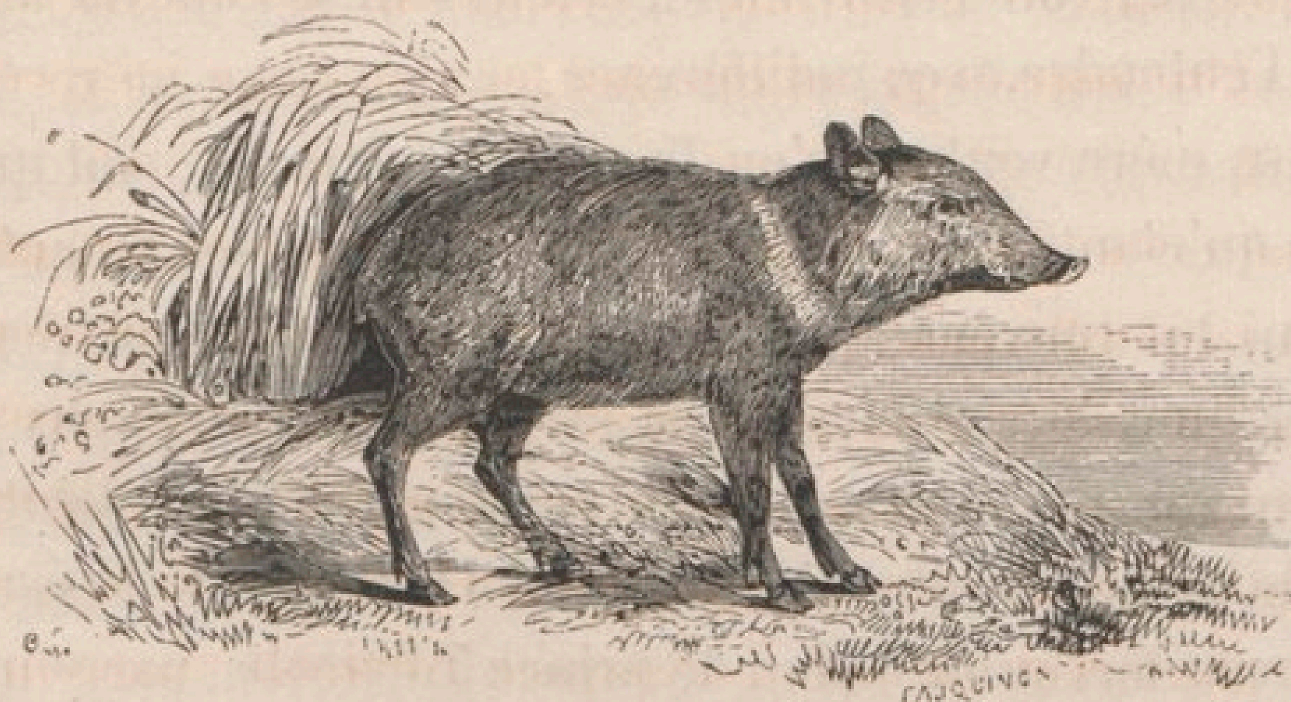
Il est aisé de se figurer la joie de ces deux jeunes amants : dès qu'il fut jour on la publia dans tout le palais, et chacun était ravi de voir Florine. Ces nouvelles allèrent jusqu'à Truitonne; elle accourut chez le roi : quelle surprise d'y trouver sa belle rivale! Dès qu'elle voulut ouvrir la bouche pour lui dire des injures, l'enchanteur et la fée parurent, qui la métamorphosèrent en truie, afin qu'il lui restât au moins une partie de son nom et de son naturel grondeur : elle s'enfuit toujours grognant jusque dans la basse-cour où de longs éclats de rire que l'on fit sur elle achevèrent de la désespérer.

Le roi Charmant et la reine Florine, délivrés d'une personne si

odieuse, ne pensèrent plus qu'à la fête de leurs noces; la galanterie et la magnificence y parurent également : il est aisé de juger leur félicité après de si longs malheurs.

MORALITÉ.

Quand Truitonne aspirait à l'hymen de Charmant,
Et que sans avoir su lui plaire,
Elle voulait former ce triste engagement
Que la mort seule peut défaire,
Qu'elle était imprudente, hélas !
Sans doute elle ignorait qu'un pareil mariage
Devient un funeste esclavage,
Si l'amour ne le forme pas.
Je trouve que Charmant fut sage.
A mon sens, il vaut beaucoup mieux
Être oiseau bleu, corbeau, devenir hibou même,
Que d'éprouver la peine extrême
D'avoir ce que l'on hait toujours devant les yeux.
En ces sortes d'hymens notre siècle est fertile :
Les hymens seraient plus heureux,
Si l'on trouvait encor quelque enchanteur habile
Qui voulût s'opposer à ces coupables nœuds,
Et ne jamais souffrir que l'hyménée unisse
Par intérêt ou par caprice,
Deux cœurs infortunés, s'ils ne s'aiment tous deux.





LE RAMEAU D'OR



Il était une fois un roi dont l'humeur austère et chagrine inspirait plutôt de la crainte que de l'amour. Il se laissait voir rarement, et sur les plus légers soupçons, il faisait mourir ses sujets : on le nommait le roi Brun, parce qu'il fronçait toujours le sourcil. Le roi Brun avait un fils qui ne lui ressemblait point. Rien n'égalait son esprit, sa douceur, sa magnificence et sa capacité : mais il avait les jambes tortues, une bosse plus haute que sa tête, les yeux de travers, la bouche de côté ; enfin c'était un petit monstre, et jamais une si belle âme n'avait animé un corps si mal fait. Cependant, par un sort singulier, il se faisait aimer jusqu'à la folie dés personnes auxquelles il voulait plaire ; son esprit était si supérieur à tous les autres, qu'on ne pouvait l'entendre avec indifférence.

La reine sa mère voulut qu'on l'appelât Torticolis ; soit qu'elle aimât ce nom, ou qu'étant effectivement tout de travers, elle crût avoir rencontré ce qui lui convenait davantage. Le roi Brun, qui pensait plus à sa grandeur qu'à la satisfaction de son fils, jeta les yeux sur la fille d'un puissant roi, qui était son voisin, et dont les États, joints aux siens, pouvaient le rendre redoutable à toute la terre. Il pensa que cette princesse serait fort propre pour le prince Torticolis, parce qu'elle n'aurait pas lieu de lui reprocher sa difformité et sa laideur, puisqu'elle était pour le moins aussi laide et aussi difforme que lui. Elle allait toujours dans une jatte ; elle avait les jambes rompues : on l'appelait Trognon. C'était la créature du monde la plus aimable par l'esprit ; il

semblait que le ciel eût voulu la récompenser du tort que lui avait fait la nature.

Le roi Brun, ayant demandé et obtenu le portrait de la princesse Trognon, le fit mettre dans une grande salle sous un dais, et il envoya querir le prince Torticolis, auquel il commanda de regarder ce portrait avec tendresse, puisque c'était celui de Trognon, qui lui était destinée. Torticolis y jeta les yeux et les détourna aussitôt avec un air de dédain qui offensa son père. « Est-ce que vous n'êtes pas content? lui dit-il d'un ton aigre et fâché. — Non, seigneur, répondit-il ; je ne serai jamais content d'épouser un cul-de-jatte. — Il vous sied bien, dit le roi Brun, de trouver des défauts en cette princesse, étant vous-même un petit monstre qui faites peur! — C'est par cette raison, ajouta le prince, que je ne veux point m'allier avec un autre monstre ; j'ai assez de peine à me souffrir : que serait-ce si j'avais une telle compagnie? — Vous craignez de perpétuer la race des magots, répondit le roi d'un air offensant ; mais vos craintes sont vaines : vous l'épouserez : il suffit que je l'ordonne pour être obéi. » Torticolis ne répliqua rien : il fit une profonde révérence et se retira.

Le roi Brun n'était point accoutumé à trouver la plus petite résistance ; celle de son fils le mit dans une colère épouvantable. Il le fit enfermer dans une tour qui avait été bâtie exprès pour les princes rebelles, mais il ne s'en était point trouvé depuis deux cents ans, de sorte que tout y était en assez mauvais ordre : les appartements et les meubles y paraissaient d'une antiquité surprenante. Le prince aimait la lecture, il demanda des livres; on lui permit d'en prendre dans la bibliothèque de la tour ; il crut d'abord que cette permission suffisait. Lorsqu'il voulut les lire, il en trouva le langage si ancien, qu'il n'y comprenait rien ; il les laissait, puis il les reprenait, essayant d'y entendre quelque chose ou tout au moins de s'amuser avec.

Le roi Brun, persuadé que Torticolis se lasserait de sa prison, agit comme s'il avait consenti à épouser Trognon ; il envoya des ambassadeurs au roi son voisin, pour lui demander sa fille, à laquelle il promettait une félicité parfaite. Le père de Trognon fut ravi de trouver une occasion si avantageuse de la marier, car tout le monde n'est pas d'humeur de se charger d'un cul-de-jatte. Il accepta la proposition du roi Brun, quoiqu'à dire vrai le portrait du prince Torticolis, qu'on lui avait apporté, ne lui parût pas fort touchant. Il le fit placer à son tour dans une galerie magnifique; l'on y apporta Trognon. Lorsqu'elle l'aperçut, elle baissa

les yeux et se mit à pleurer. Son père, indigné de la répugnance qu'elle témoignait, prit un miroir. Le mettant vis-à-vis d'elle : « Vous pleurez, ma fille, lui dit-il ; ah ! regardez-vous, et convenez après cela qu'il ne vous est pas permis de pleurer. — Si j'avais quelque empressement d'être mariée, seigneur, lui dit-elle, j'aurais peut-être tort d'être si délicate ; mais je chérirai mes disgrâces si je les souffre toute seule : je ne veux partager avec personne l'ennui de me voir. Que je reste toute ma vie la malheureuse princesse Trognon, je serai contente, ou tout au moins je ne me plaindrai point. Quelque bonnes que pussent être ses raisons, le roi ne les écouta pas ; il fallut partir avec les ambassadeurs qui l'étaient venus demander.

Pendant qu'elle fait son voyage dans une litière, où elle était comme un vrai trognon, il faut revenir dans la tour et voir ce que fait le prince. Aucun de ses gardes n'osait lui parler ; on avait ordre de le laisser s'ennuyer, de lui donner mal à manger et de le fatiguer par toute sorte de mauvais traitements. Le roi Brun savait se faire obéir : si ce n'était pas par amour, c'était au moins par crainte ; mais l'affection qu'on avait pour le prince était cause qu'on adoucissait ses peines autant qu'on le pouvait.

Un jour qu'il se promenait dans une grande galerie, pensant tristement à sa destinée, qui l'avait fait naître si laid et si affreux, et qui lui faisait rencontrer une princesse encore plus disgraciée, il jeta les yeux



sur les vitres, qu'il trouva peintes de couleurs si vives, et les dessins si bien exprimés, qu'ayant un goût particulier pour ces beaux ouvrages,

il s'attacha à regarder celui-là ; mais il n'y comprenait rien, car c'étaient des histoires qui étaient passées depuis plusieurs siècles. Il est vrai que ce qui le frappa, ce fut de voir un homme qui lui ressemblait si fort, qu'il paraissait que c'était son portrait. Cet homme était dans le donjon de la tour et cherchait dans la muraille, où il trouvait un tire-bourre d'or, avec lequel il ouvrait un cabinet. Il y avait encore beaucoup d'autres choses qui frappèrent son imagination, et sur la plupart des vitres il voyait toujours son portrait. « Par quelle aventure, disait-il, me fait-on faire ici un personnage, moi qui n'étais pas encore né? Et par quelle fatale idée le peintre s'est-il diverti à faire un homme comme moi? » Il voyait sur ces vitres une belle personne, dont les traits étaient si réguliers et la physionomie si spirituelle, qu'il ne pouvait en détourner les yeux. Enfin, il y avait mille objets différents, et toutes les passions y étaient si bien exprimées, qu'il croyait voir arriver ce qui n'était représenté que par le mélange des couleurs.

Il ne sortit de la galerie que lorsqu'il n'eut plus assez de jour pour distinguer ces peintures. Quand il fut retourné dans sa chambre, il prit un vieux manuscrit qui lui tomba le premier sous la main ; les feuilles en étaient de vélin, peintes tout autour, et la couverture d'or émaillé de bleu, qui formait des chiffres. Il demeura bien surpris d'y voir les mêmes choses qui étaient sur les vitres de la galerie ; il tâchait de lire ce qui était écrit, il n'en put venir à bout. Mais tout d'un coup il vit que dans un des feuillets où l'on représentait des musiciens, ils se mirent à chanter ; et dans un autre feuillet, où il y avait des joueurs de bassette et de trictrac, les cartes et les dés allaient et venaient. Il tourna le vélin, c'était un bal où l'on dansait ; toutes les dames étaient parées et d'une beauté merveilleuse. Il tourna encore le feuillet ; il sentit l'odeur d'un excellent repas ; c'étaient les petites figures qui mangeaient : la plus grande n'avait pas un quartier de haut. Il y en eut une qui, se tournant vers le prince : « A ta santé, Torticolis, lui dit-elle, songe à nous rendre notre reine ; si tu le fais, tu t'en trouveras bien ; si tu y manques, tu t'en trouveras mal. »

A ces paroles, le prince fut saisi d'une si violente peur, car il y avait déjà quelque temps qu'il commençait à trembler, qu'il laissa tomber le livre d'un côté, et il tomba de l'autre comme un homme mort. Au bruit de sa chute, ses gardes accoururent ; ils l'aimaient chèrement et ne négligèrent rien pour le faire revenir de son évanouissement. Lorsqu'il se trouva en état de parler, ils lui demandèrent ce qu'il avait ; il leur dit

qu'on le nourrissait si mal, qu'il n'y pouvait résister, et qu'ayant la tête pleine d'imagination, il s'était figuré de voir et d'entendre des choses si surprenantes dans ce livre, qu'il avait été saisi de peur. Ses gardes affligés lui donnèrent à manger, malgré toutes les défenses du roi Brun. Quand il eut mangé, il reprit le livre devant eux, et ne trouva plus rien de ce qu'il avait vu; cela lui confirma qu'il s'était trompé.

Il retourna le lendemain dans la galerie; il vit encore les peintures sur les vitres, qui se remuaient, qui se promenaient dans des allées, qui chassaient des cerfs et des lièvres, qui pêchaient, ou qui bâtissaient des petites maisons; car c'étaient des miniatures fort petites, et son portrait était toujours partout. Il avait un habit semblable au sien, il montait dans le donjon de la tour, et il y trouvait le tire-bourre d'or. Comme il avait bien mangé, il n'y avait plus lieu de croire qu'il entrât de la vision dans cette affaire. « Ceci est trop mystérieux, dit-il, pour que je doive négliger les moyens d'en savoir davantage; peut-être que je les apprendrai dans le donjon. » Il y monta, et, frappant contre le mur, il lui sembla qu'un endroit était creux; il prit un marteau et démaçonna cet endroit, et trouva un tire-bourre d'or fort proprement fait. Il ignorait encore à quel usage il devait lui servir, lorsqu'il aperçut dans un coin du donjon une vieille armoire de méchant bois. Il voulut l'ouvrir, mais il ne put trouver de serrure; de quelque côté qu'il la tournât, c'était une peine inutile. Enfin il vit un petit trou, et, soupçonnant que le tire-bourre lui serait utile, il l'y mit; puis, tirant avec force, il ouvrit l'armoire. Mais autant qu'elle était vieille et laide par dehors, autant était-elle belle et merveilleuse par dedans; tous les tiroirs étaient de cristal de roche gravé, ou d'ambre, ou de pierres précieuses; quand on en avait tiré un, l'on en trouvait de plus petits aux côtés, dessus, dessous et au fond, qui étaient séparés par de la nacre de perle. On tirait cette nacre, et les tiroirs ensuite; chacun était rempli des plus belles armes du monde, de riches couronnes, de portraits admirables. Le prince Torticolis était charmé; il tirait toujours sans se lasser. Enfin il trouva une petite clef, faite d'une seule émeraude, avec laquelle il ouvrit un guichet d'or qui était dans le fond; il fut ébloui d'une brillante escarboucle qui formait une grande boîte. Il la tira promptement du guichet; mais que devint-il lorsqu'il la trouva toute pleine de sang, et la main d'un homme qui était coupée, laquelle tenait encore une boîte de portrait.

A cette vue, Torticolis frémit, ses cheveux se hérissèrent, ses jambes

mal assurées le soutenaient avec peine. Il s'assit par terre, tenant encore la boîte, détournant les yeux d'un objet si funeste ; il avait grande envie de la remettre où il l'avait prise, mais il pensait que tout ce qui s'était passé jusqu'alors n'était point arrivé sans de grands mystères. Il se souvenait de ce que la petite figure du livre lui avait dit : que selon qu'il en userait, il s'en trouverait bien ou mal ; il craignait autant l'avenir que le présent. Et venant à se reprocher une timidité indigne d'une grande âme, il fit un effort sur lui-même ; puis, attachant les yeux sur cette main : « O main infortunée, dit-il, ne peux-tu par quelques signes m'instruire de ta triste aventure ? Si je suis en état de te servir, assure-toi de la générosité de mon cœur. »

Cette main à ces paroles parut agitée, et, remuant les doigts, elle lui fit des signes dont il entendit aussi bien le discours que si une bouche intelligente lui eût parlé. « Apprends, dit la main, que tu peux tout pour celui dont la barbarie d'un jaloux m'a séparée. Tu vois dans ce portrait l'adorable beauté qui est cause de mon malheur : va sans différer dans la galerie, prends garde à l'endroit où le soleil darde ses plus ardents rayons, cherche, et tu trouveras mon trésor. » La main cessa alors d'agir ; le prince lui fit plusieurs questions, à quoi elle ne répondit point. « Où vous remettrai-je ? » lui dit-il. Elle lui fit de nouveaux signes, il comprit qu'il fallait la remettre dans l'armoire : il n'y manqua pas. Tout fut refermé ; il serra le tire-bourre dans le même mur où il l'avait pris, et, s'étant un peu aguerri sur les prodiges, il descendit dans la galerie.

A son arrivée les vitres commencèrent à faire un cliquetis et un trémoussement extraordinaire ; il regarda où les rayons du soleil donnaient ; il vit que c'était sur le portrait d'un jeune adolescent, si beau et d'un si grand air, qu'il en demeura charmé. En levant ce tableau, il trouva un lambris d'ébène avec des filets d'or, comme dans tout le reste de la galerie ; il ne savait comment l'ôter, et s'il devait l'ôter. Il regarda sur les vitres, il connut que le lambris se levait ; aussitôt il le lève, et il se trouve dans un vestibule tout de porphyre, orné de statues ; il monte un large degré d'agate, dont la rampe était d'or de rapport ; il entre dans un salon tout de lapis, et traversant des appartements sans nombre, où il restait ravi de l'excellence des peintures et de la richesse des meubles, il arriva enfin dans une petite chambre, dont tous les ornements étaient de turquoise, et il vit sur un lit de gaze bleu et or une dame qui semblait dormir. Elle était d'une beauté incomparable ; ses

cheveux plus noirs que l'ébène relevaient la blancheur de son teint; elle paraissait inquiète dans son sommeil; son visage avait quelque chose d'abatu et d'une personne malade.

Le prince, craignant de la réveiller, s'approcha doucement; il entendit qu'elle parlait, et, prêtant une grande attention à ses paroles, il ouït ce peu de mots, entrecoupés de soupirs: « Penses-tu, perfide, que je puisse t'aimer, après m'avoir éloignée de mon aimable Trasimène? Quoi! à mes yeux tu as osé séparer une main si chère d'un bras qui doit t'être toujours redoutable? Est-ce ainsi que tu prétends me prouver ton respect et ton amour? Ah! Trasimène, mon cher amant, ne dois-je plus vous voir? »

Le prince remarqua que les larmes cherchaient un passage entre ses paupières fermées, et que, coulant sur ses joues, elles ressemblaient aux pleurs de l'aurore.

Il restait au pied de son lit comme immobile, ne sachant s'il devait l'éveiller ou la laisser plus longtemps dans un sommeil si triste; il comprenait déjà que Trasimène était son amant, et qu'il en avait trouvé la main dans le donjon; il roulait mille pensées confuses sur tant de différentes choses, quand il entendit une musique charmante; elle était composée de rossignols et de serins, qui accordaient si bien leur ramage, qu'ils surpassaient les plus agréables voix. Aussitôt un aigle, d'une grandeur



extraordinaire entra; il volait doucement, et tenait dans ses serres un rameau d'or chargé de rubis qui formaient des cerises. Il attacha fixe-

ment ses yeux sur la belle endormie ; il semblait voir son soleil, et, déployant ses grandes ailes, il planait devant elle, tantôt s'élevant et tantôt s'abaissant jusqu'à ses pieds.

Après quelques moments, il se tourna vers le prince et s'en approcha, mettant dans sa main le rameau d'or cerisé ; les oiseaux qui chantaient poussèrent alors des tons qui percèrent les voûtes du palais. Le prince appliqua si bien son esprit aux différentes choses qui s'entre-succédaient, qu'il jugea que cette dame était enchantée et que l'honneur d'une aventure si glorieuse lui était réservé ; il s'avance vers elle, il met un genou en terre, il la frappe avec le rameau, et lui dit : « Belle et charmante personne, qui dormez par un pouvoir qui m'est inconnu, je vous conjure, au nom de Trasimène de rentrer dans toutes les fonctions de la vie, qu'il semble que vous avez perdue. » La dame ouvre les yeux, aperçoit l'aigle, et s'écrie : « Arrêtez, cher amant, arrêtez ;» mais l'oiseau royal jette un cri aussi aigu que douloureux, et il s'envole avec ses petits musiciens emplumés.

La dame, se tournant en même temps vers Torticolis : « J'ai écouté mon cœur plutôt que ma reconnaissance, lui dit-elle ; je sais que je vous dois tout et que vous me rappelez à la lumière que j'ai perdue depuis deux cents ans. L'enchanteur qui m'aimait, et qui m'a fait souffrir tant de maux vous avait réservé cette grande aventure ; j'ai le pouvoir de vous servir, et j'en ai un désir passionné. Voyez ce que vous souhaitez ; j'emploierai l'art de féerie que je possède souverainement pour vous rendre heureux. — Madame, répondit le prince, si votre science vous fait pénétrer jusqu'aux sentiments du cœur, il vous est aisé de connaître que, malgré les disgrâces dont je suis accablé, je suis moins à plaindre qu'un autre. — C'est l'effet de votre bon esprit, ajouta la fée ; mais enfin ne me laissez pas la honte d'être ingrate à votre égard. Que souhaitez-vous ? Je peux tout : demandez. — Je souhaiterais, répondit Torticolis, vous rendre le beau Trasimène, qui vous coûte de si fréquents soupirs. — Vous êtes trop généreux, lui dit-elle, de préférer mes intérêts aux vôtres ; cette grande affaire s'achèvera par une autre personne : je ne m'explique pas davantage. Sachez seulement qu'elle ne vous sera pas indifférente ; mais ne me retardez pas plus longtemps le plaisir de vous obliger. Que désirez-vous ? — Madame, dit le prince en se jetant à ses pieds, vous voyez mon affreuse figure, on me nomme Torticolis par dérision ; rendez-moi moins ridicule. — Va, prince, lui dit la fée en le touchant trois fois avec le rameau d'or, va, tu seras si accompli et si

parfait, que jamais homme devant ni après toi ne t'égalera ; nomme-toi *Sans-Pair*, tu porteras ce nom à juste titre. »

Le prince reconnaissant embrassa ses genoux, et par un silence qui expliquait sa joie, il lui laissait deviner ce qui se passait dans son âme. Elle l'obligea de se relever ; il se mira dans les glaces qui ornaient cette chambre, et Sans-Pair ne reconnut plus Torticolis. Il était grandi de trois pieds ; il avait des cheveux qui tombaient par grosses boucles sur ses épaules, un air plein de grandeur et de grâces, des traits réguliers, des yeux d'esprit ; enfin c'était le digne ouvrage d'une fée bienfaisante et sensible. « Que ne m'est-il permis, lui dit-elle, de vous apprendre votre destinée ! de vous instruire des écueils que la fortune mettra en votre chemin ! de vous enseigner les moyens de les éviter ! Que j'aurais de satisfaction de joindre ce bon office à celui que je viens de vous rendre ! mais j'offenserais le génie supérieur qui vous guide. Allez, prince, fuyez de la tour, et souvenez-vous que la fée Bénigne sera toujours de vos amies. » A ces mots, elle, le palais et les merveilles que le prince avait vues disparurent ; il se trouva dans une épaisse forêt, à plus de cent lieues de la tour où le roi Brun l'avait fait mettre.

Laissons-le revenir de son juste étonnement, et voyons deux choses ; l'une, ce qui se passe entre les gardes que son père lui avait donnés, et l'autre, ce qui arrive à la princesse Trognon. Ces pauvres gardes, surpris que leur prince ne demandât point à souper, entrèrent dans sa chambre, et ne l'ayant pas trouvé, ils le cherchèrent partout avec une extrême crainte qu'il ne se fût sauvé. Leur peine étant inutile, ils pensèrent se désespérer ; car ils appréhendaient que le roi Brun, qui était si terrible, ne les fît mourir. Après avoir agité tous les moyens propres à l'apaiser, ils conclurent qu'il fallait qu'un d'entre eux se mît au lit et ne se laissât point voir ; qu'ils diraient que le prince était bien malade, que peu après ils le feindraient mort, et qu'une bûche ensevelie et enterrée les tirerait d'intrigue. Ce remède leur parut infaillible ; sur-le-champ ils le mirent en pratique. Le plus petit des gardes, à qui l'on fit une grosse bosse, se coucha. On fut dire au roi que son fils était bien malade ; il crut que c'était pour l'attendrir et ne voulut rien relâcher de sa sévérité : c'était justement ce que les timides gardes souhaitaient ; et plus ils faisaient paraître d'empressement, plus le roi Brun marquait d'indifférence.

Pour la princesse Trognon, elle arriva dans une petite machine qui n'avait qu'une coudée de haut, et la machine était dans une litière. Le

roi Brun alla au-devant d'elle; lorsqu'il la vit si difforme, dans une jatte, la peau écaillée comme une morue, les sourcils joints, le nez plat et large, et la bouche proche des oreilles, il ne put s'empêcher de lui dire : « En vérité, princesse Trognon, vous êtes gracieuse de mépriser mon Torticolis ; sachez qu'il est bien laid, mais sans mentir, il l'est moins que vous. — Seigneur, lui dit-elle, je n'ai pas assez d'amour-propre pour m'offenser des choses désobligeantes que vous me dites ; je ne sais cependant si vous croyez que ce soit un moyen sûr pour me persuader d'aimer votre charmant Torticolis ; mais je vous déclare, malgré ma misérable jatte, et les défauts dont je suis remplie, que je ne veux point l'épouser, et que je préfère le titre de princesse Trognon à celui de reine Torticolis. »

Le roi Brun s'échauffa fort de cette réponse. « Je vous assure, lui dit-il, que je n'en aurai pas le démenti ; le roi votre père doit être votre maître, et je le suis devenu depuis qu'il vous a mise entre mes mains. — Il est des choses, dit-elle, sur lesquelles nous pouvons opter ; c'est en dépit de moi qu'on m'a conduite ici, je vous en avertis, et je vous regarderai comme mon plus mortel ennemi si vous me faites violence. Le roi encore plus irrité la quitta et lui donna un appartement dans son palais, avec des dames qui avaient ordre de lui persuader que le meilleur parti à prendre pour elle, était d'épouser le prince.

Cependant les gardes, qui craignaient d'être découverts et que le roi ne sût que son fils s'était sauvé, se hâtèrent de lui aller dire qu'il était mort. A cette nouvelle, il ressentit une douleur dont on le croyait incapable ; il cria, il hurla, et se prenant à Trognon de la perte qu'il venait de faire, il l'envoya dans la tour à la place de son cher défunt.

La pauvre princesse demeura aussi triste qu'étonnée de se trouver prisonnière ; elle avait du cœur, et elle parla comme elle devait d'un procédé si dur. Elle croyait qu'on le dirait au roi ; mais personne n'osa l'en entretenir. Elle croyait aussi qu'elle pouvait écrire à son père les mauvais traitements qu'elle souffrait, et qu'il viendrait la délivrer. Ses projets de ce côté-là furent inutiles ; on interceptait ses lettres et on les donnait au roi Brun.

Comme elle vivait dans cette espérance, elle s'affligeait moins, et tous les jours elle allait dans la galerie regarder les peintures qui étaient sur les vitres ; rien ne lui paraissait plus extraordinaire que ce nombre de choses différentes qui y étaient représentées, et de s'y voir dans sa jatte. « Depuis que je suis arrivée en ce pays-ci, les peintres, disait-elle, ont pris

un étrange plaisir de me peindre ; est-ce qu'il n'y a pas assez de figures ridicules sans la mienne ? ou veulent-ils, par des oppositions, faire éclater davantage la beauté de cette jeune bergère, qui me semble charmante ? » Elle regardait ensuite le portrait d'un berger qu'elle ne pouvait assez louer. « Que l'on est à plaindre, disait-elle, d'être disgraciée de la nature au point que je le suis ! Et que l'on est heureuse quand on est belle ! » En disant ces mots, elle avait les larmes aux yeux ; puis, se voyant dans un miroir, elle se tourna brusquement ; mais elle fut bien étonnée de trouver derrière elle une petite vieille, coiffée d'un chaperon, qui était la moitié plus laide qu'elle ; et la jatte où elle se traînait avait plus de vingt trous, tant elle était usée.

« Princesse, lui dit cette vieillotte, vous pouvez choisir entre la vertu et la beauté ; vos regrets sont si touchants que je les ai entendus. Si vous voulez être belle, vous serez coquette, glorieuse et très-galante ; si vous voulez rester comme vous êtes, vous serez sage, estimée et fort humble. » Trognon regarda celle qui lui parlait ; et lui demanda si la beauté était incompatible avec la sagesse. « Non, lui dit la bonne femme ; mais à votre égard, il est arrêté que vous ne pouvez avoir que l'un des deux. — Eh bien, s'écria Trognon d'un air ferme, je préfère ma laideur à la beauté. — Quoi ! vous aimez mieux effrayer ceux qui vous voient ? reprit la vieille. — Oui, madame, dit la princesse, je choisis plutôt tous les malheurs ensemble que de manquer de vertu. — J'avais apporté exprès mon manchon jaune et blanc, dit la fée ; en soufflant du côté jaune, vous seriez devenue semblable à cette admirable bergère qui vous a paru si charmante, et vous auriez été aimée d'un berger dont le portrait a arrêté vos yeux plus d'une fois : en soufflant du côté blanc, vous pourrez vous affermir encore dans le chemin de la vertu, où vous entrez si courageusement. — Eh ! madame, reprit la princesse, ne me refusez pas cette grâce, elle me consolera de tout le mépris que l'on a pour moi. » La petite vieille lui donna le manchon de vertu et de beauté ; Trognon ne se méprit point, elle souffla par le côté blanc, et remercia la fée qui disparut aussitôt.

Elle était ravie du bon choix qu'elle avait fait ; et quelque sujet qu'elle eût d'envier l'incomparable beauté de la bergère peinte sur les vitres, elle pensait, pour s'en consoler, que la beauté passe comme un songe ; que la vertu est un trésor éternel et une beauté inaltérable, qui dure plus que la vie : elle espérait toujours que le roi son père se mettrait à la tête d'une grosse armée et qu'il la tirerait de la tour. Elle attendait le mo-

ment de le voir avec mille impatiences, et elle mourait d'envie de monter au donjon pour voir arriver le secours qu'elle attendait. Mais comment grimper si haut? Elle allait dans sa chambre moins vite qu'une tortue; et pour monter, c'étaient ses femmes qui la portaient.

Cependant elle trouva un moyen assez particulier. Elle sut que l'horloge était dans le donjon; elle ôta les poids et se mit à la place. Lorsqu'on monta l'horloge, elle fut guindée jusqu'en haut; elle regarda promptement à la fenêtre qui donnait sur la campagne, mais elle ne vit rien venir, et elle s'en retira pour se reposer un peu. En s'appuyant contre le mur que Torticolis, ou pour mieux dire le prince Sans-Pair, avait défait et racommodé assez mal, le plâtre tomba et le tire-bourre d'or, qui fit tin, tin, près de Trognon. Elle l'aperçut, et après l'avoir ramassé, elle examina à quoi il pouvait servir. Comme elle avait plus d'esprit qu'un autre, elle jugea bien vite que c'était pour ouvrir l'armoire où il n'y avait point de serrure; elle en vint à bout, et elle ne fut pas moins ravie que le prince l'avait été, de tout ce qu'elle y rencontra de rare et de galant. Il y avait quatre mille tiroirs, tous remplis de bijoux antiques et modernes; enfin



elle trouve le guichet d'or, la boite d'escarboucle et la main qui nageait dans le sang. Elle en frémit et voulu la jeter; mais il ne fut pas en son pouvoir de la laisser aller, une puissance secrète l'en empêchait. « Hélas, que vais-je faire? dit-elle tristement. J'aime mieux mourir que de rester davantage avec cette main coupée. » Dans ce moment, elle entendit une voix douce et agréable qui lui dit : « Prends courage, princesse, ta félicité dépend de cette aventure. – Eh! que puis-je faire? répondit-elle en

tremblant. — Il faut, lui dit la voix, emporter cette main dans ta chambre, la cacher sous ton chevet ; et quand tu verras un aigle, la lui donner sans tarder un moment. »

Quelque effrayée que fût la princesse, cette voix avait quelque chose de si persuasif, qu'elle n'hésita pas à obéir ; elle replaça les tiroirs et les raretés comme elle les avait trouvés, sans en prendre aucune. Ses gardes, qui craignaient qu'elle ne leur échappât à son tour, ne l'ayant point vue dans sa chambre, la cherchèrent et demeurèrent surpris de la rencontrer dans un lieu où elle ne pouvait, disaient-ils, monter que par enchantement.

Elle fut trois jours sans rien voir ; elle n'osait ouvrir la belle boite d'escarboucle, parce que la main coupée lui faisait trop grande peur. Enfin, une nuit elle entendit du bruit contre sa fenêtre ; elle ouvrit son rideau, et elle aperçut au clair de la lune un aigle qui voltigeait. Elle se leva comme elle put, et, se traînant dans la chambre, elle ouvrit la fenêtre. L'aigle entra, faisant grand bruit avec ses ailes, en signe de réjouissance ; elle ne différa pas à lui présenter la main, qu'il prit avec ses serres, et un moment après elle ne l'aperçut plus ; il y avait à sa place un jeune homme, le plus beau et le mieux fait qu'elle eût jamais vu ; son front était ceint d'un diadème, son habit couvert de pierreries. Il tenait dans sa main un portrait ; et, prenant le premier la parole : « Princesse, dit-il à Trognon, il y a deux cents ans qu'un perfide enchanteur me retient en ces lieux. Nous aimions l'un et l'autre l'admirable fée Bénigne ; j'étais souffert, il était jaloux. Son art surpassait le mien ; et, voulant s'en prévaloir pour me perdre, il me dit, d'un air absolu, qu'il me défendait de la voir davantage. Une telle défense ne convenait ni à mon amour, ni au rang que je tenais : je le menaçai ; et la belle que j'adore se trouva si offensée de la conduite de l'enchanteur, qu'elle lui défendit à son tour de l'approcher jamais. Ce cruel résolut de nous punir l'un et l'autre.

« Un jour que j'étais auprès d'elle, charmé du portrait qu'elle m'avait donné et que je regardais, le trouvant mille fois moins beau que l'original, il parut, et d'un coup de sabre il sépara ma main de mon bras. La fée Bénigne (c'est le nom de ma reine) ressentit plus vivement que moi la douleur de cet accident ; elle tomba évanouie sur son lit, et sur-le-champ je me sentis couvert de plumes ; je fus métamorphosé en aigle. Il m'était permis de venir tous les jours voir la reine, sans pouvoir en approcher ni la réveiller ; mais j'avais la consolation de l'en-

tendre sans cesse pousser de tendres soupirs, et parler en rêvant de son cher Trasimène. Je savais encore qu'au bout de deux cents ans un prince rappellerait Bénigne à la lumière, et qu'une princesse, en me rendant ma main coupée, me rendrait ma première forme. Une fée qui s'intéresse à votre gloire a voulu que cela fût ainsi; c'est elle qui a si soigneusement enfermé ma main dans l'armoire du donjon; c'est elle qui m'a donné le pouvoir de vous marquer aujourd'hui ma reconnaissance. Souhaitez, princesse, ce qui peut vous faire le plus de plaisir, et sur-le-champ vous l'obtiendrez.

— Grand roi, répliqua Trognon après quelques moments de silence, si je ne vous ai pas répondu promptement, ce n'est point que j'hésite; mais je vous avoue que je ne suis pas aguerrie sur des aventures aussi surprenantes que celle-ci, et je me figure que c'est plutôt un rêve qu'une vérité. — Non, madame, répondit Trasimène, ce n'est point une illusion; vous en ressentirez les effets dès que vous voudrez me dire quel don vous désirez. — Si je demandais tous ceux dont j'aurais besoin pour être parfaite, dit-elle, quelque pouvoir que vous ayez, il vous serait difficile d'y satisfaire; mais je m'en tiens au plus essentiel : rendez mon âme aussi belle que mon corps est laid et difforme. — Ah! princesse, s'écria le roi Trasimène, vous me charmez par un choix si juste et si élevé; mais la chose que vous désirez est déjà accomplie : votre corps va donc devenir aussi beau que votre âme et que votre esprit. » Il toucha la princesse avec le portrait de la fée; elle entend *cric*, *croc*, dans tous ses os; ils s'allongent, ils se remboîtent; elle se lève, elle est grande, elle est belle, elle est droite, elle a le teint plus blanc que du lait, tous les traits réguliers, un air majestueux et modeste, une physionomie fine et agréable. « Quel prodige! s'écrie-t-elle. Est-ce moi? Est-ce une chose possible? — Oui, madame, reprit Trasimène, c'est vous; le sage choix que vous avez fait de la vertu vous attire l'heureux changement que vous éprouvez. Quel plaisir pour moi, après ce que je vous dois, d'avoir été destiné pour y contribuer! Mais quittez pour toujours le nom de Trognon; prenez celui de Brillante, que vous méritez par vos lumières et par vos charmes. » Dans ce moment il disparut; et la princesse, sans savoir par quelle voiture elle était allée, se trouva au bord d'une petite rivière, dans un lieu ombragé d'arbres, le plus agréable de la terre.

Elle ne s'était point encore vue; l'eau de cette rivière était si claire, qu'elle connut, avec une surprise extrême, qu'elle était la même ber-

gère dont elle avait tant admiré le portrait sur les vitres de la galerie. En effet, elle avait comme elle un habit blanc, garni de dentelles fines, le plus propre qu'on eût jamais vu à aucune bergère; sa ceinture était de petites roses et de jasmins, ses cheveux ornés de fleurs; elle trouva une houlette peinte et dorée auprès d'elle, avec un troupeau de moutons qui paissaient le long du rivage, et qui entendaient sa voix, jusqu'au chien du troupeau; il semblait la connaître et la caressait.

Quelles réflexions ne faisait-elle point sur des prodiges si nouveaux! Elle était née et elle avait vécu jusqu'alors la plus laide de toutes les créatures; mais elle était princesse. Elle devenait plus belle que l'astre du jour; elle n'était plus qu'une bergère, et la perte de son rang ne laissait pas de lui être sensible.

Ces différentes pensées l'agitèrent jusqu'au moment où elle s'endormit. Elle avait veillé toute la nuit, comme je l'ai déjà dit, et le voyage qu'elle avait fait, sans s'en apercevoir, était de cent lieues : de sorte qu'elle s'en trouvait un peu lasse. Ses moutons et son chien, rassemblés à ses côtés, semblaient la garder et lui donner les soins qu'elle leur devait. Le soleil ne pouvait l'incommoder, quoiqu'il fût dans toute sa force : les arbres touffus l'en garantissaient; et l'herbe fraîche et fine sur laquelle elle s'était laissée tomber paraissait orgueilleuse d'une charge si belle. C'est là

Qu'on voyait les violettes,
A l'envi des autres fleurs,
S'élever sur les herbettes
Pour répandre leurs odeurs.

Les oiseaux y faisaient de doux concerts, et les zéphyrs retenaient leurs haleines, dans la crainte de l'éveiller. Un berger, fatigué de l'ardeur du soleil, ayant remarqué de loin cet endroit, s'y rendit en diligence; mais, lorsqu'il vit la jeune Brillante, il demeura si surpris, que, sans un arbre contre lequel il s'appuya, il serait tombé de toute sa hauteur. En effet, il la reconnut pour cette même personne dont il avait admiré la beauté sur les vitres de la galerie et dans le livre de vélin; car le lecteur ne doute pas que ce berger ne soit le prince Sans-Pair. Un pouvoir inconnu l'avait arrêté dans cette contrée; il s'était fait admirer de tous ceux qui l'avaient vu. Son adresse en toutes choses, sa bonne mine et son esprit, ne le distinguaient pas moins entre les autres bergers que sa naissance ne l'aurait distingué ailleurs.

Il attacha ses yeux sur Brillante avec une attention et un plaisir qu'il n'avait point ressentis jusqu'alors. Il se mit à genoux auprès d'elle ; il examinait cet assemblage de beautés qui la rendaient toute parfaite, et son cœur fut le premier qui paya le tribut qu'aucun autre depuis n'osa lui refuser. Comme il rêvait profondément, Brillante s'éveilla ; et, voyant Sans-Pair proche d'elle avec un habit de pasteur extrêmement galant, elle le regarda et rappela aussitôt son idée, parce qu'elle avait vu son portrait dans la tour. « Aimable bergère, lui dit-il, quelle heureuse destinée vous conduit ici ? Vous y venez, sans doute, pour recevoir notre encens et nos vœux. Ah ! je sens déjà que je serai le plus empressé à vous rendre mes hommages. — Non, berger, lui dit-elle, je ne prétends point exiger des honneurs qui ne me sont pas dus ; je veux demeurer simple bergère, j'aime mon troupeau et mon chien : la solitude a des charmes pour moi, je ne cherche qu'elle. — Quoi ! jeune bergère, en arrivant en ces lieux, vous y apportez le dessein de vous cacher aux mortels qui les habitent ! Est-il possible, continua-t-il, que vous nous vouliez tant de mal ? Tout du moins exceptez-moi, puisque je suis le premier qui vous a offert ses services. — Non, reprit Brillante, je ne veux point vous voir plus souvent que les autres, quoique je sente déjà une estime particulière pour vous ; mais enseignez-moi quelque sage bergère, chez qui je puisse me retirer ; car, étant inconnue ici, et dans un âge à ne vouloir demeurer seule, je serai bien aise de me mettre sous sa conduite. » Sans-Pair fut ravi de cette commission ; il la mena dans une cabane si propre, qu'elle avait mille agréments dans sa simplicité. Il y avait une petite vieillotte qui sortait rarement, parce qu'elle ne pouvait presque plus marcher : « Tenez, ma bonne mère, dit Sans-Pair en lui présentant Brillante, voici une fille incomparable dont la seule présence vous rajeunira. » La vieille l'embrassa, et lui dit d'un air affable qu'elle était la bienvenue ; qu'elle avait de la peine de la loger si mal, mais que tout au moins elle la logerait fort bien dans son cœur. « Je ne pensais pas, dit Brillante, trouver ici un accueil si favorable et tant de politesse ; je vous assure, ma bonne mère, que je suis ravie d'être auprès de vous. Ne me refusez pas, continua-t-elle en s'adressant au berger, de me dire votre nom, pour que je sache à qui je suis obligée d'un tel service. — On m'appelle Sans-Pair, répondit le prince ; mais à présent je ne veux point d'autre nom que celui de votre esclave. — Et moi, dit la petite vieille, je souhaite aussi de savoir comment on appelle la bergère pour qui j'exerce l'hospitalité. » La princesse lui dit qu'on la

nommait Brillante. La vieille parut charmée d'un si aimable nom, et Sans-Pair dit cent jolies choses là-dessus.

La vieille bergère, ayant peur que Brillante n'eût faim, lui présenta dans une terrine fort propre du lait doux, avec du pain bis, des œufs frais, du beurre nouveau battu, et un fromage à la crème. Sans-Pair courut dans sa cabane, il en apporta des fraises, des noisettes, des cerises et d'autres fruits, tous entourés de fleurs ; et, pour avoir lieu de rester plus longtemps auprès de Brillante, il lui demanda permission d'en manger avec elle. Hélas ! qu'il lui aurait été difficile de la lui refuser ! Elle le voyait avec un plaisir extrême ; et, quelque froideur qu'elle affectât, elle sentait bien que sa présence ne lui serait point indifférente.

Lorsqu'il l'eut quittée, elle pensa encore longtemps à lui, et lui à elle. Il la voyait tous les jours, il conduisait son troupeau dans le lieu où elle faisait paître le sien, il chantait auprès d'elle des paroles passionnées; il jouait de la flûte et de la musette pour la faire danser, et elle s'en acquittait avec une grâce et une justesse qu'il ne pouvait assez admirer.



Chacun de son côté faisait réflexion à cette suite surprenante d'aventures qui leur étaient arrivées, et chacun commençait à s'inquiéter. Sans-Pair la cherchait soigneusement partout.

Enfin, toutes les fois qu'il la trouva seulette,
Il lui parla tant d'amourette,

Il lui peignit si bien son feu, sa passion,
Et ce qui de deux cœurs fait la douce union,
Qu'elle reconnut dans son âme
Que ce petit je ne sais quoi
Qu'elle sentait pour lui, sans bien savoir pourquoi,
Était une amoureuse flamme.
Alors, connaissant le danger
Où, pour son peu d'expérience,
Elle exposait son innocence,
Elle évite avec soin cet aimable berger ;
Mais que ce fut pour elle
Une peine cruelle,
Et que souvent son cœur, soupirant en secret
Lui reprocha de fuir un amant si discret !
Sans-Pair, qui ne pouvait comprendre
Ce qui causait ce cruel changement,
Cherche partout un moment pour l'apprendre ;
Mais il le cherche vainement :
Brillante ne veut plus l'approcher ni l'entendre.

Elle l'évitait avec soin, et se reprochait sans cesse ce qu'elle ressentait pour lui. « Quoi ! j'ai le malheur d'aimer, disait-elle, et d'aimer un malheureux berger ! Quelle destinée est la mienne ! J'ai préféré la vertu à la beauté : il semble que le ciel, pour me récompenser de ce choix, m'avait voulu rendre belle ; mais que je m'estime malheureuse de l'être devenue ! Sans ces inutiles attraits, le berger que je fuis ne serait point attaché à me plaire, et je n'aurais pas la honte de rougir des sentiments que j'ai pour lui. » Ses larmes finissaient toujours par de si douloureuses réflexions, et ses peines augmentaient par l'état où elle réduisait son aimable berger.

Il était, de son côté, accablé de tristesse ; il avait envie de déclarer à Brillante la grandeur de sa naissance, dans la pensée qu'elle serait peut-être piquée d'un sentiment de vanité et qu'elle l'écouterait plus favorablement ; mais il se persuadait ensuite qu'elle ne le croirait pas, et que, si elle lui demandait quelque preuve de ce qu'il lui dirait, il était hors d'état de lui en donner. « Que mon sort est cruel ! s'écriait-il. Quoique je fusse affreux, je devais succéder à mon père : un grand royaume répare bien des défauts. Il me serait à présent inutile de me présenter à lui ni à ses sujets, il n'y en a aucun qui puisse me reconnaître ; et tout le bien que m'a fait la fée Bénigne, en m'ôtant mon nom et ma laideur, consiste à me rendre berger, et à me livrer aux charmes d'une

bergère inexorable qui ne peut me souffrir. Étoile barbare, disait-il en soupirant, deviens-moi plus propice, ou rends-moi ma difformité avec ma première indifférence! »

Voilà les tristes regrets que l'amant et la maîtresse faisaient sans se connaître. Mais, comme Brillante s'appliquait à fuir Sans-Pair, un jour qu'il avait résolu de lui parler, pour en trouver un prétexte qui ne l'offensât point, il prit un petit agneau, qu'il enjoliva de rubans et de fleurs; il lui mit un collier de paille peinte, travaillé si proprement, que c'était une espèce de chef-d'œuvre; il avait un habit de taffetas couleur de rose, couvert de dentelles d'Angleterre, une houlette garnie de rubans, une panetière; et en cet état tous les Céladons du monde n'auraient osé paraître devant lui. Il trouva Brillante assise au bord d'un ruisseau, qui coulait lentement dans le plus épais du bois; ses moutons y paissaient épars: la profonde tristesse de la bergère ne lui permettait pas de leur donner ses soins. Sans-Pair l'aborda d'un air timide; il lui présenta le petit agneau, et la regardant tendrement: « Que vous ai-je donc fait, belle bergère, lui dit-il, qui m'attire de si terribles marques de votre aversion? Vous reprochez à vos yeux le moindre de leurs regards; vous me fuyez. Ma passion vous paraît-elle si offensante? En pouvez-vous souhaiter une plus pure et plus fidèle? Mes paroles, mes actions, n'ont-elles pas toujours été remplies de respect et d'ardeur? Mais sans doute vous aimez ailleurs; votre cœur est prévenu pour un autre. » Elle lui repartit aussitôt:

« Berger, lorsque je vous évite,
Devez-vous vous en alarmer?
On connaît assez par ma fuite
Que je crains de vous trop aimer.
Je fuirais avec moins de peine
Si la haine me faisait fuir;
Mais, lorsque la raison m'entraîne,
L'amour cherche à me retenir.
Tout m'alarme. En ce moment même,
Je sens que vos regards affaiblissent mon cœur.
Je reste toutefois. Quand l'amour est extrême,
Berger, que le devoir paraît plein de rigueur,
Et qu'on fuit lentement quand on fuit ce qu'on aime!
Adieu. Si vous m'aimez, hélas!
Mon repos en dépend, gardez-vous de me suivre.
Peut-être que sans vous je ne pourrai plus vivre;
Mais toutefois, berger, ne suivez point mes pas. »

En achevant ces mots, Brillante s'éloigna. Le prince amoureux et désespéré voulut la suivre ; mais sa douleur devint si forte, qu'il tomba sans connaissance au pied d'un arbre. Ah ! vertu sévère et trop farouche, pourquoi redoutez-vous un homme qui vous a chérie dès sa plus tendre enfance ? Il n'est point capable de vous méconnaître, et sa passion est tout innocente. Mais la princesse se défiait autant d'elle que de lui ; elle ne pouvait s'empêcher de rendre justice au mérite de ce charmant berger, et elle savait bien qu'il faut éviter ce qui nous paraît trop aimable.

On n'a jamais tant pris sur soi qu'elle y prit dans ce moment ; elle s'arrachait à l'objet le plus tendre et le plus chèrement aimé qu'elle eût vu de sa vie. Elle ne put s'empêcher de tourner plusieurs fois la tête pour regarder s'il la suivait ; elle l'aperçut tomber demi-mort : elle l'aimait, et elle se refusa la consolation de le secourir. Lorsqu'elle fut dans la plaine, elle leva pitoyablement les yeux, et joignant ses bras l'un sur l'autre : « O vertu ! ô gloire ! ô grandeur ! je te sacrifie mon repos ! s'écria-t-elle. O destin ! ô Trasimène ! je renonce à ma fatale beauté ; rends-moi ma laideur, ou rends-moi, sans que j'en puisse rougir, l'amant que j'abandonne ! » Elle s'arrêta à ces mots, incertaine si elle continuerait de fuir, ou si elle retournerait sur ses pas. Son cœur voulait qu'elle rentrât dans le bois où elle avait laissé Sans-Pair ; mais sa vertu triompha de sa tendresse : elle prit la généreuse résolution de ne le plus voir.

Depuis qu'elle avait été transportée dans ces lieux, elle avait entendu parler d'un célèbre enchanteur, qui demeurait dans un château qu'il avait bâti avec sa sœur aux confins de l'île : on ne parlait que de leur savoir ; c'étaient tous les jours de nouveaux prodiges. Elle pensa qu'il ne fallait pas moins qu'un pouvoir magique pour effacer de son cœur l'image du charmant berger ; et, sans en rien dire à sa charitable hôtesse, qui l'avait reçue et qui la traitait comme sa fille, elle se mit en chemin, si occupée de ses déplaisirs, qu'elle ne faisait aucune réflexion au péril qu'elle courait, étant jeune et belle, de voyager toute seule. Elle ne s'arrêtait ni jour ni nuit ; elle ne buvait ni ne mangeait, tant elle avait envie d'arriver au château pour guérir de sa tendresse. Mais, en passant dans un bois, elle ouït quelqu'un qui chantait ; elle crut entendre prononcer son nom et reconnaître la voix d'une de ses compagnes. Elle s'arrêta pour l'écouter ; elle entendit ces paroles :

Sans-Pair, de son hameau
Le mieux fait, le plus beau,
Aimait la bergère Brillante,

Aimable, jeune et belle, enfin toute charmante.
Par mille petits soins, ce berger, chaque jour,
Lui déclarait assez ce qu'il sentait pour elle.
Mais la jeune rebelle
Ignorait ce que c'est qu'amour :
Son cœur plein de tristesse
Soupirait toutefois loin du berger absent;
Ce qui marque de la tendresse,
Et ce qu'on ne fait pas pour un indifférent.
Il est vrai qu'à notre bergère
De tels chagrins n'arrivaient guère;
Car son amant la suivait en tous lieux
(Elle ne demandait pas mieux).
Souvent, couchés dessus l'herbette,
Il lui chantait des vers de sa façon;
La belle avec plaisir écoutait sa musette,
Et même apprenait sa chanson.

« Ah! c'en est trop! dit-elle en versant des larmes; indiscret berger, tu t'es vanté des faveurs innocentes que je t'ai accordées! Tu as osé présumer que mon faible cœur serait plus sensible à ta passion qu'à mon devoir! Tu as fait confidence de tes injustes désirs, et tu es cause que l'on me chante dans les bois et dans les plaines! » Elle en conçut un dépit si violent, qu'elle se crut en état de le voir avec indifférence, et peut-être avec de la haine. « Il est inutile, continua-t-elle, que j'aille plus loin pour chercher des remèdes à ma peine; je n'ai rien à craindre d'un berger en qui je connais si peu de mérite : je vais retourner au hameau avec la bergère que je viens d'entendre. » Elle l'appela de toute sa force, sans que personne lui répondît; et cependant elle entendait de temps en temps chanter assez proche d'elle. L'inquiétude et la peur la prirent; en effet, ce bois appartenait à l'enchanteur, et l'on n'y passait point sans avoir quelque aventure.

Brillante, plus incertaine que jamais, se hâta de sortir du bois. « Le berger que je craignais, disait-elle, m'est-il devenu si peu redoutable, que je doive m'exposer à le revoir? N'est-ce point plutôt que mon cœur, d'intelligence avec lui, cherche à me tromper? Ah! fuyons, fuyons, c'est le meilleur parti pour une princesse aussi malheureuse que moi. » Elle continua son chemin vers le château de l'enchanteur; elle y parvint et elle y entra sans obstacle. Elle traversa plusieurs grandes cours où l'herbe et les ronces étaient si hautes, qu'il semblait qu'on n'y avait pas

marché depuis cent ans ; elle les rangea avec ses mains, qu'elle égratigna en plus d'un endroit. Elle entra dans une salle où le jour ne venait que par un petit trou : elle était tapissée d'ailes de chauves-souris. Il y avait douze chats, pendus au plancher, qui servaient de lustres et qui faisaient un miaulis à faire perdre patience ; et, sur une longue table, douze grosses souris attachées par la queue, qui avaient toutes devant elles un morceau de lard où elles ne pouvaient atteindre ; de sorte que les chats voyaient les souris sans les pouvoir manger, les souris craignaient les chats et désespéraient de faim auprès d'un bon morceau de lard.

La princesse considérait le supplice de ces animaux, lorsqu'elle vit entrer l'enchanteur avec une longue robe noire : il avait sur sa tête un crocodile qui lui servait de bonnet ; et jamais il n'a été une coiffure si effrayante. Ce vieillard portait des lunettes et un fouet à la main d'une vingtaine de longs serpents tous en vie. Oh ! que la princesse eut de peur ! qu'elle regretta en ce moment son berger, ses moutons et son chien ! Elle ne pensa qu'à fuir ; et, sans dire mot à ce terrible homme, elle courut vers la porte ; mais elle était couverte de toiles d'araignées. Elle en



leva une et elle en trouva une autre qu'elle leva encore, et à laquelle une troisième succéda ; elle la lève, il en paraît une nouvelle, qui était devant une autre ; enfin ces vilaines portières de toiles d'araignées étaient sans compte et sans nombre. La pauvre princesse n'en pouvait plus de lassitude ; ses bras n'étaient pas assez forts pour soutenir ces toiles. Elle

voulut s'asseoir par terre afin de se reposer un peu ; elle sentit de longues épines qui la pénétraient : elle fut bientôt relevée, et se mit encore en devoir de passer ; mais toujours il paraissait une toile sur l'autre. Le méchant vieillard, qui la regardait, faisait des éclats de rire à s'en engouer. A la fin il l'appela et lui dit : « Tu passerais là le reste de ta vie sans en venir à bout ; tu me sembles jeune et plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau ; si tu veux, je t'épouserai. Je te donnerai ces douze chats pendus au plancher, pour en faire tout ce que tu voudras, et ces douze souris qui sont sur cette table seront tiennes aussi. Les chats sont autant de princes, et les souris autant de princesses. Les friponnes, en différents temps, avaient eu l'honneur de me plaire (car j'ai toujours été aimable et galant) ; aucune d'elles ne voulut m'aimer. Ces princes étaient mes rivaux et plus heureux que moi. La jalousie me prit ; je trouvai le moyen de les attirer ici, et, à mesure que je les ai attrapés, je les ai métamorphosés en chats et en souris. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'ils se haïssent autant qu'ils se sont aimés, et que l'on ne peut guère trouver une vengeance plus complète. — Ah ! seigneur, s'écria Brillante, rendez-moi souris ; je ne le mérite pas moins que ces pauvres princesses. — Comment, dit le magicien, petite bergeronnette, tu ne veux donc pas m'aimer ? — J'ai résolu de n'aimer jamais ! dit-elle. — Oh ! que tu es simple ! continua-t-il ; je te nourrirai à merveille, je te ferai des contes, je te donnerai les plus beaux habits du monde, tu n'iras qu'en carrosse et en litière, tu t'appelleras Madame. — J'ai résolu de n'aimer jamais ! dit encore la princesse. — Prends garde à ce que tu dis, s'écria l'enchanteur en colère ; tu t'en repentirais pour longtemps. — N'importe, dit Brillante, j'ai résolu de n'aimer jamais. — Oh bien, trop indifférente créature, dit-il en la touchant, puisque tu ne veux pas aimer, tu dois être d'une espèce toute particulière : tu ne seras donc à l'avenir ni chair ni poisson, tu n'auras ni sang ni os, tu seras verte, parce que tu es encore dans ta verte jeunesse ; tu seras légère et fringante, tu vivras dans les prairies comme tu vivais ; on t'appellera sauterelle. » Au même moment, la princesse Brillante devint la plus jolie sauterelle du monde ; et, jouissant de la liberté, elle se rendit promptement dans le jardin.

Dès qu'elle fut en état de se plaindre, elle s'écria douloureusement : « Ah ! ma jatte, ma chère jatte, qu'êtes-vous devenue ? Voilà donc l'effet de vos promesses, Trasimène ! Voilà donc ce qu'on me gardait depuis deux cents ans avec tant de soin ! Une beauté aussi peu durable que les fleurs du printemps ; et, pour conclusion, un habit de crêpe vert, une

petite figure singulière, qui n'est ni chair ni poisson, qui n'a ni os ni sang! Je suis bien malheureuse! Hélas! une couronne aurait caché tous mes défauts, j'eusse trouvé un époux digne de moi; et, si j'étais restée bergère, l'aimable Sans-Pair ne souhaitait que la possession de mon cœur : il n'est que trop vengé de mes injustes dédains. Me voilà sauterelle, destinée à chanter jour et nuit, quand mon cœur rempli d'amertume m'invite à pleurer! » C'est ainsi que parlait la sauterelle, cachée entre les herbes fines qui bordaient un ruisseau.

Mais que faisait le prince Sans-Pair, absent de son adorable bergère? La dureté avec laquelle elle l'avait quitté le pénétra si vivement, qu'il n'eut pas la force de la suivre. Avant qu'il l'eût jointe, il s'évanouit, et il resta longtemps sans aucune connaissance au pied de l'arbre où Brillante l'avait vu tomber. Enfin la fraîcheur de la terre, ou quelque puissance inconnue, le fit revenir à lui : il n'osa aller chez elle ce jour-là; et, repassant dans son esprit les derniers vers qu'elle lui avait dits,

Et pour fuir un amant
Tendre, jeune et constant,
On ne prend guère tant de peine,
Quand on ne le fait que par haine,

en prit des espérances assez flatteuses; et il se promit du temps et de ses soins un peu de reconnaissance. Mais que devint-il, lorsqu'ayant été chez la vieille bergère où Brillante se retirait, il apprit qu'elle n'avait point paru depuis la veille! Il pensa mourir d'inquiétude. Il s'éloigna accablé de mille pensées différentes; il s'assit tristement sur le bord de la rivière; il fut prêt cent fois de s'y jeter et de chercher dans la fin de sa vie celle de ses malheurs. Enfin il prit un poinçon, et grava ces vers sur l'écorce d'un alizier.

Belle fontaine, clair ruisseau,
Vallons délicieux, et vous, fertiles plaines,
Séjour que je trouvais si beau!
Hélas! vous augmentez mes peines.
Le tendre objet de mon amour,
Dont vous empruntez tous vos charmes,
Pour fuir un malheureux vous quitte sans retour :
Vous ne me verrez plus que répandre des larmes.
Quand l'aurore aux mortels vient annoncer le jour,
Elle me voit plongé dans ma douleur profonde;
Le soleil, chaque instant, est témoin de mes pleurs,

Et, quand il est caché dans l'onde,
Je n'interromps point mes douleurs.
O toi, tendre arbrisseau, pardonne les blessures
Que pour graver mes maux j'ose faire à ton sein ;
Ce sont de légères peintures
De ce qu'a fait au mien cet objet inhumain.
La pointe de ce fer ne t'ôte point la vie ;
Des chiffres de son nom tu paraîtras plus beau.
Mais, hélas ! ma plus chère envie,
Lorsque je perds Brillante, est d'entrer au tombeau !

Il n'en put écrire davantage, parce qu'il fut abordé par une petite vieille qui avait une fraise au cou, un vertugadin, un moule sous ses cheveux blancs, un chaperon de velours; son antiquité avait quelque chose de vénérable. « Mon fils, lui dit-elle, vous poussez des regrets bien amers ; je vous prie de m'en apprendre le sujet. — Hélas ! ma bonne mère, lui dit Sans-Pair, je déplore l'éloignement d'une aimable bergère qui me fuit ; j'ai résolu de l'aller chercher par toute la terre, jusqu'à ce que je l'aie trouvée. — Allez de ce côté-là, mon enfant, lui dit-elle en lui montrant le chemin du château où la pauvre Brillante était devenue sauterelle. J'ai un pressentiment que vous ne la chercherez pas longtemps. » Sans-Pair la remercia, et pria l'Amour de lui être favorable.

Le prince n'eut aucune rencontre sur sa route digne de l'arrêter ; mais, en arrivant dans le bois, proche le château du magicien et de sa sœur, il crut voir sa bergère ; il se hâta de la suivre : elle s'éloigna. « Brillante, lui criait-il, Brillante que j'adore, arrêtez un peu, daignez m'entendre. » Le fantôme fuyait encore plus fort ; et, dans cet exercice, le reste du jour se passa. Lorsque la nuit fut venue, il vit beaucoup de lumières dans le château : il se flatta que sa bergère y pouvait être. Il y court ; il entre sans aucun empêchement. Il monte, et trouve dans un salon magnifique une grande et vieille fée d'une horrible maigreur. Ses yeux ressemblaient à deux lampes éteintes ; on voyait le jour au travers de ses joues. Ses bras étaient comme des lattes, ses doigts comme des fuseaux, une peau de chagrin noir couvrait son squelette ; avec cela elle avait du rouge, des mouches, des rubans verts et roses, un manteau de brocart d'argent, une couronne de diamants sur sa tête, et des pierreries partout.

« Enfin, prince, lui dit-elle, vous arrivez dans un lieu où je vous souhaite depuis longtemps. Ne songez plus à votre petite bergère ; une pas-

sion si disproportionnée vous doit faire rougir. Je suis la reine des météores; je vous veux du bien, et je puis vous en faire d'infinis si vous m'aimez. — Vous aimer! s'écria le prince en la regardant d'un œil



indigné, vous aimer, madame! Eh! suis-je maître de mon cœur? Non, je ne saurais consentir à une infidélité, et je sens même que si je changeais l'objet de mes amours, ce ne serait pas vous qui le deviendriez. Choisissez dans vos météores quelque influence qui vous accommode; aimez l'air, aimez les vents, et laissez les mortels en paix.»

La fée était fière et colère; en deux coups de baguette elle remplit la galerie de monstres affreux, contre lesquels il fallut que le jeune prince exerçât son adresse et sa valeur. Les uns paraissaient avec plusieurs têtes et plusieurs bras, les autres avaient la figure d'un centaure ou d'une sirène, plusieurs lions à la face humaine, des sphinx et des dragons volants. Sans-Pair n'avait que sa seule houlette et un petit épieu, dont il s'était armé en commençant son voyage. La grande fée faisait cesser de temps en temps le chamaillis, et lui demandait s'il voulait l'aimer. Il disait toujours qu'il se vouait à l'amour fidèle, qu'il ne pouvait changer. Lassée de sa fermeté, elle fit paraître Brillante: « Eh bien, lui dit-elle, tu vois ta maîtresse au fond de cette galerie, songe à ce que tu vas faire; si tu refuses de m'épouser, elle sera déchirée et mise en pièces à tes yeux par des tigres. — Ah! madame, s'écria le prince en se jetant à ses pieds, je me dévoue volontiers à la mort pour sauver ma chère maîtresse; épargnez ses jours en abrégeant les miens. — Il n'est pas question de ta mort, traître! répliqua la fée; il est question de ton cœur et de ta main. » Pendant qu'ils parlaient, le prince entendait la voix de

sa bergère, qui semblait se plaindre. « Voulez-vous me laisser dévorer? lui disait-elle. Si vous m'aimez, déterminez-vous à faire ce que la reine vous ordonne. »

Le pauvre prince hésitait : « Eh quoi! Bénigne, s'écria-t-il, m'avez-vous donc abandonné après tant de promesses? Venez, venez nous secourir. » Ces mots furent à peine prononcés, qu'il entendit une voix dans les airs qui prononçait distinctement ces paroles : « Laisse agir le destin; mais sois fidèle, et cherche le rameau d'or. »

La grande fée, qui s'était crue victorieuse par le secours de tant de différentes illusions, pensa se désespérer de trouver en son chemin un aussi puissant obstacle que la protection de Bénigne. « Fuis ma présence, s'écria-t-elle, prince malheureux et opiniâtre! puisque ton cœur est rempli de tant de flammes, tu seras un grillon, ami de la chaleur et du feu. »

Sur-le-champ le beau et merveilleux prince Sans-Pair devint un petit grillon noir, qui se serait brûlé tout vif dans la première cheminée ou le premier four s'il ne s'était pas souvenu de la voix favorable qui l'avait rassuré. « Il faut, dit-il, chercher le rameau d'or; peut-être que je m'y dégrillonnerai. Ah! si j'y trouvais ma bergère, que manquerait-il à ma félicité? »

Le grillon se hâta de sortir du fatal palais, et, sans savoir où il fallait aller, il se recommanda aux soins de la belle fée Bénigne, puis il partit sans équipage et sans bruit; car un grillon ne craint ni les voleurs ni les mauvaises rencontres. Au premier gîte, qui fut dans le trou d'un arbre, il trouva une sauterelle fort triste : elle ne chantait point. Le grillon, ne s'avisant pas de soupçonner que ce fût une personne toute pleine d'esprit et de raison, lui dit : « Où va ainsi ma commère la sauterelle? » Elle lui répondit aussitôt : « Et vous, mon compère le grillon, où allez-vous? » Cette réponse surprit étrangement l'amoureux grillon. « Quoi! vous parlez? s'écria-t-il. — Eh! vous parlez bien! s'écria-t-elle. Pensez-vous qu'une sauterelle ait des priviléges moins étendus qu'un grillon? — Je puis bien parler, dit le grillon, puisque je suis un homme. — Et par la même règle, dit la sauterelle, je dois encore plus parler que vous, puisque je suis une fille. — Vous avez donc éprouvé un sort semblable au mien? dit le grillon. — Sans doute, dit la sauterelle. — Mais encore, où allez-vous? Je serais ravi, ajouta le grillon, que nous fussions longtemps ensemble. Une voix qui m'est inconnue, répliqua-t-il, s'est fait entendre dans l'air; elle a dit : « Laisse agir le

« destin, et cherche le rameau d'or. » Il m'a semblé que cela ne pouvait être dit que pour moi. Sans hésiter, je suis parti, quoique j'ignore où je dois aller. »

Leur conversation fut interrompue par deux souris qui couraient de toute leur force, et qui, voyant un trou au pied de l'arbre, se jetèrent dedans la tête la première, et pensèrent étouffer le compère grillon et la commère sauterelle : ils se rangèrent de leur mieux dans un petit coin. « Ah! madame, dit la plus grosse souris, j'ai mal au côté d'avoir tant couru. Comment se porte Votre Altesse? — J'ai arraché ma queue, répliqua la plus jeune souris, car, sans cela, je tiendrais encore sur la table de ce vieux sorcier. Mais as-tu vu comme il nous a poursuivies? Que nous sommes heureuses d'être sauvées de son palais infernal! — Je crains un peu les chats et les ratières, ma princesse, continua la grosse souris, et je fais des vœux ardents pour arriver bientôt au rameau d'or. — Tu en sais donc le chemin? dit l'altesse sourissonne. — Si je le sais, madame! comme celui de ma maison, répliqua l'autre. Ce rameau est merveilleux : une seule de ses feuilles suffit pour être toujours riche; elle fournit de l'argent, elle désenchante, elle rend belle, elle conserve la jeunesse; il faut avant le jour nous mettre en campagne. — Nous aurons l'honneur de vous accompagner, un honnête grillon, que voici, et moi, si vous le trouvez bon, mesdames, dit la sauterelle, car nous sommes aussi bien que vous pèlerins du rameau d'or. » Il y eut alors beaucoup de compliments faits de part et d'autre; les souris étaient les princesses que ce méchant enchanteur avait liées sur la table, et, pour le grillon et la sauterelle, ils avaient une politesse qui ne se démentait jamais.

Chacun d'eux s'éveilla très-matin; ils partirent de compagnie fort silencieusement, car ils craignaient que des chasseurs à l'affût, les entendant parler, ne les prissent pour les mettre en cage : ils arrivèrent ainsi au rameau d'or. Il était planté au milieu d'un jardin merveilleux ; au lieu de sable, les allées étaient remplies de petites perles orientales plus rondes que des pois; les roses étaient des diamants incarnats, et les feuilles d'émeraudes ; les fleurs de grenades de grenats, les soucis de topazes, les jonquilles de brillants jaunes, les violettes de saphirs, les bluets de turquoises, les tulipes d'améthystes, opales et diamants; enfin, la quantité et la diversité de ces belles fleurs brillaient plus que le soleil.

C'était donc là, comme je l'ai déjà dit, qu'était le rameau d'or, le

même que le prince Sans-Pair reçut de l'aigle et dont il toucha la fée Bénigne lorsqu'elle était enchantée. Il était devenu aussi haut que les plus grands arbres, et tout chargé de rubis qui formaient des cerises. Dès que le grillon, la sauterelle et les deux souris s'en furent approchés, ils reprirent leur forme naturelle. Quelle joie, quel transport ne ressentit point l'amoureux prince à la vue de sa belle bergère! Il se jeta à ses pieds; il allait lui dire tout ce qu'une surprise si agréable et si peu espérée lui faisait ressentir, lorsque la reine Bénigne et le roi Trasimène parurent dans une pompe sans pareille; car tout répondait à la magnificence du jardin. Quatre Amours armés de pied en cap, l'arc au côté, le carquois sur l'épaule, soutenaient avec leurs flèches un petit pavillon de brocart or et bleu, sous lequel paraissaient deux riches couronnes. « Venez, aimables amants, s'écria la reine en leur tendant les bras, venez recevoir de nos mains les couronnes que votre vertu, votre naissance et votre fidélité méritent; vos travaux vont se changer en plaisirs. Princesse Brillante, continua-t-elle, ce berger si terrible à votre cœur est le même prince qui vous fut destiné par votre père et par le sien : il n'est point mort dans la tour; recevez-le pour époux, et me laissez le soin de votre repos et de votre bonheur. » La princesse, ravie, se jeta au cou de Bénigne, et, lui laissant voir les larmes qui coulaient de ses yeux, elle connut par son silence que l'excès de joie lui ôtait l'usage de la parole. Sans-Pair s'était mis aux genoux de cette généreuse fée, il baisait respectueusement ses mains, et disait mille choses sans ordre et sans suite. Trasimène lui faisait de grandes caresses, et Bénigne leur conta en peu de mots qu'elle ne les avait presque point quittés; que c'était elle qui avait proposé à Brillante de souffler dans le manchon jaune et blanc; qu'elle avait pris la figure d'une vieille bergère pour loger la princesse chez elle; que c'était encore elle qui avait enseigné au prince de quel côté il fallait suivre sa bergère. « A la vérité, continua-t-elle, vous avez eu des peines que je vous aurais évitées si j'en avais été la maîtresse; mais enfin les plaisirs d'amour veulent être achetés. »

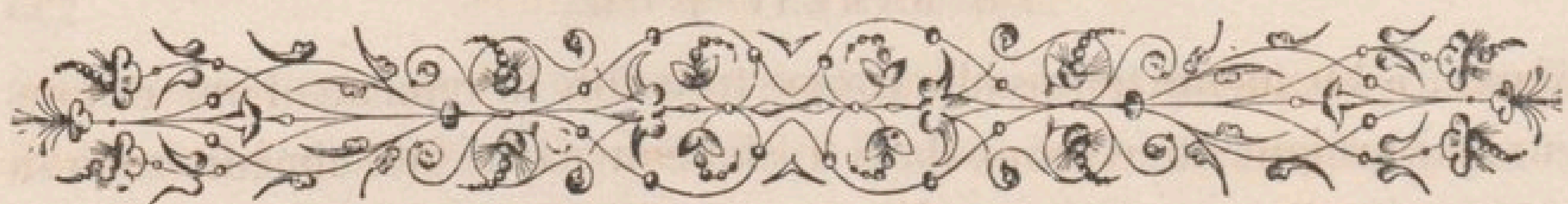
L'on entendit aussitôt une douce symphonie qui retentit de tous côtés; les amours se hâtèrent de couronner les jeunes amants; l'hymen se fit, et pendant cette cérémonie les deux princesses qui venaient de quitter la figure de souris conjurèrent la fée d'user de son pouvoir pour délivrer du château de l'enchanteur les souris et les chats infortunés qui s'y désespéraient. « Ce jour-ci est trop célèbre, dit-elle, pour vous rien

refuser. » En même temps elle frappe trois fois le rameau d'or, et tous ceux qui avaient été retenus dans le château parurent; chacun sous sa forme naturelle y retrouva sa maîtresse. La fée libérale, voulant que tout se ressentît de la fête, leur donna l'armoire du donjon à partager entre eux; ce présent valait plus que dix royaumes de ce temps-là. Il est aisé d'imaginer leur satisfaction et leur reconnaissance. Bénigne et Trasimène achevèrent ce grand ouvrage par une générosité qui surpassait tout ce qu'ils avaient fait jusqu'alors, déclarant que le palais et le jardin du Rameau d'or seraient à l'avenir au roi Sans-Pair et à la reine Brillante; cent autres rois en étaient tributaires, et cent royaumes en dépendaient.

MORALITÉ.

Lorsqu'une fée offrait son secours à Brillante,
Qui ne l'était pas trop pour lors,
Elle pouvait d'une beauté charmante
Demander les rares trésors.
C'est une chose bien tentante!
Je n'en veux prendre pour témoins
Que les embarras et les soins
Dont pour la conserver le sexe se tourmente.
Mais Brillante n'écouta pas
Le désir séducteur de servir ses appas;
Elle aima mieux avoir l'esprit et l'âme belle:
Les roses et les lis d'un visage charmant,
Comme les autres fleurs, passent en un moment,
Et l'âme demeure immortelle.





LA BONNE PETITE SOURIS



Il y avait une fois un roi et une reine qui s'aimaient si fort, si fort, qu'ils faisaient la félicité l'un de l'autre. Leurs cœurs et leurs sentiments se trouvaient toujours d'intelligence ; ils allaient tous les jours à la chasse tuer des lièvres et des cerfs. Ils allaient à la pêche prendre des soles et des carpes; au bal, danser la bourrée et la pavane ; à de grands festins, manger du rôt et des dragées, à la Comédie et à l'Opéra ; ils riaient, ils chantaient, ils se faisaient mille pièces pour se divertir ; enfin c'était le plus heureux de tous les temps. Leurs sujets suivaient l'exemple du roi et de la reine ; ils se divertissaient à l'envi l'un de l'autre. Par toutes ces raisons, l'on appelait ce royaume le pays de Joie.

Il arriva qu'un roi voisin du roi Joyeux vivait tout différemment. Il était ennemi déclaré des plaisirs ; il ne demandait que plaies et bosses ; il avait une mine refrognée, une grande barbe, les yeux creux ; il était maigre et sec, toujours vêtu de noir, des cheveux hérissés, gras et crasseux. Pour lui plaire, il fallait tuer et assommer les passants ; il pendait lui-même les criminels ; il se réjouissait à leur faire du mal.

Quand une bonne maman aimait bien sa petite fille ou son petit garçon, il l'envoyait querir, et devant elle il lui rompait les bras ou lui tordait le cou. On nommait ce royaume le pays des Larmes.

Le méchant roi entendit parler de la satisfaction du roi Joyeux ; il lui porta grande envie, et résolut de faire une grosse armée, et d'aller le battre tout son soûl, jusqu'à ce qu'il fût mort ou bien malade. Il envoya de tous côtés pour amasser du monde et des armes ; il faisait faire des canons. Chacun tremblait. On disait : « Sur qui se jettera le méchant roi, il ne fera point de quartier. »

Lorsque tout fut prêt, il s'avança vers le pays du roi Joyeux. A ces mauvaises nouvelles, il se mit promptement en défense ; la reine mourait de peur, elle lui disait en pleurant : « Sire, il faut nous enfuir : tâchons d'avoir bien de l'argent, et nous en allons tant que terre nous pourra porter. » Le roi répondait : « Fi ! madame, j'ai trop de courage ; il vaudrait mieux mourir que d'être un poltron. » Il ramassa tous ses gens d'armes, dit un tendre adieu à la reine, monta sur un beau cheval, et partit.

Quand elle l'eut perdu de vue, elle se mit à pleurer douloureusement ; et, joignant ses mains, elle disait : « Hélas ! je suis grosse ; si le roi est tué à la guerre, je serai veuve et prisonnière, le méchant roi me fera dix mille maux. Cette pensée l'empêchait de manger et de dormir. Il lui écrivait tous les jours ; mais un matin qu'elle regardait par-dessus les murailles, elle vit venir un courier qui courait de toute sa force ; elle l'appela : « Ho ! courrier, ho ! quelle nouvelle ? — Le roi est mort, s'écria-t-il, la bataille est perdue, le méchant roi arrivera dans un moment. »

La pauvre reine tomba évanouie ; on la porta dans son lit, et toutes ses dames étaient autour d'elle, qui pleuraient, l'une son père, l'autre son fils ; elles s'arrachaient les cheveux : c'était la chose du monde la plus pitoyable.

Voilà que tout d'un coup on entend : « Au meurtre ! au larron ! » C'était le méchant roi qui arrivait avec tous ses malheureux sujets ; ils tuaient pour oui et pour non ceux qu'ils rencontraient. Il entra tout armé dans la maison du roi et monta dans la chambre de la reine. Quand elle le vit entrer, elle eut si grande peur, qu'elle s'enfonça dans son lit, et mit la couverture sur sa tête. Il l'appela deux ou trois fois, mais elle ne disait mot ; il se fâcha, bien fâché, et dit : « Je crois que tu te moques de moi ; sais-tu que je peux t'égorger tout à l'heure ? » Il la découvrit, lui arracha

ses cornettes; ses beaux cheveux tombèrent sur ses épaules; il en fit trois tours à sa main, et la chargea dessus son dos comme un sac de blé: il l'emporta ainsi et monta sur son grand cheval, qui était tout noir.



Elle le priait d'avoir pitié d'elle, il s'en moquait et lui disait : « Crie, plains-toi! cela me fait rire et me divertit. »

Il l'emmena en son pays, et jura pendant tout le chemin qu'il était résolu de la pendre; mais on lui dit que c'était dommage, et qu'elle était grosse.

Quand il vit cela, il lui vint dans l'esprit que, si elle accouchait d'une fille, il la marierait avec son fils; et pour savoir ce qu'il en était, il envoya querir une fée, qui demeurait près de son royaume. Étant venue, il la régala mieux qu'il n'avait de coutume; ensuite il la mena dans une tour, au haut de laquelle la pauvre reine avait une chambre, bien petite et bien pauvrement meublée. Elle était couchée par terre, sur un matelas qui ne valait pas deux sous, où elle pleurait jour et nuit.

La fée, en la voyant, fut attendrie; elle lui fit la révérence, et lui dit tout bas en l'embrassant : « Prenez courage, madame, vos malheurs finiront; j'espère y contribuer. » La reine, un peu consolée de ces paroles, la caressait et la priait d'avoir pitié d'une pauvre princesse qui avait joui d'une grande fortune, et qui s'en voyait bien éloignée. Elles parlaient ensemble quand le méchant roi dit : « Allons, point tant de compliments! je vous ai amenée ici pour me dire si cette esclave est

grosse d'un garçon ou d'une fille. » La fée répondit : « Elle est grosse d'une fille, qui sera la plus belle princesse et la mieux apprise que l'on ait jamais vue. » Elle lui souhaita ensuite des biens et des honneurs infinis. « Si elle n'est pas belle et bien apprise, dit le méchant roi, je la pendrai au cou de sa mère, et sa mère à un arbre, sans que rien m'en puisse empêcher. » Après cela, il sortit avec la fée, et ne regarda pas la bonne reine, qui pleurait amèrement; car elle disait en elle-même : « Hélas! que ferai-je? Si j'ai une belle petite fille, il la donnera à son magot de fils; et si elle est laide, il nous pendra toutes deux. A quelle extrémité suis-je réduite? Ne pourrais-je point la cacher quelque part, afin qu'il ne la vît jamais? »

Le temps où la petite princesse devait venir au monde approchait, et les inquiétudes de la reine augmentaient : elle n'avait personne avec qui se plaindre et se consoler. Le geôlier qui la gardait ne lui donnait que trois pois cuits dans l'eau pour toute la journée, avec un petit morceau de pain noir. Elle devint plus maigre qu'un hareng : elle n'avait plus que la peau et les os.

Un soir qu'elle filait (car le méchant roi, qui était fort avare, la faisait travailler jour et nuit), elle vit entrer par un trou une petite souris, qui était fort jolie. Elle lui dit : « Hélas! ma mignonne, que viens-tu chercher ici? Je n'ai que trois pois pour toute ma journée; si tu ne veux jeûner, va-t'en. » La petite souris courait deçà, courait delà, dansait, cabriolait comme un petit singe; et la reine prenait un si grand plaisir à la regarder, qu'elle lui donna le seul pois qui restait pour son souper. « Tiens, mignonne, dit-elle, mange, je n'en ai pas davantage, et je te le donne de bon cœur. » Dès qu'elle eut fait cela, elle vit sur la table une perdrix excellente, cuite à merveille, et deux pots de confitures. « En vérité, dit-elle, un bienfait n'est jamais perdu. » Elle mangea un peu, mais son appétit était passé à force de jeûner. Elle jeta du bonbon à la souris, qui le grignota encore; et puis elle se mit à sauter mieux encore qu'avant le souper.

Le lendemain matin, le geôlier apporta de bonne heure les trois pois de la reine, qu'il avait mis dans un grand plat pour se moquer d'elle; la petite souris vint doucement, et les mangea tous trois, et le pain aussi. Quand la reine voulut dîner, elle ne trouva plus rien : la voilà bien fâchée contre la souris. « C'est une méchante petite bête, disait-elle; si elle continue, je mourrai de faim. » Comme elle voulut couvrir le grand plat, qui était vide, elle trouva dedans toutes sortes de bonnes choses

à manger. Elle en fut bien aise et mangea ; mais en mangeant, il lui vint dans l'esprit que le méchant roi ferait peut-être mourir dans deux ou trois jours son enfant, et elle quitta la table pour pleurer ; puis elle disait en levant les yeux au ciel : « Quoi ! n'y a-t-il point quelque moyen de se sauver ? » En disant cela, elle vit la petite souris qui jouait avec de longs brins de paille ; elle les prit, et commença de travailler avec. « Si j'ai assez de paille, dit-elle, je ferai une corbeille couverte pour mettre ma petite fille, et je la donnerai par la fenêtre à la première personne charitable qui voudra en avoir le soin. »

Elle se mit donc à travailler de bon courage ; la paille ne lui manquait point, la souris en traînait toujours par la chambre, où elle continuait de sauter ; et aux heures des repas, la reine lui donnait ses trois pois, et trouvait en échange cent sortes de ragoûts. Elle en était bien étonnée ; elle songeait sans cesse qui pouvait lui envoyer de si excellentes choses.

La reine regardait un jour à la fenêtre, pour voir de quelle longueur elle ferait cette corde, dont elle devait attacher la corbeille pour la descendre. Elle aperçut en bas une petite bonne femme qui s'appuyait sur un bâton, et qui lui dit : « Je sais votre peine, madame ; si vous voulez, je vous servirai. — Hélas ! ma chère amie, lui dit la reine, vous me ferez un grand plaisir ; venez tous les soirs au bas de la tour, je vous descendrai mon pauvre enfant ; vous le nourrirez, et je tâcherai, si je suis jamais riche, de vous bien payer. — Je ne suis pas intéressée, répondit la vieille, mais je suis friande ; il n'y a rien que j'aime tant qu'une souris grassette et dodue. Si vous en trouvez dans votre galetas, tuez-les et me les jetez ; je n'en serai point ingrate, votre poupard s'en trouvera bien. »

La reine, l'entendant, se mit à pleurer sans rien répondre ; et la vieille, après avoir un peu attendu, lui demanda pourquoi elle pleurait. « C'est, dit-elle, qu'il ne vient dans ma chambre qu'une seule souris, qui est si jolie, si joliette, que je ne puis me résoudre à la tuer. — Comment, dit la vieille en colère ; vous aimez donc mieux une friponne de petite souris, qui ronge tout, que l'enfant que vous allez avoir ? Eh bien ! madame, vous n'êtes pas à plaindre, restez en si bonne compagnie, j'aurai bien des souris sans vous, je ne m'en soucie guère. » Elle s'en alla grondant et marmottant.

Quoique la reine eût un bon repas, et que la souris vînt danser devant elle, jamais elle ne leva les yeux de terre, où elle les avait attachés, et les larmes coulaient le long de ses joues.

Elle eut cette même nuit une princesse, qui était un miracle de beauté; au lieu de crier comme les autres enfants, elle riait à sa bonne maman, et lui tendait ses petites menottes, comme si elle eût été bien raisonnable. La reine la caressait et la baisait de tout son cœur, songeant tristement : « Pauvre mignonne, chère enfant! si tu tombes entre les mains du méchant roi, c'est fait de ta vie. » Elle l'enferma dans la corbeille, avec un billet attaché sur son maillot, où était écrit : *Cette infortunée petite fille a nom Joliette.* Et quand elle l'avait laissée un moment sans la regarder, elle ouvrait encore la corbeille, et la trouvait embellie; puis elle la baisait et pleurait plus fort, ne sachant que faire.

Mais voici la petite souris qui vient, et qui se met dans la corbeille avec Joliette. « Ah! petite bestiole, dit la reine, que tu me coûtes cher pour te sauver la vie! Peut-être que je perdrai ma chère Joliette! Une autre que moi t'aurait tuée et donnée à la vieille friande; je n'ai pu y consentir. »

La souris commence à dire : « Ne vous en repentez point, madame, je ne suis pas si indigne de votre amitié que vous le croyez. » La reine mourait de peur d'entendre parler la souris; mais sa peur augmenta bien quand elle aperçut que son petit museau prenait la figure d'un visage; que ses pattes devinrent des mains et des pieds, et qu'elle grandit tout d'un coup. Enfin, la reine n'osant presque la regarder, la reconnut pour la fée qui l'était venue voir avec le méchant roi, et qui lui avait fait tant de caresses.

Elle lui dit : « J'ai voulu éprouver votre cœur; j'ai reconnu qu'il est bon et que vous êtes capable d'amitié. Nous autres fées, qui possédons des trésors et des richesses immenses, nous ne cherchons pour la douceur de la vie que de l'amitié, et nous en trouvons rarement. — Est-il possible, belle dame, dit la reine en l'embrassant, que vous ayez de la peine à trouver des amies, étant si riches et si puissantes? — Oui, répliqua-t-elle, car on ne nous aime que par intérêt, et cela ne nous touche guère; mais quand vous m'avez aimée en petite souris, ce n'était pas par un motif d'intérêt. J'ai voulu vous éprouver plus fortement, j'ai pris la figure d'une vieille : c'est moi qui vous ai parlé au bas de la tour, et vous m'avez toujours été fidèle. » A ces mots elle embrassa la reine; puis elle baisa trois fois le béco vermeil de la petite princesse, et elle lui dit : « Je te doue, ma fille, d'être la consolation de ta mère, et plus riche que ton père; de vivre cent ans toujours belle, sans maladie, sans rides et sans vieillesse. » La reine, toute ravie, la remercia et la

pria d'emporter Joliette, et d'en prendre soin, ajoutant qu'elle la lui donnait pour être sa fille.

La fée l'accepta et la remercia; elle mit la petite dans la corbeille, qu'elle descendit en bas; mais s'étant un peu arrêtée à reprendre sa forme de petite souris, quand elle descendit après elle par la cordelette, elle ne trouva plus l'enfant; et, remontant fort effrayée : « Tout est perdu! dit-elle à la reine ; mon ennemie Cancaline vient d'enlever la princesse! Il faut que vous sachiez que c'est une cruelle fée qui me hait; et par malheur, étant mon ancienne, elle a plus de pouvoir que moi. Je ne sais par quel moyen retirer Joliette de ses vilaines griffes.»

Quand la reine entendit de si tristes nouvelles, elle pensa mourir de douleur ; elle pleura bien fort et pria sa bonne amie de tâcher de ravoir la petite, à quelque prix que ce fût.

Cependant le geôlier vint dans la chambre de la reine; il vit qu'elle n'était plus grosse; il fut le dire au roi, qui accourut pour lui demander son enfant ; mais elle dit qu'une fée, dont elle ne savait pas le nom, l'était venue prendre par force. Voilà le méchant roi qui frappait du pied, et qui rongeait ses ongles jusqu'au dernier morceau : « Je t'ai promis, dit-il, de te pendre; je vais tenir ma parole tout à l'heure. » En même temps il traîne la pauvre reine dans un bois, grimpe sur un arbre, et l'allait pendre, lorsque la fée se rendit invisible, et, le poussant rudement, elle le fit tomber du haut de l'arbre : il se cassa quatre dents. Pendant qu'on tâchait de les raccommoder, la fée enleva la reine dans son char volant, et elle l'emporta dans un beau château. Elle en prit grand soin, et si elle avait eu la princesse Joliette, elle aurait été contente; mais on ne pouvait découvrir en quel lieu Cancaline l'avait mise, bien que la petite souris y fît tout son possible.

Enfin, le temps se passait, et la grande affliction de la reine diminuait. Jl y avait quinze ans déjà, lorsqu'on entendit dire que le fils du méchant roi s'allait marier à sa dindonnière, et que cette petite créature n'en voulait point. Cela était bien surprenant, qu'une dindonnière refusât d'être reine; mais pourtant les habits de noce étaient faits, et c'était une si belle noce, qu'on y allait de cent lieues à la ronde. La petite souris s'y transporta; elle voulait voir la dindonnière tout à son aise. Elle entra dans le poulailler, et la trouva vêtue d'une grosse toile, nu-pieds, avec un torchon gras sur sa tête. Il y avait là des habits d'or et d'argent, des diamants, des perles, des rubans, des dentelles qui traînaient à terre ; les dindons se juchaient dessus, les crottaient et les gâtaient. La dindon-

nière était assise sur une grosse pierre ; le fils du méchant roi, qui était tortu, borgne et boiteux, lui disait rudement : « Si vous me refusez votre cœur, je vous tuerai. » Elle lui répondait fièrement : « Je ne vous épouserai



point, vous êtes trop laid ; vous ressemblez à votre cruel père. Laissez-moi en repos avec mes petits dindons, je les aime mieux que toutes vos braveries. »

La petite souris la regardait avec admiration ; car elle était aussi belle que le soleil. Dès que le fils du méchant roi fut sorti, la fée prit la figure d'une vieille bergère, et lui dit : « Bonjour, ma mignonne, voilà vos dindons en bon état. » La jeune dindonnière regarda cette vieille avec des yeux pleins de douceur, et lui dit : « On veut que je les quitte pour une méchante couronne ; que m'en conseillez-vous ? — Ma petite fille, dit la fée, une couronne est fort belle ; vous n'en connaissez pas le prix ni le poids. — Mais si fait, je le connais, repartit promptement la dindonnière, puisque je refuse de m'y soumettre ; je ne sais pourtant qui je suis, ni où est mon père, ni où est ma mère : je me trouve sans parents et sans amis. — Vous avez beauté et vertu, mon enfant, dit la sage fée, qui valent plus que dix royaumes ; contez-moi, je vous prie, qui vous a donc mise ici, puisque vous n'avez ni père ni mère, ni parents ni amis ? — Une fée, appelée Cancaline, est cause que j'y suis venue ; elle me battait, elle m'assommait sans sujet et sans raison. Je m'enfuis un jour, et, ne sachant où aller, je m'arrêtai dans un bois ; le fils du méchant roi s'y vint promener, il me demanda si je voulais servir à sa basse-cour. Je le voulus bien, j'eus soin des dindons ; il venait à tout moment les voir, et il me voyait aussi. Hélas !

sans que j'en eusse envie, il se mit à m'aimer tant et tant, qu'il m'importune fort. »

La fée, à ce récit, commença de croire que la dindonnière était la princesse Joliette; elle lui dit : « Ma fille, apprenez-moi votre nom.— Je m'appelle Joliette, pour vous rendre service, » dit-elle. A ces mots, la fée ne douta plus de la vérité; et, lui jetant les bras au cou, elle pensa la manger de caresses; puis elle lui dit : « Joliette, je vous connais il y a longtemps, je suis bien aise que vous soyez si sage et si bien apprise; mais je voudrais que vous fussiez plus propre, car vous ressemblez à une petite souillon; prenez les beaux habits que voilà, et vous accommodez.»

Joliette, qui était fort obéissante, quitta aussitôt le torchon gras qu'elle avait sur la tête, et la secouant un peu, elle se trouva toute couverte de ses cheveux, qui étaient blonds comme un bassin, et déliés comme fils d'or; ils tombaient par boucles jusqu'à terre; puis, prenant dans ses mains délicates de l'eau à une fontaine qui coulait proche du poulailler, elle se débarbouilla le visage, qui devint aussi clair qu'une perle orientale. Il semblait que des roses s'étaient épanouies sur ses joues et sur sa bouche; sa douce haleine sentait le thym et le serpolet; elle avait le corps plus droit qu'un jonc; en temps d'hiver, l'on eût pris sa peau pour de la neige ; en temps d'été, c'était des lis.

Quand elle fut parée des diamants et des belles robes, la fée la considéra comme une merveille; elle lui dit : « Qui croyez-vous être, ma chère Joliette, car vous voilà bien brave? » Elle répliqua : « En vérité, il me semble que je suis la fille de quelque grand roi. — En seriez-vous bien aise? dit la fée. — Oui, ma bonne mère, répondit Joliette en faisant la révérence, j'en serais fort aise. — Eh bien, dit la fée, soyez donc contente, je vous en dirai davantage demain. »

Elle se rendit en diligence à son beau château, où la reine était occupée à filer de la soie. La petite souris lui cria : « Voulez-vous gager, madame la reine, votre quenouille et votre fuseau que je vous apporte les meilleures nouvelles que vous puissiez jamais entendre? — Hélas! répliqua la reine, depuis la mort du roi Joyeux et la perte de ma Joliette, je donnerais bien toutes les nouvelles de ce monde pour une épingle. — Là, là, ne vous chagrinez point, dit la fée; la princesse se porte à merveille; je viens de la voir; elle est si belle, si belle, qu'il ne tient qu'à elle d'être reine. » Elle lui conta tout le conte d'un bout à l'autre, et la reine pleurait de joie de savoir sa fille si belle, et de tristesse qu'elle fût dindonnière. « Quand nous étions de grands rois dans notre

royaume, disait-elle, et que nous faisions tant de bombance, le pauvre défunt et moi, nous n'aurions pas cru voir notre enfant dindonnière !



— C'est la cruelle Cancaline, ajouta la fée, qui, sachant comme je vous aime, pour me faire dépit, l'a mise dans cet état ; mais elle en sortira, ou j'y brûlerai mes livres. — Je ne veux pas, dit la reine, qu'elle épouse le fils du méchant roi ; allons dès demain la querir, et l'amenons ici. »

Or il arriva que le fils du méchant roi, étant tout à fait fâché contre Joliette, alla s'asseoir sous un arbre, où il pleurait si fort, si fort, qu'il hurlait. Son père l'entendit ; il se mit à la fenêtre, et lui cria : « Qu'est-ce que tu as à pleurer ? Comme tu fais la bête ! » Il répondit : « C'est que notre dindonnière ne veut pas m'aimer. — Comment elle ne veut pas t'aimer ? dit le méchant roi. Je veux qu'elle t'aime ou qu'elle meure. » Il appela ses gens d'armes, et leur dit : « Allez la querir, car je lui ferai tant de mal, qu'elle se repentira d'être opiniâtre. »

Ils allèrent au poulailler et trouvèrent Joliette qui avait une belle robe de satin blanc, tout en broderie d'or, avec des diamants rouges, et plus de mille aunes de rubans partout. Jamais, au grand jamais, il ne s'est vu une si belle fille : ils n'osaient lui parler, la prenant pour une princesse. Elle leur dit fort civilement : « Je vous prie, dites-moi qui vous cherchez ici ? — Madame, dirent-ils, nous cherchons une petite malheureuse, qu'on appelle Joliette. — Hélas ! c'est moi, dit-elle ; qu'est-ce que vous me voulez ? » Ils la prirent vitement, et lièrent ses pieds et ses mains avec de grosses cordes, de peur qu'elle ne s'enfuît ; ils la menèrent de cette manière au méchant roi, qui était avec son fils. Quand il

la vit si belle, il ne laissa pas d'être un peu ému ; sans doute qu'elle lui aurait fait pitié, s'il n'avait pas été le plus méchant et le plus cruel du monde. Il lui dit : « Ah ! ah ! petite friponne, petite crapaude, vous ne voulez donc pas aimer mon fils ? Il est cent fois plus beau que vous, un seul de ses regards vaut mieux que toute votre personne. Allons, aimez-le tout à l'heure, ou je vais vous écorcher. » La princesse, tremblante comme un petit pigeon, se mit à genoux devant lui, et lui dit : « Sire, je vous prie de ne me point écorcher, cela fait trop de mal, laissez-moi un ou deux jours pour songer à ce que je dois faire, et puis vous serez le maître. » Son fils, désespéré, voulait qu'elle fût écorchée : ils conclurent ensemble de l'enfermer dans une tour, où elle ne verait pas seulement le soleil.

Là-dessus, la bonne fée arriva dans le char volant avec la reine ; elles apprirent toutes ces nouvelles ; aussitôt la reine se mit à pleurer amèrement, disant qu'elle était toujours malheureuse, et qu'elle aimerait mieux que sa fille fût morte que d'épouser le fils du méchant roi. La fée lui dit : « Prenez courage, je vais tant les fatiguer, que vous serez contente et vengée. »

Comme le méchant roi allait se coucher, la fée se met en petite souris, et se fourre sous le chevet du lit : dès qu'il voulut dormir, elle lui mordit l'oreille ; le voilà bien fâché. Il se tourne de l'autre côté, elle lui mord l'autre oreille ; il crie au meurtre, il appelle pour qu'on vienne ; on vient, on lui trouve les deux oreilles mordues, qui saignaient si fort qu'on ne pouvait arrêter le sang. Pendant qu'on cherchait partout la souris, elle en fut faire autant au fils du méchant roi : il fait venir ses gens, et leur montre ses oreilles qui étaient tout écorchées ; on lui met des emplâtres dessus. La petite souris retourna dans la chambre du méchant roi, qui était un peu assoupi ; elle mord son nez et s'attache à le ronger ; il y porte les mains, et elle le mord et l'égratigne. Il crie : « Miséricorde, je suis perdu ! » Elle entre dans sa bouche et lui grignotte la langue, les lèvres, les joues. L'on entre, on le voit épouvantable, qui ne pouvait presque plus parler, tant il avait mal à la langue ; il fit signe que c'était une souris ; on cherche dans la paillasse, dans le chevet, dans les petits coins, elle n'y était déjà plus ; elle courut faire pis au fils, et lui mangea son bon œil (car il était déjà borgne). Il se leva comme un furieux ; l'épée à la main ; il était aveugle, il courut dans la chambre de son père, qui, de son côté, avait pris son épée, tempêtant et jurant qu'il allait tout tuer, si l'on n'attrapait la souris.

Quand il vit son fils si désespéré, il le gronda, et celui-ci, qui avait les oreilles échauffées, ne reconnut pas la voix de son père; il se jeta sur lui. Le méchant roi, en colère, lui donna un grand coup d'épée, il en reçut un autre, ils tombèrent tous deux par terre, saignant comme des bœufs. Tous leurs sujets, qui les haïssaient mortellement, et qui ne les servaient que par crainte, ne les craignant plus, leur attachèrent des cordes aux pieds et les traînèrent dans la rivière, disant qu'ils étaient bien heureux d'en être quittes.

Voilà le méchant roi tout mort et son fils aussi. La bonne fée, qui savait cela, fut querir la reine; elles allèrent à la tour noire, où Joliette était enfermée sous plus de quarante clefs. La fée frappa trois fois avec une petite baguette de coudre à la grosse porte, qui s'ouvrit, et les autres de même; elles trouvèrent la pauvre princesse bien triste, qui ne disait pas un petit mot. La reine se jeta à son cou : « Ma chère mignonne, lui dit-elle, je suis ta maman, la reine Joyeuse. » Elle lui conta le conte de sa vie. O bon Dieu! quand Joliette entendit de si belles nouvelles, à peu tint qu'elle ne mourût de plaisir; elle se jeta aux pieds de la reine, elle lui embrassait les genoux, elle mouillait ses mains de ses larmes, et les baisait mille fois; elle caressait tendrement la fée qui lui avait porté des corbeilles pleines de bijoux sans prix, d'or et de diamants; des bracelets, des perles, et le portrait du roi Joyeux entouré de pierreries, qu'elle mit devant elle. La fée dit: « Ne nous amusons point, il faut faire un coup d'État: allons dans la grande salle du château haranguer le peuple. »

Elle marcha la première, avec un visage grave et sérieux, ayant une robe qui traînait de plus de dix aunes; et la reine une autre de velours bleu, toute brodée d'or, qui traînait bien davantage. Elles avaient apporté leurs beaux habits avec elles; puis elles avaient des couronnes sur la tête, qui brillaient comme des soleils; la princesse Joliette les suivait avec sa beauté et sa modestie, qui n'avaient rien que de merveilleux. Elles faisaient la révérence à tous ceux qu'elles rencontraient par le chemin, aux petits comme aux grands. On les suivait, fort empressé de savoir qui étaient ces belles dames. Lorsque la salle fut toute pleine, la bonne fée dit aux sujets du méchant roi qu'elle voulait leur donner pour reine la fille du roi Joyeux, qu'ils voyaient; qu'ils vivraient contents sous son empire; qu'ils l'acceptassent, qu'elle lui chercherait un époux aussi parfait qu'elle, qui rirait toujours et qui chasserait la mélancolie de tous les cœurs. A ces mots chacun cria : *Oui, oui, nous le*

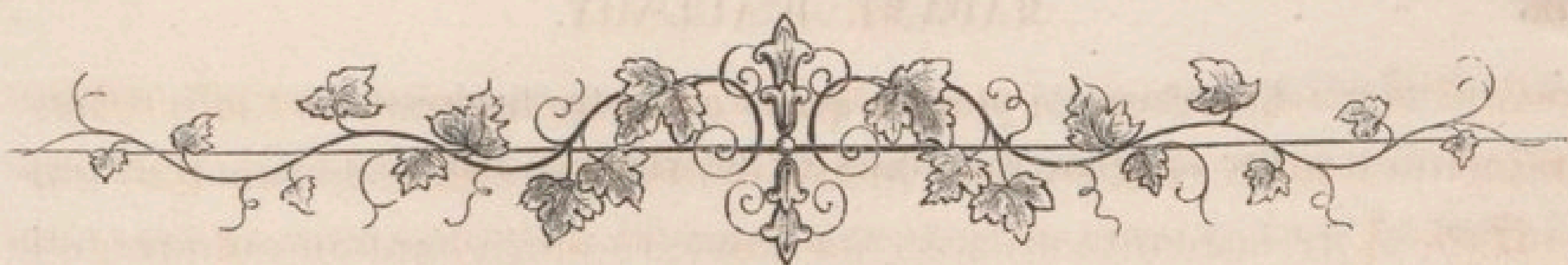
voulons bien; *il y a trop longtemps que nous sommes tristes et misérables!* En même temps, cent sortes d'instruments jouèrent de tous côtés ; chacun se donna la main et dansa en danse ronde, chantant autour de la reine, de sa fille et de la bonne fée : *Oui, oui, nous le voulons bien!*

Voilà comme elles furent reçues. Jamais joie n'a été égale. On mit les tables, l'on mangea, l'on but, et puis on se coucha pour bien dormir. Au réveil de la jeune princesse, la fée lui présenta le plus beau prince qui eût encore vu le jour. Elle était allée le querir dans le char volant jusqu'au bout du monde : il était tout aussi aimable que Joliette. Dès qu'elle le vit, elle l'aima. De son côté, il en fut charmé, et pour la reine, elle était transportée de joie. On prépara un repas admirable et des habits merveilleux. Les noces se firent avec des réjouissances infinies.

MORALITÉ.

Cette princesse infortunée,
Dont tu viens de voir les malheurs,
Dans sa prison abandonnée,
Eût d'un destin cruel éprouvé les rigueurs;
Elle eût pleuré, dans sa naissance,
Joliette exposée à la mort,
Si sa juste reconnaissance
N'eût intéressé dans son sort
Cette prudente et sage fée
Qui, par un généreux effort,
Quand du plus grand péril la reine est menacée,
Sait la conduire dans le port.
Tout ceci n'est rien qu'une fable.
Faite pour amuser quiconque la lira;
Toutefois on y trouvera
Une morale véritable.
A qui t'a fait une faveur
Montre une âme reconnaissante;
C'est la vertu la plus puissante
Pour toucher et gagner le cœur.





LE MOUTON



Dans l'heureux temps où les fées vivaient, régnait un roi qui avait trois filles ; elles étaient belles et jeunes ; elles avaient du mérite ; mais la cadette était la plus aimable et la mieux aimée, on la nommait Merveilleuse. Le roi son père lui donnait plus de robes et de rubans en un mois qu'aux autres en un an; et elle avait un si bon petit cœur, qu'elle partageait tout avec ses sœurs, de sorte que l'union était grande entre elles.

Le roi avait de mauvais voisins qui, las de le laisser en paix, lui firent une si forte guerre qu'il craignit d'être battu, s'il ne se défendait ; il assembla une grosse armée et se mit en campagne. Les trois princesses restèrent avec leur gouverneur dans un château, où elles apprenaient tous les jours de bonnes nouvelles du roi : tantôt qu'il avait pris une ville, puis gagné une bataille ; enfin, il fit tant qu'il vainquit ses ennemis et les chassa de ses États ; puis il revint bien vite dans son château, pour revoir sa petite Merveilleuse qu'il aimait tant. Les trois princesses s'étaient fait faire trois robes de satin, l'une verte, l'autre bleue, et la dernière blanche; leurs pierreries revenaient aux robes ; la verte avait des émeraudes, la bleue des turquoises, la blanche des diamants; et ainsi parées, elles allèrent au-devant du roi, chantant ces vers qu'elles avaient composés sur ses victoires :

> Après tant d'illustres conquêtes,
> Quel bonheur de revoir et son père et son roi !
> Inventons des plaisirs, célébrons mille fêtes,
> Que tout ici se soumette à sa loi,

Et tâchons de prouver quelle est notre tendresse
Par nos soins empressés et nos chants d'allégresse.

Lorsqu'il les vit si belles et si gaies, il les embrassa tendrement, et fit à Merveilleuse plus de caresses qu'aux autres.

On servit un magnifique repas; le roi et ses trois filles se mirent à table, et comme ils tiraient des conséquences de tout, il dit à l'aînée: « Çà, dites-moi, pourquoi avez-vous pris une robe verte? — Monseigneur, dit-elle, ayant su vos exploits, j'ai cru que le vert signifierait ma joie et l'espoir de votre retour. — Cela est fort bien dit, s'écria le roi. Et vous, ma fille, continua-t-il, pourquoi avez-vous pris une robe bleue? — Monseigneur, dit la princesse, pour marquer qu'il fallait sans cesse implorer les dieux en votre faveur, et qu'en vous voyant, je crois voir le ciel et les plus beaux astres. — Comment! dit le roi, vous parlez comme un oracle. — Et vous, Merveilleuse, quelle raison avez-vous eue pour vous habiller de blanc? — Monseigneur, dit-elle, parce que cela me sied mieux que les autres couleurs. — Comment, dit le roi fâché, petite coquette, vous n'avez eu que cette intention? — J'avais celle de vous plaire, dit la princesse, il me semble que je ne dois point en avoir d'autres. » Le roi, qui l'aimait, trouva l'affaire si bien accommodée, qu'il dit que ce petit tour d'esprit lui plaisait, et qu'il y avait même de l'art à n'avoir pas déclaré tout d'un coup sa pensée. « Or çà, dit-il, j'ai bien soupé, je ne veux pas me coucher sitôt, contez-moi les rêves que vous avez faits la nuit qui a précédé mon retour. »

L'aînée dit qu'elle avait songé qu'il lui apportait une robe dont l'or et les pierreries brillaient plus que le soleil. La seconde, qu'elle avait songé qu'il lui apportait une robe et une quenouille d'or pour lui filer des chemises. La cadette dit qu'elle avait songé qu'il mariait sa seconde sœur, et que, le jour des noces, il tenait une aiguière d'or, et qu'il disait: « Venez, Merveilleuse, venez que je vous donne à laver. »

Le roi, indigné de ce rêve, fronça le sourcil et fit la plus laide grimace du monde; chacun connut qu'il était fâché. Il entra dans sa chambre; il se mit brusquement au lit; le songe de sa fille lui revenait toujours dans la tête. « Cette petite insolente, disait-il, voudrait me réduire à devenir son domestique! Je ne m'étonne pas si elle prit la robe de satin blanc sans penser à moi; elle me croit indigne de ses réflexions, mais je veux prévenir son mauvais dessein avant qu'il ait lieu. »

Il se leva tout en furie; et quoiqu'il ne fût pas encore jour, il envoya

querir son capitaine des gardes, et lui dit : « Vous avez entendu le rêve que Merveilleuse a fait, il signifie des choses étranges contre moi. Je veux que vous la preniez tout à l'heure, que vous la meniez dans la forêt, et que vous l'égorgiez ; ensuite vous m'apporterez son cœur et sa langue, car je ne prétends pas être trompé : je vous ferai cruellement mourir. » Le capitaine des gardes fut bien étonné d'entendre un ordre si barbare. Il ne voulut point contrarier le roi, crainte de l'aigrir davantage, et qu'il ne donnât cette commission à quelque autre. Il lui dit qu'il allait emmener la princesse, qu'il l'égorgerait et lui rapporterait son cœur et sa langue.

Il alla aussitôt dans sa chambre qu'on eut bien de la peine à lui ouvrir, car il était fort matin. Il dit à Merveilleuse que le roi la demandait. Elle se leva promptement. Une petite mauresse, appellée Patypata, prit la queue de sa robe ; sa guenuche et son doguin, qui la suivaient toujours, coururent après elle. Sa guenuche se nommait Gramugeon, et le doguin Tintin.

Le capitaine des gardes obligea Merveilleuse de descendre, et lui dit que le roi était dans le jardin pour prendre le frais ; elle y entra. Il fit semblant de le chercher, et ne l'ayant point trouvé : « Sans doute, dit-il, le roi a passé jusqu'à la forêt. » Il ouvrit une petite porte, et la mena



dans la forêt. Le jour paraissait déjà un peu ; la princesse regarda son conducteur ; il avait les larmes aux yeux, et il était si triste, qu'il ne

pouvait parler. « Qu'avez-vous? lui dit-elle avec un air de bonté charmant; vous me paraissez bien affligé. — Ah! madame, qui ne le serait, s'écria-t-il, de l'ordre le plus funeste qui ait jamais été? Le roi veut que je vous égorge ici, et que je lui porte votre cœur et votre langue; si j'y manque, il me fera mourir. La pauvre princesse, effrayée, pâlit et commença à pleurer tout doucement; elle semblait d'un petit agneau qu'on allait immoler. Elle attacha ses beaux yeux sur le capitaine des gardes, et, le regardant sans colère : « Aurez-vous bien le courage, lui dit-elle, de me tuer, moi qui ne vous ai jamais fait de mal, et qui n'ai dit au roi que du bien de vous? Encore si j'avais mérité la haine de mon père, j'en souffrirais les effets sans murmurer. Hélas! je lui ai tant témoigné de respect et d'attachement, qu'il ne peut se plaindre sans injustice. — Ne craignez pas aussi, belle princesse, dit le capitaine des gardes, que je sois capable de lui prêter ma main pour une action si barbare : je me résoudrais plutôt à la mort dont il me menace; mais, quand je me poignarderais, vous n'en seriez pas plus en sûreté; il faut trouver moyen que je puisse retourner auprès du roi, et lui persuader que vous êtes morte.

— Quel moyen trouverons-nous? dit Merveilleuse; car il veut que vous lui portiez ma langue et mon cœur : sans cela il ne vous croira point. » Patypata, qui avait tout écouté, et que la princesse ni le capitaine des gardes n'avaient pas même aperçue, tant ils étaient tristes, s'avança courageusement et vint se jeter aux pieds de Merveilleuse : « Madame, lui dit-elle, je viens vous offrir ma vie; il faut me tuer : je serai trop contente de mourir pour une si bonne maîtresse. — Ah! je n'ai garde, ma chère Patypata, dit la princesse en la baisant; après un si tendre témoignage de ton amitié, ta vie ne me doit pas être moins précieuse que la mienne propre. » Grabugeon s'avança et dit : « Vous avez raison, ma princesse, d'aimer une esclave aussi fidèle que Patypata; elle vous peut être plus utile que moi; je vous offre ma langue et mon cœur avec joie, voulant m'immortaliser dans l'empire des Magots. — Ah! ma mignonne Grabugeon, répliqua Merveilleuse, je ne puis souffrir la pensée de t'ôter la vie. — Il ne serait pas supportable pour moi, s'écria Tintin, qu'étant un aussi bon doguin que je le suis, un autre donnât sa vie pour ma maîtresse, je dois mourir, ou personne ne mourra. » Il s'éleva là-dessus une grande dispute entre Patypata, Grabugeon et Tintin; l'on en vint aux grosses paroles; enfin Grabugeon, plus vive que les autres, monta au haut d'un arbre, et se laissa tomber exprès la tête

la première : ainsi elle se tua; et quelque regret qu'en eût la princesse, elle consentit, puisqu'elle était morte, que le capitaine des gardes prît sa langue. Mais elle se trouva si petite (car en tout elle n'était pas plus grosse que le poing), qu'ils jugèrent avec une grande douleur que le roi n'y serait point trompé.

« Hélas! ma chère petite guenon, te voilà donc morte, dit la princesse, sans que ta mort mette ma vie en sûreté. — C'est à moi que cet honneur est réservé, interrompit la Moresse. » En même temps, elle prit le couteau dont on s'était servi pour Grabugeon, et se l'enfonça dans la gorge. Le capitaine des gardes voulut emporter sa langue ; elle était si noire, qu'il n'osa se flatter de tromper le roi avec. « Ne suis-je pas bien malheureuse, dit la princesse en pleurant, je perds tout ce que j'aime, et ma fortune ne change point. — Si vous aviez voulu, dit Tintin, accepter ma proposition, vous n'auriez eu que moi à regretter, et j'aurais l'avantage d'être seul regretté. »

Merveilleuse baisa son petit doguin en pleurant si fort, qu'elle n'en pouvait plus : elle s'éloigna promptement, de sorte que, lorsqu'elle se retourna, elle ne vit plus son conducteur; elle se trouva au milieu de sa Moresse, de sa guenuche et de son doguin. Elle ne put s'en aller qu'elle ne les eût mis dans une fosse qu'elle trouva par hasard au pied d'un arbre. Ensuite elle écrivit ces paroles sur l'arbre :

Ci-gît un mortel, deux mortelles,
Tous trois également fidèles,
Qui voulant conserver mes jours,
Des leurs ont avancé le cours.

Elle songea enfin à sa sûreté ; et, comme il n'y en avait point pour elle dans cette forêt qui était si proche du château de son père, que les premiers passants pouvaient la voir et la reconnaître, ou que les lions et les loups pouvaient la manger comme un poulet, elle se mit à marcher tant qu'elle put; mais la forêt était si grande et le soleil si ardent, qu'elle mourait de chaud, de peur et de lassitude. Elle regardait de tous côtés sans voir le bout de la forêt. Tout l'effrayait; elle croyait toujours que le roi courait après elle pour la tuer : il est impossible de redire ses tristes plaintes.

Elle marchait sans suivre aucune route certaine ; les buissons déchiraient sa belle robe et blessaient sa peau blanche. Enfin elle entendit bêler un mouton : « Sans doute, dit-elle, qu'il y a des bergers ici avec

leurs troupeaux; ils pourront me guider à quelque hameau, où je me cacherai sous l'habit d'une paysanne. Hélas! continua-t-elle, ce ne sont pas les souverains et les princes qui sont toujours les plus heureux. Qui croirait dans tout ce royaume que je suis fugitive, que mon père, sans sujet ni raison, souhaite ma mort, et que pour l'éviter il faut que je me déguise? »

En faisant ces réflexions, elle s'avançait vers le lieu où elle entendait bêler; mais quelle fut sa surprise en arrivant dans un endroit assez spacieux, tout entouré d'arbres, de voir un gros mouton plus blanc que



la neige, dont les cornes étaient dorées, qui avait une guirlande de fleurs autour de son cou, les jambes entourées de fils de perles d'une grosseur prodigieuse, quelques chaînes de diamants sur lui, et qui était couché sur des fleurs d'oranges? Un pavillon de draps d'or, suspendu en l'air, empêchait le soleil de l'incommoder; une centaine de moutons parés étaient autour de lui, qui ne paissaient point l'herbe; mais les uns prenaient du café, du sorbet, des glaces, de la limonade; les autres des fraises, de la crème et des confitures; les uns jouaient à la bassette, d'autres au lansquenet; plusieurs avaient des colliers d'or enrichis de devises galantes, les oreilles percées, des rubans et des fleurs en mille endroits. Merveilleuse demeura si étonnée, qu'elle resta presque immobile. Elle cherchait des yeux le berger d'un troupeau si extraordinaire, lorsque le plus beau mouton vint à elle, bondissant et sautant. « Appro-

chez, divine princesse, lui dit-il, ne craignez point des animaux aussi doux et aussi pacifiques que nous. — Quel prodige! des moutons qui parlent! — Ah! madame, reprit-il, votre guenon et votre doguin parlaient si joliment, avez-vous moins de sujet de vous en étonner? — Une fée, répliqua Merveilleuse, leur avait fait don de la parole, c'est ce qui rendait le prodige plus familier. — Peut-être qu'il nous est arrivé quelque aventure semblable, répondit le mouton en souriant à la moutonne. Mais, ma princesse, qui conduit ici vos pas! — Mille malheurs, seigneur mouton, lui dit-elle, je suis la plus infortunée personne du monde; je cherche un asile contre les fureurs de mon père. — Venez, madame, répliqua le mouton, venez avec moi, je vous en offre un qui ne sera connu que de vous, et vous y serez la maîtresse absolue. — Il m'est impossible de vous suivre, dit Merveilleuse; je suis si lasse que j'en mourrais. »

Le mouton aux cornes dorées commanda qu'on fût querir son char. Un moment après l'on vit venir six chèvres attelées à une citrouille d'une si prodigieuse grosseur, que deux personnes pouvaient s'y asseoir très-commodément. La citrouille était sèche, il y avait dedans de bons carreaux de duvet et de velours partout. La princesse s'y plaça, admirant un équipage si nouveau. Le maître mouton entra dans la citrouille avec elle, et les chèvres coururent de toute leur force jusqu'à une caverne dont l'entrée se fermait par une grosse pierre.

Le mouton doré la toucha avec son pied, aussitôt elle tomba. Il dit à la princesse d'entrer sans crainte; elle croyait que cette caverne n'avait rien que d'affreux, et si elle eût été moins alarmée, rien n'aurait pu l'obliger de descendre; mais dans la force de son appréhension elle se serait même jetée dans un puits.

Elle n'hésita donc pas à suivre le mouton, qui marchait devant elle: il la fit descendre si bas, si bas, qu'elle pensait aller tout au moins aux antipodes, et elle avait peur quelquefois qu'il ne la conduisît au royaume des morts. Enfin elle découvrit tout d'un coup une vaste plaine émaillée de mille fleurs différentes, dont la bonne odeur surpassait toutes celles qu'elle avait jamais senties; une grosse rivière d'eau de fleurs d'oranges coulait autour; des fontaines de vin d'Espagne, de Rossolis, d'Hypocras, et de mille autres de sortes liqueurs formaient des cascades et de petits ruisseaux charmants. Cette plaine était couverte d'arbres singuliers; il y avait des avenues tout entières de perdreaux, mieux piqués et mieux cuits que chez la Guerbois, qui pendaient aux branches; il y avait d'autres

allées de cailles et de lapereaux, de dindons, de poulets, de faisans et d'ortolans; en de certains endroits où l'air paraissaitplus obscur, il y pleuvait des bisques d'écrevisses, des soupes de santé, des foies gras, des ris de veau mis en ragoût, des boudins blancs, des saucissons, des tourtes, des pâtés, des confitures sèches et liquides, des louis d'or, des écus, des perles et des diamants. La rareté de cette pluie, et tout ensemble l'utilité, aurait attiré la bonne compagnie, si le gros mouton avait été un peu plus d'humeur à se familiariser; mais toutes les chroniques qui ont parlé de lui assurent qu'il gardait mieux sa gravité qu'un sénateur romain.

Comme l'on était dans la plus belle saison de l'année; lorsque Merveilleuse arriva dans ces beaux lieux, elle ne vit point d'autres palais qu'une longue suite d'orangers, de jasmins, de chèvrefeuilles et de petites roses muscades, dont les branches entrelacées les unes dans les autres formaient des cabinets, des salles et des chambres toutes meublées de gaze d'or et d'argent, avec de grands miroirs, des lustres et des tableaux admirables.

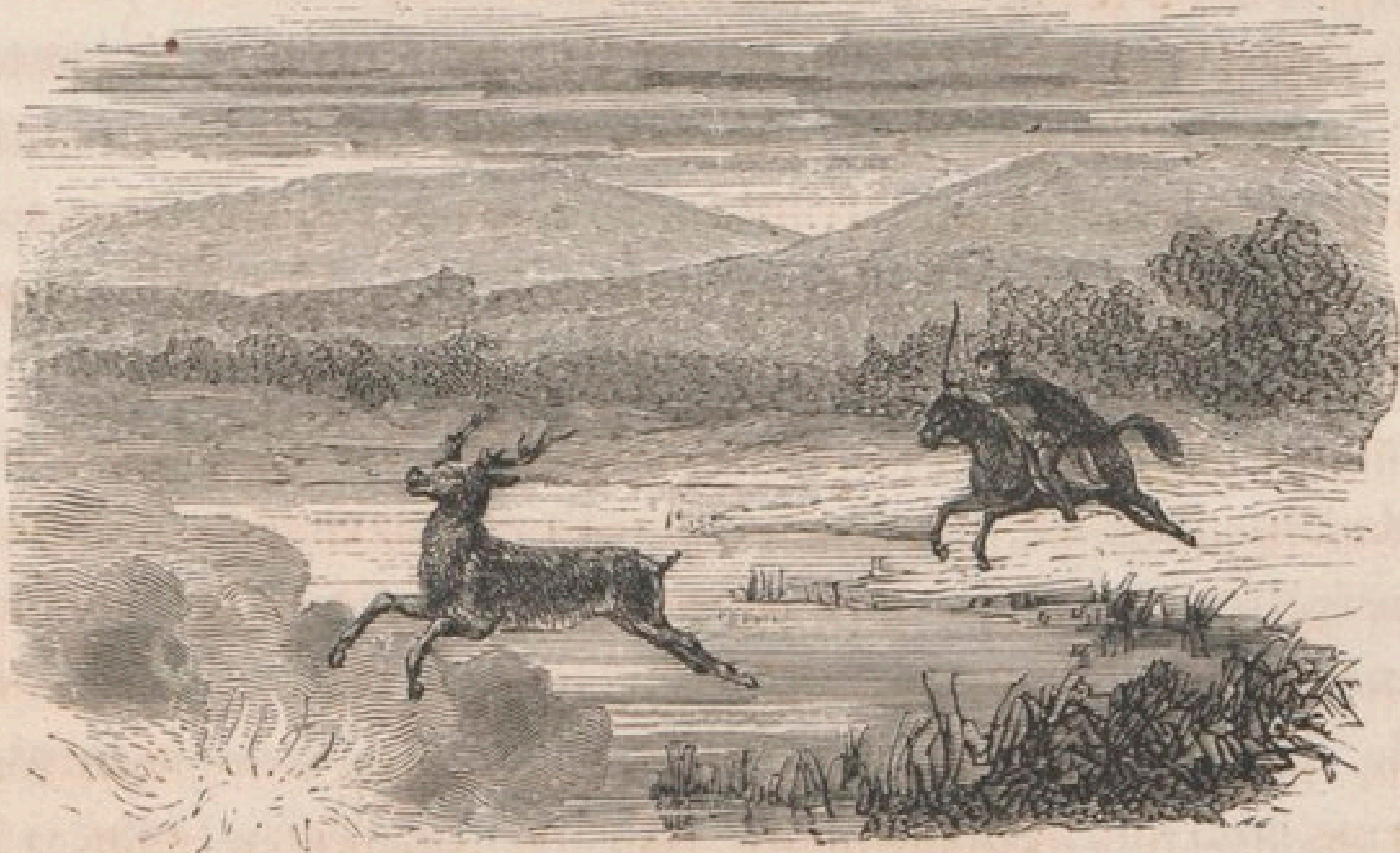
Le maître mouton dit à la princesse qu'elle était souveraine dans ces lieux; que depuis quelques années il avait eu des sujets sensibles de s'affliger et de répandre des larmes, mais qu'il ne tiendrait qu'à elle de lui faire oublier ses malheurs. « La manière dont vous en usez, charmant mouton, lui dit-elle, a quelque chose de si généreux, que tout ce je vois ici me paraît si extraordinaire, que je ne sais qu'en juger. »

Elle avait à peine achevé ces paroles, qu'elle vit paraître devant elle une troupe de nymphes d'une admirable beauté; elles lui présentèrent des fruits dans des corbeilles d'ambre; mais lorsqu'elle voulut s'approcher d'elles, insensiblement leurs corps s'éloignèrent; elle allongea le bras pour les toucher, elle ne sentit rien et connut que c'étaient des fantômes. « Ah! qu'est ceci? s'écria-t-elle; avec qui suis-je? » Elle se prit à pleurer, et le roi Mouton (car on le nommait ainsi) qui l'avait laissée pour quelques moments, étant revenu auprès d'elle, et voyant couler ses larmes, en demeura si éperdu qu'il pensa mourir à ses pieds.

« Qu'avez-vous, belle princesse? lui dit-il. A-t-on manqué dans ces lieux au respect qui vous est dû? — Non, lui dit-elle, je ne me plains point; je vous avoue seulement que je ne suis pas accoutumée à vivre avec les morts et avec les moutons qui parlent; tout me fait peur ici, et quelque obligation que je vous aie de m'y avoir amenée, je vous en aurai encore davantage de me remettre dans le monde.

— Ne vous effrayez point, répliqua le mouton, daignez m'entendre tranquillement, et vous saurez ma déplorable aventure.

« Je suis né sur le trône; une longue suite de rois que j'ai pour aïeux m'avait assuré la possession du plus beau royaume de l'univers; mes sujets m'aimaient, et j'étais craint et envié de mes voisins, et estimé avec quelque justice; on disait que jamais roi n'avait été plus digne de l'être; ma personne n'était pas indifférente à ceux qui me voyaient; j'aimais fort la chasse, et m'étant laissé emporter au plaisir de suivre un cerf qui m'éloigna en peu de temps de tous ceux qui m'accompagnaient, je le vis tout d'un coup se précipiter dans un étang; j'y poussai mon cheval



avec autant d'imprudence que de témérité; mais en avançant un peu, je sentis au lieu de la fraîcheur de l'eau une chaleur extraordinaire; l'étang tarit, et par une ouverture dont il sortait des feux terribles, je tombai au fond d'un précipice où l'on ne voyait que des flammes.

« Je me croyais perdu, lorsque j'entendis une voix qui me dit: » Il ne faut pas moins de feux, ingrat, pour réchauffer ton cœur. — Hé! qui se plaint ici de ma froideur? m'écriai-je. — Une personne infortunée, répliqua la voix, qui t'adore sans espoir. » En même temps les feux s'éteignirent, je vis une fée que je connaissais dès ma plus tendre jeunesse, dont l'âge et la laideur m'avaient toujours épouvanté; elle s'appuyait sur une jeune esclave d'une beauté incomparable; elle avait des chaînes d'or qui marquaient assez sa condition. « Quel prodige se passe ici, Ragotte, lui dis-je (c'est le nom de la fée)? Serait-ce bien par vos ordres? — Hé, par l'ordre de qui donc? répliqua-t-elle. N'as-tu point

connu jusqu'à présent mes sentiments? Faut-il que j'aie la honte de m'en expliquer? Mes yeux, autrefois si sûrs de leurs coups, ont-ils perdu tout leur pouvoir? Considère où je m'abaisse, c'est moi qui te fais l'aveu de ma faiblesse; car, encore que tu sois un grand roi, tu es moins qu'une fourmi devant une fée comme moi. »

— Je suis tout ce qu'il vous plaira, lui dis-je d'un air et d'un ton impatient; mais enfin que me demandez-vous? Est-ce ma couronne, mes villes, mes trésors? — Ah! malheureux, reprit-elle dédaigneusement, mes marmitons, quand je voudrai, seront plus puissants que toi; je demande ton cœur, mes yeux te l'ont demandé mille et mille fois, tu ne les pas entendus, ou, pour mieux dire, tu n'as pas voulu les entendre; si tu étais engagé avec une autre, continua-t-elle, je te laisserais faire des progrès dans tes amours; mais j'ai eu trop d'intérêt à t'éclairer, pour n'avoir pas découvert l'indifférence qui règne dans ton cœur. Eh bien, aime-moi, ajouta-t-elle, en serrant la bouche pour l'avoir plus agréable, et roulant les yeux, je serai ta petite Ragotte, j'ajouterai vingt royaumes à celui que tu possèdes, cent tours pleines d'or, cinq cents pleines d'argent; en un mot, tout ce que tu voudras.

— Madame Ragotte, lui dis-je, ce n'est point dans le fond d'un trou où j'ai pensé être rôti que je veux faire une déclaration à une personne de votre mérite; je vous supplie, par tous les charmes qui vous rendent aimable, de me mettre en liberté, et puis nous verrons ensemble ce que je pourrai pour votre satisfaction. — Ah! traître, s'écria-t-elle, si tu m'aimais, tu ne chercherais point le chemin de ton royaume; dans une grotte, dans une renardière, dans les bois, dans les déserts, tu serais content. Ne crois pas que je sois novice; tu songes à t'esquiver, mais je t'avertis qu'il faut que tu restes ici, et la première chose que tu feras, c'est de garder mes moutons; ils ont de l'esprit, et parlent pour le moins aussi bien que toi. »

« En même temps elle s'avança dans la plaine où nous sommes, et me montra son troupeau. Je le considérai peu; cette belle esclave qui était auprès d'elle m'avait semblé merveilleuse; mes yeux me trahirent. La cruelle Ragotte, y prenant garde, se jeta sur elle, et lui enfonça un poinçon si avant dans l'œil, que cet objet adorable perdit sur-le-champ la vie. A cette funeste vue, je me jetai sur Ragotte, et mettant l'épée à la main, je l'aurais immolée à des mânes si chères, sans que par son pouvoir elle me rendît immobile. Mes efforts étant inutiles, je tombai par terre, et je cherchais les moyens de me tuer pour me délivrer de l'état

où j'étais, quand elle me dit, avec un sourire ironique : « Je veux te faire connaître ma puissance ; tu es un lion à présent, tu vas devenir un mouton. »

« Aussitôt elle me toucha de sa baguette, et je me trouvai métamorphosé comme vous voyez ; je ne perdis point l'usage de la parole, ni les sentiments de douleur que je devais à mon état. « Tu seras cinq ans mouton, dit-elle, et maître absolu de ces beaux lieux ; pendant qu'éloignée de toi, et ne voyant plus ton agréable figure, je ne songerai qu'à la haine que je te dois. »

» Elle disparut, et si quelque chose avait pu adoucir ma disgrâce, c'aurait été son absence. Les moutons parlants qui sont ici me reconnurent pour leur roi ; ils me racontèrent qu'ils étaient des malheureux qui avaient déplu par plusieurs sujets différents à la vindicative fée, et qu'elle en avait composé un troupeau ; que leur pénitence n'était pas aussi longue pour les uns que pour les autres. En effet, ajouta-t-il, de temps en temps ils redeviennent ce qu'ils avaient été, et quittent le troupeau ; pour les autres, ce sont des rivales ou des ennemies de Ragotte qu'elle a tuées pour un siècle ou pour moins, et qui retourneront ensuite dans le monde. La jeune esclave dont je vous ai parlé est de ce nombre ; je l'ai vue plusieurs fois de suite avec plaisir, quoiqu'elle ne me parlât point, et qu'en voulant l'approcher il me fût fâcheux de connaître que ce n'était qu'une ombre ; mais ayant remarqué un de mes moutons assidu près de ce petit fantôme, j'ai su que c'était son amant, et que Ragotte, susceptible des tendres impressions, avait voulu le lui ôter.

« Cette raison m'éloigna de l'ombre esclave ; et depuis trois ans je n'ai senti aucun penchant pour rien que pour ma liberté.

« C'est ce qui m'engage d'aller quelquefois dans la forêt. Je vous y ai vue, belle princesse, continua-t-il, tantôt sur un chariot que vous conduisiez vous-même avec plus d'adresse que le soleil n'en a lorsqu'il conduit le sien ; tantôt à la chasse sur un cheval qui semblait indomptable à tout autre qu'à vous ; puis, courant légèrement dans la plaine avec les princesses de votre cour, vous gagniez le prix comme une autre Atalante. Ah ! princesse, si dans tous ces temps où mon cœur vous rendait des vœux secrets j'avais osé vous parler, que ne vous aurais-je point dit ? Mais comment auriez-vous reçu la déclaration d'un malheureux mouton comme moi ? »

Merveilleuse était si troublée de tout ce qu'elle avait entendu jusqu'a-

lors, qu'elle ne savait presque lui répondre ; elle lui fit cependant des honnêtetés qui lui laissèrent quelque espérance, et dit qu'elle avait moins de peur des ombres, puisqu'elles devaient revivre un jour. « Hélas! continua-t-elle, si ma pauvre Patypata, ma chère Grabugeon et le joli Tintin, qui sont morts pour me sauver, pouvaient avoir un sort semblable, je ne m'ennuierais plus ici. »

Malgré la disgrâce du roi Mouton, il ne laissait pas d'avoir des priviléges admirables. « Allez, dit-il à son grand écuyer (c'était un mouton de fort bonne mine), allez querir la Moresse, la guenuche et le doguin, leurs ombres divertiront notre princesse. » Un instant après, Merveilleuse les vit, et quoiqu'ils ne l'approchassent pas d'assez près pour en être touchés, leur présence lui fut d'une consolation infinie.

Le roi Mouton avait tout l'esprit et toute la délicatesse qui pouvait former d'agréables conversations. Il aimait si passionnément Merveilleuse, qu'elle vint aussi à le considérer, et ensuite à l'aimer. Un joli mouton bien doux, bien caressant, ne laisse pas de plaire, surtout quand on sait qu'il est roi et que la métamorphose doit finir. Ainsi la princesse passait doucement ses beaux jours, attendant un sort plus heureux. Le galant mouton ne s'occupait que d'elle ; il faisait des fêtes, des concerts, des chasses ; son troupeau le secondait ; jusqu'aux ombres, elles y jouaient leurs personnages.

Un soir que les couriers arrivèrent, car il envoyait soigneusement aux nouvelles, et il en savait toujours des meilleures, on vint lui dire que la sœur aînée de la princesse Merveilleuse allait épouser un grand prince, et que rien n'était plus magnifique que tout ce qu'on préparait pour les noces. « Ha ! s'écria la jeune princesse, que je suis infortunée de ne pas voir tant de belles choses ; me voilà sous la terre avec des ombres et des moutons, pendant que ma sœur va paraître parée comme une reine ; chacun lui fera sa cour, je serai la seule qui ne prendra point de part à sa joie. — De quoi vous plaignez-vous, madame ? lui dit le roi des moutons ; vous ai-je refusé d'aller à la noce ? Partez quand il vous plaira, mais donnez-moi parole de revenir ; si vous n'y consentez pas, vous m'allez voir expirer à vos pieds, car l'attachement que j'ai pour vous est trop violent pour que je puisse vous perdre sans mourir. »

Merveilleuse, attendrie, promit au mouton que rien au monde ne pourrait empêcher son retour. Il lui donna un équipage proportionné à sa naissance ; elle s'habilla superbement, et n'oublia rien de tout ce qui pouvait augmenter sa beauté ; elle monta dans un char de nacre de perles

traîné par six hippogriphes isabelles, nouvellement arrivés des antipodes ; il la fit accompagner par un grand nombre d'officiers richement vêtus et admirablement bien faits ; il les avait envoyés chercher fort loin pour faire le cortége.

Elle se rendit au palais du roi son père, dans le moment qu'on célébrait le mariage ; dès qu'elle entra, elle surprit par l'éclat de sa beauté et par celui de ses pierreries tous ceux qui la virent ; elle n'entendait autour d'elle que des acclamations et des louanges : le roi la regardait avec une attention et un plaisir qui fit lui craindre d'en être reconnue ; mais il était si prévenu de sa mort, qu'il n'en eut pas la moindre idée.

Cependant l'appréhension d'être arrêtée l'empêcha de rester jusqu'à la fin de la cérémonie ; elle sortit brusquement et laissa un petit coffre de corail garni d'émeraudes ; on voyait écrit dessus en pointes de diamants, *Pierreries pour la mariée.* On l'ouvrit aussitôt, et que n'y trouva-t-on pas ? Le roi, qui avait espéré de la rejoindre, et qui brûlait de la connaître, fut au désespoir de ne la plus voir ; il ordonna absolument que si jamais elle revenait, on fermât toutes les portes sur elle et qu'on la retînt.

Quelque courte que fut l'absence de Merveilleuse, elle avait semblé au mouton de la longueur d'un siècle. Il l'attendait au bord d'une fontaine, dans le plus épais de la forêt ; il y avait fait étaler des richesses immenses pour les lui offrir en reconnaissance de son retour. Dès qu'il la vit, il courut vers elle, sautant et bondissant comme un vrai mouton ; il lui fit mille tendres caresses, il se couchait à ses pieds, il baisait ses mains, il lui racontait ses inquiétudes et ses impatiences ; sa passion lui donnait une éloquence dont la princesse était charmée.

Au bout de quelque temps, le roi maria sa seconde fille. Merveilleuse l'apprit, et elle pria le mouton de lui permettre d'aller voir, comme elle avait déjà fait, une fête où elle s'intéressait si fort. A cette proposition, il sentit une douleur dont il ne fut point le maître : un pressentiment secret lui annonçait son malheur ; mais, comme il n'est pas toujours en nous de l'éviter, et que sa complaisance pour la princesse l'emportait sur tous les autres intérêts, il n'eut pas la force de la refuser. « Vous voulez me quitter, madame, lui dit-il ; cet effet de mon malheur vient plutôt de ma mauvaise destinée que de vous. Je consens à ce que vous souhaitez, et je ne puis jamais vous faire un sacrifice plus complet. »

Elle l'assura qu'elle tarderait aussi peu que la première fois ; qu'elle ressentirait vivement tout ce qui pourrait l'éloigner de lui, et qu'elle le

conjurait de ne se pas inquiéter. Elle se servit du même équipage qui l'avait déjà conduite, et elle arriva comme la cérémonie commençait : malgré l'attention que l'on y avait, sa présence fit élever un cri de joie et d'admiration, qui attira les yeux de tous les princes sur elle ; ils ne pouvaient se lasser de la regarder, et ils la trouvaient d'une beauté si peu commune, qu'ils étaient prêts à croire que ce n'était pas une personne mortelle.

Le roi se sentit charmé de la revoir ; il n'ôta les yeux de sur elle que pour ordonner que l'on fermât bien toutes les portes pour la retenir. La cérémonie étant sur le point de finir, la princesse se leva promptement, voulant se dérober parmi la foule ; mais elle fut extrêmement surprise et affligée de trouver les portes fermées.

Le roi l'aborda avec un grand respect et une soumission qui la rassura. Il la pria de ne leur pas ôter sitôt le plaisir de la voir, et d'être du célèbre festin qu'il donnait aux princes et aux princesses. Il la conduisit dans un salon magnifique où toute la cour était; il prit lui-même un bassin d'or et un vase plein d'eau, pour laver ses belles mains. Dans ce moment, elle ne fut plus maîtresse de son transport ; elle se jeta à ses pieds, et, embrassant ses genoux : « Voilà mon songe accompli, dit-elle, vous m'avez donné à laver le jour des noces de ma sœur, sans qu'il vous en soit rien arrivé de fâcheux. »

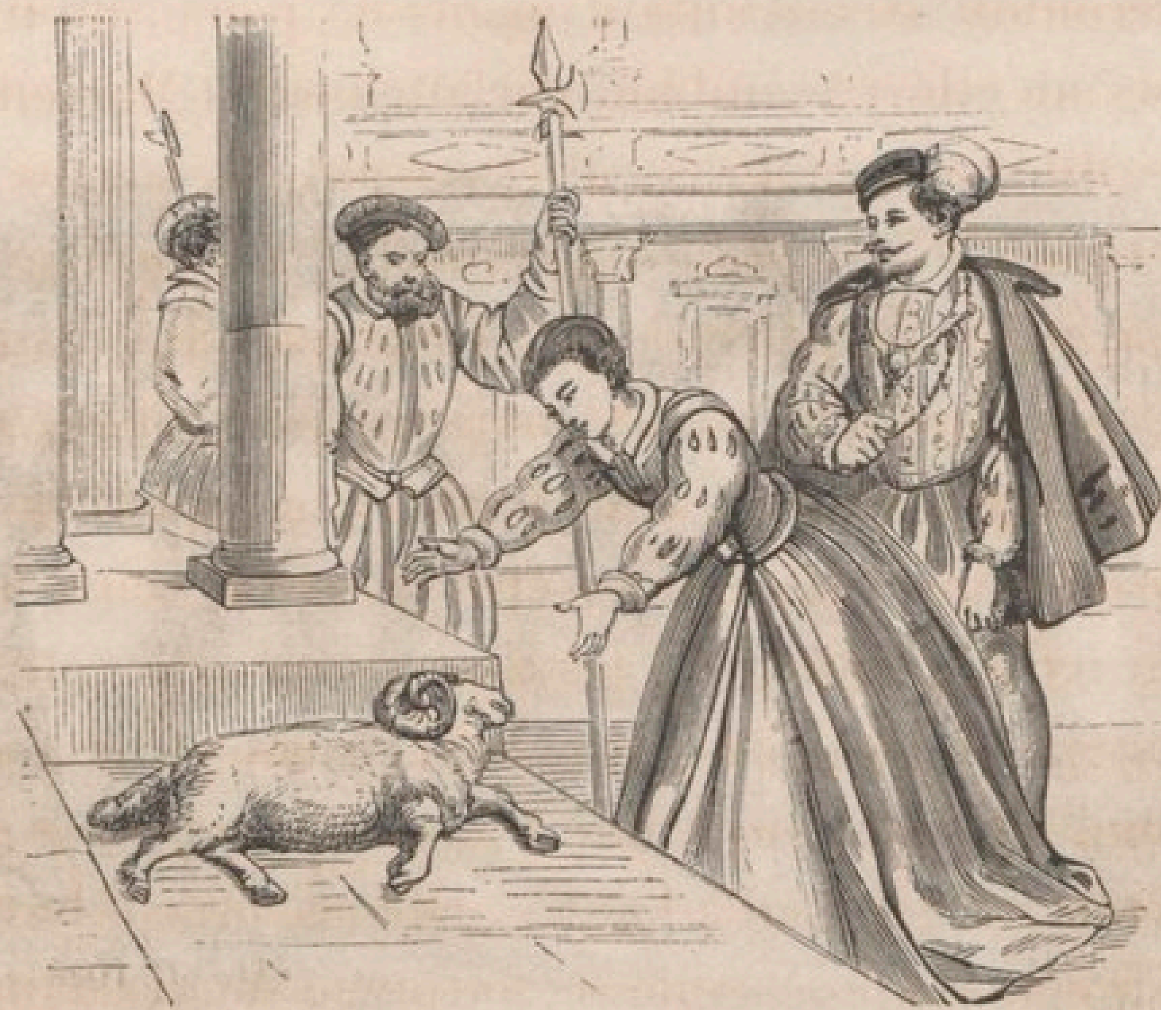
Le roi la reconnut avec d'autant moins de peine, qu'il avait trouvé plus d'une fois qu'elle ressemblait parfaitement à Merveilleuse. « Ah ! ma chère fille, dit-il en l'embrassant et versant des larmes, pouvez-vous oublier ma cruauté? J'ai voulu votre mort, parce que je croyais que votre songe signifiait la perte de ma couronne. Il la signifiait aussi, continua-t-il; voilà vos deux sœurs mariées, elles en ont chacune une, et la mienne sera pour vous. » Dans le même moment il se leva et la mit sur la tête de la princesse, puis il cria : « Vive la reine Merveilleuse. » Toute la cour cria comme lui ; les deux sœurs de cette jeune reine vinrent lui sauter au cou, et lui faire mille caresses. Merveilleuse ne se sentait pas, tant elle était aise : elle pleurait et riait tout à la fois ; elle embrassait l'une, elle parlait à l'autre, elle remerciait le roi ; et, parmi toutes ces différentes choses, elle se souvenait dn capitaine des gardes, auquel elle avait tant d'obligation, et elle le demandait avec instance ; mais on lui dit qu'il était mort : elle ressentit vivement cette perte.

Lorsqu'elle fut à table, le roi la pria de raconter ce qui lui était arrivé depuis le jour où il avait donné des ordres si funestes contre elle. Aussi-

tôt elle prit la parole avec une grâce admirable, et tout le monde attentif l'écoutait.

Mais pendant qu'elle s'oubliait auprès du roi et de ses sœurs, l'amoureux mouton voyait passer l'heure du retour de la princesse, et son inquiétude devenait si extrême, qu'il n'en était point le maître. « Elle ne veut plus revenir, s'écriait-il ; ma malheureuse figure de mouton lui déplaît ! Ah ! trop infortuné amant, que ferai-je sans Merveilleuse ? Ragotte, barbare fée, quelle vengeance ne prends-tu point de l'indifférence que j'ai pour toi ? » Il se plaignit longtemps, et, voyant que la nuit approchait sans que la princesse parût, il courut à la ville. Quand il fut au palais du roi, il demanda Merveilleuse ; mais, comme chacun savait déjà son aventure, et qu'on ne voulait plus qu'elle retournât avec le mouton, on lui refusa durement de la voir ; il poussa des plaintes et fit des regrets capables d'émouvoir tout autre que les suisses qui gardaient la porte du palais. Enfin, pénétré de douleur, il se jeta par terre et y rendit la vie.

Le roi et Merveilleuse ignoraient la triste tragédie qui venait de se passer. Il proposa à sa fille de monter dans un char, et de se faire voir par toute la ville, à la clarté de mille et mille flambeaux qui étaient aux fenêtres et dans les grandes places ; mais quel spectacle pour elle de



trouver en sortant de son palais son cher mouton, étendu sur le pavé, qui ne respirait plus ! Elle se précipita du chariot, elle courut vers lui, elle pleura, elle gémit, elle connut que son peu d'exactitude avait causé

la mort du mouton royal. Dans son désespoir, elle pensa mourir elle-même. L'on convient alors que les personnes les plus élevées sont sujettes, comme les autres, aux coups de la fortune, et que souvent elles éprouvent les plus grands malheurs au moment où elles se croient au comble de leurs souhaits.

MORALITÉ.

Souvent les plus beaux dons des cieux
Ne servent qu'à notre ruine :
Le mérite éclatant que l'on demande aux Dieux,
Quelquefois de nos maux est la triste origine.
Le roi Mouton eût moins souffert,
S'il n'eût point allumé cette flamme fatale
Que Ragotte vengea sur lui, sur sa rivale :
C'est son mérite qui le perd.
Il devait éprouver un destin plus propice :
Ragotte et ses présents ne purent rien sur lui ;
Il haïssait sans feinte, aimait sans artifice,
Et ne ressemblait pas aux hommes d'aujourd'hui.
Sa fin même pourra nous paraître fort rare.
Et ne convient qu'au roi Mouton :
On n'en voit point dans ce canton
Mourir quand leur brebis s'égare.





FINETTE CENDRON



Il était une fois un roi et une reine qui avaient mal fait leurs affaires; on les chassa de leur royaume; ils vendirent leurs couronnes pour vivre, puis leurs habits, leurs linges, leurs dentelles, et tous leurs meubles, pièce à pièce; les fripiers étaient las d'acheter, car tous les jours ils vendaient chose nouvelle. Quand le roi et la reine furent bien pauvres, le roi dit à sa femme : « Nous voilà hors de notre royaume; nous n'avons plus rien : il faut gagner notre vie et celles de nos pauvres enfants; avisez un peu ce que nous avons à faire, car jusqu'à présent je n'ai su que le métier de roi, qui est fort doux. »

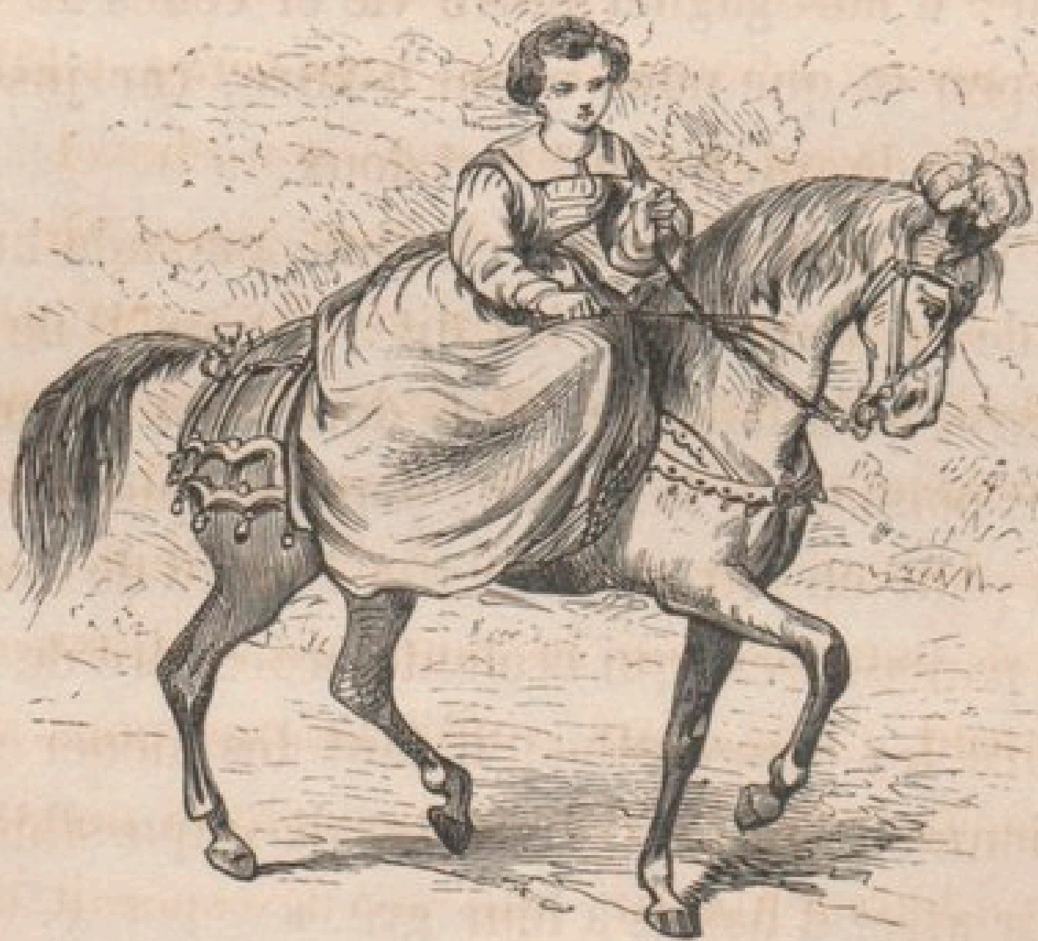
La reine avait beaucoup d'esprit; elle lui demanda huit jours pour y rêver. Au bout de ce temps elle lui dit : « Sire, il ne faut point nous affliger. Vous n'avez qu'à faire des filets dont vous prendrez des oiseaux à la chasse et des poissons à la pêche; pendant que les cordelettes s'useront, je filerai pour en faire d'autres. A l'égard de nos trois filles, ce sont de franches paresseuses, qui croient encore être de grandes dames, elles veulent faire les demoiselles; il faut les mener si loin, si loin, qu'elles ne reviennent jamais, car il serait impossible que nous pussions leur fournir assez d'habits à leur gré. »

Le roi commença de pleurer quand il vit qu'il fallait se séparer de ses enfants : il était bon père, mais la reine était la maîtresse. Il demeura donc d'accord de tout ce qu'elle voulait; il lui dit : « Levez-vous demain de bon matin, et prenez vos trois filles, pour les mener où vous

jugerez à propos. » Pendant qu'ils complotaient cette affaire, la princesse Finette, qui était la plus petite des filles, écoutait par le trou de la serrure, et, quand elle eut découvert le dessein de son papa et de sa maman, elle s'en alla tant qu'elle put à une grande grotte, fort éloignée de chez eux, où demeurait la fée Merluche, qui était sa marraine.

Finette avait pris deux livres de beurre frais, des œufs, du lait et de la farine, pour faire un excellent gâteau à sa marraine, afin d'en être bien reçue. Elle commença gaiement son voyage; mais plus elle allait, plus elle se lassait. Ses souliers s'usèrent jusqu'à la dernière semelle, et ses petits pieds mignons s'écorchèrent si fort, que c'était grande pitié : elle n'en pouvait plus; elle s'assit sur l'herbe, pleurant.

Par là passa un beau cheval d'Espagne, tout sellé, tout bridé; il y avait plus de diamants à sa housse qu'il n'en faudrait pour acheter trois villes; et quand il vit la princesse, il se mit à paître doucement auprès d'elle, ployant le jarret, il semblait lui faire la révérence; aussitôt elle le prit par la bride : « Gentil dada, dit-elle, voudrais-tu bien me porter chez ma marraine la fée? Tu me feras un grand plaisir, car je suis si lasse que je vais mourir; mais si tu me sers dans cette occasion, je te donnerai de bonne avoine et de bon foin; tu auras de la paille fraîche pour te coucher. » Le cheval se baissa presque à terre devant elle, et



la jeune Finette sauta dessus. Il se mit à courir si légèrement, qu'il semblait que ce fût un oiseau. Il s'arrêta à l'entrée de la grotte, comme s'il en avait su le chemin, et il le savait bien aussi, car c'était Merluche,

qui, ayant deviné que sa filleule la voulait venir voir, lui avait envoyé ce beau cheval.

Quand elle fut entrée, elle fit trois grandes révérences à sa marraine, et prit le bas de sa robe qu'elle baisa, et puis elle lui dit : « Bonjour, ma marraine, comment vous portez-vous? Voilà du beurre, du lait, de la farine et des œufs que je vous apporte pour vous faire un bon gâteau à la mode de notre pays. — Soyez la bienvenue, Finette, dit la fée, venez que je vous embrasse. » Elle l'embrassa deux fois, dont Finette resta très-joyeuse, car madame Merluche n'était pas une fée à la douzaine. Elle dit : « Çà, ma filleule, je veux que vous soyez ma petite femme de chambre; décoiffez-moi et me peignez. » La princesse la décoiffa et la peigna le plus adroitement du monde. « Je sais bien, dit Merluche, pourquoi vous venez ici. Vous avez écouté le roi et la reine, qui veulent vous mener perdre, et vous voulez éviter ce malheur. Tenez, vous n'avez qu'à prendre ce peloton, le fil n'en rompra jamais. Vous attacherez le bout à la porte de votre maison et vous la tiendrez à votre main. Quand la reine vous aura laissée, il vous sera aisé de revenir en suivant le fil. »

La princesse remercia sa marraine, qui lui remplit un sac de beaux habits tout d'or et d'argent. Elle l'embrassa; elle la fit remonter sur le joli cheval, et en deux ou trois moments, il la rendit à la porte de la maisonnette de Leurs Majestés. Finette dit au cheval : « Mon petit ami, vous êtes beau et très-sage, vous allez plus vite que le soleil, je vous remercie de votre peine; retournez d'où vous venez. » Elle entra doucement dans la maison, cachant son sac sous son chevet; elle se coucha sans faire semblant de rien. Dès que le jour parut, le roi réveilla sa femme. « Allons, allons, madame, lui dit-il, apprêtez-vous pour le voyage. » Aussitôt elle se leva, prit ses gros souliers, une jupe courte, une camisole blanche et un bâton ; elle fit venir l'aînée de ses filles, qui s'appelait Fleur-d'Amour; la seconde Belle-de-Nuit, et la troisième Fine-Oreille : c'est pourquoi on la nommait ordinairement Finette. « J'ai rêvé cette nuit, dit la reine, qu'il faut que nous allions voir ma sœur, elle nous régalera bien : nous mangerons et nous rirons tant que nous voudrons. » Fleur-d'Amour, qui se désespérait d'être dans un désert, dit à sa mère : « Allons, madame, où il vous plaira; pourvu que je me promène, il ne m'importe. » Les deux autres en dirent autant; elles prennent congé du roi, et les voilà toutes quatre en chemin. Elles allèrent si loin, si loin, que Fine-Oreille avait grande peur de

n'avoir pas assez de fil, car il y avait près de mille lieues. Elle marchait toujours derrière ses sœurs, passant le fil adroitement dans les buissons.

Quand la reine crut que ses filles ne pourraient plus retrouver le chemin, elle entra dans un grand bois, et leur dit : « Mes petites brebis, dormez ; je ferai comme la bergère qui veille autour de son troupeau, crainte que le loup ne le mange. » Elle se couchèrent sur l'herbe, et s'endormirent. La reine les quitta, croyant ne les revoir jamais ; Finette fermait les yeux et ne dormait pas. « Si j'étais une méchante fille, disait-elle, je m'en irais tout à l'heure, et je laisserais mourir mes sœurs ici, car elles me battent et m'égratignent jusqu'au sang ; malgré toutes leurs malices, je ne les veux pas abandonner, »

Elle les réveille, et leur conte toute l'histoire. Elles se mettent à pleurer et la prient de les mener avec elle, qu'elles lui donneront leurs belles poupées, leur petit ménage d'argent, leurs autres jouets et leurs bonbons. « Je sais assez que vous n'en ferez rien, dit Finette, mais je n'en serai pas moins bonne sœur. Et se levant, elle suivit son fil, et les princesses aussi ; de sorte qu'elles arrivèrent presque aussitôt que la reine.

En s'arrêtant à la porte, elles entendirent que le roi disait : « J'ai le cœur tout saisi de vous voir revenir seule. — Bon, dit la reine, nous étions trop embarrassés de nos filles. — Encore, dit le roi, si vous aviez ramené ma Finette, je me consolerais des autres, car elles n'aiment rien. » Elles frappèrent : Toc, toc. Le roi dit : « Qui va-là ? » Elles répondirent : Ce sont vos trois filles, Fleur-d'Amour, Belle-de-Nuit et Fine-Oreille. » La reine se mit à trembler. « N'ouvrez pas, disait-elle, il faut que ce soient des esprits, car il est impossible qu'elles puissent être revenues. » Le roi était aussi poltron que sa femme, et il disait : « Vous me trompez, vous n'êtes point mes filles. » Mais Fine-Oreille, qui était adroite, lui dit : « Mon papa, je vais me baisser, regardez-moi par le trou du chat, et si je ne suis pas Finette, je consens d'avoir le fouet. » Le roi regarda comme elle lui avait dit, et dès qu'il l'eût reconnue, il leur ouvrit. La reine fit semblant d'être bien aise de les revoir elle leur dit qu'elle avait oublié quelque chose, qu'elle l'était venu chercher ; mais qu'assurément elle les aurait été retrouver. Elles feignirent de la croire, et montèrent dans un beau petit grenier où elles couchaient.

« Çà, dit Finette, mes sœurs, vous m'avez promis une poupée, donnez-la-moi. — Vraiment, tu n'as qu'à t'y attendre, petite coquine, dirent-elles ; tu es cause que le roi ne nous regrette pas. » Là-dessus, prenant leurs quenouilles, elles la battirent comme plâtre. Quand elles

l'eurent bien battue, elle se coucha ; et comme elle avait tant de plaies et de bosses, elle ne pouvait dormir, et elle entendit que la reine disait au roi : « Je les mènerai d'un autre côté, encore plus loin, et je suis certaine qu'elles ne reviendront jamais. » Quand Finette entendit ce complot, elle se leva tout doucement pour aller voir encore sa marraine. Elle entra dans le poulailler, elle prit deux poulets et un maître coq, à qui elle tordit le cou, puis deux petits lapins que la reine nourrissait de choux, pour s'en régaler à l'occasion ; elle mit le tout dans un panier et partit. Mais elle n'eut pas fait une lieue à tâtons, mourant de peur, que le cheval d'Espagne vint au galop, ronflant et hennissant ; elle crut que c'était fait d'elle, que quelques gendarmes l'allaient prendre. Quand elle vit le joli cheval tout seul, elle monta dessus, ravie d'aller si à son aise : elle arriva promptement chez sa marraine.

Après les cérémonies ordinaires, elle lui présenta les poulets, le coq et les lapins, et la pria de l'aider de ses bons avis, parce que la reine avait juré qu'elle les mènerait jusqu'au bout du monde. Merluche dit à sa filleule de ne pas s'affliger ; elle lui donna un sac tout plein de cendre : « Vous porterez le sac devant vous, lui dit-elle, vous le secouerez, vous marcherez sur la cendre, et quand vous voudrez revenir, vous n'aurez qu'à regarder l'impression de vos pas ; mais ne ramenez point vos sœurs, elles sont trop malicieuses, et si vous les ramenez, je ne veux plus vous voir. » Finette prit congé d'elle, emportant par son ordre, pour trente ou quarante millions de diamants en une petite boîte qu'elle mit dans sa poche. Le cheval était tout prêt, et la rapporta comme à l'ordinaire. Au point du jour, la reine appela les princesses ; elles vinrent, et elle leur dit : « Le roi ne se porte pas très-bien ; j'ai rêvé cette nuit qu'il faut que j'aille lui cueillir des fleurs et des herbes en un certain pays où elles sont fort excellentes, elles le feront rajeunir ; c'est pourquoi allons-y tout à l'heure. » Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit, qui ne croyaient pas que leur mère eût encore envie de les perdre, s'affligèrent de ces nouvelles. Il fallut pourtant partir ; et elles allèrent si loin, qu'il ne s'est jamais fait un si long voyage. Finette, qui ne disait mot, se tenait derrière les autres et secouait sa cendre à merveille, sans que le vent ni la pluie y gâtassent rien. La reine étant persuadée qu'elles ne pourraient retrouver le chemin, remarqua un soir que ses trois filles étaient bien endormies ; elle prit ce temps pour les quitter et revint chez elle. Quand il fut jour et que Finette connut que sa mère n'y était plus, elle éveilla ses sœurs : « Nous voici seules, dit-elle, la reine s'en est allée. » Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit se prirent à

pleurer : elles arrachaient leurs cheveux et meurtrissaient leur visage à coups de poing. Elles s'écriaient : « Hélas ! Qu'allons-nous faire ? » Finette était la meilleure fille du monde ; elle eut encore pitié de ses sœurs. « Voyez à quoi je m'expose, leur dit-elle ; car lorsque ma marraine m'a donné le moyen de revenir, elle m'a défendu de vous enseigner le chemin et que si je lui désobéissais, elle ne voulait plus me voir. » Belle-de-Nuit se jeta au cou de Finette, autant en fit Eleur-d'Amour ; elles la caressèrent si tendrement, qu'il n'en fallut pas davantage pour revenir toutes trois ensemble chez le roi et la reine.

Leurs Majestés furent bien surprises de revoir les princesses ; elles en parlèrent toute la nuit, et la cadette, qui n'avait pas nom Fine-Oreille pour rien, entendait qu'ils faisaient un nouveau complot, et que le lendemain la reine se remettrait en campagne. Elle courut éveiller ses sœurs. « Hélas ! leur dit-elle, nous sommes perdues ! la reine veut absolument nous mener dans quelque désert et nous y laisser. Vous êtes cause que j'ai fâché ma marraine ; je n'ose l'aller trouver comme je faisais toujours. » Elles restèrent bien en peine, et se disaient l'une à l'autre : « Que ferons-nous, ma sœur, que ferons-nous ? » Enfin, Belle-de-Nuit dit aux deux autres : « Il ne faut pas s'embarrasser, la vieille Merluche n'a pas tant d'esprit qu'il n'en reste un peu aux autres : nous n'avons qu'à nous charger de pois ; nous les sèmerons le long du chemin et nous reviendrons. » Fleur-d'Amour trouva l'expédient admirable ; elles se chargèrent de pois, elles en remplirent leurs poches ; pour Fine-Oreille, au lieu de prendre des pois, elle prit le sac aux beaux habits, avec la petite boîte de diamants, et dès que la reine les appela pour partir, elles se trouvèrent toutes prêtes.

Elle leur dit : « J'ai rêvé cette nuit qu'il y a dans un pays qu'il n'est pas nécessaire de nommer trois beaux princes qui vous attendent pour vous épouser ; je vais vous y mener, pour voir si mon songe est véritable. » La reine allait devant et ses filles après, qui semaient des pois sans s'inquiéter, car elles étaient certaines de retourner à la maison. Pour cette fois, la reine alla plus loin encore qu'elle n'était allée ; mais pendant une nuit obscure, elle les quitta et revint trouver le roi : elle arriva fort lasse et fort aise de n'avoir plus un si grand ménage sur les bras.

Les trois princesses ayant dormi jusqu'à onze heures du matin, se réveillèrent ; Finette s'aperçut la première de l'absence de la reine ; bien qu'elle s'y fût préparée, elle ne laissa pas de pleurer, se confiant davantage, pour son retour, à sa marraine la fée qu'à l'habileté de ses sœurs.

Elle fut leur dire tout effrayée : « La reine est partie, il faut la suivre au plus vite. — Taisez-vous petite babouine, répliqua Fleur-d'Amour, nous trouverons bien le chemin quand nous voudrons ; vous faites ici, ma commère, l'empressée mal à propos. » Finette n'osa répliquer. Mais quand elles voulurent retrouver le chemin, il n'y avait plus ni traces ni sentiers ; les pigeons, dont il y a grand nombre dans ce pays-là, étaient venus manger les pois, Elles se mirent à pleurer jusqu'aux cris. Après avoir resté deux jours sans manger, Fleur-d'Amour dit à Belle-de-Nuit : Ma sœur, n'as-tu rien à manger? — Non, » dit-elle. Elle dit la même chose à Finette. « Je n'ai rien non plus, répliqua-t-elle, mais je viens de trouver un gland. – Ah! donnez-le-moi, dit l'une. — Donnez-le-moi » dit l'autre. Chacune le voulait avoir. « Nous ne serons guère rassassiées d'un gland à nous trois, dit Finette ; plantons-le, il en viendra un autre qui nous pourra servir. » Elles y consentirent, quoiqu'il n'y eût guère d'apparence qu'il vînt un arbre dans un pays où il n'y en avait point; on n'y voyait que des choux et des laitues, dont les princesses mangeaient ; si elles avaient été bien délicates, elles seraient mortes cent fois ; elles couchaient presque toujours à la belle étoile ; tous les matins et tous les soirs elles allaient tour à tour arroser le gland, et lui disaient : « *Crois, crois, beau gland!* » Il commença de croître à vue d'œil. Quand il fut un peu grand, Fleur-d'Amour voulut monter dessus, mais il n'était pas assez fort pour la porter ; elle le sentait plier sous elle ; aussitôt elle descendit. Belle-de-Nuit eut la même aventure : Finette, plus légère, s'y tint longtemps, et ses sœurs lui demandèrent : « Ne vois-tu rien ma sœur ? » Elle leur répondit : « Non, je ne vois rien. — Ah ! c'est que le chêne n'est pas assez haut, » disait Fleur-d'Amour ; de sorte qu'elles continuaient d'arroser le gland et de lui dire : *Crois, crois, beau gland!* » Finette ne manquait jamais d'y monter deux fois par jour. Un matin qu'elle y était, Belle-de-Nuit dit à Fleur-d'Amour : « J'ai trouvé un sac que notre sœur nous a caché ; qu'est-ce qu'il peut y avoir dedans ? Fleur-d'Amour répondit. « Elle m'a dit que c'étaient de vieilles dentelles qu'elle raccommode, — et moi je crois que c'est du bonbon, » ajouta Belle-de-Nuit : Elle était friande, et voulut y voir ; elle y trouva effectivement toutes les dentelles du roi et de la reine, mais elles servaient à cacher les beaux habits de Finette et la boîte de diamants. « Eh bien, se peut-il une plus grande petite coquine ! s'écria-t-elle ; il faut prendre tout pour nous, et mettre des pierres à la place. » Elles le firent promptement. Finette revint sans s'apercevoir de la malice de ses sœurs, car elle ne s'avisait pas

de se parer dans un désert ; elle ne songeait qu'au chêne qui devenait le plus beau de tous les chênes.

Une fois qu'elle y monta et que ses sœurs, selon leur coutume, lui demandaient si elle ne découvrait rien, elle s'écria : « Je découvre une grande maison, si belle, si belle, que je ne saurais assez le dire ; les murs en sont d'émeraudes et de rubis, le toit de diamants : elle est toute couverte de sonnettes d'or, les girouettes vont et viennent comme le vent.



– Tu mens, disaient-elles, cela n'est pas si beau que tu le dis. — Croyez-moi, répondit Finette, je ne suis pas menteuse, venez-y plutôt voir vous-même, j'en ai les yeux tout éblouis. » Fleur-d'Amour monta sur l'arbre : quand elle eut vu le château, elle ne s'en pouvait taire. Belle-de-Nuit, qui était fort curieuse; ne manqua pas de monter à son tour, elle demeura aussi ravie que ses sœurs. « Certainement, dirent-elles, il faut aller à ce palais ; peut-être que nous y trouverons de beaux princes qui seront trop heureux de nous épouser. » Tant que la soirée fut longue elles ne parlèrent que de leur dessein ; elles se couchèrent sur l'herbe :

mais lorsque Finette leur parut fort endormie, Fleur-d'Amour dit à Belle-de-Nuit : « Savez-vous ce qu'il faut faire, ma sœur? levons-nous et nous habillons des riches habits que Finette a apportés. — Vous avez raison, » dit Belle-de-Nuit. Elles se levèrent donc, se frisèrent, se poudrèrent, puis elles mirent des mouches et les belles robes d'or et d'argent toutes couvertes de diamants ; il n'a jamais été rien de si magnifique.

Finette ignorait le vol que ses méchantes sœurs lui avaient fait ; elle prit son sac dans le dessein de s'habiller, mais elle demeura bien affligée de ne trouver que des cailloux ; elle aperçut en même temps ses sœurs qui s'étaient accommodées comme des soleils. Elle pleura et se plaignit de la trahison qu'elles lui avaient faite, et elles d'en rire et de se moquer. « Est-il possible, leur dit-elle, que vous ayez le courage de me mener au château sans me parer et me faire belle? — Nous n'en avons pas trop pour nous, répliqua Fleur-d'Amour; tu n'auras que des coups si tu nous importunes. — Mais, continua-t-elle, ces habits que vous portez sont à moi ; ma marraine me les a donnés, ils ne vous doivent rien. — Si tu parles davantage, dirent-elles, nous allons t'assommer, et nous t'enterrerons sans que personne le sache. » La pauvre Finette n'eut garde de les agacer ; elle les suivait doucement et marchait un peu derrière, ne pouvant passer que pour leur servante.

Plus elles approchaient de la maison, plus elles leur semblait merveilleuse. « Ah! disaient Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit, que nous allons nous bien divertir ! que nous ferons bonne chère ! nous mangerons à la table du roi; mais pour Finette elle lavera les écuelles dans la cuisine, car elle est faite comme une souillon, et si l'on demande qui elle est, gardons-nous bien de l'appeler notre sœur : il faudra dire que c'est la petite vachère du village. » Finette, qui était pleine d'esprit et de beauté, se désespérait d'être si maltraitée. Quand elles furent à la porte du château, elles frappèrent : aussitôt une vieille femme épouvantable leur vint ouvrir ; elle n'avait qu'un œil au milieu du front, mais il était plus grand que cinq ou six autres, le nez plat, le teint noir et la bouche si horrible, qu'elle faisait peur ; elle avait quinze pieds de haut et trente de tour. « O malheureuses ! qui vous amène ici, leur dit-elle? Ignorez-vous que c'est le château de l'ogre, et qu'à peine pouvez-vous suffire pour son déjeuner ? mais je suis meilleure que mon mari ; entrez, je ne vous mangerai pas tout d'un coup, vous aurez la consolation de vivre deux ou trois jours davantage. » Quand elles entendirent

l'ogresse parler ainsi, elles s'enfuirent, croyant se pouvoir sauver ainsi; mais une seule de ses enjambées en valait cinquante des leurs; elle courut après et les reprit, l'une par les cheveux, les autres par la peau du cou; et, les mettant sous son bras, elle les jeta toutes trois dans la cave qui était pleine de crapauds et de couleuvres et où l'on ne marchait que sur les os de ceux qu'ils avaient mangés.

Comme elle voulait croquer sur-le-champ Finette, elle fut querir du vinaigre, de l'huile et du sel pour la manger en salade; mais elle entendit venir l'ogre, et, trouvant que les princesses avaient la peau blanche et délicate, elle résolut de les manger toute seule, et les mit promptement sous une grande cuve où elles ne voyaient que par un trou.

L'ogre était six fois plus haut que sa femme; quand il parlait, la maison tremblait, et quand il toussait, il semblait des éclats de tonnerre; il n'avait qu'un grand vilain œil, ses cheveux étaient tout hérissés, il s'appuyait sur une bûche dont il avait fait une canne; il avait un panier couvert dans sa main; il en tira quinze petits enfants qu'il avait volés par les chemins, et qu'il avala comme quinze œufs frais. Quand les trois princesses le virent, elles tremblaient sous la cuve, elles n'osaient pleurer bien haut, de peur qu'il ne les entendît; mais elles s'entredisaient tout bas : « Il va nous manger tout en vie, comment nous sauverons-nous? » L'ogre dit à sa femme : « Vois-tu, je sens chair-fraîche, je veux que tu me la donnes. — Bon, dit l'ogresse, tu crois toujours sentir chair-fraîche, et ce sont tes moutons qui sont passés par là. — Oh! je ne me trompe point, dit l'ogre, je sens chair-fraîche assurément; je vais chercher partout. — Cherche, dit-elle, et tu ne trouveras rien. — Si je trouve, répliqua l'ogre, et que tu me le caches, je te couperai la tête pour en faire une boule. » Elle eut peur de cette menace, et lui dit : « Ne te fâche point, mon petit ogrelet, je vais te déclarer la vérité : Il est venu aujourd'hui trois jeunes fillettes que j'ai prises, mais ce serait dommage de les manger, car elles savent tout faire. Comme je suis vieille, il faut que je me repose; tu vois que notre belle maison est fort malpropre, que notre pain n'est pas cuit, que la soupe ne te semble plus si bonne, et que je ne te parais plus si belle, depuis que je me tue de travailler; elles seront mes servantes : je te prie, ne les mange pas à présent; si tu en as envie quelque jour, tu en seras assez le maître. »

L'ogre eut bien de la peine à lui promettre de ne les pas manger tout



FINETTE CENDRON.

à l'heure. Il disait : « Laisse-moi faire, je n'en mangerai que deux. — Non, tu n'en mangeras pas. — Eh bien, je ne mangerai que la plus petite. » Et elle disait : « Non, tu n'en mangeras pas une ! » Enfin, après bien des contestations, il lui promit de ne les pas manger. Elle pensait en elle-même : Quand il ira à la chasse, je les mangerai, et je lui dirai qu'elles se sont sauvées. »

L'ogre sortit de la cave, il lui dit de les mener devant lui ; les pauvres filles étaient presque mortes de peur : l'ogresse les rassura ; et quand il les vit, il leur demanda ce qu'elles savaient faire. Elles répondirent qu'elles savaient balayer, qu'elles savaient coudre et filer à merveille, qu'elles faisaient de si bons ragoûts, que l'on mangeait jusqu'aux plats; que pour du pain, des gâteaux et des pâtés, l'on en venait chercher chez elles de mille lieues à la ronde. L'ogre était friand, il dit : « Çà, çà, mettons vite ces bonnes ouvrières en besogne. Mais, dit-il à Finette, quand tu as mis le feu au four, comment peux-tu savoir s'il est assez chaud ? — Monseigneur, répliqua-t-elle, j'y jette du beurre, et puis j'y goûte avec la langue. — Eh bien, dit-il, allume donc le four. » Ce four était aussi grand qu'une écurie, car l'ogre et l'ogresse mangeaient plus de pain que deux armées. La princesse y fit un feu effroyable, il était embrasé comme une fournaise, et l'ogre qui était présent, attendant le pain tendre, mangea cent agneaux et cent petits cochons de lait. Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit accommodaient la pâte. Le maître ogre dit : « Eh bien, le four est-il chaud ? » Finette répondit : « Monseigneur, vous l'allez voir. » Elle jeta devant lui mille livres de beurre au fond du four, et puis elle dit : « Il faut tâter avec la langue, mais je suis trop petite. » Je suis grand, » dit l'ogre; et, se baissant, il s'enfonça si avant qu'il ne pouvait plus se retirer, de sorte qu'il brûla jusqu'aux os. Quand l'ogresse vint au four, elle demeura bien étonnée de trouver une montagne de cendre des os de son mari.

Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit, qui la virent fort affligée, la consolèrent de leur mieux; mais elles craignaient que sa douleur ne s'apaisât trop tôt, et que, l'appétit lui venant, elle ne les mît en salade, comme elle avait déjà pensé faire. Elles lui dirent : « Prenez courage, madame, vous trouverez quelque roi ou quelque marquis, qui seront heureux de vous épouser. » Elle sourit un peu, montrant des dents plus longues que le doigt. Lorsqu'elles la virent de bonne humeur, Finette lui dit : « Si vous vouliez quitter ces horribles peaux d'ours dont vous êtes habillée, vous mettre à la mode, nous vous coifferions à merveille,

vous seriez comme un astre. — Voyons, dit-elle, comme tu l'entends; mais assurément que, s'il y a quelques dames plus jolies que moi, je te hacherai menu comme chair à pâté. Là-dessus, les trois princesses lui ôtèrent son bonnet, et se mirent à la peigner et la friser en l'amusant de leur caquet. Finette prit une hache, et lui donna par derrière un si grand coup, qu'elle sépara son corps d'avec sa tête.

Il ne fut jamais une telle allégresse; elles montèrent sur le toit de la maison pour se divertir à sonner les clochettes d'or; elles furent dans toutes les chambres, qui étaient de perles et de diamants, et les meubles si riches qu'elles mouraient de plaisir; elles riaient et chantaient, rien ne leur manquait, du blé, des confitures, des fruits et des poupées en abondance. Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit se couchèrent dans des lits de brocart et de velours, et s'entredirent : « Nous voilà plus riches que n'était notre père quand il avait son royaume; mais il nous manque d'être mariées; il ne viendra personne ici, car cette maison passe assurément pour un coupe-gorge, et on ne sait point la mort de l'ogre et de l'ogresse. Il faut que nous allions à la plus prochaine ville nous faire voir avec nos beaux habits, et nous n'y serons pas longtemps sans trouver de bons financiers qui seront bien aises d'épouser des princesses.

Dès qu'elles furent habillées, elles dirent à Finette qu'elles allaient se promener, qu'elle demeurât à la maison à faire le ménage et la les-



sive, et qu'à leur retour tout fût net et propre; que si elle y manquait, elles l'assommeraient de coups. La pauvre Finette, qui avait le cœur serré de douleur, resta seule au logis, balayant, nettoyant, lavant sans

se reposer, et toujours pleurant. « Que je suis malheureuse, disait-elle, d'avoir désobéi à ma marraine, il m'en arrive toutes sortes de disgrâces, mes sœurs m'ont volé mes riches habits ; ils servent à les parer ; sans moi, l'ogre et sa femme se porteraient encore bien ; de quoi me profite de les avoir fait mourir ? N'aimerais-je pas autant qu'ils m'eussent mangée que de vivre comme je vis ? » Quand elle avait dit cela, elle pleurait à étouffer, puis ses sœurs arrivaient chargées d'oranges de Portugal, de confitures, de sucre, et elles lui disaient : « Ah ! que nous venons d'un beau bal ! qu'il y avait de monde ! le fils du roi y dansait ; l'on nous a fait mille honneurs : allons, viens nous déchausser et nous décrotter, car c'est là ton métier. » Finette obéissait ; et si, par hasard, elle voulait dire un mot pour se plaindre, elles se jetaient sur elle et la battaient à la laisser pour morte.

Le lendemain encore elles retournaient et revenaient conter des merveilles. Un soir que Finette était assise proche du feu sur un monceau de cendre, ne sachant que faire, elle cherchait dans les fentes de la cheminée ; et, cherchant ainsi, elle trouva une petite clef si vieille et si crasseuse, qu'elle eut toutes les peines du monde à la nettoyer. Quand elle fut claire, elle connut qu'elle était d'or et pensa qu'une clef d'or devait ouvrir un beau petit coffre ; elle se mit aussitôt à courir par toute la maison, essayant la clef aux serrures ; et enfin elle trouva une cassette qui était un chef-d'œuvre. Elle l'ouvrit : il y avait dedans des habits, des diamants, des dentelles, du linge, des rubans pour des sommes immenses : elle ne dit mot de sa bonne fortune, mais elle attendit impatiemment que ses sœurs sortissent le lendemain. Dès qu'elle ne les vit plus, elle se para de telle sorte qu'elle était plus belle que le soleil et la lune.

Ainsi ajustée, elle fut au même bal où ses sœurs dansaient, et, quoiqu'elle n'eût point de masque, elle était si changée en mieux qu'elles ne la reconnurent pas. Dès qu'elle parut dans l'assemblée, il s'éleva un murmure de voix, les unes d'admiration et les autres de jalousie. On la prit pour danser ; elle surpassa toutes les dames à la danse, comme elle les surpassait en beauté. La maîtresse du logis vint à elle, et lui ayant fait une profonde révérence, elle la pria de lui dire comment elle s'appelait, afin de ne jamais oublier le nom d'une personne si merveilleuse ; elle lui répondit civilement qu'on la nommait Cendron. Il n'y eut point d'amant qui ne fût infidèle à sa maîtresse pour Cendron, point de poëte qui ne rimât en Cendron ; jamais petit nom ne fit tant de bruit en si peu

de temps, les échos ne répétaient que les louanges de Cendron; l'on n'avait pas assez d'yeux pour la regarder, assez de bouche pour la louer.

Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit, qui avaient fait d'abord grand fracas dans les lieux où elles avaient paru, voyant l'accueil que l'on faisait à cette nouvelle venue, en crevaient de dépit; mais Finette se démêlait de tout cela de la meilleure grâce du monde, il semblait à son air qu'elle n'était faite que pour commander. Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit qui ne voyaient leur sœur qu'avec de la suie de cheminée sur le visage et plus barbouillée qu'un petit chien, avaient si fort perdu l'idée de sa beauté, qu'elles ne la reconnurent point du tout; elles faisaient leur cour à Cendron comme les autres. Dès qu'elle voyait le bal prêt à finir, elle sortait vite, revenait à la maison, se déshabillait en diligence, reprenait ses guenilles; et quand ses sœurs arrivaient : « Ah, Finette! nous venons de voir, lui disaient-elles, une jeune princesse qui est toute charmante; ce n'est pas une guenuche comme toi; elle est blanche comme la neige, plus vermeille que les roses, ses dents sont de perles, ses lèvres de corail; elle a une robe qui pèse plus de mille livres, ce n'est qu'or et que diamants : qu'elle est belle, qu'elle est aimable! » Finette répondait entre ses dents : « *Ainsi j'étais, ainsi j'étais!* — Qu'est-ce que tu bourdonnes? » disaient-elles. Finette répliquait encore plus bas : « *Ainsi j'étais!* » Ce petit jeu dura longtemps; il n'y eut presque pas de jour que Finette ne changeât d'habits, car la cassette était fée, et plus on y en prenait, plus il en revenait, et si fort à la mode, que les dames ne s'habillaient que sur son modèle.

Un soir que Finette avait plus dansé qu'à l'ordinaire, et qu'elle avait tardé assez tard à se retirer, voulant réparer le temps perdu et arriver chez elle avant ses sœurs, en marchant de toute sa force, elle laissa tomber une de ses mules qui était de velours rouge, toute brodée de perles. Elle fit son possible pour la retrouver dans le chemin, mais le temps était si noir qu'elle prit une peine inutile : elle rentra au logis un pied chaussé et l'autre nu.

Le lendemain le prince Chéri, fils aîné du roi, allant à la chasse, trouve la mule de Finette; il la fait ramasser, la regarde, en admire la petitesse et la gentillesse, la tourne, retourne, la baise, la chérit et l'emporte avec lui. Depuis ce jour-là, il ne mangeait plus; il devenait maigre et changé, jaune comme un coing, triste, abattu. Le roi et la reine, qui l'aimaient éperdument, envoyaient de tous côtés pour avoir de bon gibier et des confitures; c'était pour lui moins que rien, il regardait tout

cela sans répondre à la reine quand elle lui parlait. L'on envoya querir des médecins partout, même jusqu'à Paris et à Montpellier; quand ils furent arrivés, on leur fit voir le prince, et après l'avoir considéré trois jours et trois nuits sans le perdre de vue, ils conclurent qu'il était amoureux, et qu'il mourrait si l'on n'y apportait remède.



La reine, qui l'aimait à la folie, pleurait à fondre en eau de ne pouvoir découvrir celle qu'il aimait pour la lui faire épouser : elle amenait dans sa chambre les plus belles dames, il ne daignait pas les regarder. Enfin, elle lui dit une fois : « Mon cher fils, tu veux nous faire étouffer de douleur, car tu aimes et tu nous caches tes sentiments; dis nous qui tu veux et nous te la donnerons, quand ce ne serait qu'une simple bergère. » Le prince, plus hardi par les promesses de la reine, tira la mule de dessous son chevet, et l'ayant montrée : « Voilà, madame, lui dit-il, ce qui cause mon mal; j'ai trouvé cette petite pouponne, mignonne, jolie mule en allant à la chasse, je n'épouserai jamais que celle qui pourra la chausser. — Eh bien, mon fils, dit la reine, ne t'afflige point, nous la ferons chercher. » Elle fut dire au roi cette nouvelle; il demeura bien surpris, et commanda en même temps que l'on fût, avec des tambours et des trompettes, annoncer que toutes les filles et les femmes vinssent pour chausser la mule, et que celle à qui elle serait propre épouserait le prince. Chacune ayant entendu de quoi il était question, se décrassa les pieds avec toutes sortes d'eaux, de pâtes et de pommades. Il y eut des dames qui se les firent peler pour avoir la peau plus belle; d'autres jeûnaient ou se les écorchaient afin de les avoir plus petits. Elles allaient en foule

essayer la mule, une seule ne la pouvait mettre; et plus il en venait inutilement, plus le prince s'affligeait.

Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit se firent un jour si braves, que c'était une chose étonnante. « Où allez-vous donc? leur dit Finette. — Nous allons à la grande ville, répondirent-elles, où le roi et la reine demeurent, essayer la mule que le fils du roi a trouvée; car si elle est propre à l'une de nous deux, il l'épousera et nous serons reine. — Et moi, dit Finette, n'irai-je point? — Vraiment, dirent-elles, tu es un bel oison bridé; va, va arroser nos choux : tu n'es propre à rien. »

Finette songea aussitôt qu'elle mettrait ses plus beaux habits et qu'elle irait tenter l'aventure comme les autres, car elle avait quelque petit soupçon qu'elle y aurait bonne part; ce qui lui faisait de la peine, c'est qu'elle ne savait point le chemin, le bal où l'on allait danser n'était pas dans la grande ville. Elle s'habilla magnifique, sa robe était de satin bleu, toute couverte d'étoiles et de diamants; elle avait un soleil sur la tête, une pleine lune sur le dos, tout cela brillait si fort, qu'on ne la pouvait regarder sans clignoter des yeux. Quand elle ouvrit la porte pour sortir, elle resta bien étonnée de retrouver le joli cheval d'Espagne qui l'avait portée chez sa marraine : elle le caressa et lui dit : « Sois le bienvenu, mon petit dada; je suis obligée à ma tante Merluche. » Il se baissa, elle s'assit dessus comme une nymphe : il était tout couvert de sonnettes d'or et de rubans; sa housse et sa bride n'avaient point de prix; et Finette était trente fois plus belle que la belle Hélène.

Le cheval d'Espagne allait légèrement, les sonnettes faisaient din, din, din; Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit les ayant entendues, se retournèrent et la virent venir; mais dans ce moment, quelle fut leur surprise! elles la reconnurent pour être Finette Cendron. Elles étaient fort crottées, leurs beaux habits étaient couverts de boue : « Ma sœur, s'écria Fleur-d'Amour en parlant à Belle-de-Nuit, je vous proteste que voici Finette Cendron. « L'autre s'écria tout de même; et Finette passant près d'elles, son cheval les éclaboussa et leur fit un masque de crotte; elle se prit à rire et leur dit : « Altesses, Cendron vous méprise autant que vous le méritez. Puis, passant comme un trait, la voilà partie. Belle-de-Nuit et Fleur-d'Amour s'entreregardèrent, « Est-ce que nous rêvons? disaient-elles; qui est-ce qui peut avoir fourni des habits et un cheval à Finette? Quelle merveille! le bonheur lui en veut : elle va chausser la mule, et nous n'aurons que la peine d'un voyage inutile. »

Pendant qu'elles se désespéraient, Finette arriva au palais; dès qu'on

la vit, chacun crut que c'était une reine. les gardes prennent leurs armes, l'on bat le tambour, l'on sonne la trompette, l'on ouvre toutes les portes, et ceux qui l'avaient vue au bal allaient devant-elle, disant : Place, place! c'est la belle Cendron, c'est la merveille de l'Univers!» Elle entre avec cet appareil dans la chambre du prince mourant; il jette les yeux sur elle et demeure charmé, souhaitant qu'elle eût le pied assez petit pour chausser la mule : elle la mit tout d'un coup et montra la pareille, qu'elle avait apportée exprès. En même temps l'on crie : « Vive la princesse Chérie, vive la princesse qui sera notre reine! Le prince se leva de son lit, il vint lui baiser les mains; elle le trouva beau et plein d'esprit; il lui fit mille amitiés. L'on avertit le roi et la reine, qui accoururent; la reine prend Finette entre ses bras, l'appelle sa fille, sa mignonne, sa petite reine, lui fait des présents admirables, sur lesquels le roi libéral renchérit encore. L'on tire le canon; les violons, les musettes, tout joue; l'on ne parle que de danser et de se réjouir.

Le roi, la reine et le prince prient Cendron de se laisser marier : « Non, dit-elle, il faut avant que je vous conte mon histoire. » Ce qu'elle fit en quatre mots. Quand ils surent qu'elle était née princesse, c'était bien une autre joie; il tint à peu qu'ils n'en mourussent; mais lorsqu'elle leur dit le nom du roi son père, de la reine sa mère, ils reconnurent que c'étaient eux qui avaient conquis le royaume : ils le lui annoncèrent. Et elle jura qu'elle ne consentirait pas à son mariage, qu'ils ne rendissent les États de son père. Ils le lui promirent, car ils avaient plus de cent royaumes, un de moins n'était pas une affaire.

Cependant Belle-de-Nuit et Fleur-d'Amour arrivèrent. La première nouvelle fut que Cendron avait mis la mule. Elles ne savaient que faire ni que dire; elles voulaient s'en retourner sans la voir; mais quand elle sut qu'elles étaient là, elle les fit entrer, et au lieu de leur faire mauvais visage et de les punir comme elles le méritaient, elle se leva et fut au-devant d'elles les embrasser tendrement, puis elle les présenta à la reine, lui disant : « Madame, ce sont mes sœurs qui sont fort aimables, je vous prie de les aimer. » Elles demeurèrent si confuses de la bonté de Finette, qu'elles ne pouvaient proférer un mot. Elle leur promit qu'elles retourneraient dans leur royaume, que le prince le voulait rendre à leur famille. A ces mots, elles se jetèrent à genoux devant elle, pleurant de joie.

Les noces furent les plus belles que l'on eût jamais vues. Finette écrivit à sa marraine, et mit sa lettre avec de grands présents sur le joli

cheval d'Espagne, la priant de chercher le roi et la reine, de leur dire son bonheur, et qu'ils n'avaient qu'à retourner dans leur royaume.

La fée Merluche s'acquitta fort bien de cette commission. Le père et la mère de Finette revinrent dans leurs États, et ses sœurs furent reines aussi bien qu'elle.

MORALITÉ

Pour tirer d'un ingrat une noble vengeance,
De la jeune Finette imite la prudence :
Ne cesse point sur lui de verser des bienfaits;
Tous tes présents et tes services
Sont autant de vengeurs secrets
Qui dans son cœur troublé préparent des supplices.
Belle-de-Nuit et Fleur-d'Amour
Sont plus cruellement punies
Quand Finette leur fait des grâces infinies,
Que si l'Ogre cruel leur ravissait le jour.
Suis donc en tout temps sa maxime,
Et songe, en ton ressentiment,
Que jamais un cœur magnanime
Ne saurait se venger plus généreusement.





FORTUNÉE



Il était une fois un pauvre laboureur qui, se voyant sur le point de mourir, ne voulut laisser dans sa succession aucun sujet de dispute à son fils et à sa fille, qu'il aimait tendrement. « Votre mère m'apporta, leur dit-il, pour toute dot, deux escabelles et une paillasse : les voilà avec ma poule, un pot d'œillets, et un jonc d'argent qui me fut donné par une grande dame qui séjourna dans ma pauvre chaumière. Elle me dit en partant : « Mon « bon homme, voilà un don que je vous fais ; soyez soigneux de bien « arroser les œillets et de bien serrer la bague. Au reste, votre fille « sera d'une incomparable beauté : nommez-la Fortunée, donnez-lui la « bague et les œillets, pour la consoler de sa pauvreté. » Ainsi, ajouta le bon homme, ma chère Fortunée; tu auras l'un et l'autre; le reste sera pour ton frère. »

Les deux enfants du laboureur parurent contents : il mourut. Ils pleurèrent, et les partages se firent sans procès. Fortunée croyait que son frère l'aimait; mais, ayant voulu prendre une des escabelles pour s'asseoir : « Garde tes œillets et ta bague, lui dit-il d'un air farouche, et pour mes escabelles, ne les dérange point : j'aime l'ordre dans ma maison. » Fortunée, qui était très-douce, se mit à pleurer sans bruit; elle demeura debout, pendant que Bedou (c'est le nom de son frère) était mieux assis qu'un docteur. L'heure de souper vint : Bedou avait un excellent œuf frais de son unique poule, il en jeta la coquille à sa sœur. « Tiens, lui dit-il, je n'ai pas autre chose à te donner; si tu ne t'en accommodes point, va à la chasse aux grenouilles, il y en a dans ce marais prochain. » Fortunée ne répliqua rien. Qu'aurait-elle répliqué?

Elle leva les yeux au ciel; elle pleura encore, et puis elle entra dans sa chambre.

Elle la trouva toute parfumée, et, ne doutant point que ce ne fût l'odeur de ses œillets, elle s'en approcha tristement, et leur dit : « Beaux œillets, dont la variété me fait un extrême plaisir à voir, vous qui fortifiez mon cœur affligé par ce doux parfum que vous répandez, ne craignez point que je vous laisse manquer d'eau, et que, d'une main cruelle, je vous arrache de votre tige; j'aurai soin de vous, puisque vous êtes mon unique bien. » En achevant ces mots, elle regarda s'ils avaient besoin d'être arrosés : ils étaient fort secs. Elle prit sa cruche, et courut au clair de la lune jusqu'à la fontaine, qui était assez loin; comme elle avait marché vite, elle s'assit au bord pour se reposer; mais elle y fut à



peine, qu'elle vit venir une dame, dont l'air majestueux répondait bien à la nombreuse suite qui l'accompagnait : six filles d'honneur soutenaient la queue de son manteau; elle s'appuyait sur deux autres; ses gardes marchaient devant elle, richement vêtus de velours amarante, en broderie de perles; on portait un fauteuil de drap d'or, où elle s'assit, et un dais de campagne, qui fut bientôt tendu ; en même temps on dressa le buffet; il était tout couvert de vaisselle d'or et de vases de cristal. On lui servit un excellent souper au bord de la fontaine, dont le doux murmure semblait s'accorder à plusieurs voix, qui chantaient ces paroles :

Nos bois sont agités des plus tendres zéphyrs,
Flore brille sur ces rivages;

Sous ces sombres feuillages
Les oiseaux enchantés expriment leurs désirs.
Occupez-vous à les entendre ;
Et si votre cœur veut aimer,
Il est de doux objets qui peuvent vous charmer :
On fera gloire de se rendre.

Fortunée se tenait dans un petit coin, n'osant remuer, tant elle était surprise de toutes les choses qui se passaient ; au bout d'un moment, cette grande reine dit à l'un de ses écuyers : « Il me semble que j'aperçois une bergère vers ce buisson, faites-la approcher. » Aussitôt Fortunée s'avança, et, quelque timide qu'elle fût naturellement, elle ne laissa pas de faire une profonde révérence à la reine, avec tant de grâce, que ceux qui la virent en demeurèrent étonnés ; elle prit le bas de sa robe, qu'elle baisa ; puis elle se tint debout devant elle, baissant les yeux modestement ; ses joues s'étaient couvertes d'un incarnat qui relevait la blancheur de son teint, et il était aisé de remarquer dans ses manières cet air de simplicité et de douceur, qui charme dans les jeunes personnes. « Que faites-vous ici, la belle fille? lui dit la reine ; ne craignez-vous point les voleurs? — Hélas! madame, dit Fortunée, je n'ai qu'un habit de toile : que gagneraient-ils avec une pauvre bergère comme moi? — Vous n'êtes donc pas riche? reprit la reine en souriant. — Je suis si pauvre, dit Fortunée, que je n'ai hérité de mon père qu'un pot d'œillets et un jonc d'argent. — Mais vous avez un cœur, ajouta la reine ; si quelqu'un voulait vous le prendre, voudriez-vous le donner? — Je ne sais ce que c'est que de donner mon cœur, madame, répondit-elle ; j'ai toujours entendu dire que sans son cœur, on ne peut vivre ; que lorsqu'il est blessé, il faut mourir, et, malgré ma pauvreté, je ne suis point fâchée de vivre. — Vous aurez toujours raison, la belle fille, de défendre votre cœur. Mais, dites-moi, continua la reine, avez-vous bien soupé? — Non, madame, dit Fortunée ; mon frère a tout mangé. » La reine commanda qu'on lui apportât un couvert, et, la faisant mettre à table, elle lui servit ce qu'il y avait de meilleur.

La jeune bergère était si surprise d'admiration, et si charmée des bontés de la reine, qu'elle pouvait à peine manger un morceau.

« Je voudrais bien savoir, lui dit la reine, ce que vous venez faire si tard à la fontaine? — Madame, dit-elle, voilà ma cruche, je venais querir de l'eau pour arroser mes œillets. » En parlant ainsi, elle se baissa pour prendre sa cruche qui était auprès d'elle ; mais lorsqu'elle la montra à

la reine, elle fut bien étonnée de la trouver d'or, toute couverte de gros diamants, et remplie d'une eau qui sentait admirablement bon. Elle n'osait l'emporter, craignant qu'elle ne fût pas à elle. « Je vous la donne, Fortunée, dit la reine ; allez arroser les fleurs dont vous prenez soin, et souvenez-vous que la reine des bois veut être de vos amies. »

A ces mots, la bergère se jeta à ses pieds. « Après vous avoir rendu de très-humbles grâces, madame, lui dit-elle, de l'honneur que vous me faites, j'ose prendre la liberté de vous prier d'attendre ici un moment; je vais vous querir la moitié de mon bien, c'est mon pot d'œillets, qui ne peut jamais être en de meilleures mains que les vôtres. — Allez, Fortunée, lui dit la reine en lui touchant doucement les joues, je consens de rester ici jusqu'à ce que vous reveniez. »

Fortunée prit sa cruche d'or, et courut dans sa petite chambre ; mais pendant qu'elle en avait été absente, son frère Bedou y était entré ; il avait pris le pot d'œillets et mis à la place un grand chou. Quand Fortunée aperçut ce malheureux chou, elle tomba dans la dernière affliction et demeura fort irrésolue si elle retournerait à la fontaine. Enfin elle s'y détermina, et se mettant à genoux devant la reine : « Madame, lui dit-elle, Bedou m'a volé mon pot d'œillets, il ne me reste que mon jonc, je vous supplie de le recevoir comme une preuve de ma reconnaissance. — Si je prends votre jonc, belle bergère, dit la reine, vous voilà ruinée ! — Ah ! madame, dit-elle avec un air tout spirituel, si je possède vos bonnes grâces, je ne puis me ruiner. » La reine prit le jonc de Fortunée, et le mit à son doigt ; aussitôt elle monta dans un char de corail, enrichi d'émeraudes, tiré par six chevaux blancs, plus beaux que l'attelage du soleil. Fortunée la suivit des yeux tant qu'elle put; enfin les différentes routes de la forêt la dérobèrent à sa vue. Elle retourna chez Bedou toute remplie de cette aventure.

La première chose qu'elle fit en entrant dans la chambre, ce fut de jeter le chou par la fenêtre. Mais elle fut bien étonnée d'entendre une voix qui criait : « Ah ! je suis mort ! » Elle ne comprit rien à ces plaintes, car ordinairement les choux ne parlent pas. Dès qu'il fut jour, Fortunée, inquiète de son pot d'œillets, descendit en bas pour l'aller chercher; et la première chose qu'elle trouva, ce fut le malheureux chou ; elle lui donna un coup de pied en disant : « Que fais-tu ici, toi qui te mêles de tenir dans ma chambre la place de mes œillets? — Si l'on ne m'y avait pas porté, répondit le chou, je ne me serais pas avisé de ma tête d'y aller. » Elle frissonna, car elle avait grand'peur ; mais le chou lui dit encore :

« Si vous voulez me reporter avec mes camarades, je vous dirai en deux mots que vos œillets sont dans la paillasse de Bedou. » Fortunée, au désespoir, ne savait comment les reprendre ; elle eut la bonté de planter le chou, et ensuite elle prit la poule favorite de son frère et lui dit : « Méchante bête, je vais te faire payer tous les chagrins que Bedou me donne. — Ah ! bergère, dit la poule, laissez-moi vivre ; ne soyez pas aussi méchante que Bedou qui me maltraite sans cesse ; et comme mon humeur est de caqueter, je vais vous apprendre des choses surprenantes.



« Ne croyez pas être fille du laboureur chez qui vous avez été nourrie ; non, belle Fortunée, il n'est point votre père ; mais la reine qui vous donna le jour avait déjà eu six filles ; et comme si elle eût été la maîtresse d'avoir un garçon, son mari et son beau-père lui dirent qu'ils la poignarderaient, à moins qu'elle ne leur donnât un héritier. La pauvre reine affligée devint grosse ; on l'enferma dans un château, et l'on mit auprès d'elle des gardes, ou pour mieux dire des bourreaux, qui avaient ordre de la tuer si elle avait encore une fille.

« Cette princesse, alarmée du malheur qui la menaçait, ne mangeait ni ne dormait plus ; elle avait une sœur qui était fée ; elle lui écrivit ses justes craintes ; la fée, étant grosse, savait bien qu'elle aurait un fils : lorsqu'elle fut accouchée, elle chargea les zéphyrs d'une corbeille où elle enferma son fils bien proprement, et elle leur donna ordre qu'ils portassent le petit prince dans la chambre de la reine, afin de le changer contre la fille qu'elle aurait : cette prévoyance ne servit de rien, parce que la reine ne recevant aucune nouvelle de sa sœur la fée, profita de la

bonne volonté d'un de ses gardes qui en eut pitié et qui la sauva avec une échelle de corde ; dès que vous fûtes venue au monde, la reine affligée, cherchant à se cacher, arriva dans cette maisonnette, demi-morte de lassitude et de douleur ; j'étais laboureuse, dit la poule, et bonne nourrice, elle me chargea de vous et me raconta ses malheurs dont elle se trouva si accablée qu'elle mourut sans avoir le temps de nous ordonner ce que nous ferions de vous.

« Comme j'ai aimé toute ma vie à causer, je n'ai pu m'empêcher de dire cette aventure ; de sorte qu'un jour il vint ici une belle dame à laquelle je contai tout ce que j'en savais. Aussitôt elle me toucha d'une baguette, et je devins poule, sans pouvoir parler davantage : mon affliction fut extrême et mon mari qui était absent dans le moment de cette métamorphose, n'en a jamais rien su. A son retour, il me chercha partout ; enfin il crut que j'étais noyée, ou que les bêtes des forêts m'avaient dévorée. Cette même dame, qui m'avait fait tant de mal, passa une seconde fois par ici ; elle lui ordonna de vous appeler Fortunée, et lui fit présent d'un jonc d'argent et d'un pot d'œillets ; mais comme elle était céans, il arriva vingt-cinq gardes du roi votre père, qui vous cherchaient avec de mauvaises intentions ; elle dit quelques paroles et les fit venir des choux verts, du nombre desquels est celui que vous jetâtes hier au soir par votre fenêtre. Je ne l'avais point entendu parler jusqu'à présent, je ne pouvais parler moi-même, j'ignore comment la voix nous est revenue. »

La princesse demeura bien surprise des merveilles que la poule venait de lui raconter ; elle était encore pleine de bonté et lui dit : « Vous me faites grand'pitié, ma pauvre nourrice, d'être devenue poule ; je voudrais fort vous rendre votre première figure, si je le pouvais ; mais ne désespérons de rien ; il me semble que toutes les choses que vous venez de m'apprendre ne peuvent demeurer dans la même situation. Je vais chercher mes œillets, car je les aime uniquement. »

Bedou était allé au bois, ne pouvant s'imaginer que Fortunée s'avisât de fouiller dans sa paillasse ; elle fut ravie de son éloignement, et se flatta qu'elle ne trouverait aucune résistance, lorsqu'elle vit tout d'un coup une quantité de rats prodigieux, armés en guerre ; ils se rangèrent par bataillons, ayant derrière eux la fameuse paillasse, et les escabelles aux côtés ; plusieurs grosses souris formaient le corps de réserve, résolues de combattre comme des amazones. Fortunée demeura bien surprise ; elle n'osait s'approcher, car les rats se jetaient sur elle, la

mordaient et la mettaient en sang. « Quoi! s'écria-t-elle, mon œillet, mon cher œillet, resterez-vous en si mauvaise compagnie? »

Elle s'avisa tout d'un coup que peut-être cette eau si parfumée qu'elle avait dans un vase d'or, aurait une vertu particulière; elle courut la querir; elle en jeta quelques gouttes sur le peuple souriquois; en même temps, la racaille se sauva chacun dans son trou, et la princesse prit promptement ses beaux œillets qui étaient sur le point de mourir tant ils avaient besoin d'être arrosés; elle versa dessus toute l'eau qui était dans son vase d'or, et elle les sentait avec beaucoup de plaisir, lorsqu'elle entendit une voix fort douce qui sortait d'entre les branches et qui lui dit : « Incomparable Fortunée, voici le jour heureux et tant désiré de vous déclarer mes sentiments; sachez que le pouvoir de votre beauté est tel, qu'il peut rendre sensible jusqu'aux fleurs. » La princesse, tremblante et surprise d'avoir entendu parler un chou, une poule, un œillet, et d'avoir vu une armée de rats, devint pâle et s'évanouit.

Bedou arriva là-dessus; le travail et le soleil lui avaient échauffé la tête : quand il vit que Fortunée était venue chercher ses œillets, et qu'elle les avait trouvés, il la traîna jusqu'à sa porte, et la mit dehors. Elle eut à peine senti la fraîcheur de la terre, qu'elle ouvrit ses beaux yeux; elle aperçut auprès d'elle la reine des bois, toujours charmante et magnifique. « Vous avez un mauvais frère, dit-elle à Fortunée; j'ai vu avec quelle inhumanité il vous a jetée ici. Voulez-vous que je vous venge? — Non, madame, lui dit-elle, je ne suis point capable de me fâcher, et son mauvais naturel ne peut changer le mien. — Mais, ajouta la reine, j'ai un pressentiment qui m'assure que ce gros laboureur n'est pas votre frère; qu'en pensez-vous? — Toutes les apparences me persuadent qu'il l'est, madame, répliqua modestement la bergère, et je dois les en croire. — Quoi! continua la reine, n'avez-vous point entendu dire que vous êtes née princesse? — On me l'a dit depuis peu, répondit-elle; cependant oserais-je me vanter d'une chose dont je n'ai aucune preuve? — Ah! ma chère enfant, ajouta la reine, que je vous aime de cette humeur; je connais à présent que l'éducation obscure que vous avez reçue n'a point étouffé la noblesse de votre sang. Oui, vous êtes princesse, et il n'a pas tenu à moi de vous garantir des disgrâces que vous avez éprouvées jusqu'à cette heure. »

Elle fut interrompue en cet endroit par l'arrivée d'un jeune adolescent plus beau que le jour; il était habillé d'une longue veste mêlée d'or et de soie verte, rattachée par de grandes boutonnières d'émeraudes, de

rubis et de diamants; il avait une couronne d'œillets, ses cheveux couvraient ses épaules. Aussitôt qu'il vit la reine, il mit un genou en terre, et la salua respectueusement. « Ah ! mon fils, mon aimable œillet, lui dit-elle, le temps fatal de votre enchantement vient de finir, par le secours de la belle Fortunée; quelle joie de vous voir ! » Elle le serra étroitement entre ses bras; et, se tournant ensuite vers la bergère : « Charmante princesse, lui dit-elle, je sais tout ce que la poule vous a raconté;



mais ce que vous ne savez point, c'est que les Zéphyrs, que j'avais chargés de mettre mon fils à votre place, le portèrent dans un parterre de fleurs; pendant qu'ils allaient chercher votre mère, qui était ma sœur, une fée qui n'ignorait rien des choses les plus secrètes, et avec laquelle je suis brouillée depuis longtemps, épia si bien le moment qu'elle avait prévu dès sa naissance de mon fils, qu'elle le changea sur-le-champ en œillet, et, malgré ma science, je ne pus empêcher ce malheur. Dans le chagrin où j'étais réduite, j'employai tout mon art pour chercher quelque remède, et je n'en trouvai point de plus assuré que d'apporter le prince œillet dans le lieu où vous étiez nourrie, devinant que lorsque vous auriez arrosé les fleurs de l'eau délicieuse que j'avais dans un vase d'or, il parlerait, il vous aimerait, et qu'à l'avenir rien ne troublerait votre repos; j'avais même le jonc d'argent, qu'il fallait que je reçusse de votre main, n'ignorant pas que ce serait la marque à quoi je connaîtrais que l'heure approchait où le charme perdrait sa force, malgré les rats et les souris que notre ennemie devait mettre en campagne pour vous

empêcher de toucher aux œillets ; ainsi, ma chère Fortunée, si mon fils vous épouse avec ce jonc, votre félicité sera permanente ; voyez à présent si ce prince vous paraît assez aimable pour le recevoir pour époux. — Madame, répliqua-t-elle en rougissant, vous me comblez de grâces; je connais que vous êtes ma tante; que, par votre savoir, les gardes envoyés pour me tuer ont été métamorphosés en choux, et ma nourrice en poule ; qu'en me proposant l'alliance du prince Œillet, c'est le plus grand honneur où je puisse prétendre. Mais, vous dirai-je mon incertitude? je ne connais point son cœur, et je commence à sentir pour la première fois de ma vie, que je ne pourrais être contente s'il ne m'aimait pas. — N'ayez point d'incertitude là-dessus, belle princesse, lui dit le prince; il y a longtemps que vous avez fait en moi toute l'impression que vous y voulez faire à présent, et si l'usage de la voix m'avait été permis, que n'auriez-vous pas entendu tous les jours des progrès d'une passion qui me consumait! mais je suis un prince malheureux, pour lequel vous ne ressentez que de l'indifférence. » Il lui dit ensuite ces vers :

Tandis que d'un œillet j'ai gardé la figure,
Vous me donniez vos tendres soins :
Vous veniez quelquefois admirer sans témoins
De mes brillantes fleurs la bizarre peinture,
Pour vous je répandais mes parfums les plus doux,
J'affectais à vos yeux une beauté nouvelle ;
Et lorsque j'étais loin de vous,
Une sécheresse mortelle
Ne vous prouvait que trop, qu'en secret consumé,
Je languissais toujours dans l'attente cruelle
De l'objet qui m'avait charmé.
A mes douleurs vous étiez favorable,
Et votre belle main
D'une eau pure arrosait mon sein :
Et quelquefois votre bouche adorable,
Me donnait des baisers, hélas ! pleins de douceur.
Pour mieux jouir de mon bonheur,
Et vous prouver mes feux et ma reconnaissance,
Je souhaitais, en un si doux moment,
Que que'que magique puissance
Me fît sortir d'un triple enchantement.
Mes vœux sont exaucés : je vous vois, je vous aime ;
Je puis vous dire mon tourment :
Mais, par malheur pour moi, vous n'êtes plus la même.
Quels vœux ai-je formés ! justes dieux ! qu'ai-je fait !

La princesse parut fort contente de la galanterie du prince; elle loua beaucoup cet impromptu, et quoiqu'elle ne fût pas accoutumée à entendre des vers, elle en parla en personne de bon goût. La reine, qui ne la souffrait vêtue en bergère qu'avec impatience, la toucha, lui souhaitant les plus riches habits qui se fussent jamais vus; en même temps sa toile blanche se changea en brocart d'argent, brodé d'escarboucles; de sa coiffure élevée tombait un long voile de gaze mêlé d'or; ses cheveux noirs étaient ornées de mille diamants, et son teint, dont la blancheur éblouissait, prit des couleurs si vives, que le prince pouvait à peine en soutenir l'éclat. « Ah! Fortunée, que vous êtes belle et charmante! s'écria-t-il en soupirant; serez-vous inexorable à mes peines? — Non, mon fils, dit la reine, votre cousine ne résistera point à nos prières. »

Dans le temps qu'elle parlait ainsi, Bedou, qui retournait à son travail, passa, et, voyant Fortunée comme une déesse, il crut rêver; elle l'appela avec beaucoup de bonté et pria la reine d'avoir pitié de lui. « Quoi! après vous avoir si maltraitée! dit-elle.—Ah! madame, répliqua la princesse, je suis incapable de me venger. » La reine l'embrassa et loua la générosité de ses sentiments. « Pour vous contenter, ajouta-t-elle, je vais enrichir l'ingrat Bedou. » Sa chaumière devint un palais meublé et plein d'argent; ses escabelles ne changèrent point de forme, non plus que sa paillasse, pour le faire souvenir de son premier état, mais la reine des bois lima son esprit; elle lui donna de la politesse; elle changea sa figure. Bedou se trouva capable de sentiments de reconnaissance. Que ne dit-il pas à la reine et à la princesse pour leur témoigner la sienne dans cette occasion!

Ensuite, par un coup de baguette les choux devinrent des hommes, et la poule une femme; le prince Œillet était seul mécontent; il soupirait auprès de sa princesse; il la conjurait de prendre une résolution en sa faveur. Enfin elle y consentit; elle n'avait jamais rien vu d'aimable, et tout ce qui était aimable l'était moins que ce jeune prince. La reine des bois, ravie d'un si heureux mariage, ne négligea rien pour que tout y fût somptueux; cette fête dura plusieurs années, et le bonheur de ces tendres époux dura autant que leur vie.

MORALITÉ

Sans le secours d'aucune fée
On connaissait de quels parents
Sortait l'aimable Fortunée.
Les brillantes vertus dont elle était ornée
Étaient autant de sûrs garants
Que d'un beau sang elle était née.
Le seul mérite et la vertu
Font la véritable noblesse.
O toi, qui d'honneurs revêtu,
Ne montre qu'orgueil et faiblesse,
Apprends de moi cette leçon :
En vain d'une antique famille
Tu nous vantes l'illustre nom,
En vain sur toi la pourpre brille :
Quiconque a des vertus, malgré son humble état,
Passe pour noble ou pour digne de l'être :
Mais tes honneurs et ton éclat,
Pour noble ne sauraient te faire reconnaître.





BABIOLE



Il y avait une fois une reine qui ne pouvait rien souhaiter pour être heureuse que d'avoir des enfants : elle ne parlait d'autre chose, et disait sans cesse que la fée Fanferluche, étant venue à sa naissance, et n'ayant pas été satisfaite de la reine sa mère, s'était mise en furie, et ne lui avait souhaité que des chagrins.

Un jour qu'elle s'affligeait toute seule au coin de son feu, elle vit descendre par la cheminée une petite vieille haute comme la main ; elle était à cheval sur trois brins de jonc ; elle portait sur sa tête une branche d'aubépine, son habit était fait d'ailes de mouches, des coques de noix lui servaient de bottes, elle se promenait en l'air, et après avoir fait trois tours dans la chambre, elle s'arrêta devant la reine. « Il y a longtemps, lui dit-elle, que vous murmurez contre moi, que vous m'accusez de vos déplaisirs et que vous me rendez responsable de tout ce qui vous arrive ; vous croyez, madame, que je suis cause de ce que vous n'avez point d'enfants ? je viens vous annoncer une infante, mais j'appréhende qu'elle ne vous coûte bien des larmes. — Ah ! noble Fanferluche, s'écria la reine, ne me refusez pas votre pitié et votre secours ; je m'engage de vous rendre tous les services qui seront en mon pouvoir, pourvu que la princesse que vous me promettez soit ma consolation et non pas ma peine. — Le destin est plus puissant que moi, répliqua la fée ; tout ce que je puis, pour vous marquer mon affection, c'est de vous donner cette épine blanche ; attachez-la sur la tête de votre fille aussitôt qu'elle sera née, elle la garantira de plusieurs périls. » Elle lui donna l'épine blanche et disparut comme un éclair.

La reine demeura triste et rêveuse. « Que souhaité-je, disait-elle ! une fille qui me coûtera bien des larmes et bien des soupirs ; ne serais-je donc pas plus heureuse de n'en point avoir ? » La présence du roi, qu'elle aimait chèrement dissipa une partie de ses déplaisirs ; elle devint grosse, et tout son soin pendant sa grossesse était de recommander à ses plus confidentes qu'aussitôt que la princesse serait née on lui attachât sur la tête cette fleur d'épine, qu'elle conservait dans une boîte d'or couverte de diamants, comme la chose du monde qu'elle estimait davantage.

Enfin la reine donna le jour à la plus belle créature que l'on ait jamais vue : on lui attacha en diligence la fleur d'aubépine sur la tête, et dans le même instant, ô merveille ! elle devint une petite guenon, sautant, courant, et cabriolant dans la chambre, sans que rien y manquât. A cette métamorphose, toutes les dames poussèrent des cris effroyables, et la reine, plus alarmée qu'aucune, pensa mourir de désespoir. Elle cria qu'on lui ôtât le bouquet qu'elle avait sur l'oreille ; l'on eut mille peines à prendre la guenuche, et on lui ôta inutilement ces fatales fleurs : elle était déjà guenon, guenon confirmée, ne voulant ni teter, ni faire l'enfant ; il ne lui fallait que des noix et des marrons.

« Barbare Fanferluche ! s'écriait douloureusement la reine, que t'ai-je fait pour me traiter si cruellement ? Que vais-je devenir ! quelle honte pour moi, tous mes sujets croiront que j'ai fait un monstre : quel sera l'horreur du roi pour un tel enfant ! » Elle pleurait et priait les dames de lui conseiller ce qu'elle pouvait faire dans une occasion si pressante. « Madame, dit la plus ancienne, il faut persuader au roi que la princesse est morte, et renfermer cette guenuche dans une boîte que l'on jettera au fond de la mer ; car ce serait une chose épouvantable si vous gardiez plus longtemps une bestiole de cette nature. » La reine eut quelque peine à s'y résoudre ; mais comme on lui dit que le roi venait dans sa chambre, elle demeura si confuse et si troublée, que sans délibérer davantage, elle dit à sa dame d'honneur de faire de la guenon tout ce qu'elle voudrait.

On la porta dans un autre appartement ; on l'enferma dans la boîte, et l'on ordonna à un valet de chambre de la reine de la jeter dans la mer ; il partit sur-le-champ. Voilà donc la princesse dans un péril extrême : cet homme ayant trouvé la boîte belle, eut regret de s'en défaire. Il s'assit au bord du rivage et tira la guenuche de la boîte, bien résolu de la tuer, car il ne savait point que c'était sa souveraine. Mais comme il la tenait, un grand bruit qui le surprit, l'obligea de tourner la tête ;

il vit un chariot découvert, traîné par six licornes; il brillait d'or et de pierreries, plusieurs instruments de guerre le précédaient. Une reine, en manteau royal et couronnée, était assise sur des carreaux de drap d'or, qui tenait devant elle son fils âgé de quatre ans.



Le valet de chambre reconnut cette reine; car c'était la sœur de sa maîtresse; elle l'était venue voir pour se réjouir avec elle; mais aussitôt qu'elle sut que la petite princesse était morte, elle partit fort triste pour retourner dans son royaume. Elle rêvait profondément lorsque son fils cria : « Je veux la guenon! je veux l'avoir! » La reine ayant regardé, elle aperçut la plus jolie guenuche qui ait jamais été. Le valet de chambre cherchait un moyen de s'enfuir; on l'on empêcha. La reine lui en fit donner une grosse somme, et, la trouvant douce et mignonne, elle la nomma Babiole. Ainsi, malgré la rigueur de son sort, elle tomba entre les mains de la reine sa tante.

Quand elle fut arrivée dans ses États, le petit prince la pria de lui donner Babiole pour jouer avec lui. Il voulait qu'elle fût habillée comme une princesse; on lui faisait tous les jours des robes neuves, et ou lui apprenait à ne marcher que sur les pieds. Il était impossible de trouver une guenon plus belle et de meilleur air : son petit visage était noir comme jais, avec une barbette blanche, et des touffes incarnates aux oreilles, ses menottes n'étaient pas plus grandes que les ailes d'un papillon, et la vivacité de ses yeux marquait tant d'esprit, que l'on n'avait pas lieu de s'étonner de tout ce qu'on lui voyait faire.

Le prince, qui l'aimait beaucoup, la caressait sans cesse; elle se gardait bien de le mordre, et quand il pleurait, elle pleurait aussi. Il y

avait déjà quatre ans qu'elle était chez la reine lorsqu'elle commença un jour à bégayer comme un enfant qui veut dire quelque chose ; tout le monde s'en étonna, et ce fut bien un autre étonnement quand elle se mit à parler avec une petite voix douce et claire, si distincte que l'on n'en perdait pas un mot. Quelle merveille! Babiole parlant, Babiole raisonnant! La reine voulut la ravoir pour s'en divertir; on la mena dans son appartement, au grand regret du prince; il lui en coûta quelques larmes, et, pour le consoler, on lui donna des chiens, des chats, des oiseaux, des écureuils, et même un petit cheval, appelé Criquetin, qui dansait la sarabande; mais tout cela ne valait pas un mot de Babiole.

Elle était, de son côté, plus contrainte chez la reine que chez le prince; il fallait qu'elle répondît comme une sibylle à cent questions spirituelles et savantes, dont elle ne pouvait quelquefois se bien démêler. Dès qu'il arrivait un ambassadeur ou un étranger, on la faisait paraître avec une robe de velours ou de brocart, en corps et en collerette; si la cour était en deuil, elle traînait une longue mante et des crêpes qui la fatiguaient beaucoup; on ne lui laissait plus la liberté de manger ce qui était à son goût : le médecin en ordonnait, et cela ne lui plaisait guère; car elle était volontaire comme une guenuche née princesse.

La reine lui donna des maîtres qui exercèrent bien la vivacité de son esprit; elle excellait à jouer du clavecin : on lui en avait fait un merveilleux dans une huître à l'écaille; il venait des peintres des quatre parties du monde, et particulièrement d'Italie pour la peindre. Sa renommée volait d'un pôle à l'autre; car on n'avait point encore vu une guenon qui parlât.

Le prince, aussi beau que l'on représente l'Amour, gracieux et spirituel, n'était pas un prodige moins extraordinaire; il venait voir Babiole; il s'amusait quelquefois avec elle; leurs conversations, de badines et d'enjouées, devenaient quelquefois sérieuses et morales. Babiole avait un cœur, et ce cœur n'avait pas été métamorphosé comme le reste de sa petite personne : elle prit donc de la tendresse pour le prince, et il en prit si fort, qu'il en prit trop. L'infortunée Babiole ne savait que faire; elle passait les nuits sur le haut d'un volet de fenêtre, ou sur le coin d'une cheminée, sans vouloir entrer dans son panier ouaté, plumé, propre et mollet. Sa gouvernante (car elle en avait une) l'entendait souvent soupirer et se plaindre quelquefois. Sa mélancolie augmenta comme sa raison, et el!e ne se voyait jamais dans un miroir que, par

dépit, elle ne cherchât à le casser ; de sorte qu'on disait ordinairement : « Le singe est toujours singe, Babiole ne saurait se défaire de la malice naturelle à ceux de sa famille. »

Le prince étant devenu grand, il aimait la chasse, le bal, la comédie, les armes, les livres ; et, pour la guenuche, il n'en était presque plus mention. Les choses allaient bien différemment de son côté ; elle l'aimait mieux à douze ans qu'elle ne l'avait aimé à six ; elle lui faisait quelquefois des reproches de son oubli ; il croyait être fort justifié en lui donnant, pour toute raison, une pomme d'api ou des marrons glacés.

Enfin la réputation de Babiole fit bruit au royaume des guenons ; le roi Magot eut grande envie de l'épouser, et, dans ce dessein, il envoya une célèbre ambassade pour l'obtenir de la reine. Il n'eut pas de peine à faire entendre ses intentions à son premier ministre ; mais il en aurait eu d'infinies à les exprimer sans le secours des perroquets et des pies, vulgairement appelées margots ; celles-ci jasaient beaucoup, et les geais qui suivaient l'équipage auraient été bien fâchés de caqueter moins qu'elles.

Un gros singe, appelé Mirlifiche, fut chef de l'ambassade : il fit faire un carrosse de cartes, sur lequel on peignit les amours du roi Magot avec Monette Guenuche, fameuse dans l'empire Magotique : elle mourut impitoyablement sous la griffe d'un chat sauvage peu accoutumé à ses espiègleries. L'on avait donc représenté les douceurs que Margot et Monette avaient goûtées pendant leur mariage, et le bon naturel avec lequel ce roi l'avait pleuré après son trépas. Six lapins blancs d'une excellente garenne traînaient ce carrosse, appelé par honneur carrosse du corps. On voyait ensuite un chariot de paille peint de plusieurs couleurs, dans lequel étaient les guenons destinées à Babiole ; il fallait voir comme elles étaient parées, il paraissait vraiment bien qu'elles venaient à la noce. Le reste du cortége était composé de petits épagneuls, de levrons, de chats d'Espagne, de rats de Moscovie, de quelques hérissons, de subtiles belettes, de friands renards ; les uns menaient les chariots, les autres portaient le bagage. Mirlifiche, sur le tout, plus grave qu'un dictateur romain, plus sage qu'un Caton, montait un jeune levraut qui allait mieux l'amble qu'aucun guildain d'Angleterre.

La reine ne savait rien de cette magnifique ambassade. Lorsqu'elle parvint jusqu'à son palais, les éclats de rire du peuple et de ses gardes l'ayant obligée de mettre la tête à la fenêtre, elle vit la plus extraordinaire cavalcade qu'elle eût vue de ses jours. Aussitôt, Mirlifiche, suivi

d'un nombre considérable de singes, s'avança vers le chariot des guenuches, et, donnant la patte à la grosse guenon, appelée Gigogna, il l'en fit descendre; puis, lâchant le petit Perroquet, qui devait lui servir d'interprète, il attendit que ce bel oiseau se fût présenté à la reine et lui eût demandé audience de sa part.

Perroquet s'élevant doucement en l'air, vint sur la fenêtre d'où la reine regardait, et lui dit d'un ton de voix le plus joli du monde : « Madame, monseigneur le comte de Mirlifiche, ambassadeur du célèbre Magot, roi des singes, demande audience à Votre Majesté, pour l'entretenir d'une affaire très-importante. — Beau Perroquet, lui dit la reine en le caressant, commencez par manger une rôtie et buvez un coup; après cela je consens que vous alliez dire au comte Mirlifiche qu'il est le très-bienvenu dans mes États, lui et tout ce qui l'accompagne. Si le voyage qu'il a fait depuis Magotie jusqu'ici ne l'a point trop fatigué, il peut tout à l'heure rentrer dans la salle d'audience, où je vais l'attendre sur mon trône avec toute ma cour. »

A ces mots, Perroquet baisa deux fois la patte, battit la garde, chanta un petit air en signe de joie; et, reprenant son vol, il se percha sur l'épaule de l'ambassadeur Mirlifiche et lui dit à l'oreille la réponse favorable qu'il venait de recevoir. Mirlifiche n'y fut pas insensible, il fit demander à un des officiers de la reine par Margot la pie, qui s'était érigée en sous-interprète, s'il voulait bien lui donner une chambre pour se délasser pendant quelques moments. On ouvrit aussitôt un salon pavé de marbre peint et doré, qui était des plus propres du palais; il y entra avec une partie de sa suite; mais comme les singes sont grands fureteurs de leur métier, ils allèrent découvrir un certain coin dans lequel l'on avait arrangé maints pots de confitures. Voilà mes gloutons après : l'un tenait une tasse de cristal pleine d'abricots, l'autre une bouteille de sirop, celui-ci des pâtes, celui-là des massepains. La gente volatile, qui faisait cortége, s'ennuyait de voir un repas où elle n'avait ni chènevis ni millet; et un geai, grand causeur de son métier, vola dans la salle d'audience, où, s'approchant respectueusement de la reine : « Madame, lui dit-il, je suis trop serviteur de Votre Majesté pour être complice bénévole du dégât qui se fait de vos très-douces confitures. Le comte Mirlifiche en a déjà mangé trois boîtes pour sa part; il croquait la quatrième, sans aucun respect de la majesté royale, lorsque, le cœur pénétré, je vous en suis venu donner avis. — Je vous remercie, petit Geai mon ami, dit la reine en souriant; mais je vous dispense d'avoir tant de zèle pour

mes pots de confitures; je les abandonne en faveur de Babiole, que j'aime de tout mon cœur. » Le Geai, un peu honteux de la levée de boucliers qu'il venait de faire, se retira sans dire mot.

L'on vit entrer, quelques moments après, l'ambassadeur avec sa suite; il n'était pas tout à fait habillé à la mode, car depuis le retour du fameux Fagotin, qui avait tant brillé dans le monde, il ne leur était venu aucun bon modèle : son chapeau était pointu, avec un bouquet de plume verte, un baudrier de papier bleu, couvert de papillotes d'or, de grands canons et une canne. Perroquet, qui passait pour un assez bon poëte, ayant composé une harangue fort sérieuse, s'avança jusqu'au pied du trône où la reine était assise; il s'adressa à Babiole, et lui parla ainsi :

Madame, de vos yeux connaissez la puissance.
Par l'amour dont Magot ressent la violence,
Ces singes et ces chats, ce cortége pompeux,
Ces oiseaux, tout ici vous parle de ses feux,
Lorsque d'un chat sauvage éprouvant la furie,
Monette (c'est le nom d'une guenon chérie),
Madame, je ne peux la comparer qu'à vous,
Lorsqu'elle fut ravie à Magot son époux.
Le roi jura cent fois qu'à ses mânes fidèles,
Il lui conserverait un amour éternel.
Madame, vos appas ont chassé de son cœur,
Le tendre souvenir de sa première ardeur.
Il ne pense qu'à vous : Si vous saviez, madame,
Jusques à quel excès il a porté sa flamme,
Sans doute votre cœur, sensible à la pitié,
Pour adoucir ses maux en prendrait la moitié.
Lui qu'on voyait jadis, gros, gras, dispos, allègre,
Maintenant inquiet, tout défait et tout maigre,
Un éternel souci semble le consumer.
Madame, qu'il sent bien ce que c'est que d'aimer !
Les olives, les noix, dont il était avide,
Ne lui paraissent plus qu'un ragoût insipide.
Il se meurt : c'est à vous que nous avons recours.
Vous seule vous pouvez nous conserver ses jours.
Je ne vous dirai point les charmants avantages
Que vous pouvez trouver dans nos heureuses plages
La figue et le raisin y viennent à foison,
Là, les fruits les plus beaux sont de toute saison.

Perroquet eut à peine fini son discours, que la reine jeta les yeux sur

Babiole, qui, de son côté, se trouvait si interdite, qu'on ne l'a jamais été davantage; la reine voulut savoir son sentiment avant que de répondre. Elle dit à Perroquet de faire entendre à M. l'ambassadeur qu'elle favoriserait les prétentions de son roi en tout ce qui dépendrait d'elle. L'audience finie, elle se retira, et Babiole la suivit dans son cabinet. « Ma petite guenuche, lui dit-elle, je t'avoue que j'aurai bien du regret de ton éloignement; mais il n'y a pas moyen de refuser le magot qui te demande en mariage, car je n'ai pas encore oublié que son père mit deux cent mille singes en campagne pour soutenir une grande guerre contre le mien; ils mangèrent tant de nos sujets, que nous fûmes obligés de faire une paix assez honteuse. — Cela signifie, madame, répliqua impatiemment Babiole, que vous êtes résolue de me sacrifier à ce vilain monstre pour éviter sa colère; mais je supplie au moins Votre Majesté de m'accorder quelques jours pour prendre ma dernière résolution. — Cela est juste, dit la reine; néanmoins, si tu veux m'en croire, détermine-toi promptement; considère les honneurs qu'on te prépare; la magnificence de l'ambassade, et quelles dames d'honneur on t'envoie; je suis sûre que jamais Magot n'a fait pour Monette ce qu'il fait pour toi. — Je ne sais ce qu'il a fait pour Monette, répondit dédaigneusement la petite Babiole, mais je sais bien que je suis peu touchée des sentiments dont il me distingue. »

Elle se leva aussitôt, et, faisant la révérence de bonne grâce, elle fut chercher le prince pour lui conter ses douleurs. Dès qu'il la vit, il s'écria : « Eh bien, ma Babiole, quand danserons-nous tous à ta noce? — Je l'ignore, seigneur, lui dit-elle tristement; mais l'état où je me trouve est si déplorable, que je ne suis plus la maîtresse de vous taire mon secret, et quoi qu'il en coûte à ma pudeur, il faut que je vous avoue que vous êtes le seul que je peux souhaiter pour époux. — Pour époux! dit le prince, en s'éclatant de rire; pour époux, ma guenuche! je suis charmé de ce que tu me dis; j'espère cependant que tu m'excuseras si je n'accepte point le parti; car enfin notre taille, notre air et nos manières ne sont pas tout à fait convenables. — J'en demeure d'accord, dit-elle, et surtout nos cœurs ne se ressemblent point; vous êtes un ingrat, il y a longtemps que je m'en aperçois, et je suis bien extravagante de pouvoir aimer un prince qui le mérite si peu. — Mais, Babiole, dit-il, songe à la peine que j'aurais de te voir perchée sur la pointe d'un sycomore, tenant à une branche par le bout de la queue : crois-moi, tournons cette affaire en raillerie pour ton honneur et pour le mien, épouse

le roi Magot, et en faveur de la bonne amitié qui est entre nous, envoie-moi le premier magotin de ta façon. — Vous êtes heureux, seigneur, ajouta Babiole, que je n'aie pas tout à fait l'esprit d'une guenuche, une autre que moi vous aurait déjà crevé les yeux, mordu le nez, arraché les oreilles ; mais je vous abandonne aux réflexions que vous ferez un jour sur votre indigne procédé. » Elle n'en put dire davantage, sa gouvernante vint la chercher, l'ambassadeur Mirlifiche s'était rendu dans son appartement, avec des présents magnifiques.

Il y avait une toilette de réseaux d'araignée, brodée de petits vers luisants, une coque d'œuf renfermait les peignes, un bigarreau servait de pelote, et tout le linge était garni de dentelles de papier : il y avait encore dans une corbeille plusieurs coquilles proprement assorties, les unes pour servir de pendants d'oreilles, les autres de poinçons, et cela brillait comme des diamants : ce qui était bien meilleur, c'était une douzaine de boîtes pleines de confitures, avec un petit coffre de verre dans lequel étaient renfermées une noisette et une olive, mais la clef en était perdue et Babiole s'en mit peu en peine.

L'ambassadeur lui fit entendre en grommelant, qui est la langue dont on se sert en Magotie, que son monarque était plus touché de ses charmes qu'il ne l'eût été, de sa vie, d'aucune guenon ; qu'il lui faisait bâtir un palais au plus haut d'un sapin ; qu'il lui envoyait ces présents et même de bonnes confitures pour lui marquer son attachement ; qu'ainsi le roi son maître ne pouvait lui témoigner mieux son amitié. « Mais, ajouta-t-il, la plus forte preuve de sa tendresse, et à laquelle vous devez être la plus sensible, c'est, madame, au soin qu'il a pris de se faire peindre pour vous avancer le plaisir de le voir. » Aussitôt il déploya le portrait du roi des singes assis sur un gros billot, tenant une pomme qu'il mangeait.

Babiole détourna les yeux pour ne pas regarder plus longtemps une figure si désagréable, et, grondant trois ou quatre fois, elle fit entendre à Mirlifiche qu'elle était obligée à son maître de son estime, mais qu'elle n'avait pas encore déterminé si elle voulait se marier.

Cependant la reine avait résolu de ne se point attirer la colère des singes, et, ne croyant pas qu'il fallût beaucoup de cérémonies pour envoyer Babiole où elle voulait qu'elle allât, elle fit préparer tout pour son départ. À ces nouvelles, le désespoir s'empara tout à fait de son cœur. Les mépris du prince d'un côté, de l'autre l'indifférence de la reine, et, plus que tout cela, un tel époux, lui firent prendre la résolution de s'en-

fuir. Ce n'était pas une chose bien difficile : depuis qu'elle parlait on ne l'attachait plus; elle allait, elle venait et rentrait dans sa chambre aussi souvent par la fenêtre que par la porte.

Elle se hâta donc de partir, sautant d'arbre en arbre et de branche en branche jusqu'au bord d'une rivière ; l'excès de son désespoir l'empêcha de comprendre le péril où elle allait se mettre en voulant la passer à la nage, et sans rien examiner, elle se jeta dedans. Elle alla aussitôt au fond ; mais comme elle ne perdit point le jugement, elle aperçut une grotte magnifique, tout ornée de coquilles, elle se hâta d'y entrer. Elle y fut reçue par un vénérable vieillard dont la barbe blanche descendait



jusqu'à sa ceinture ; il était couché sur des roseaux et des glaïeuls ; il avait une couronne de pavots et de lis sauvages ; il s'appuyait contre un rocher d'où coulaient plusieurs fontaines qui grossissaient la rivière.

« Eh ! qui t'amène ici, petite Babiole? dit-il en lui tendant la main. — Seigneur, répondit-elle, je suis une guenuche infortunée ; je fuis un singe affreux, que l'on veut me donner pour époux. — Je sais plus de tes nouvelles que tu ne penses, ajouta le sage vieillard ; il est vrai que tu abhorres Magot, mais il n'est pas moins vrai que tu aimes un jeune prince qui n'a pour toi que de l'indifférence. — Ah ! seigneur, s'écria Babiole en soupirant, n'en parlons point, son souvenir augmente toutes mes douleurs. — Il ne sera pas toujours rebelle à l'amour, continua

l'hôte des poissons ; je sais qu'il est réservé à la plus belle princesse de l'univers. — Malheureuse que je suis ! continua Babiole, il ne sera donc jamais pour moi ! » Le bon homme sourit et lui dit : « Bonne Babiole, ne t'afflige point, le temps est un grand maître, prends seulement garde de ne pas perdre le petit coffret de verre que le Magot t'a envoyé et que tu as par hasard dans ta poche ; je ne t'en puis dire davantage : voici une tortue qui va bon train, assieds-toi dessus, elle te conduira où il faut que tu ailles. — Après les obligations dont je vous suis redevable, lui dit-elle, je ne puis me passer de savoir votre nom. — On me nomme, dit-il, Biroqua, père de Biroqui, rivière, comme tu vois, assez grosse et assez fameuse. »

Babiole monta sur la tortue avec beaucoup de confiance, elles allèrent pendant quelque temps sur l'eau, et enfin, à un détour qui paraissait long, la tortue gagna le rivage. Il serait difficile de rien voir de plus galant que la selle à l'anglaise et le reste de son harnais; il y avait jusqu'à de petits pistolets d'arçon auxquels deux corps d écrevisses servaient de fourreaux.

Babiole voyageait avec une entière confiance sur les promesses du sage Biroqua, lorsqu'elle entendit tout d'un coup un assez grand bruit. Hélas ! hélas ! c'était l'ambassadeur Mirlifiche, avec tous ses mirlifichons, qui retournaient en Magotie, tristes et désolés de la fuite de Babiole. Un singe de la troupe était monté à la dînée sur un noyer, pour abattre des noix et nourrir les Magotins ; mais il fut à peine au plus haut de l'arbre, que, regardant de tous côtés, il aperçut Babiole sur la pauvre tortue, qui cheminait lentement en pleine campagne. A cette vue il se prit à crier si fort, que les singes assemblés lui demandèrent en leur langage de quoi il était question ; il le dit. On lâcha aussitôt perroquets, pies et geais, qui volèrent jusqu'où elle était, et sur leur rapport, l'ambassadeur, les guenons, et le reste de l'équipage coururent et l'arrêtèrent.

Quel déplaisir pour Babiole ! il serait difficile d'en avoir un plus grand et plus sensible ; on la contraignit de monter dans le carrosse du corps, il fut aussitôt entouré des plus vigilantes guenons, de quelques renards et d'un coq qui se percha sur l'impériale, faisant la sentinelle jour et nuit. Un singe menait la tortue en main, comme un animal rare : ainsi la cavalcade continua son voyage au grand déplaisir de Babiole, qui n'avait pour toute compagnie que madame Gigona, guenon acariâtre et peu complaisante.

Au bout de trois jours, qui s'étaient passés sans aucune aventure, les

guides s'étant égarés, ils arrivèrent tous dans une grande et fameuse ville qu'ils ne connaissaient point; mais ayant aperçu un beau jardin dont la porte était ouverte, ils s'y arrêtèrent et firent main basse partout, comme en pays de conquête ; l'un croquait des noix, l'autre gobait des cerises, l'autre dépouillait un prunier; enfin il n'y avait si petit singe-not, qui n'allât à la picorée, et qui ne fit magasin.

Il faut savoir que cette ville était la capitale du royaume où Babiole avait pris naissance ; que la reine sa mère y demeurait, et que depuis le malheur qu'elle avait eu de voir métamorphoser sa fille en guenuche, par le bouquet d'aubépine, elle n'avait jamais voulu souffrir dans ses États ni guenon, ni sapajou, ni magot, enfin rien qui pût rappeler à son souvenir la fatalité de sa déplorable aventure. On regardait là un singe comme un perturbateur du repos public : de quel étonnement fut donc frappé le peuple en voyant arriver un carosse de cartes, un chariot de paille peinte, et le reste du plus surprenant équipage qui se soit vu depuis que les contes sont contes et que les fées sont fées.

Ces nouvelles volèrent au palais, la reine demeura transie, elle crut que la gente singenotte voulait attenter à son autorité. Elle assembla promptement son conseil ; elle les fit condamner tous comme criminels



de lèze-majesté, et, ne voulant pas perdre l'occasion de faire un exemple assez fameux pour qu'on s'en souvînt à l'avenir, elle envoya ses gardes

et des chiens dans le jardin, avec ordre de prendre tous les singes. Les chiens en firent un horrible carnage et le reste de la troupe fut faite prisonnière par les gardes qui jetèrent de grands filets sur les arbres; la chasse fut bientôt faite, et, malgré le respect dû à la qualité d'ambassadeur, ce caractère se trouva fort méprisé en la personne de Mirlifiche, que l'on jeta impitoyablement dans le fond d'une cave sous un grand poinçon vide, où lui et ses camarades furent emprisonnés, avec les dames guenuches et les demoiselles guenuchonnes, qui accompagnaient Babiole.

A son égard elle ressentait une joie secrète de ce nouveau désordre; quand les disgrâces sont à un certain point, l'on n'appréhende plus rien, et la mort même peut être envisagée comme un bien; c'est la situation où elle se trouvait, le cœur occupé du prince qui l'avait méprisée, et l'esprit rempli de l'affreuse idée du roi Magot dont elle était sur le point de devenir la femme.

Au reste, il ne faut pas oublier de dire que son habit était si joli et ses manières si peu communes, que ceux qui l'avaient prise s'arrêtèrent à la considérer comme quelque chose de merveilleux, et lorsqu'elle leur parla, ce fut bien un autre étonnement, ils avaient déjà entendu parler de l'admirable Babiole. La reine qui l'avait trouvée et qui ne savait point la métamorphose de sa nièce, avait écrit très-souvent à sa sœur qu'elle possédait une guenuche merveilleuse, et qu'elle la priait de la venir voir; mais la reine affligée passait cet article sans le vouloir lire. Enfin les gardes, ravis d'admiration, portèrent Babiole dans une grande galerie; ils y firent un petit trône; elle s'y plaça plutôt en souveraine qu'en guenuche prisonnière, et la reine, venant à passer, demeura si surprise de sa jolie figure et du gracieux compliment qu'elle lui fit, que, malgré elle, la nature parla en faveur de l'infante.

Elle la prit entre ses bras. La petite créature, animée de son côté par des mouvements qu'elle n'avait point encore ressentis, se jeta à son cou et lui dit des choses si tendres et si engageantes, qu'elle faisait l'admiration de tous ceux qui l'entendaient « Non, madame, s'écriait-elle, ce n'est point la peur d'une mort prochaine, dont j'apprends que vous menacez l'infortunée race des singes, qui m'effraye et qui m'engage de chercher les moyens de vous plaire et de vous adoucir; la fin de ma vie n'est pas le plus grand malheur qui puisse m'arriver, et j'ai des sentiments si fort au-dessus de ce que je suis, que je regretterais la moindre démarche pour ma conservation; c'est donc par rapport à vous seule, ma-

dame, que je vous aime; votre couronne me touche bien moins que votre mérite. »

A votre avis, que répondre à une Babiole si complimenteuse et si révérencieuse ? La reine, plus muette qu'une carpe, ouvrait deux grands yeux, croyait rêver et sentait que son cœur était fort ému.

Elle emporta la guenuche dans son cabinet. Lorsqu'elles furent seules, elle lui dit : « Ne diffère pas un moment à me conter tes aventures, car je sens bien que de toutes les bestioles qui peuplent les ménageries et que je garde dans mon palais, tu seras celle que j'aimerai davantage : je t'assure même que je ferai grâce aux singes qui t'accompagnent en ta faveur. — Ah ! madame, s'écria-t-elle, je ne vous en demande point pour eux ; mon malheur m'a fait naître guenuche, et ce même malheur m'a donné un discernement qui me fera souffrir jusqu'à la mort ; car enfin, que puis-je ressentir lorsque je me vois dans mon miroir, petite, laide et noire, ayant des pattes couvertes de poil, avec une queue et des dents toujours prêtes à mordre, et que d'ailleurs je ne manque point d'esprit, que j'ai du goût, de la délicatesse et des sentiments ? — Es-tu capable, dit la reine, d'en avoir de tendresse ? » Babiole soupira sans rien répondre. « Oh ! continua la reine, il faut me dire si tu aimes un singe, un lapin ou un écureuil ; car si tu n'es point trop engagée, j'ai un nain qui serait bien ton fait. » Babiole, à cette proposition, prit un air dédaigneux dont la reine s'éclata de rire : « Ne te fâche point, lui dit-elle, et m'apprends par quel hasard tu parles ?

— Tout ce que je sais de mes aventures, répliqua Babiole, c'est que la reine, votre sœur, vous eut à peine quittée, après la naissance et la mort de la princesse votre fille, qu'elle vit, en passant sur le bord de la mer, un de vos valets de chambre qui voulait me noyer. Je fus arrachée de ses mains par son ordre, et par un prodige dont tout le monde fut également surpris, la parole et la raison me vinrent : l'on me donna des maîtres qui m'apprirent plusieurs langues et à toucher des instruments ; enfin, madame, je devins sensible à mes disgrâces et... Mais, s'écria-t-elle, voyant le visage de la reine pâle et couvert d'une sueur froide, qu'avez-vous, madame ? je remarque un changement extraordinaire en votre personne. — Je me meurs, dit la reine d'une voix faible et mal articulée ; je me meurs, ma chère et trop malheureuse fille ! c'est donc aujourd'hui que je te retrouve ! » A ces mots elle s'évanouit. Babiole effrayée courut appeler du secours, les dames de la reine se hâtèrent de lui jeter de l'eau, de la délacer et de la mettre au lit ; Babiole s'y

fourra avec elle, l'on n'y prit pas seulement garde, tant elle était petite.

Quand la reine fut revenue de la longue pamoison où le discours de cette princesse l'avait jetée, elle voulut rester seule avec les dames qui savaient le secret de la fatale naissance de sa fille; elle leur raconta ce qui lui était arrivé, ce dont elles demeurèrent si éperdues, qu'elles ne savaient quel conseil lui donner.

Mais elle leur commanda de lui dire ce qu'elles croyaient à propos de faire dans une conjoncture si triste. Les unes dirent qu'il fallait étouffer la guenuche, d'autres la renfermer dans un trou, d'autres encore la voulaient renvoyer à la mer. La reine pleurait et sanglotait. « Elle a tant d'esprit! disait-elle ; quel dommage de la voir réduite, par un bouquet enchanté, dans ce misérable état!... Mais au fond, continuait-elle, c'est ma fille, c'est mon sang, c'est moi qui lui ai attiré l'indignation de la méchante Fanfreluche; est-il juste qu'elle souffre de la haine que cette fée a pour moi? — Oui, madame, s'écria sa vieille dame d'honneur; il faut sauver votre gloire ; que penserait-on dans le monde si vous déclariez qu'une mone est votre infante? Il n'est point naturel d'avoir de tels enfants quand on est aussi belle que vous. » La reine perdait patience de l'entendre raisonner ainsi. Elle et les autres n'en soutenaient pas avec moins de vivacité qu'il fallait exterminer ce petit monstre; et, pour conclusion elle résolut d'enfermer Babiole dans un château où elle serait bien nourrie et bien traitée le reste de ses jours.

Lorsqu'elle entendit que la reine voulait la mettre en prison, elle se coula tout doucement par la ruelle du lit, et, se jetant de la fenêtre sur un arbre du jardin, elle se sauva jusqu'à la grande forêt, et laissa tout le monde en rumeur de ne la point trouver.

Elle passa la nuit dans le creux d'un chêne, où elle eut le temps de moraliser sur la cruauté de sa destinée; mais ce qui lui faisait plus de peine, c'était la nécessité où on la mettait de quitter la reine. Cependant elle aimait mieux s'exiler volontairement et demeurer maîtresse de sa liberté que de la perdre pour jamais.

Dès qu'il fut jour, elle continua son voyage, sans savoir où elle voulait aller, pensant et repensant mille fois à la bizarrerie d'une aventure si extraordinaire. « Quelle différence, s'écriait-elle, de ce que je suis à ce que je devrais être! » Les larmes coulaient abondamment des petits yeux de la pauvre Babiole.

Aussitôt que le jour parut, elle partit : elle craignait que la reine ne la fît suivre ou que quelqu'un des singes échappés de la cave ne la

menât malgré elle au roi Magot. Elle alla tant et tant, sans suivre ni chemin ni sentier, qu'elle arriva dans un grand désert où il n'y avait ni maison, ni arbre, ni fruits, ni herbe, ni fontaine : elle s'y engagea sans réflexion, et lorsqu'elle commença d'avoir faim, elle connut, mais trop tard, qu'il y avait bien de l'imprudence à voyager dans un tel pays.

Deux jours et deux nuits s'écoulèrent sans qu'elle pût même attraper un vermisseau ni un moucheron. La crainte de la mort la prit; elle était si faible qu'elle s'évanouissait. Elle se coucha par terre, et, venant à se souvenir de l'olive et de la noisette qui étaient encore dans le petit coffre de verre, elle jugea qu'elle en pourrait faire un léger repas. Toute joyeuse de ce rayon d'espérance, elle prit une pierre, mit le coffre en pièces et croqua l'olive.

Mais elle y eut à peine donné un coup de dent, qu'il en sortit une si grande abondance d'huile parfumée, que, tombant sur ses pattes, elles devinrent en même temps les plus belles mains du monde. Sa surprise fut extrême : elle prit de cette huile et s'en frotta tout entière. Merveille! merveille! Elle se rendit sur-le-champ si belle, que rien dans l'univers ne pouvait l'égaler; elle se sentait de grands yeux, une petite bouche, le nez bien fait. Elle mourait d'envie d'avoir un miroir ; enfin elle s'avisa d'en faire un du plus grand morceau de verre de son coffre. Oh ! quand elle se vit, quelle joie! quelle surprise agréable! Ses habits grandirent comme elle; elle était bien coiffée, ses cheveux faisaient mille boucles, son teint avait la fraîcheur des fleurs du printemps.

Les premiers moments de sa surprise étant passés, la faim se fit ressentir plus pressante, et ses regrets augmentèrent étrangement. « Quoi! disait-elle, si belle et si jeune, née princesse comme je le suis, il faut que je périsse dans ces tristes lieux! Oh! barbare fortune qui m'a conduite ici, qu'ordonnes-tu de mon sort? Est-ce pour m'affliger davantage que tu as fait un changement si heureux et si inespéré en moi? Et toi, vénérable fleuve Biroqua, qui me sauvas la vie si généreusement, me laisseras-tu périr dans cette affreuse solitude? »

L'infante demandait inutilement du secours : tout était sourd à sa voix. La nécessité de manger la tourmentait à tel point, qu'elle prit la noisette et la cassa; mais, en jetant la coquille, elle fut bien surprise d'en voir sortir des architectes, des peintres, des maçons, des tapissiers, des sculpteurs, et mille autres sortes d'ouvriers; les uns dessinent un palais, les autres le bâtissent, d'autres le meublent; ceux-là peignent

les appartements, ceux-ci cultivent les jardins, tout brille d'or et d'azur. L'on sert un repas magnifique; soixante princesses mieux habillées que des reines, menées par des écuyers, et suivies de leurs pages, lui vinrent faire de grands compliments, et la convièrent au festin qui l'attendait. Aussitôt Babiole, sans se faire prier, s'avança promptement vers le salon; et là, d'un air de reine, elle mangea comme une affamée.

A peine fut-elle hors de table, que ses trésoriers firent apporter devant elle quinze mille coffres, grands comme des muids, remplis d'or et de diamants : ils lui demandèrent si elle avait pour agréable qu'ils payassent les ouvriers qui avaient bâti son palais. Elle dit que cela était juste, à condition qu'ils bâtiraient aussi une ville, qu'ils se marieraient et resteraient avec elle. Tous y consentirent : la ville fut achevée en trois quarts d'heure, quoiqu'elle fût cinq fois plus grande que Rome. Voilà bien des prodiges sortis d'une petite noisette!

La princesse minutait dans son esprit d'envoyer une célèbre ambassade à la reine sa mère, et de faire faire quelques reproches au jeune prince son cousin. En attendant qu'elle prît là-dessus les mesures nécessaires, elle se divertissait à voir courre la bague, dont elle donnait toujours le prix, au jeu, à la comédie, à la chasse et à la pêche, car l'on y avait conduit une rivière. Le bruit de sa beauté se répandait partout l'univers; il venait à sa cour des rois des quatre coins du monde, des géants plus hauts que des montagnes et des pygmées plus petits que des rats.

Il arriva qu'un jour que l'on faisait une grande fête, où plusieurs chevaliers rompaient des lances, ils en vinrent à se fâcher les uns contre les autres, ils se battirent et se blessèrent. La princesse, en colère, descendit de son balcon pour reconnaître les coupables; mais lorsqu'on les eut désarmés, que devint-elle quand elle vit le prince son cousin. S'il n'était pas mort, il s'en fallait si peu qu'elle pensa en mourir elle-même de surprise et de douleur. Elle le fit porter dans le plus bel appartement du palais, où rien ne manquait de tout ce qui lui était nécessaire pour sa guérison : médecin de Chodrai, chirurgiens, onguents, bouillons, sirops; l'infante faisait elle-même les bandes et les charpies, ses yeux les arrosaient de larmes, et ces larmes auraient dû servir de baume au malade. Il l'était en effet de plus d'une manière; car, sans compter une demi-douzaine de coups d'épée et autant de coups de lance qui le perçaient de part en part, il était depuis longtemps *incognito* dans cette cour, et il avait éprouvé le pouvoir des beaux yeux de Babiole, d'une manière à n'en guérir de sa vie. Il est donc aisé de juger à présent d'une partie

de ce qu'il ressentit quand il put lire sur le visage de cette aimable princesse qu'elle était dans la dernière douleur de l'état où il était réduit.

Je ne m'arrêterai point à redire toutes les choses que son cœur lui fournit pour la remercier des bontés qu'elle lui témoignait ; ceux qui l'entendirent furent surpris qu'un homme si malade pût marquer tant de passion et de reconnaissance. L'infante, qui en rougit plus d'une fois, le pria de se taire ; mais l'émotion et l'ardeur de ses discours le menèrent si loin, qu'elle le vit tomber tout d'un coup dans une agonie affreuse. Elle s'était armée jusque-là de constance ; enfin, elle la perdit à tel point, qu'elle s'arracha les cheveux, qu'elle jeta les hauts cris et



qu'elle donna lieu de croire à tout le monde que son cœur était de facile accès, puisqu'en si peu de temps elle avait pris tant de tendresse pour un étranger ; car on ne savait point en Babiolie (c'est le nom qu'elle avait donné à son royaume) que le prince était son cousin, et qu'elle l'aimait dès sa plus grande jeunesse.

C'était en voyageant qu'il s'était arrêté dans cette cour, et comme il n'y connaissait personne pour le présenter à l'infante, il crut que rien ne serait mieux que de faire devant elle cinq ou six galanteries de héros, c'est-à-dire couper bras et jambes aux chevaliers du tournois ; mais il n'en trouva aucun assez complaisant pour le souffrir. Il y eut donc une rude mêlée ; le plus fort battit le plus faible, et ce plus faible, comme je l'ai déjà dit, fut le prince.

Babiole désespérée courait les grands chemins sans carrosse et sans gardes ; elle entra ainsi dans un bois ; elle tomba évanouie au pied d'ue

arbre, où la fée Fanfreluche, qui ne dormait point et qui ne cherchait que des occasions de mal faire, vint l'enlever dans une nuée plus noire que de l'encre et qui allait plus vite que le vent. La princesse resta quelque temps sans aucune connaissance. Enfin elle revint à elle ; jamais surprise n'a été égale à la sienne de se trouver si loin de la terre et si proche du pôle ; le parquet de nuée n'est pas solide, de sorte qu'en courant deçà et delà, il lui semblait marcher sur des plumes, et la nuée s'entr'ouvrant, elle avait beaucoup de peine à s'empêcher de tomber. Elle ne trouvait personne avec qui se plaindre, car la méchante Fanfreluche s'était rendue invisible. Elle eut le temps de penser à son cher prince et à l'état où elle l'avait laissé, et elle s'abandonna aux sentiments les plus douloureux qui puissent occuper une âme. « Quoi ! s'écriait-elle, je suis encore capable de survivre à ce que j'aime, et l'appréhension d'une mort prochaine trouve quelque place dans mon cœur ! Ah ! si le soleil voulait me rôtir, qu'il me rendrait un bon office ! ou si je pouvais me noyer dans l'arc-en-ciel, que je serais contente ! Mais, hélas ! tout le Zodiaque est sourd à ma voix, le Sagittaire n'a point de flèches, le Taureau de cornes et le Lion de dents ; peut-être que la terre sera plus obligeante et qu'elle m'offrira la pointe d'un rocher sur lequel je me tuerai. Oh ! prince, mon cher cousin, que n'êtes-vous ici pour me voir faire la plus tragique cabriole dont une amante désespérée se puisse aviser ! » En achevant ces mots, elle courut au bout de la nuée, et se précipita comme un trait que l'on décoche avec violence.

Tous ceux qui la virent crurent que c'était la lune qui tombait, et comme l'on était pour lors en décours, plusieurs peuples qui l'adorent, et qui restent du temps sans la revoir, prirent le grand deuil et se persuadèrent que le soleil, par jalousie, lui avait joué ce mauvais tour.

Quelque envie qu'eût l'infante de mourir, elle n'y réussit pas ; elle tomba dans la bouteille de verre où les fées mettaient ordinairement leur ratafia au soleil. Mais quelle bouteille ! il n'y a point de tour dans l'univers qui soit si grande ; par bonheur elle était vide, car elle s'y serait noyée comme une mouche.

Six géants la gardaient. Ils reconnurent aussitôt l'infante ; c'étaient les mêmes qui demeuraient dans sa cour et qui l'aimaient : la maligne Fanfreluche, qui ne faisait rien au hasard, les avait transportés-là chacun sur un dragon volant, et ces dragons gardaient la bouteille quand les géants dormaient. Pendant qu'elle y fut, il y eut bien des jours où

elle regretta sa peau de guenuche; elle vivait comme les caméléons, de l'air et de la rosée.

La prison de l'infante n'était connue de personne; le jeune prince l'ignorait. Il n'était pas mort et demandait sans cesse Babiole. Il s'apercevait assez, par la mélancolie de tous ceux qui le servaient, qu'il y avait un sujet de douleur générale à la cour; sa discrétion naturelle l'empêcha de chercher à le pénétrer; mais lorsqu'il fut convalescent, il pressa si fort pour qu'on lui dît des nouvelles de la princesse, que l'on n'eut pas le courage de lui céler sa perte. Ceux qui l'avaient vue entrer dans le bois soutenaient qu'elle y avait été dévorée par les lions, et d'autres croyaient qu'elle s'était tuée de désespoir, d'autres encore, qu'elle avait perdu l'esprit et qu'elle allait errante par le monde.

Comme cette dernière opinion était la moins terrible et qu'elle soutenait un peu l'espérance du prince, il s'y arrêta et partit sur le criquetin dont j'ai déjà parlé; mais je n'ai pas dit que c'était le fils aîné de Bucéphale et l'un des meilleurs chevaux qui se soient vus dans ce siècle-là. Il lui mit la bride sur le cou et le laissa aller à l'aventure. Il appelait l'infante, les échos seuls lui répondaient.

Enfin il arriva au bord d'une grosse rivière. Criquetin avait soif : il y entra pour boire, et le prince, selon sa coutume, se mit à crier de toute sa force : « Babiole, belle Babiole, où êtes-vous ? »

Il entendit une voix dont la douceur semblait réjouir l'onde; cette voix lui dit : « Avance, et tu sauras où elle est. » A ces mots, le prince, aussi téméraire qu'amoureux, donne deux coups d'éperon à Criquetin ; il nage et trouve un gouffre où l'eau plus rapide se précipitait. Il tomba jusqu'au fond, bien persuadé qu'il s'allait noyer.

Il arriva heureusement chez le bonhomme Biroqua, qui célébrait les noces de sa fille avec un fleuve des plus riches et des plus graves de la contrée. Toutes les déités poissonneuses étaient dans sa grande grotte ; les Tritons et les Sirènes y faisaient une musique agréable, et la rivière Biroquie, légèrement vêtue, dansait les olivettes avec la Seine, la Tamise, l'Euphrate et le Gange, qui étaient assurément venus de fort loin pour se divertir ensemble. Criquetin, qui savait vivre, s'arrêta respectueusement à l'entrée de la grotte, et le prince, qui savait encore mieux vivre que son cheval, faisant une profonde révérence, demanda s'il était permis à un mortel comme lui de paraître au milieu d'une si belle compagnie.

Biroqua prit la parole et répliqua d'un air affable qu'il leur faisait

honneur et plaisir. « Il y a quelques jours que je vous attends, seigneur, continua-t-il, je suis dans vos intérêts, et ceux de l'infante me sont chers. Il faut que vous la retiriez du lieu fatal où la vindicative Fanfreluche l'a mise en prison ; c'est dans une bouteille. — Ah ! que me dites-vous ? s'écria le prince, l'infante est dans une bouteille ! — Oui, dit le sage vieillard, elle y souffre beaucoup ; mais je vous avertis, seigneur, qu'il n'est pas aisé de vaincre les géants et les dragons qui la gardent, à moins que vous ne suiviez mes conseils. Il faut laisser ici votre bon cheval, et que vous montiez sur un dauphin ailé que je vous élève depuis longtemps. » Il fit venir le dauphin sellé et bridé, qui faisait si bien des voltes et des courbettes que Criquetin en fut jaloux.

Biroquie et ses compagnes s'empressèrent aussitôt d'armer le prince. Elles lui mirent une brillante cuirasse d'écailles de carpes dorées ; on le coiffa de la coquille d'un gros limaçon, qui était ombragée d'une large queue de morue, élevée en forme d'aigrette ; une naïade le ceignit d'une anguille, de laquelle pendait une redoutable épée faite d'une longue arête de poisson. On lui donna ensuite une large écaille de tortue dont il se fit un bouclier ; et, dans cet équipage, il n'y eut si petit goujon qui ne le prît pour le dieu des soles : car, il faut dire la vérité, ce jeune prince avait un certain air qui se rencontre rarement parmi les mortels.

L'espérance de retrouver bientôt la charmante princesse qu'il aimait lui inspira une joie dont il n'avait pas été capable depuis sa perte ; et la chronique de ce fidèle conte marque qu'il mangea de bon appétit chez Biroqua, et qu'il remercia toute la compagnie en des termes peu communs. Il dit adieu à son Criquetin, puis monta sur le poisson volant qui partit aussitôt.

Le prince se trouva à la fin du jour si haut, que, pour se reposer un peu, il entra dans le royaume de la Lune. Les raretés qu'il y découvrit auraient été capables de l'arrêter, s'il avait eu un désir moins pressant de tirer son infante de la bouteille où elle vivait depuis plusieurs mois.

L'Aurore paraissait à peine, lorsqu'il la découvrit environnée des géants et des dragons que la fée, par la vertu de sa petite baguette, avait retenus auprès d'elle. Elle croyait si peu que quelqu'un eût assez de pouvoir pour la délivrer, qu'elle se reposait seulement sur la vigilance de ses terribles gardes pour la faire souffrir,

Cette belle princesse regardait pitoyablement le ciel et lui adressait ses tristes plaintes, quand elle vit le dauphin volant et le chevalier qui

venait la délivrer. Elle n'aurait pas cru cette aventure possible, si elle n'eût su, par sa propre expérience, que les choses les plus extraordinaires se rendent familières pour certaines personnes. « Serait-ce bien par la malice de quelque fée, disait-elle, que ce chevalier est transporté dans les airs? Hélas! que je le plains, s'il faut qu'une bouteille ou une carafe lui serve de prison comme à moi! »

Pendant qu'elle raisonnait ainsi, les géants, qui aperçurent le prince au-dessus de leurs têtes, crurent que c'était un cerf-volant, et s'écrièrent l'un à l'autre : « Attrape! attrape la corde! cela nous divertira. » Mais, lorsqu'ils se baissèrent pour la chercher, il fondit sur eux, et d'estoc et de taille il les mit en pièces comme un jeu de cartes que l'on coupe par la moitié et que l'on jette au vent. Au bruit de ce grand combat, l'infante tourna la tête : elle reconnut son jeune prince. Quelle joie d'être certaine de sa vie! mais quelles alarmes de le voir dans un péril si évident, au milieu de ces terribles colosses et des dragons qui s'élançaient sur lui! Elle poussa des cris affreux, et le danger où il était pensa la faire mourir.

Cependant l'arête enchantée, dont Biroqua avait armé la main du prince, ne portait aucuns coups inutiles, et le léger dauphin, qui s'élevait et qui se baissait fort à propos, lui était aussi d'un secours merveilleux; de sorte qu'en très-peu de temps la terre fut couverte de ces monstres.

L'impatient prince, qui voyait son infante au travers du verre, l'aurait mis en pièces, s'il n'avait pas appréhendé de l'en blesser : il prit le parti de descendre par le goulot de la bouteille. Quand il fut au fond, il se jeta aux pieds de Babiole et lui baisa respectueusement la main. « Seigneur, lui dit-elle, il est juste que, pour me ménager votre estime, je vous apprenne les raisons que j'ai eues de m'intéresser si tendrement à votre conservation. Sachez que nous sommes proches parents, que je suis fille de la reine votre tante, et la même Babiole que vous trouvâtes sous la figure d'une guenuche au bord de la mer et qui eut depuis la faiblesse de vous témoigner un attachement que vous méprisâtes. — Ah! madame, s'écria le prince, dois-je croire un événement si prodigieux? Vous avez été guenuche; vous m'avez aimé, je l'ai su, et mon cœur a été capable de refuser le plus grand de tous les biens! — J'aurais, à l'heure qu'il est, très-mauvaise opinion de votre goût, répliqua l'infante en souriant, si vous aviez pu prendre alors quelque attachement pour moi. Mais, seigneur, partons, je suis lasse d'être prisonnière, et je crains

mon ennemie; allons chez la reine ma mère, lui rendre compte de tant de choses extraordinaires qui doivent l'intéresser. — Allons, madame, allons, dit l'amoureux prince en montant sur le dauphin ailé et la prenant entre ses bras; allons lui rendre en vous la plus aimable princesse qui soit au monde. »



Le dauphin s'éleva doucement, et prit son vol vers la ville capitale, où la reine passait sa triste vie; la fuite de Babiole ne lui laissait pas un moment de repos, elle ne pouvait s'empêcher de songer à elle, de se souvenir des jolies choses qu'elle lui avait dites, et elle aurait voulu la ravoir, toute guenuche qu'elle était, pour la moitié de son royaume.

Lorsque le prince fut arrivé, il se déguisa en vieillard et lui fit demander une audience particulière. « Madame, lui dit-il, j'étudie dès ma plus tendre jeunesse l'art de nécromancien; vous devez juger par là que je n'ignore point la haine que Fanfreluche a pour vous et les terribles effets qui l'ont suivie. Mais essuyez vos pleurs, madame, cette Babiole que vous avez vue si laide est à présent la plus belle princesse de l'univers; vous l'aurez bientôt auprès de vous, si vous voulez pardonner à

la reine votre sœur la cruelle guerre qu'elle vous a faite, et conclure la paix par le mariage de votre infante avec le prince votre neveu. — Je ne puis me flatter de ce que vous me dites, répliqua la reine en pleurant. Sage vieillard, vous souhaitez d'adoucir mes ennuis, j'ai perdu ma chère fille, je n'ai plus d'époux, ma sœur prétend que mon royaume lui appartient; son fils est aussi injuste qu'elle ; ils me persécutent; je ne prendrai jamais d'alliance avec eux. — Le destin en ordonne autrement, continua-t-il, je suis choisi pour vous l'apprendre. — Et de quoi me servirait, ajouta la reine, de consentir à ce mariage? La méchante Fanfreluche a trop de pouvoir et de malice, elle s'y opposera toujours. — Ne vous inquiétez pas, madame, répliqua le bon homme, promettez-moi seulement que vous ne vous opposerez point au mariage que l'on désire. — Je promets tout, s'écria la reine, pourvu que je revoie ma chère fille ! »

Le prince sortit et courut où l'infante l'attendait. Elle demeura surprise de le voir ainsi déguisé, et cela l'obligea de lui raconter que depuis quelque temps les deux reines avaient eu de grands intérêts à démêler et qu'il y avait beaucoup d'aigreur entre elles, mais qu'enfin il venait de faire consentir sa tante à ce qu'il souhaitait. La princesse fut ravie; elle se rendit au palais ; tous ceux qui la virent passer lui trouvèrent une si parfaite ressemblance avec sa mère, qu'on s'empressa de la suivre, pour savoir qui elle était.

Dès que la reine l'aperçut, son cœur s'agita si fort, qu'il ne lui fallait point d'autre témoignage de la vérité de cette aventure. La princesse se jeta à ses pieds, la reine la reçut entre ses bras, et après avoir demeuré longtemps sans parler, essuyant leurs larmes par mille tendres baisers, elles se dirent tout ce qu'on peut imaginer dans une telle occasion; ensuite, la reine jetant les yeux sur son neveu, elle lui fit un accueil très-favorable et lui réitéra ce qu'elle avait promis au nécromancien. Elle aurait parlé plus longtemps, mais le bruit qu'on faisait dans la cour du palais l'ayant obligée de mettre la tête à la fenêtre, elle eut l'agréable surprise de voir arriver la reine sa sœur. Le prince et l'infante, qui regardaient aussi, reconnurent auprès d'elle le vénérable Biroqua, et jusqu'au bon Criquetin qui était de la partie; les uns pour les autres poussèrent de grands cris de joie ; l'on courut se recevoir avec des transports qui ne se peuvent exprimer. Le célèbre mariage du prince et de l'infante se conclut sur-le-champ, en dépit de la fée Fanfreluche dont le savoir et la malice furent également confondus.

MORALITÉ

On doit d'un ennemi craindre les présents même.
Tel paraît à vos yeux vouloir vous engager,
Et vous proteste qu'il vous aime,
Lorsque dans le secret il cherche à se venger.
L'infante dont ici je trace l'aventure
Eût, sous une aimable figure,
Vu couler ses jours fortunés,
Si de l'injuste Fanfreluche
Elle n'avait reçu les dons empoisonnés,
Qui la changèrent en guenuche.
Un si funeste changement
Ne sait point garantir son âme
Des traits de l'amoureuse flamme :
Elle osa choisir même un prince pour amant.
J'en connais bien encore dans le siècle où nous sommes
En qui d'une guenuche on trouve la laideur,
Et qui pourtant des plus grands hommes
Prétendent captiver le cœur;
Mais il faudrait en leur faveur,
Que quelque enchanteur charitable
Voulût bien leur donner, pour hâter leur bonheur,
Ainsi qu'à Babiole une forme agréable.





LE NAIN JAUNE



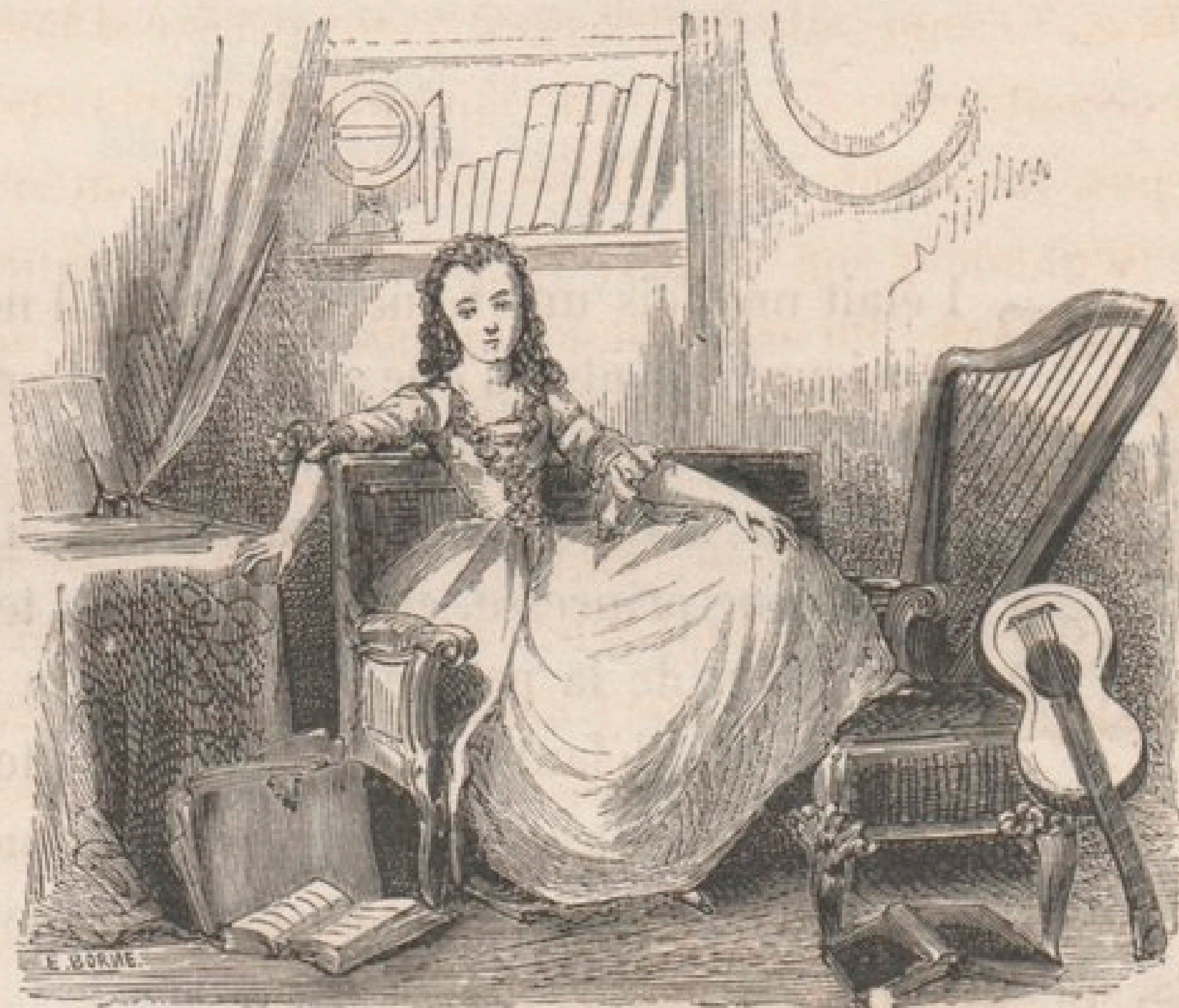
Il était une fois une reine, à laquelle il ne resta, de plusieurs enfants qu'elle avait eus, qu'une fille qui en valait plus de mille. Mais sa mère, se voyant veuve, et n'ayant rien au monde de si cher que cette jeune princesse, elle avait une si terrible appréhension de la perdre, qu'elle ne la corrigeait point de ses défauts; de sorte que cette merveilleuse personne, qui se voyait d'une beauté plus céleste que mortelle, et destinée à porter une couronne, devint si fière et si entêtée de ses charmes naissants, qu'elle méprisait tout le monde.

La reine sa mère aidait, par ses caresses et par ses complaisances, à lui persuader qu'il n'y avait rien qui pût être digne d'elle : on la voyait presque toujours vêtue en Pallas ou en Diane, suivie des premières de la cour, habillées en nymphes ; enfin, pour donner le dernier coup à sa vanité, la reine la nomma Toute-Belle ; et, l'ayant fait peindre par les plus habiles peintres, elle envoya son portrait chez plusieurs rois, avec lesquels elle entretenait une étroite amitié. Lorsqu'ils virent ce portrait, il n'y en eut aucun qui se défendît du pouvoir inévitable de ses charmes : les uns en tombèrent malades, les autres en perdirent l'esprit, et les plus heureux arrivèrent en bonne santé auprès d'elle ; mais sitôt qu'elle parut, ces pauvres princes devinrent ses esclaves.

Il n'a jamais été une cour plus galante et plus polie. Vingt rois, à l'envi, essayaient de lui plaire ; et, après avoir dépensé trois ou quatre cents millions à lui donner seulement une fête, lorsqu'ils en avaient tiré un *Cela est joli*, ils se trouvaient trop récompensés. Les adorations qu'on

avait pour elle ravissaient la reine ; il n'y avait point de jour qu'on ne reçût à sa cour sept ou huit mille sonnets, autant d'élégies, de madrigaux et de chansons, qui étaient envoyés par tous les poëtes de l'univers. Toute-Belle était l'unique objet de la prose et de la poésie des auteurs de son temps : l'on ne faisait jamais de feux de joie qu'avec ces vers, qui petillaient et brûlaient mieux qu'aucune sorte de bois.

La princesse avait déjà quinze ans ; personne n'osait prétendre à l'honneur d'être son époux, et il n'y avait personne qui ne désirât de le



devenir. Mais comment toucher un cœur de ce caractère? On se serait pendu cinq ou six fois par jour pour lui plaire, qu'elle aurait traité cela de bagatelle. Ses amants murmuraient fort contre sa cruauté ; et la reine, qui voulait la marier, ne savait comment s'y prendre pour l'y résoudre. « Ne voulez-vous pas, lui disait-elle quelquefois, rabattre un peu de cet orgueil insupportable qui vous fait regarder avec mépris tous les rois qui viennent à notre cour? Je veux vous en donner un : vous n'avez aucune complaisance pour moi. — Je suis si heureuse, lui répondait Toute-Belle! permettez, madame, que je demeure dans une tranquille indifférence ; si je l'avais une fois perdue, vous pourriez en être fâchée. — Oui, répliquait la reine, j'en serais fâchée si vous aimiez quelque chose au-dessous de vous ; mais voyez ceux qui vous demandent, et sachez qu'il n'y en a point ailleurs qui les valent. »

Cela était vrai ; mais la princesse, prévenue de son mérite, croyait

valoir encore mieux; et peu à peu, par un entêtement de rester fille, elle commença de chagriner si fort sa mère, qu'elle se repentit, mais trop tard, d'avoir eu tant de complaisance pour elle.

Incertaine de ce qu'elle devait faire, elle fut toute seule chercher une célèbre fée, qu'on appelait la fée du Désert; mais il n'était pas aisé de la voir, car elle était gardée par des lions. La reine y aurait été bien empêchée, si elle n'avait pas su depuis longtemps qu'il fallait leur jeter du gâteau fait de farine de millet, avec du sucre candi et des œufs de crocodiles : elle pétrit elle-même ce gâteau, et le mit dans un petit panier à son bras. Comme elle était lasse d'avoir marché si longtemps, n'y étant point accoutumée, elle se coucha au pied d'un arbre pour prendre quelque repos. Insensiblement elle s'assoupit; mais, en se réveillant, elle trouva seulement son panier, le gâteau n'y était plus; et, pour comble de malheur, elle entendit les grands lions venir, qui faisaient beaucoup de bruit, car ils l'avaient sentie.

« Hélas! que deviendrai-je! s'écria-t-elle douloureusement; je serai dévorée! » Elle pleurait, et, n'ayant pas la force de faire un pas pour se sauver, elle se tenait contre l'arbre où elle avait dormi; en même temps elle entendit : « Chet, chet! hem, hem! » Elle regarde de tous côtés; en levant les yeux, elle aperçoit sur l'arbre un petit homme



qui n'avait qu'une coudée de haut; il mangeait des oranges, et lui dit : « Oh! reine, je vous connais bien, et je sais la crainte où vous êtes que les lions ne vous dévorent; ce n'est pas sans raison que vous avez

peur, car ils en ont dévoré bien d'autres, et, pour comble de disgrâce, vous n'avez point de gâteau. — Il faut me résoudre à la mort, dit la reine en soupirant; hélas! j'y aurais moins de peine si ma chère fille était mariée! — Quoi! vous avez une fille? s'écria le Nain jaune (on le nommait ainsi à cause de la couleur de son teint et de l'oranger où il demeurait); vraiment, je m'en réjouis, car je cherche une femme par terre et par mer; voyez si vous me la voulez promettre, je vous garantirai des lions, des tigres et des ours. » La reine le regarda, et elle ne fut guère moins effrayée de son horrible petite figure qu'elle l'était déjà des lions; elle rêvait et ne lui répondait rien. « Quoi! vous hésitez, madame? lui cria-t-il; il faut que vous n'aimiez guère la vie! » En même temps la reine aperçut les lions sur le haut d'une colline, qui accouraient à elle; ils avaient chacun deux têtes, huit pieds, quatre rangs de dents, et leur peau était aussi dure que l'écaille et aussi rouge que du maroquin. A cette vue la pauvre reine, plus tremblante que la colombe quand elle aperçoit un milan, cria de toute sa force : « Monseigneur le Nain, Toute-Belle est à vous! — Oh! dit-il d'un air dédaigneux, Toute-Belle est trop belle; je n'en veux point : gardez-la. — Eh! monseigneur, continua la reine affligée, ne la refusez pas : c'est la plus charmante princesse de l'univers. — Eh bien, répliqua-t-il, je l'accepte par charité; mais souvenez-vous du don que vous m'en faites. » Aussitôt l'oranger sur lequel il était s'ouvrit, la reine se jeta dedans à corps perdu : il se referma, et les lions n'attrapèrent rien.

La reine était si troublée, qu'elle ne voyait pas une porte ménagée dans cet arbre; enfin elle l'aperçut et l'ouvrit; elle donnait dans un champ d'orties et de chardons. Il était entouré d'un fossé bourbeux, et un peu plus loin était une maisonnette fort basse, couverte de paille. Le Nain jaune en sortit d'un air enjoué; il avait des sabots, une jaquette de bure jaune, point de cheveux, de grandes oreilles, et tout l'air d'un petit scélérat.

« Je suis ravi, dit-il à la reine, madame ma belle-mère, que vous voyiez le petit château où votre Toute-Belle vivra avec moi; elle pourra nourrir, de ces orties et de ces chardons, un âne qui la portera à la promenade; elle se garantira sous ce rustique toit de l'injure des saisons; elle boira de cette eau et mangera quelques grenouilles qui s'y nourrissent grassement; enfin, elle m'aura jour et nuit auprès d'elle, beau, dispos et gaillard comme vous me voyez; car je serais bien fâché que son ombre l'accompagnât mieux que moi. »

L'infortunée reine, considérant tout d'un coup la déplorable vie que ce nain promettait à sa chère fille, et ne pouvant soutenir une idée si terrible, tomba de sa hauteur sans connaissance et sans avoir eu la force de lui répondre un mot. Mais pendant qu'elle était ainsi, elle fut rapportée dans son lit bien proprement, avec les plus belles cornettes de nuit, et la fontange du meilleur air qu'elle eût mises de ses jours. La reine s'éveilla, et se souvint de ce qui lui était arrivé; elle n'en crut rien du tout; car, se trouvant dans son palais au milieu de ses dames, sa fille à ses côtés, il n'y avait guère d'apparence qu'elle eût été au désert, qu'elle y eût couru de si grands périls et que le nain l'en eût tirée à des conditions si dures que de lui donner Toute-Belle. Cependant ces cornettes d'une dentelle rare et le ruban l'étonnaient autant que le rêve qu'elle croyait avoir fait, et, dans l'excès de son inquiétude, elle tomba dans une mélancolie si extraordinaire, qu'elle ne pouvait presque plus ni parler, ni manger, ni dormir.

La princesse, qui l'aimait de tout son cœur, s'en inquiéta beaucoup; elle la supplia plusieurs fois de lui dire ce qu'elle avait, mais la reine, cherchant des prétextes, lui répondait tantôt que c'était l'effet de sa mauvaise santé, et tantôt que quelqu'un de ses voisins la menaçait d'une grande guerre. Toute-Belle voyait bien que ses réponses étaient plausibles, mais que dans le fond il y avait autre chose, et que la reine s'étudiait à le lui cacher. N'étant plus maîtresse de son inquiétude, elle prit la résolution d'aller trouver la fameuse fée du Désert, dont le savoir faisait grand bruit partout; elle avait aussi envie de lui demander son conseil pour demeurer fille ou pour se marier, car tout le monde la pressait fortement de choisir un époux : elle prit soin de pétrir elle-même le gâteau qui pouvait apaiser la fureur des lions, et, faisant semblant de se coucher le soir de bonne heure, elle sortit par un petit degré dérobé, le visage couvert d'un grand voile blanc qui tombait jusqu'à ses pieds, et ainsi seule, elle s'achemina vers la grotte où demeurait cette habile fée.

Mais, en arrivant à l'oranger fatal dont j'ai déjà parlé, elle le vit si couvert de fruits et de fleurs, qu'il lui prit envie d'en cueillir; elle posa sa corbeille par terre et prit des oranges qu'elle mangea : quand il fut question de retrouver sa corbeille et son gâteau, il n'y avait plus rien; elle s'inquiète, elle s'afflige et voit tout d'un coup auprès d'elle l'affreux petit nain dont j'ai déjà parlé. « Qu'avez-vous, la belle fille, qu'avez-vous à pleurer? lui dit-il. — Hélas! qui ne pleurerait? répondit-elle : j'ai perdu

mon panier et mon gâteau, qui m'étaient si nécessaires pour arriver à bon port chez la fée du désert. — Eh ! que lui voulez-vous, la belle fille? dit ce petit magot; je suis son parent, son ami, et pour le moins aussi habile qu'elle? — La reine ma mère, répliqua la princesse, est tombée depuis quelque temps dans une affreuse tristesse qui me fait tout craindre pour sa vie; j'ai dans l'esprit que j'en suis peut-être la cause, car elle souhaite de me marier; je vous avoue que je n'ai encore rien trouvé digne de moi; toutes ces raisons m'engagent à vouloir parler à la fée. — N'en prenez point la peine, princesse, lui dit le nain; je suis plus propre qu'elle à vous éclaircir sur ces choses.

« La reine votre mère a du chagrin de vous avoir promise en mariage. — La reine m'a promise ! dit-elle en l'interrompant. Ah ! sans doute vous vous trompez; elle me l'aurait dit, et j'y ai trop d'intérêt pour qu'elle m'engage sans mon consentement. — Belle princesse, lui dit le nain en se jetant tout d'un coup à ses genoux, je me flatte que ce choix ne vous déplaira point quand je vous aurai dit que c'est moi qui suis destiné à ce bonheur. — Ma mère vous veut pour son gendre ! s'écria Toute-Belle en reculant quelques pas; est-il une folie semblable à la vôtre? — Je me soucie fort peu, dit le nain en colère, de cet honneur : voici les lions qui s'approchent, en trois coups de dents ils m'auront vengé de votre injuste mépris. »



En même temps la pauvre princesse les entendit qui venaient avec de longs hurlements. «Que vais-je devenir? s'écria-t-elle. Quoi! je finirai donc

ainsi mes beaux jours! » Le méchant nain la regardait, et, riant dédaigneusement : « Vous aurez au moins la gloire de mourir fille, lui dit-il, et de ne pas mésallier votre éclatant mérite avec un misérable nain tel que moi. — De grâce, ne vous fâchez pas, lui dit la princesse en joignant ses belles mains, j'aimerais mieux épouser tous les nains de l'univers, que de périr d'une manière si affreuse. — Regardez-moi bien, princesse, avant que de me donner votre parole, répliqua-t-il, car je ne prétends pas vous surprendre. — Je vous ai regardé de reste, lui dit-elle, les lions approchent, ma frayeur augmente ; sauvez-moi, sauvez-moi ! ou la peur me fera mourir. »

Effectivement elle n'avait pas achevé ces mots qu'elle tomba évanouie; et, sans savoir comment, elle se trouva dans son lit avec le plus beau linge du monde, les plus beaux rubans, et une petite bague faite d'un seul cheveu roux, qui tenait si fort, qu'elle se serait plutôt arrachée la peau qu'elle ne l'aurait ôtée de son doigt.

Quand la princesse vit toutes ces choses, et qu'elle se souvint de ce qui s'était passé la nuit, elle tomba dans une mélancolie qui surprit et qui inquiéta toute la cour; la reine en fut plus alarmée que personne; elle lui demanda cent et cent fois ce qu'elle avait : elle s'opiniâtra à lui cacher son aventure. Enfin, les états du royaume, impatients de voir leur princesse mariée, s'assemblèrent et vinrent ensuite trouver la reine pour la prier de lui choisir au plus tôt un époux. Elle répliqua qu'elle ne demandait pas mieux, mais que sa fille y témoignait tant de répugnance, qu'elle leur conseillait de l'aller trouver et de la haranguer : ils y furent sur-le-champ. Toute-Belle avait bien rabattu de sa fierté depuis son aventure avec le nain jaune; elle ne comprenait pas de meilleur moyen, pour se tirer d'affaire, que de se marier à quelque grand roi, contre lequel ce petit magot ne serait pas en état de disputer une conquête si glorieuse. Elle répondit donc plus favorablement que l'on ne l'avait espéré, qu'encore qu'elle se fût estimée heureuse de rester fille toute sa vie, elle consentait à épouser le roi des Mines-d'Or : c'était un prince très-puissant et très-bien fait, qui l'aimait avec la dernière passion depuis quelques années, et qui, jusqu'alors n'avait pas eu lieu de se flatter d'aucun retour.

Il est aisé de juger de l'excès de sa joie lorsqu'il apprit de si charmantes nouvelles, et de la fureur de tous ses rivaux, de perdre pour toujours une espérance qui nourrissait leur passion; mais Toute-Belle ne pouvait pas épouser vingt rois; elle avait eu même bien de la peine

d'en choisir un, car sa vanité ne se démentait point, et elle était fort persuadée que personne au monde ne pouvait lui être comparable.

L'on prépara toutes les choses nécessaires pour la plus grande fête de l'univers : le roi des Mines-d'Or fit venir des sommes si prodigieuses que toute la mer était couverte des navires qui les apportaient; l'on envoya dans les cours les plus polies et les plus galantes, et particulièrement à celle de France, pour avoir ce qu'il y avait de plus rare, afin de parer la princesse ; elle avait moins besoin qu'une autre des ajustements qui relèvent la beauté; la sienne était si parfaite, qu'il ne s'y pouvait rien ajouter, et le roi des Mines-d'Or, se voyant sur le point d'être heureux, ne quittait plus cette charmante princesse.

L'intérêt qu'elle avait à le connaître l'obligea de l'étudier avec soin; elle lui découvrit tant de mérite, tant d'esprit, des sentiments si vifs et si délicats, enfin une si belle âme dans un corps si parfait, qu'elle commença de ressentir pour lui une partie de ce qu'il ressentait pour elle. Quels heureux moments pour l'un et pour l'autre, lorsque, dans les plus beaux jardins du monde, ils se trouvaient en liberté de se découvrir toute leur tendresse ! ces plaisirs étaient souvent secondés par ceux de la musique. Le roi, toujours galant et amoureux, faisait des vers et des chansons pour la princesse : en voici une qu'elle trouva fort agréable :

Ces bois, en vous voyant, sont parés de feuillages,
Et ces prés font briller leurs charmantes couleurs.
Le zéphyr sous vos pas fait éclore les fleurs,
Les oiseaux amoureux redoublent leurs ramages;
Dans ce charmant séjour
Tout rit, tout reconnaît la fille de l'Amour.

L'on était au comble de la joie; les rivaux du roi, désespérés de sa bonne fortune, avaient quitté la cour; ils étaient retournés chez eux accablés de la plus vive douleur, ne pouvant être témoins du mariage de Toute-Belle; ils lui dirent adieu d'une manière si touchante, qu'elle ne put s'empêcher de les plaindre. « Ah ! madame, lui dit le roi des Mines-d'Or, quel larcin me faites-vous aujourd'hui ! Vous accordez votre pitié à des amants qui sont trop payés de leurs peines par un seul de vos regards. — Je serais fâchée, répliqua Toute-Belle, que vous fussiez insensible à la compassion que j'ai témoignée aux princes qui me perdent pour toujours : c'est une preuve de votre délicatesse dont je vous tiens compte ; mais, seigneur, leur état est si différent du vôtre ! vous devez

être si content de moi! ils ont si peu de sujet de s'en louer, que vous ne devez pas pousser plus loin votre jalousie. » Le roi des Mines-d'Or, tout confus de la manière obligeante dont la princesse prenait une chose qui pouvait la chagriner, se jeta à ses pieds, et, lui baisant les mains, il lui demanda mille fois pardon.

Enfin, ce jour tant attendu et tant souhaité arriva : tout étant prêt pour les noces de Toute-Belle, les instruments et les trompettes annoncèrent par toute la ville cette grande fête; l'on tapissa les rues, elles furent jonchées de fleurs; le peuple en foule accourut dans la grande place du palais; la reine, ravie, s'était à peine couchée, et elle se leva plus matin que l'aurore, pour donner les ordres nécessaires et pour choisir les pierreries dont la princesse devait être parée; ce n'était que diamants jusqu'à ses souliers; ils en étaient faits; sa robe, de brocart d'argent, était chamarrée d'une douzaine de rayons du soleil que l'on avait achetés bien cher; mais aussi rien n'était plus brillant, et il n'y avait que la beauté de cette princesse qui pût être plus éclatante; une riche couronne ornait sa tête, ses cheveux flottaient jusques à ses pieds, et la majesté de sa taille se faisait distinguer au milieu de toutes les dames qui l'accompagnaient. Le roi des Mines-d'Or n'était pas moins accompli ni moins magnifique : sa joie paraissait sur son visage et dans toutes ses actions; personne ne l'abordait qui ne s'en retournât chargé de ses libéralités; car il avait fait arranger autour de la salle des festins mille tonneaux remplis d'or, et de grands sacs de velours en broderie de perles, que l'on remplissait de pistoles; chacun en pouvait tenir cent mille, on les donnait indifféremment à ceux qui tendaient la main; de sorte que cette petite cérémonie, qui n'était pas une des moins utiles et des moins agréables de la noce, y attira beaucoup de personnes qui étaient peu sensibles à tous les autres plaisirs.

La reine et la princesse s'avançaient pour sortir avec le roi, lorsqu'elles virent entrer, dans une longue galerie où elles étaient, deux gros coqs d'Inde qui traînaient une boîte fort mal faite; il venait derrière eux une grande vieille dont l'âge avancé et la décrépitude ne surprirent pas moins que son extrême laideur; elle s'appuyait sur une béquille; elle avait une fraise de taffetas noir, un chaperon de velours rouge, un vertugadin en guenille; elle fit trois tours avec les coqs d'Inde, sans dire une parole, puis, s'arrêtant au milieu de la galerie et branlant sa béquille d'une manière menaçante : « Oh! oh! reine! oh! oh! princesse! s'écria-t-elle, vous prétendez donc fausser impunément la parole que

vous avez donnée à mon ami le Nain jaune; je suis la fée du Désert; sans lui, sans son oranger, ne savez-vous pas que mes grands lions vous auraient dévorées? L'on ne souffre pas, dans le royaume de féerie, de telles insultes; songez promptement à ce que vous voulez faire, car je jure par mon escoffion que vous l'épouserez, ou que je brûlerai ma béquille.

« Ah! princesse, dit la reine en pleurant, qu'est-ce que j'apprends? qu'avez-vous promis? — Ah! ma mère, répliqua douloureusement Toute-Belle, qu'avez-vous promis vous-même? » Le roi des Mines-d'Or, indigné de ce qui se passait et que cette méchante vieille vînt s'opposer à sa félicité, s'approcha d'elle l'épée à la main, et la portant à sa gorge : « Malheureuse, lui dit-il, éloigne-toi de ces lieux pour jamais, ou la perte de ta vie me vengera de ta malice. »

Il eut à peine prononcé ces mots que le dessus de la boîte sauta jusques au plancher avec un bruit affreux, et l'on en vit sortir le Nain jaune monté sur un gros chat d'Espagne qui vint se mettre entre la fée du Désert et le roi des Mines-d'Or. « Jeune téméraire, lui dit-il, ne pense pas outrager cette illustre fée; c'est à moi seul que tu as affaire; je suis ton rival, je suis ton ennemi; l'infidèle princesse qui veut se donner à toi m'a donné sa parole et reçu la mienne; regarde si elle n'a pas une bague d'un de mes cheveux; tâche de la lui ôter, et tu verras, par ce petit essai que ton pouvoir est moindre que le mien. — Misérable monstre, lui dit le roi, as-tu bien la témérité de te dire l'adorateur de cette divine princesse et de prétendre à une possession si glorieuse? Songes-tu que tu es un magot dont la hideuse figure fait mal aux yeux, et que je t'aurais déjà ôté la vie si tu étais digne d'une mort si glorieuse. » Le nain jaune, offensé jusqu'au fond de l'âme, appuya l'éperon dans le ventre de son chat qui commença un miaulis épouvantable, et, sautant deçà et delà, il faisait peur à tout le monde, hors au brave roi, qui serrait le nain de près, quand il tira un large coutelas dont il était armé, et, défiant le roi au combat, il descendit dans la place du palais avec un bruit étrange.

Le roi, courroucé, le suivit à grands pas. A peine furent-ils vis-à-vis l'un de l'autre et toute la cour sur des balcons, que le soleil, devenant tout d'un coup aussi rouge que s'il eût été ensanglanté, il s'obscurcit à tel point qu'à peine se voyait-on; le tonnerre et les éclairs semblaient vouloir abîmer le monde, et les deux coqs d'Inde parurent aux côtés du mauvais nain comme deux géants plus hauts que des montagnes, qui jetaient le feu par la bouche et par les yeux avec une telle abondance, que l'on eût cru que c'était une fournaise ardente. Toutes ces choses n'auraient

point été capables d'effrayer le cœur magnanime du jeune monarque ; il marquait une intrépidité dans ses regards et dans ses actions qui rassurait tous ceux qui s'intéressaient à sa conservation et qui embarrassaient peut-être bien le nain jaune ; mais son courage ne fut pas à l'épreuve de l'état où il aperçut sa chère princesse, lorsqu'il vit la fée du Désert coiffée en Tisiphone, sa tête couverte de longs serpents, montée sur un griffon ailé, armée d'une lance dont elle la frappa si rudement, qu'elle la fit tomber entre les bras de la reine toute baignée de son sang. Cette tendre mère, plus blessée du coup que sa fille ne l'avait été, poussa des cris et fit des plaintes que l'on ne peut représenter. Le roi perdit alors son courage et sa raison ; il abandonna le combat et courut vers la princesse pour la secourir ou pour expirer avec elle ; mais le Nain jaune ne lui laissa pas le temps de s'en approcher : il s'élança avec son chat espagnol dans le balcon où elle était ; il l'arracha des mains de la reine et de celles de toutes ses dames, puis, sautant sur le toit du palais, il disparut avec sa proie.

Le roi, confus et immobile, regardait avec le dernier désespoir une aventure si extraordinaire et à laquelle il était assez malheureux de ne pouvoir apporter aucun remède, quand, pour comble de disgrâce, il sentit que ses yeux se couvraient, qu'ils perdaient la lumière, et que quelqu'un d'une force extraordinaire l'emportait dans le vaste espace de l'air. Que de disgrâces ! Amour ! cruel amour ! est-ce ainsi que tu traites ceux qui te reconnaissent pour leur vainqueur ?

Cette mauvaise fée du Désert, qui était venue avec le Nain jaune, pour le seconder dans l'enlèvement de la princesse, eut à peine vu le roi des Mines-d'Or, que son cœur barbare, devenant sensible au mérite de ce jeune prince, elle en voulut faire sa proie, et l'emporta au fond d'une affreuse caverne, où elle le chargea des chaînes qu'elle avait attachées à un rocher ; elle espérait que la crainte d'une mort prochaine lui ferait oublier Toute-Belle, et l'engagerait de faire ce qu'elle voudrait. Dès qu'elle fut arrivée, elle lui rendit la vue, sans lui rendre la liberté, et, empruntant de l'art de féerie les grâces et les charmes que la nature lui avait déniés, elle parut devant lui comme une aimable nymphe que le hasard conduisait dans ces lieux.

« Que vois-je ! s'écria-t-elle ! quoi, c'est vous, prince charmant ! quelle infortune vous accable et vous retient dans un si triste séjour ? » Le roi, déçu par des apparences si trompeuses, lui répliqua : « Hélas, belle nymphe, j'ignore ce que me veut la furie infernale qui m'a conduit ici ;

bien qu'elle m'ait ôté l'usage de mes yeux lorsqu'elle m'a enlevé, et qu'elle n'ait point paru depuis, je n'ai pas laissé de reconnaître, au son de sa voix, que c'est la fée du Désert. — Ah! seigneur, s'écria la fausse nymphe, si vous êtes entre les mains de cette femme, vous n'en sortirez point qu'après l'avoir épousée; elle a fait ce tour à plus d'un héros, et c'est la personne du monde la moins traitable sur ses entêtements. » Pendant qu'elle feignait de prendre beaucoup de part à l'affliction du roi, il aperçut les pieds de la nymphe, qui étaient semblables à ceux d'un griffon; c'était toujours à cela qu'on reconnaissait la fée dans ses différentes métamorphoses; car, à l'égard de ce griffonnage, elle ne pouvait le changer.

Le roi n'en témoigna rien, et, lui parlant sur un ton de confidence : « Je ne sens aucune aversion, lui dit-il, pour la fée du Désert; mais il ne m'est pas supportable qu'elle protége le Nain jaune contre moi, et qu'elle me tienne enchaîné comme un criminel. Que lui ai-je fait? j'ai aimé une princesse charmante; mais si elle me rend ma liberté, je sens bien que la reconnaissance m'engagera à n'aimer qu'elle. — Parlez-vous sincèrement? lui dit la nymphe déçue. — N'en doutez pas, répliqua le roi, je ne sais point l'art de feindre, et je vous avoue qu'une fée peut flatter davantage ma vanité qu'une simple princesse; mais quand je devrais mourir d'amour pour elle, je lui témoignerai toujours de la haine, jusqu'à ce que je sois maître de ma liberté. »

La fée du Désert, trompée par ces paroles, prit la résolution de transporter le roi dans un lieu aussi agréable que cette solitude était affreuse, de manière que, l'obligeant à monter dans son chariot où elle avait attaché des cygnes au lieu de chauves-souris, qui le conduisaient ordinairement, elle vola d'un pôle à l'autre.

Mais que devint ce prince, lorsqu'en traversant ainsi le vaste espace de l'air, il aperçut sa chère princesse dans un château tout d'acier, dont les murs, frappés par les rayons du soleil, faisaient des miroirs ardents qui brûlaient tous ceux qui voulaient en approcher; elle était dans un bocage, couchée sur le bord d'un ruisseau; une de ses mains sous sa tête, et de l'autre elle semblait essuyer ses larmes; comme elle levait les yeux vers le ciel pour lui demander quelque secours, elle vit passer le roi avec la fée du Désert, qui, ayant employé l'art de féerie où elle était experte pour paraître belle aux yeux du jeune monarque, parut en effet à ceux de la princesse la plus merveilleuse personne du monde. « Quoi! s'écria-t-elle, ne suis-je donc pas assez malheureuse

dans cet inaccessible château où l'affreux Nain jaune m'a transportée? Faut-il que, pour comble de disgrâce, le démon de la jalousie vienne me persécuter? Faut-il que, par une aventure si extraordinaire, j'apprenne l'infidélité du roi des Mines-d'Or? Il a cru, en me perdant de vue, être affranchi de tous les serments qu'il m'a faits. Mais qui est cette redoutable rivale dont la fatale beauté surpasse la mienne? »

Pendant qu'elle parlait ainsi, l'amoureux roi ressentait une peine mortelle de s'éloigner avec tant de vitesse du cher objet de ses vœux. S'il avait moins connu le pouvoir de la fée, il aurait tout tenté pour se séparer d'elle, en lui donnant la mort, ou par quelque autre moyen que son amour et son courage lui auraient fourni. Mais que faire contre une personne si puissante? Il n'y avait que le temps et l'adresse qui pussent le retirer de ses mains.

La fée avait aperçu Toute-Belle, et cherchait dans les yeux du roi à pénétrer l'effet que cette vue aurait produit sur son cœur. « Personne ne peut mieux que moi vous apprendre, lui dit-il, ce que vous voulez savoir; la rencontre imprévue d'une princesse malheureuse, et pour laquelle j'avais de l'attachement avant d'en prendre pour vous, m'a un peu ému; mais vous êtes si fort au-dessus d'elle dans mon esprit, que j'aimerais mieux mourir que de vous faire une infidélité. — Ah! prince, lui dit-elle, puis-je me flatter de vous avoir inspiré des sentiments si avantageux en ma faveur? — Le temps vous en convaincra, madame, lui dit-il; mais si vous vouliez me convaincre que j'ai quelque part dans vos bonnes grâces, ne me refusez point votre secours pour Toute-Belle. — Pensez-vous à ce que vous me demandez? lui dit la fée en fronçant le sourcil et le regardant de travers. Vous voulez que j'emploie ma science contre le Nain jaune, qui est mon meilleur ami; que je retire de ses mains une orgueilleuse princesse que je ne puis regarder que comme ma rivale! »

Le roi soupira sans rien répondre. Qu'aurait-il répondu à cette pénétrante personne?

Ils arrivèrent dans une vaste prairie émaillée de mille fleurs différentes; une profonde rivière l'entourait, et plusieurs ruisseaux de fontaine coulaient doucement sous des arbres touffus, où l'on trouvait une fraîcheur éternelle; on voyait dans l'éloignement s'élever un superbe palais dont les murs étaient de transparentes émeraudes. Aussitôt que les cygnes qui conduisaient la fée se furent abaissés sous un portique dont le pavé était de diamant et les voûtes de rubis, il parut de tous côtés

mille belles personnes qui vinrent la recevoir avec de grandes acclamations de joie; elles chantaient ces paroles :

Quand l'Amour veut d'un cœur remporter la victoire,
On fait pour résister des efforts superflus,
On ne fait qu'augmenter sa gloire :
Les plus puissants vainqueurs sont les premiers vaincus.

La fée du Désert était ravie d'entendre chanter ses amours ; elle conduisit le roi dans le plus superbe appartement qui se soit jamais vu de mémoire de fée, et elle l'y laissa quelques moments pour qu'il ne se crût pas absolument captif. Il se douta bien qu'elle ne s'éloignait guère et qu'en quelque lieu caché elle observait ce qu'il faisait ; cela l'obligea de s'approcher d'un grand miroir, et, s'adressant à lui : « Fidèle conseiller, lui dit-il, permets que je voie ce que je peux faire pour me rendre agréable à la charmante fée du Désert, car l'envie que j'ai de lui plaire m'occupe sans cesse. » Aussitôt il se peigna, se poudra, se mit une mouche, et, voyant sur une table un habit plus magnifique que le sien, il le mit en diligence.

La fée entra, si transportée de joie qu'elle ne pouvait la modérer. « Je vous tiens compte, lui dit-elle, des soins que vous prenez pour me plaire, vous en avez trouvé le secret, même sans le chercher ; jugez donc, seigneur, s'il vous sera difficile, lorsque vous le voudrez ! »

Le roi, qui avait des raisons pour dire des douceurs à la vieille fée, ne les épargna pas, et il en obtint insensiblement la liberté de s'aller promener le long du rivage de la mer. Elle l'avait rendue par son art si terrible et si orageuse, qu'il n'y avait point de pilote assez hardi pour naviguer dessus ; ainsi elle ne devait rien craindre de la complaisance qu'elle avait pour son prisonnier. Il sentit quelque soulagement à ses peines de pouvoir rêver seul, sans être interrompu par sa méchante geôlière.

Après avoir marché assez longtemps sur le sable, il se baissa et écrivit ces vers avec une canne qu'il tenait à la main :

Enfin je puis en liberté
Adoucir mes douleurs par un torrent de larmes.
Hélas ! je ne vois plus les charmes
De l'adorable objet qui m'avait enchanté.
Toi qui rends aux mortels ce bord inaccessible,

Mer orageuse, mer terrible,
Que poussent les vents furieux
Tantôt jusqu'aux enfers et tantôt jusqu'aux cieux,
Mon cœur est encor moins paisible
Que tu ne parais à mes yeux,
Toute-Belle ! ô destin barbare !
Je perds l'objet de mon amour.
O ciel! dont l'arrêt m'en sépare,
Pourquoi diffères-tu de me ravir le jour?
Divinités des ondes,
Vous avez de l'amour ressenti le pouvoir ;
Sortez de vos grottes profondes,
Secourez un amant réduit au désespoir.

Comme il écrivait, il entendit une voix qui attira malgré lui toute son attention, et, voyant que les flots grossissaient, il regardait de tous côtés, lorsqu'il aperçut une femme d'une beauté extraordinaire ; son corps n'était couvert que par ses longs cheveux, qui, doucement agités des zéphyrs, flottaient sur l'onde. Elle tenait un miroir dans l'une de ses mains et un peigne dans l'autre ; une longue queue de poisson avec des nageoires terminait son corps. Le roi demeura bien surpris d'une ren-



contre si extraordinaire. Dès qu'elle fut à portée de lui parler, elle lui dit : « Je sais le triste état où vous êtes réduit par l'éloignement de votre princesse et par la bizarre passion que la fée du Désert a prise pour vous. Si vous voulez, je vous tirerai de ce lieu fatal, où vous languirez peut-être encore plus de trente ans. » Le roi ne savait que répondre à

cette proposition : ce n'était pas manque d'envie de sortir de captivité, mais il craignait que la fée du Désert n'eût emprunté cette figure pour le décevoir. Comme il hésitait, la sirène, qui devina ses pensées, lui dit : « Ne croyez pas que ce soit un piége que je vous tends; je suis de trop bonne foi pour vouloir servir vos ennemis. Le procédé de la fée du Désert et celui du Nain jaune m'ont aigrie contre eux; je vois tous les jours votre infortunée princesse; sa beauté et son mérite me font une égale pitié, et, je vous le répète encore, si vous avez de la confiance en moi, je vous sauverai. — J'en ai une si parfaite, s'écria le roi, que je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. Mais, puisque vous avez vu ma princesse, apprenez-moi de ses nouvelles. — Nous perdrions trop de temps à nous entretenir, lui dit-elle; venez avec moi, je vais vous porter au château d'acier, et laisser sur ce rivage une figure qui vous ressemblera si fort, que la fée en sera la dupe. »

Elle coupa aussitôt des joncs marins, elle en fit un gros paquet, et soufflant trois fois dessus, elle leur dit : « Joncs marins, mes amis, je vous ordonne de rester étendus sur le sable sans en partir, jusqu'à ce que la fée du Désert vous vienne enlever. » Les joncs parurent couverts de peau, et si semblables au roi des Mines-d'Or, qu'il n'avait jamais vu une chose si surprenante; ils étaient vêtus d'un habit comme le sien; ils étaient pâles et défaits, comme s'il se fût noyé; en même temps, la bonne sirène fit asseoir le roi sur sa grande queue de poisson, et tous les deux voguèrent en pleine mer avec une égale satisfaction.

« Je veux bien à présent, lui dit-elle, vous apprendre que, lorsque le méchant Nain jaune eut enlevé Toute-Belle, il la mit, malgré la blessure que la fée du Désert lui avait faite, en trousse derrière lui sur son terrible chat d'Espagne; elle perdait tant de sang et elle était si troublée de cette aventure, que ses forces l'abandonnèrent : elle resta évanouie pendant tout le chemin; mais le Nain jaune ne voulut point s'arrêter pour la secourir qu'il ne se vît en sûreté dans son terrible palais d'acier. Il y fut reçu par les plus belles personnes du monde, qu'il y avait transportées. Chacune à l'envi lui marqua son empressement pour servir la princesse; elle fut mise dans un lit de drap d'or, chamarré de perles plus grosses que des noix. « Ah! s'écria le roi des Mines-d'Or en interrompant la sirène, il l'a épousée; je pâme! je me meurs! — Non, lui dit-elle, seigneur, rassurez-vous; la fermeté de Toute-Belle l'a garantie des violences de cet affreux nain. — Achevez donc! dit le roi. — Qu'ai-je à vous dire davantage? continua la sirène. Elle était dans le bois lorsque vous avez passé;

elle vous a vu avec la fée du Désert ; elle était si fardée, qu'elle lui a paru d'une beauté supérieure à la sienne ; son désespoir ne se peut comprendre, elle croit que vous l'aimez. — Elle croit que je l'aime ! justes dieux ! s'écria le roi, dans quelle fatale erreur est-elle tombée, et que dois-je faire pour l'en détromper? — Consultez votre cœur, répliqua la sirène avec un gracieux sourire ; lorsque l'on est fortement engagé, l'on n'a pas besoin de conseils. » En achevant ces mots, ils arrivèrent au château d'acier ; le côté de la mer était le seul endroit que le Nain jaune n'avait pas revêtu de ces formidables murs qui brûlaient tout le monde.

« Je sais fort bien, dit la sirène au roi, que Toute-Belle est au bord de la même fontaine où vous la vîtes en passant ; mais comme vous aurez des ennemis à combattre avant que d'y arriver, voici une épée avec laquelle vous pouvez tout entreprendre et affronter les plus grands périls, pourvu que vous ne la laissiez pas tomber. Adieu, je vais me retirer sous le rocher que vous voyez. Si vous avez besoin de moi pour vous conduire plus loin avec votre chère princesse, je ne vous manquerai pas, car la reine sa mère est ma meilleure amie, et c'est pour la servir que je suis venue vous chercher. » En achevant ces mots, elle donna au roi une épée faite d'un seul diamant ; les rayons du soleil brillent moins : il en comprit toute l'utilité, et, ne pouvant trouver de termes assez forts pour lui marquer sa reconnaissance, il la pria d'y vouloir suppléer en imaginant ce qu'un cœur bien fait est capable de ressentir pour de si grandes obligations.

Il faut dire quelque chose de la fée du Désert. Comme elle ne vit point revenir son aimable amant, elle se hâta de l'aller chercher ; elle fut sur le rivage avec cent filles de sa suite, toutes chargées de présents magnifiques pour le roi. Les unes portaient de grandes corbeilles remplies de diamants ; les autres des vases d'or d'un travail merveilleux ; plusieurs de l'ambre gris, du corail et des perles ; d'autres avaient sur leur tête des ballots d'étoffe d'une richesse inconcevable ; quelques autres encore des fruits, des fleurs, et jusqu'à des oiseaux. Mais que devint la fée, qui marchait après cette galante et nombreuse troupe, lorsqu'elle aperçut les joncs marins, si semblables au roi des Mines-d'Or, que l'on n'y reconnaissait aucune différence. A cette vue, frappée d'étonnement et de la plus vive douleur, elle jeta un cri si épouvantable qu'il pénétra les cieux, fit trembler les monts, et retentit jusqu'aux enfers. Mégère furieuse, Alecto, Tisiphone, ne sauraient prendre des figures plus redoutables que celle qu'elle prit. Elle se jeta sur le corps du roi, elle pleura, elle hurla,

elle mit en pièces cinquante des plus belles personnes qui l'avaient accompagnée, les immolant aux mânes de ce cher défunt. Ensuite elle appela onze de ses sœurs qui étaient fées comme elle, les priant de lui aider à faire un superbe mausolée à ce jeune héros. Il n'y en eut pas une qui ne fût la dupe des joncs marins. Cet événement est assez propre à surprendre, car les fées savaient tout ; mais l'habile sirène en savait encore plus qu'elles.

Pendant qu'elles fournissaient le porphyre, le jaspe, l'agate et le marbre, les statues, les devises, l'or et le bronze, pour immortaliser la mémoire du roi qu'elles croyaient mort, il remerciait l'aimable sirène, la conjurant de lui accorder sa protection ; elle s'y engagea de la meilleure grâce du monde et disparut à ses yeux. Il n'eut plus rien à faire qu'à s'avancer vers le château d'acier.

Ainsi guidé par son amour, il marcha à grands pas, regardant d'un œil curieux s'il apercevrait son adorable princesse; mais il ne fut pas longtemps sans occupation : quatre sphinx terribles l'environnèrent, et, jetant sur lui leurs griffes aiguës, ils l'auraient mis en pièces si l'épée de diamant n'avait commencé à lui être aussi utile que la sirène l'avait prédit. Il la fit à peine briller aux yeux de ces monstres qu'ils tombèrent sans force à ses pieds; il donna à chacun un coup mortel, puis, s'avançant encore, il trouva six dragons couverts d'écailles plus difficiles à pénétrer que le fer. Quelque effrayante que fût cette rencontre, il demeura intrépide, et, se servant de sa redoutable épée, il n'y en eut pas un qu'il ne coupât par la moitié; il espérait avoir surmonté les plus grandes difficultés, quand il lui en survint une bien embarrassante. Vingt-quatre nymphes belles et gracieuses vinrent à sa rencontre, tenant de longues guirlandes de fleurs dont elles lui fermaient le passage. « Où voulez-vous aller, seigneur? lui dirent-elles. Nous sommes commises à la garde de ces lieux ; si nous vous laissions passer, il en arriverait à vous et à nous des malheurs infinis; de grâce, ne vous opiniâtrez point, voudriez-vous tremper votre main victorieuse dans le sang de vingt-quatre filles innocentes qui ne vous ont jamais causé de déplaisir ? » Le roi, à cette vue, demeura interdit et en suspens ; il ne savait à quoi se résoudre : lui qui faisait profession de respecter le beau sexe et d'en être le chevalier à toute outrance, il fallait que, dans cette occasion, il se portât à le détruire ; mais une voix qu'il entendit le fortifia tout d'un coup. « Frappe! frappe! n'épargne rien, lui dit cette voix, ou tu perds ta princesse pour jamais. »

En même temps, sans rien répondre à ces nymphes, il se jette au milieu d'elles, rompt leurs guirlandes, les attaque sans nul quartier, et les dissipe en un moment; c'était un des derniers obstacles qu'il devait trouver. Il entra dans le petit bois où il avait vu Toute-Belle : elle y était au bord de la fontaine, pâle et languissante. Il l'aborde en tremblant; il veut se jeter à ses pieds; mais elle s'éloigne de lui avec autant de vitesse et d'indignation que s'il avait été le Nain jaune. « Ne me condamnez pas sans m'entendre, madame, lui dit-il; je ne suis ni infidèle ni coupable; je suis un malheureux qui vous ai déjà déplu sans le vouloir. — Ah! barbare, s'écria-t elle, je vous ai vu traverser les airs avec une personne d'une beauté extraordinaire : est-ce malgré vous que vous faisiez ce voyage? — Oui, princesse, lui dit-il, c'était malgré moi. La méchante fée du Désert ne s'est pas contentée de m'enchaîner à un rocher, elle m'a enlevé dans son char jusqu'à un des bouts de la terre, où je serais encore à languir, sans le secours inespéré d'une sirène bienfaisante qui m'a conduit jusqu'ici. Je viens, ma princesse, pour vous arracher des indignes mains qui vous retiennent captive; ne refusez pas le secours du plus fidèle de tous les amants. » Il se jeta à ses pieds, et, l'arrêtant par sa robe, il laissa malheureusement tomber sa redoutable épée. Le Nain jaune, qui se tenait caché sous une laitue, ne la vit pas plutôt hors de la main du roi, qu'en connaissant tout le pouvoir, il se jeta dessus et s'en saisit.

La princesse poussa un cri terrible en apercevant le nain; mais ses plaintes ne servirent qu'à aigrir ce petit monstre : avec deux mots de son grimoire il fit paraître deux géants qui chargèrent le roi de chaînes et de fers. « C'est à présent, dit le nain, que je suis maître de la destinée de mon rival; mais je lui veux bien accorder la vie et la liberté de partir de ces lieux, pourvu que, sans différer, vous consentiez à m'épouser.— Ah! que je meure plutôt mille fois! s'écria l'amoureux roi.— Que vous mouriez, hélas! dit la princesse; seigneur, est-il rien de si terrible? — Que vous deveniez la victime de ce monstre, répliqua le roi, est-il rien de si affreux? — Mourons donc ensemble! continua-t-elle. — Laissez-moi, ma princesse, la consolation de mourir pour vous. — Je consens plutôt, dit-elle au nain, à ce que vous souhaitez. — A mes yeux! reprit le roi, à mes yeux vous en ferez votre époux! cruelle princesse! la vie me serait odieuse! — Non, dit le Nain jaune, ce ne sera point à tes yeux que je deviendrai son époux; un rival aimé m'est trop redoutable. »

En achevant ces mots, malgré les cris et les pleurs de Toute-Belle, il

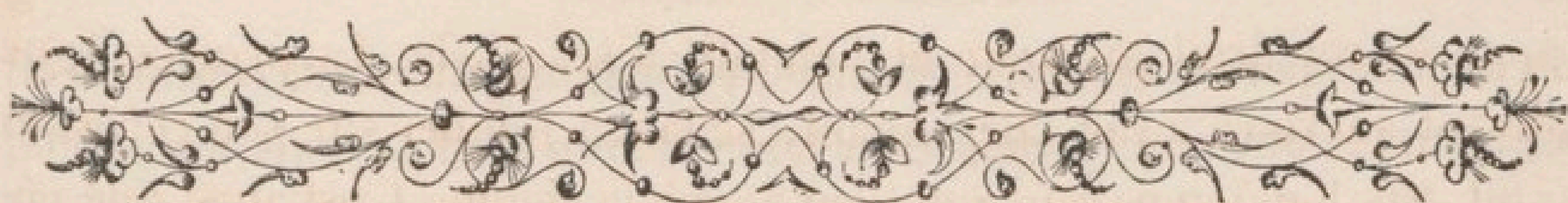
frappa le roi droit au cœur et l'étendit à ses pieds. La princesse, ne pouvant survivre à son cher amant, se laissa tomber sur son corps, et ne fut pas longtemps sans unir son âme à la sienne. C'est ainsi que périrent ces illustres infortunés, sans que la sirène y pût apporter aucun remède, car la force du charme était dans l'épée de diamant.



Le méchant nain aima mieux voir la princesse privée de vie que de la voir entre les bras d'un autre; et la fée du Désert, ayant appris cette aventure, détruisit le mausolée qu'elle avait élevé, concevant autant de haine pour la mémoire du roi des Mines-d'Or qu'elle avait conçu de passion pour sa personne. La secourable sirène, désolée d'un si grand malheur, ne put rien obtenir du destin que de les métamorphoser en palmiers. Ces deux corps si parfaits devinrent deux beaux arbres; conservant toujours un amour fidèle l'un pour l'autre, ils se caressent de leurs branches entrelacées, et immortalisent leurs feux par leur tendre union.

MORALITÉ

Tel qui promet dans le naufrage
Une hécatombe aux immortels,
Ne va pas seulement embrasser leurs autels
Quand il se voit sur le rivage.
Chacun promet dans le danger;
Mais le danger de Toute-Belle
T'apprend à ne point t'engager
Si ton cœur aux serments ne peut être fidèle.



SERPENTIN-VERT



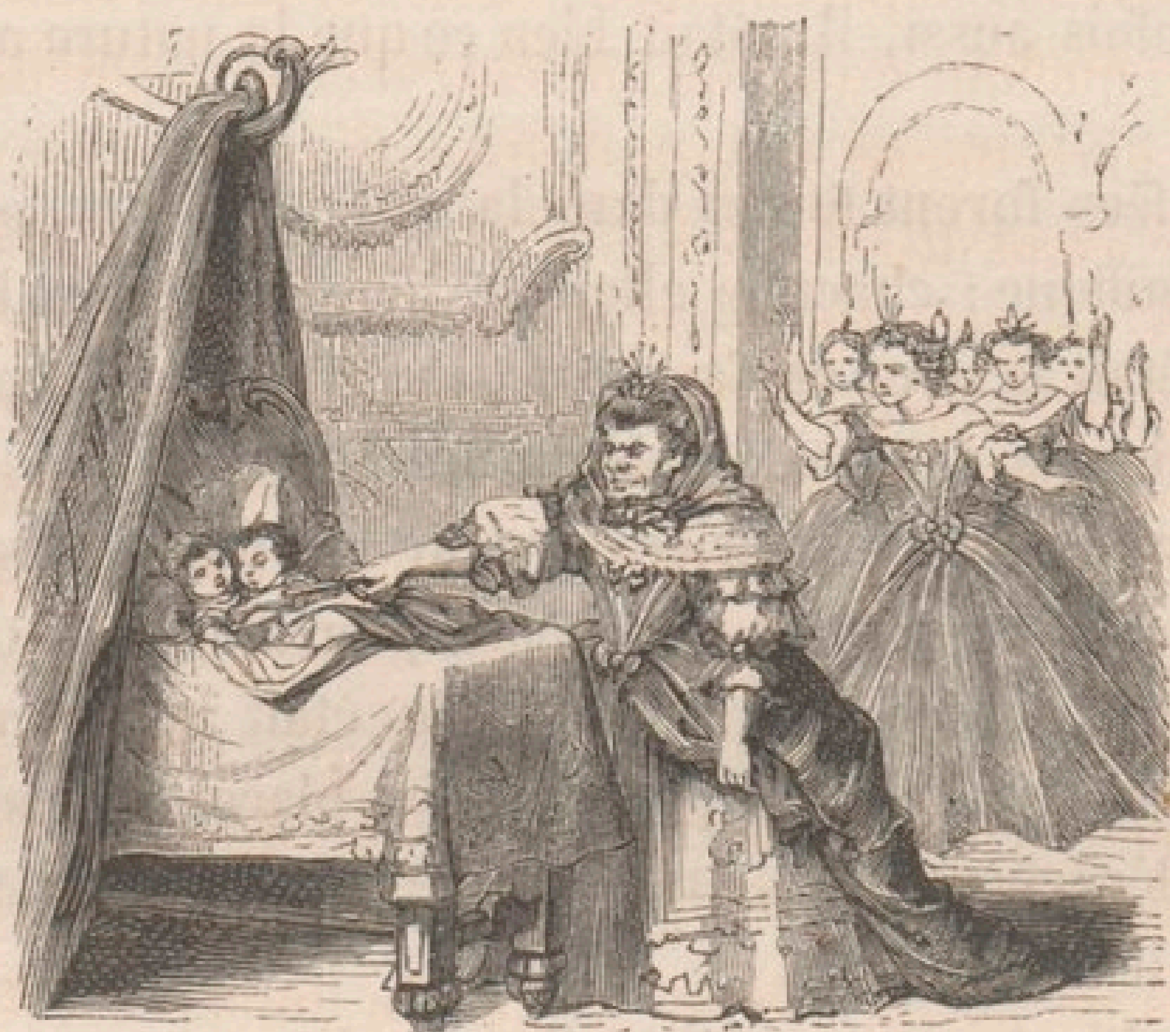
Il y avait une fois une grande reine, qui, étant accouchée de deux filles jumelles, convia douze fées du voisinage à les venir voir et à les douer, comme c'était la coutume en ce temps-là, coutume très-commode ; car le pouvoir des fées raccommodait presque toujours ce que la nature avait gâté ; mais, quelquefois aussi, il gâtait bien ce que la nature avait le mieux fait.

Quand les fées furent toutes dans la salle du festin, on leur servit un repas magnifique ; chacune allait se placer à table, lorsque Magotine entra ; c'était la sœur de Carabosse, qui n'était pas moins méchante qu'elle. La reine, à cette vue, frissonna, craignant quelque désastre, parce qu'elle ne l'avait point priée de venir à la fête ; mais, cachant son inquiétude avec soin, elle fut elle-même querir un fauteuil de velours vert en broderie de saphirs ; comme elle était la doyenne des fées, toutes les autres se rangèrent pour lui faire place, et chacune se disait à l'oreille : « Dépêchons-nous, ma sœur, de douer les petites princesses, afin de prévenir Magotine. »

Lorsqu'on lui présenta un fauteuil, elle dit rudement qu'elle n'en voulait point, et qu'elle était assez grande pour manger debout ; mais elle se trompa, car, la table étant un peu haute, elle ne la voyait seulement pas, tant elle était petite ; elle en eut un dépit qui augmenta encore sa mauvaise humeur. « Madame, lui dit la reine, je vous supplie de vous mettre à table. — Si vous aviez eu envie de m'avoir, répliqua la fée, vous m'auriez priée comme les autres. Il ne faut à votre cour

que de jolies personnes, bienfaisantes, et bien magnifiques, comme sont mes sœurs; pour moi, je suis trop laide et trop vieille; mais, avec cela, je n'ai pas moins de pouvoir qu'elles; et, sans me vanter, j'en ai eu peut-être davantage. » Toutes les fées la pressèrent tant de se mettre à table, qu'elle y consentit. On posa d'abord une corbeille d'or, et dedans douze bouquets de pierreries; les premières venues prirent chacune le leur, de sorte qu'il n'en resta point pour Magotine; elle se mit à grommeler entre ses dents. La reine courut à son cabinet, et lui apporta une cassette de peau d'Espagne parfumée, couverte de rubis, toute remplie de diamants; elle la supplia de les recevoir; mais Magotine secoua la tête, et lui dit : « Gardez vos bijoux, madame, j'en ai de reste; je venais seulement pour voir si vous aviez pensé à moi; vous m'avez fort négligée. » Là-dessus, elle donna un coup de baguette sur la table, et toutes les viandes dont elle était chargée se changèrent en serpents fricassés. Les fées en eurent tant d'horreur, qu'elles jetèrent leur serviette et quittèrent le festin.

Pendant qu'elles s'entretenaient du mauvais tour que Magotine venait de leur faire, cette barbare petite fée s'approcha du berceau où les



princesses étaient enveloppées de langes de drap d'or, et les plus jolies du monde. « Je te doue, dit-elle, promptement, d'être parfaite en laideur. » Elle allait donner quelque malédiction à l'autre, quand les fées, tout émues, accoururent et l'en empêchèrent; de sorte que la mauvaise Magotine cassa un panneau de vitre, et, passant au travers comme un éclair, elle disparut à tous les yeux.

De quelques dons que les fées bienfaisantes pussent douer la princesse, la reine ressentit moins leurs bontés qu'elle ne ressentait la douleur de se voir mère de la plus laide créature du monde; elle la prit entre ses bras, et elle eut le chagrin de la voir enlaidir d'un instant à l'autre. Elle essayait inutilement de se faire violence pour ne pas pleurer devant mesdames les fées; elle ne pouvait s'en empêcher, et l'on ne saurait comprendre la pitié qu'elle leur faisait. « Que ferons-nous, ma sœur, s'entre-disaient-elles, que ferons-nous pour consoler la reine? » Elles tinrent un grand conseil, et lui dirent ensuite d'écouter moins sa douleur, parce qu'il y avait un temps marqué où sa fille serait fort heureuse. « Mais, interrompit la reine, deviendra-t-elle belle? — Nous ne pouvons, répliquèrent-elles, nous expliquer davantage : qu'il vous suffise, madame, de savoir que votre fille sera contente. » Elle les remercia fort, et ne manqua pas de les charger de présents; car, encore que les fées fussent bien riches, elles voulaient toujours qu'on leur donnât quelque chose; et cette coutume a passé depuis chez tous les peuples de la terre, sans que le temps l'ait détruite.

La reine appela sa fille aînée Laideronnette, et la cadette Bellotte; ces noms leur convenaient parfaitement bien; car Laideronnette devenait si affreuse, que, quelque esprit qu'elle eût, il était impossible de la regarder. Sa sœur embellissait et paraissait toute charmante; de sorte que, Laideronnette ayant déjà douze ans, vint se jeter aux pieds du roi et de la reine pour les prier de lui permettre de s'aller renfermer dans le château des solitaires, afin de cacher sa laideur et de ne les en point désoler plus longtemps. Ils ne laissaient pas de l'aimer malgré sa difformité, de sorte qu'ils eurent quelque peine d'y consentir; mais Bellotte leur restait : c'était assez de quoi les consoler.

Laideronnette pria la reine de n'envoyer avec elle que sa nourrice et quelques officiers pour la servir. « Vous ne devez pas craindre, madame, lui dit-elle, que l'on m'enlève, et je vous avoue qu'étant faite comme je suis, je voudrais éviter jusqu'à la lumière du jour. » Le roi et la reine lui accordèrent ce qu'elle demandait : elle fut conduite dans le château qu'elle avait choisi. Il était bâti depuis plusieurs siècles; la mer venait jusque sous les fenêtres et lui servait de canal; une vaste forêt voisine fournissait des promenades, et plusieurs prairies en terminaient la vue. La princesse jouait des instruments et chantait divinement bien; elle demeura deux ans dans cette agréable solitude, où elle fit même quelques livres de réflexions; mais l'envie de revoir le roi et la reine

l'obligea de monter en carrosse et d'aller à la cour. Elle arriva justement comme on allait marier la princesse Bellotte; tout était dans la joie. Lorsqu'on vit Laideronnette, chacun prit un air chagrin; elle ne fut embrassée ni caressée par aucun de ses parents; et, pour tout régal, on lui dit qu'elle était fort enlaidie et qu'on lui conseillait de ne pas paraître au bal; que cependant, si elle avait envie de le voir, on pourrait lui ménager quelque petit trou pour le regarder. Elle répondit qu'elle n'était venue ni pour danser ni pour entendre des violons; qu'il y avait si longtemps qu'elle était dans le château solitaire, qu'elle n'avait pu s'empêcher de le quitter pour rendre ses respects au roi et à la reine; qu'elle connaissait, avec une vive douleur, qu'ils ne pouvaient la souffrir, qu'ainsi elle allait retourner dans son désert, où les arbres, les fleurs et les fontaines ne lui reprochaient point sa laideur lorsqu'elle s'en approchait. Quand le roi et la reine virent qu'elle était si fâchée, ils lui dirent, en se faisant quelque violence, qu'elle pouvait rester deux ou trois jours auprès d'eux. Mais comme elle avait du cœur, elle répliqua qu'elle aurait trop de peine à les quitter si elle passait ce temps en si bonne compagnie. Ils souhaitaient trop qu'elle s'en allât pour la retenir; ils lui dirent donc froidement qu'elle avait raison.

La princesse Bellotte lui donna pour présent de noces un vieux ruban qu'elle avait porté tout l'hiver à son manchon; et le roi qu'elle épousait lui donna du taffetas zinzolin pour lui faire une jupe. Si elle s'en était crue, elle aurait bien jeté le ruban et le zinzolinage aux nez des généreuses personnes qui la régalaient si mal; mais elle avait tant d'esprit, de sagesse et de raison, qu'elle ne voulut témoigner aucune aigreur : elle partit donc avec sa fidèle nourrice pour retourner dans son château, le cœur si rempli de tristesse, qu'elle fit tout le voyage sans dire une parole.

Comme elle était un jour dans une des plus sombres allées de la forêt, elle vit sous un arbre un gros serpent vert, qui, haussant la tête, lui dit : « Laideronnette, tu n'es pas seule malheureuse; vois mon horrible figure, et sache que j'étais né encore plus beau que toi. » La princesse, effrayée, n'entendit pas la moitié de ces paroles; elle s'enfuit, et demeura plusieurs jours sans oser sortir, tant elle avait peur d'une pareille rencontre. Enfin, s'ennuyant d'être toujours seule dans sa chambre, elle en descendit sur le soir et fut au bord de la mer; elle se promenait lentement, et rêvait à sa triste destinée, lorsqu'elle vit venir à elle une petite barque toute dorée et peinte de mille devises diffé-

rentes; la voile en était de brocart d'or, le mât de cèdre, les rames de cananbour; il semblait que le hasard seul la faisait voguer; et comme elle s'arrêta fort proche du rivage, la princesse, curieuse d'en voir toutes les beautés, entra dedans; elle la trouva garnie de velours cramoisi à fond d'or, et ce qui servait de clous était fait de diamants; mais tout d'un coup cette barque s'éloigna du rivage. La princesse, alarmée du péril qu'elle courait, prit les rames pour essayer d'y revenir; ses efforts furent inutiles; le vent, qui soufflait, éleva les flots; elle perdit la terre de vue. N'apercevant plus que le ciel et la mer, elle s'abandonna à la fortune, persuadée qu'elle ne lui serait guère favorable, et que Magotine lui faisait encore ce mauvais tour. « Il faut que je meure, dit-elle; quels mouvements secrets me font craindre la mort? Hélas! jusqu'ici ai-je connu aucun des plaisirs qui peuvent la faire haïr? ma laideur effraye jusqu'à mes proches parents; ma sœur est une grande reine, et moi, je suis reléguée au fond d'un désert, où, pour toute compagnie, j'ai trouvé un serpent qui parlait. Ne vaut-il pas mieux que je périsse que de traîner une vie languissante telle qu'est la mienne? »

Ces réflexions tarirent les larmes de la princesse. Elle regardait avec intrépidité de quel côté viendrait la mort, et elle semblait la convier de ne pas tarder, lorsqu'elle vit sur les flots un serpent qui s'approcha de sa barque, et qui lui dit : « Si vous étiez d'humeur à recevoir quelque secours d'un pauvre Serpentin-Vert tel que moi, je suis en état de vous sauver la vie. — La mort me fait moins de peur que toi ! s'écria la princesse; et, si tu cherches à me faire quelque plaisir, ne te montre jamais à mes yeux. » Serpentin-Vert fit un long sifflement (c'est la manière dont les serpents soupirent), et, sans rien répliquer, il s'enfonça dans l'onde. « Quel horrible monstre! disait la princesse en elle-même; il a des ailes verdâtres; son corps est de mille couleurs, ses griffes d'ivoire, ses yeux de feu, et sa tête hérissée de longs crins : ah! j'aime mieux périr que de lui devoir la vie! Mais, reprenait-elle, quel attachement a-t-il à me suivre, et par quelle aventure peut-il parler comme s'il était raisonnable? » Elle rêvait ainsi, quand une voix, répondant à sa pensée, lui dit : « Apprends, Laideronnette, qu'il ne faut point mépriser Serpentin-Vert; et, si ce n'était pas te dire une dureté, je t'assurerais qu'il est moins laid en son espèce que tu ne l'es en la tienne; mais, bien loin de vouloir te fâcher, l'on voudrait soulager tes peines si tu voulais y consentir. »

Cette voix surprit beaucoup la princesse, et ce qu'elle lui avait dit lui parut si peu soutenable qu'elle n'eut pas assez de force pour retenir

ses larmes; mais, y faisant tout à coup réflexion : « Quoi! s'écria-t-elle, je ne veux pas pleurer ma mort, et j'ai la faiblesse de pleurer parce qu'on me reproche ma laideur. De quoi me servirait, hélas! d'être la plus belle personne du monde? je n'en périrais pas moins; ce me doit être même un motif de consolation pour m'empêcher de regretter la vie. »

Pendant qu'elle moralisait ainsi, la barque, flottant toujours au gré des vents, vint se briser contre un rocher : il n'en resta pas deux pièces de bois ensemble. La pauvre princesse sentit que toute sa philosophie ne pouvait tenir contre un péril si évident; elle trouva quelques morceaux de bois qu'elle crut prendre entre ses bras, et, se sentant soulevée, elle arriva heureusement au pied de ce grand rocher. Hélas! que devint-elle quand elle vit qu'elle embrassait étroitement Serpentin-Vert! Comme



il s'aperçut de la frayeur épouvantable qu'elle avait, il s'éloigna un peu et lui cria : « Vous me craindriez moins si vous me connaissiez davantage; mais il est de la rigueur de ma destinée d'effrayer tout le monde. » Il se jeta aussitôt dans l'eau, et Laidronnette resta seule sur un rocher d'une grandeur prodigieuse.

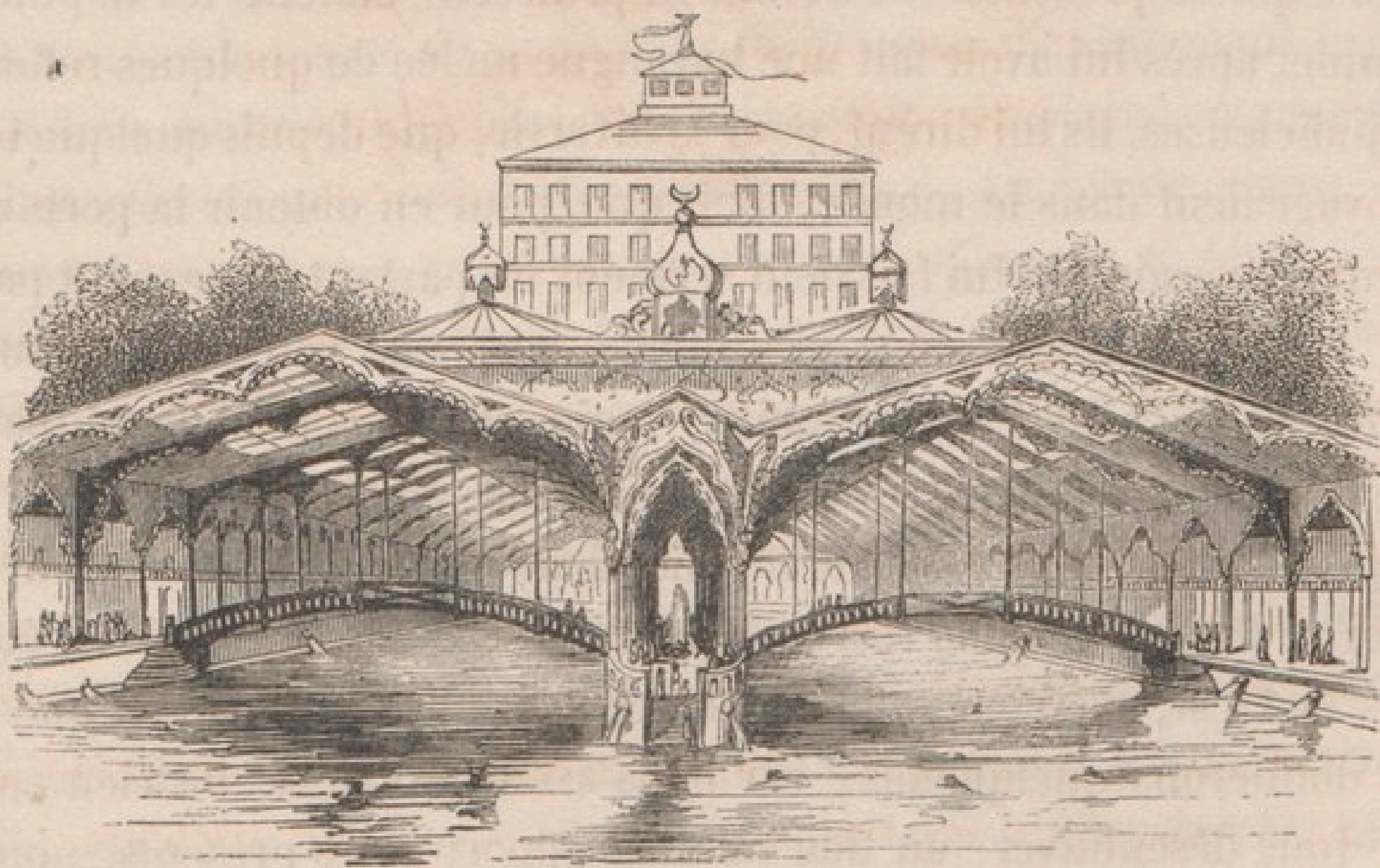
De quelque côté qu'elle pût jeter les yeux, elle ne vit rien qui adoucit son désespoir; la nuit s'approchait : elle n'avait aucune provision pour manger, et ne savait où se retirer. « Je croyais, dit-elle tristement, finir mes jours dans la mer; sans doute c'est ici leur dernier période; quelque monstre marin viendra me dévorer, ou le manque de nourriture m'ôter la vie. » Elle s'assit au plus haut du rocher; tant qu'il fit jour, elle re-

garda la mer, et, lorsque la nuit fut tout à fait venue, elle ôta sa jupe de taffetas zinzolin, elle se couvrit la tête et le visage, puis elle resta ainsi, bien inquiétée de ce qui s'allait passer.

Enfin elle s'endormit, et il lui sembla qu'elle entendait divers instruments; elle demeura persuadée qu'elle rêvait; mais, au bout d'un moment, elle entendit chanter ces vers, qui semblaient faits pour elle :

Souffrez qu'ici l'Amour vous blesse,
L'on y ressent ses tendres feux.
Ce dieu bannit notre tristesse ;
Nous nous plaisons dans ce séjour heureux.
Souffrez qu'ici l'Amour vous blesse,
L'on y ressent ses tendres feux.

L'attention qu'elle fit à ces paroles la réveilla tout à fait. « De quel bonheur et de quelle infortune suis-je menacée ? dit-elle; en l'état où je suis, reste-t-il encore des beaux jours? » Elle ouvrit les yeux avec quelque sorte de crainte, appréhendant de se trouver environnée de monstres; mais quelle fut sa surprise lorsque, au lieu de ce rocher affreux et sauvage, elle se trouva dans une chambre toute lambrissée d'or ! le lit où elle était couchée répondait parfaitement à la magnificence du plus beau palais de l'univers. Elle se faisait là-dessus cent questions, ne pouvant croire qu'elle fût bien éveillée. Enfin elle se leva et courut ouvrir une porte



vitrée qui donnait sur un spacieux balcon, d'où elle découvrit toutes les beautés que la nature, secondée de l'art, peuvent ménager sur la terre.

des jardins remplis de fleurs, de fontaines, de statues et d'arbres rares; des forêts dans l'éloignement; des palais dont les murs étaient ornés de pierreries, les toits de perles, si merveilleusement faits que c'était autant de chefs-d'œuvre; une mer douce et paisible, couverte de mille sortes de bâtiments différents dont les voiles, les banderolles et les flammes agitées par les vents faisaient l'effet du monde le plus agréable à la vue.

« Dieux, justes dieux! s'écria-t-elle, que vois-je? Où suis-je? Quelle surprenante métamorphose! Qu'est donc devenu cet épouvantable rocher qui semblait menacer les cieux de ses pointes sourcilleuses? Est-ce moi qui péris hier dans une barque et qui fus sauvée par le secours d'un serpent? » Elle parlait ainsi, elle se promenait, elle s'arrêtait; enfin elle entendit quelque bruit dans son appartement; elle y entra et vit venir à elle cent pagodes vêtus et faits de cent manières différentes; les plus grands avaient une coudée de haut, et les plus petits n'avaient pas plus de quatre doigts; les uns beaux, gracieux, agréables; les autres hideux et d'une laideur effrayante. Ils étaient de diamants, d'émeraudes, de rubis, de perles, de cristal, d'ambre, de corail, de porcelaine, d'or, d'argent, d'airain, de bronze, de fer, de bois, de terre; les uns sans bras, les autres sans pieds, des bouches à l'oreille, des yeux de travers, des nez écrasés; en un mot, il n'y a pas plus de différence entre les créatures qui habitent le monde qu'il y en avait entre ces pagodes.

Ceux qui se présentèrent devant la princesse étaient les députés du royaume; après lui avoir fait une harangue mêlée de quelques réflexions très-judicieuses, ils lui dirent, pour la divertir, que depuis quelque temps ils voyageaient dans le monde, mais que, pour en obtenir la permission de leur souverain, ils lui faisaient serment en partant de ne point parler; qu'il y en avait même de si scrupuleux, qu'ils ne voulaient remuer ni la tête, ni les pieds, ni les mains, mais que cependant la plupart ne pouvaient s'en empêcher; qu'ils couraient ainsi l'univers, et que, lorsqu'ils étaient de retour, ils réjouissaient leur roi par le récit de tout ce qui se passait de plus secret dans les différentes cours où ils étaient reçus. « C'est, madame, ajoutèrent ces députés, un plaisir que nous vous donnerons quelquefois, car nous avons ordre de ne rien oublier pour vous désennuyer; au lieu de vous apporter des présents, nous venons vous divertir par nos chansons et par nos danses. » Ils se mirent aussitôt à chanter ces paroles, en dansant en danse ronde avec des tambours de basque et des castagnettes.

Les plaisirs sont charmants
Lorsqu'ils suivent les peines;
Les plaisirs sont charmants,
Après de longs tourments.
Ne brisez point vos chaînes,
Jeunes amants,
Les plaisirs sont charmants
Lorsqu'ils suivent les peines;
Les plaisirs sont charmants
Après de longs tourments.

A force de souffrir des rigueurs inhumaines,
Vous trouverez d'heureux moments.
Les plaisirs sont charmants
Lorsqu'ils suivent les peines;
Les plaisirs sont charmants
Après de longs tourments.

Lorsqu'ils eurent fini, le député qui avait porté la parole dit à la princesse : « Voici, madame, cent pagodines qui sont destinées à l'honneur de vous servir : tout ce que vous voudrez au monde s'accomplira, pourvu que vous restiez parmi nous. » Les pagodines parurent à leur tour; elles tenaient des corbeilles proportionnées à leur taille, remplies de cent choses différentes, si jolies, si utiles, si bien faites et si riches, que Laideronnette ne se lassait point d'admirer, de louer, et de se récrier sur les merveilles qu'elle voyait. La plus apparente des pagodines, qui était une petite figure de diamants, lui proposa d'entrer dans la grotte des bains, parce que la chaleur augmentait; la princesse marcha du côté qu'elle lui montrait, entre deux rangs de gardes du corps, d'une taille et d'une mine à faire mourir de rire; elle trouva deux cuves de cristal garnies d'or, pleines d'eau d'une odeur si bonne et si rare, qu'elle en demeura surprise; un pavillon de drap d'or mêlé de vert s'élevait au-dessus; elle demanda pourquoi il y avait deux cuves; on lui dit que l'une était pour elle, et l'autre pour le souverain des pagodes. « Mais, s'écria-t-elle, en quel endroit est-il ? « Madame, lui dit-on, il fait à présent la guerre; vous le verrez à son retour. » La princesse demanda encore s'il était marié : on lui dit que non, et qu'il était si aimable, qu'il n'avait trouvé jusqu'alors personne digne de lui. Elle ne poussa pas plus loin sa curiosité; elle se déshabilla et se mit dans le bain. Aussitôt pagodes et pagodines se mirent à chanter et à jouer des instruments : tels avaient des théorbes faits d'une coquille de noix ; tels

avaient des violes faites d'une coquille d'amande ; car il fallait bien proportionner les instruments à leur taille ; mais tout cela était si juste et s'accordait si bien, que rien ne réjouissait davantage que ces sortes de concerts.

Lorsque la princesse fut sortie du bain, on lui présenta une robe de chambre magnifique ; plusieurs pagodes, qui jouaient de la flûte et du hautbois, marchaient devant elle ; plusieurs pagodines la suivaient chantant des vers à sa louange : elle entra ainsi dans une chambre où sa toilette était mise. Aussitôt pagodines dames d'atours, pagodines femmes de chambre, allaient et venaient, la coiffaient, l'habillaient, la louaient, l'applaudissaient, il n'était plus question de laideur, de jupe zinzolin ni de ruban gras.

La princesse était véritablement étonnée. « Qu'est-ce qui peut, disait-elle, me procurer un bonheur si extraordinaire? je suis sur le point de périr, j'attends la mort, je ne puis espérer autre chose, et cependant je me trouve tout d'un coup dans le lieu du monde le plus agréable, le plus magnifique, et où l'on me témoigne le plus de joie de me voir! » Comme elle avait infiniment d'esprit et de bonté, elle faisait si bien que toutes les petites créatures qui l'approchaient demeuraient charmées de ses manières.

Tous les jours à son lever elle avait de nouveaux habits, de nouvelles dentelles, de nouvelles pierreries ; c'était trop de dommage qu'elle fût si laide ; mais cependant elle, qui ne pouvait se souffrir, commença de se trouver moins désagréable, par le grand soin que l'on prenait de la parer. Il n'y avait point d'heure où quelques pagodes n'arrivassent et ne lui rendissent compte des choses les plus secrètes et les plus curieuses qui se passaient dans le monde : des traités de paix, des ligues pour faire la guerre, trahisons et ruptures d'amants, infidélités de maîtresses, désespoirs, raccommodements, héritiers déçus, mariages rompus, vieilles veuves qui se remariaient fort mal à propos, trésors découverts, banqueroutes, fortunes faites en un moment ; favoris tombés, siéges de places, maris jaloux, femmes coquettes, mauvais enfants, villes abîmées ; enfin que ne venaient-ils pas dire à la princesse pour la réjouir ou pour l'occuper? Il y avait quelquefois des pagodes qui avaient le ventre si enflé, et les joues si bouffies, que c'était une chose surprenante. Quand elle leur demandait pourquoi ils étaient ainsi, ils lui disaient : « Comme il ne nous est pas permis de rire, ni de parler dans le monde, et que nous y voyons faire sans cesse des choses toutes risibles,

et des sottises presque intolérables, l'envie d'en railler est si forte, que nous en enflons, et c'est proprement une hydropisie de rire dont nous guérissons dès que nous sommes ici. » La princesse admirait le bon esprit de la gent pagodine ; car effectivement l'on pourrait bien enfler de rire, s'il fallait rire de toutes les impertinences que l'on voit.

Il n'y avait point de soir que l'on ne jouât une des plus belles pièces de



Corneille ou de Molière. Le bal était très-fréquent ; les puls petites figures, pour tirer avantage de tout, dansaient sur la corde afin d'être mieux vues ; au reste, les repas qu'on servait à la princesse pouvaient passer pour des festins de fête solennelle. On lui apportait des livres sérieux, de galants, d'historiques ; enfin, les jours s'écoulaient comme des moments, quoiqu'à la vérité tous ces pagodes si spirituels lui parussent d'une petitesse insupportable ; car il arrivait souvent qu'allant à la promenade, elle en mettait une trentaine dans ses poches pour l'entretenir ; c'était la plus plaisante chose du monde de les entendre caqueter avec leurs petites voix plus claires que celles des marionnettes.

Il arriva une fois que la princesse, ne dormant point, disait : « Que deviendrai-je ; serai-je toujours ici ? Ma vie se passe plus agréablement que je n'aurais osé l'espérer ; cependant il manque quelque chose à mon cœur, j'ignore ce que c'est, mais je commence à sentir que cette suite des mêmes plaisirs, qui n'est variée par aucun événement, me semble insipide. — Eh ! princesse, lui dit une voix, n'est-ce pas votre faute ? Si vous vouliez aimer, vous sauriez bien vite que l'on peut rester longtemps

avec ce qu'on aime, dans un palais et même dans une solitude affreuse, sans souhaiter d'en sortir. — Quel pagode me parle? répondit-elle. Quel pernicieux conseil me donne-t-il, contraire à tout le repos de ma vie? — Ce n'est point un pagode, répondit-on, qui vous avertit d'une chose que vous ferez tôt ou tard ; c'est le malheureux souverain de ce royaume qui vous adore, madame, et qui n'oserait vous le dire qu'en tremblant. — Un roi m'adore! répliqua la princesse ; ce roi a-t-il des yeux ou s'il est aveugle? A-t-il vu que je suis la plus laide personne du monde? — Je vous ai vue, madame, répliqua l'invisible, je ne vous ai point trouvée telle que vous vous représentez, et soit votre personne, votre mérite ou vos disgrâces, je vous le répète, je vous adore, mais mon amour respectueux et craintif m'oblige à me cacher. — Je vous en ai de l'obligation, reprit la princesse ; que ferais-je, hélas! si j'aimais quelque chose? — Vous feriez la félicité de celui qui ne peut vivre sans vous, lui dit-il ; mais si vous ne lui permettez pas de paraître, il n'oserait le faire. — Non, dit la princesse, non, je ne veux rien voir qui m'engage trop fortement. » On cessa de lui répondre, et elle fut le reste de la nuit très-occupée de cette aventure.

Quelque résolution qu'elle eût prise de ne rien dire qui eût le moindre rapport à cette aventure, elle ne put s'empêcher de demander aux pagodes si leur roi était de retour? Ils lui dirent que non. Cette réponse, qui s'accordait mal avec ce qu'elle avait entendu, l'inquiéta ; elle ne laissa pas de demander encore si leur roi était jeune et bien fait : on lui dit qu'il était jeune, qu'il était bien fait et fort aimable : elle demanda si l'on avait souvent de ses nouvelles? On lui dit que l'on en avait tous les jours. « Mais sait-il, ajouta-t-elle, que je suis dans son palais? — Oui, madame, répliqua-t-on, il sait tout ce qui se passe à votre égard, il s'y intéresse, et l'on fait partir d'heure en heure des courriers qui vont lui apprendre de vos nouvelles. » Elle se tut et commença à rêver beaucoup plus souvent qu'elle n'avait accoutumé de le faire.

Quand elle était seule, la voix lui parlait ; elle en avait quelquefois peur, mais elle lui faisait quelquefois plaisir, car il n'y avait rien de si galant que tout ce qu'elle lui disait. « Quelque résolution que j'aie faite de ne jamais aimer, répondait la princesse, et quelque raison que j'aie de défendre mon cœur d'un engagement qui ne lui pourrait être que fatal, je vous avoue cependant que je serais bien aise de connaître un roi dont le goût est aussi bizarre que le vôtre ; car s'il est vrai que vous m'aimiez, vous êtes peut-être le seul dans le monde qui puissiez avoir

une semblable faiblesse pour une personne aussi laide que moi. — Pensez tout ce qu'il vous plaira de mon caractère, mon adorable princesse, lui répondait la voix, je trouve assez de quoi le justifier dans votre mérite ; ce n'est pas cela aussi qui m'oblige à me cacher, j'en ai des sujets si tristes, que, si vous les saviez, vous ne pourriez me refuser votre pitié. »

La princesse alors pressait la voix de s'expliquer, mais la voix ne parlait plus, elle entendait seulement pousser de longs soupirs ; toutes ces choses l'inquiétaient ; quoique ce fût un amant inconnu et caché, il lui rendait mille soins ; à joindre que le lieu où elle était lui faisait souhaiter une compagnie plus convenable que celle des pagodes. Cela fut cause qu'elle commença de s'ennuyer partout, la voix seule de son invisible avait le pouvoir de l'occuper agréablement.

Une des nuits les plus obscures de l'année, où elle était endormie, elle s'aperçut en se réveillant que quelqu'un était assis proche de son lit ; elle crut que c'était la pagodine de perles, qui, ayant plus d'esprit que les autres, venait quelquefois l'entretenir. La princesse avança les bras pour la prendre, mais on lui prit la main, on la serra, on la baisa, quelques larmes tombèrent dessus ; on était si saisi qu'on ne pouvait parler ; elle ne douta point que ce ne fût le roi invisible : « Que me voulez-vous donc? lui dit-elle en soupirant ; puis-je vous aimer sans vous connaître et sans vous voir? — Ah! madame, répondit-on, quelles conditions attachez-vous à la douceur de vous plaire? Il m'est impossible de me laisser voir. La méchante Magotine, qui vous a joué un si mauvais tour, est la même qui m'a condamné à une pénitence de sept ans ; il y en a déjà cinq d'écoulés, il m'en reste encore deux dont vous adoucirez toute l'amertume si vous voulez bien me recevoir pour époux ; vous allez penser que je suis un téméraire et que ce que je vous demande est absolument impossible ; mais, madame, si vous saviez jusqu'où va ma passion, jusqu'où va l'excès de mes malheurs, vous ne me refuseriez point la grâce que je vous demande. »

Laideronnette s'ennuyait, comme je l'ai déjà dit ; elle trouvait que le roi invisible avait tout ce qui pouvait plaire à l'esprit, et l'amour se saisit de son cœur. Sous le nom spécieux d'une généreuse pitié, elle répliqua qu'il fallait encore quelques jours pour se pouvoir résoudre. C'était beaucoup de l'avoir amenée jusqu'à ne différer que de quelques jours une chose dont on n'osait se flatter. Les fêtes et les concerts redoublèrent ; on ne chantait plus devant elle que les chants d'hyménée : on

lui apportait sans cesse des présents d'une magnificence qui surpassait tout ce que l'on avait jamais vu. L'amoureuse voix, assidue auprès d'elle, lui faisait sa cour dès qu'il était nuit, et la princesse se retirait de meilleure heure pour avoir plus de temps à l'entretenir.

Enfin elle consentit de prendre le roi invisible pour époux, et elle lui promit de ne le voir qu'après que sa pénitence serait achevée. « Il y va de tout pour vous et pour moi, lui dit-il; si vous aviez cette imprudente curiosité, il faudrait que je recommençasse ma pénitence et que vous en partageassiez la peine avec moi; mais, si vous pouvez vous empêcher de suivre les mauvais conseils qu'on vous donnera, vous aurez la satisfaction de me trouver selon votre cœur et de retrouver en même temps la merveilleuse beauté que la méchante Magotine vous a ôtée. » La princesse, ravie de cette nouvelle espérance, fit mille serments à son époux de n'avoir aucune curiosité contraire à ses désirs; ainsi les noces s'achevèrent sans bruit et sans éclat : le cœur et l'esprit n'y trouvèrent pas moins leur compte.

Comme tous les pagodes cherchaient avec empressement à divertir leur nouvelle reine, il y en eut un qui lui apporta l'histoire de Psyché, qu'un auteur des plus à la mode venait de mettre en beau langage; elle y trouva beaucoup de choses qui avaient du rapport à son aventure, et il lui prit une si violente envie de voir chez elle son père et sa mère, avec sa sœur et son beau-frère, que, quelque chose au monde que pût lui dire le roi, rien ne fut capable de lui ôter cette fantaisie. « Le livre que vous lisez, ajouta-t-il, vous peut faire connaître dans quels malheurs Psyché tomba. Oh! de grâce, profitez-en pour les éviter. » Elle promit plus qu'il ne lui demandait. Enfin, un vaisseau chargé de pagodes et de présents magnifiques fut dépêché avec des lettres de la reine Laideronnette à la reine sa mère. Elle la conjurait de la venir voir dans son royaume, et les pagodes eurent, pour cette fois seulement, la permission de parler ailleurs que chez eux.

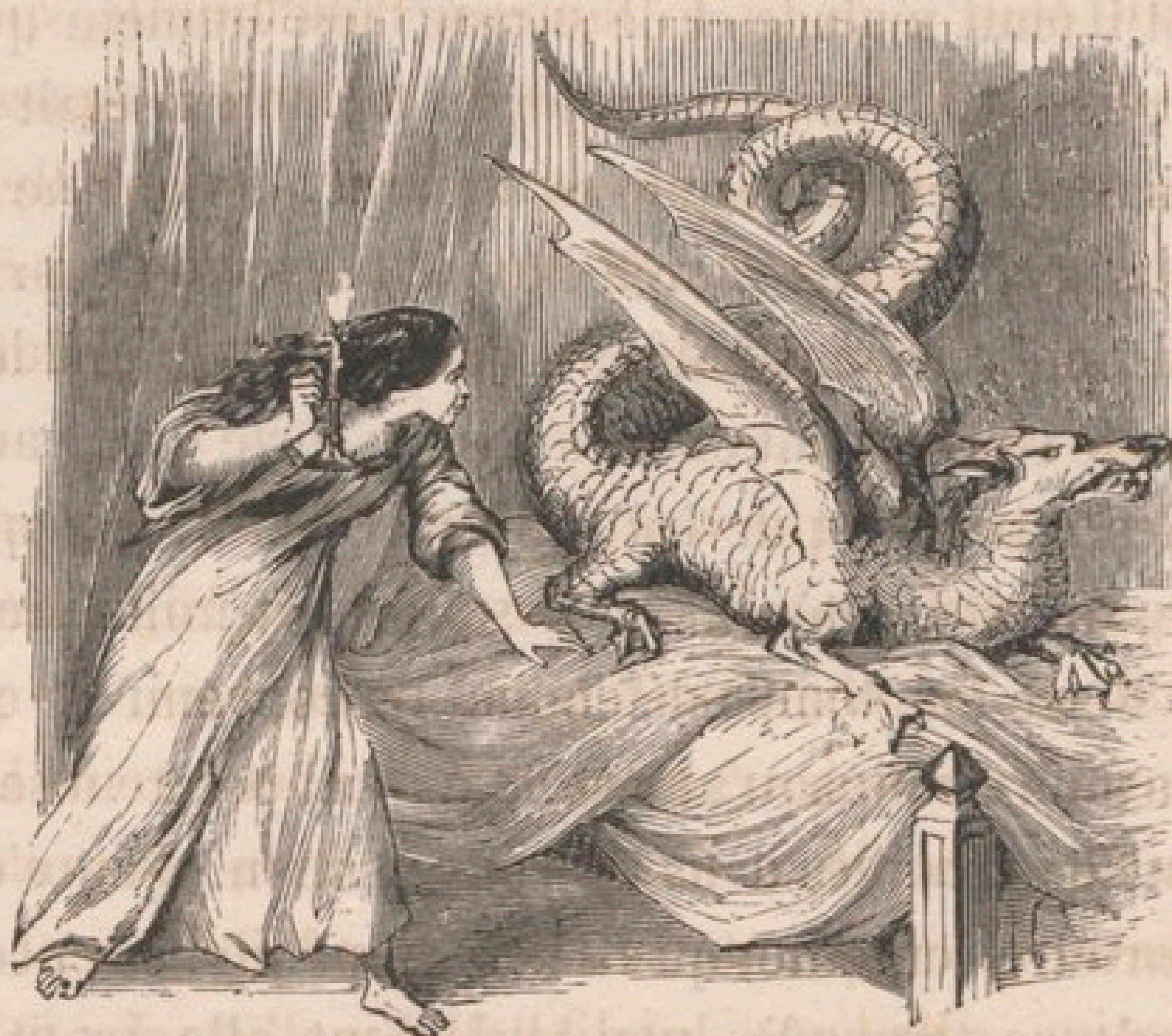
La perte de la princesse n'avait pas laissé que de trouver de la sensibilité dans ses proches. On la croyait périe, de sorte que ses lettres furent infiniment agréables à la cour; et la reine, qui mourait d'envie de la revoir, n'hésita pas un moment à partir avec sa fille et son gendre.

Les pagodes, qui savaient seuls le chemin de leur royaume, y conduisirent toute la famille royale; et lorsque Laideronnette vit ses parents, elle en pensa mourir de joie. Elle lut et relut *Psyché*, pour être en garde

sur tout ce qu'on lui dirait et sur tout ce qu'elle devait répondre; mais elle eut beau faire, elle s'égara en cent endroits : tantôt le roi était à l'armée, tantôt il était malade et de si mauvaise humeur qu'il ne voulait voir personne, tantôt il faisait un pèlerinage; puis il était à la chasse ou à la pêche. Enfin il semblait qu'elle était gagée pour ne rien dire qui vaille, et que la barbare Magotine lui avait renversé l'esprit. Sa mère et sa sœur en raisonnèrent ensemble; il fut conclu qu'elle les trompait et que peut-être elle se trompait elle-même, de sorte que, par un zèle assez mal réglé, elles résolurent de lui parler. Elles s'en acquittèrent avec tant d'adresse, qu'elles jetèrent dans son esprit mille craintes et mille doutes; après s'être longtemps défendues de convenir de ce qu'elles lui disaient, elle avoua que jusqu'alors elle n'avait point vu son époux, mais qu'il avait tant de charmes dans sa conversation, que c'était assez de l'entendre pour être contente; qu'il était en pénitence encore pour deux ans, et qu'après ce temps-là, non-seulement elle devait le voir, mais qu'elle deviendrait belle comme l'astre du jour. « Ah! malheureuse! s'écria la reine, que les panneaux qu'on te tend sont grossiers! Est-il possible que tu croies avec une si grande simplicité de tels contes? Ton mari est un monstre, et cela ne peut être autrement, car tous les pagodes dont il est le roi sont de vrais magots. — Je croirais bien plutôt, répliqua Laideronnette, que c'est le dieu d'amour lui-même. — Quelle erreur! s'écria la reine Bellotte; l'on dit à Psyché qu'elle avait un monstre pour époux, et elle trouva que c'était l'Amour; vous êtes entêtée que l'Amour est le vôtre, et assurément c'est un monstre; tout au moins mettez votre esprit en repos; éclaircissez-vous sur une chose si aisée. » La reine en dit autant, et son gendre encore davantage.

La pauvre princesse demeura si confuse et si troublée, qu'après avoir renvoyé toute sa famille avec des présents qui payaient de reste le taffetas zinzolin et le ruban de manchon, elle résolut, quoi qu'il en pût arriver, de voir son mari. Ah! curiosité fatale, dont mille affreux exemples ne peuvent nous corriger, que tu vas coûter cher à cette malheureuse princesse! Elle aurait eu bien du regret de ne pas imiter sa devancière Psyché; de sorte qu'elle cacha une lampe avec elle, et s'en servit pour regarder ce roi invisible si cher à son cœur. Mais quel cri épouvantable ne fit-elle pas lorsque, au lieu du tendre Amour, blond, blanc, jeune et tout aimable, elle vit l'affreux Serpentin-Vert, aux longs crins hérissés? Il s'éveilla transporté de rage et de désespoir : « Barbare, s'écria-t-il, est-ce là la récompense de tant d'amour? » La princesse ne

l'entendait plus : la peur l'avait fait évanouir, et Serpentin était déjà bien loin.



Au bruit de toute cette tragédie, quelques pagodes étaient accourus : ils couchèrent la princesse, ils la secoururent, et, lorsqu'elle fut revenue, elle se trouva dans un état où l'imagination ne peut atteindre. Combien se reprochait-elle le mal qu'elle allait procurer à son mari? Elle l'aimait tendrement, mais elle abhorrait sa figure, et elle aurait voulu pour la moitié de sa vie ne l'avoir pas vu.

Cependant ses tristes rêveries furent interrompues par quelques pagodes qui entrèrent d'un air effrayé dans sa chambre; ils venaient l'avertir que plusieurs vaisseaux remplis de marionnettes, ayant Magotine à leur tête, étaient entrés sans obstacle dans le port. Les marionnettes et les pagodes sont ennemis de tout temps; elles sont en concurrence sur mille choses, et les marionnettes ont même le privilége de parler partout, ce que les pagodes n'ont point. Magotine était leur reine; l'aversion qu'elle avait pour le pauvre Serpentin-Vert et pour l'infortunée Laideronnette l'obliga d'assembler des troupes, dans la résolution de les venir tourmenter au moment que leurs douleurs seraient le plus vives.

Elle n'eut pas de peine à réussir dans ses projets, car la reine était si désolée, qu'encore qu'on la pressât de donner les ordres nécessaires, elle s'en défendit, assurant qu'elle n'entendait point la guerre. L'on assembla, par son ordre, les pagodes qui s'étaient trouvés dans des villes assiégées et dans le cabinet des plus grands capitaines: elle leur ordonna

de pourvoir à toutes choses, et s'enferma ensuite dans son cabinet, regardant d'un œil presque égal tous les événements de la vie.

Magotine avait pour général le fameux Polichinelle, qui savait bien son métier, et qui avait un gros corps de réserve composé de mouches guêpes, de hannetons et de papillons, qui firent merveille contre quelques grenouilles et quelques lézards armés à la légère. Ils étaient depuis longtemps à la solde des pagodes, à la vérité plus redoutables par leur nom que par leur valeur.

Magotine se divertit quelque temps à voir le combat : pagodes et pagodines s'y surpassèrent; mais la fée, d'un coup de baguette, dissipa tous ces superbes édifices. Ces charmants jardins, ces bois, ces prés, ces fontaines furent ensevelis sous leurs propres ruines, et la reine Laideronnette ne put éviter la dure condition d'être esclave de la plus maligne fée qui sera jamais. Quatre ou cinq cents marionnettes l'obligèrent de venir jusqu'où était Magotine. « Madame, lui dit Polichinelle, voici la reine des pagodes que j'ose vous présenter. — Je la connais il y a longtemps, dit Magotine; elle est cause que je reçus un affront le jour de sa naissance, je ne l'oublierai jamais. — Hélas! madame, lui dit la reine, je croyais que vous vous en étiez suffisamment vengée; le don de laideur que vous me distribuâtes au suprême degré pourrait avoir satisfait une personne moins vindicative que vous. — Comme elle cause! dit la fée; voici un docteur de nouvelle édition; votre premier emploi sera d'enseigner la philosophie à mes fourmis; préparez-vous à leur donner tous les jours une leçon. — Comment m'y prendrai-je, madame? répliqua la reine affligée; je ne sais point la philosophie, et, quand je la saurais, vos fourmis sont-elles capables de l'apprendre? — Voyez, voyez cette raisonneuse! s'écria Magotine. Eh bien, reine, vous ne leur apprendrez pas la philosophie, mais vous donnerez à tout le monde, malgré vous, des exemples de patience qu'il sera difficile d'imiter. »

Là-dessus, elle lui fit apporter des souliers de fer si étroits, que la moitié de son pied n'y pouvait entrer; mais cependant il fallut bien les chausser. Cette pauvre reine eut tout le temps de pleurer et de souffrir : « Or çà, dit Magotine, voici une quenouille chargée de toiles d'araignée; je prétends que vous la filiez aussi fine que vos cheveux, et je ne vous donne que deux heures. — Je n'ai jamais filé, madame, lui dit la reine; mais encore que ce que vous voulez me paraisse impossible, je vais essayer de vous obéir. »

On la conduisit aussitôt dans le fond d'une grotte très-obscure, on la

ferma avec une grosse pierre, après lui avoir donné un pain bis et une cruche d'eau.

Lorsqu'elle voulut filer cette crasseuse toile d'araignée, son fuseau, trop pesant, tombait cent et cent fois à terre ; elle eut la patience de le ramasser autant et de recommencer l'ouvrage à plusieurs reprises; mais c'était toujours inutilement. « Je connais bien à cette heure, dit-elle, l'excès de mon malheur; je suis livrée à l'implacable Magotine; elle n'est pas contente de m'avoir dérobé toute ma beauté, elle veut trouver des prétextes pour me faire mourir. » Elle se prit à pleurer, repassant dans son esprit l'état heureux dont elle venait de jouir dans le royaume de Pagodie, et, jetant sa quenouille par terre : « Que Magotine vienne quand il lui plaira, dit-elle, je ne sais point faire l'impossible. » Elle entendit une voix qui lui dit : « Ah ! reine, votre curiosité trop indiscrète vous coûte les larmes que vous répandez; cependant il n'y a pas moyen de voir souffrir ce que l'on aime; j'ai une amie dont je ne vous ai point encore parlé; elle se nomme fée Protectrice; j'espère qu'elle vous sera d'un grand secours. » Aussitôt on frappa trois coups, et, sans qu'elle vît personne, sa quenouille fut filée et dévidée. Au bout de deux heures, Magotine, qui cherchait noise, fit ôter la pierre de la grotte, et elle y entra suivie d'un nombreux cortége de marionnettes. « Voyons, voyons, dit-elle, l'ouvrage d'une paresseuse qui ne sait ni coudre ni filer. — Madame, dit la reine, je ne le savais pas, en effet; mais il a bien fallu l'apprendre. » Quand Magotine vit une chose si étrange, elle prit le peloton de fil d'araignée, et lui dit : « Vraiment, vous êtes trop adroite; ce serait grand dommage de ne vous pas occuper : tenez, reine, faites des filets avec ce fil, qui soient assez forts pour prendre des saumons. — Eh ! de grâce, répliqua-t-elle, considérez qu'à peine les mouches s'y peuvent prendre. — Vous raisonnez beaucoup, ma belle amie, dit Magotine, mais cela ne vous servira de rien. » Elle sortit de la grotte, fit remettre la grosse pierre devant et l'assura que si dans deux heures les filets n'étaient pas achevés, elle était perdue.

« Ah ! fée Protectrice, dit alors la reine, s'il est vrai que mes malheurs puissent vous toucher, ne me refusez pas votre secours ! » En même temps, les filets se trouvent commencés et achevés. Laideronnette demeura surprise au dernier point, elle remercia dans son cœur cette secourable fée, qui lui faisait tant de bien, et elle pensa avec plaisir que c'était sans doute son mari qui lui procurait cette amie. « Hélas ! Serpentin-Vert, dit-elle, vous êtes bien généreux de m'aimer encore, après les maux

que je vous ai faits. » On ne lui répondit rien, car Magotine entra et fut bien étonnée de trouver les filets si industrieusement travaillés, qu'une main ordinaire n'était pas capable de faire un tel ouvrage. « Quoi ! lui dit-elle, auriez-vous bien la hardiesse de me soutenir que c'est vous qui avez tissu ces filets? — Je n'ai aucun ami à votre cour, madame, lui dit la reine, et quand j'y en aurais, je suis si bien enfermée, qu'il serait difficile qu'on me pût parler sans votre permission. — Puisque vous êtes si habile et si adroite, dit Magotine, vous me serez fort utile dans mon royaume. »

Elle ordonna aussitôt que l'on appareillât ses vaisseaux et que toutes les marionnettes fussent prêtes à partir ; elle fit attacher la reine avec de grosses chaînes de fer, crainte que, par quelque mouvement de



désespoir, elle ne se jetât dans la mer. Cette princesse infortunée déplorait pendant une nuit sa triste destinée, lorsqu'elle aperçut, à la clarté des étoiles, Serpentin-Vert, qui s'approchait doucement du vaisseau. « Je crains toujours de vous faire peur, lui dit-il, et, malgré les raisons que j'ai de ne vous point ménager, vous m'êtes infiniment chère. — Pouvez-vous me pardonner mon indiscrète curiosité! répliqua-t-elle, et puis-je vous dire, sans vous déplaire :

Est-ce vous, Serpentin, cher amant, est-ce vous?
Puis-je revoir l'objet pour qui mon cœur soupire?
Quoi ! je puis vous revoir, mon cher et tendre époux !
O ciel, que j'ai souffert un rigoureux martyre !
Que j'ai souffert, hélas!
En ne vous voyant pas.

Serpentin répliqua par ces vers :

Que les douleurs de l'absence
Troublent les cœurs amoureux !
Dans le royaume affreux,
Où les dieux irrités exercent leur vengeance
On ne saurait souffrir de maux plus rigoureux
Que les douleurs de l'absence.

Magotine n'était pas de ces fées qui dorment quelquefois : l'envie de mal faire la tenait toujours éveillée ; elle ne manqua pas d'entendre la conversation du roi Serpentin et de son épouse ; elle vint l'interrompre comme une furie : « Ah ! ah ! dit-elle, vous vous mêlez de rimer et de vous plaindre sur le ton de Phébus ! vraiment j'en suis bien aise : Proserpine, qui est ma meilleure amie, m'a priée de lui donner quelque poëte à ses gages ; ce n'est pas qu'elle en manque, mais elle en veut encore. Allons, Serpentin-Vert, je vous ordonne, pour achever votre pénitence, d'aller au sombre manoir et de faire mes compliments à la gentille Proserpine. » L'infortuné Serpentin partit aussitôt avec de longs sifflements ; il laissa la reine dans la plus vive douleur ; elle crut qu'elle n'avait plus rien à ménager. Dans son transport, elle s'écria : « Par quel crime t'avons-nous déplu, barbare Magotine ? J'étais à peine au monde, que ton infernale malédiction m'ôta ma beauté et me rendit affreuse. Peux-tu dire que j'étais coupable de quelque chose, puisque je n'avais point encore l'usage de la raison, et que je ne me connaissais pas moi-même ? Je suis certaine que le malheureux roi, que tu viens d'envoyer aux enfers, est aussi innocent que je l'étais ; mais achève, fais-moi promptement mourir : c'est la seule grâce que je te demande. — Tu serais trop contente, lui dit Magotine, si je t'accordais ta prière ; il faut auparavant que tu puises de l'eau dans la source sans fond. »

Dès que les vaisseaux furent arrivés au royaume des Marionnettes, la cruelle Magotine prit une meule de moulin, elle l'attacha au cou de la reine, et lui commanda de monter avec jusqu'au sommet d'une montagne qui était fort au-dessus des nuées ; que lorsqu'elle y serait, elle cueillît du trèfle à quatre feuilles, qu'elle en emplît sa corbeille, et qu'ensuite elle descendît jusqu'au fond de la vallée, pour y puiser, dans une cruche percée, l'eau de Discrétion, et qu'elle lui en apportât assez pour remplir son grand verre. La reine lui dit qu'il était impossible qu'elle pût obéir ; que la meule de moulin était dix fois plus pesante qu'elle ;

que la cruche percée ne pourrait jamais retenir l'eau qu'elle voulait boire, et qu'elle ne pouvait pas se rendre à entreprendre une chose aussi impossible. « Si tu y manques, lui dit Magotine, assure-toi que ton Serpentin-Vert en souffrira. » Cette menace causa tant de frayeur à la reine, que, sans examiner sa faiblesse, elle essaya de marcher; mais, hélas! ç'aurait été bien inutilement, si la fée Protectrice, qu'elle appela, ne fût venue à son secours. « Voilà, lui dit-elle en l'abordant, le juste payement de votre fatale curiosité; ne vous plaignez qu'à vous-même de l'état où Magotine vous réduit. » Aussitôt elle la transporta sur la montagne, et lui mit du trèfle à quatre feuilles dans sa corbeille, malgré les monstres affreux qui le gardaient, et qui firent pour le défendre des efforts surnaturels; mais d'un coup de baguette la fée Protectrice les rendit plus doux que des agneaux.

Elle n'attendit pas que la reine reconnaissante l'eût remerciée pour achever de lui faire tout le plaisir qui dépendait d'elle. Elle lui donna un petit chariot traîné par deux serins blancs qui parlaient et qui sifflaient à merveille; elle lui dit de descendre la montagne, de jeter ses souliers de fer contre deux géants, armés de massues, qui gardaient la fontaine, qu'ils tomberaient sans aucun sentiment; qu'elle donnât sa cruche aux petits serins, qu'ils trouveraient bien le moyen de l'emplir de l'eau de Discrétion; qu'aussitôt qu'elle en aurait, elle s'en frottât le visage, et qu'elle deviendrait la plus belle personne du monde; qu'elle lui conseillait encore de ne point rester à la fontaine, de ne pas remonter sur la montagne, mais de s'arrêter dans un petit bois très-agréable qu'elle trouverait sur son chemin; qu'elle pouvait y passer trois ans; que Magotine croirait toujours qu'elle serait occupée à puiser de l'eau dans sa cruche ou que les autres périls du voyage l'auraient fait mourir.

La reine embrassa les genoux de la fée Protectrice, elle la remercia cent fois des faveurs particulières qu'elle en recevait. « Mais, ajouta-t-elle, madame, ni les heureux succès que je dois avoir, ni la beauté que vous me promettez, ne sauraient me toucher de joie, jusqu'à ce que Serpentin soit déserpentiné. — C'est ce qui arrivera après que vous aurez été trois ans au bois de la montagne, lui dit la fée, et qu'à votre retour vous aurez donné l'eau dans la cruche percée et le trèfle à Magotine. »

La reine promit à la fée Protectrice de ne manquer à rien de tout ce qu'elle lui prescrivait. « Cependant, madame, ajouta-t-elle, serai-je trois ans sans entendre parler du roi Serpentin? — Vous mériteriez d'être

tout le temps de votre vie privée de ses nouvelles, répondit la fée ; car se peut-il rien de plus terrible que de réduire, comme vous avez fait, ce pauvre roi à recommencer sa pénitence ? » La reine ne répondit rien, les larmes qui coulaient de ses yeux et son silence marquaient assez la douleur qu'elle ressentait. Elle monta dans le petit chariot, les serins de Canarie firent leur devoir et la conduisirent au fond de la vallée où les géants gardaient la fontaine de Discrétion. Elle prit promptement ses souliers



de fer qu'elle leur jeta à la tête ; dès qu'ils en furent touchés, ils tombèrent comme des colosses sans vie ; les serins prirent la cruche percée et la racommodèrent avec une adresse si surprenante, qu'il ne paraissait pas qu'elle eût jamais été cassée ; le nom que cette eau portait lui donna envie d'en boire : « Elle me rendra, dit-elle, plus prudente et plus discrète que par le passé ; hélas ! si j'avais eu ces qualités, je serais encore dans le royaume de Pagodie ! » Après qu'elle eut bu un long trait, elle se lava le visage et devint si belle, si belle, qu'on l'aurait plutôt prise pour une déesse que pour une personne mortelle.

Aussitôt la fée Protectrice parut et lui dit : « Vous venez de faire une chose qui me plaît infiniment ; vous saviez que cette eau pouvait embellir votre âme et votre personne, je voulais voir laquelle des deux aurait la préférence ; enfin c'est votre âme qui l'a eue, je vous en loue, et cette action abrégera quatre ans de votre pénitence. — Ne diminuez rien à

mes peines, répliqua la reine, je les mérite toutes, mais soulagez Serpentin Vert qui n'en mérite aucune. — J'y ferai mon possible, dit la fée en l'embrassant; mais au reste, puisque vous êtes si belle, je souhaite que vous quittiez le nom de Laideronnette qui ne vous convient plus, il faut vous appeler la reine Discrète. « Elle disparut à ces mots, lui laissant une petite paire de souliers si jolis et si bien brodés, qu'elle avait presque regret de les mettre.

Quand elle fut remontée dans son chariot, tenant sa cruche pleine d'eau, les serins la menèrent droit au bois de la montagne. Il n'a ja-



mais été un lieu plus agréable, les myrtes et les orangers joignaient leurs branches ensemble, pour former de longues allées couvertes, et des cabinets où le soleil ne pouvait pénétrer; mille ruisseaux de fontaines qui coulaient doucement, contribuaient à rafraîchir ce beau séjour; mais ce qui était le plus rare, c'est que tous les animaux y parlaient, et qu'ils firent le meilleur accueil du monde aux petits serins. « Nous croyions, leur dirent-ils, que vous nous aviez abandonnés. — Le temps de notre pénitence n'est pas encore fini, repartirent les serins; mais voici une reine que la fée Protectrice nous a chargés d'amener; prenez soin de la divertir autant que vous le pourrez. » En même temps elle se vit entourée d'animaux de toute espèce qui lui faisaient de grands compliments. « Vous serez notre reine, lui disaient-ils, il n'y a point de soins et de respects que vous ne deviez attendre de nous. — Où suis-je? s'écria-t-elle; par quel pouvoir surnaturel me parlez-vous? » Un des petits serins, qui ne la quittait point, lui dit à l'oreille : « Il faut que vous sachiez, madame, que plusieurs fées, s'étant mises à voyager, se

chagrinèrent de voir des personnes tombées dans des défauts essentiels; elles crurent d'abord qu'il suffirait de les avertir de se corriger; mais leurs soins furent inutiles, et, venant tout d'un coup à se chagriner, elles les mirent en pénitence; elles firent des perroquets, des pies et des poules de celles qui parlaient trop; des pigeons, des serins et des petits chiens, des amants et des maîtresses; des singes de ceux qui contrefaisaient leurs amis; des cochons de certaines gens qui aimaient trop la bonne chère; des lions des personnes colères; enfin, le nombre de ceux qu'elles mirent en pénitence fut si grand, que ce bois en est peuplé, de sorte que l'on y trouve des gens de toutes qualités et de toutes humeurs.

— Parce que vous venez de me raconter, mon cher petit serin, lui dit la reine, j'ai lieu de croire que vous n'êtes ici que pour avoir trop aimé. — Il est vrai, madame, répliqua le serin : je suis fils d'un grand d'Espagne; l'amour, dans notre pays, a des droits si absolus sur tous les cœurs que l'on ne s'y peut soustraire, sans tomber dans le crime de rébellion : un ambassadeur d'Angleterre arriva à la cour, il avait une fille d'une extrême beauté, mais dont l'humeur hautaine et piquante était insupportable; malgré cela je m'attachai à elle; je l'aimais jusqu'à l'adoration; elle paraissait quelquefois sensible à mes soins, et d'autres fois elle me rebutait si fort, qu'elle mettait ma patience à bout : un jour qu'elle m'avait désespéré, une vénérable vieille m'aborda en me reprochant ma faiblesse; mais tout ce qu'elle put dire ne servit qu'à m'opiniâtrer, elle s'en aperçut et s'en fâcha. « Je te condamne, dit-elle, à devenir serin de Canarie pour trois ans, et ta maîtresse mouche-guêpe. — Sur-le-champ je sentis une métamorphose en moi la plus extraordinaire du monde; malgré mon affliction, je ne pus m'empêcher de voler dans le jardin de l'ambassadeur, pour savoir quel serait le sort de sa fille; mais j'y fus à peine, que je la vis venir comme une grosse mouche-guêpe, bourdonnant quatre fois plus haut qu'une autre. Je voltigeais autour d'elle avec l'empressement d'un amant que rien ne pouvait détacher; elle essaya plusieurs fois de me piquer. « Voulez-vous ma mort, belle guêpe, lui dis-je, il n'est pas nécessaire pour cela d'employer votre aiguillon, il suffit que vous m'ordonniez de mourir, et je mourrai. » La guêpe ne me répondit rien, elle s'abattit sur des fleurs qui eurent à souffrir de sa mauvaise humeur.

« Accablé de son mépris et de mon état, je volai sans tenir aucune route certaine. J'arrivai enfin dans une des plus belles villes de l'univers, que l'on nomme Paris; j'étais las, je me jetai sur une touffe de grands ar-

bres qui étaient enclos de murs, et sans que je susse qui m'avait pris, je me trouvai à la porte d'une cage peinte de vert et garnie d'or; les meubles et l'appartement étaient d'une magnificence qui me surprit; aussitôt une jeune personne vint me caresser et me parla avec tant de douceur, que j'en fus charmé; je ne demeurai guère dans sa chambre sans être instruit du secret de son cœur; je vis venir chez elle une espèce de matamore, toujours furieux, qui, ne pouvant être satisfait, ne la chargeait pas seulement de reproches injustes, mais la battait à la laisser pour morte entre les bras de ses femmes; je n'étais pas médiocrement affligé de lui voir souffrir un traitement si indigne; et ce qui m'en déplaisait davantage, c'est qu'il semblait que les coups dont il l'assommait avaient la vertu de réveiller toute la tendresse de cette jolie dame.

« Je souhaitais jour et nuit que les fées qui m'avaient rendu serin vinssent mettre quelque ordre à des amours si mal assorties. Mes désirs s'accomplirent : les fées parurent brusquement dans la chambre comme l'amant furieux commençait son sabbat ordinaire. Elles le chargèrent de reproches et le condamnèrent à devenir loup ; pour la patiente personne qui souffrait qu'on la battît, elles en firent une brebis, et les envoyèrent au bois de la montagne. A mon égard, je trouvai aisément le moyen de m'envoler. Je voulais voir les différentes cours de l'Europe. Je passai en Italie, et le hasard me fit tomber entre les mains d'un homme qui, ayant souvent affaire à la ville et ne voulant pas que sa femme, dont il était très-jaloux, vît personne, prenait soin de l'enfermer depuis le matin jusqu'au soir, de sorte qu'il me destina à l'honneur de divertir cette belle captive; mais elle était occupée d'autres soins que de ceux de m'entretenir. Certain voisin, qui l'aimait depuis longtemps, venait sur le soir par le haut de la cheminée et se laissait glisser jusqu'au bas, plus noir qu'un démon; les clefs, dont le jaloux s'était saisi, ne servaient qu'à mettre son esprit en repos. Je craignais toujours quelque fâcheuse catastrophe, lorsque les fées entrèrent par le trou de la serrure, et ne surprirent pas médiocrement ces deux tendres personnes. « Allez en pénitence, leur dirent-elles en les touchant de leurs baguettes : que le ramoneur devienne écureuil, que la dame soit une guenuche, car elle est adroite, et que le mari, qui aime tant à garder les clefs de sa maison, devienne dogue pour dix ans. »

« J'aurais trop de choses à vous raconter, madame, ajouta le serin, si je vous disais les différentes aventures qui me sont arrivées; je suis

obligé de me rendre de temps en temps au bois de la montagne, et je n'y viens guère sans y trouver de nouveaux animaux, parce que les fées continuent de voyager et que l'on continue de les irriter par des fautes infinies; mais pendant le séjour que vous ferez ici, vous aurez lieu de vous divertir au récit de toutes les aventures des personnes qui y sont. »

Plusieurs aussitôt lui offrirent de lui raconter les leurs quand elle voudrait; elle les en remercia très-civilement : et comme elle avait plus d'envie de rêver que de parler, elle chercha un endroit solitaire, où elle pût rester seule. Dès qu'elle l'eut marqué, il s'y éleva un petit palais, et on lui servit le plus galant repas du monde : il n'était que de fruits, mais de fruits très-rares; les oiseaux les apportaient, et tant qu'elle fut dans ce bois elle ne manqua de rien.

Il y avait quelquefois des fêtes plus agréables par la singularité que par tout le reste : on y voyait des lions danser avec les agneaux, les ours conter des douceurs aux colombes, et les serpents se radoucir pour des linottes. On voyait un papillon en intrigue avec une panthère. Enfin rien n'était assorti selon son espèce, car il ne s'agissait pas d'être tigre ou mouton, mais seulement des personnes que les fées voulaient punir de leurs défauts.

Ils aimaient la reine discrète jusqu'à l'adoration; chacun la rendait arbitre de ses différends, elle avait un pouvoir absolu dans cette petite république, et si elle ne s'était pas reproché sans cesse les malheurs de Serpentin-Vert, elle aurait pu supporter les siens avec quelque sorte de patience; mais lorsqu'elle pensait à l'état où il était réduit, elle ne pouvait se pardonner son indiscrète curiosité. Le temps étant venu de partir du bois de la montagne, elle en avertit ses petits conducteurs, les fidèles serins, qui l'assurèrent d'un heureux retour. Elle se déroba pendant une nuit, pour éviter des adieux et des regrets qui lui auraient coûté quelques larmes; car elle était fort touchée de l'amitié et de la déférence que tous ces animaux raisonnables lui avaient témoignées.

Elle n'oublia ni la cruche pleine d'eau de Discrétion, ni la corbeille de trèfles, ni les souliers de fer; et dans le temps où Magotine la croyait morte, elle se présenta tout d'un coup devant elle, la meule du moulin au cou, les souliers de fer aux pieds, et la cruche à la main. Cette fée, en la voyant, poussa un grand cri, elle lui demanda ensuite d'où elle venait. « Madame, lui dit-elle, j'ai passé trois ans à puiser de l'eau dans la cruche percée, au bout desquels j'ai trouvé le moyen d'y en faire tenir. » Magotine éclata de rire, songeant à la fatigue que cette pauvre

reine avait eue; mais, la regardant plus attentivement : « Qu'est-ce que ceci? s'écria-t-elle; Laideronnette est devenue toute charmante! où donc avez-vous pris cette beauté? » La reine lui raconta qu'elle s'était lavée de l'eau de Discrétion et que ce prodige s'était fait. A ces nouvelles, Magotine jeta de désespoir sa cruche par terre. « Oh! puissance qui me brave, s'écria-t-elle, je saurai me venger! Préparez vos souliers de fer, dit-elle à la reine, il faut que vous alliez aux enfers demander à Proserpine de ma part, de l'essence de Longue vie; je crains toujours de tomber malade et même de mourir. Quand j'aurai cet antidote, je n'aurai plus sujet de rien appréhender. Gardez-vous donc d'aller déboucher la bouteille, ni de goûter à la liqueur qu'elle vous donnera, car vous diminueriez ma part. »

La pauvre reine n'a jamais été plus surprise qu'elle le fut de cet ordre. « Par où va-t-on aux enfers? dit-elle. Ceux qui y vont peuvent-ils revenir? Hélas! madame, ne serez-vous point lasse quelque jour de me persécuter? Sous quel astre suis-je née? Ma sœur est bien plus heureuse que moi; il ne faut plus croire que les constellations soient égales pour tout le monde. » Elle se prit à pleurer, et Magotine, triomphant de lui voir répandre des larmes, éclata de rire. « Allons, allons, dit-elle, ne différez pas d'un moment un voyage qui me doit apporter tant de satisfaction. » Elle lui emplit une besace de vieilles noix et de pain bis. Avec cette belle provision elle partit, résolue de se casser la tête contre le premier rocher pour finir ses peines.

Elle marcha quelque temps sans tenir aucune route, prenant d'un côté, tournant de l'autre, et pensant que c'était un commandement bien extraordinaire de l'envoyer ainsi aux enfers. Quand elle fut lasse, elle se coucha au pied d'un arbre et se mit à rêver au pauvre Serpentin, ne pensant plus à son voyage; mais elle vit tout d'un coup la fée Protectrice qui lui dit : « Savez-vous, belle reine, que, pour retirer votre époux de la sombre demeure où les ordres de Magotine le retiennent il faut que vous alliez chez Proserpine? — J'irais encore plus loin, s'il m'était possible, répliqua-t-elle; mais, madame, j'ignore par où descendre dans ce ténébreux séjour. — Tenez, dit la fée Protectrice, voici une branche de verdure : frappez-en la terre, et prononcez ces vers distinctement. » La reine embrassa les genoux de cette généreuse amie, puis elle dit :

Toi qui sais désarmer le maître du tonnerre,
Amour, donne-moi du secours,

Viens arrêter le cours
Des ennuis rigoureux qui déchirent mon âme,
Ouvre-moi, tu le peux, le chemin des enfers :
Dans ces lieux souterrains tu fais sentir ta flamme ;
Pluton pour Proserpine a gémi dans tes fers :
Ouvre-moi, tendre Amour, le chemin des enfers.
On m'arrache un époux fidèle ;
Je ressens les rigueurs du plus terrible sort.
Ma douleur est plus que mortelle,
Et je ne puis trouver la mort.

Elle eut à peine fini sa prière, qu'un jeune enfant plus beau que tout ce que nous voyons partit du fond d'une nuée mêlée d'or et d'azur; il volait, et vint fondre à ses pieds ; une couronne de fleurs ceignait sa tête. La reine connut, à son arc et à ses flèches, que c'était l'Amour. Il lui dit en l'abordant :

Vos soupirs se font entendre,
J'abandonne les cieux ;
Et viens sécher les pleurs qui coulent de vos yeux ;
Pour vous je puis tout entreprendre :
Vous reverrez l'objet que vous aimez le mieux ;
Rappelons Serpentin aux douceurs de la vie,
Et punissons ainsi sa cruelle ennemie.

La reine, étonnée de l'éclat qui environnait l'Amour, et ravie de ses promesses, s'écria :

Jusqu'aux enfers je suis prête à vous suivre ;
Cet horrible séjour me paraîtra charmant,
Si je revois l'amant
Sans qui je ne saurais plus vivre.

L'Amour, qui parle rarement en prose, frappa trois coups en chantant merveilleusement bien ces paroles :

Terre, obéissez à ma voix,
Reconnaissez l'Amour, ouvrez-nous un passage
Jusqu'au triste rivage
Où Pluton impose des lois.

La terre obéit : elle ouvrit son large sein, et, par une descente obscure, où la reine avait besoin d'un guide aussi brillant que celui qui l'avait

prise sous sa protection, elle arriva aux enfers ; elle craignait d'y rencontrer son mari sous la figure d'un serpent : mais l'Amour, qui se



mêle de rendre quelquefois de bons offices aux malheureux, ayant prévu là-dessus tout ce qui était à prévoir, avait déjà ordonné que Serpentin-Vert deviendrait ce qu'il était avant sa pénitence. Quelque puissante que fût Magotine, hélas ! que pouvait-elle contre l'Amour ? De sorte que la première chose que la reine trouva, ce fut son aimable époux ; elle ne l'avait jamais vu sous une figure si charmante ; il ne l'avait point vue non plus aussi belle qu'elle était devenue. Cependant un pressentiment, et peut-être l'Amour, qui se trouvait en tiers avec eux, leur fit deviner qui ils étaient. La reine aussitôt lui dit avec une extrême tendresse :

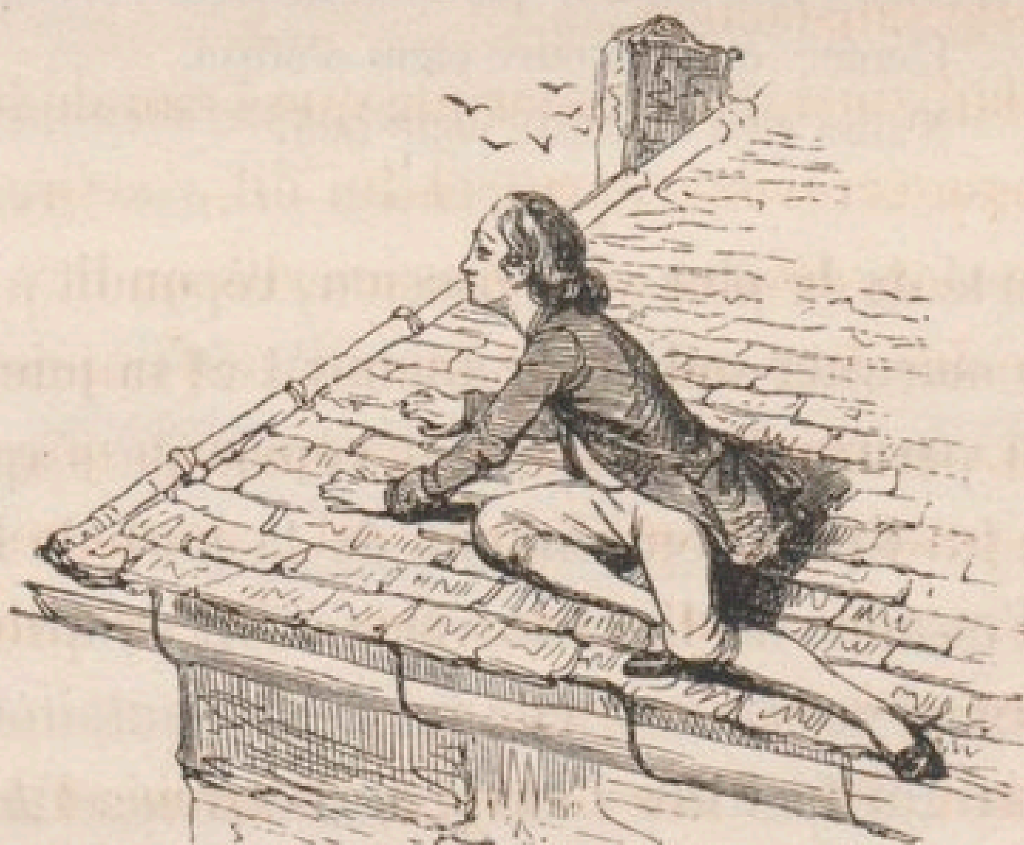
Du destin en ces lieux je viens fléchir la loi ;
S'il vous arrête ici par un ordre barbare,
Unissons-y nos cœurs ; que rien ne nous sépare !
L'enfer, qu'on trouve plein d'effroi,
N'aura rien de triste pour moi.

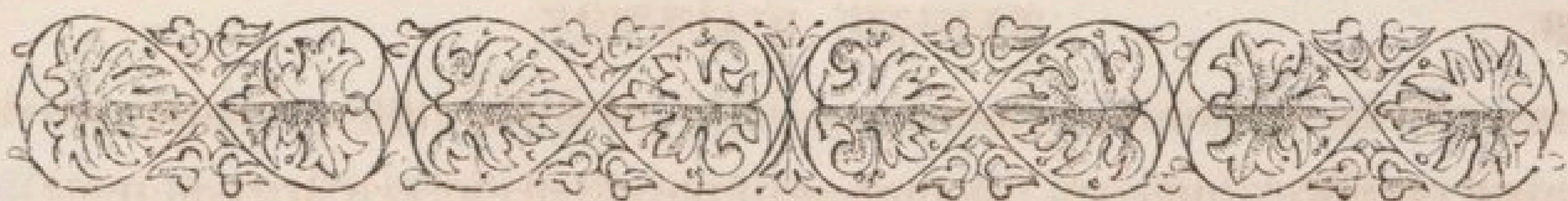
Le roi, transporté de la plus vive passion, répondit à son épouse tout ce qui pouvait lui marquer son empressement et sa joie ; mais l'Amour, qui n'aime pas à perdre du temps, les convia de s'approcher de Proserpine. La reine lui fit un compliment de la part de la fée, et la pria de la charger de l'essence de Longue vie. C'était proprement le mot du guet entre ces bonnes personnes ; elle lui donna aussitôt une fiole assez mal bouchée, pour lui faciliter l'envie de l'ouvrir ; l'Amour, qui n'est

pas novice, avertit la reine de se bien garder d'une curiosité qui lui serait encore fatale, et, sortant promptement de ces tristes lieux, le roi et la reine revirent la lumière. L'Amour ne voulut plus les abandonner; il les conduisit chez Magotine, et, pour qu'elle ne le vît pas, il se cacha dans leur cœur. Cependant sa présence inspira des sentiments si humains à la fée, qu'encore qu'elle en ignorât la raison, elle reçut très-bien ces illustres infortunés, et, faisant un effort de générosité surnaturelle, elle leur rendit le royaume de Pagodie. Ils y retournèrent sur-le-champ, et vécurent avec autant de bonne fortune qu'ils avaient éprouvé jusqu'alors de disgrâces et d'ennuis.

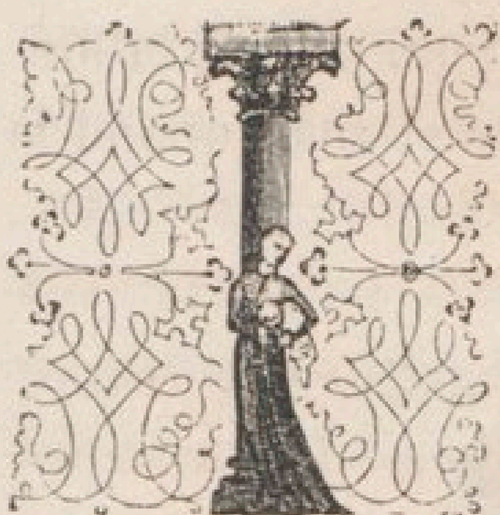
MORALITÉ.

Souvent un désir curieux
Est la source des maux les plus épouvantables
Sur un secret qui doit nous rendre misérables,
Pourquoi vouloir ouvrir les yeux?
Le beau sexe a surtout cette audace cruelle.
Prenons-en à témoin la première mortelle.
Sur elle on nous a peint et Pandore et Psyché
Qui, voulant percer un mystère
Que les dieux aux mortels voulaient tenir caché,
Deviennent les auteurs de leur propre misère.
Laidronnette, qui veut connaître Serpentin,
Éprouve un semblable destin,
L'exemple de Psyché ne peut la rendre sage.
Hélas! de leurs malheurs passés,
La plupart des mortels, curieux insensés,
N'en font pas un meilleur usage.





LA BICHE AU BOIS



Il était une fois un roi et une reine dont l'union était parfaite ; ils s'aimaient tendrement, et leurs sujets les adoraient; mais il manquait à la satisfaction des uns et des autres de leur voir un héritier. La reine, qui était persuadée que le roi l'aimerait encore davantage si elle en avait un, ne manquait pas, au printemps, d'aller boire des eaux qui étaient excellentes. L'on y venait en foule, et le nombre d'étrangers était si grand, qu'il s'en trouvait là de toutes les parties du monde.

Il y avait plusieurs fontaines dans un grand bois où l'on allait boire : elles étaient entourées de marbre et de porphyre, car chacun se piquait de les embellir. Un jour que la reine était assise au bord de la fontaine, elle dit à toutes ses dames de s'éloigner et de la laisser seule ; puis elle commença ses plaintes ordinaires : « Ne suis-je pas bien malheureuse, dit-elle, de n'avoir point d'enfants ! les plus pauvres femmes en ont ; il y a cinq ans que j'en demande au ciel ; je n'ai pu encore le toucher. Mourrai-je sans avoir cette satisfaction ? »

Comme elle parlait ainsi, elle remarqua que l'eau de la fontaine s'agitait ; puis une grosse écrevisse parut et lui dit : « Grande reine, vous aurez enfin ce que vous désirez : je vous avertis qu'il y a ici proche un palais superbe que les fées ont bâti ; mais il est impossible de le trouver, parce qu'il est environné de nuées fort épaisses que l'œil d'une personne mortelle ne peut pénétrer. Cependant, comme je suis votre très-humble servante, si vous voulez vous fier à la conduite d'une pauvre écrevisse, je m'offre de vous y mener. »

La reine l'écoutait sans l'interrompre, la nouveauté de voir parler

une écrevisse l'ayant fort surprise; elle lui dit qu'elle accepterait avec plaisir ses offres, mais qu'elle ne savait pas aller en reculant comme elle. L'écrevisse sourit, et sur-le-champ elle prit la figure d'une belle petite vieille. « Eh bien, madame, lui dit-elle, n'allons pas à reculons, j'y consens; mais surtout regardez-moi comme une de vos amies, car je ne souhaite que ce qui peut vous être avantageux. »

Elle sortit de la fontaine sans être mouillée. Ses habits étaient blancs, doublés de cramoisi, et ses cheveux gris tout renoués de rubans verts. Il ne s'est guère vu de vieille dont l'air fût plus galant. Elle salua la reine et elle en fut embrassée; et, sans tarder davantage, elle la conduisit dans une route du bois qui surprit cette princesse; car, encore qu'elle y fût venue mille et mille fois, elle n'était jamais entrée dans celle-là. Comment y serait-elle entrée? c'était le chemin des fées pour aller à la fontaine. Il était ordinairement fermé de ronces et d'épines; mais quand la



reine et sa conductrice parurent, aussitôt les rosiers poussèrent des roses, les jasmins et les orangers entrelacèrent leurs branches pour faire un berceau couvert de feuilles et de fleurs; la terre fut couverte de violettes; mille oiseaux différents chantaient à l'envi sur les arbres.

La reine n'était pas encore revenue de sa surprise, lorsque ses yeux furent frappés par l'éclat sans pareil d'un palais tout de diamant; les murs et les toits, les plafonds, les planchers, les degrés, les balcons, jusqu'aux terrasses, tout était de diamant. Dans l'excès de son admiration, elle ne put s'empêcher de pousser un grand cri et de demander à la galante vieille qui l'accompagnait si ce qu'elle voyait était un songe ou une réalité. « Rien n'est plus réel, madame, » répliqua-t-elle. Aussitôt

les portes du palais s'ouvrirent ; il en sortit six fées ; mais quelles fées ! les plus belles et les plus magnifiques qui aient jamais paru dans leur empire. Elles vinrent toutes faire une profonde révérence à la reine, et chacune lui présenta une fleur de pierreries pour lui faire un bouquet ; il y avait une rose, une tulipe, une anémone, une ancolie, un œillet et une grenade. « Madame, lui dirent-elles, nous ne pouvons pas vous donner une plus grande marque de notre considération qu'en vous permettant de nous venir voir ici ; nous sommes bien aises de vous annoncer que vous aurez une belle princesse que vous nommerez Désirée ; car l'on doit avouer qu'il y a longtemps que vous la désirez. Ne manquez pas, aussitôt qu'elle sera au monde, de nous appeler, parce que nous voulons la douer de toutes sortes de bonnes qualités. Vous n'avez qu'à prendre le bouquet que nous vous donnons et nommer chaque fleur en pensant à nous ; soyez certaine qu'aussitôt nous serons dans votre chambre. »

La reine, transportée de joie, se jeta à leur cou, et les embrassades durèrent plus d'une grosse demi-heure. Après cela elles prièrent la reine d'entrer dans leur palais, dont on ne peut faire une assez belle description. Elles avaient pris pour le bâtir l'architecte du soleil : il avait fait en petit ce que celui du soleil est en grand. La reine, qui n'en soutenait l'éclat qu'avec peine, fermait à tous moments les yeux. Elles la conduisirent dans leur jardin. Il n'a jamais été de si beaux fruits ; les abricots étaient plus gros que la tête, et l'on ne pouvait manger une cerise sans la couper en quatre ; d'un goût si exquis, qu'après que la reine en eut mangé elle ne voulut de sa vie en manger d'autres. Il y avait un verger tout d'arbres factices qui ne laissaient pas d'avoir vie et de croître comme les autres.

De dire tous les transports de la reine, combien elle parla de la petite princesse Désirée, combien elle remercia les aimables personnes qui lui annonçaient une si agréable nouvelle, c'est ce que je n'entreprendrai point ; mais enfin il n'y eut aucun terme de tendresse et de reconnaissance oublié. La fée de la Fontaine y trouva toute la part qu'elle méritait. La reine demeura jusqu'au soir dans le palais. Elle aimait la musique : on lui fit entendre des voix qui lui parurent célestes. On la chargea de présents, et, après avoir remercié ces grandes dames, elle revint avec la fée de la Fontaine.

Toute sa maison était fort en peine d'elle : on la cherchait avec beaucoup d'inquiétude, on ne pouvait imaginer en quel lieu elle était : ils craignaient même que quelques étrangers audacieux ne l'eussent en-

levée, car elle avait de la beauté et de la jeunesse ; de sorte que chacun témoigna une joie extrême de son retour; et comme elle ressentait de son côté une satisfaction infinie des bonnes espérances qu'on venait de lui donner, elle avait une conversation agréable et brillante qui charmait tout le monde.

La fée de la Fontaine la quitta proche de chez elle; les compliments et les caresses redoublèrent à leur séparation, et la reine, étant restée encore huit jours aux eaux, ne manqua pas de retourner au palais des fées avec sa coquette vieille, qui paraissait d'abord en écrevisse et puis qui prenait sa forme naturelle.

La reine partit; elle devint grosse et mit au monde une princesse qu'elle appela Désirée. Aussitôt elle prit le bouquet qu'elle avait reçu; elle nomma toutes les fleurs l'une après l'autre, et sur-le-champ on vit arriver les fées. Chacune avait son chariot de différente manière : l'un était d'ébène, tiré par des pigeons blancs; d'autres d'ivoire, que de petits corbeaux traînaient; d'autres encore de cèdre et de canambou. C'était là leur équipage d'alliance et de paix; car, lorsqu'elles étaient fâchées, ce n'était que des dragons volants, que des couleuvres, qui jetaient le feu par la gueule et par les yeux; que lions, que léopards, que panthères, sur lesquels elles se transportaient d'un bout du monde à l'autre en moins de temps qu'il n'en faut pour dire bonjour ou bon soir; mais, cette fois-ci, elles étaient de la meilleure humeur possible.

La reine les vit entrer dans sa chambre avec un air gai et majestueux; leurs nains et leurs naines les suivaient, tout chargés de présents. Après qu'elles eurent embrassé la reine et baisé la petite princesse, elles déployèrent sa layette, dont la toile était si fine et si bonne, qu'on pouvait s'en servir cent ans sans l'user : les fées la filaient à leurs heures de loisir. Pour les dentelles, elles surpassaient encore ce que j'ai dit de la toile; toute l'histoire du monde y était représentée, soit à l'aiguille ou au fuseau. Après cela elles montrèrent les langes et les couvertures qu'elles avaient brodées exprès; l'on y voyait représentés mille jeux différents auxquels les enfants s'amusent. Depuis qu'il y a des brodeurs et des brodeuses il ne s'est rien vu de si merveilleux. Mais quand le berceau parut la reine s'écria d'admiration, car il surpassait encore tout ce qu'elle avait vu jusqu'alors. Il était d'un bois si rare, qu'il coûtait cent mille écus la livre. Quatre petits amours le soutenaient; c'étaient quatre chefs-d'œuvre, où l'art avait tellement surpassé la matière, quoiqu'elle fût de diamant et de rubis, que l'on

n'en peut assez parler. Ces petits amours avaient été animés par les fées, de sorte que, lorsque l'enfant criait, ils le berçaient et l'endormaient; cela était d'une commodité merveilleuse pour les nourrices.

Les fées prirent elles-mêmes la petite princesse sur leurs genoux; elles l'emmaillotèrent et lui donnèrent plus de cent baisers, car elle était déjà si belle, qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer. Elles remarquèrent qu'elle avait besoin de teter; aussitôt elles frappèrent la terre avec leur baguette, il parut une nourrice telle qu'il la fallait pour cet aimable poupard. Il ne fut plus question que de douer l'enfant : les fées s'empressèrent de le faire. L'une le doua de vertu et l'autre d'esprit; la troisième d'une beauté miraculeuse; celle d'après d'une heureuse fortune; la cinquième lui désira une longue santé, et la dernière, qu'elle fît bien toutes les choses qu'elle entreprendrait.

La reine, ravie, les remerciait mille et mille fois des faveurs qu'elles venaient de faire à la petite princesse, lorsque l'on vit entrer dans la chambre une si grosse écrevisse, que la porte fut à peine assez large pour qu'elle pût passer : « Ah! trop ingrate reine, dit l'écrevisse, vous n'avez donc pas daigné vous souvenir de moi? Est-il possible que vous ayez sitôt oublié la fée de la Fontaine et les bons offices que je vous ai rendus en vous menant chez mes sœurs? Quoi! vous les avez toutes appelées, je suis la seule que vous négligez! Il est certain que j'en avais un pressentiment, et c'est ce qui m'obligea de prendre la figure d'une écrevisse lorsque je vous parlai la première fois, voulant marquer par là que votre amitié, au lieu d'avancer, reculerait. »

La reine, inconsolable de la faute qu'elle avait faite, l'interrompit et lui demanda pardon; elle lui dit qu'elle avait cru nommer sa fleur comme celle des autres; que c'était le bouquet de pierreries qui l'avait trompée; qu'elle n'était pas capable d'oublier les obligations qu'elle lui avait; qu'elle la suppliait de ne lui point ôter son amitié, et particulièrement d'être favorable à la princesse. Toutes les fées, qui craignaient qu'elle ne la douât de misères et d'infortunes, secondèrent la reine pour l'adoucir : « Ma chère sœur, lui disaient-elles, que Votre Altesse ne soit point fâchée contre une reine qui n'a jamais eu dessein de vous déplaire! Quittez, de grâce, cette figure d'écrevisse, faites que nous vous voyions avec tous vos charmes. »

J'ai déjà dit que la fée de la Fontaine était assez coquette; les louanges que ses sœurs lui donnèrent l'adoucirent un peu : « Eh bien, dit-elle, je ne ferai pas à Désirée tout le mal que j'avais résolu, car assurément

j'avais envie de la perdre, et rien n'aurait pu m'en empêcher. Cependant je veux bien vous avertir que si elle voit le jour avant l'âge de quinze ans elle aura lieu de s'en repentir ; il lui en coûtera peut-être la vie. »



Les pleurs de la reine, et les prières des illustres fées ne changèrent point l'arrêt qu'elle venait de prononcer. Elle se retira à reculons ; car elle n'avait pas voulu quitter sa robe d'écrevisse.

Dès qu'elle fut éloignée de la chambre, la triste reine demanda aux fées un moyen pour préserver sa fille des maux qui la menaçaient. Elles tinrent aussitôt conseil, et enfin, après avoir agité plusieurs avis différents, elles s'arrêtèrent à celui-ci : qu'il fallait bâtir un palais sans portes ni fenêtres, y faire une entrée souterraine, et nourrir la princesse dans ce lieu jusqu'à l'âge fatal où elle était menacée.

Trois coups de baguette commencèrent et finirent ce grand édifice. Il était de marbre blanc et vert par dehors ; les plafonds et les planchers de diamant et d'émeraude qui formaient des fleurs, des oiseaux et mille choses agréables. Tout était tapissé de velours de différentes couleurs, brodé de la main des fées ; et comme elles étaient savantes dans l'histoire, elles s'étaient fait un plaisir de tracer les plus belles et les plus remarquables ; l'avenir n'y était pas moins présent que le passé ; les actions héroïques du plus grand roi du monde remplissaient plusieurs tentures.

Ici du démon de la Thrace
Il a le port victorieux,

Les éclairs redoublés qui partent de ses yeux
Marquent sa belliqueuse audace.
Là, plus tranquille et plus serein,
Il gouverne la France en une paix profonde,
Il fait voir par ses lois que le reste du monde
Lui doit envier son destin.
Par les peintres les plus habiles
Il y paraissait peint avec ces divers traits,
Redoutable en prenant des villes,
Généreux en faisant la paix.

Ces sages fées avaient imaginé ce moyen pour apprendre plus aisément à la jeune princesse les divers événements de la vie des héros et des autres hommes.

L'on ne voyait chez elle que par la lumière des bougies, mais il y en avait une si grande quantité, qu'elles faisaient un jour perpétuel. Tous les maîtres dont elle avait besoin pour se rendre parfaite furent conduits en ce lieu : son esprit, sa vivacité et son adresse prévenaient presque toujours ce qu'ils voulaient lui enseigner; et chacun d'eux demeurait dans une admiration continuelle des choses surprenantes qu'elle disait, dans un âge où les autres savent à peine nommer leur nourrice; aussi n'est-on pas doué par les fées pour demeurer ignorante et stupide.

Si son esprit charmait tous ceux qui l'approchaient, sa beauté n'avait pas des effets moins puissants; elle ravissait les plus insensibles, et la reine sa mère ne l'aurait jamais quittée de vue, si son devoir ne l'avait pas attachée auprès du roi. Les bonnes fées venaient voir la princesse de temps en temps; elles lui apportaient des raretés sans pareilles, des habits si bien entendus, si riches et si galants, qu'ils semblaient avoir été faits pour la noce d'une jeune princesse qui n'est pas moins aimable que celle dont je parle; mais entre toutes les fées qui la chérissaient, Tulipe l'aimait davantage, et recommandait plus soigneusement à la reine de ne lui pas laisser voir le jour avant qu'elle eût quinze ans. « Notre sœur de la Fontaine est vindicative, lui disait-elle; quelque intérêt que nous prenions à cet enfant, elle lui fera du mal si elle peut. Ainsi, madame, vous ne sauriez être trop vigilante là-dessus. » La reine lui promettait de veiller sans cesse à une affaire si importante; mais comme sa chère fille approchait du temps où elle devait sortir de ce château, elle la fit peindre. Son portrait fut porté dans les plus grandes cours de l'univers. A sa vue, il n'y eut aucun prince qui se défendît de l'admirer; mais il y

en eut un qui en fut si touché, qu'il ne pouvait plus s'en séparer. Il le mit dans son cabinet, il s'enfermait avec lui, et, lui parlant comme s'il eût été sensible, qu'il eût pu l'entendre, il lui disait les choses du monde les plus passionnées.

Le roi, qui ne voyait presque plus son fils, s'informa de ses occupations, et de ce qui pouvait l'empêcher de paraître aussi gai qu'à son ordinaire. Quelques courtisans, trop empressés de parler, car il y en a plusieurs de ce caractère, lui dirent qu'il était à craindre que le prince ne perdît l'esprit, parce qu'il demeurait des jours entiers enfermé dans son cabinet, où l'on entendait qu'il parlait seul comme s'il eût été avec quelqu'un.

Le roi reçut cet avis avec inquiétude. « Est-il possible, disait-il à ses confidents, que mon fils perde la raison? Il en a toujours tant marqué! Vous savez l'admiration qu'on a eue pour lui jusqu'à présent, et je ne trouve encore rien d'égaré dans ses yeux; il me paraît seulement plus triste. Il faut que je l'entretienne; je démêlerai peut-être de quelle sorte de folie il est attaqué. »

En effet il l'envoya querir; il commanda qu'on se retirât, et après plusieurs choses auxquelles il n'avait pas une grande attention et auxquelles aussi il répondit assez mal, le roi lui demanda ce qu'il pouvait avoir pour que son humeur et sa personne fussent si changées. Le prince, croyant ce moment favorable, se jeta à ses pieds : « Vous avez résolu, lui dit-il, de me faire épouser la princesse Noire; vous trouverez des avantages dans son alliance que je ne puis vous promettre dans celle de la princesse Désirée; mais, seigneur, je trouve des charmes dans celle-ci que je ne rencontrerai point dans l'autre. — Et où les avez-vous vus? dit le roi. — Les portraits de l'une et de l'autre m'ont été apportés, répliqua le prince Guerrier (c'est ainsi qu'on le nommait depuis qu'il avait gagné trois grandes batailles); je vous avoue que j'ai pris une si forte passion pour la princesse Désirée, que si vous ne retirez les paroles que vous avez données à la Noire, il faut que je meure, heureux de cesser de vivre en perdant l'espérance d'être à ce que j'aime.

— C'est donc avec son portrait, reprit gravement le roi, que vous prenez en gré de faire des conversations qui vous rendent ridicule à tous les courtisans? Ils vous croient insensé, et si vous saviez ce qui m'est revenu là-dessus, vous auriez honte de marquer tant de faiblesse. — Je ne puis me reprocher une si belle flamme, répondit-il; lorsque vous aurez vu le portrait de cette charmante princesse, vous approuverez ce

que je sens pour elle. — Allez donc le querir tout à l'heure, » dit le roi avec un air d'impatience qui faisait assez connaître son chagrin. Le prince en aurait eu de la peine, s'il n'avait pas été certain que rien au monde ne pouvait égaler la beauté de Désirée. Il courut dans son cabinet, et revint chez le roi ; il demeura presque aussi enchanté que son fils : « Ah ! dit-il, mon cher Guerrier, je consens à ce que vous souhaitez ; je rajeunirai lorsque j'aurai une si aimable princesse à ma cour. Je vais dépêcher sur-le-champ des ambassadeurs à celle de la Noire pour retirer ma parole : quand je devrais avoir une rude guerre contre elle, j'aime mieux m'y résoudre. »

Le prince baisa respectueusement les mains de son père, et lui embrassa plus d'une fois les genoux. Il avait tant de joie, qu'on le reconnaissait à peine ; il pressa le roi de dépêcher des ambassadeurs, non-seulement à la Noire, mais aussi à la Désirée, et il souhaita qu'il choisît pour cette dernière l'homme le plus capable et le plus riche, parce qu'il fallait paraître dans une occasion si célèbre et persuader ce qu'il désirait. Le roi jeta les yeux sur Becafigue ; c'était un jeune seigneur très-éloquent, qui avait cent millions de rente. Il aimait passionnément le prince Guerrier ; il fit, pour lui plaire, le plus grand équipage et la plus belle livrée qu'il put imaginer. Sa diligence fut extrême, car l'amour du prince augmentait chaque jour, et sans cesse il le conjurait de partir. « Songez, lui disait-il confidemment, qu'il y va de ma vie ; que je perds l'esprit lorsque je pense que le père de cette princesse peut prendre des engagements avec quelque autre, sans vouloir le rompre en ma faveur, et que je la perdrais pour jamais. » Becafigue le rassurait afin de gagner du temps, car il était bien aise que sa dépense lui fît honneur. Il mena quatre-vingts carrosses tout brillants d'or et de diamant ; la miniature la mieux finie n'approche pas de celle qui les ornait. Il y avait cinquante autres carrosses, vingt-quatre mille pages à cheval, plus magnifiques que les princes, et le reste de ce grand cortége ne se démentait en rien.

Lorsque l'ambassadeur prit son audience de congé du prince, il l'embrassa étroitement : « Souvenez-vous, mon cher Becafigue, lui dit-il, que ma vie dépend du mariage que vous allez négocier ; n'oubliez rien pour persuader, et amenez l'aimable princesse que j'adore. » Il le chargea aussitôt de mille présents où la galanterie égalait la magnificence : ce n'était que devises amoureuses gravées sur des cachets de diamant, des montres dans des escarboucles, chargées des chiffres de

Désirée ; des bracelets de rubis taillés en cœur. Enfin que n'avait-il pas imaginé pour lui plaire !

L'ambassadeur portait le portrait de ce jeune prince, qui avait été peint par un homme si savant, qu'il parlait et faisait de petits compliments pleins d'esprit. A la vérité il ne répondait pas à tout ce qu'on lui disait, mais il ne s'en fallait guère. Becafigue promit au prince de ne rien négliger pour sa satisfaction, et il ajouta qu'il portait tant d'argent, que si on lui refusait la princesse, il trouverait le moyen de gagner quelqu'une de ses femmes et de l'enlever. « Ah ! s'écria le prince, je ne puis m'y résoudre ; elle serait offensée d'un procédé si peu respectueux. » Becafigue ne répondit rien là-dessus et partit.

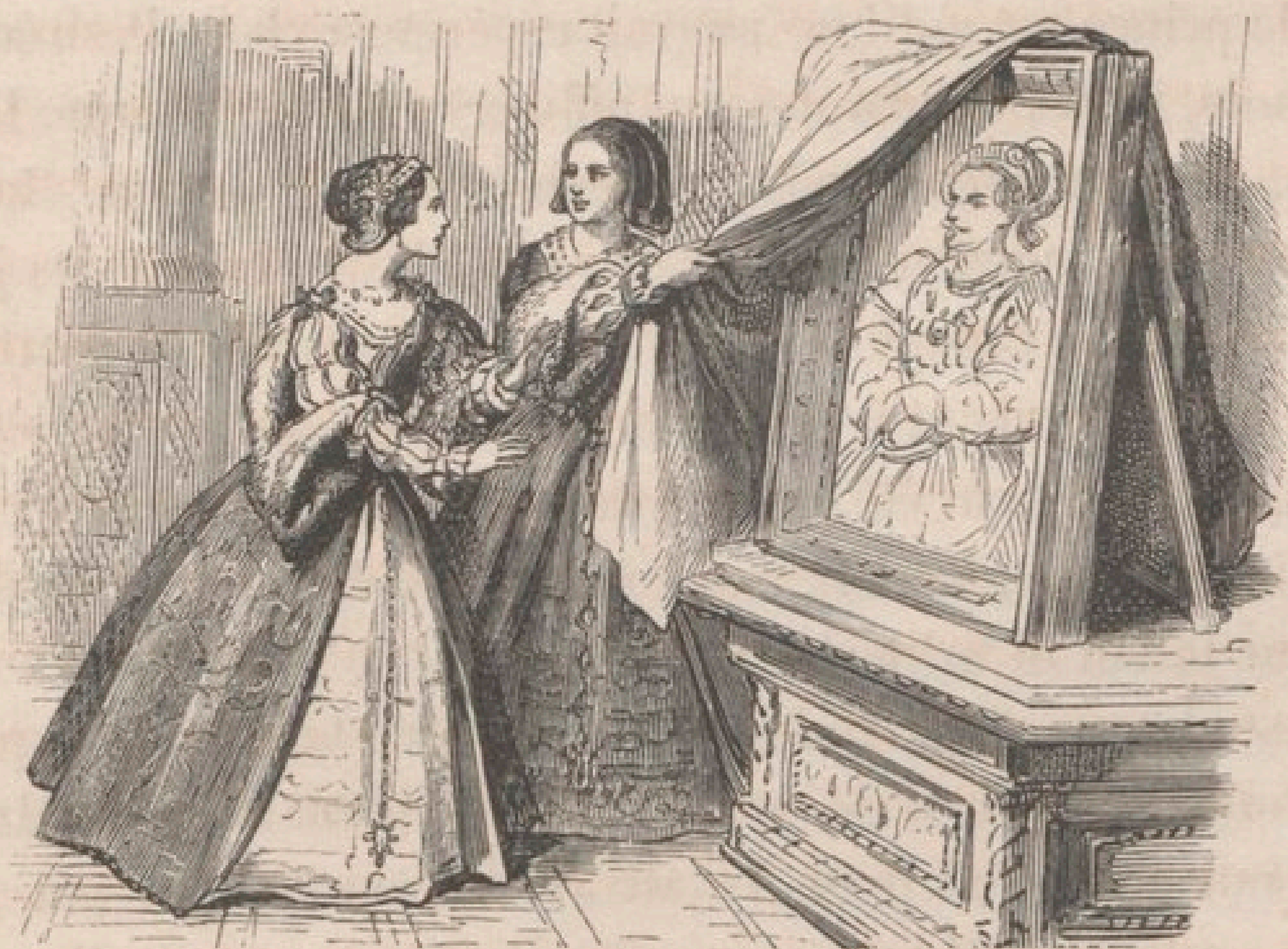
Le bruit de son voyage prévint son arrivée; le roi et la reine en furent ravis ; ils estimaient beaucoup son maître et savaient les grandes actions du prince Guerrier ; mais ce qu'ils connaissaient encore mieux, c'était son mérite personnel; de sorte que quand ils auraient cherché dans tout l'univers un mari pour leur fille, ils n'auraient su en trouver un plus digne d'elle. On prépara un palais pour loger Becafigue et l'on donna tous les ordres nécessaires pour que la cour parût dans la dernière magnificence.

Le roi et la reine avaient résolu que l'ambassadeur verrait Désirée ; mais la fée Tulipe vint trouver la reine et lui dit : « Gardez-vous bien, madame, de mener Becafigue chez notre enfant (c'est ainsi qu'elle nommait la princesse) ; il ne faut pas qu'il la voie sitôt, et ne consentez point à l'envoyer chez le roi qui la demande, qu'elle n'ait passé quinze ans ; car je suis assurée que si elle part plus tôt il lui arrivera quelque malheur. » La reine embrassant la bonne Tulipe, elle lui promit de suivre ses conseils, et sur-le-champ elles allèrent voir la princesse.

L'ambassadeur arriva. Son équipage demeura vingt-trois heures à passer ; car il avait six cent mille mulets, dont les clochettes et les fers étaient d'or, leurs couvertures de velours et de brocart en broderie de perle. C'était un embarras sans pareil dans les rues : tout le monde était accouru pour le voir. Le roi et la reine allèrent au-devant de lui, tant ils étaient aises de sa venue. Il est inutile de parler de la harangue qu'il fit et des cérémonies qui se passèrent de part et d'autre : on peut assez les imaginer ; mais lorsqu'il demanda à saluer la princesse, il demeura bien surpris que cette grâce lui fût déniée. « Si nous vous refusons, seigneur Becafigue, lui dit le roi, une chose qui paraît si juste, ce n'est point par un caprice qui nous soit particulier ; il faut vous raconter

l'étrange aventure de notre fille, afin que vous y preniez part. Une fée, au moment de sa naissance, la prit en aversion, et la menaça d'une très-grande infortune si elle voyait le jour avant l'âge de quinze ans. Nous la tenons dans un palais où les plus beaux appartements sont sous terre. Comme nous étions dans la résolution de vous y mener, la fée Tulipe nous a prescrit de n'en rien faire. — Eh! quoi, sire, répliqua l'ambassadeur, aurai-je le chagrin de m'en retourner sans elle? Vous l'accordez au roi mon maître pour son fils, elle est attendue avec mille impatiences; est-il possible que vous vous arrêtiez à des bagatelles comme sont les prédictions des fées? Voilà le portrait du prince Guerrier que j'ai ordre de lui présenter; il est si ressemblant, que je crois le voir lui-même lorsque je le regarde. » Il le déploya aussitôt; le portrait, qui n'était instruit que pour parler à la princesse, dit : « Belle Désirée, vous ne pouvez imaginer avec quelle ardeur je vous attends : venez bientôt dans notre cour l'orner des grâces qui vous rendent incomparable. » Le portrait ne dit plus rien; le roi et la reine demeurèrent si surpris, qu'ils prièrent Becafigue de le leur donner pour le porter à la princesse; il en fut ravi, et le remit entre leurs mains.

La reine n'avait point parlé jusqu'alors à sa fille de ce qui se passait; elle avait même défendu aux dames qui étaient auprès d'elle de lui rien dire de l'arrivée de l'ambassadeur : elles ne lui avaient pas obéi, et la princesse savait qu'il s'agissait d'un grand mariage; mais elle était si



prudente, qu'elle n'en avait rien témoigné à sa mère. Quand elle lui montra le portrait du prince, qui parlait et qui lui fit un compliment

aussi tendre que galant, elle en fut fort surprise ; car elle n'avait rien vu d'égal à cela, et la bonne mine du prince, l'air d'esprit, la régularité de ses traits, ne l'étonnaient pas moins que ce que disait le portrait. « Seriez-vous fâchée, lui dit la reine, en riant, d'avoir un époux qui ressemblât à ce prince ? — Madame, répliqua-t-elle, ce n'est point à moi à faire un choix; ainsi je serai toujours contente de celui que vous me destinerez. — Mais enfin, ajouta la reine, si le sort tombait sur lui, ne vous estimeriez-vous pas heureuse ? » Elle rougit, baissa les yeux, et ne répondit rien. La reine la prit entre ses bras et la baisa plusieurs fois. Elle ne put s'empêcher de verser des larmes lorsqu'elle pensa qu'elle était sur le point de la perdre, car il ne s'en fallait plus que trois mois qu'elle n'eût quinze ans ; et cachant son déplaisir, elle lui déclara tout ce qui la regardait dans l'ambassade du célèbre Becafigue ; elle lui donna même les raretés qu'il avait apportées pour lui présenter. Elle les admira, elle loua avec beaucoup de goût ce qu'il y avait de plus curieux ; mais de temps en temps ses regards s'échappaient pour s'attacher sur le portrait du prince, avec un plaisir qui lui avait été inconnu jusqu'alors.

L'ambassadeur, voyant qu'il faisait des instances inutiles pour qu'on lui donnât la princesse, et qu'on se contentait de la lui promettre, mais si solennellement qu'il n'y avait pas lieu d'en douter, demeura peu auprès du roi, et retourna en poste rendre compte à ses maîtres de sa négociation.

Quand le prince sut qu'il ne pouvait espérer sa chère Désirée de plus de trois mois, il fit des plaintes qui affligèrent toute la cour. Il ne dormait plus, il ne mangeait point ; il devint triste et rêveur ; la vivacité de son teint se changea en couleur de souci. Il demeurait des jours entiers couché sur un canapé dans son cabinet à regarder le portrait de sa princesse ; il lui écrivait à tous moments et présentait les lettres à ce portrait, comme s'il eût été capable de les lire. Enfin ses forces diminuèrent peu à peu, il tomba dangereusement malade, et pour en deviner la cause, il ne fallait ni médecins ni docteurs.

Le roi se désespérait. Il aimait son fils plus tendrement que jamais père n'a aimé le sien. Il se trouvait sur le point de le perdre. Quelle douleur pour un père ! Il ne voyait aucun remède qui pût guérir le prince. Il souhaitait Désirée ; sans elle il fallait mourir. Il prit donc la résolution, dans une si grande extrémité, d'aller trouver le roi et la reine qui l'avaient promise, pour les conjurer d'avoir pitié de l'état où

le prince était réduit, et de ne plus différer un mariage qui ne se ferait jamais s'ils voulaient obstinément attendre que la princesse eût quinze ans.

Cette démarche était extraordinaire ; mais elle l'aurait été bien davantage s'il eût laissé périr un fils si aimable et si cher. Cependant il se trouva une difficulté qui était insurmontable : c'est que son grand âge ne lui permettait que d'aller en litière, et cette voiture s'accordait mal avec l'impatience de son fils ; de sorte qu'il envoya en poste le fidèle Becafigue, et il écrivit les lettres du monde les plus touchantes pour engager le roi et la reine à ce qu'il souhaitait.

Pendant ce temps, Désirée n'avait guère moins de plaisir à voir le portrait du prince qu'il en avait à regarder le sien. Elle allait à tous moments dans le lieu où il était ; et quelque soin qu'elle prît de cacher ses sentiments, on ne laissait pas de les pénétrer. Entre autres, Giroflée et Longue-Épine, qui étaient ses filles d'honneur, s'aperçurent des petites inquiétudes qui commençaient à la tourmenter. Giroflée l'aimait passionnément et lui était fidèle ; Longue-Epine de tout temps sentait une jalousie secrète de son mérite et de son rang. Sa mère avait élevé la princesse ; après avoir été sa gouvernante, elle devint sa dame d'honneur : elle aurait dû l'aimer comme la chose du monde la plus aimable, quoiqu'elle chérît sa fille jusqu'à la folie ; et voyant la haine qu'elle avait pour la belle princesse, elle ne pouvait lui vouloir du bien.

L'ambassadeur que l'on avait dépêché à la cour de la princesse Noire ne fut pas bien reçu lorsqu'on apprit le compliment dont il était chargé. Cette Éthiopienne était la plus vindicative créature du monde ; elle trouva que c'était la traiter cavalièrement, après avoir pris des engagements avec elle, de lui envoyer dire ainsi qu'on la remerciait. Elle avait vu un portrait du prince dont elle s'était entêtée, et les Éthiopiennes, quand elles se mêlent d'aimer, aiment avec plus d'extravagance que les autres. « Comment, monsieur l'ambassadeur, dit-elle, est-ce que votre maître ne me croit pas assez riche ni assez belle ? promenez-vous dans mes États, vous trouverez qu'il n'en est guère de plus vastes ; venez dans mon trésor royal voir plus d'or que toutes les mines du Pérou n'en ont jamais fourni ; enfin regardez la noirceur de mon teint, ce nez écrasé, ces grosses lèvres ; n'est-ce pas ainsi qu'il faut être pour être belle ? — Madame, répondit l'ambassadeur, qui craignait les bastonnades plus que tous ceux qu'on envoie à la Porte, je blâme mon maître autant qu'il est permis à un sujet ; et si le ciel m'avait mis sur le premier trône de l'univers, je

sais vraiment bien à qui je l'offrirais. — Cette parole vous sauvera la vie, lui dit-elle. J'avais résolu de commencer ma vengeance sur vous ; mais il y aurait de l'injustice, puisque vous n'êtes pas cause du mauvais procédé de votre prince. Allez lui dire qu'il me fait plaisir de rompre avec moi, parce que je n'aime pas les malhonnêtes gens. » L'ambassadeur, qui ne demandait pas mieux que son congé, l'eut à peine obtenu qu'il en profita.

Mais l'Éthiopienne était trop piquée contre le prince Guerrier pour lui pardonner. Elle monta dans un char d'ivoire traîné par six autruches qui faisaient dix lieues par heure. Elle se rendit au palais de la fée de la Fontaine ; c'était sa marraine et sa meilleure amie. Elle lui raconta son aventure et la pria avec les dernières instances de servir son ressentiment. La fée fut sensible à la douleur de sa filleule ; elle regarda dans le livre qui dit tout, et elle connut aussitôt que le prince Guerrier ne quittait la princesse Noire que pour la princesse Désirée, qu'il l'aimait éperdument, et qu'il était même malade de la seule impatience de la voir. Cette connaissance ralluma sa colère, qui était presque éteinte, et comme elle ne l'avait pas vue depuis le moment de sa naissance, il est à croire qu'elle aurait négligé de lui faire du mal si la vindicative Noiron ne l'en avait pas conjurée. « Quoi ! s'écria-t-elle, cette malheureuse Désirée veut donc toujours me déplaire ? Non, charmante princesse, non, ma mignonne, je ne souffrirai pas qu'on te fasse un affront ; les cieux et tous les éléments s'intéressent dans cette affaire. Retourne chez toi et te repose sur ta chère marraine. » La princesse Noire la remercia ; elle lui fit des présents de fleurs et de fruits qu'elle reçut fort agréablement.

L'ambassadeur Becafigue s'avançait en toute diligence vers la ville capitale où le père de Désirée faisait son séjour. Il se jeta aux pieds du roi et de la reine ; il versa beaucoup de larmes, et leur dit, dans les termes les plus touchants, que le prince Guerrier mourrait s'ils lui retardaient plus longtemps le plaisir de voir la princesse leur fille ; qu'il ne s'en fallait plus que trois mois qu'elle n'eût quinze ans ; qu'il ne lui pouvait rien arriver de fâcheux dans un espace si court ; qu'il prenait la liberté de les avertir qu'une si grande crédulité pour de petites fées faisait tort à la majesté royale. Enfin il harangua si bien qu'il eut le don de persuader. L'on pleura avec lui, se représentant le triste état où le jeune prince était réduit, et puis on lui dit qu'il fallait quelques jours pour se déterminer et lui repondre. Il repartit qu'il ne pouvait donner que quelques heures ; que son maître était à l'extrémité ; qu'il s'imagi-

nait que la princesse le haïssait, et que c'était elle qui retardait son voyage. On l'assura donc que le soir il saurait ce qu'on pouvait faire.

La reine courut au palais de sa chère fille; elle lui conta tout ce qui se passait. Désirée sentit alors une douleur sans pareille; son cœur se serra, elle s'évanouit, et la reine connut les sentiments qu'elle avait pour le prince. « Ne vous affligez point, ma chère enfant, lui dit-elle, vous pouvez tout pour sa guérison; je ne suis inquiète que pour les menaces que la fée de la Fontaine fit à votre naissance. — Je me flatte, madame, répliqua-t-elle, qu'en prenant quelques mesures nous tromperons la méchante fée. Par exemple, ne pourrais-je pas aller dans un carrosse tout fermé où je ne verrais point le jour? On l'ouvrirait la nuit pour nous donner à manger; ainsi j'arriverais heureusement chez le prince Guerrier. »

La reine goûta beaucoup cet expédient, elle en fit part au roi qui l'approuva aussi; de sorte qu'on envoya dire à Becafigue de venir promptement, et il reçut des assurances certaines que la princesse partirait au plus tôt, qu'ainsi il n'avait qu'à s'en retourner, pour donner cette bonne nouvelle à son maître; et que pour se hâter davantage, on négligerait de lui faire l'équipage et les riches habits qui convenaient à son rang. L'ambassadeur, transporté de joie, se jeta encore aux pieds de Leurs Majestés, pour les remercier. Il partit ensuite sans avoir vu la princesse.

La séparation du roi et de la reine lui aurait semblé insupportable, si elle avait été moins prévenue en faveur du prince: mais il est de certains sentiments qui étouffent presque tous les autres. On lui fit un carrosse de velours vert par dehors, orné de grandes plaques d'or, et par dedans de brocart argent et couleur de rose rebrodé; il n'y avait aucune glace; il était fort grand, il fermait mieux qu'une boîte, et un seigneur des premiers du royaume fut chargé des clefs qui ouvraient les serrures qu'on avait mises aux portières.

Autour d'elle on voyait les Grâces,
Les ris, les plaisirs et les jeux,
Et les Amours respectueux
Empressés à suivre ses traces;
Elle avait l'air majestueux,
Avec une douceur céleste.
Elle s'attirait tous les vœux
Sans compter ici tout le reste.

Elle avait les mêmes attraits
Que fit briller Adélaïde,
Quand, l'hymen lui servant de guide,
Elle vint dans ces lieux pour cimenter la paix.

L'on nomma peu d'officiers pour l'accompagner, afin qu'une nombreuse suite n'embarrassât point; et après lui avoir donné les plus belles pierreries du monde et quelques habits très-riches, après, dis-je, des adieux qui pensèrent faire étouffer le roi, la reine et toute la cour, à force de pleurer, on l'enferma dans le carrosse sombre avec sa dame d'honneur, Longue-Épine et Giroflée.

On a peut-être oublié que Longue-Épine n'aimait point la princesse Désirée; mais elle aimait fort le prince Guerrier, car elle avait vu son portrait parlant. Le trait qui l'avait blessée était si vif, qu'étant sur le point de partir elle dit à sa mère qu'elle mourrait si le mariage de la princesse s'accomplissait, et que si elle voulait la conserver, il fallait absolument qu'elle trouvât un moyen de rompre cette affaire. La dame d'honneur lui dit de ne se point affliger, qu'elle tâcherait de remédier à sa peine en la rendant heureuse.

Lorsque la reine envoya sa chère enfant, elle la recommanda au-delà de tout ce qu'on peut dire à cette mauvaise femme. « Quel dépôt ne vous confié-je pas! lui dit-elle; c'est plus que ma vie. Prenez soin de la santé de ma fille; mais surtout soyez soigneuse d'empêcher qu'elle ne voie le jour, tout serait perdu. Vous savez de quels maux elle est menacée, et je suis convenue avec l'ambassadeur du prince Guerrier que, jusqu'à ce qu'elle ait quinze ans, on la mettrait dans un château, où elle ne verra aucune lumière que celle des bougies. » La reine combla cette dame de présents, pour l'engager à une plus grande exactitude. Elle lui promit de veiller à la conservation de la princesse et de lui en rendre bon compte aussitôt qu'elles seraient arrivées.

Ainsi le roi et la reine, se reposant sur ses soins, n'eurent point d'inquiétude pour leur chère fille; cela servit en quelque façon à modérer la douleur que son éloignement leur causait. Mais Longue-Épine, qui apprenait tous les soirs, par les officiers de la princesse qui ouvraient le carrosse pour lui servir à souper, que l'on approchait de la ville où elles étaient attendues, pressait sa mère d'exécuter son dessein, craignant que le roi ou le prince ne vinssent au devant d'elle, et qu'il ne fût plus temps; de sorte qu'environ l'heure de midi, où le soleil darde ses rayons avec force, elle coupa tout d'un coup l'impériale du carrosse où elles

étaient renfermées, avec un grand couteau fait exprès qu'elle avait apporté. Alors pour la première fois la princesse Désirée vit le jour. A peine l'eut-elle regardé et poussé un profond soupir, qu'elle se précipita



du carrosse sous la forme d'une biche blanche et se mit à courir jusqu'à la forêt prochaine, où elle s'enfonça dans un lieu sombre, pour y regretter, sans témoins, la charmante figure qu'elle venait de perdre.

La fée de la Fontaine, qui conduisait cette étrange aventure, voyant que tous ceux qui accompagnaient la princesse se mettaient en devoir, les uns de la suivre et les autres d'aller à la ville, pour avertir le prince Guerrier du malheur qui venait d'arriver, sembla aussitôt bouleverser la nature; les éclairs et le tonnerre effrayèrent les plus assurés, et par son merveilleux savoir elle transporta tous ces gens fort loin, afin de les éloigner du lieu où leur présence lui déplaisait.

Il ne resta que la dame d'honneur, Longue-Épine et Giroflée. Celle-ci courut après sa maîtresse, faisant retentir les bois et les rochers de son nom et de ses plaintes. Les deux autres, ravies d'être en liberté, ne perdirent pas un moment à faire ce qu'elles avaient projeté. Longue-Épine mit les plus riches habits de Désirée. Le manteau royal qui avait été fait pour ses noces était d'une richesse sans pareille, et la couronne avait des diamants deux ou trois fois gros comme le poing; son sceptre était d'un seul rubis; le globe qu'elle tenait dans l'autre main, d'une perle plus grosse que la tête. Cela était rare et très-lourd à porter; mais il fallait persuader qu'elle était la princesse, et ne rien négliger de tous les ornements royaux.

En cet équipage, Longue-Épine, suivie de sa mère, qui portait la queue de son manteau, s'achemine vers la ville. Cette fausse princesse marchait gravement, elle ne doutait pas que l'on ne vînt les recevoir; et en effet elles n'étaient guère avancées quand elles aperçurent un gros de cavalerie, et, au milieu, deux litières brillantes d'or et de pierreries, portées par des mulets ornés de longs panaches de plumes vertes (c'était la couleur favorite de la princesse). Le roi, qui était dans l'une, et le prince malade dans l'autre, ne savaient que juger de ces dames qui venaient à eux. Les plus empressés galopèrent vers elles, et jugèrent par la magnificence de leurs habits qu'elles devaient être des personnes de distinction. Ils mirent pied à terre, et les abordèrent respectueusement. « Obligez-moi de m'apprendre, leur dit Longue-Épine, qui est dans ces litières? — Mesdames, répliquèrent-ils, c'est le roi et le prince son fils, qui viennent au devant de la princesse Désirée. — Allez, je vous prie, leur dire, continua-t-elle, que la voici. Une fée, jalouse de mon bonheur, a dispersé tous ceux qui m'accompagnaient, par une centaine de coups de tonnerre, d'éclairs et de prodiges surprenants; mais voici ma dame d'honneur, qui est chargée des lettres du roi mon père et de mes pierreries. »

Aussitôt ces cavaliers lui baisèrent le bas de sa robe, et furent en diligence annoncer au roi que la princesse approchait. « Comment! s'écria-t-il, elle vient à pied en plein jour! » Ils lui racontèrent ce qu'elle leur avait dit. Le prince, brûlant d'impatience, les appela, et sans leur faire aucune question : « Avouez, leur dit-il, que c'est un prodige de beauté, un miracle, une princesse tout accomplie. » Ils ne répondirent rien, et surprirent le prince. « Pour avoir trop à louer, continua-t-il, vous aimez mieux vous taire. — Seigneur, vous l'allez voir, lui dit le plus hardi d'entre eux; apparemment que la fatigue du voyage l'a changée. » Le prince demeura surpris; s'il avait été moins faible, il se serait précipité de la litière pour satisfaire son impatience et sa curiosité. Le roi descendit de la sienne, et s'avançant avec toute la cour, il joignit la fausse princesse; mais aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur elle, il poussa un grand cri, et reculant quelques pas : « Que vois-je! dit-il. Quelle perfidie! — Sire, dit la dame d'honneur en s'avançant hardiment, voici la princesse Désirée, avec les lettres du roi et de la reine; je remets aussi entre vos mains la cassette de pierreries dont ils me chargèrent en partant. »

Le roi gardait à tout cela un morne silence, et le prince, s'appuyant

sur Becafigue, s'approcha de Longue-Épine. O dieux! que devint-il après avoir considéré cette fille, dont la taille extraordinaire faisait peur! Elle était si grande, que les habits de la princesse lui couvraient à peine les genoux; sa maigreur affreuse, son nez, plus crochu que celui d'un perroquet, brillait d'un rouge luisant; il n'a jamais été de dents plus noires et plus mal rangées. Enfin elle était aussi laide que Désirée était belle.

Le prince, qui n'était occupé que de la charmante idée de sa princesse, demeura transi et comme immobile à la vue de celle-ci; il n'avait pas la force de proférer une parole, il la regardait avec étonnement, et s'adressant ensuite au roi : « Je suis trahi, lui dit-il ; ce merveilleux portrait sur lequel j'engageai ma liberté n'a rien de la personne qu'on nous envoie. L'on a cherché à nous tromper; l'on y a réussi, il m'en coûtera la vie. — Comment l'entendez-vous, seigneur? dit Longue-Épine; l'on a cherché à vous tromper? Sachez que vous ne le serez jamais en m'épousant. » Son effronterie et sa fierté n'avaient pas d'exemples. La dame d'honneur renchérissait encore par-dessus. « Ah! ma belle princesse! s'écriait-elle, où sommes-nous venues? Est-ce ainsi que l'on reçoit une personne de votre rang? Quelle inconstance! quel procédé! Le roi votre père en saura bien tirer raison. — C'est nous qui nous la ferons faire, répliqua le roi. Il nous avait promis une belle princesse, il nous envoie un squelette, une momie qui fait peur. Je ne m'étonne plus qu'il ait gardé ce beau trésor caché pendant quinze ans; il voulait attraper quelque dupe. C'est sur nous que le sort a tombé, mais il n'est pas impossible de s'en venger.

— Quels outrages! s'écria la fausse princesse; ne suis-je pas bien malheureuse d'être venue sur la parole de telles gens! Voyez que l'on a grand tort de s'être fait peindre un peu plus belle que l'on est : cela n'arrive-t-il pas tous les jours? Si pour tels inconvénients les princes renvoyaient leurs fiancées, peu se marieraient. »

Le roi et le prince, transportés de colère, ne daignèrent pas lui répondre, ils remontèrent chacun dans leur litière; et, sans autre cérémonie, un garde du corps mit la princesse en trousse derrière lui, et la dame d'honneur fut traitée de même. On les mena dans la ville; par ordre du roi elles furent enfermées dans le château des trois Pointes.

Le prince Guerrier avait été si accablé du coup qui venait de le frapper, que son affliction s'était toute renfermée dans son cœur. Lorsqu'il eut assez de force pour se plaindre, que ne dit-il pas sur sa cruelle des-

tinée! Il était toujours amoureux, et n'avait pour tout objet de sa passion qu'un portrait. Ses espérances ne subsistaient plus, toutes les idées si charmantes qu'il s'était faites sur la princesse Désirée se trouvaient échouées. Il aurait mieux aimé mourir que d'épouser celle qu'il prenait pour elle. Enfin, jamais désespoir ne fut égal au sien : il ne pouvait plus souffrir la cour, et il résolut, dès que sa santé put lui permettre, de s'en aller secrètement et de se rendre dans quelque lieu solitaire pour y passer le reste de sa triste vie.

Il ne communiqua son dessein qu'au fidèle Becafigue; il était bien persuadé qu'il le suivrait partout, et il le choisit pour parler avec lui plus souvent qu'avec un autre du mauvais tour qu'on lui avait joué. A peine commença-t-il à se porter mieux, qu'il partit et laissa une grande lettre pour le roi sur la table de son cabinet, l'assurant qu'aussitôt que son esprit serait un peu tranquillisé il reviendrait auprès de lui; mais qu'il le suppliait, en attendant, de penser à leur commune vengeance et de retenir toujours la laide princesse prisonnière.

Il est aisé de juger de la douleur qu'eut le roi lorsqu'il reçut cette lettre. La séparation d'un fils cher pensa le faire mourir. Pendant que tout le monde était occupé à le consoler, le prince et Becafigue s'éloignaient, et au bout de trois jours ils se trouvèrent dans une vaste forêt, si sombre par l'épaisseur des arbres, si agréable par la fraîcheur de l'herbe et des ruisseaux qui coulaient de tous côtés, que le prince, fatigué de la longueur du chemin, car il était encore malade, descendit de cheval et se jeta tristement sur la terre, sa main sous sa tête, ne pouvant presque parler, tant il était faible. « Seigneur, lui dit Becafigue, pendant que vous allez vous reposer, je vais chercher quelques fruits pour vous rafraîchir et reconnaître un peu le lieu où nous sommes. » Le prince ne lui répondit rien, il lui témoigna seulement par un signe qu'il le pouvait.

Il y a longtemps que nous avons laissé la biche aux bois, je veux parler de l'incomparable princesse. Elle pleura en biche désolée, lorsqu'elle vit sa figure dans une fontaine qui lui servait de miroir : « Quoi! c'est moi! disait-elle. C'est aujourd'hui que je me trouve réduite à subir la plus étrange aventure qui puisse arriver du règne des fées à une innocente princesse telle que je suis! Combien durera ma métamorphose? Où me retirer pour que les lions, les ours et les loups ne me dévorent point? Comment pourrai-je manger de l'herbe? » Enfin elle se faisait mille questions et ressentait la plus cruelle douleur qu'il est possible.

Il est vrai que si quelque chose pouvait la consoler, c'est qu'elle était une aussi belle biche qu'elle avait été belle princesse.

La faim pressant Désirée, elle brouta l'herbe de bon appétit et demeura surprise que cela pût être. Ensuite elle se coucha sur la mousse; la nuit la surprit, elle la passa avec des frayeurs inconcevables. Elle entendait les bêtes féroces proche d'elle, et souvent, oubliant qu'elle était biche, elle essayait de grimper sur un arbre. La clarté du jour la rassura un peu; elle admirait sa beauté, et le soleil lui paraissait quelque chose de si merveilleux, qu'elle ne se lassait point de le regarder; tout ce qu'elle en avait entendu dire lui semblait fort au-dessous de ce qu'elle voyait. C'était l'unique consolation qu'elle pouvait trouver dans un lieu si désert; elle y resta toute seule pendant plusieurs jours.

La fée Tulipe, qui avait toujours aimé cette princesse, ressentait vivement son malheur; mais elle avait un véritable dépit que la reine et elle eussent fait si peu de cas de ses avis, car elle leur dit plusieurs fois que si la princesse partait avant que d'avoir quinze ans elle s'en trouverait mal; cependant elle ne voulait point l'abandonner aux furies de la fée de la Fontaine, et ce fut elle qui conduisit les pas de Giroflée vers la forêt, afin que cette nouvelle confidente pût la consoler dans sa disgrâce.

Cette belle biche passait doucement le long d'un ruisseau quand Giroflée, qui ne pouvait presque marcher, se coucha pour se reposer. Elle rêvait tristement de quel côté elle pourrait aller pour trouver sa chère princesse. Lorsque la biche l'aperçut, elle franchit tout d'un coup le ruisseau, qui était large et profond, elle vint se jeter sur Giroflée et lui faire mille caresses. Elle en demeura surprise; elle ne savait si les bêtes de ce canton avaient quelque amitié particulière pour les hommes qui les rendissent humaines, ou si elle la connaissait; car enfin il était fort singulier qu'une biche s'avisât de faire si bien les honneurs de la forêt.

Elle la regarda attentivement, et vit avec une extrême surprise de grosses larmes qui coulaient de ses yeux; elle ne douta plus que ce ne fût sa chère princesse. Elle prit ses pieds, elle les baisa avec autant de respect et de tendresse qu'elle avait baisé ses mains. Elle lui parla et connut que la biche l'entendait, mais qu'elle ne pouvait lui répondre: les larmes et les soupirs redoublèrent de part et d'autre. Giroflée promit à sa maîtresse qu'elle ne la quitterait point, la biche lui fit mille petits signes de la tête et des yeux, qui marquaient qu'elle en serait très-aise et qu'elle la consolerait d'une partie de ses peines.

Elles étaient demeurées presque tout le jour ensemble ; Bichette eut peur que sa fidèle Giroflée n'eût besoin de manger, elle la conduisit dans un endroit de la forêt où elle avait remarqué des fruits sauvages qui ne laissaient pas d'être bons. Elle en prit quantité, car elle mourait de faim ; mais après que sa collation fut finie, elle tomba dans une grande inquiétude, ne sachant où elles se retireraient pour dormir : car, de rester au milieu de la forêt exposées à tous les périls qu'elles pouvaient courir, il n'était pas possible de s'y résoudre. « N'êtes-vous point effrayée, charmante biche, lui dit-elle, de passer la nuit ici ? » La biche leva les yeux vers le ciel et soupira. « Mais, continua Giroflée, vous avez parcouru déjà une partie de cette vaste solitude, n'y a-t-il point de maisonnettes, un charbonnier, un bûcheron, un ermitage ? » La biche marqua par les mouvements de sa tête qu'elle n'avait rien vu. « O dieux ! s'écria Giroflée, je ne serai pas en vie demain. Quand j'aurais le bonheur d'éviter les tigres et les ours, je suis certaine que la peur suffit pour me tuer, et ne croyez pas au reste, ma chère princesse, que je regrette la vie par rapport à moi : je la regrette par rapport à vous. Hélas ! vous laisser dans ces lieux dépourvue de toute consolation ! se peut-il rien de plus triste ? » La petite biche se prit à pleurer, elle sanglotait presque comme une personne.

Ses larmes touchèrent la fée Tulipe, qui l'aimait tendrement ; malgré sa désobéissance, elle avait toujours veillé à sa conservation, et, paraissant tout d'un coup : « Je ne veux point vous gronder, lui dit-elle ; l'état où je vous vois me fait trop de peine. » Bichette et Giroflée l'interrompaient en se jetant à ses genoux ; la première lui baisait les mains et la caressait le plus joliment du monde, l'autre la conjurait d'avoir pitié de la princesse et de lui rendre sa figure naturelle. « Cela ne dépend pas de moi, dit Tulipe ; celle qui lui fait tant de mal a beaucoup de pouvoir. Mais j'accourcirai le temps de sa pénitence, et pour l'adoucir, aussitôt que la nuit laissera sa place au jour, elle quittera sa forme de biche ; mais à peine l'aurore paraîtra-t-elle, qu'il faudra qu'elle la reprenne, et qu'elle coure les plaines et les forêts comme les autres. »

C'était déjà beaucoup de cesser d'être biche pendant la nuit ; la princesse témoigna sa joie par des sauts et des bonds qui réjouirent Tulipe. « Avancez-vous, leur dit-elle, dans ce petit sentier, vous y trouverez une cabane assez propre pour un endroit champêtre. » En achevant ces mots, elle disparut. Giroflée obéit, elle entra avec Bichette dans la route

qu'elles voyaient, et trouvèrent une vieille femme assise sur le pas de sa porte, qui achevait un panier d'osier fin. Giroflée la salua. « Voudriez-vous, ma bonne mère, lui dit-elle, me retirer avec ma biche? Il me faudrait une petite chambre. — Oui, ma belle fille, répondit-elle, je vous donnerai volontiers une retraite ici; entrez avec votre biche. »



Elle les mena aussitôt dans une chambre très-jolie, toute boisée de merisier; il y avait deux petits lits de toile blanche, des draps fins, et tout paraissait si simple et si propre, que la princesse a dit depuis qu'elle n'avait rien trouvé de plus à son gré.

Dès que la nuit fut entièrement venue, Désirée cessa d'être biche. Elle embrassa cent fois sa chère Giroflée; elle la remercia de l'affection qui l'engageait à suivre sa fortune, et lui promit qu'elle rendrait la sienne très-heureuse dès que sa pénitence serait finie.

La vieille vint frapper doucement à leur porte, et, sans entrer, elle donna des fruits excellents à Giroflée, dont la princesse mangea avec grand appétit, ensuite elles se couchèrent; et sitôt que le jour parut, Désirée, étant devenue biche, se mit à gratter à la porte afin que Giroflée lui ouvrît. Elles se témoignèrent un sensible regret de se séparer,

quoique ce ne fût pas pour longtemps, et Bichette s'étant élancée dans le plus épais du bois, elle commença d'y courir à son ordinaire.

J'ai déjà dit que le prince Guerrier s'était arrêté dans la forêt, et que Becafigue la parcourait pour trouver quelques fruits. Il était assez tard lorsqu'il se rendit à la maisonnette de la bonne vieille dont j'ai parlé. Il lui parla civilement, et lui demanda les choses dont il avait besoin pour son maître. Elle se hâta d'emplir une corbeille et la lui donna. « Je crains, dit-elle, que si vous passez la nuit ici sans retraite, il ne vous arrive quelque accident; je vous en offre une bien pauvre, mais au moins elle met à l'abri des lions. » Il la remercia, et lui dit qu'il était avec un de ses amis; qu'il allait lui proposer de venir chez elle. En effet, il sut si bien persuader le prince, qu'il se laissa conduire chez cette bonne femme. Elle était encore à sa porte, et, sans faire aucun bruit, elle les mena dans une chambre semblable à celle que la princesse occupait, si proche l'une de l'autre, qu'elles n'étaient séparées que par une cloison.

Le prince passa la nuit avec ses inquiétudes ordinaires. Dès que les premiers rayons du soleil eurent brillé à ses fenêtres, il se leva, et pour divertir sa tristesse, il sortit dans la forêt, disant à Becafigue de ne point venir avec lui. Il marcha longtemps sans tenir aucune route certaine; enfin il arriva dans un lieu assez spacieux, couvert d'arbres et de mousses; aussitôt une biche en partit. Il ne put s'empêcher de la suivre. Son penchant dominant était pour la chasse, mais il n'était plus si vif depuis la passion qu'il avait dans le cœur. Malgré cela, il poursuivit la pauvre biche, et de temps en temps il lui décochait des traits qui la faisaient mourir de peur, quoiqu'elle n'en fût pas blessée : car son amie Tulipe la garantissait, et il ne fallait pas moins que la main secourable d'une fée pour la préserver de périr sous des coups si justes. L'on n'a jamais été si lasse que l'était la princesse des biches : l'exercice qu'elle faisait lui était bien nouveau. Enfin elle se détourna à un sentier si heureusement, que le dangereux chasseur, la perdant de vue et se trouvant lui-même extrêmement fatigué, ne s'obstina pas à la suivre.

Le jour s'étant passé de cette manière, la biche vit avec joie l'heure de se retirer; elle tourna ses pas vers la maison où Giroflée l'attendait impatiemment. Dès qu'elle fut dans sa chambre, elle se jeta sur le lit, haletante, elle était tout en nage. Giroflée lui fit mille caresses; elle mourait d'envie de savoir ce qu'il lui était arrivé. L'heure de se débi-

chonner étant arrivée, la belle princesse reprit sa forme ordinaire. Jetant les bras au cou de sa favorite : « Hélas! lui dit-elle, je croyais n'avoir à craindre que la fée de la Fontaine et les cruels hôtes des forêts; mais j'ai été poursuivie aujourd'hui par un jeune chasseur, que j'ai vu à peine, tant j'étais pressée de fuir. Mille traits décochés après moi me menaçaient d'une mort inévitable; j'ignore encore par quel bonheur j'ai pu m'en sauver. — Il ne faut plus sortir, ma princesse, répliqua Giroflée. Passez dans cette chambre le temps fatal de votre pénitence. J'irai dans la ville la plus proche acheter des livres pour vous divertir; nous lirons les Contes nouveaux que l'on a faits sur les fées, nous ferons des vers et des chansons. — Tais-toi, ma chère fille, reprit la princesse. La charmante idée du prince Guerrier suffit pour m'occuper agréablement; mais le même pouvoir qui me réduit pendant le jour à la triste condition de biche me force malgré moi de faire ce qu'elles font : je cours, je saute et je mange l'herbe comme elles. Dans ce temps-là, une chambre me serait insupportable. » Elle était si harassée de la chasse, qu'elle demanda promptement à manger : ensuite ses beaux yeux se fermèrent jusqu'au lever de l'aurore. Dès qu'elle l'aperçut, la métamorphose ordinaire se fit, et elle retourna dans la forêt.

Le prince, de son côté, était venu sur le soir rejoindre son favori. « J'ai passé le temps, lui dit-il, à courir après la plus belle biche que j'aie jamais vue; elle m'a trompé cent fois avec une adresse merveilleuse. J'ai tiré si juste, que je ne comprends point comment elle a évité mes coups. Aussitôt qu'il fera jour, j'irai la chercher encore, et ne la manquerai point. » En effet, ce jeune prince, qui voulait éloigner de son cœur une idée qu'il croyait chimérique, n'étant pas fâché que la passion de la chasse l'occupât, se rendit de bonne heure dans le même endroit où il avait trouvé la biche; mais elle se garda bien d'y aller, craignant une aventure semblable à celle qu'elle avait eue. Il jeta les yeux de tous côtés; il marcha longtemps, et comme il s'était échauffé, il fut ravi de trouver des pommes dont la couleur lui fit plaisir; il en cueillit, il en mangea, et presque aussitôt il s'endormit d'un profond sommeil. Il se jeta sur l'herbe fraîche, sous des arbres, où mille oiseaux semblaient s'être donné rendez-vous.

Dans le temps qu'il dormait, notre craintive biche, avide des lieux écartés, passa dans celui où il était. Si elle l'avait aperçu plus tôt, elle l'aurait fui; mais elle se trouva si proche de lui, qu'elle ne put s'empêcher de le regarder, et son assoupissement la rassura si bien, qu'elle se

donna le loisir de considérer tous ses traits. O dieux! que devint-elle quand elle le reconnut? Son esprit était trop rempli de sa charmante idée pour l'avoir perdue en si peu de temps. Amour, amour, que veux-tu donc? faut-il que Bichette s'expose à perdre la vie par les mains de son amant? Oui, elle s'y expose, il n'y a plus moyen de songer à sa sûreté. Elle se coucha à quelques pas de lui, et ses yeux ravis de le voir ne pouvaient s'en détourner un moment; elle soupirait, elle poussait de petits gémissements. Enfin, devenant plus hardie, elle s'approcha encore davantage; elle le touchait lorsqu'il s'éveilla.

Sa surprise parut extrême, il reconnut la même biche qui lui avait donné tant d'exercice et qu'il avait cherchée longtemps; mais la trouver si familière lui paraissait une chose rare. Elle n'attendit pas qu'il eût essayé de la prendre : elle s'enfuit de toute sa force, et il la suivit de toute la sienne. De temps en temps ils s'arrêtaient pour reprendre haleine, car la belle biche était encore lasse d'avoir couru la veille et le prince ne l'était pas moins qu'elle; mais ce qui ralentissait le plus la fuite de Bichette, hélas! faut-il le dire? c'était la peine de s'éloigner de celui qui l'avait plus blessée par son mérite que par les traits qu'il tirait sur elle. Il la voyait très-souvent qui tournait la tête sur lui, comme pour lui demander s'il voulait qu'elle pérît sous ses coups, et lorsqu'il était sur le point de la joindre, elle faisait de nouveaux efforts pour se sauver. « Ah! si tu pouvais m'entendre, petite biche, lui criait-il, tu ne m'éviterais pas; je t'aime, je te veux nourrir; tu es charmante, j'aurai soin de toi. » L'air emportait ses paroles : elles n'allaient point jusqu'à elle.

Enfin, après avoir fait tout le tour de la forêt, notre biche, ne pouvant plus courir, ralentit ses pas, et le prince, redoublant les siens, la joignit avec une joie dont il ne croyait plus être capable. Il vit bien qu'elle avait perdu toutes ses forces; elle était couchée comme une pauvre petite bête demi-morte, et elle n'attendait que de voir finir sa vie par les mains de son vainqueur; mais au lieu de lui être cruel, il se mit à la caresser. « Belle biche, lui dit-il, n'aie point de peur, je veux t'emmener avec moi, et que tu me suives partout. » Il coupa exprès des branches d'arbre, il les plia adroitement, il les couvrit de mousses, il y jeta des roses dont quelques buissons étaient chargés; ensuite il prit la biche entre ses bras, il appuya sa tête sur son cou, et vint la coucher doucement sur ces ramées; puis il s'assit auprès d'elle, cherchant de temps en temps des herbes fines, qu'il lui présentait, et qu'elle mangeait dans sa main.

Le prince continuait de lui parler, quoiqu'il fût persuadé qu'elle ne l'entendait pas. Cependant, quelque plaisir qu'elle eût de le voir, elle s'inquiétait parce que la nuit s'approchait. « Que serait-ce, disait-elle en elle-même, s'il me voyait changer tout d'un coup de forme? il serait effrayé et me fuirait, ou s'il ne me fuyait pas, que n'aurais-je pas à craindre ainsi seule dans une forêt? » Elle ne faisait que penser de quelle manière elle pourrait se sauver, lorsqu'il lui en fournit le moyen : car ayant peur qu'elle n'eût besoin de boire, il alla voir où il pourrait trouver quelque ruisseau, afin de l'y conduire. Pendant qu'il cherchait, elle se déroba promptement, et vint à la maisonnette où Giroflée l'attendait. Elle se jeta encore sur son lit; la nuit vint, sa métamorphose cessa; elle lui apprit son aventure.

« Le croirais-tu, ma chère, lui dit-elle, mon prince Guerrier est dans cette forêt; c'est lui qui m'a chassée depuis deux jours, et qui m'ayant prise m'a fait mille caresses. Ah! que le portrait qu'on m'en apporta est peu fidèle! il est cent fois mieux fait; tout le désordre où l'on voit les chasseurs ne dérobe rien à sa bonne mine et lui conserve des agréments que je ne saurais t'exprimer. Ne suis-je pas bien malheureuse d'être obligée de fuir ce prince, lui qui m'est destiné par mes plus proches, lui qui m'aime et que j'aime? Il faut qu'une méchante fée me prenne en aversion le jour de ma naissance, et trouble tous ceux de ma vie. » Elle se prit à pleurer. Giroflée la consola, et lui fit espérer que dans quelque temps ses peines seraient changées en plaisirs.

Le prince revint vers sa chère biche, dès qu'il eut trouvé une fontaine; mais elle n'était plus au lieu où il l'avait laissée. Il la chercha inutilement partout, et sentit autant de chagrin contre elle que si elle avait dû avoir de la raison. « Quoi! s'écria-t-il, je n'aurai donc jamais que des sujets de me plaindre de ce sexe trompeur et infidèle! » Il retourna chez la bonne vieille, plein de mélancolie. Il conta à son confident l'aventure de Bichette, et l'accusa d'ingratitude. Becafigue ne put s'empêcher de sourire de la colère du prince; il lui conseilla de punir la biche quand il la rencontrerait. « Je ne reste plus ici que pour cela, répondit le prince; ensuite nous partirons pour aller plus loin. »

Le jour revint, et, avec lui, la princesse reprit sa figure de biche blanche. Elle ne savait à quoi se résoudre, ou d'aller dans les mêmes lieux que le prince parcourait ordinairement, ou de prendre une route tout opposée pour l'éviter. Elle choisit ce dernier parti, et s'éloigna beaucoup; mais le jeune prince, qui était aussi fin qu'elle, en usa tout

de même, croyant bien qu'elle aurait cette petite ruse; de sorte qu'il la découvrit dans le plus épais de la forêt. Elle s'y trouvait en sûreté lorsqu'elle l'aperçut; aussitôt elle bondit, elle saute par dessus les buissons, et comme si elle l'eût appréhendé davantage, à cause du tour qu'elle lui avait fait le soir, elle fuit plus légère que les vents; mais dans le moment qu'elle traversait un sentier, il la mire si bien, qu'il lui enfonce une flèche dans la jambe. Elle sentit une douleur violente, et, n'ayant plus assez de force pour fuir, elle se laissa tomber.

Amour cruel et barbare, où étais-tu donc? Quoi! tu laisses blesser une fille incomparable par son tendre amant! Cette triste catastrophe était inévitable, car la fée de la fontaine y avait attaché la fin de l'aventure. Le prince s'approcha. Il eut un sensible regret de voir couler le sang de la biche : il prit des herbes, il les lia sur sa jambe pour la soulager, et lui fit un nouveau lit de ramée. Il tenait la tête de Bichette appuyée sur ses genoux. « N'es-tu pas cause, petite volage, lui disait-il, de ce qui t'est arrivé? Que t'avais-je fait hier pour m'abandonner? Il n'en sera pas aujourd'hui de même, je t'emporterai. » La biche ne répondit rien; qu'aurait-elle dit? elle avait tort et ne pouvait parler; car ce n'est pas toujours une conséquence que ceux qui ont tort se taisent. Le prince lui faisait mille caresses. « Que je souffre de t'avoir blessée! lui disait-il. Tu me haïras, et je veux que tu m'aimes. » Il semblait, à l'entendre, qu'un secret génie lui inspirait tout ce qu'il disait à Bichette. Enfin l'heure de revenir chez sa vieille hôtesse approchait; il se chargea de sa chasse, et n'était pas médiocrement embarrassé à la porter, à la mener, et quelquefois à la traîner. Elle n'avait aucune envie d'aller avec lui. « Qu'est-ce que je vais devenir! disait-elle. Quoi, je me trouverai toute seule avec ce prince! Ah! mourons plutôt! » Elle faisait la pesante et l'accablait; il était tout en eau de tant de fatigue, et quoiqu'il n'y eût pas loin pour se rendre à la petite maison, il sentait bien que sans quelque secours il n'y pourrait arriver. Il alla querir son fidèle Becafigue; mais avant que de quitter sa proie, il l'attacha avec plusieurs rubans au pied d'un arbre, dans la crainte qu'elle ne s'enfuît.

Hélas! qui aurait pu penser que la plus belle princesse du monde serait un jour traitée ainsi par un prince qui l'adorait? Elle essaya inutilement d'arracher les rubans, ses efforts les nouèrent plus serrés, et elle était prête de s'étrangler avec un nœud coulant qu'il avait malheureusement fait, lorsque Giroflée, lasse d'être toujours enfermée dans sa chambre, sortit pour prendre l'air et passa dans le lieu où était la biche



LA BICHE AU BOIS.

blanche, qui se débattait. Que devint-elle quand elle aperçut sa chère maîtresse ! Elle ne pouvait se hâter assez de la défaire ; les rubans étaient noués par différents endroits ; enfin le prince arriva avec Becafigue comme elle allait emmener la biche.

« Quelque respect que j'aie pour vous, madame, lui dit le prince, permettez-moi de m'opposer au larcin que vous voulez me faire ; j'ai blessé cette biche, elle est à moi, je l'aime, je vous supplie de m'en laisser le maître. — Seigneur, répliqua civilement Giroflée (car elle était bien faite et gracieuse), la biche que voici est à moi avant que d'être à vous ; je renoncerais aussitôt à ma vie qu'à elle ; et si vous voulez voir comme elle me connaît, je ne vous demande que de lui donner un peu de liberté. — Allons, ma petite Blanche, dit-elle, embrassez-moi. » Bichette se jeta à son cou. « Baisez-moi la joue droite. » Elle obéit. « Touchez mon cœur. » Elle y porta le pied. « Soupirez. » Elle soupira. Il ne fut plus permis au prince de douter de ce que Giroflée lui disait. « Je vous la rends, lui dit-il honnêtement ; mais j'avoue que ce n'est pas sans chagrin. » Elle s'en alla aussitôt avec sa biche.

Elles ignoraient que le prince demeurait dans leur maison ; il les suivit d'assez loin et demeura surpris de les voir entrer chez la vieille bonne femme. Il s'y rendit fort peu après elle ; et, poussé d'un mouvement de curiosité dont Biche-Blanche était cause, il lui demanda qui était cette jeune personne. Elle répliqua qu'elle ne la connaissait pas ; qu'elle l'avait reçue chez elle avec sa biche ; qu'elle la payait bien, et qu'elle vivait dans une grande solitude. Becafigue s'informa en quel lieu était sa chambre ; elle lui dit que c'était si proche de la sienne qu'elle n'était séparée que par une cloison.

Lorsque le prince fut retiré, son confident lui dit qu'il était le plus trompé des hommes ou que cette fille avait demeuré avec la princesse Désirée ; qu'il l'avait vue au palais quand il y était allé en ambassade. « Quel funeste souvenir me rappelez-vous ? lui dit le prince, et par quel hasard serait-elle ici ? — C'est ce que j'ignore, seigneur, ajouta Becafigue ; mais j'ai envie de la voir encore, et puisqu'une simple menuiserie nous sépare, j'y vais faire un trou. — Voilà une curiosité bien inutile, dit le prince tristement ; » car les paroles de Becafigue avaient renouvelé toutes ses douleurs. En effet, il ouvrit sa fenêtre qui regardait dans la forêt, et se mit à rêver.

Cependant Becafigue travaillait, et il eut bientôt fait un assez grand trou pour voir la charmante princesse vêtue d'une robe de brocart d'ar-

gent, mêlé de quelques fleurs incarnat brodées d'or avec des émeraudes; ses cheveux tombaient par grosses boucles sur la plus belle gorge du monde; son teint brillait des plus vives couleurs et ses yeux ravissaient.



Giroflée était à genoux devant elle qui lui bandait le bras, dont le sang coulait avec abondance. Elles paraissaient toutes deux assez embarrassées de cette blessure. « Laisse-moi mourir! disait la princesse; la mort me sera plus douce que la déplorable vie que je mène. Quoi! être biche tout le jour! voir celui à qui je suis destinée sans lui parler, sans lui apprendre ma fatale aventure! Hélas! si tu savais tout ce qu'il m'a dit de touchant sous ma métamorphose, quel ton de voix il a, quelles manières nobles et engageantes, tu me plaindrais encore plus que tu ne fais de n'être point en état de l'éclaircir de ma destinée. »

L'on peut assez juger de l'étonnement de Becafigue par tout ce qu'il venait de voir et d'entendre; il courut vers le prince, il l'arracha de la fenêtre avec des transports de joie inexprimable. « Ah! seigneur! lui dit-il, ne différez pas de vous approcher de cette cloison, vous verrez le véritable original du portrait qui vous a charmé. » Le prince regarda et reconnut aussitôt sa princesse. Il serait mort de plaisir s'il n'eût craint d'être déçu par quelque enchantement; car enfin comment accommoder une rencontre si surprenante avec Longue-Épine et sa mère, qui étaient renfermées dans le château des Trois-Pointes, et qui prenaient le nom, l'une de Désirée et l'autre de sa dame d'honneur?

Cependant la passion le flattait. L'on a un penchant naturel à se per-

suader ce que l'on souhaite, et, dans une telle occasion, il fallait mourir d'impatience ou s'éclaircir. Il alla, sans différer, frapper doucement à la porte de la chambre où était la princesse. Giroflée, ne doutant pas que ce ne fût la bonne vieille et ayant même besoin de son secours pour lui aider à bander le bras de sa maîtresse, se hâta d'ouvrir, et demeura bien surprise de voir le prince, qui vint se jeter aux pieds de Désirée. Les transports qui l'animaient lui permirent si peu de faire un discours suivi, que, quelque soin que j'aie eu de m'informer de ce qu'il lui dit dans ces premiers moments, je n'ai trouvé personne qui m'en ait bien éclairci. La princesse ne s'embarrassa pas moins dans ses réponses; mais l'Amour, qui sert souvent d'interprète aux muets, se mit en tiers et persuada à l'un et à l'autre qu'il ne s'était jamais rien dit de plus spirituel; au moins ne s'était-il jamais rien dit de plus touchant et de plus tendre. Les larmes, les soupirs, les serments, et même quelques souris gracieux, tout en fut.

La nuit se passa ainsi, le jour parut sans que Désirée y eût fait aucune réflexion, et elle ne devint plus biche. Elle s'en aperçut; rien ne fut égal à sa joie : le prince lui était trop cher pour différer de la partager avec lui. Au même moment, elle commença le récit de son histoire, qu'elle fit avec une grâce et une éloquence naturelle qui surpassait celle des plus habiles.

« Quoi! s'écria-t-il, ma charmante princesse, c'est vous que j'ai blessée sous la figure d'une biche blanche! Que ferai-je pour expier un si grand crime? Suffira-t-il d'en mourir de douleur à vos yeux? » Il était tellement affligé, que son déplaisir se voyait peint sur son visage. Désirée en souffrit plus que de sa blessure; elle l'assura que ce n'était presque rien, et qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer un mal qui lui procurait tant de bien.

La manière dont elle lui parla était si obligeante, qu'il ne put douter de ses bontés. Pour l'éclaircir à son tour de toutes choses, il lui raconta la supercherie que Longue-Épine et sa mère avaient faite, ajoutant qu'il fallait se hâter d'envoyer dire au roi son père le bonheur qu'il avait eu de la trouver, parce qu'il allait faire une terrible guerre, pour tirer raison de l'affront qu'il croyait avoir reçu. Désirée le pria d'écrire par Becafigue; il voulait lui obéir, lorsqu'un bruit perçant de trompettes, clairons, timbales et tambours, se répandit dans la forêt; il leur sembla même qu'ils entendaient passer beaucoup de monde proche de la petite maison. Le prince regarda par la fenêtre, il reconnut plusieurs

officiers, ses drapeaux et ses guidons; il leur commanda de s'arrêter et de l'attendre.

Jamais surprise n'a été plus agréable que celle de cette armée; chacun était persuadé que leur prince allait la conduire, et tirer vengeance du père de Désirée. Le père du prince les menait lui-même, malgré son grand âge. Il venait dans une litière de velours en broderie d'or; elle était suivie d'un chariot découvert : Longue-Épine y était avec sa mère. Le prince Guerrier, ayant vu la litière, y courut, et le roi, lui tendant les bras, l'embrassa avec mille témoignages d'un amour paternel. « Et d'où venez-vous, mon cher fils? s'écria-t-il. Est-il possible que vous m'ayez livré à la douleur que votre absence me cause? — Seigneur, dit le prince, daignez m'écouter. » Le roi aussitôt descendit de sa litière, et, se retirant dans un lieu écarté, son fils lui apprit l'heureuse rencontre qu'il avait faite, et la fourberie de Longue-Épine.

Le roi, ravi de cette aventure, leva les mains et les yeux au ciel pour lui en rendre grâce. Dans ce moment, il vit paraître la princesse Désirée, plus belle et plus brillante que tous les astres ensemble. Elle montait un superbe cheval, qui n'allait que par courbettes; cent plumes de différentes couleurs paraient sa tête, et les plus gros diamants du monde avaient été mis à son habit. Elle était vêtue en chasseur. Giroflée, qui la suivait, n'était guère moins parée qu'elle. C'était là des effets de la protection de Tulipe; elle avait tout conduit avec soin et avec succès. La jolie maison du bois fut faite en faveur de la princesse, et, sous la figure d'une vieille, elle l'avait régalée pendant plusieurs jours.

Dès que le prince reconnut ses troupes et qu'il alla trouver le roi son père, elle entra dans la chambre de Désirée; elle souffla son bras pour guérir sa blessure; elle lui donna ensuite les riches habits sous lesquels elle parut aux yeux du roi, qui demeura si charmé, qu'il avait bien de la peine à la croire une personne mortelle. Il lui dit tout ce qu'on peut imaginer de plus obligeant dans une semblable occasion, et la conjura de ne point différer à ses sujets le plaisir de l'avoir pour reine : « Car je suis résolu, continua-t-il, de céder mon royaume au prince Guerrier, afin de le rendre plus digne de vous. » Désirée lui répondit avec toute la politesse qu'on devait attendre d'une personne si bien élevée; puis, jetant les yeux sur les deux prisonnières qui étaient dans le chariot et qui se cachaient le visage de leurs mains, elle eut la générosité de demander leur grâce, et que le même chariot où elles

étaient servît à les conduire où elles voudraient aller. Le roi consentit à ce qu'elle souhaitait, ce ne fut pas sans admirer son bon cœur et sans lui donner de grandes louanges.



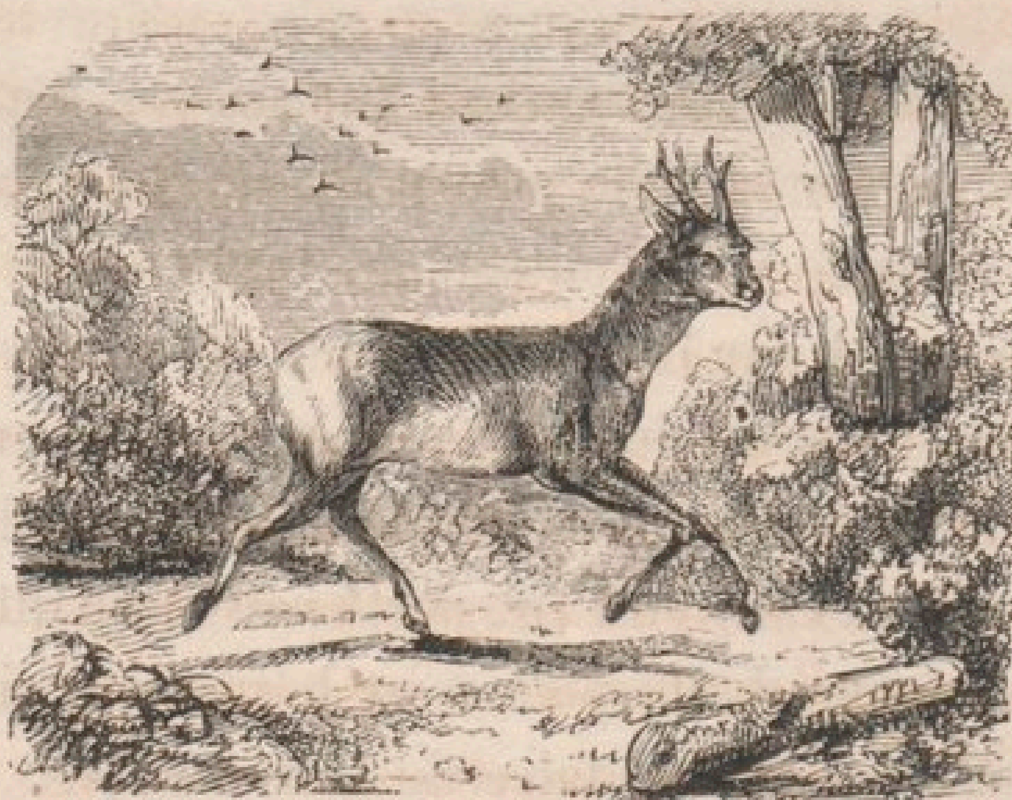
On ordonna que l'armée retournerait sur ses pas. Le prince monta à cheval pour accompagner sa belle princesse. On les reçut dans la ville capitale avec mille cris de joie ; l'on prépara tout pour le jour des noces, qui devint très-solennel par la présence des six bénignes fées qui aimaient la princesse. Elles lui firent les plus riches présents qui se soient jamais imaginés, entre autres ce magnifique palais, où la reine les avait été voir, parut tout d'un coup en l'air, porté par cinquante mille amours, qui le posèrent dans une belle plaine au bord de la rivière. Après un tel don, il ne s'en pouvait plus faire de considérable.

Le fidèle Becafigue pria son maître de parler à Giroflée et de l'unir

avec elle lorsqu'il épouserait la princesse. Il le voulut bien. Cette aimable fille fut très-aise de trouver un établissement si avantageux en arrivant dans un royaume étranger. La fée Tulipe, qui était encore plus libérale que ses sœurs, lui donna quatre mines d'or dans les Indes, afin que son mari n'eût pas l'avantage de se dire plus riche qu'elle. Les noces du prince durèrent plusieurs mois ; chaque jour fournissait une fête nouvelle, et les aventures de Biche-Blanche ont été chantées par tout le monde.

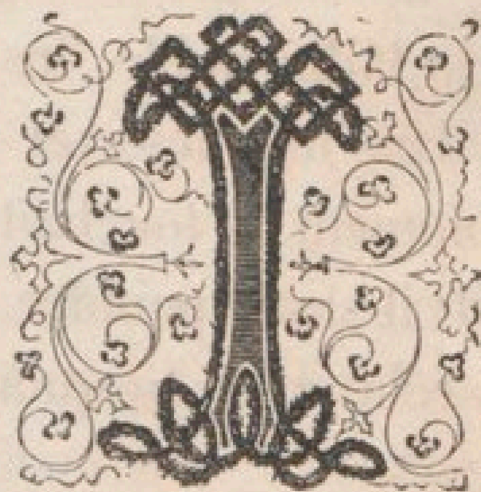
MORALITÉ

La princesse, trop empressée
De sortir de ces sombres lieux
Où voulait une sage fée
Lui cacher la clarté des cieux :
Ses malheurs, sa métamorphose
Font assez voir en quel danger
Une jeune beauté s'expose
Quand trop tôt dans le monde elle ose s'engager !
O vous à qui l'amour, d'une main libérale,
A donné des attraits capables de toucher,
La beauté souvent est fatale,
Vous ne sauriez trop la cacher.
Vous croyez toujours vous défendre,
En vous faisant aimer, de ressentir l'amour :
Mais sachez qu'à son tour,
A force d'en donner, on peut souvent en prendre.





LA CHATTE BLANCHE



Il était une fois un roi qui avait trois fils bien faits et courageux; il eut peur que l'envie de régner ne leur prît avant sa mort; il courait même certains bruits qu'ils cherchaient à s'acquérir des créatures, et que c'était pour lui ôter son royaume. Le roi se sentait vieux; mais son esprit et sa capacité n'ayant point diminué, il n'avait pas envie de leur céder une place qu'il remplissait dignement; il pensa donc que le meilleur moyen de vivre en repos, c'était de les amuser par des promesses dont il saurait toujours éluder l'effet.

Il les appela dans son cabinet, et, après leur avoir parlé avec beaucoup de bonté, il ajouta : « Vous conviendrez avec moi, mes chers enfants, que mon grand âge ne permet pas que je m'applique aux affaires de mon État avec autant de soin que je le faisais autrefois; je crains que mes sujets n'en souffrent. Je veux mettre ma couronne sur la tête d'un de vous autres; mais il est bien juste que, pour un tel présent, vous cherchiez les moyens de me plaire, dans le dessein que j'ai de me retirer à la campagne. Il me semble qu'un petit chien adroit, joli et fidèle, me tiendrait bonne compagnie; de sorte que, sans choisir mon fils aîné plutôt que mon cadet, je vous déclare que celui des trois qui m'apportera le plus beau petit chien sera aussitôt mon héritier. » Ces princes demeurèrent surpris de l'inclination de leur père pour un petit chien; mais les deux cadets y pouvaient trouver leur compte, et ils acceptèrent avec plaisir la commission d'aller en chercher un. L'aîné était trop timide ou trop respectueux pour représenter ses droits. Ils prirent congé du roi; il leur donna de l'argent et des pierreries, ajoutant que dans un

an, sans y manquer, ils revinssent au même jour et à la même heure, lui apporter leur petit chien.

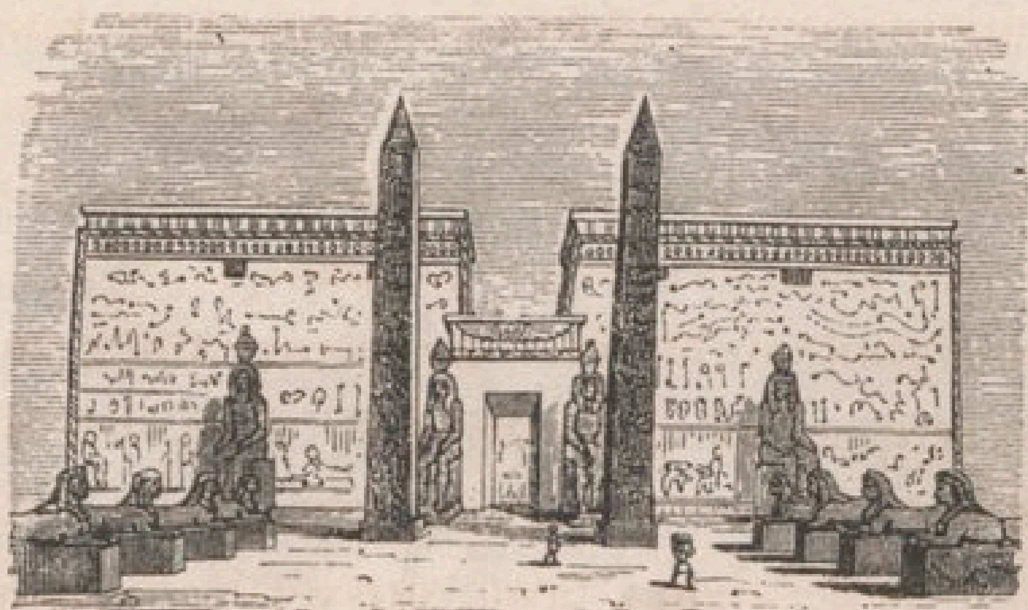
Avant de partir, ils allèrent dans un château qui n'était qu'à une lieue de la ville. Ils y menèrent leurs plus confidents et firent de grands festins, où les trois frères se promirent une amitié éternelle, qu'ils agiraient dans l'affaire en question sans jalousie et sans chagrin, et que le plus heureux ferait toujours part de sa fortune aux autres. Enfin ils partirent, réglant qu'ils se trouveraient, à leur retour, dans le même château, pour aller ensemble chez le roi. Ils ne voulurent être suivis de personne, et changèrent leur nom pour n'être pas reconnus.

Chacun prit une route différente. Les deux aînés eurent beaucoup d'aventures; mais je ne m'attache qu'à celles du cadet. Il était gracieux, il avait l'esprit gai et réjouissant, la tête admirable, la taille noble, les traits réguliers, de belles dents, beaucoup d'adresse dans tous les exercices qui conviennent à un prince; il chantait agréablement; il touchait le luth et le théorbe avec une délicatesse qui charmait; il savait peindre; en un mot, il était très-accompli et, pour la valeur, cela allait jusqu'à l'intrépidité.

Il n'y avait guère de jour qu'il n'achetât des chiens, de grands, de petits, des lévriers, des dogues, limiers, chiens de chasse, épagneuls, barbets, bichons; dès qu'il en avait un beau et qu'il en trouvait un plus beau, il laissait aller le premier pour garder l'autre; car il aurait été impossible qu'il eût mené tout seul trente ou quarante mille chiens, et il ne voulait ni gentilshommes, ni valets de chambre, ni pages à sa suite. Il avançait toujours son chemin, n'ayant point déterminé jusqu'où il irait, lorsqu'il fut surpris de la nuit, du tonnerre et de la pluie, dans une forêt dont il ne pouvait plus reconnaître les sentiers.

Il prit le premier chemin, et après avoir marché longtemps, il aperçut un peu de lumière; ce qui lui persuada qu'il y avait quelque maison proche où il se mettrait à l'abri jusqu'au lendemain. Ainsi guidé par la lumière qu'il voyait, il arriva à la porte d'un château, le plus superbe qui se soit jamais imaginé. Cette porte était d'or, couverte d'escarboucles dont la lumière vive et pure éclairait tous les environs. C'était elle que le prince avait vue de fort loin. Les murs étaient d'une porcelaine transparente, mêlée de plusieurs couleurs, qui représentaient l'histoire de toutes les fées, depuis la création du monde jusqu'alors; les fameuses aventures de Peau-d'Ane, de Finette, de l'Oranger, de Gracieuse, de la Belle au Bois dormant, de Serpentin-Vert, et de cent autres, n'y étaient

pas oubliées. Il fut charmé d'y reconnaître le prince Lutin, car c'était son oncle à la mode de Bretagne. La pluie et le mauvais temps l'empêchèrent de s'arrêter davantage dans un lieu où il se mouillait jusqu'aux os, outre qu'il ne voyait point du tout aux endroits où la lumière des escarboucles ne pouvait s'étendre.



Il revint à la porte d'or; il vit un pied de chevreuil attaché à une chaîne toute de diamants; il admira cette magnificence et la sécurité avec laquelle on vivait dans le château; « Car enfin, disait-il, qui empêche les voleurs de venir couper cette chaîne et d'arracher les escarboucles? ils se feraient riches pour toujours. »

Il tira le pied de chevreuil, et aussitôt il entendit sonner une cloche qui lui parut d'or ou d'argent, par le son qu'elle rendait; au bout d'un moment la porte fut ouverte, sans qu'il aperçût autre chose qu'une douzaine de mains en l'air, qui tenaient chacune un flambeau. Il demeura si surpris qu'il hésitait à s'avancer, quand il sentit d'autres mains qui le poussaient par derrière avec assez de violence. Il marcha donc fort inquiet, et, à tout hasard, il porta la main sur la garde de son épée. Mais, entrant dans un vestibule tout incrusté de porphyre et de lapis, il entendit deux voix ravissantes qui chantèrent ces paroles :

Des mains que vous voyez ne prenez point d'ombrage,
Et ne craignez en ce séjour
Que les charmes d'un beau visage,
Si votre cœur veut fuir l'amour.

Il ne put croire qu'on l'invitât de si bonne grâce pour lui faire ensuite du mal; de sorte que, se sentant poussé vers une grande porte de corail, qui s'ouvrit dès qu'il s'en fut approché, il entra dans un salon de nacre et de perles, et ensuite dans plusieurs chambres ornées différemment et

si riches par les peintures et les pierreries, qu'il en était comme enchanté. Mille et mille lumières, attachées depuis la voûte du salon jusqu'en bas, éclairaient une partie des autres appartements qui ne laissaient pas d'être remplis de lustres, de girandoles et de gradins couverts de bougies; enfin la magnificence était telle qu'il n'était pas aisé de croire que ce fût une chose possible.



Après avoir passé dans soixante chambres, les mains qui le conduisaient l'arrêtèrent; il vit un grand fauteuil de commodité qui s'approcha tout seul de la cheminée. En même temps le feu s'alluma, et les mains, qui lui semblaient fort belles, blanches, petites, grassettes et bien proportionnées, le déshabillèrent, car il était mouillé, comme je l'ai déjà dit, et l'on avait peur qu'il ne s'enrhumât. On lui présenta, sans qu'il vît personne, une chemise aussi belle que pour un jour de noces, avec une robe de chambre d'une étoffe glacée d'or, brodée de petites émeraudes qui formaient des chiffres. Les mains sans corps approchèrent de lui une table sur laquelle sa toilette fut mise. Rien n'était plus magnifique; elles le peignèrent avec une légèreté et une adresse dont il fut fort content. Ensuite, on le rhabilla, mais ce ne fut pas avec ses habits ; on lui

en apporta de beaucoup plus riches. Il admirait silencieusement tout ce qui se passait, et quelquefois il lui prenait de petits mouvements de frayeur dont il n'était pas tout à fait le maître.

Après qu'on l'eut poudré, frisé, parfumé, paré, ajusté et rendu plus beau qu'Adonis, les mains le conduisirent dans une salle superbe par ses dorures et ses meubles. On voyait autour l'histoire des plus fameux chats : Rodilardus pendu par les pieds au conseil des rats, Chat botté, marquis de Carabas, le Chat qui écrit, la Chatte devenue femme, les Sorciers devenus chats, le Sabbat et toutes ses cérémonies ; enfin rien n'était plus singulier que ces tableaux.

Le couvert était mis ; il y en avait deux, chacun garni de son cadenas d'or ; le buffet surprenait par la quantité de vases de cristal de roche et de mille pierres rares. Le prince ne savait pour qui ces deux couverts étaient mis, lorsqu'il vit des chats qui se placèrent dans un petit orchestre ménagé exprès ; l'un tenait un livre avec des notes les plus extraordinaires du monde, l'autre un rouleau de papier dont il battait la mesure, et les autres avaient de petites guitares. Tout à coup chacun d'eux se mit à miauler sur différents tons, et à gratter les cordes des guitares avec leurs ongles ; c'était la plus étrange musique que l'on ait jamais entendue. Le prince se serait cru en enfer s'il n'avait pas trouvé ce palais trop merveilleux pour donner dans une pensée si peu vraisemblable ; mais il se bouchait les oreilles et riait de toute sa force de voir les différentes postures et les grimaces de ces nouveaux musiciens.

Il rêvait aux différentes choses qui lui étaient déjà arrivées dans ce château, lorsqu'il vit entrer une petite figure qui n'avait pas une coudée de haut. Cette bamboche se couvrait d'un long voile de crêpe noir. Deux chats la menaient ; ils étaient vêtus de deuil, en manteau et l'épée au côté ; un nombreux cortége de chats venait après ; les uns portaient des ratières pleines de rats, et les autres des souris dans des cages.

Le prince ne sortait point d'étonnement ; il ne savait que penser. La figurine noire s'approcha ; et, levant son voile, il aperçut la plus belle petite chatte blanche qui ait jamais été et qui sera jamais. Elle avait l'air fort jeune et fort triste ; elle se mit à faire un miaulis si doux et si charmant qu'il allait droit au cœur ; elle dit au prince : « Fils de roi, sois le bien venu, ma miaularde majesté te voit avec plaisir. — Madame la chatte, dit le prince, vous êtes bien généreuse de me recevoir avec tant d'accueil. Mais vous ne me paraissez pas une bestiole ordinaire ; le don que vous avez de la parole et le superbe château que vous possédez en

sont des preuves assez évidentes. — Fils de roi, reprit Chatte-Blanche, je te prie, cesse de me faire des compliments ; je suis simple dans mes discours et dans mes manières, mais j'ai un bon cœur. Allons, continua-t-elle, que l'on serve et que les musiciens se taisent, car le prince n'entend pas ce qu'ils disent. — Et disent-ils quelque chose, madame ? reprit-il. — Sans doute, continua-t-elle, nous avons ici des poëtes qui ont infiniment d'esprit, et si vous restez un peu parmi nous, vous aurez lieu d'en être convaincu. — Il ne faut que vous entendre pour le croire, dit galamment le prince ; mais aussi, madame, je vous regarde comme une chatte fort rare. »

L'on apporta le souper ; les mains, dont les corps étaient invisibles, servaient. L'on mit d'abord sur la table deux bisqués, l'une de pigeonneaux et l'autre de souris fort grasses. La vue de l'une empêcha le prince de manger de l'autre, se figurant que le même cuisinier les avait accommodées ; mais la petite chatte, qui devina par la mine qu'il faisait ce qu'il avait dans l'esprit, l'assura que sa cuisine était à part, et qu'il pouvait manger de ce qu'on lui présenterait avec certitude ; qu'il n'y aurait ni rats ni souris.

Le prince ne se le fit pas dire deux fois, croyant bien que la belle petite chatte ne voudrait le tromper. Il remarqua qu'elle avait à sa patte un portrait fait en table. Cela le surprit ; il la pria de le lui montrer, croyant que c'était maître Minagrobis. Il fut bien étonné de voir un jeune homme si beau, qu'il était à peine croyable que la nature en pût fermer un tel, et qui lui ressemblait si fort qu'on n'aurait pu le peindre mieux. Elle soupira, et, devenant encore plus triste, elle garda un profond silence. Le prince vit bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire là-dessous ; cependant il n'osa s'en informer, de peur de déplaire à la chatte ou de la chagriner. Il l'entretint de toutes les nouvelles qu'il savait, et il la trouva fort instruite des différents intérêts des princes et des autres choses qui se passaient dans le monde.

Après le souper, Chatte-Blanche convia son hôte d'entrer dans un salon où il y avait un théâtre, sur lequel douze chats et douze singes dansèrent en ballet. Les uns étaient vêtus en Maures et les autres en Chinois. Il est aisé de juger des sauts et des cabrioles qu'ils faisaient, et, de temps en temps, ils se donnaient des coups de griffe. C'est ainsi que la soirée finit. Chatte-Blanche donna le bonsoir à son hôte ; les mains qui l'avaient conduit jusque-là le reprirent et le menèrent dans un appartement tout opposé à celui qu'il avait vu. Il était moins magnifique que galant ; tout

était tapissé d'ailes de papillon dont les diverses couleurs formaient mille fleurs différentes. Il y avait aussi des plumes d'oiseaux très-rares et qui n'ont peut-être jamais été vus que dans ce lieu-là. Les lits étaient de gaze rattachés par mille nœuds de ruban. C'était de grandes glaces depuis le plafond jusqu'au parquet, et les bordures d'or ciselé représentaient mille petits amours.

Le prince se coucha sans dire mot, car il n'y avait pas moyen de faire conversation avec les mains qui le servaient; il dormit peu et fut réveillé par un bruit confus. Les mains aussitôt le tirèrent de son lit et lui mirent un habit de chasse. Il regarda dans la cour du château : il aperçut plus de cinq cents chats dont les uns menaient des lévriers en laisse, les autres sonnaient du cor. C'était une grande fête : Chatte-Blanche allait à la chasse, elle voulait que le prince y vînt. Les officieuses mains lui présentèrent un cheval de bois qui courait à toute bride et qui allait le pas à merveille ; il fit quelque difficulté d'y monter, disant qu'il s'en fallait beaucoup qu'il ne fût chevalier errant comme don Quichotte ; mais sa résistance ne servit de rien, on le planta sur le cheval de bois. Il avait une housse et une selle en broderie d'or et de diamants. Chatte-Blanche montait un singe, le plus beau et le plus superbe qui se soit encore vu. Elle avait quitté son grand voile et portait un bonnet à la dragonne qui lui donnait un petit air si résolu, que toutes les souris du voisinage en avaient peur. Il ne s'est jamais fait une chasse plus agréable : les chats couraient plus vite que les lapins et les lièvres, de sorte que lorsqu'ils en prenaient, Chatte-Blanche faisait faire la curée devant elle, et il s'y passait mille tours d'adresse très-réjouissants. Les oiseaux n'étaient pas, de leur côté, trop en sûreté, car les chattons grimpaient aux arbres et le maître singe portait Chatte-Blanche jusque dans le nid des aigles, pour disposer à sa volonté des petites altesses aiglonnes.

La chasse étant finie, elle prit un cor qui était long comme le doigt, mais qui rendait un son si clair et si haut, qu'on l'entendait aisément de dix lieues. Dès qu'elle eut sonné deux ou trois fanfares, elle fut environnée de tous les chats du pays ; les uns paraissaient en l'air, montés sur des chariots, les autres, dans des barques, abordaient par eau ; enfin il ne s'en est jamais tant vu. Ils étaient presque tous habillés de différentes manières; elle retourna au château avec ce pompeux cortége et pria le prince d'y venir. Il le voulut bien, quoiqu'il lui semblât que tant de chatonnerie tenait un peu du sabbat et du sorcier, et que la chatte parlante l'étonnât plus que tout le reste.

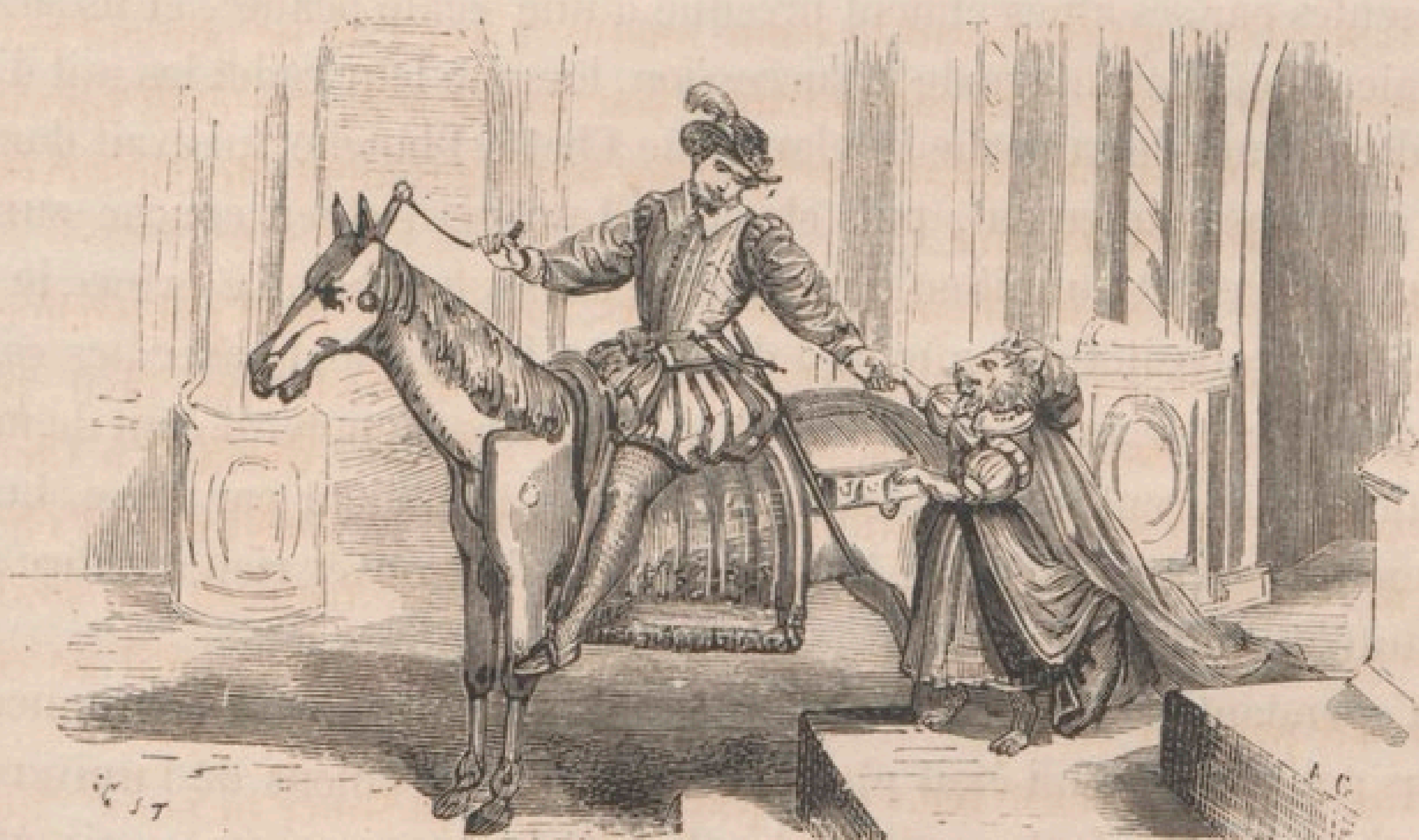
Dès qu'elle fut rentrée chez elle, on lui mit son grand voile noir. Elle soupa avec le prince ; il avait faim et mangea de bon appétit. L'on apporta des liqueurs, dont il but avec plaisir, et, sur-le-champ, elles lui ôtèrent le souvenir du petit chien qu'il devait porter au roi. Il ne pensa plus qu'à miauler avec Chatte-Blanche, c'est-à-dire à lui tenir bonne et fidèle compagnie ; il passait les jours en fêtes agréables, tantôt à la pêche ou à la chasse ; puis l'on faisait des ballets, des carrousels, et mille autres choses où il se divertissait très-bien ; souvent même la belle chatte composait des vers et des chansonnettes d'un style si passionné, qu'il semblait qu'elle avait le cœur tendre et que l'on ne pouvait parler comme elle faisait sans aimer ; mais son secrétaire, qui était un vieux chat, écrivait si mal, qu'encore que ses ouvrages aient été conservés, il est impossible de les lire.

Le prince avait oublié jusqu'à son pays. Les mains dont j'ai parlé continuaient de le servir. Il regrettait quelquefois de n'être pas chat, pour passer sa vie dans cette bonne compagnie. « Hélas ! disait-il à Chatte-Blanche, que j'aurai de douleur de vous quitter ! je vous aime si chèrement ! ou devenez fille, ou rendez-moi chat. » Elle trouvait son souhait fort plaisant et ne lui faisait que des réponses obscures, où il ne comprenait presque rien.

Une année s'écoule bien vite quand on n'a ni souci ni peine, qu'on se réjouit et qu'on se porte bien. Chatte-Blanche savait le temps où il devait retourner ; et comme il n'y pensait plus, elle l'en fit souvenir. « Sais-tu, dit-elle, que tu n'as que trois jours pour chercher le petit chien que le roi ton père souhaite, et que tes frères en ont trouvé de fort beaux ? » Le prince revint à lui, et, s'étonnant de sa négligence : « Par quel charme secret, s'écria-t-il, ai-je oublié la chose du monde qui m'est la plus importante ? Il y va de ma gloire et de ma fortune. Où prendrai-je un chien tel qu'il le faut pour gagner le royaume, et un cheval assez diligent pour faire tant de chemin ? » Il commença de s'inquiéter et s'affligea beaucoup.

Chatte-Blanche lui dit en s'adoucissant : « Fils de roi, ne te chagrine point, je suis de tes amies ; tu peux rester encore ici un jour ; et quoiqu'il y ait cinq cents lieues d'ici à ton pays, le bon cheval de bois t'y portera en moins de douze heures. — Je vous remercie, belle chatte, dit le prince ; mais il ne me suffit pas de retourner vers mon père, il faut que je lui porte un petit chien. — Tiens, lui dit Chatte-Blanche, voici un gland où il y en a un plus beau que la Canicule. — Oh ! dit le prince,

madame la chatte, Votre Majesté se moque de moi. — Approche le gland de ton oreille, continua-t-elle, et tu l'entendras japper. » Il obéit; aussitôt le petit chien fit *jap*, *jap*, dont le prince demeura transporté de joie : car tel chien qui tient dans un gland doit être fort petit. Il voulait l'ouvrir, tant il avait envie de le voir; mais Chatte-Blanche lui dit qu'il pourrait avoir froid par les chemins et qu'il valait mieux attendre qu'il fût devant le roi son père. Il la remercia mille fois et lui dit un adieu très-tendre. « Je vous assure, ajouta-t-il, que les jours m'ont paru si courts



avec vous que je regrette en quelque façon de vous laisser ici; et quoique vous y soyez souveraine et que tous les chats qui vous font leur cour aient plus d'esprit et de galanterie que les nôtres, je ne laisse pas de vous convier de venir avec moi. » La chatte ne répondit à cette proposition que par un profond soupir.

Ils se quittèrent. Le prince arriva le premier au château, où le rendez-vous avait été réglé avec ses frères. Ils s'y rendirent peu après, et demeurèrent surpris de voir dans la cour un cheval de bois qui sautait mieux que tous ceux que l'on a dans les académies.

Le prince vint au-devant d'eux. Ils s'embrassèrent plusieurs fois et se rendirent compte de leurs voyages; mais notre prince déguisa à ses frères la vérité de ses aventures, et leur montra un méchant chien qui servait à tourner la broche, disant qu'il l'avait trouvé si joli que c'était celui qu'il apportait au roi. Quelque amitié qui fût entre eux, les deux aînés sentirent une secrète joie du mauvais choix de leur cadet; ils étaient à

table et se marchaient sur le pied, comme pour se dire qu'ils n'avaient rien à craindre de ce côté-là.

Le lendemain, ils partirent ensemble dans un même carrosse. Les deux fils aînés du roi avaient de petits chiens dans des paniers, si beaux et si délicats que l'on osait à peine les toucher. Le cadet portait le pauvre tournebroche, qui était si crotté, que personne ne voulait le souffrir. Lorsqu'ils furent dans le palais, chacun les environna pour leur souhaiter la bienvenue; ils entrèrent dans l'appartement du roi. Il ne savait en faveur duquel décider; car les petits chiens qui lui étaient présentés par ses aînés étaient presque d'une égale beauté, et ils se disputaient déjà l'avantage de la succession, lorsque leur cadet les mit d'accord en tirant de sa poche le gland que Chatte-Blanche lui avait donné. Il l'ouvrit promptement, puis chacun vit un petit chien couché sur du coton. Il passait au milieu d'une bague sans y toucher. Le prince le mit par terre; aussitôt il commença de danser la sarabande avec des castagnettes aussi légèrement que la plus célèbre Espagnole. Il était de mille couleurs différentes, ses soies et ses oreilles traînaient par terre. Le roi demeura fort confus; car il était impossible de trouver rien à redire à la beauté du toutou.

Cependant il n'avait aucune envie de se défaire de sa couronne. Le plus petit fleuron lui était plus cher que tous les chiens de l'univers. Il dit donc à ses enfants qu'il était satisfait de leurs peines, mais qu'ils avaient si bien réussi dans la première chose qu'il avait souhaitée d'eux, qu'il voulait encore éprouver leur habileté avant de tenir parole; qu'ainsi il leur donnait un an à chercher, par mer et par terre, une pièce de toile si fine, qu'elle passât par le trou d'une aiguille à faire du point de Venise. Ils demeurèrent tous trois très-affligés d'être en obligation de retourner à une nouvelle quête. Les deux princes, dont les chiens étaient moins beaux que celui de leur cadet, y consentirent. Chacun partit de son côté, sans se faire autant d'amitié que la première fois, car le tournebroche les avait un peu refroidis.

Notre prince reprit son cheval de bois, et sans vouloir chercher d'autres secours que ceux qu'il pourrait espérer de l'amitié de Chatte-Blanche, il partit en toute diligence et retourna au château où elle l'avait si bien reçu. Il en trouva toutes les portes ouvertes; les fenêtres, les toits, les tours et les murs étaient bien éclairés de cent mille lampes qui faisaient un effet merveilleux. Les mains qui l'avaient si bien servi s'avancèrent au-devant de lui, prirent la bride de l'excellent cheval de bois,

qu'elles menèrent à l'écurie pendant que le prince entra dans la chambre de Chatte-Blanche.

Elle était couchée dans une petite corbeille, sur un matelas de satin blanc très-propre. Elle avait des cornettes négligées, et paraissait abattue; mais quand elle aperçut le prince, elle fit mille sauts et autant de gambades pour lui témoigner la joie qu'elle avait. « Quelque sujet que j'eusse, lui dit-elle, d'espérer ton retour, je t'avoue, fils de roi, que je n'osais m'en flatter, et je suis ordinairement si malheureuse dans les choses que je souhaite, que celle-ci me surprend. » Le prince reconnaissant lui fit mille caresses; il lui conta le succès de son voyage, qu'elle savait peut-être mieux que lui, et que le roi voulait une pièce de toile qui pût passer par le trou d'une aiguille; qu'à la vérité, il croyait la chose impossible, mais qu'il n'avait pas laissé de la tenter, se promettant tout de son amitié et de son secours. Chatte-Blanche, prenant un air plus sérieux, lui dit que c'était une affaire à laquelle il fallait penser, que par bonheur elle avait dans son château des chattes qui filaient fort bien, qu'elle-même y mettrait la griffe et qu'elle avancerait cette besogne; qu'ainsi il pouvait demeurer tranquille, sans aller bien loin chercher ce qu'il trouverait plus aisément chez elle qu'en aucun lieu du monde.

Les mains parurent; elles portaient des flambeaux, et le prince, les suivant avec Chatte-Blanche, entra dans une magnifique galerie qui régnait le long d'une grande rivière sur laquelle on tira un feu d'artifice surprenant. L'on y devait brûler quatre chats, dont le procès était fait dans toutes les formes. Ils étaient accusés d'avoir mangé le rôti du souper de Chatte-Blanche, son fromage, son lait, d'avoir même conspiré contre sa personne avec Martafax et l'Ermite, fameux rats de la contrée, et tenus pour tels par la Fontaine, auteur très-véridique ; mais avec tout cela l'on savait qu'il y avait beaucoup de cabale dans cette affaire et que la plupart des témoins étaient subornés. Quoi qu'il en soit, le prince obtint leur grâce. Le feu d'artifice ne fit mal à personne, et l'on n'a encore jamais vu de si belles fusées.

L'on servit ensuite un médianoche très-propre, qui causa plus de plaisir au prince que le feu, car il avait grand'faim, et son cheval de bois l'avait amené si vite, qu'il n'a jamais été de diligence pareille. Les jours suivants se passèrent comme ceux qui les avaient précédés, avec mille fêtes différentes, dont l'ingénieuse Chatte-Blanche régalait son hôte. C'est peut-être le premier mortel qui se soit si bien diverti avec des chats sans avoir d'autre compagnie.

Il est vrai que Chatte-Blanche avait l'esprit agréable, liant, et presque universel. Elle était plus savante qu'il n'est permis à une chatte de l'être.

Le prince s'en étonnait quelquefois. « Non, lui disait-il, ce n'est point une chose naturelle que tout ce que je remarque de merveilleux en vous. Si vous m'aimez, charmante Minette, apprenez-moi par quel prodige vous pensez et vous parlez si juste, qu'on pourrait vous recevoir dans les Académies fameuses des plus beaux esprits? — Cesse tes questions, fils de roi, lui disait-elle, il ne m'est pas permis d'y répondre, et tu peux pousser tes conjectures aussi loin que tu voudras sans que je m'y oppose; qu'il te suffise que j'aie toujours pour toi patte de velours et que je m'intéresse tendrement dans tout ce qui te regarde. »

Insensiblement, cette seconde année s'écoula comme la première; le prince ne souhaitait guère de choses que les mains diligentes ne lui apportassent sur-le-champ, soit des livres, des pierreries, des tableaux, des médailles antiques; enfin, il n'avait qu'à dire : Je veux un tel bijou qui est dans le cabinet du Mogol ou du roi de Perse, telle statue de Corinthe, ou de Grèce, il voyait aussitôt devant lui ce qu'il désirait, sans savoir ni qui l'avait apporté, ni d'où il venait. Cela ne laisse pas d'avoir ses agréments; et pour se délasser, l'on est quelquefois bien aise de se voir maître des plus beaux trésors de la terre.

Chatte-Blanche, qui veillait toujours aux intérêts du prince, l'avertit que le temps de son départ approchait, qu'il pouvait se tranquilliser sur la pièce de toile qu'il désirait et qu'elle lui en avait fait une merveilleuse; elle ajouta qu'elle voulait cette fois-ci lui donner un équipage digne de sa naissance, et, sans attendre sa réponse, elle l'obligea de regarder dans la grande cour du château. Il y avait une calèche découverte, d'or émaillé de couleur de feu, avec mille devises galantes qui satisfaisaient autant l'esprit que les yeux. Douze chevaux blancs comme la neige, attachés quatre à quatre de front, la traînaient, chargés de harnais de velours couleur de feu en broderie de diamants et garnis de plaques d'or. La doublure de la calèche était pareille, et cent carrosses à huit chevaux, tous remplis de seigneurs de grande apparence très-superbement vêtus, suivaient cette calèche. Elle était encore accompagnée par mille gardes du corps, dont les habits étaient si couverts de broderie, que l'on n'apercevait point l'étoffe; ce qui était singulier, c'est qu'on voyait partout le portrait de Chatte-Blanche, soit dans les devises de la calèche, ou sur les habits des gardes du corps, ou attaché avec un ruban

au justaucorps de ceux qui faisaient le cortége, comme un ordre nouveau dont elle les avait honorés.

« Va, dit-elle au prince, va paraître à la cour du roi ton père, d'une manière si somptueuse que tes airs magnifiques servent à lui imposer, afin qu'il ne te refuse plus la couronne que tu mérites. Voilà une noix, garde-toi de ne la casser qu'en sa présence : tu y trouveras la pièce de toile que tu m'as demandée. — Aimable Blanchette, lui dit-il, je vous avoue que je suis si pénétré de vos bontés, que si vous y vouliez consentir, je préférerais de passer ma vie avec vous à toutes les grandeurs que j'ai lieu de me promettre ailleurs. — Fils de roi, répliqua-t-elle, je suis persuadée de la bonté de ton cœur, c'est une marchandise rare parmi les princes : ils veulent être aimés de tout le monde et ne veulent rien aimer ; mais tu montres assez que la règle générale a son exception. Je te tiens compte de l'attachement que tu témoignes pour une petite chatte blanche, qui dans le fond, n'est propre à rien qu'à prendre des souris. » Le prince lui baisa la patte et partit.

L'on aurait de la peine à croire la diligence qu'il fit, si l'on ne savait déjà de quelle manière le cheval de bois l'avait porté, en moins de deux jours, à plus de cinq cents lieues du château, de sorte que le même pouvoir qui anima celui-là pressa si fort les autres, qu'ils ne restèrent que vingt-quatre heures sur le chemin ; ils ne s'arrêtèrent en aucun endroit, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés chez le roi, où les deux frères aînés du prince s'étaient déjà rendus ; de sorte que ne voyant point paraître leur cadet, ils s'applaudissaient de sa négligence et se disaient tout bas l'un à l'autre : « Voilà qui est bien heureux! Il est mort ou malade, il ne sera point notre rival dans l'affaire importante qui va se traiter. » Aussitôt ils déployèrent leurs toiles, qui, à la vérité, étaient si fines qu'elles passaient dans le trou d'une grosse aiguille, mais pour passer dans une petite, cela ne se pouvait ; et le roi, très-aise de ce prétexte de dispute, leur montra l'aiguille qu'il avait proposée, et que les magistrats, par son ordre, apportèrent du trésor de la ville où elle avait été soigneusement enfermée.

Il y avait beaucoup de murmures sur cette dispute. Les amis des princes, et particulièrement ceux de l'aîné, car c'était sa toile qui était la plus belle, disaient que c'était là une franche chicane, où il entrait beaucoup d'adresse et de normanisme. Les créatures du roi soutenaient qu'il n'était point obligé de tenir des conditions qu'il n'avait pas proposées. Enfin, pour les mettre tous d'accord, l'on entendit un bruit char-

mant de trompettes, de timballes et de hautbois : c'était notre prince qui arrivait en pompeux appareil. Le roi et ses deux fils demeurèrent aussi étonnés les uns que les autres d'une si grande magnificence.



Après qu'il eut salué respectueusement son père, embrassé ses frères, il tira d'une boite couverte de rubis, la noix qu'il cassa; il croyait y trouver la pièce de toile tant vantée; mais il y avait au lieu une noisette. Il la cassa encore et demeura surpris de voir un noyau de cerise. Chacun se regardait; le roi riait tout doucement et se moquait que son fils eût été assez crédule pour croire apporter dans une noix une pièce de toile : mais pourquoi ne l'aurait-il pas cru, puisqu'il avait déjà donné un petit chien qui tenait dans un gland? Il cassa donc le noyau de cerise qui était rempli de son amande; alors il s'éleva un grand bruit dans la chambre, l'on n'entendait autre chose, sinon : « Le prince cadet est la dupe de l'aventure. » Il ne répondit rien aux mauvaises plaisanteries des courtisans; il ouvre l'amande et trouve un grain de blé, puis dans

le grain de blé un grain de millet. Oh ! c'est la vérité qu'il commença à se défier et marmota entre ses dents : « Chatte-Blanche, Chatte-Blanche, tu t'es moquée de moi ! » Il sentit dans ce moment la griffe d'un chat sur sa main, dont il fut si bien égratigné qu'il en saignait. Il ne savait si cette griffade était faite pour lui donner du cœur ou pour lui faire perdre courage. Cependant il ouvrit le grain de millet et l'étonnement de tout le monde ne fut pas petit quand il en tira une pièce de toile de quatre cents aunes, si merveilleuse, que tous les oiseaux, les animaux et les poissons y étaient peints avec les arbres, les fruits et les plantes de la terre; les rochers, les raretés et les coquillages de la mer, le soleil, la lune, les étoiles, les astres et les planètes des cieux; il y avait encore le portrait des rois et des autres souverains qui régnaient pour lors dans le monde. Celui de leurs femmes, de leurs maîtresses, de leurs enfants et de tous leurs sujets, sans que le plus petit polisson y fût oublié. Chacun dans son état faisait le personnage qui lui convenait, et vêtu à la mode de son pays. Lorsque le roi vit cette pièce de toile, il devint aussi pâle que le prince était devenu rouge de la chercher si longtemps. L'on présenta l'aiguille, et elle y passa et repassa six fois. Le roi et les deux princes aînés gardaient un morne silence, quoique la beauté et la rareté de cette toile les forçât de temps en temps de dire que tout ce qui était dans l'univers ne lui était pas comparable.

Le roi poussa un profond soupir, et, se tournant vers ses enfants : « Rien ne peut, leur dit-il, me donner tant de consolation dans ma vieillesse, que de reconnaître votre déférence pour moi; je souhaite donc que vous vous mettiez à une nouvelle épreuve. Allez encore voyager un an, et celui qui au bout de l'année ramènera la plus belle fille l'épousera et sera couronné roi à son mariage; c'est aussi bien une nécessité, que mon successeur se marie. Je jure, je promets, que je ne différerai plus à donner la récompense que j'ai promise. »

Toute l'injustice roulait sur notre prince. Le petit chien et la pièce de toile méritaient dix royaumes plutôt qu'un; mais il était si bien né, qu'il ne voulut point contrarier la volonté de son père, et sans différer il remonta dans sa calèche. Tout son équipage le suivit, et il retourna auprès de sa chère Chatte-Blanche: elle savait le jour et le moment qu'il devait arriver, tout était jonché de fleurs sur le chemin, mille cassolettes fumaient de tous côtés, et particulièrement dans le château. Elle était assise sur un tapis de Perse et sous un pavillon de drap d'or, dans une galerie où elle pouvait le voir revenir. Il fut reçu par les mains

qui l'avaient toujours servi. Tous les chats grimpèrent sur les gouttières, pour le féliciter par un miaulage désespéré.

« Eh bien! fils de roi, lui dit-elle, te voilà donc encore revenu sans couronne? — Madame, répliqua-t-il, vos bontés m'avaient mis en état de la gagner, mais je suis persuadé que le roi aurait plus de peine à s'en défaire que je n'aurais de plaisir à la posséder. — N'importe, dit-elle, il ne faut rien négliger pour la mériter. Je te servirai dans cette occasion, et puisqu'il faut que tu mènes une belle fille à la cour de ton père, je t'en chercherai quelqu'une qui te fera gagner le prix. Cependant réjouissons-nous; j'ai ordonné un combat naval entre mes chats et les terribles rats de la contrée. Mes chats seront peut-être embarrassés, car ils craignent l'eau; mais aussi ils auraient trop d'avantage, et il faut, autant qu'on le peut, égaler toutes choses. » Le prince admira la prudence de madame Minette. Il la loua beaucoup, et fut avec elle sur une terrasse qui donnait vers la mer.

Les vaisseaux des chats consistaient en de grands morceaux de liége, sur lesquels ils voguaient assez commodément. Les rats avaient joint plusieurs coques d'œufs, et c'étaient là leurs navires. Le combat s'opiniâtra cruellement; les rats se jetaient dans l'eau et nageaient bien mieux que les chats; de sorte que vingt fois ils furent vainqueurs et vaincus; mais Minagrobis, amiral de la flotte chatonique, réduisit la gente ratonienne dans le dernier désespoir. Il mangea à belles dents le général de leur flotte. C'était un vieux rat expérimenté, qui avait fait trois fois le tour du monde dans de bons vaisseaux, où il n'était ni capitaine, ni matelot, mais seulement croque-lardon.

Chatte-Blanche ne voulut pas qu'on détruisît absolument ces pauvres infortunés. Elle avait de la politique, et songeait que s'il n'y avait plus ni rats ni souris dans le pays, ses sujets vivraient dans une oisiveté qui pourrait lui devenir préjudiciable. Le prince passa cette année comme il avait fait les deux autres, c'est-à-dire à la chasse, à la pêche, au jeu; car Chatte-Blanche jouait fort bien aux échecs. Il ne pouvait s'empêcher, de temps en temps, de lui faire de nouvelles questions, pour savoir par quel miracle elle parlait. Il lui demandait si elle était fée, ou si, par une métamorphose, on l'avait rendue chatte; mais comme elle ne disait jamais que ce qu'elle voulait bien dire, elle ne répondait aussi que ce qu'elle voulait bien répondre, et c'était tant de petits mots qui ne signifiaient rien, qu'il jugea aisément qu'elle ne voulait pas partager son secret avec lui.

Rien ne s'écoule plus vite que des jours qui se passent sans peine et sans chagrin ; et si la chatte n'avait pas été soigneuse de se souvenir du temps qu'il fallait retourner à la cour, il est certain que le prince l'avait absolument oublié. Elle l'avertit la veille qu'il ne tiendrait qu'à lui d'emmener une des plus belles princesses qui fût dans le monde, que l'heure de détruire le fatal ouvrage des fées était à la fin arrivée, et qu'il fallait pour cela qu'il se résolût à lui couper la tête et la queue, qu'il jetterait promptement dans le feu. « Moi! s'écria-t-il, Blanchette, mes amours! moi, dis-je, je serais assez barbare pour vous tuer! Ah! vous voulez sans doute éprouver mon cœur, mais soyez certaine qu'il n'est point capable de manquer à l'amitié et à la reconnaissance qu'il vous doit. — Non, fils de roi, continua-t-elle, je ne te soupçonne d'aucune ingratitude; je connais ton mérite; ce n'est ni toi ni moi qui réglons dans cette affaire notre destinée. Fais ce que je souhaite, nous commencerons l'un et l'autre d'être heureux, et tu connaîtras, foi de chatte de bien et d'honneur, que je suis véritablement ton amie. »

Les larmes vinrent deux ou trois fois aux yeux du jeune prince, de la seule pensée qu'il fallait couper la tête à sa petite chatonne qui était si jolie et si gracieuse. Il dit encore tout ce qu'il put imaginer de plus tendre, pour qu'elle l'en dispensât; elle répondait opiniâtrément qu'elle voulait mourir de sa main, et que c'était l'unique moyen d'empêcher que ses frères n'eussent la couronne; en un mot, elle le pressa avec tant d'ardeur, qu'il tira son épée en tremblant, et d'une main mal assurée, il coupa la tête et la queue de sa bonne amie la chatte : en même temps, il vit la plus charmante métamorphose qui se puisse imaginer. Le corps de Chatte-Blanche devint grand, et se changea tout d'un coup en fille; c'est ce qui ne saurait être décrit : il n'y a eu que celle-là aussi accomplie. Ses yeux ravissaient les cœurs, et sa douceur les retenait; sa taille était majestueuse, l'air noble et modeste, un esprit liant, des manières engageantes; enfin elle était au-dessus de tout ce qu'il y a de plus aimable.

Le prince, en la voyant, demeura si surpris, et d'une surprise si agréable, qu'il se crut enchanté. Il ne pouvait parler, ses yeux n'étaient pas assez grands pour la regarder et sa langue liée ne pouvait expliquer son étonnement; mais ce fut bien autre chose lorsqu'il vit entrer un nombre extraordinaire de dames et de seigneurs qui, tenant tous leur peau de chatte ou de chat jetée sur leurs épaules, vinrent se prosterner

aux pieds de la reine et lui témoigner leur joie de la revoir dans son état naturel ; elle les reçut avec des témoignages de bonté qui marquaient assez le caractère de son cœur. Et après avoir tenu son cercle quelques moments, elle ordonna qu'on la laissât seule avec le prince, et elle lui parla ainsi :



— Ne pensez pas, seigneur, que j'aie toujours été chatte ni que ma naissance soit obscure parmi les hommes. Mon père était roi de six royaumes. Il aimait tendrement ma mère et la laissait dans une entière liberté de faire tout ce qu'elle voulait. Son inclination dominante était de voyager ; de sorte qu'étant grosse de moi, elle entreprit d'aller voir une certaine montagne dont elle avait entendu dire des choses surprenantes. Comme elle était en chemin, on lui disait qu'il y avait proche du lieu où elle passait un ancien château de fées, le plus beau du monde, tout au moins qu'on le croyait tel par une tradition qui en était restée : car d'ailleurs, comme personne n'y entrait, on n'en pouvait juger ; mais qu'on savait très-sûrement que ces fées avaient dans leur jardin les meilleurs fruits, les plus savoureux et délicats qui se fussent jamais mangés.

Aussitôt la reine ma mère eut une envie si violente d'en manger, qu'elle y tourna ses pas. Elle arriva à la porte de ce superbe édifice qui

brillait d'or et d'azur de tous les côtés ; mais elle y frappa inutilement ; qui que ce soit ne parut, il semblait que tout le monde y était mort. Son envie augmentant par les difficultés, elle envoya querir des échelles afin que l'on pût passer par-dessus les murs du jardin, et l'on en serait venu à bout, si ces murs ne se fussent haussés à vue d'œil. L'on attachait des échelles les unes aux autres; elles rompaient sous le poids de ceux qu'on y faisait monter, et ils s'estropiaient ou se tuaient.

La reine se désespérait. Elle voyait de grands arbres chargés de fruits qu'elle croyait délicieux. Elle en voulait manger ou mourir; de sorte qu'elle fit tendre des tentes fort riches devant le château et elle y resta six semaines avec toute sa cour. Elle ne dormait ni ne mangeait ; elle soupirait sans cesse, elle ne parlait que des fruits du jardin inaccessible. Enfin elle tomba dangereusement malade, sans que qui que ce soit pût apporter le moinde remède à son mal, car les inexorables fées n'avaient pas même paru depuis qu'elle s'était établie proche de leur château. Tous les officiers s'affligeaient extraordinairement. L'on n'entendait que des pleurs et des soupirs, pendant que la reine mourante demandait des fruits à ceux qui la servaient ; mais elle n'en voulait point d'autres que de ceux qu'on lui refusait.

Une nuit qu'elle s'était un peu assoupie, elle vit, en se réveillant, une petite vieille, laide et décrépite, assise dans un fauteuil au chevet de son lit. Elle était surprise que ses femmes eussent laissé approcher si près d'elle une inconnue, lorsqu'elle lui dit : « Nous trouvons Ta Majesté bien importune de vouloir avec tant d'opiniâtreté manger de nos fruits ; mais puisqu'il y va de ta précieuse vie, mes sœurs et moi consentons à t'en donner tant que tu pourras en emporter et tant que tu resteras ici, pourvu que tu nous fasses un don. — Ah! ma bonne mère, s'écria la reine, parlez, je vous donne mes royaumes, mon cœur, mon âme, pourvu que j'aie des fruits ; je ne saurais les acheter trop cher. — Nous voulons, dit-elle, que Ta Majesté nous donne la fille que tu portes dans ton sein. Dès qu'elle sera née, nous la viendrons querir ; elle sera nourrie parmi nous; il n'y a point de vertus, de beautés, de sciences, dont nous ne la douiions ; en un mot, ce sera notre enfant ; nous la rendrons heureuse. Mais observe que Ta Majesté ne la reverra plus qu'elle ne soit mariée. Si la proposition t'agrée, je vais tout à l'heure te guérir et te mener dans nos vergers ; malgré la nuit, tu verras assez clair pour choisir ce que tu voudras. Si ce que je te dis ne te plaît pas, bonsoir, madame la reine ; je vais dormir. — Quelque dure que soit la loi que vous m'im-

posez, répondit la reine, je l'accepte plutôt que de mourir ; car il est certain que je n'ai pas un jour à vivre, ainsi je perdrais mon enfant en me perdant. Guérissez-moi, savante fée, continua-t-elle, et ne me laissez pas un moment sans jouir du privilége que vous venez de m'accorder. »

La fée la toucha avec une petite baguette d'or en disant : « Que Ta Ma jesté soit quitte de tous les maux qui la retiennent dans ce lit! » Il lui sembla aussitôt qu'on lui ôtait une robe fort pesante et fort dure, dont elle se sentait comme accablée, et qu'il y avait des endroits où elle tenait davantage. C'était apparemment ceux où le mal était le plus grand. Elle fit appeler toute ses dames et leur dit avec un visage gai qu'elle se portait à merveille, qu'elle allait se lever, et qu'enfin les portes si bien verrouillées et si bien barricadées du palais de féerie lui seraient ouvertes pour manger de beaux fruits et pour en emporter tant qu'il lui plairait.

Il n'y eut aucune de ses dames qui ne crût la reine en délire, et que dans ce moment elle rêvait à ces fruits qu'elle avait tant souhaités; de sorte qu'au lieu de lui répondre, elles se prirent à pleurer et firent éveiller tous les médecins pour voir en quel état elle était. Ce retardement désespérait la reine ; elle demandait promptement ses habits, on les lui refusait ; elle se mettait en colère et devenait fort rouge. L'on disait que c'était l'effet de sa fièvre. Cependant les médecins étant entrés, après lui avoir touché le pouls et fait leurs cérémonies ordinaires, ne purent nier qu'elle ne fût dans une parfaite santé. Ses femmes, qui virent la faute que le zèle leur avait fait commettre, tâchèrent de la réparer en l'habillant promptement. Chacun lui demanda pardon, tout fut apaisé, et elle se hâta de suivre la vieille fée qui l'avait toujours attendue.

Elle entra dans le palais où rien ne pouvait être ajouté pour en faire le plus beau lieu du monde. Vous le croirez aisément, seigneur, ajouta la reine Chatte-Blanche, quand je vous aurai dit que c'est celui où nous sommes. Deux autres fées un peu moins vieilles que celle qui conduisait ma mère la reçurent à la porte et lui firent un accueil très-favorable. Elle les pria de la mener promptement dans le jardin et vers les espaliers où elle trouverait les meilleurs fruits. « Ils sont tous également bons, lui dirent-elles ; et si ce n'était que tu veux avoir le plaisir de les cueillir toi-même, nous n'aurions qu'à les appeler pour les faire venir ici. — Je vous supplie, mesdames, dit la reine, que j'aie la satisfaction de voir une chose si extraordinaire ! » La plus vieille mit ses doigts dans sa bouche et siffla trois fois ; puis elle cria : « Abricots, pêches, pavis, bru-

gnons, cerises, prunes, poires, bigarreaux, melons, muscats, pommes, oranges, citrons, groseilles, fraises; framboises, accourez à ma voix. — Mais, dit la reine, tout ce que vous venez d'appeler vient en différentes saisons. — Cela n'est pas ainsi dans nos vergers, dirent-elles ; nous avons de tous les fruits qui sont sur la terre toujours mûrs, toujours bons, et qui ne se gâtent jamais. »

En même temps ils arrivèrent roulants, rampants, pêle-mêle, sans se gâter ni se salir ; de sorte que la reine, impatiente de satisfaire son envie, se jeta dessus et prit les premiers qui s'offrirent sous ses mains ; elle les dévora plutôt qu'elle ne les mangea.

Après s'en être un peu rassasiée, elle pria les fées de la laisser aller aux espaliers pour avoir le plaisir de les choisir de l'œil avant que de les cueillir. « Nous y consentons volontiers, dirent les trois fées ; mais souviens-toi de la promesse que tu nous as faite ; il ne te sera plus permis de t'en dédire. — Je suis persuadée, répliqua-t-elle, que l'on est si bien avec vous, et ce palais me semble si beau, que, si je n'aimais pas chèrement le roi mon mari, je m'offrirais d'y demeurer aussi ; c'est pourquoi vous ne devez point craindre que je rétracte ma parole. » Les fées, très-contentes, lui ouvrirent tous leurs jardins et tous leurs enclos ; elle y resta trois jours et trois nuits sans en vouloir sortir, tant elle les trouvait délicieux. Elle cueillit des fruits pour sa provision ; et, comme ils ne se gâtent jamais, elle en fit charger quatre mille mulets qu'elle emmena. Les fées ajoutèrent à leurs fruits des corbeilles d'or d'un travail exquis pour les mettre et plusieurs raretés dont le prix est excessif ; elles lui promirent de m'élever en princesse, de me rendre parfaite et de me choisir un époux ; qu'elle serait avertie de la noce et qu'elles espéraient bien qu'elle y viendrait.

Le roi fut ravi du retour de la reine, toute la cour lui en témoigna sa joie ; ce n'étaient que bals, mascarades, courses de bagues et festins, où les fruits de la reine étaient servis comme un régal délicieux. Le roi les mangeait préférablement à tout ce qu'on pouvait lui présenter. Il ne savait point le traité qu'elle avait fait avec les fées, et souvent il lui demandait en quels pays elle était allée pour en rapporter de si bonnes choses ; elle lui répondait qu'il se trouvaient sur une montagne presque inaccessible ; une autre fois qu'ils venaient dans des vallons, puis au milieu d'un jardin ou dans une grande forêt. Le roi demeurait surpris de tant de contrariétés. Il questionnait ceux qui l'avaient accompagnée ; mais elle leur avait tant défendu de conter à personne son aventure, qu'ils n'osaient en

parler. Enfin la reine, inquiète de ce qu'elle avait promis aux fées, voyant approcher le temps de ses couches, tomba dans une mélancolie affreuse;



elle soupirait à tout moment et changeait à vue d'œil. Le roi s'inquiéta; il pressa la reine de lui déclarer le sujet de sa tristesse; et après des peines extrêmes, elle lui apprit tout ce qui s'était passé entre les fées et elle, et comme elle leur avait promis la fille qu'elle devait avoir. «Quoi! s'écria le roi, nous n'avons point d'enfants, vous savez à quel point j'en désire, et pour manger deux ou trois pommes, vous avez été capable de promettre votre fille? Il faut que vous n'ayez aucune amitié pour moi.» La-dessus il l'accabla de mille reproches, dont ma pauvre mère pensa mourir de douleur; mais il ne se contenta pas de cela, il la fit enfermer dans une tour, et mit des gardes de tous côtés pour empêcher qu'elle n'eût commerce avec qui que ce fût au monde, que les officiers qui la servaient; encore changea-t-il ceux qui avaient été avec elle au château des fées.

La mauvaise intelligence du roi et de la reine jeta la cour dans une consternation infinie. Chacun quitta ses riches habits, pour en prendre de conformes à la douleur générale. Le roi, de son côté, paraissait inexorable, il ne voyait plus sa femme; et sitôt que je fus née, il me fit apporter dans son palais pour y être nourrie, pendant qu'elle restait prisonnière et fort malheureuse. Les fées n'ignoraient rien de ce qui se passait; elles s'en irritèrent, elles voulaient m'avoir, elles me regardaient comme leur bien, et que c'était leur faire un vol que de me retenir. Avant que de chercher une vengeance proportionnée à leur chagrin, elles envoyèrent une célèbre ambassade au roi, pour l'avertir de mettre la reine en liberté et de lui rendre ses bonnes grâces, et pour le prier aussi de donner à leurs ambassadeurs, afin d'être nourrie et élevée parmi elles. Les ambassadeurs étaient si petits et si contrefaits, car c'étaient des nains hideux, qu'ils n'eurent pas le don de persuader ce qu'ils voulaient au roi. Il les refusa rudement; et s'ils n'étaient partis en diligence, il leur serait peut-être arrivé pis.

Quand les fées surent le procédé de mon père, elles s'indignèrent autant qu'on peut l'être; et après avoir envoyé dans ses six royaumes tous les maux qui pouvaient les désoler, elles lâchèrent un dragon épouvantable, qui remplissait de venin les endroits où il passait, qui mangeait les hommes et les enfants, et qui faisait mourir les arbres et les plantes du souffle de son haleine.

Le roi se trouva dans la dernière désolation. Il consulta tous les sages de son royaume sur ce qu'il devait faire pour garantir ses sujets des malheurs dont il les voyait accablés. Ils lui conseillèrent d'envoyer chercher partout le monde les meilleurs médecins et les plus excellents remèdes, et d'un autre côté, qu'il fallait promettre la vie aux criminels condamnés à la mort qui voudraient combattre le dragon. Le roi assez satisfait de cet avis, l'exécuta et n'en reçut aucune consolation; car la mortalité continuait, et personne n'allait contre le dragon qui n'en fût dévoré; de sorte qu'il eut recours à une fée dont il était protégé dès sa plus tendre jeunesse. Elle était fort vieille et ne se levait presque plus; il alla chez elle, il lui fit mille reproches de souffrir que le Destin le persécutât sans le secourir. « Comment voulez-vous que je fasse? lui dit-elle; vous avez irrité mes sœurs : elles ont autant de pouvoir que moi, et rarement nous agissons les unes contre les autres. Songez à les apaiser en leur donnant votre fille; cette petite princesse leur appartient. Vous avez mis la reine dans une étroite prison; que vous a donc

fait cette femme si aimable pour la traiter si mal? Prenez votre parti de tenir la parole qu'elle a donnée; je vous assure que vous serez comblé de biens. »

Le roi mon père m'aimait chèrement; mais, ne voyant point d'autre moyen de sauver ses royaumes et de se délivrer du fatal dragon, il dit à son amie qu'il était résolu de la croire, qu'il voulait bien me donner aux fées, puisqu'elle assurait que je serais chérie et traitée en princesse de mon rang; qu'il ferait aussi revenir la reine et qu'elle n'avait qu'à lui dire à qui il me confierait pour me porter au château de féerie. « Il faut, lui dit-elle, la porter dans son berceau sur la montagne de fleurs; vous pourrez même rester aux environs pour être spectateur de la fête qui se passera. » Le roi lui dit que dans huit jours il irait avec la reine; qu'elle en avertît ses sœurs les fées, afin qu'elles fissent là-dessus ce qu'elles jugeraient à propos.

Dès qu'il fut de retour au palais, il renvoya querir la reine, avec autant de tendresse et de pompe qu'il l'avait fait mettre prisonnière avec colère et emportement. Elle était si abattue et si changée, qu'il aurait eu peine à la reconnaître si son cœur ne l'avait pas assuré que c'était cette même personne qu'il avait tant chérie. Il la pria, les larmes aux yeux, d'oublier les déplaisirs qu'il venait de lui causer, et que ce seraient les derniers qu'elle éprouverait jamais avec lui. Elle répliqua qu'elle se les était attirés par l'imprudence qu'elle avait eue de promettre sa fille aux fées; et que si quelque chose la pouvait rendre excusable, c'était l'état où elle était. Enfin, il lui déclara qu'il voulait me remettre entre leurs mains. La reine, à son tour, combattit ce dessein. Il semblait que quelque fatalité s'en mêlait et que je devais être toujours un sujet de discorde entre mon père et ma mère. Après qu'elle eut bien gémi et pleuré, sans rien obtenir de ce qu'elle souhaitait (car le roi en voyait trop les funestes conséquences et nos sujets continuaient de mourir, comme s'ils eussent été coupables des fautes de notre famille), elle consentit à ce qu'il désirait et l'on prépara tout pour la cérémonie.

Je fus mise dans un berceau de nacre de perle, orné de tout ce que l'art peut faire imaginer de plus galant. Ce n'étaient que guirlandes de fleurs et festons qui pendaient autour, et les fleurs en étaient de pierreries, dont les différentes couleurs, frappées par le soleil, réfléchissaient des rayons si brillants, qu'on ne les pouvait regarder. La magnificence de mon ajustement surpassait, s'il se peut, celle du berceau. Toutes les bandes de mon maillot étaient faites de grosses perles. Vingt-quatre

princesses du sang me portaient sur une espèce de brancard fort léger; leur parure n'avait rien de commun; mais il ne leur fut pas permis



de mettre d'autre couleur que du blanc, par rapport à mon innocence. Toute la cour m'accompagna, chacun dans son rang.

Pendant que l'on gravissait la montagne, on entendit une mélodieuse symphonie qui s'approchait. Enfin, les fées parurent au nombre de trente-six; elles avaient prié leurs bonnes amies de venir avec elles. Chacune était assise dans une coquille de perle plus grande que celle où Vénus était lorsqu'elle sortit de la mer; des chevaux marins, qui n'allaient guère bien sur terre, les traînaient plus pompeuses que les premières reines de l'univers; mais d'ailleurs, vieilles et laides avec excès. Elles portaient une branche d'olivier, pour signifier au roi que sa soumission trouvait grâce devant elles; et lorsqu'elles me tinrent, ce furent des caresses si extraordinaires, qu'il semblait qu'elles ne voulaient plus vivre que pour me rendre heureuse.

Le dragon qui avait servi à les venger contre mon père venait après elles, attaché avec des chaînes de diamant. Elles me prirent entre leurs bras, me firent mille caresses, me douèrent de plusieurs avantages et commencèrent ensuite le branle des fées. C'est une danse fort gaie. Il n'est pas croyable combien ces vieilles dames sautèrent et gambadèrent. Puis le dragon qui avait mangé tant de personnes s'approcha en rampant. Les trois fées, à qui ma mère m'avait promise, s'assirent dessus, mirent mon berceau au milieu d'elles, et, frappant le dragon avec une baguette, il déploya aussitôt ses grandes ailes écaillées, plus fines que

du crêpe; elles étaient mêlées de mille couleurs bizarres. Elles se rendirent ainsi à leur château. Ma mère, me voyant en l'air, exposée sur ce furieux dragon, ne put s'empêcher de pousser de grands cris. Le roi la consola par l'assurance que son amie lui avait donnée, qu'il ne m'arriverait aucun accident et que l'on prendrait le même soin de moi que si j'étais restée dans son propre palais. Elle s'apaisa, bien qu'il lui fût très-douloureux de me perdre pour si longtemps et d'en être la seule cause ; car si elle n'avait pas voulu manger les fruits du jardin, je serais demeurée dans le royaume de mon père et je n'aurais pas eu tous les déplaisirs qui me restent à vous raconter.

Sachez donc, fils de roi, que mes gardiennes avaient bâti exprès une tour dans laquelle on trouvait mille beaux appartements pour toutes les saisons de l'année, des meubles magnifiques, des livres agréables; mais il n'y avait point de porte et il fallait toujours entrer par les fenêtres, qui étaient prodigieusement hautes. L'on trouvait un beau jardin sur la tour, orné de fleurs, de fontaines et de berceaux de verdure qui garantissaient de la chaleur dans la plus ardente canicule. Ce fut en ce lieu que les fées m'élevèrent avec des soins qui surpassaient tout ce qu'elles avaient promis à la reine. Mes habits étaient des plus à la mode et si magnifiques, que si quelqu'un m'avait vue, l'on aurait cru que c'était le jour de mes noces. Elles m'apprenaient tout ce qui convenait à mon âge et à ma naissance; je ne leur donnais pas beaucoup de peine, car il n'y avait guère de choses que je ne comprisse avec une extrême facilité. Ma douceur leur était fort agréable, et comme je n'avais rien vu qu'elles, je serais demeurée tranquille dans cette situation le reste de ma vie.

Elles venaient toujours me voir, montées sur le furieux dragon dont j'ai déjà parlé; elles ne m'entretenaient jamais ni du roi ni de la reine; elles me nommaient leur fille, et je croyais l'être. Personne au monde ne restait avec moi dans la tour, qu'un perroquet et un petit chien qu'elles m'avaient donnés pour me divertir, car ils étaient doués de raison et parlaient à merveille.

Un des côtés de la tour était bâti sur un chemin creux, plein d'ornières et d'arbres qui l'embarrassaient; de sorte que je n'y avais aperçu personne depuis qu'on m'avait enfermée. Mais un jour, comme j'étais à la fenêtre, causant avec mon perroquet et mon chien, j'entendis quelque bruit. Je regardai de tous côtés et j'aperçus un jeune chevalier qui s'était arrêté pour écouter notre conversation. Je n'en avais jamais vu qu'en peinture. Je ne fus pas fâchée qu'une rencontre inespérée me fournît

cette occasion; de sorte que, ne me défiant point du danger qui est attaché à la satisfaction de voir un objet aimable, je m'avançai pour le regarder, et plus je le regardais, plus j'y prenais de plaisir. Il me fit une profonde révérence, il attacha ses yeux sur moi et me parut très en peine de quelle manière il pourrait m'entretenir; car ma fenêtre était fort haute, il craignait d'être entendu, et il savait bien que j'étais dans le château des fées.

La nuit vint presque tout d'un coup, ou, pour parler plus juste, elle vint sans que nous nous en aperçussions. Il sonna deux ou trois fois du cor et me réjouit de quelques fanfares, puis il partit sans que je pusse même distinguer de quel côté il allait, tant l'obscurité était grande. Je restai très-rêveuse; je ne sentis plus le même plaisir que j'avais toujours pris à causer avec mon perroquet et mon chien. Ils me disaient les plus jolies choses du monde, car des bêtes fées deviennent spirituelles; mais j'étais occupée et je ne savais point l'art de me contraindre. Perroquet le remarqua; il était fin, il ne témoigna rien de ce qui lui roulait dans la tête.

Je ne manquai pas de me lever avec le jour. Je courus à ma fenêtre; je demeurai agréablement surprise d'apercevoir au pied de la tour le jeune chevalier. Il avait des habits magnifiques; je me flattai que j'y avais un peu de part, et je ne me trompais point. Il me parla avec une espèce de trompette qui porte la voix, et par son secours, il me dit qu'ayant été insensible jusqu'alors à toutes les beautés qu'il avait vues, il s'était senti tout d'un coup si vivement frappé de la mienne qu'il ne pouvait comprendre comme quoi il se passerait sans mourir de me voir tous les jours de sa vie. Je demeurai très-contente de son compliment et très-inquiète de n'oser y répondre; car il aurait fallu crier de toute ma force et me mettre dans le risque d'être mieux entendue encore des fées que de lui. Je tenais quelques fleurs que je lui jetai; il les reçut comme une insigne faveur, de sorte qu'il les baisa plusieurs fois et me remercia. Il me demanda ensuite si je trouverais bon qu'il vînt tous les jours à la même heure sous mes fenêtres, et que si je le voulais bien, je lui jetasse quelque chose. J'avais une bague de turquoise que j'ôtai brusquement de mon doigt et que je lui jetai avec beaucoup de précipitation, lui faisant signe de s'éloigner en diligence; c'est que j'entendais de l'autre côté la fée Violente qui montait sur son dragon pour m'apporter à déjeuner.

La première chose qu'elle dit en entrant dans ma chambre, ce furent ces mots : « Je sens ici la voix d'un homme; cherche, dragon! » Oh! que

devins-je! J'étais transie de peur qu'il ne passât par l'autre fenêtre, et qu'il ne suivît le chevalier pour lequel je m'intéressais déjà beaucoup. « En vérité, dis-je, ma bonne maman (car la vieille fée voulait que je la nommasse ainsi), vous plaisantez quand vous dites que vous sentez la voix d'un homme. Est-ce que la voix sent quelque chose? Et quand cela serait, quel est le mortel assez téméraire pour hasarder de monter dans cette tour? — Ce que tu dis est vrai, ma fille, répondit-elle, je suis ravie de te voir raisonner si joliment, et je conçois que c'est la haine que j'ai pour tous les hommes qui me persuade quelquefois qu'ils ne sont pas éloignés de moi. » Elle me donna mon déjeuner et ma quenouille. « Quand tu auras mangé, ne manque pas de filer, car tu ne fis rien hier, me dit-elle, et mes sœurs se fâcheront. » En effet, je m'étais si fort occupée de l'inconnu, qu'il m'avait été impossible de filer.

Dès qu'elle fut partie, je jetai la quenouille d'un petit air mutin, et montai sur la terrasse pour découvrir de plus loin dans la campagne. J'avais une lunette d'approche excellente; rien ne bornait ma vue, je regardais de tous côtés, lorsque je découvris mon chevalier sur le haut d'une montagne. Il se reposait sous un riche pavillon d'étoffe d'or et il était entouré d'une fort grosse cour. Je ne doutai point que ce ne fût le fils de quelque roi voisin du palais des fées; comme je craignais que s'il revenait à la tour il ne fût découvert par le terrible dragon, je vins prendre mon perroquet et lui dis de voler jusqu'à cette montagne; qu'il y trouverait celui qui m'avait parlé, et qu'il le priât de ma part de ne plus revenir, parce que j'appréhendais la vigilance de mes gardiennes et qu'elles ne lui fissent un mauvais tour.

Perroquet s'acquitta de sa commission en perroquet d'esprit. Chacun demeura surpris de le voir venir à tire-d'aile se pencher sur l'épaule du prince et lui parler tout bas à l'oreille. Le prince ressentit de la joie et de la peine de cette ambassade. Le soin que je prenais flattait son cœur; mais les difficultés qui se rencontraient à me parler l'accablaient sans pouvoir le détourner du dessein qu'il avait formé de me plaire. Il fit cent questions à Perroquet, et Perroquet lui en fit cent à son tour, car il était naturellement curieux. Le roi le chargea d'une bague pour moi, à la place de ma turquoise; c'en était une aussi, mais beaucoup plus belle que la mienne : elle était taillée en cœur avec des diamants. « Il est juste, ajouta-t-il, que je vous traite en ambassadeur; voilà mon portrait que je vous donne, ne le montrez qu'à votre char-

mante maîtresse. » Il lui attacha sous son aile son portrait, et il apporta la bague dans son bec.

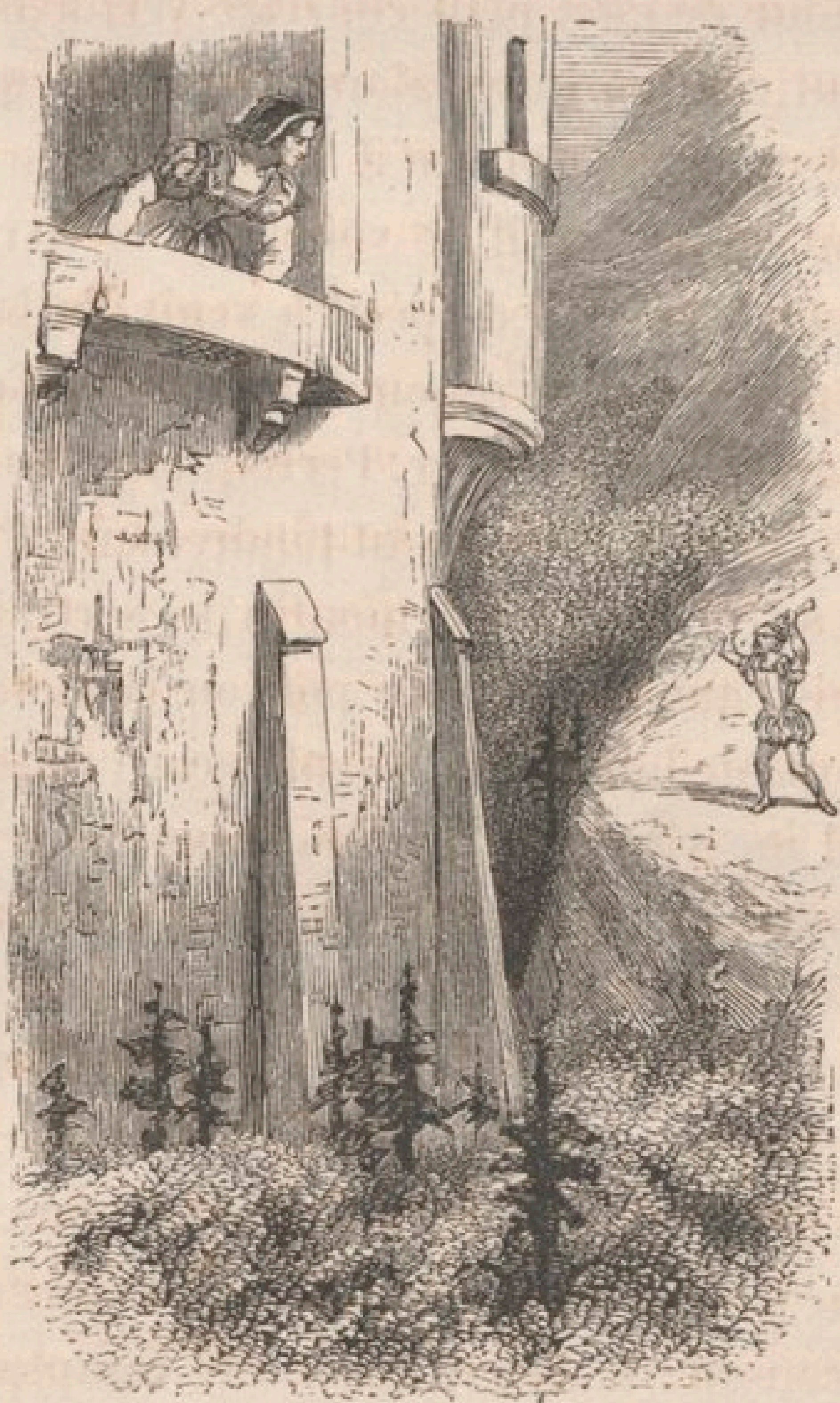


J'attendais le retour de mon petit courrier vert avec une impatience que je n'avais point connue jusqu'alors. Il me dit que celui à qui je l'avais envoyé était un grand roi, qu'il l'avait reçu le mieux du monde et que je pouvais m'assurer qu'il ne voulait plus vivre que pour moi; qu'encore qu'il y eût beaucoup de péril à venir au bas de ma tour, il était résolu à tout, plutôt que de renoncer à me voir. Ces nouvelles m'intriguèrent fort, je me pris à pleurer. Perroquet et Toutou me consolèrent de leur mieux, car ils m'aimaient tendrement. Puis Perroquet me présenta la bague du prince et me montra le portrait. J'avoue que je n'ai jamais été si aise que je le fus de pouvoir considérer de près celui que je n'avais vu que de loin. Il me parut encore plus aimable qu'il ne m'avait semblé. Il me vint cent pensées dans l'esprit, dont les unes agréables, et les autres tristes, me donnèrent un air d'inquiétude extraordinaire. Les fées, qui vinrent me voir, s'en aperçurent. Elles se dirent l'une à l'autre que sans doute je m'ennuyais et qu'il fallait songer à me trouver un époux de race fée. Elles parlèrent de plusieurs et s'arrêtèrent sur le petit roi Migonnet, dont le royaume était à cinq cent mille lieues de leur palais; mais ce n'était pas là une affaire. Perroquet entendit ce beau conseil; il vint m'en rendre compte et me dit : « Oh! que je vous plains, ma chère maîtresse, si vous devenez la reine Migonnette! c'est un magot qui fait peur; j'ai regret de vous le dire, mais en vérité le roi qui vous aime ne voudrait pas de lui pour être son valet de

pied. — Est-ce que tu l'as vu, Perroquet? — Je le crois vraiment, continua-t-il; j'ai été élevé sur une branche avec lui. — Comment, sur une branche? repris-je. — Oui, dit-il, c'est qu'il a les pieds d'un aigle. »

Un tel récit m'affligea étrangement. Je regardais le charmant portrait du jeune roi; je pensais bien qu'il n'en avait régalé Perroquet que pour me donner lieu de le voir; et quand j'en faisais comparaison avec Mignonnet, je n'espérais plus rien de ma vie et je me décidais plutôt à mourir qu'à l'épouser.

Je ne dormis point tant que la nuit dura. Perroquet et Toutou causèrent avec moi. Je m'endormis un peu sur le matin; et comme mon chien avait le nez bon, il sentit que le roi était au pied de la tour. Il éveilla Perroquet. « Je gage, dit-il, que le roi est là-bas. » Perroquet répondit : « Tais-toi, babillard! Parce que tu as presque toujours les yeux ouverts et l'oreille alerte, tu es fâché du repos des autres. — Mais gageons, dit encore le bon Toutou; je sais bien qu'il y est. » Perroquet, répliqua :



« Et moi, je sais bien qu'il n'y est point : ne lui ai-je pas défendu d'y venir, de la part de notre maîtresse? — Ah! vraiment, tu me la donnes

belle avec tes défenses! s'écria mon chien; un homme passionné ne consulte que son cœur. » Et là-dessus il se mit à lui tirailler si fort les ailes, que Perroquet se fâcha. Je m'éveillai aux cris de l'un et de l'autre. Ils me dirent ce qui en faisait le sujet; je courus, ou plutôt je volai à ma fenêtre. Je vis le roi qui me tendait les bras et qui me dit avec sa trompette qu'il ne pouvait plus vivre sans moi; qu'il me conjurait de trouver les moyens de sortir de ma tour ou de l'y faire entrer; qu'il attestait tous les dieux et tous les éléments qu'il m'épouserait aussitôt, et que je serais une des plus grandes reines de l'univers.

Je commandai à Perroquet de lui aller dire que ce qu'il souhaitait me semblait presque impossible; que cependant, sur la parole qu'il me donnait et les serments qu'il avait faits, j'allais m'appliquer à ce qu'il désirait; que je le conjurais de ne pas venir tous les jours; qu'enfin l'on pourrait s'en apercevoir et qu'il n'y aurait point de quartier avec les fées.

Il se retira comblé de joie par l'espérance dont je le flattais, et je me trouvais dans le plus grand embarras du monde lorsque je fis réflexion à ce que je venais de promettre. Comment sortir de cette tour où il n'y avait point de portes, et n'avoir pour tout secours que Perroquet et Toutou? Être si jeune, si peu expérimentée, si craintive! Je pris donc la résolution de ne point tenter une chose où je ne réussirais jamais, et je l'envoyai dire au roi par Perroquet. Il voulut se tuer à ses yeux; mais enfin il le chargea de me persuader, ou de le venir voir mourir, ou de le soulager. « Sire, s'écria l'ambassadeur emplumé, ma maîtresse est suffisamment persuadée, elle ne manque que de pouvoir. »

Quand il me rendit compte de tout ce qui s'était passé, je m'affligeai plus que je l'eusse encore fait. La fée Violente vint; elle me trouva les yeux enflés et rouges; elle dit que j'avais pleuré, et, que si je ne lui en avouais le sujet, elle me brûlerait, car toutes ses menaces étaient toujours terribles. Je répondis, en tremblant, que j'étais lasse de filer et que j'avais envie de petits filets pour prendre des oisillons qui venaient becqueter les fruits de mon jardin. « Ce que tu souhaites, ma fille, me dit-elle, ne te coûtera plus de larmes; je t'apporterai des cordelettes tant que tu en voudras. » Et, en effet, j'en eus le soir même, Mais elle m'avertit de songer moins à travailler qu'à me faire belle, parce que le roi Migonnet devait arriver dans peu. Je frémis à ces fâcheuses nouvelles et ne répliquai rien.

Dès qu'elle fut partie, je commençai deux ou trois morceaux de filets; mais à quoi je m'appliquai, ce fut à faire une échelle de corde qui était

très-bien faite, sans en avoir jamais vue. Il est vrai que la fée ne m'en fournissait pas autant qu'il m'en fallait, et sans cesse elle me disait : « Mais, ma fille, ton ouvrage est semblable à celui de Pénélope, il n'avance point ; et tu ne te lasses pas de me demander de quoi travailler. — Oh ! ma bonne maman ! disais-je, vous en parlez bien à votre aise ; ne voyez-vous pas que je ne sais comment m'y prendre et que je brûle tout ? Avez-vous peur que je vous ruine en ficelles ? » Mon air de simplicité la réjouissait, bien qu'elle fût d'une humeur très-désagréable et très-cruelle.

J'envoyai Perroquet dire au roi de venir un soir sous les fenêtres de la tour, qu'il y trouverait l'échelle et qu'il saurait le reste quand il serait arrivé. En effet, je l'attachai bien ferme, résolue de me sauver avec lui ; mais quand il la vit, sans attendre que je descendisse, il monta avec empressement et se jeta dans ma chambre comme je préparais tout pour ma fuite.

Sa vue me donna tant de joie, que j'en oubliais le péril où nous étions. Il renouvela tous ses serments et me conjura de ne point différer de le recevoir pour mon époux. Nous prîmes Perroquet et Toutou pour témoins de notre mariage. Jamais noces ne se sont faites, entre des personnes si élevées, avec moins d'éclat et de bruit, et jamais cœurs n'ont été plus contents que les nôtres.

Le jour n'était pas encore venu quand le roi me quitta. Je lui racontai l'épouvantable dessein des fées, de me marier au petit Migonnet ; je lui dépeignis sa figure, dont il eut autant d'horreur que moi. A peine fut-il parti que les heures me semblèrent aussi longues que des années. Je courus à la fenêtre, je le suivis des yeux malgré l'obscurité ; mais quel fut mon étonnement de voir en l'air un chariot de feu traîné par des salamandres ailées qui faisaient une telle diligence que l'œil pouvait à peine le suivre ! Ce chariot était accompagné de plusieurs gardes montés sur des autruches. Je n'eus pas assez de loisir pour bien considérer le magot qui traversait ainsi les airs, mais je crus aisément que c'était une fée ou un enchanteur.

Peu après, la fée Violente entra dans ma chambre. « Je t'apporte de bonnes nouvelles, me dit-elle ; ton amant est arrivé depuis quelques heures, prépare-toi à le recevoir. Voici des habits et des pierreries. — Eh ! qui vous a dit, m'écriai-je, que je voulais être mariée ? ce n'est point du tout mon intention ; renvoyez le roi Migonnet. Je n'en mettrai pas une épingle davantage. Qu'il me trouve belle ou laide, je ne suis



LA CHATTE BLANCHE.

(10)

point pour lui. — Ouais, ouais, dit la fée encore; quelle petite révoltée! quelle tête sans cervelle! je n'entends pas raillerie et je te... — Que me ferez-vous? répliquai-je, toute rouge des noms qu'elle m'avait donnés. Peut-on être plus tristement nourrie que je le suis, dans une tour avec un perroquet et un chien; voyant tous les jours plusieurs fois l'horrible figure d'un dragon épouvantable! — Ah! petite ingrate, dit la fée, méritais-tu tant de soins et de peines? Je ne l'ai que trop dit à mes sœurs que nous en aurions une triste récompense. » Elle alla les trouver; elle leur raconta notre différend, elles restèrent aussi surprises les unes que les autres.

Perroquet et Toutou me firent de grandes remontrances; que si je faisais davantage la mutine, ils prévoyaient qu'il m'en arriverait de cuisants déplaisirs. Je me sentais si fière de posséder le cœur d'un grand roi que je méprisais les fées et les conseils de mes pauvres petits camarades. Je ne m'habillai point et j'affectai de me coiffer de travers, afin que Migonnet me trouvât désagréable. Notre entrevue se fit sur la terrasse. Il y vint dans son chariot de feu, jamais, depuis qu'il y a des nains, il ne s'en est vu un si petit. Il marchait sur ses pieds d'aigle et sur ses genoux tout ensemble, car il n'avait point d'os aux jambes, de sorte qu'il se soutenait sur deux béquilles de diamant. Son manteau royal n'avait qu'une demi-aune de long et traînait de plus d'un tiers. Sa tête était grosse comme un boisseau et son nez si grand qu'il portait dessus une douzaine d'oiseaux, dont le ramage le réjouissait; il avait une si furieuse barbe, que les serins de Canarie y faisaient leurs nids, et ses oreilles passaient d'une coudée au-dessus de sa tête; mais on s'en apercevait peu à cause d'une haute couronne pointue qu'il portait pour paraître plus grand. La flamme de son chariot rôtit les fruits, sécha les fleurs et tarit les fontaines de mon jardin. Il vint à moi, les bras ouverts, pour m'embrasser; je me tins fort droite, il fallut que son premier écuyer le haussât; mais, aussitôt qu'il s'approcha, je m'enfuis dans ma chambre, dont je fermai la porte et les fenêtres, de sorte que Migonnet se retira chez les fées très-indigné contre moi.

Elles lui demandèrent mille fois pardon de ma brusquerie, et pour l'apaiser, car il était redoutable, elles résolurent de l'amener la nuit dans ma chambre pendant que je dormirais, de m'attacher les pieds et les mains, pour me mettre avec lui dans son brûlant chariot, afin qu'il m'emmenât. La chose ainsi arrêtée, elles me grondèrent à peine des brusqueries que j'avais faites; elles dirent seulement qu'il fallait songer

à les réparer. Perroquet et Toutou restèrent surpris d'une si grande douceur. « Savez-vous bien, ma maîtresse, dit mon chien, que le cœur ne m'annonce rien de bon ; mesdames les fées sont d'étranges personnes, et surtout Violente. » Je me moquai de ces alarmes, et j'attendis mon cher époux avec mille impatiences; il en avait trop de me voir pour tarder; je lui jetai l'échelle de corde, bien résolue de m'en retourner avec lui. Il monta légèrement, et me dit des choses si tendres, que je n'ose encore les rappeler à mon souvenir.

Comme nous parlions ensemble avec la même tranquillité que nous aurions eue dans son palais, nous vîmes enfoncer tout d'un coup les fenêtres de ma chambre. Les fées entrèrent sur leur terrible dragon; Migonnet les suivait dans son chariot de feu, et tous ses gardes avec leurs autruches. Le roi, sans s'effrayer, mit l'épé à la main et ne songea qu'à me garantir de la plus furieuse aventure qui se soit jamais passée; car enfin, vous le dirai-je, seigneur? ces barbares créatures poussèrent leur dragon sur lui, et à mes yeux il le dévora.

Désespérée de son malheur et du mien, je me jetai dans la gueule de cet horrible monstre, voulant qu'il m'engloutît, comme il venait d'engloutir tout ce que j'aimais au monde. Il le voulait bien aussi; mais les fées, encore plus cruelles que lui, ne le voulurent pas : « Il faut, s'écrièrent-elles, la réserver à de plus longues peines, une prompte mort est trop douce pour cette indigne créature. » Elles me touchèrent : je me vis aussitôt sous la figure d'une chatte blanche ; elles me conduisirent dans ce superbe palais qui était à mon père; elles métamorphosèrent tous les seigneurs et toutes les dames du royaume en chats et en chattes; elles en laissèrent à qui l'on ne voyait que les mains, et me réduisirent dans le déplorable état où vous me trouvâtes, me faisant savoir ma naissance, la mort de mon père, celle de ma mère, et que je ne serais délivrée de ma chatonique figure que par un prince qui ressemblerait parfaitement à l'époux qu'elles m'avaient ravi. C'est vous, seigneur, qui avez cette ressemblance, continua-t-elle : mêmes traits, même air, même son de voix ; j'en fus frappée aussitôt que je vous vis; j'étais informée de tout ce qui devait arriver, et je le suis encore de tout ce qui arrivera, mes peines vont finir. — Et les miennes, belle reine, dit le prince en se jetant à ses pieds, seront-elles de longue durée? Je vous aime déjà plus que ma vie. — Seigneur, dit la reine, il faut partir pour aller vers votre père, nous verrons ses sentiments pour moi et s'il consentira à ce que vous désirez. »

Elle sortit; le prince lui donna la main, elle monta dans un chariot avec lui; il était beaucoup plus magnifique que ceux qu'il avait eus jusqu'alors. Le reste de l'équipage y répondait à tel point, que tous les fers des chevaux étaient d'émeraude et les clous de diamant. Cela ne s'est peut-être jamais vu que cette fois-là. Je ne dis point les agréables conversations que la reine et le prince avaient ensemble; si elle était unique en beauté, elle ne l'était pas moins en esprit, et ce jeune prince était aussi parfait qu'elle; de sorte qu'ils pensaient des choses toutes charmantes.

Lorsqu'ils furent près du château où les deux frères aînés du prince devaient se trouver, la reine entra dans un petit rocher de cristal, dont toutes les pointes étaient garnies d'or et de rubis. Il y avait des rideaux tout autour, afin qu'on ne la vît point, et il était porté par des jeunes hommes très-bien faits et superbement vêtus. Le prince demeura dans le beau chariot; il aperçut ses frères qui se promenaient avec des princesses d'une excellente beauté. Dès qu'ils le reconnurent, ils s'avancèrent pour le recevoir, et lui demandèrent s'il amenait une maîtresse. Il leur dit qu'il avait été si malheureux, que, dans tout son voyage, il n'en avait rencontré que de très-laides, que ce qu'il apportait de plus rare, c'était une petite chatte blanche. Ils se prirent à rire de sa simplicité. « Une chatte! lui dirent-ils; avez-vous peur que les souris ne mangent notre palais. » Le prince répliqua qu'en effet il n'était pas sage de vouloir faire un tel présent à son père. Là-dessus chacun prit le chemin de la ville.

Les princes aînés montèrent avec leurs princesses dans des calèches toutes d'or et d'azur; leurs chevaux avaient sur la tête des plumes et des aigrettes; rien n'était plus brillant que cette cavalcade. Notre jeune prince allait après, et puis le rocher de cristal, que tout le monde regardait avec admiration.

Les courtisans s'empressèrent de venir dire au roi que les trois princes arrivaient. « Amènent-ils de belles dames? répliqua le roi. — Il est impossible de rien voir qui les surpasse. » A cette réponse, il parut fâché. Les deux princes s'empressèrent de monter avec leurs merveilleuses princesses. Le roi les reçut très-bien, et ne savait à laquelle donner le prix; il regarda son cadet, et lui dit : « Cette fois-ci, vous venez donc seul? — Votre Majesté verra dans ce rocher une petite chatte blanche, répliqua le prince, qui miaule si doucement et qui fait si bien patte de velours, qu'elle lui agréera. » Le roi sourit et s'avança lui-même

pour ouvrir le rocher; mais aussitôt qu'il s'approcha, la reine, avec un ressort, en fit tomber toutes les pièces, et parut comme le soleil qui a été quelque temps enveloppé dans une nuée; ses cheveux blonds étaient épars sur ses épaules, ils tombaient par grosses boucles jusqu'à ses pieds; sa tête était ceinte d'une couronne magnifique, sa robe d'une légère gaze blanche, doublée de taffetas couleur de rose. Elle se leva et fit une profonde révérence au roi, qui ne put s'empêcher, dans l'excès de son admiration, de s'écrier : « Voici l'incomparable et celle qui mérite ma couronne !



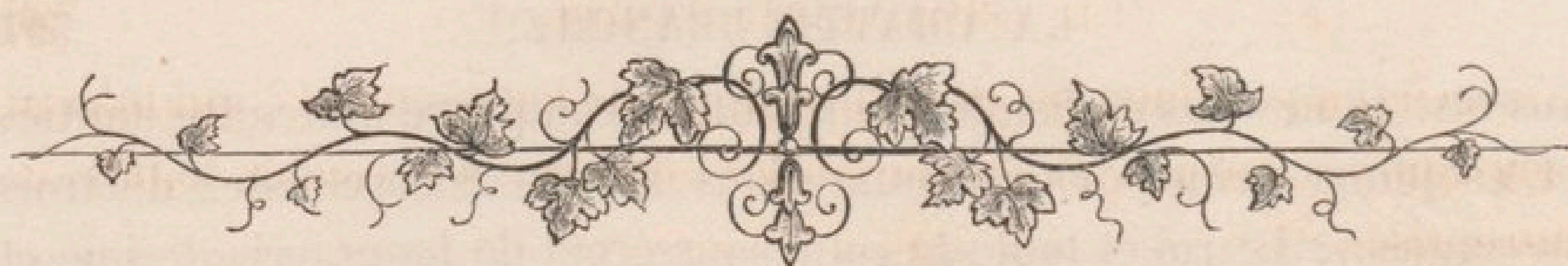
— Seigneur, lui dit-elle, je ne suis pas venue pour vous arracher un trône que vous remplissez si dignement; je suis née avec six royaumes : permettez que je vous en offre un et que j'en donne autant à chacun de

vos fils. Je ne vous demande pour toute récompense que votre amitié, et ce jeune prince pour époux. Nous aurons encore assez de trois royaumes. » Le roi et toute la cour poussèrent de longs cris de joie et d'étonnement. Le mariage fut célébré aussitôt, aussi bien que celui des deux princes, de sorte que toute la cour passa plusieurs mois dans les divertissements et les plaisirs. Chacun ensuite partit pour aller gouverner ses États; la belle Chatte-Blanche s'y est immortalisée autant par ses bontés et ses libéralités que par son rare mérite et sa beauté.

MORALITÉ

Ce jeune prince fut heureux
De trouver en sa chatte une auguste princesse
Digne de recevoir son encens et ses vœux,
Et prête à partager ses soins et sa tendresse :
Quand deux yeux enchanteurs veulent se faire aimer,
On fait bien peu de résistance,
Surtout quand la reconnaissance
Aide encore à nous enflammer.
Tairai-je cette mère, et cette folle envie,
Qui fit à Chatte-Blanche éprouver tant d'ennuis,
Pour goûter de funestes fruits?
Au pouvoir d'une fée elle la sacrifie.
Mères, qui possédez des objets pleins d'appas,
Détestez sa conduite, et ne l'imitez pas.

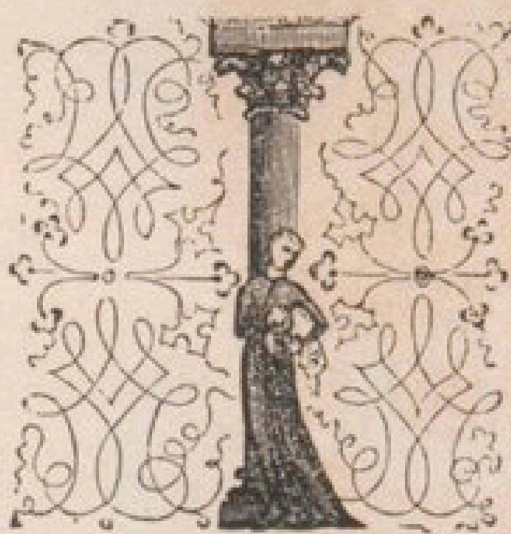




BELLE-BELLE

OU

LE CHEVALIER FORTUNÉ



Il était une fois un roi fort aimable, fort doux et fort puissant; mais l'empereur Matapa, son voisin, était encore plus puissant que lui. Ils avaient eu de grandes guerres l'un contre l'autre; dans la dernière, l'empereur gagna une bataille considérable, et après avoir tué ou fait prisonniers la plupart des capitaines et des soldats du roi, il vint assiéger sa ville capitale et la prit; de sorte qu'il se rendit maître de tous les trésors qui étaient dedans. Le roi eut à peine le loisir de se sauver avec la reine douairière, sa sœur. Cette princesse était demeurée veuve fort jeune; elle avait de l'esprit et de la beauté; il est vrai qu'elle était fière, violente, et d'un assez difficile accès.

L'empereur transporta toutes les pierreries et les meubles du roi dans son palais; il emmena un nombre extraordinaire de soldats, de filles, de chevaux et de toutes les autres choses qui pouvaient lui être utiles ou agréables. Quand il eut dépeuplé la plus grande partie du royaume, il revint triomphant dans le sien, où il fut reçu par l'impératrice et par la princesse sa fille avec mille témoignages de joie.

Cependant le roi dépouillé ne souffrait pas sans impatience l'état où il se trouvait. Il rassembla quelques troupes dont il composa une petite armée; et pour la grossir en peu de temps, il fit publier une ordonnance par laquelle il voulait que les gentilshommes de son royaume vinssent

le servir en personne ou envoyassent un de leurs enfants, qui fussent bien équipés d'armes et de chevaux, et disposés à seconder toutes ses entreprises.



Il y avait vers la frontière un vieux seigneur, âgé de quatre-vingts ans, tout plein d'esprit et de sagesse, mais si mal partagé des biens de la fortune, qu'après en avoir possédé beaucoup, il se voyait réduit à une espèce de pauvreté, qu'il aurait soufferte patiemment si elle ne lui avait pas été commune avec trois belles-filles qui lui restaient. Elles avaient tant de raison qu'elles ne murmuraient point de leur disgrâce; et si par hasard elles en parlaient à leur père, c'était plutôt pour le consoler que pour rien ajouter à ses peines.

Elles passaient leur vie avec lui sans ambition, sous un toit rustique. Lorsque l'ordonnance du roi parvint aux oreilles du vieillard, il appela ses filles, et, les regardant tristement : « Qu'allons-nous faire? leur dit-il. Le roi ordonne à toutes les personnes distinguées de son royaume de se rendre auprès de lui pour le servir contre l'empereur, ou il les

condamne à une très-grosse amende si elles y manquent. Je ne suis point en état de payer la taxe. Voilà de terribles extrémités, elles renferment ma mort ou notre ruine. » Ses trois filles s'affligèrent avec lui; mais elles ne laissèrent pas de le prier de prendre un peu de courage, parce qu'elles étaient persuadées qu'elles pourraient trouver quelque remède à son affliction.

En effet, le lendemain matin, l'aînée alla trouver son père, qui se promenait tristement dans un verger dont il prenait lui-même soin. « Seigneur, lui dit-elle, je viens vous supplier de me permettre de partir pour l'armée; je suis d'une taille avantageuse et assez robuste; je m'habillerai en homme et je passerai pour votre fils; si je ne fais pas des actions héroïques, tout au moins je vous épargnerai le voyage ou la taxe, et c'est beaucoup en l'état où nous sommes. » Le comte l'embrassa tendrement, et voulut d'abord s'opposer à un dessein si extraordinaire; mais elle lui dit avec tant de fermeté qu'elle n'envisageait point d'autre remède, qu'enfin il y consentit.

Il ne fut plus question que de lui faire des habits convenables au personnage qu'elle allait jouer. Son père lui donna des armes et le meilleur cheval de quatre qui servaient à labourer; les adieux et les regrets furent tendres de part et d'autre. Après quelques journées de chemin, elle passa le long d'un pré bordé de haies vives. Elle vit une bergère bien



affligée, qui tâchait de retirer un de ses moutons d'un fossé où il était tombé. « Que faites-vous là, bonne bergère? lui dit-elle. — Hélas! répliqua la bergère, j'essaye de sauver mon mouton; il est presque noyé,

et je suis si faible que je n'ai pas la force de le retirer. — Je vous plains, » dit-elle. Et sans lui offrir son secours, elle s'éloigna. La bergère aussitôt lui cria : « Adieu, belle déguisée! » La surprise de notre belle héroïne ne se peut exprimer. « Comment, dit-elle, est-il possible que je sois si reconnaissable? Cette vieille bergère m'a vue à peine un moment et elle sait que je suis travestie. Où veux-je donc aller? je serai reconnue de tout le monde; et si je le suis du roi, quelle sera ma honte et sa colère? il croira que mon père est un lâche qui n'ose paraître dans les périls. » Après toutes ces réflexions, elle conclut qu'il fallait retourner sur ses pas.

Le comte et ses filles parlaient d'elle et comptaient les jours de son absence, lorsqu'ils la virent entrer. Elle leur apprit son aventure; le bonhomme lui dit qu'il l'avait bien prévu; que si elle avait bien voulu le croire, elle ne serait point partie, parce qu'il est impossible qu'on ne connaisse pas une fille déguisée. Toute cette petite famille se trouvait dans un nouvel embarras, ne sachant comment faire, quand la seconde fille vint à son tour trouver le comte. « Ma sœur, lui dit-elle, n'avait jamais monté à cheval, il n'est point surprenant qu'on l'ait reconnue; à mon égard, si vous me permettez d'aller à sa place, j'ose me promettre que vous en serez content. »

Quoi que le vieillard pût lui dire pour combattre son dessein, il n'en put venir à bout. Il fallut qu'il consentît à la voir partir; elle prit un autre habit, d'autres armes et un autre cheval. Ainsi équipée, elle embrassa mille fois son père et ses sœurs, résolue de bien servir le roi; mais, en passant par le même pré où sa sœur avait vu la bergère et le mouton, elle le trouva au fond du fossé, et la bergère occupée à le retirer. « Malheureuse! s'écriait-elle, la moitié de mon troupeau a péri de cette manière; si quelqu'un m'aidait, je pourrais sauver ce pauvre animal; mais tout le monde me fuit. — Eh quoi! Bergère, avez-vous si peu de soin de vos moutons que vous les laissez tomber dans l'eau? » Et sans lui donner d'autre consolation, elle piqua son cheval.

La vieille lui cria de toute sa force : « Adieu, belle déguisée! » Ce peu de mots n'affligea pas médiocrement notre amazone. « Quelle fatalité, dit-elle! me voilà aussi reconnue, ce qui est arrivé à ma sœur m'arrive. Je ne suis pas plus heureuse qu'elle, et ce serait une chose ridicule que j'allasse à l'armée avec un air si efféminé que tout le monde me reconnût. » Elle retourna sur-le-champ à la maison de son père, fort triste du mauvais succès de son voyage.

Il la reçut tendrement et la loua d'avoir eu la prudence de revenir; mais cela n'empêcha pas que le chagrin ne recommençât avec d'autant plus de force, qu'il en coûtait déjà l'étoffe de deux habits inutiles et plusieurs autres petites choses. Le bon vieillard se désolait en secret, parce qu'il ne voulait pas montrer toute sa douleur à ses filles.

Enfin sa cadette vint le prier avec les dernières instances de lui accorder la même grâce qu'il avait faite à ses sœurs. « Peut-être, dit-elle, que c'est une présomption d'espérer réussir mieux qu'elles, mais cependant je ne laisserai pas de tenter l'aventure. Ma taille est plus haute que la leur; vous savez que je vais tous les jours à la chasse, cet exercice ne laisse pas de donner quelque talent pour la guerre; et le désir extrême que j'ai de vous soulager dans vos peines m'inspire un courage extraordinaire. » Le comte l'aimait beaucoup plus que ses deux autres sœurs; elle avait tant de soin de lui qu'il la regardait comme son unique consolation; elle lisait des histoires agréables pour le divertir, elle le veillait dans ses maladies, et tout le gibier qu'elle tuait n'était que pour lui, de sorte qu'il employa des raisons pour la détourner de ce dessein encore plus fortes que celles dont il s'était servi à l'égard de ses sœurs. « Voulez-vous me quitter, ma chère fille? lui disait-il. Votre absence me causera la mort. Quand il serait vrai que la Fortune favoriserait votre voyage et que vous reviendriez couverte de lauriers, je n'aurais pas le plaisir d'en être témoin, mon âge avancé et votre absence termineront ma vie. — Non, mon père, lui disait Belle-Belle (c'est ainsi qu'il l'avait nommée), ne croyez pas que je tarde longtemps; il faudra bien que la guerre finisse, et si je voyais quelque autre moyen de satisfaire aux ordres du roi, je ne le négligerais pas; car j'ose vous dire que si mon éloignement vous cause de la peine, il m'en fait encore plus qu'à vous. » Il consentit enfin à ce qu'elle désirait. Elle se fit faire un habit très-simple; ceux de ses sœurs avaient trop coûté, et les finances du pauvre comte n'y pouvaient suffire. Elle fut obligée de prendre un fort méchant cheval, parce que ses sœurs avaient presque estropié les deux autres; mais tout cela ne la découragea point. Elle embrassa son père, reçut respectueusement sa bénédiction, et après avoir mêlé ses larmes à celles de son père et de ses sœurs, elle partit.

En passant par le pré dont j'ai déjà parlé, elle trouva la vieille bergère qui n'avait point encore retiré son mouton, ou qui voulait en retirer un autre du milieu d'un fossé profond. « Que faites-vous là, bergère? dit Belle-Belle en s'arrêtant. — Je ne fais plus rien, seigneur, répondit la

bergère; depuis qu'il est jour je suis occupée après ce mouton. Mes peines ont été inutiles, je suis si lasse que je ne puis respirer; il n'y a guère de jour qu'il ne m'arrive quelque nouveau malheur, et je ne trouve personne qui y prenne part.

— Certainement je vous plains, dit Belle-Belle; mais pour vous marquer ma pitié, je veux vous aider. » Elle descendit aussitôt de cheval; il était si docile, qu'elle ne prit pas la peine de l'attacher pour l'empêcher de s'enfuir. Et, sautant par-dessus la haie, après avoir essuyé quelques égratignures, elle se jeta dans le fossé. Elle se tourmenta tant qu'elle retira le bien-aimé mouton. « Ne pleurez plus, ma bonne mère, dit-elle à la bergère, voilà votre mouton, et pour avoir été si longtemps dans l'eau, je le trouve encore bien gai.

— Vous n'avez pas obligé une ingrate, dit la bergère; je vous connais, charmante Belle-Belle; je sais où vous allez et tous vos desseins. Vos sœurs ont passé par ce pré je les connaissais bien aussi et je n'ignore pas ce qu'elles avaient dans l'esprit; mais elles m'ont paru si dures, et leur procédé avec moi a été si peu gracieux, que j'ai trouvé le moyen d'interrompre leur voyage. La chose est fort différente à votre égard, vous l'éprouverez Belle-Belle : car je suis fée et mon inclination me porte à combler de biens ceux qui le méritent. Vous avez là un cheval dont la maigreur effraye, je veux vous en donner un. » Aussitôt elle toucha la terre de sa houlette, et sur-le-champ Belle-Belle entendit hennir derrière un buisson; elle regarda promptement, elle aperçut le plus beau cheval du monde : il se mit à courir et à sauter dans le pré. Belle-Belle, qui aimait les chevaux, était ravie d'en voir un si parfait, lorsque la fée appela ce beau coursier, et le touchant de sa houlette, elle dit : « Fidèle Camarade, sois mieux harnaché que le meilleur cheval de l'empereur Matapa. Sur-le-champ Camarade eut une housse de velours vert en broderie de diamants et de rubis, une selle de même et une bride toute de perles, avec les bossettes et le mors d'or; enfin l'on ne pouvait rien trouver de plus magnifique.

« Ce que vous voyez, dit la fée, est la moindre chose que l'on doive admirer dans ce cheval. Il a bien d'autres talents, dont je veux vous parler. Premièrement, il ne mange qu'une fois en huit jours; il ne faut point prendre la peine de le panser; il sait le passé, le présent et l'avenir; il est à mon service depuis longtemps, je l'ai façonné comme pour moi. Lorsque vous souhaiterez être informée de quelque affaire, ou que vous aurez besoin de conseil, il ne faut que vous adresser à lui;

Il vous donnera de si bons avis, que les souverains seraient bien heureux d'avoir des conseillers qui lui ressemblassent. Il faut donc que vous le regardiez plutôt comme votre ami que comme votre cheval. Au reste, votre habit n'est point à mon gré, je veux vous en donner un qui vous siéra fort bien. » Elle frappa la terre de sa houlette; il en sortit un grand coffre couvert de maroquin du Levant, clouté d'or; les chiffres de Belle-Belle étaient dessus. La fée chercha parmi les herbes une clef d'or faite en Angleterre; elle en ouvrit le coffre; il était doublé de peau d'Espagne tout en broderie, il y avait dedans douze habits, douze cravates, douze épées, douze plumets, et ainsi de tout par douzaine. Les habits étaient si couverts de broderie et de diamants, que Belle-Belle avait de la peine à les soulever. « Choisissez celui qui vous plaît davantage, lui dit la fée, et, pour les autres, ils vous suivront partout, vous n'aurez qu'à frapper du pied en disant : « Coffre de maroquin, viens à moi plein « d'habits; coffre de maroquin, viens à moi plein de linge et de den- « telles; coffre de maroquin, viens à moi plein de pierreries et d'ar- « gent; » aussitôt vous le verrez ou dans la campagne ou dans votre chambre. Il faut aussi que vous choisissiez un nom; car Belle-Belle ne convient pas au métier que vous allez faire; il me semble que vous pouvez vous appeler le chevalier Fortuné. Mais il est bien juste encore que vous me connaissiez. Je vais prendre ma figure ordinaire devant vous. » En même temps elle laissa tomber sa vieille peau et parut si merveilleuse, qu'elle éblouit les yeux de Belle-Belle. Son habit était de velours bleu, doublé d'hermine; ses cheveux nattés avec des perles, et sur sa tête une superbe couronne.

Belle-Belle, transportée d'admiration, se jeta à ses pieds et s'y prosterna avec un respect et une reconnaissance inexprimables. La fée la releva et l'embrassa tendrement; elle lui dit de prendre un habit de brocart or et vert; elle obéit à ses ordres, et, montant à cheval, elle continua son voyage, si pénétrée de toutes les choses extraordinaires qui venaient de se passer, qu'elle ne pensa plus qu'à cela.

En effet, elle se demandait à elle-même par quel bonheur inespéré elle avait pu s'attirer la bienveillance d'une fée si puissante. « Car enfin, disait-elle, je ne lui étais pas nécessaire pour retirer son mouton, puisqu'un seul coup de sa baguette pourrait faire revenir un troupeau tout entier des antipodes s'il y était tombé. J'ai été bien heureuse de me trouver si disposée à l'obliger, ce rien que j'ai fait pour elle est cause de tout ce qu'elle a fait pour moi; elle a connu mon cœur, et mes senti-

ments lui ont été agréables. Ah! si mon père me voyait à présent si magnifique et si riche, quelle joie pour lui! Mais tout au moins j'aurai le plaisir de partager avec ma famille les biens qu'elle m'a faits. »

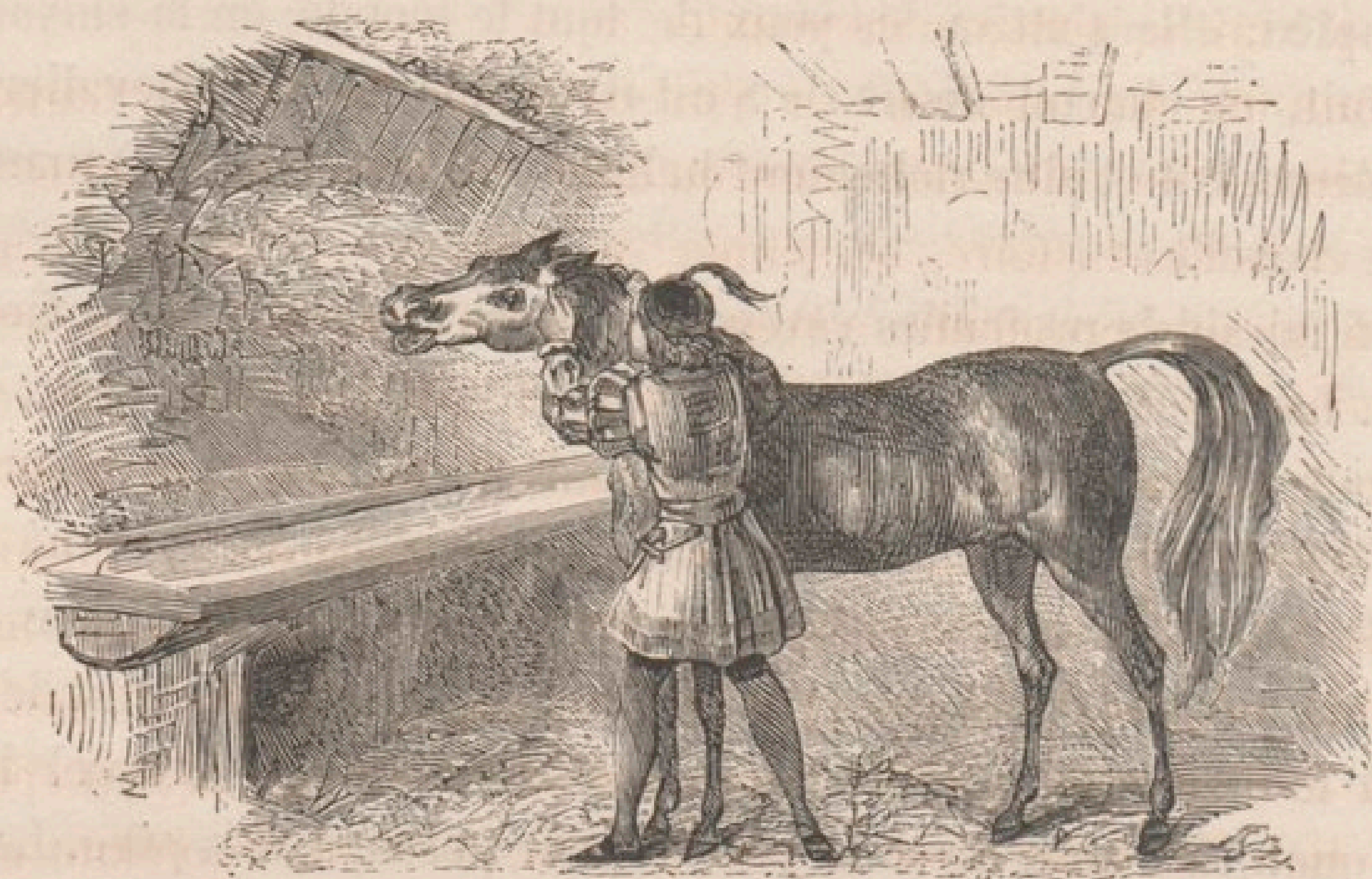
En achevant ces diverses réflexions, elle arriva dans une belle ville fort peuplée; elle s'attira les yeux de tout le monde; on la suivait, on l'entourait, et chacun disait : « S'est-il jamais vu un chevalier plus beau, mieux fait et plus richement habillé? Qu'il a de grâce à manier ce superbe cheval! »

On lui faisait de profondes révérences, il les rendait d'un air honnête et civil. Lorsqu'il voulut entrer dans l'hôtellerie, le gouverneur, qui se promenait et qui l'avait admiré en passant, envoya un gentilhomme lui dire qu'il le priait de venir en son château. Le chevalier Fortuné (car il faut enfin l'appeler ainsi) répliqua que, n'ayant point l'honneur de lui être connu, il ne voulait pas prendre cette liberté; qu'il irait le voir, et qu'il le suppliait de lui donner un de ses gens auxquel il pût confier quelque chose de conséquence pour porter à son père. Le gouverneur lui envoya aussitôt un homme très-fidèle, et Fortuné l'engagea de revenir le soir, parce que ses dépêches n'étaient pas encore commencées.

Il s'enferma dans sa chambre, puis, frappant du pied, il dit : « Coffre de maroquin, viens à moi plein de diamants et de pistoles! » Aussitôt le coffre parut; mais il n'y avait point de clef, et où la trouver? Quel dommage de rompre une serrure toute d'or, émaillée de plusieurs couleurs! De plus, que n'aurait-il pas eu à craindre de l'indiscrétion d'un serrurier? A peine aurait-il parlé des trésors du chevalier, que les voleurs se seraient assemblés pour le voler, et peut-être qu'ils l'auraient tué.

Le voilà donc à chercher la clef d'or partout; et plus il la cherchait, moins il la trouvait. « Quelle désolation! s'écriait-il, je ne pourrai me prévaloir des bontés de la fée, ni faire part à mon père du bien qu'elle m'a fait. » En rêvant ainsi, il pensa que le meilleur parti à prendre c'était de consulter son cheval. Il descendit dans l'écurie et lui dit tout bas : « Je te prie, mon Camarade, apprends-moi où je pourrai trouver la clef du coffre de maroquin? — Dans mon oreille, » répondit-il. Fortuné regarde dans l'oreille de son cheval; il aperçoit un ruban vert, il le tire et voit la clef qu'il souhaitait tant d'avoir. Il ouvrit le coffre de maroquin, où il y avait plus de diamants et de pistoles qu'il n'en pourrait tenir dans un muid. Le chevalier en remplit trois cassettes, une pour

son père et les deux autres pour ses sœurs; il en chargea l'homme que le gouverneur lui avait envoyé, et le pria de ne s'arrêter ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez le comte.



Ce messager fit la dernière diligence, et quand il dit au bon vieillard qu'il venait de la part de son fils le chevalier et qu'il lui apportait une cassette bien lourde, il demeura surpris de ce qui pouvait être dedans: car il était parti avec si peu d'argent, qu'il ne le croyait pas en état d'acheter quelque chose, ni même de payer le voyage de celui qu'il avait chargé de son présent. Il ouvrit d'abord la lettre, et lorsqu'il vit ce que sa chère fille lui mandait, il pensa expirer de joie. La vue des pierreries et de l'or lui confirmaient la vérité de ses paroles. Ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'est que les deux sœurs de Belle-Belle ayant ouvert leurs boîtes, ne trouvèrent que des verrines au lieu de diamants, et des pistoles fausses, la fée ne voulant pas qu'elles se ressentissent de ses bienfaits; de sorte qu'elles s'imaginèrent que leur sœur avait voulu se moquer d'elles, et elles en conçurent un dépit inexprimable. Mais le comte, les voyant si fâchées, leur donna la plus grande partie des bijoux qu'il venait de recevoir; et, sitôt qu'elles les touchèrent, ils changèrent comme les autres. Elles jugèrent qu'un pouvoir inconnu agissait contre elles et prièrent leur père de garder ce qui restait pour lui seul.

Le beau Fortuné n'attendit pas le retour de son messager; il partit. Son voyage était trop pressé, il fallait se rendre aux ordres du roi. Il fut chez le gouverneur; toute la ville s'y assembla pour le voir; sa personne

et toutes ses actions avaient un air si honnête, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'admirer et de le chérir. Il ne disait rien qui ne fît plaisir à entendre, et la foule était si grande autour de lui qu'il ne savait à quoi attribuer une chose si extraordinaire, car, ayant toujours été à la campagne, il avait vu très-peu de monde.

Il continua son chemin sur son excellent cheval qui l'entretenait agréablement de mille nouvelles ou de ce qu'il y avait de plus remarquable dans les histoires anciennes et modernes. « Mon cher maître, disait-il, je suis ravi d'être à vous ; je connais que vous avez beaucoup de franchise et d'honneur ; je suis rebuté de certaines gens avec lesquels j'ai vécu longtemps et qui me faisaient haïr la vie tant leur société m'était insupportable. Il y avait entre autres un homme qui me faisait mille amitiés, qui m'élevait au-dessus de Pégase et de Bucéphale lorsqu'il parlait devant moi, mais aussitôt qu'il ne me voyait plus il me traitait de rosse et de mazette ; il affectait de me louer sur mes défauts pour me donner lieu d'en contracter de plus grands. Il est vrai qu'étant un jour fatigué de ses caresses, qui étaient, à proprement parler, des trahisons, je lui donnai un si terrible coup de pied, que j'eus le plaisir de lui casser presque toutes les dents, et je ne le vois jamais depuis que je ne lui dise avec beaucoup de sincérité : « Il n'est pas juste qu'une bouche qui « s'ouvre si souvent pour déchirer ceux qui ne vous font aucun chagrin « soit aussi agréable que celle d'un autre. — Oh ! oh ! s'écria le chevalier, tu es bien vif ; ne craignais-tu point que cet homme en colère ne te passât son épée au travers du corps ? — Il n'importe pas, seigneur, reprit Camarade, et puis j'aurais su son dessein dès qu'il l'aurait formé. »

Ils parlaient ainsi lorsqu'ils arrivèrent dans une vaste forêt. Camarade dit au chevalier : « Mon maître, il y a ici un homme qui nous peut être d'une grande utilité, c'est un bûcheron ; il a été doué... — Qu'entends-tu par ce terme ? interrompit Fortuné. — Doué veut dire qu'il a reçu un ou plusieurs dons des fées, ajouta le cheval ; il faut que vous l'engagiez de venir avec vous. » En même temps il fut dans l'endroit où le bûcheron travaillait. Le jeune chevalier s'approcha d'un air doux et insinuant et lui fit plusieurs questions sur le lieu où ils étaient ; s'il y avait des bêtes sauvages dans la forêt et s'il était permis de chasser. Le bûcheron répondit à tout en homme de bon sens. Fortuné lui demanda encore où étaient allés ceux qui lui avaient aidé à jeter tant d'arbres par terre. Le bûcheron dit qu'il les avait abattus tout seul, que c'était l'ouvrage de quelques heures et qu'il fallait qu'il en abattît bien d'autres

pour se charger un peu. « Quoi ! vous prétendez emporter aujourd'hui tout ce bois? dit le chevalier. — O seigneur, répliqua Forte-Échine (c'est ainsi qu'on le nommait), je ne suis pas d'une force ordinaire. — Vous gagnez donc beaucoup? dit Fortuné. — Très-peu, répondit le bûcheron, car l'on est pauvre dans ce lieu ; ici, chacun fait son ouvrage sans prier le voisin de le faire. — Puisque vous êtes dans un pays si peu opulent, ajouta le chevalier, il ne tiendra qu'à vous de passer ailleurs ; venez avec moi, rien ne vous manquera ; et quand vous voudrez revenir je vous donnerai de l'argent pour votre voyage. » Le bûcheron crut ne pouvoir mieux faire ; il abandonna sa cognée et suivit son nouveau maître.

Dès qu'ils eurent traversé la forêt, il vit un homme dans la plaine qui tenait des rubans avec lesquels il s'attachait les jambes, laissant si peu d'espace qu'il en avait à peine pour marcher. Camarade s'arrêta et dit à son maître : « Seigneur, voici encore un doué, vous en aurez besoin, il faut l'emmener. » Fortuné s'approcha, et avec sa grâce naturelle il lui demanda pourquoi il attachait ainsi ses jambes. « C'est, répondit-il, que je me prépare pour la chasse. — Comment, dit le chevalier en souriant, prétendez-vous mieux courir quand vous êtes ainsi garrotté? — Non, seigneur, reprit-il, je suis persuadé que ma course sera moins rapide; mais c'est aussi mon dessein; car il n'y a point de cerf, de chevreuil ni de lièvre que je ne devance de beaucoup quand mes jambes sont libres, de sorte que les laissant toujours derrière moi, ils m'échappent, et je n'ai presque jamais le plaisir d'en prendre. — Vous me paraissez un homme rare, dit Fortuné; comment vous appelez-vous? — L'on m'a nommé Léger, dit le chasseur, et je suis assez connu dans cette contrée. — Si vous en vouliez voir une autre, ajouta le chevalier, je serais très-aise que vous vinssiez avec moi, vous n'auriez pas tant de peine et je vous traiterais fort bien. » Léger était médiocrement heureux, il accepta volontiers le parti qui lui était proposé. Ainsi Fortuné, suivi de son nouveau domestique, continua son voyage.

Il trouva le lendemain un homme sur le bord d'un marais, qui se bandait les yeux; le cheval dit à son maître : « Seigneur, je vous conseille de prendre encore cet homme à votre service. » Fortuné lui demanda aussitôt par quelle raison il se bandait les yeux. « C'est, dit-il, que je vois trop clair, j'aperçois le gibier à plus de quatre lieues de moi, et je ne tire aucun coup sans en tuer plus que je n'en veux; je suis donc obligé de me bander les yeux; et bien que je ne fasse qu'entrevoir, je dépeuple un pays de perdreaux et d'autres petits nids en moins de deux

heures. — Vous êtes bien adroit, repartit Fortuné. — L'on m'appelle aussi le Bon-Tireur, dit cet homme, et je ne quitterais pas cette occupation pour aucune chose du monde. — J'ai pourtant grande envie de vous proposer celle de voyager avec moi, dit le chevalier, cela ne vous empêchera pas d'exercer votre talent. » Le Bon-Tireur en fit quelque difficulté, et le chevalier eut plus de peine à le gagner que les autres, car ils sont ordinairement assez amis de la liberté; cependant il en vint à bout, et s'éloigna ensuite du marais où il s'était arrêté.

A quelques journées de là, il passa le long d'un pré; il aperçut un homme dedans qui était couché sur le côté. Camarade lui dit : « Mon maître, c'est homme est doué, je prévois qu'il vous est très-nécessaire. » Fortuné entra dans le pré et le pria de lui dire ce qu'il y faisait. « J'ai besoin de quelques simples, répondit-il, et j'écoute l'herbe qui va sortir pour voir s'il n'y en aura point de celles qu'il me faut. — Quoi ! dit le chevalier, vous avez l'ouïe assez subtile pour entendre l'herbe sous la terre et pour deviner celle qui va paraître? — C'est par cette raison, dit l'écouteur, que l'on m'appelle Fine-Oreille. — Eh bien ! Fine-Oreille, continua Fortuné, seriez-vous d'humeur à me suivre? Je vous donnerai d'assez gros gages pour que vous eussiez lieu d'en être content. » Cet homme, charmé d'une si agréable proposition, n'hésita point à se mettre au nombre des autres.

Le chevalier, continuant sa route, vit proche un grand chemin un homme dont les joues enflées faisaient un assez plaisant effet; il était



debout, tourné vers une haute montagne éloignée de plus de deux lieues, sur laquelle il y avait cinquante ou soixante moulins à vent. Le cheval

dit à son maître : « Voici un de nos doués; gardez-vous de manquer l'occasion de l'emmener avec vous. » Fortuné, qui savait tout engager dès qu'il paraissait ou qu'il parlait, aborde cet homme, lui demande ce qu'il faisait là. « Je souffle un peu, seigneur, lui dit-il, pour faire moudre tous ces moulins. — Il me semble que vous êtes bien éloigné, reprit le chevalier. — Au contraire, répliqua le souffleur, je trouve que je suis trop près, et si je ne retenais la moitié de mon haleine, j'aurais déjà renversé les moulins et peut-être la montagne où ils sont. Je cause de cette manière mille maux sans le vouloir, et je vous dirai, seigneur, qu'étant fort maltraité de ma maîtresse, comme j'allais soupirer dans les bois, mes soupirs déracinaient les arbres et faisaient un désordre étrange; de manière que l'on ne m'appela plus dans ce canton que l'Impétueux. — Si quelqu'un a de la peine à vous voir, dit Fortuné, et que vous vouliez venir avec moi, voici des gens qui vous tiendront compagnie; ils ont aussi des talents extraordinaires. — J'ai une curiosité si naturelle pour toutes les choses qui ne sont pas communes, répliqua l'Impétueux, que j'accepte votre proposition. »

Fortuné, très-content, s'éloigna de ce lieu. Dès qu'il eut traversé un pays assez couvert, il vit un grand étang où plusieurs sources tombaient en cascades; il y avait au bord un homme qui le regardait attentivement. « Seigneur, dit Camarade à son maître, voici un homme qui manque à votre équipage; si vous pouvez l'engager à vous suivre, cela ne ferait pas mal. » Le chevalier s'approcha aussitôt de lui. « Voulez-vous bien m'apprendre, lui dit-il, ce que vous faites là ? — Seigneur, répondit cet homme, vous l'allez voir. Dès que cet étang sera plein, je le boirai d'un trait; car j'ai encore soif, bien que je l'aie déjà vidé deux fois. » En effet, il se baissa et ne laissa pas de quoi régaler le plus petit poisson. Fortuné ne demeura pas moins surpris que toute sa troupe. « Eh quoi ! dit-il, êtes-vous toujours aussi altéré ? — Non, dit le buveur d'eau, je bois seulement de cette manière quand j'ai mangé trop salé ou qu'il s'agit de quelque gageure. Je suis connu, depuis ce temps-là, par le nom de Trinquet qu'on me donne. — Venez avec moi, Trinquet, dit le chevalier, je vous ferai trinquer du vin qui vous semblera meilleur que l'eau d'un étang. » Cette promesse plut beaucoup à celui à qui elle était faite, et sur-le-champ il se mit à marcher avec les autres.

Le chevalier voyait déjà le lieu du rendez-vous où tous les sujets du roi devaient s'assembler, lorsqu'il aperçut un homme qui mangeait si

avidement, qu'encore qu'il eût plus de soixante mille pains de Gonesse devant lui, il paraissait résolu de n'en pas laisser un seul petit morceau. Camarade dit à son maître : « Seigneur, il ne vous manque plus



que cet homme; de grâce, obligez-le de venir avec vous. » Le chevalier l'aborda et lui dit en souriant : « Avez-vous résolu de manger tout ce pain à votre déjeuner? — Oui, répliqua-t-il; tout mon regret, c'est qu'il y en ait si peu; mais les boulangers sont de francs paresseux, qui se mettent peu en peine que l'on ait faim ou non. — S'il vous en faut tous les jours autant, ajouta Fortuné, il n'y a guère de pays que vous ne soyez en état d'affamer. — Oh! seigneur, repartit Grugeon (c'est ainsi qu'on l'appelait), je serais bien fâché d'avoir tant d'appétit : ni mon bien ni celui de mes voisins n'y suffiraient pas. Il est vrai que, de temps en temps, je suis bien aise de me régaler de cette manière. — Mon ami Grugeon, dit Fortuné, attachez-vous à moi, je vous ferai faire bonne chère, et vous ne serez pas mécontent de m'avoir choisi pour maître. »

Camarade, qui ne manquait ni d'esprit ni de prévoyance, avertit le chevalier qu'il était bon de défendre à tous ces gens de se vanter des dons extraordinaires qu'ils avaient. Il ne différa point de les appeler, et leur dit : « Écoutez, Forte-Échine, Léger, le Bon-Tireur, Fine-Oreille, Impétueux, Trinquet et Grugeon, je vous avertis que si vous me voulez plaire, vous gardiez un secret inviolable sur les talents que vous avez; et je vous assure que j'aurai tant de soin de vous rendre heureux, que vous serez contents. » Chacun lui promit avec serment d'être fidèle à ses ordres; et peu après le chevalier, plus paré de sa beauté et de sa bonne mine que de son magnifique habit, entra dans la ville capitale, monté sur son excellent cheval et suivi des gens du monde les mieux faits. Il ne tarda pas à leur faire faire des habits de livrée tout chamarrés d'or et d'argent, il leur donna des chevaux, et, s'étant logé dans la meilleure auberge, il attendit le jour marqué pour paraître à la revue. Mais l'on ne parlait plus que de lui dans la ville, et le roi, prévenu de sa réputation, avait fort envie de le voir.

Toutes les troupes s'assemblèrent dans une grande plaine; le roi y vint avec la reine douairière sa sœur et toute leur cour; elle ne laissait pas d'être encore pompeuse, malgré les malheurs qui étaient arrivés à l'État, et Fortuné fut ébloui de tant de richesses. Mais si elles attirèrent ses regards, son incomparable beauté n'attira pas moins ceux de cette célèbre troupe; chacun demandait qui était ce jeune chevalier si bien fait et de si bon air, et le roi, passant proche du lieu où il était, lui fit signe de s'approcher.

Fortuné aussitôt descendit de cheval pour faire une profonde révérence au roi; il ne put s'empêcher de rougir, voyant avec quelle attention il le regardait; cette nouvelle couleur releva encore l'éclat de son teint. « Je suis bien aise, lui dit le roi, d'apprendre par vous-même qui vous êtes et votre nom. — Sire, répliqua-t-il, je m'appelle Fortuné sans avoir eu jusqu'à présent aucune raison de porter ce nom; car mon père, qui est comte de la Frontière, passe sa vie dans une grande pauvreté, quoiqu'il soit né avec autant de bien que de naissance. — La Fortune qui vous a servi de marraine, répondit le roi, n'a pas mal fait, pour vos intérêts, de vous amener ici; je me sens une affection particulière pour vous, et je me souviens que votre père a rendu au mien de grands services; je veux les reconnaître en votre personne. — C'est une chose juste, ajouta la reine douairière, qui n'avait point encore parlé; et comme je suis votre aînée, mon frère, et que je sais plus particulié-

rement tout ce que le comte de la Frontière a fait pendant plusieurs années pour le service de l'État, je vous prie de vous reposer sur moi du soin de récompenser ce jeune chevalier. »

Fortuné, ravi de l'accueil qu'on lui faisait, ne pouvait assez remercier le roi et la reine; il n'osait cependant s'étendre beaucoup sur les sentiments de sa reconnaissance, croyant qu'il était plus respectueux de se taire que de parler trop. Le peu qu'il dit parut si juste et si à propos, que chacun lui applaudit. Ensuite il remonta à cheval et se mêla parmi les seigneurs qui accompagnaient le roi; mais la reine l'appelait à tous moments pour lui faire mille questions, et, se tournant vers Floride, qui était sa plus chère confidente : « Que te semble de ce cavalier? lui disait-elle assez bas; se peut-il un air plus noble et des traits plus réguliers? Je t'avoue que je n'ai jamais rien vu de plus aimable. » Floride n'avait pas de peine à convenir de ce que disait la reine, et elle y ajoutait de grandes louanges; car le cavalier ne lui semblait pas moins aimable qu'à sa maîtresse.

Fortuné ne pouvait s'empêcher de jeter les yeux de temps en temps sur le roi ; c'était le prince du monde le mieux fait ; toutes ses manières étaient prévenantes. Belle-Belle, qui n'avait point renoncé à son sexe en prenant un habit qui le cachait, ressentait un véritable attachement pour lui.

Le roi lui dit après la revue qu'il craignait que la guerre ne fût sanglante, et qu'il avait résolu de l'attacher à sa personne. La reine douairière, qui était présente, s'écria qu'elle avait eu la même pensée; qu'il ne fallait point l'exposer au péril d'une longue campagne; que la charge de premier maître d'hôtel était vacante dans sa maison, qu'elle la lui donnait. « Non, dit le roi, j'en veux faire mon grand écuyer. » Ils se disputaient ainsi l'un et l'autre le plaisir d'avancer Fortuné; et la reine, craignant de faire connaître les secrets mouvements qui se passaient déjà dans son cœur, céda au roi la satisfaction d'avoir le chevalier.

Il n'y avait guère de jour où il n'appelât son coffre de maroquin et ne prît dedans un habit neuf. Il était assurément plus magnifique qu'aucun prince qui fût à la cour; de sorte que la reine lui demandait quelquefois par quel moyen son père fournissait à une si grande dépense; d'autres fois encore elle lui en faisait la guerre. « Avouez la vérité, disait-elle, vous avez une maîtresse; c'est elle qui vous envoie toutes les belles choses que nous voyons. » Fortuné rougissait et répondait respectueusement aux différentes questions que lui faisait la reine.

D'ailleurs il s'acquittait de sa charge admirablement bien ; son cœur, sensible au mérite du roi, l'attachait plus à sa personne qu'il n'aurait voulu. « Quelle est ma destinée ! disait-il, j'aime un grand roi sans pouvoir jamais espérer qu'il m'aime ni qu'il me tienne compte de ce que je souffre. » Le roi, de son côté, le comblait de faveurs ; il ne trouvait rien de bien fait que ce que faisait le beau chevalier, et c'était toujours lui



qu'il chargeait de ses messages secrets et importants. La reine, déçue par son habit, pensait sérieusement au moyen de contracter avec lui un mariage secret ; l'inégalité de leur naissance était l'unique chose qui lui faisait de la peine.

Elle n'était pas la seule qui ressentait de l'inclination pour Fortuné ; les plus belles personnes de la cour en prirent malgré elles. Il était ac-

cablé de billets tendres, de rendez-vous, de présents et de mille galanteries, auxquelles il répondit avec tant de nonchalance que l'on ne doutait point qu'il n'eût une maîtresse dans son pays. Ce n'est pas que lorsqu'il était dans quelque fête il n'y voulût paraître avantageusement; il remportait le prix aux tournois, il tuait à la chasse plus de gibier que tous les autres, il dansait au bal avec plus de grâce et de propreté qu'aucun courtisan; enfin c'était un charme que de le voir et de l'entendre.

La reine aurait bien voulu s'épargner la honte de lui déclarer ses sentiments ; elle chargea Floride de lui faire apercevoir que tant de marques de bonté de la part d'une reine jeune et belle ne devaient pas lui être indifférentes. Floride se trouva fort embarrassée de cette commission ; elle n'avait pu éviter le sort de la plupart de celles qui avaient vu le chevalier. Il lui paraissait trop aimable pour songer aux intérêts de sa maîtresse préférablement aux siens; de sorte que toutes les fois que la reine lui fournissait l'occasion de l'entretenir, au lieu de lui parler de la beauté et des grandes qualités de cette princesse, elle ne lui parlait que de sa mauvaise humeur, que de ce que ses femmes souffraient auprès d'elle, que des injustices qu'elle rendait et du mauvais usage qu'elle faisait du suprême pouvoir qu'elle avait usurpé dans le royaume; ensuite, faisant une comparaison de sentiments : « Je ne suis pas née reine, disait-elle, mais, en vérité, je devrais l'être; j'ai un fonds de générosité qui me porte à faire du bien à tout le monde. Ah! si j'étais dans cet auguste rang, continuait-elle, que le beau Fortnné serait heureux! il m'aimerait par reconnaissance s'il ne m'aimait pas par inclination. »

Le jeune chevalier, tout éperdu de ce discours, ne savait que répondre; cela était cause qu'il évitait soigneusement des tête-à-tête avec elle; et la reine impatiente ne manquait pas de demander à Floride comment elle gouvernait l'esprit de Fortuné. « Il est si peu prévenu en sa faveur, lui disait-elle, et il a tant de timidité, qu'il ne veut rien croire de tout ce que je lui dis de favorable de votre part, ou il feint de ne pas le croire, parce qu'il a quelque passion qui l'occupe. — Je le crois comme toi, disait la reine alarmée ; mais serait-il possible qu'il ne fît pas céder tout à son ambition? — Et serait-il possible, madame, répliquait Floride, que vous voulussiez devoir son cœur à votre couronne? Quand on est comme vous, jeune et belle, que l'on a mille rares qualités, faut-il avoir recours à l'éclat d'un diadème? — L'on a recours à tout, s'écria la reine, lorsqu'il s'agit d'un cœur rebelle qu'on veut assujettir. » Floride

connut bien qu'il ne lui était pas possible de guérir sa maîtresse de l'entêtement qu'elle avait pris.

La reine attendait toujours quelque heureux effet des soins de sa confidente; mais le peu de progrès qu'elle faisait sur Fortuné l'obligea de chercher elle-même les moyens d'avoir une conversation avec lui. Elle savait qu'il se rendait tous les matins de bonne heure dans un petit bois qui donnait sous les fenêtres de son appartement. Elle se leva avec l'aurore, et, regardant du côté qu'il devait venir, elle l'aperçut qui se promenait nonchalamment d'un air mélancolique. Elle appela aussitôt Floride : « Tu ne m'as parlé que trop juste, lui dit-elle ; sans doute Fortuné aime dans cette cour ou dans son pays. Vois la tristesse qui paraît sur son visage. — Je l'ai remarqué aussi dans toutes ses conversations, répliqua Floride; et s'il vous était possible de l'oublier, en vérité, madame, vous feriez bien. — Il n'est plus temps! s'écria la reine en poussant un profond soupir; mais puisqu'il entre dans ce berceau de verdure, allons-y! je ne veux être suivie que de toi. » Cette fille n'osa arrêter la reine, quelque envie qu'elle en eût, car elle craignait qu'elle ne se fît aimer de Fortuné, et une rivale d'un tel rang est toujours très-dangereuse. Dès que la reine eut fait quelques pas dans le bois, elle entendit chanter le chevalier ; sa voix était très-agréable; il avait fait ces paroles sur un air nouveau :

Ah! qu'il est difficile
D'aimer avec tendresse et de vivre tranquille!
Plus je me vois heureux,
Et plus je crains la fin du bonheur qui m'enchante;
Le soin de l'avenir sans cesse m'épouvante
Et me vient affliger au comble de mes vœux.

Fortuné avait fait ce couplet de chanson, par rapport à ses sentiments pour le roi, aux bontés que ce prince lui témoignait, et l'appréhension d'être enfin reconnu et obligé de quitter une cour où il se trouvait mieux qu'en aucun lieu du monde. La reine, qui s'était arrêtée pour l'écouter, en ressentit une peine extrême. « Que vais-je tenter? dit-elle tout bas à Floride. Ce jeune ingrat méprise l'honneur de me plaire; il s'estime heureux ; il paraît satisfait de sa conquête; il me sacrifie à une autre. — Il est un certain âge, répondit Floride, sur lequel la raison n'a pas encore de droits bien établis; si j'osais donner un conseil à Votre Majesté, ce serait d'oublier un petit étourdi qui n'est pas capable de

goûter sa fortune. » La reine aurait bien voulu que sa confidente lui eût parlé d'une autre manière ; elle lança même sur elle un regard furieux, et, s'avançant avec précipitation, elle entra brusquement dans le cabinet de verdure où le chevalier se reposait. Elle feignit d'être surprise de l'y trouver et d'avoir quelque peine qu'il la vît dans son déshabillé, bien qu'elle n'eût rien négligé de tout ce qui pouvait le rendre magnifique et galant.



Dès qu'elle parut, il voulut par respect se retirer ; mais elle lui dit de rester et qu'il lui aiderait à marcher. « J'ai été ce matin, dit-elle, agréablement éveillée par le chant des oiseaux; le temps frais et la pureté de l'air m'ont invitée à les venir entendre de plus près. Qu'ils sont heureux, hélas ! ils ne connaissent que les plaisirs ; les chagrins ne troublent point leur vie. — Il me semble, madame, répliqua Fortuné, qu'ils ne sont pas absolument exempts de peine et d'inquiétude ; ils ont toujours à éviter le plomb meurtrier ou les filets décevants des chasseurs; il n'est pas jusqu'aux oiseaux de proie qui ne fassent la guerre à ces petits innocents. Lorsqu'un rude hiver gèle la terre et la couvre de neige, ils meurent faute de quelques grains de chènevis ou de millet; et tous les ans ils ont l'embarras de chercher une maîtresse nouvelle. — Vous croyez donc, chevalier, dit la reine en souriant, que c'est un embarras? Il y a des hommes qui le prennent en gré douze fois chaque année. Eh, bon Dieu ! vous paraissez surpris? continua-t-elle; ne semble-t-il pas que vous avez le cœur tourné d'une autre manière et que vous n'avez encore jamais changé? — Je ne peux, madame, savoir de

quoi je suis capable, dit le chevalier, car je n'ai point aimé ; mais j'ose croire que si je prenais un attachement, ce serait pour le reste de ma vie. — Vous n'avez point aimé ! s'écria la reine en le regardant si fixement, que le pauvre chevalier en changea plusieurs fois de couleur : vous n'avez point aimé, Fortuné ! Pouvez-vous parler de cette manière à une reine qui lit sur votre visage et dans vos yeux la passion qui vous occupe et qui vient même d'entendre les paroles que vous avez faites sur l'air nouveau qui court à présent ? — Il est vrai, madame, répondit le chevalier, que ce couplet est de moi : mais il est vrai aussi que je l'ai fait sans aucun dessein particulier ; mes amis m'engagent tous les jours à leur faire des chansons à boire, bien que je ne boive que de l'eau ; il y en a d'autres qui en veulent de tendresse : ainsi je chante l'Amour, je chante Bacchus, sans être ni amoureux ni buveur. »

La reine l'écoutait avec tant d'émotion, qu'elle pouvait à peine se soutenir ; ce qu'il lui disait rallumait dans son cœur l'espoir que Floride lui avait voulu ôter. « Si je pouvais vous croire sincère, dit-elle, j'aurais lieu d'être surprise que, jusqu'à présent, vous n'ayez trouvé personne dans cette cour assez aimable pour vous fixer. — Madame, répliqua Fortuné, je m'attache si fort à remplir les devoirs de ma charge, qu'il ne me reste point de temps pour soupirer. — Vous n'aimez donc rien ? ajouta-t-elle avec véhémence. — Non, madame, dit-il, je n'ai pas le cœur d'un caractère assez galant ; je suis une espèce de misanthrope qui chéris ma liberté et qui ne voudrais pas la perdre pour qui que ce fût au monde. » La reine s'assit, et, jetant sur lui des regard obligeants : « Il est des chaînes si belles et si glorieuses, reprit-elle, qu'on doit se trouver heureux de les porter ; si la fortune vous en avait destiné de pareilles, je vous conseillerais de renoncer à votre liberté. » En parlant de cette manière, ses yeux s'expliquaient trop intelligiblement pour que le chevalier, qui avait déjà des soupçons très-forts, n'eût pas entièrement lieu de se les confirmer. Dans la crainte que la conversation n'allât encore plus loin, il tira sa montre, et, poussant un peu l'aiguille : « Je supplie Votre Majesté, dit-il, de permettre que j'aille au palais ; voici l'heure du lever du roi, il m'a ordonné de m'y rendre. — Allez, bel indifférent, dit-elle en poussant un profond soupir. Vous avez raison de faire votre cour à mon frère ; mais souvenez-vous que vous n'auriez par tort de me dédier quelques-uns de vos devoirs. »

La reine le suivit des yeux, puis elle les baissa, et, faisant réflexion à ce qui venait de se passer, elle rougit de honte et de colère ; ce qui ajou-

tait même quelque chose à son chagrin, c'est que Floride en avait été témoin et qu'elle remarquait sur son visage un air de joie qui semblait lui dire qu'elle aurait mieux fait de croire ses conseils que de parler à Fortuné. Elle rêva quelque temps, et, prenant des tablettes, elle écrivit ces vers, qu'elle fit mettre en musique par le Lully de sa cour :

Tu vois, tu vois enfin le tourment que j'endure.
Mon vainqueur le connaît et n'en est pas touché ;
Mon cœur en sa présence a montré sa blessure,
Et le trait qui toujours devait être caché :
As-tu vu son mépris, sa rigueur inhumaine?
Il me hait : je voudrais le haïr à mon tour
Mais c'est une espérance vaine,
Je ne saurais pour lui sentir que de l'amour.

Floride fit très-bien son personnage auprès de la reine ; elle la consola de son mieux et lui donna quelques retours d'espérance, dont elle avait bien besoin pour ne pas succomber. « Fortuné se trouve dans une distance si éloignée de vous, madame, lui dit-elle, qu'il n'a peut-être pas compris ce que vous avez voulu lui faire entendre ; il me semble même que c'est déjà beaucoup qu'il vous ait assurée qu'il n'aime rien. » Il est si naturel de se flatter, qu'enfin la reine reprit un peu de cœur. Elle ignorait que la malicieuse Floride, persuadée de l'éloignement du chevalier pour elle, voulait l'engager à lui parler encore clairement, afin qu'il pût la choquer davantage par l'indifférence de ses réponses.

Il était de son côté dans le dernier embarras. Sa situation lui paraissait cruelle ; il n'aurait pas hésité à quitter la cour si le trait fatal qui l'avait blessé pour le roi ne l'eût arrêté malgré lui. Il n'allait plus chez la reine qu'aux heures où elle tenait son cercle et à la suite du roi. Elle s'aperçut aussitôt de ce nouveau changement de conduite ; elle lui donna lieu plusieurs fois de lui faire sa cour sans qu'il en voulût profiter ; mais un jour qu'elle descendait dans ses jardins, elle le vit qui traversait une grande allée et qui s'enfonça promptement dans le petit bois ; elle l'appela. Il craignit de lui déplaire en feignant de ne l'avoir pas entendue ; il s'approcha d'un air respectueux.

« Vous souvenez-vous, chevalier, lui dit-elle, de la conversation que nous eûmes il y a quelque temps dans le cabinet de verdure? — Je ne suis pas capable, répondit-il, madame, d'avoir oublié cet honneur.

— Sans doute les questions que je vous fis, ajouta-t-elle, vous causèrent de la peine; car depuis ce jour-là vous ne vous êtes pas mis en état que je vous en fisse d'autres. — Comme le hasard seul me procura cette faveur, dit-il, il m'a semblé qu'il y aurait eu de la témérité d'en prendre d'autres. — Dites plutôt, ingrat, continua-t-elle en rougissant, que vous avez évité ma préférence ; vous ne connaissez que trop mes sentiments. » Fortuné baissa les yeux d'un air embarrassé et modeste, et comme il hésitait à lui répondre : « Vous êtes bien déconcerté; allez, ne cherchez rien à me dire, je vous entends mieux que je ne voudrais vous entendre. » Elle en aurait peut-être dit davantage, si elle n'eût aperçu le roi qui venait se promener.

Elle s'avança aussitôt, et, le voyant fort mélancolique, elle le conjura de lui en apprendre la raison. « Vous savez, dit le roi, qu'il y a un mois qu'on me vint donner avis qu'un dragon d'une grandeur prodigieuse ravageait toute la contrée. Je croyais qu'on pourrait le tuer, et j'avais donné là-dessus les ordres nécessaires; mais on a tout tenté inutilement. Il dévore mes sujets, leurs troupeaux et tout ce qu'il rencontre ; il empoisonne les rivières et les fontaines où il se désaltère, et fait sécher les herbes et les plantes sur lesquelles il se repose. » Pendant que le roi parlait ainsi, la reine roulait dans son esprit irrité un moyen sûr de sacrifier le chevalier à son ressentiment.

« Je n'ignore pas, répliqua-t-elle, les mauvaises nouvelles que vous avez reçues ; Fortuné, que vous avez vu auprès de moi, venait de m'en rendre compte ; mais, mon frère, vous allez être surpris de ce qui me reste à vous dire : c'est qu'il m'a priée avec la dernière instance que vous lui permettiez d'aller combattre l'affreux dragon. Il est vrai qu'il a une adresse si merveilleuse et qu'il manie si bien ses armes que je ne suis point surprise qu'il présume beaucoup de lui ; ajoutez à cela qu'il m'a dit avoir un secret pour endormir les dragons les plus éveillés ; mais il n'en faut point parler, parce qu'il ne paraîtrait pas assez de valeur dans son action. — De quelque manière qu'il la fît, répliqua le roi, elle serait bien glorieuse pour lui et bien utile pour nous, s'il pouvait y réussir ; cependant je crains que ce ne soit l'effet d'un zèle indiscret, et qu'il ne lui en coûte la vie. — Non, mon frère, ajouta la reine, n'appréhendez point ; il m'a conté là-dessus des choses surprenantes. Vous savez qu'il est naturellement fort sincère ; et puis quel honneur pourrait-il espérer de mourir en étourdi ? Enfin, continua-t-elle, je lui ai promis d'obtenir ce qu'il désire avec tant de passion, que si vous lui

refusez, il en mourra. — Je consens à ce que vous voulez, dit le roi ; je vous avoue, malgré cela, que j'y ai de la répugnance. Mais appelons-le. » Aussitôt il fit signe à Fortuné de s'approcher, et lui dit d'un air obligeant : « Je viens d'apprendre par la reine le désir que vous avez de combattre le dragon qui nous désole. C'est une résolution si hardie, que je ne peux croire que vous envisagiez tout le péril. — Je le lui ai représenté, dit la reine, mais il a tant de zèle pour votre service et de passion pour se signaler, que rien ne saurait l'en détourner, et j'en augure quelque chose d'heureux. »

Fortuné demeura surpris d'entendre ce que le roi et la reine lui disaient. Il avait trop d'esprit pour ne pas pénétrer les mauvaises intentions de cette princesse ; mais sa douceur ne lui permit pas de s'en expliquer, et sans rien répondre, il la laissa toujours parler, se contentant de faire de profondes révérences, que le roi prit pour de nouvelles prières de lui accorder la permission qu'il souhaitait. « Allez donc, lui dit-il en soupirant ; allez où la gloire vous appelle. Je sais que vous avez tant d'adresse dans toutes les choses que vous faites, et particulièrement aux armes, que ce monstre aura peut-être de la peine à éviter vos coups. — Sire, répliqua le chevalier, de quelque manière que je me tire du combat, je serai satisfait ; je vous délivrerai d'un fléau terrible ou je mourrai pour vous. Mais honorez-moi d'une faveur qui me sera infiniment chère. — Demandez tout ce que vous voudrez, dit le roi. — J'ose, continua-t-il, demander votre portrait. » Le roi lui sut beaucoup de gré de songer à son portrait, dans un temps où il avait lieu de s'occuper de bien d'autres choses, et la reine ressentit un nouveau chagrin qu'il ne lui eût pas fait la même prière ; mais il aurait fallu avoir de la bonté de reste, pour vouloir le portrait d'une si méchante personne.

Le roi retourné dans son palais et la reine dans le sien, Fortuné, bien embarrassé de la parole qu'il avait donnée, fut trouver son cheval, et lui dit : « Mon cher camarade, il y a bien des nouvelles. — Je les sais déjà, seigneur, répliqua-t-il. — Que ferons-nous donc ? ajouta Fortuné. — Il faut partir au plus tôt, répondit le cheval. Prenez un ordre du roi, par lequel il vous ordonne d'aller combattre le dragon, nous ferons ensuite notre devoir. » Ce peu de mots consola notre jeune chevalier. Il ne manqua pas de se rendre le lendemain de bonne heure chez le roi, avec un habit de campagne aussi bien entendu que tous les autres qu'il avait pris dans le coffre de maroquin.

Aussitôt que le roi l'aperçut, il s'écria : « Quoi! vous êtes prêt à partir? — L'on ne peut avoir trop de diligence pour exécuter vos commandements, sire, répliqua-t-il; je viens prendre congé de vous. » Le roi ne put s'empêcher de s'attendrir, voyant un chevalier si jeune, si beau, si parfait, sur le point de s'exposer au plus grand péril où un homme pouvait jamais se mettre.



Il l'embrassa, et lui donna son portrait enrichi de gros diamants. Fortuné le reçut avec une joie extraordinaire; les grandes qualités du roi l'avaient touché à tel point, qu'il n'imaginait rien au monde de plus aimable que lui; et s'il souffrait en le quittant, c'était bien moins par la crainte d'être englouti par le dragon, que par la privation d'une présence si chère.

Le roi voulut que son ordre particulier, pour Fortuné, d'aller combattre, en renfermât un général à tous ses sujets de lui aider et de lui donner les secours dont il pourrait avoir besoin; ensuite il prit congé du roi, et, pour qu'on n'eût rien à remarquer dans sa conduite, il alla chez la reine, qui était à sa toilette, entourée de plusieurs dames. Elle changea de couleur lorsqu'il parut. Que n'avait-elle pas à se reprocher sur son chapitre? Il la salua respectueusement, et lui demanda si elle voulait l'honorer de ses ordres, qu'il allait partir. Ce mot acheva de la déconcerter; et Floride, qui ne savait rien de ce que la reine avait tramé contre le chevalier, resta fort éperdue. Elle aurait bien voulu l'entretenir en particulier, mais il fuyait des conversations si embarrassantes.

« Je prie les dieux, lui dit la reine, de vous faire vaincre et de vous

ramener triomphant. — Madame, répliqua le chevalier, Votre Majesté me fait trop d'honneur. Elle sait assez le péril où je m'expose, je ne l'ignore pas non plus; cependant je suis tout plein de confiance. Peut-être que dans cette occasion je suis le seul qui espère. » La reine entendit bien ce qu'il voulait lui dire; sans doute qu'elle aurait répondu à ce petit reproche, s'il y avait eu moins de monde dans sa chambre.

Enfin le chevalier se rendit chez lui; il ordonna à ses sept excellents domestiques de monter à cheval et de le suivre, parce que le temps était venu d'éprouver ce qu'ils savaient faire. Il n'y en eut aucun qui ne témoignât de la joie de pouvoir le servir. Ils ne tardèrent pas une heure à mettre tout en ordre et ils partirent avec lui, l'assurant qu'ils ne négligeraient rien pour sa satisfaction. En effet, quand ils se trouvaient seuls dans la campagne, et qu'ils ne craignaient point d'être vus, chacun faisait preuve de son adresse. Trinquet buvait l'eau des étangs et pêchait le plus beau poisson pour le dîner de son maître. Léger, de son côté, attrapait les cerfs à la course et prenait un lièvre par les oreilles, quelque rusé qu'il fût. Le Bon-Tireur ne faisait quartier ni aux perdreaux ni aux faisans, et quand le gibier était tué d'un côté, la venaison de l'autre et le poisson hors de l'eau, Fort-Échine s'en chargeait gaiement; il n'y avait pas jusqu'à Fine-Oreille qui ne se rendit utile; il écoutait sortir de la terre les truffes, les morilles, les champignons, les salades, les herbes fines. Ainsi Fortuné n'avait presque pas besoin de mettre la main à la bourse pour les frais de son voyage; il se serait assez bien diverti à voir tant de choses extraordinaires, s'il n'avait pas eu le cœur tout rempli de ce qu'il venait de quitter. Le mérite du roi lui était toujours présent, et la malice de la reine lui semblait si grande, qu'il ne pouvait s'empêcher de la détester.

Il marchait abîmé dans une profonde rêverie, quand il en fut tiré par les cris perçants de plusieurs personnes : c'était de pauvres paysans que le dragon dévorait. Il en vit quelques-uns qui, s'étant échappés, fuyaient de toutes leurs forces; il les appela sans qu'ils voulussent s'arrêter; il les suivit et leur parla. Il sut par eux que le monstre n'était pas éloigné. Il leur demanda comment ils faisaient pour s'en garantir; ils lui dirent que l'eau était rare dans le pays, que l'on n'y en buvait que de pluie, et que, pour la conserver, ils avaient fait un étang; que le dragon, après bien des courses, y venait boire; qu'il faisait de si grands cris en arrivant, qu'on les entendait d'une lieue; qu'alors tout le monde effrayé se cachait, fermant les portes et les fenêtres des maisons.

Le chevalier entra dans une hôtellerie, bien moins pour se reposer que pour prendre les bons avis de son joli cheval. Quand chacun se fut retiré, il descendit dans l'écurie, et lui dit : « Camarade, que ferons-nous pour vaincre le dragon? — Seigneur, lui dit-il, j'y rêverai cette nuit et je vous en rendrai compte demain matin. » Il lui dit, lorsqu'il y retourna : « Je suis d'avis que Fine-Oreille écoute si le dragon est proche. » Aussitôt Fine-Oreille se coucha par terre; il entendit les cris du dragon qui était encore à sept lieues de là. Quand le cheval le sut, il dit à Fortuné : « Commandez à Trinquet d'aller boire toute l'eau du grand étang, et que Forte-Échine y porte assez de vin pour le remplir; il faudra mettre autour des raisins secs, du poivre et plusieurs choses qui altèrent; commandez aussi que les habitants se renferment chacun dans leur maison, et vous-même, seigneur, ne sortez pas de celle que vous choisirez avec tous vos gens. Le dragon ne tardera pas de venir boire à l'étang; le vin lui semblera bon, et vous verrez qu'on en viendra à bout. »

Dès que Camarade eut achevé de régler ce qu'on devait faire, chacun s'employa à ce qui lui était ordonné. Le chevalier entra dans une maison dont les vues donnaient sur l'étang. Il y était à peine, que l'affreux dragon y vint; il but un peu, ensuite il mangea le déjeuner qu'on lui avait préparé, puis il but tant et tant qu'il s'enivra. Il ne pouvait plus se remuer; il était couché sur le côté, sa tête penchée et ses yeux



fermés. Quand Fortuné le vit ainsi, il jugea bien qu'il n'y avait pas un moment à perdre; il sortit l'épée à la main, l'attaqua avec un cou-

rage merveilleux. Le dragon, se sentant percé de tous côtés, voulait s'élever et fondre sur le chevalier; mais il n'en avait pas la force, il perdait tout son sang, et le chevalier, ravi de l'avoir réduit dans cette extrémité, appela ses gens pour lier ce monstre avec des cordes et des chaînes, voulant ménager au roi le plaisir et la gloire de lui donner la mort; de sorte que, n'ayant plus rien à craindre, ils le traînèrent jusqu'à la ville.

Fortuné marchait à la tête de son petit cortége. En approchant du palais, il envoya Léger pour apprendre au roi la bonne nouvelle d'un succès si avantageux; mais cela paraîssait presque incroyable jusqu'à ce que l'on vît paraître ce monstre sur une machine faite exprès, où il était garrotté.

Le roi descendit, il embrassa Fortuné. « Les dieux vous réservaient cette victoire, lui dit-il, et je ressens moins la joie de voir cet horrible dragon dans l'état où vous l'avez réduit que de vous voir, mon cher chevalier. — Sire, répliqua-t-il, Votre Majesté peut lui donner les derniers coups; je ne l'ai amené que pour les recevoir de votre main. » Le roi tira son épée et acheva de tuer le plus cruel de ses ennemis. Tout le monde jetait des cris de joie et des acclamations pour un succès si inespéré.

Floride, toujours inquiète, ne demeura pas longtemps sans apprendre le retour du beau chevalier; elle courut l'annoncer à la reine, qui demeura si surprise et si combattue par son amour et par sa haine, qu'elle ne pouvait répondre à ce que lui disait sa favorite. Elle s'était reproché cent et cent fois le mauvais tour qu'elle lui avait joué; mais elle aimait mieux le voir mort que de le voir indifférent : de sorte qu'elle ne savait si elle était bien aise ou fâchée qu'il revînt dans une cour où sa présence allait encore troubler le repos de sa vie.

Le roi, impatient de lui raconter l'heureux succès d'une aventure si extraordinaire, entra dans sa chambre appuyé sur le chevalier. « Voici le vainqueur du dragon, dit-il à la reine, qui vient de me rendre le service le plus signalé que je pouvais souhaiter d'un fidèle sujet. C'est à vous, madame, à qui il a parlé la première de l'envie qu'il avait de combattre ce monstre ; j'espère que vous lui tiendrez compte du péril où il s'est exposé. » La reine, composant son visage, honora Fortuné d'un accueil gracieux et de mille louanges ; elle le trouva encore plus aimable que lorsqu'il partit, et son attention à le regarder ne lui fit que trop entendre que son cœur était encore blessé.

Elle ne voulut pas se fier à ses yeux de s'en expliquer tout seuls, et un jour qu'elle était à la chasse avec le roi, elle feignit de ne pouvoir pas suivre les chiens, parce qu'elle était incommodée. Alors, se tournant vers le jeune chevalier qui n'était pas éloigné : « Vous me feriez plaisir, lui dit-elle, de rester auprès de moi ; je veux descendre et me reposer un peu. Allez, ajouta-t-elle à ceux qui l'accompagnaient, ne quittez pas mon frère. » Aussitôt elle mit pied à terre avec Floride et s'assit au bord d'un ruisseau où elle demeura quelque temps dans un profond silence. Elle rêvait au tour qu'elle donnerait à son discours.

Enfin, levant les yeux, elle les attacha sur le chevalier et lui dit : « Comme les bonnes intentions ne se manifestent pas toujours, je crains que vous n'ayez point pénétré les motifs qui m'engagèrent de presser le roi de vous envoyer combattre le dragon ; j étais sûre, par un pressentiment qui ne m'a jamais trompée, que vous en sortiriez en homme de courage; et vos envieux parlaient si mal du vôtre, parce que vous n'êtes point allé à l'armée, qu'il fallait une action aussi éclatante que celle-ci pour leur fermer la bouche. Je vous aurais bien communiqué ce qui se disait là-dessus, continua-t-elle, et j'aurais peut-être dû le faire sans que je me persuadasse que votre ressentiment aurait des suites, et qu'il valait mieux faire taire les malintentionnés par votre conduite intrépide dans le péril que par une autorité qui marque que l'on est favori plutôt que soldat. Vous voyez à présent, chevalier, continua-t-elle, que j'ai pris un sensible intérêt à tout ce qui vous est arrivé de glorieux, et que vous auriez grand tort d'en juger d'une autre manière. — La distance qui nous sépare est si grande, madame, répondit-il modestement, que je ne suis pas digne de l'éclaircissement que vous voulez bien me donner ni du soin que vous avez pris de hasarder ma vie pour ménager mon honneur ; le ciel m'a protégé avec plus de bonté que mes ennemis ne le souhaitaient ; et je m'estimerai toujours heureux d'employer pour le service du roi et le vôtre une vie dont la perte m'est plus indifférente qu'on ne pense. »

Le respectueux reproche de Fortuné embarrassa la reine ; elle sentit bien tout ce qu'il voulait lui dire, mais elle le trouvait trop aimable pour chercher à l'éloigner par quelque réponse trop aigre; au contraire, elle feignit d'entrer dans ses sentiments, et se fit redire avec quelle adresse il avait vaincu le dragon. Fortuné n'avait garde d'apprendre à personne que c'était par le secours de ses gens ; il se vantait d'être allé au-devant de ce redoutable ennemi, et que sa seule adresse et même sa té-

mérité l'avaient tiré d'affaire ; mais la reine, ne songeant presque plus à ce qu'il lui racontait, l'interrompit pour lui demander s'il était à présent bien convaincu de la part qu'elle prenait dans tout ce qui le regardait. Cette conversation allait être poussée plus loin lorsqu'il lui dit : « Madame, je viens d'entendre le son du cor, le roi approche ; Votre Majesté ne veut-elle pas monter à cheval pour aller au-devant de lui ? — Non, dit-elle d'un air plein de dépit, il suffit que vous y alliez. — Le roi me blâmerait, madame, ajouta-t-il, si je vous laissais seule dans un lieu où vous pouvez courir quelque risque. — Je vous dispense de tant d'inquiétude, ajouta-t-elle d'un ton absolu. Allez, votre présence m'importune. »

A cet ordre, le chevalier lui fait une profonde révérence, monte à cheval et se dérobe à sa vue, inquiet du succès que pourrait avoir ce nouveau ressentiment. Il consulta là-dessus son beau cheval : « Apprends-moi, Camarade, lui dit-il, si cette reine trop tendre et trop colère trouvera encore quelque monstre pour m'y livrer. — Elle ne trouvera qu'elle, répondit le joli cheval; mais elle est plus dragonne que le dragon que vous avez tué, et elle exercera suffisamment votre patience et votre vertu. — Ne me fera-t-elle point perdre les bonnes grâces du roi ? s'écria-t-il, voilà tout ce que je crains. — Je ne veux pas vous révéler l'avenir, dit Camarade ; qu'il vous suffise que je veille à tout. » Il n'en dit pas davantage, parce que le roi parut au bout d'une allée. Fortuné le joignit et lui apprit que la reine s'était trouvée mal et lui avait ordonné de rester auprès d'elle. « Il me semble, dit le roi en souriant, que vous êtes assez bien dans ses bonnes grâces, et c'est à elle que vous ouvrez votre cœur préférablement à moi ; car enfin je n'ai point oublié que vous la priâtes de vous procurer la gloire d'aller combattre le dragon. — Sire, répliqua le chevalier, je n'ose me défendre de ce que vous dites ; mais je peux assurer Votre Majesté que je mets une grande différence entre vos bonnes grâces et celles de la reine ; et, s'il était permis à un sujet d'avoir son souverain pour confident, je me ferais une joie bien délicate de vous déclarer tous les sentiments de mon cœur. » Le roi l'interrompit pour lui demander où il avait laissé la reine.

Pendant qu'il l'allait joindre, elle se plaignait à Floride de l'indifférence de Fortuné. « Sa vue me devient odieuse, s'écriait-elle; il faut qu'il sorte de la cour ou que je la quitte. Je ne saurais plus souffrir un ingrat qui ose me témoigner tant de mépris. Et quel est le mortel qui ne s'estimerait pas heureux de plaire à une reine toute-puissante dans

cet État? Il n'y a que lui au monde. Ah! les dieux l'ont réservé pour troubler tout le repos de ma vie. »

Floride n'était point fâchée du chagrin que sa maîtresse avait contre Fortuné; et, bien loin de l'apaiser, elle l'aigrissait en lui rappelant mille circonstances qu'elle n'avait peut-être pas voulu remarquer. Son dépit augmenta encore et lui fit concevoir un nouveau dessein pour perdre le pauvre chevalier.

Dès que le roi fut auprès d'elle et qu'il lui eut témoigné son inquiétude pour sa santé, elle lui dit : « Je vous avoue que je me trouvais assez mal; mais il est difficile de ne pas guérir avec Fortuné; il est réjouissant, ses visions sont plaisantes. Vous saurez, continua-t-elle, qu'il m'a priée d'obtenir une nouvelle grâce de Votre Majesté. Il la demande avec la dernière confiance de réussir dans l'entreprise du monde la plus téméraire. — Quoi! ma sœur, s'écria le roi, veut-il aller combattre quelque nouveau dragon? — C'en est plusieurs à la fois, dit-elle, qu'il s'assure de vaincre ; vous le dirai-je? Enfin il se vante d'obliger l'empereur à nous rendre tous nos trésors, et que pour cela il ne lui faut point d'armée. — Quel dommage, répliqua le roi, que ce pauvre garçon soit tombé dans une folie si extraordinaire! — Son combat contre le monstre, ajouta la reine, ne lui laisse plus concevoir que de grands desseins; et que hasardez-vous en lui donnant la permission de s'exposer encore pour votre service? — Je hasarde sa vie, qui m'est chère, répliqua le roi; j'aurais une peine extrême de le faire périr de gaieté de cœur. — De quelque manière que la chose tourne, il est donc infaillible qu'il mourra, dit-elle; car je vous assure qu'il a une si forte passion d'aller recouvrer vos trésors, qu'il ne fera plus que languir si vous lui en refusez la permission. »

Le roi tomba dans une profonde tristesse. « Je ne puis imaginer, dit-il, ceux qui lui remplissent la tête de toutes ces chimères; je souffre de le voir en cet état. — Au fond, répliqua la reine, il a combattu le dragon, il l'a vaincu; peut-être qu'il réussirait de même. J'ai quelquefois des pressentiments justes : le cœur me dit que son entreprise sera heureuse. De grâce, mon frère, ne vous opposez point à son zèle. — Il faut l'appeler, ajouta le roi, et lui présenter tout au moins ce qu'il hasarde. — Voilà justement le moyen de le faire désespérer, répliqua la reine; il croira que vous ne voulez pas qu'il parte, et je vous assure qu'à l'égard de le retenir par aucune considération qui le concerne, il ne le fera pas; car je lui ai déjà dit tout ce qui se peut imaginer dans

une telle occasion. — Eh bien ! s'écria le roi, qu'il parte, j'y consens. » La reine, ravie de cette permission, appela Fortuné. « Chevalier, lui dit-elle, remerciez le roi; il vous accorde la permission que vous désirez tant, d'aller trouver l'empereur Matapa et de lui faire rendre de gré ou de force nos trésors qu'il a enlevés; préparez-vous-y avec la même diligence que vous eûtes pour aller combattre le dragon. »

Fortuné surpris reconnut à ce trait la fureur de la reine contre lui. Cependant il sentit du plaisir à pouvoir donner sa vie pour un roi qui lui était si cher; et, sans se défendre de cette extraordinaire commission, il mit un genou en terre et baisa la main du roi, qui était de son côté très-attendri. La reine ressentait une espèce de honte de voir avec quel respect il se voyait condamné à affronter la mort. « Serait-ce, disait-elle en elle-même, qu'il aurait pour moi de l'attachement, et que plutôt que de me dédire de ce que j'ai avancé de sa part il souffre le mauvais tour que je lui joue sans se plaindre? Ah ! si je pouvais m'en flatter, que je me voudrais de mal de celui que je vais lui faire ! » Le roi parla peu au chevalier; il remonta à cheval, et la reine, dans sa calèche, feignant de se trouver encore mal.

Fortuné accompagna le roi jusqu'au bout de la forêt; puis, y entrant pour entretenir son cheval, il lui dit : « Mon fidèle Camarade, c'en est fait, il faut que je périsse. La reine vient de m'en ménager une occasion à laquelle je ne me serais jamais attendu de sa part. — Mon aimable maître, répliqua le cheval, cessez de vous alarmer : bien que je n'aie pas été présent à ce qui s'est passé, je le savais il y a longtemps; l'ambassade n'est pas si terrible que vous vous l'imaginez. — Tu ne sais donc pas, continua le chevalier, que cet empereur est le plus colère de tous les hommes, et que si je lui propose de rendre tout ce qu'il a pris au roi, il ne me fera point d'autre réponse que de m'attacher une pierre au cou et de me faire jeter dans la rivière ? — Je suis informé de ses violences, dit Camarade; mais que cela ne vous empêche pas de prendre vos gens avec vous et de partir; si vous y périssez, nous périrons tous. J'espère cependant un meilleur succès. »

Le chevalier, un peu consolé, revint chez lui, donna les ordres nécessaires, et alla ensuite prendre ceux du roi et ses lettres de créance. « Vous direz de ma part à l'empereur, lui dit-il, que je redemande mes sujets qu'il retient en esclavage, mes soldats prisonniers, mes chevaux dont il se sert, et mes meubles avec mes trésors. — Que lui offrirai-je pour toutes ces choses? dit Fortuné. — Rien, répliqua le roi, que mon

amitié. » Le jeune ambassadeur ne fit pas un grand effort de mémoire pour retenir son instruction; il partit sans voir la reine; elle en parut offensée, mais il avait peu de chose à ménager avec elle : que pouvait-elle lui faire dans sa plus grande colère, qu'elle ne lui fît pas dans les transports de sa plus grande amitié? Une tendresse de ce caractère lui paraissait la chose du monde la plus redoutable. Sa confidente, qui savait tout le secret, était désespérée contre sa maîtresse, de vouloir sacrifier la fleur de toute chevalerie.

Fortuné prit dans le coffre de maroquin tout ce qui lui était nécessaire pour son voyage : il ne se contenta pas de s'habiller magnifiquement, il voulut que les sept hommes qui l'accompagnaient fussent très-bien mis; et comme ils avaient tous des chevaux excellents et que Camarade semblait plutôt voler en l'air que courir sur la terre, ils arrivèrent en peu de temps à la ville capitale où demeurait l'empereur Matapa. Elle était plus grande que Paris, Constantinople et Rome ensemble, et si peuplée, que les caves, les greniers et les toits étaient habités.

Fortuné demeura bien surpris de voir une ville d'une si prodigieuse étendue. Il fit demander audience à l'empereur et l'obtint sans peine; mais quand il lui eut déclaré le sujet de son ambassade, bien que ce fût avec une grâce qui ajoutait beaucoup à ses raisons, l'empereur ne put s'empêcher d'en sourire. « Si vous étiez à la tête de cinq cent mille hommes, lui dit-il, on pourrait vous écouter; mais on m'a dit que vous n'en aviez que sept. — Je n'ai pas entrepris, seigneur, lui dit Fortuné, de vous faire rendre par la force ce que mon maître souhaite, mais par mes très-humbles remontrances. — Par quelque voie que ce soit, ajouta l'empereur, vous n'en viendrez point à bout que vous n'exécutiez une pensée qui vient de me venir; c'est que vous trouviez un homme qui ait assez bon appétit pour manger à son déjeuner tout le pain chaud qu'on aura cuit pour les habitants de cette grande ville. »

Le chevalier à cette proposition demeura surpris de joie; et, comme il ne parlait pas assez promptement, l'empereur s'éclata de rire. « Vous voyez, lui dit-il, qu'il est naturel de répondre une extravagance à une proposition extravagante. — Seigneur, dit Fortuné, j'accepte ce que vous m'offrez; j'amènerai demain un homme qui mangera tout le pain tendre et même tout le pain dur de cette ville; commandez qu'on l'apporte dans la grande place, vous aurez le plaisir de lui voir mettre à profit jusqu'aux miettes. » L'empereur répliqua qu'il y consentait. Il ne

fut parlé le reste du jour que de la folie du nouvel ambassadeur, et Matapa jura qu'il le ferait mourir s'il ne tenait sa parole.

Fortuné étant revenu à l'hôtel des ambassadeurs, où il logeait, appela Grugeon et lui dit : « C'est cette fois-ci qu'il faut te préparer à manger du pain ; il y va de tout pour nous. » Il lui apprit là-dessus ce qu'il avait promis à l'empereur. « Ne vous inquiétez point, mon maître, lui dit Grugeon ; je mangerai tant qu'ils en seront plus tôt las que moi. » Fortuné ne laissait pas de craindre qu'il n'en pût venir à bout. Il défendit qu'on lui donnât à souper, afin qu'il déjeunât mieux; mais cette précaution était inutile.

L'empereur, l'impératrice et la princesse se placèrent sur un balcon pour voir mieux ce qui allait se passer. Fortuné arriva avec son petit cortége, et lorsqu'il aperçut dans la grande place six montagnes de pain, plus hautes que les Pyrénées, il ne put s'empêcher de pâlir. Grugeon n'en fit pas de même; car l'espérance de manger tant de bon pain lui faisait grand plaisir. Il pria qu'on n'en réservât pas le plus petit morceau, disant qu'il voulait même avoir le reste des souris. L'empereur plaisantait avec toute sa cour de l'extravagance de Fortuné et de ses gens; mais Grugeon, impatient, demanda le signal pour commencer. On le lui donna par le bruit des trompettes et des tambours; en même temps il se jeta sur une des montagnes de pain qu'il mangea en moins d'un quart d'heure, et toutes les autres furent gobées de même.

Il n'a jamais été un étonnement pareil; tout le monde demandait s'il n'avait point fasciné leurs yeux, et l'on allait toucher à l'endroit où les pains avaient été apportés; il fallut que ce jour-là, depuis l'empereur jusqu'au chat, tout dînât sans pain.

Fortuné, infiniment content de ce bon succès, s'approcha de l'empereur et lui demanda avec beaucoup de respect s'il avait agréable de lui tenir sa parole. L'empereur, un peu irrité d'avoir été pris pour dupe, lui dit : « Monsieur l'ambassadeur, c'est trop manger sans boire, il faut que vous, ou quelqu'un de vos gens, buviez toute l'eau des fontaines, des aqueducs et des réservoirs de la ville, et tout le vin qui se trouvera dans les caves. — Seigneur, dit Fortuné, vous voulez me mettre dans l'impossibilité d'obéir à vos ordres ; mais, au fond, je ne laisserais pas de tenter l'aventure, si je pouvais me flatter que vous rendrez au roi mon maître ce que je vous ai demandé de sa part. — Je le ferai, dit l'empereur, si vous pouvez réussir dans votre entreprise. » Le chevalier demanda à l'empereur s'il y serait présent. Il répliqua que la chose était

assez rare pour mériter sa curiosité, et, montant dans un chariot magnifique, il se rendit à la fontaine des lions; il y en avait sept de marbre qui jetaient par la gueule des torrents d'eau, dont il se formait une rivière sur laquelle on traversait la ville en gondole.



Trinquet s'approcha du grand bassin, et, sans reprendre haleine, il tarit cette source aussi sèche que s'il n'y avait jamais eu d'eau. Les poissons de la rivière criaient vengeance contre lui, car ils ne savaient que devenir. Il n'en fit pas moins à toutes les autres fontaines, aux aqueducs, aux réservoirs; enfin il aurait bu la mer, tant il était altéré. Après une telle expérience, l'empereur ne pouvait guère douter qu'il ne bût le vin aussi bien que l'eau, et chacun dépité n'avait guère envie de lui donner le sien; mais Trinquet se plaignit hautement de l'injustice qu'on lui faisait; il dit qu'il aurait mal à l'estomac, et qu'il ne prétendait pas seulement avoir le vin, mais que les liqueurs étaient aussi de son marché; de sorte que Matapa, craignant de paraître trop ménager, consentit à ce que Trinquet lui demandait. Fortuné, prenant son temps, supplia l'empereur de se souvenir de ce qu'il lui avait promis. A ces paroles, il prit un air sévère, et lui dit qu'il y penserait.

En effet, il assembla son conseil pour lui déclarer le chagrin extrême où il était d'avoir promis à ce jeune ambassadeur de rendre tout ce qu'il avait gagné sur son maître; qu'il y avait attaché des conditions dont il avait cru l'exécution impossible, et, qu'il pourrait dire, pour éviter une chose qui lui était si préjudiciable. La princesse sa fille, qui était une

des plus belles personnes du monde, l'ayant entendu parler ainsi, lui dit : « Seigneur, vous savez que, jusqu'à présent, j'ai vaincu tous ceux qui ont osé me disputer le prix de la course ; il faut dire à l'ambassadeur que s'il peut arriver premier que moi au but qui sera marqué, vous promettez de ne plus éluder la parole que vous lui avez donnée. »

L'empereur embrassa sa fille ; il trouva son conseil merveilleux, et le lendemain il reçut agréablement les devoirs de Fortuné.

« J'ai encore une chose à exiger, lui dit-il : c'est que vous, ou quelqu'un de vos gens, couriez contre la princesse ma fille ; je vous jure, par tous les éléments, que, si l'on remporte le prix sur elle, je donnerai toute sorte de satisfaction à votre maître. » Fortuné ne refusa point ce défi ; il dit à l'empereur qu'il l'acceptait, et sur-le-champ Matapa ajouta que ce serait dans deux heures. Il envoya dire à sa fille de se préparer ; c'était un exercice où elle était accoutumée dès sa plus tendre jeunesse. Elle parut dans une grande allée d'orangers, qui avait trois lieues de long, et qui était si bien sablée, que l'on n'y voyait pas une pierre grosse comme la tête d'une épingle ; elle avait une robe légère de taffetas couleur de rose, semée de petites étoiles brodées d'or et d'argent ; ses beaux cheveux étaient attachés d'un ruban par derrière et tombaient négligemment sur ses épaules ; elle portait de petits souliers sans talons, extrêmement jolis, et une ceinture de pierreries qui marquait assez sa taille pour laisser voir qu'il n'en a jamais été une plus belle. La jeune Atalante n'aurait osé lui rien disputer.

Fortuné vint suivi du fidèle Léger et de ses autres domestiques ; l'empereur se plaça avec toute sa cour. L'ambassadeur dit que Léger aurait l'honneur de courir contre la princesse. Le coffre de maroquin lui avait fourni un habit de toile de Hollande tout garni de dentelles d'Angleterre, des bas de soie de couleur de feu, des plumes de même et de beau linge. En cet état, il avait fort bonne mine. La princesse l'accepta pour courir avec elle ; mais, avant que de partir, on lui apporta une liqueur qui aidait encore à la rendre plus légère et à lui donner de la force. Le coureur s'écria qu'il fallait qu'on lui en donnât aussi, et que l'avantage devait être égal. « Très-volontiers, dit-elle ; je suis trop juste pour vous refuser. » Aussitôt elle lui en fit verser ; mais comme il n'était point accoutumé à cette eau qui était très-forte, elle lui monta tout d'un coup à la tête ; il fit deux ou trois tours, et, se laissant tomber au pied d'un oranger, il s'endormit profondément.

Cependant on donnait le signal pour partir ; on l'avait déjà recommencé

trois fois, la princesse attendait bonnement que Léger s'éveillât. Elle pensa enfin qu'il lui était d'une grande conséquence de tirer son père de l'embarras où il était, de sorte qu'elle partit avec une grâce et une légèreté merveilleuse. Comme Fortuné se tenait au bout de l'allée avec tous ses gens, il ne savait rien de ce qui se passait; lorsqu'il vit la princesse, qui courait toute seule,et qui n'était plus guère qu'à une demi-lieue du but : « Dieux! s'écria-t-il, en parlant à son cheval, nous sommes perdus ; je n'aperçois point Léger ! — Seigneur, dit Camarade, il faut que Fine-Oreille écoute; peut-être il nous apprendra ce qu'il fait. » Fine-Oreille se jeta par terre, et, bien qu'il fût à deux lieues de Léger, il l'entendit ronfler. « Vraiment, dit-il, il n'a garde de venir, il dort comme s'il était dans son lit. Eh! que ferons-nous donc? s'écria encore Fortuné. — Mon maître, dit Camarade, il faut que Bon-Tireur lui décoche une flèche dans le petit bout de l'oreille, afin de le réveiller. » Le Bon-Tireur prit son arc, et frappa si juste, qu'il perça l'oreille de Léger. La douleur qu'il ressentit le tira de son assoupissement ; il ouvrit les yeux, il aperçut la princesse qui touchait presque au but, et il n'entendit derrière lui que des cris de joie et d'applaudissements. Il s'étonna d'abord ; mais il regagna bien vite ce que le sommeil lui avait fait perdre.



Il semblait que les vents le portaient, et que les yeux ne le pouvaient suivre; enfin il arriva le premier, ayant encore la flèche dans l'oreille, car il ne s'était pas donné le temps de l'ôter.

L'empereur demeura si surpris des trois événements qui s'étaient

passés depuis l'arrivée de l'ambassadeur, qu'il crut que les dieux s'intéressaient pour lui, et qu'il ne pouvait plus différer de tenir sa parole. « Approchez, lui dit-il, afin d'entendre, par ma bouche, que je consens que vous preniez ici ce que vous ou l'un de vos hommes pourrez emporter des trésors de votre maître ; car il ne faut pas que vous pensiez que je veuille jamais vous en donner davantage, ni que je laisse aller ses soldats, ses sujets et ses chevaux. » L'ambassadeur lui fit une profonde révérence ; il lui dit qu'il lui faisait encore beaucoup de grâce, et qu'il le suppliait de donner ses ordres là-dessus.

Matapa, tout plein de dépit, parla au gardien de ses trésors, et s'en alla à une maison de plaisance qu'il avait près de la ville. Aussitôt Fortuné et ses gens demandèrent l'entrée de tous les lieux où les meubles, les raretés, l'argent et les bijoux du roi étaient enfermés. On ne lui cacha rien, mais ce fut à condition qu'il n'y aurait qu'un seul homme qui pourrait s'en charger. Forte-Échine se présenta, et, avec son secours, l'ambassadeur emporta tous les meubles qui étaient dans les palais de l'empereur; cinq cents statues d'or plus hautes que des géants, des carrosses, des chariots et toutes sortes de choses sans exception. Avec cela Forte-Échine marchait si légèrement qu'il ne semblait pas qu'il eût une livre pesant sur son dos.

Lorsque les ministres de l'empereur virent que ses palais étaient démeublés à tel point qu'il n'y restait ni chaises, ni coffre, ni marmite, ni lit pour le coucher, ils allèrent en diligence l'en avertir, et l'on peut juger de son étonnement quand il sut qu'un seul homme emportait tout. Il s'écria qu'il ne le souffrirait pas, et commanda à ses gardes et à ses mousquetaires de monter à cheval et de suivre en diligence les ravisseurs de ses trésors. Bien que Fortuné fût à plus de dix lieues, Fine-Oreille l'avertit qu'il entendait un gros de cavalerie qui venait à toute bride, et le Bon-Tireur, qui avait la vue excellente, les aperçut; ils étaient au bord d'une rivière. Fortuné dit à Trinquet : « Nous n'avons point de bateau; si tu pouvais boire une partie de cette eau, nous passerions. » Trinquet aussitôt fit son devoir. L'ambassadeur voulut profiter du temps pour s'éloigner; son cheval lui dit : « Ne vous inquiétez pas; laissez approcher nos ennemis. »

Ils parurent au bord de la rivière, et sachant où les pêcheurs mettaient leurs bateaux, ils s'embarquèrent promptement et ramaient de toutes leurs forces, lorsque l'Impétueux enfla ses joues et commença de souffler; la rivière s'agita, les bateaux furent renversés, et la petite

armée de l'empereur périt, sans qu'il s'en sauvât un seul pour lui en aller dire des nouvelles.

Chacun, joyeux d'un événement si favorable, ne songea plus qu'à demander la récompense qu'il croyait avoir méritée; ils voulaient se rendre les maîtres de tous les trésors qu'ils emportaient, lorsqu'il s'éleva une grande dispute entre eux sur le partage.

« Si je n'avais pas gagné le prix, disait le Coureur, vous n'auriez rien; —Et si je ne t'avais pas entendu ronfler, dit Fine-Oreille, où en étions-nous? — Qui t'aurait réveillé sans moi? repartit le Bon-Tireur. — En vérité, ajouta Forte-Échine, je vous admire avec vos contestations; quelqu'un me doit-il disputer l'avantage de choisir, puisque j'ai eu la peine de porter tout? Sans mon secours, vous ne seriez point dans l'embarras de partager. — Dites plutôt sans le mien, repartit Trinquet; la rivière que j'ai bue comme un verre de limonade vous aurait un peu embarrassés. — On l'aurait été bien autrement, si je n'avais pas renversé les bateaux! dit l'Impétueux. — J'ai gardé le silence jusqu'à présent, interrompit Grugeon; mais je ne puis m'empêcher de représenter que c'est moi qui ai ouvert la scène aux grands événements qui se sont passés, et que si j'avais laissé seulement une croûte de pain, tout était perdu. — Mes amis, dit Fortuné d'un air absolu, vous avez tous fait des merveilles; mais nous devons laisser au roi le soin de reconnaître nos services; je serais bien fâché d'être récompensé d'une autre main que de la sienne. Croyez-moi, remettons tout à sa volonté. Il nous a envoyés pour rapporter ses trésors et non pas pour les voler; cette pensée est même si honteuse, que je suis d'avis que l'on n'en parle jamais, et je vous assure qu'en mon particulier, je vous ferai tant de bien que vous n'aurez rien à regretter, quand bien même il serait possible que le roi vous négligeât. »

Les sept doués se sentirent pénétrés de la remontrance de leur maître; ils se jetèrent à ses pieds et lui promirent de n'avoir point d'autre volonté que la sienne. Ainsi ils achevèrent leur voyage. Mais l'aimable Fortuné, en approchant de la ville, se sentait agité de mille troubles différents; la joie d'avoir rendu un service considérable à son roi, à celui pour qui il ressentait un attachement si tendre, l'espérance de le voir, d'en être favorablement reçu, tout cela le flattait agréablement. D'ailleurs, la crainte d'irriter encore la reine et d'éprouver de nouvelles persécutions de sa part et de celle de Floride, le jetait dans un étrange abattement. Enfin il arriva, et tout le peuple, ravi de voir tant de richesses qu'il

rapportait, le suivait avec mille acclamations, dont le bruit parvint jusqu'au palais.

Le roi ne put croire une chose si extraordinaire; il courut chez la reine pour l'en informer. Elle demeura d'abord tout éperdue ; mais ensuite, se remettant un peu : « Vous voyez, dit-elle, que les dieux le protègent; il a heureusement réussi, et je ne suis pas surprise qu'il entreprenne ce qui paraît impossible aux autres. » En achevant ces mots, elle vit entrer Fortuné ; il informa Leurs Majestés du succès de son voyage, ajoutant que les trésors étaient dans le parc, parce qu'il y avait tant d'or, de pierreries et de meubles, qu'on n'avait point d'endroits assez grands pour les mettre. Il est aisé de croire que le roi témoigna beaucoup d'amitié à un sujet si fidèle, si zélé et si aimable.

La présence du chevalier et tous les avantages qu'il avait remportés, rouvrirent dans le cœur de la reine une blessure qui n'était point encore fermée ; elle le trouva plus charmant que jamais, et sitôt qu'elle put être en liberté de parler à Floride, elle recommença ses plaintes ordinaires.

« Tu vois ce que j'ai fait pour le perdre, lui disait-elle. Je n'imaginais que ce seul moyen de l'oublier; une fatalité sans pareille me le ramène toujours, et quelques raisons que j'eusse de mépriser un homme qui m'est si inférieur et qui ne paye mes sentiments que d'une noire ingratitude, je ne laisse pas de l'aimer encore et de me résoudre enfin à l'épouser secrètement. — A l'épouser, madame ! s'écria Floride; est-ce une chose possible? ai-je bien entendu? — Oui, reprit la reine, tu as entendu mon dessein, il faut que tu le secondes; je te charge d'amener Fortuné ce soir dans mon cabinet, je veux lui déclarer moi-même jusqu'où vont mes bontés pour lui. » Floride, au désespoir d'être choisie pour contribuer au mariage de sa maîtresse et de son amant, n'oublia rien pour détourner la reine de le vouloir; elle lui représenta la colère du roi, s'il venait à découvrir cette intrigue; qu'il ferait peut-être mourir le chevalier; que tout au moins il le condamnerait à une prison perpétuelle, et qu'elle ne le verrait plus. Toute son éloquence échoua; elle vit que la reine commençait à se fâcher; elle n'eut pas d'autre parti à prendre que celui d'obéir.

Elle trouva Fortuné dans la galerie du palais, où il faisait arranger les statues d'or qu'il avait rapportées de Matapa; elle lui dit de venir le soir chez la reine. Cet ordre le fit trembler; Floride connut sa peine.

« O Dieu ! lui dit-elle, que je vous plains ! pourquoi faut-il que le cœur de cette princesse n'ait pu vous échapper ? Hélas ! j'en sais un moins dangereux que le sien qui n'oserait se déclarer. » Le chevalier ne voulut pas s'embarquer dans un nouvel éclaircissement, il avait déjà assez de chagrin, et, comme il ne cherchait point à plaire à la reine, il prit un habit très-négligé, afin qu'elle ne pût penser qu'il eût aucun dessein ; mais s'il pouvait quitter aisément les diamants et la broderie, il n'en allait pas de même de ses charmes personnels ; il était toujours aimable, toujours merveilleux ; de quelque humeur qu'il fût, rien ne l'égalait.

La reine prit grand soin de rehausser sa beauté de tout l'éclat qu'on peut recevoir d'une parure extraordinaire ; elle remarqua avec plaisir que Fortuné en paraissait surpris. « Les apparences, lui dit-elle, sont quelquefois si trompeuses, que je suis bien aise de me justifier sur ce que vous avez cru sans doute de mes sentiments. Lorsque j'ai engagé le roi de vous envoyer vers l'empereur, il semblait que je voulais vous sacrifier ; comptez cependant, beau chevalier, que je savais tout ce qui devait en arriver, et que je n'ai point eu d'autres vues que de vous ménager une gloire immortelle. — Madame, lui dit-il, vous êtes trop élevée au-dessus de moi pour que vous deviez vous abaisser jusqu'à une explication ; je n'entre point dans les motifs qui vous ont fait agir, il me suffit d'avoir obéi au roi. — Vous avez trop d'indifférence pour l'éclaircissement que je veux vous donner, ajouta-t-elle ; mais enfin le temps est venu de vous convaincre de mes bontés ; approchez, Fortuné, approchez, recevez ma main pour gage de ma foi. »

Le pauvre chevalier demeura si interdit, qu'on ne l'a jamais été davantage ; il fut vingt fois près de déclarer son sexe à la reine : il n'osa le faire, et répondit aux témoignages de son amitié par une froideur extrême ; il lui dit des raisons infinies sur la colère où serait le roi d'apprendre que son sujet, au milieu de la cour, eût osé contracter un mariage si important sans son aveu. Après que la reine eut essayé inutilement de le guérir de la peur qui semblait l'alarmer, elle prit tout d'un coup le visage et la voix d'une furie ; elle s'emporta ; elle lui fit mille menaces ; elle le chargea d'injures ; elle le battit ; elle l'égratigna, et, tournant ensuite ses fureurs contre elle-même, elle s'arracha les cheveux, se mit le visage et la gorge en sang, déchira son voile et ses dentelles ; puis, s'écriant : « A moi, gardes ! à moi ! » elle fit entrer les siens dans son cabinet, qui accoururent l'épée à la main ; elle leur commanda

de mettre cet infortuné au fond d'un cachot, et du même pas elle courut chez le roi pour lui demander justice contre les violences de ce jeune monstre.



Elle raconta à son frère que, depuis longtemps, il avait eu l'audace de lui déclarer sa passion ; que, dans l'espérance que l'absence et ses rigueurs pourraient le guérir, elle n'avait négligé aucune occasion de l'éloigner, comme il avait pu le remarquer ; mais que c'était un malheureux que rien ne pouvait changer ; qu'il voyait l'extrémité où il s'était porté contre elle ; qu'elle voulait qu'on lui fît son procès, et que s'il lui refusait cette justice, elle en tirerait raison.

La manière dont elle parlait étonna le roi ; il la connaissait pour la plus violente femme du monde. Elle avait beaucoup de pouvoir et elle

était capable de bouleverser le royaume. La hardiesse de Fortuné demandait une punition exemplaire ; tout le monde savait déjà ce qui venait de se passer, et il devait se porter lui-même à venger sa sœur. Mais, hélas! sur qui cette vengeance devait-elle être exercée? sur un chevalier qui s'était exposé aux plus grands périls pour son service, auquel il était redevable de son repos et de tous ses trésors, qu'il aimait d'une inclination particulière! Il aurait donné la moitié de sa vie pour sauver ce cher favori; il représenta à la reine l'utilité dont il lui était, les services qu'il avait rendus à l'État, sa jeunesse, et toutes les choses qui pouvaient l'engager à lui pardonner. Elle ne voulut pas l'entendre, elle demandait sa mort.

Le roi, ne pouvant donc plus éviter de lui donner des juges, nomma ceux qu'il crut les plus doux et les plus susceptibles de tendresse, afin qu'ils fussent plus disposés à tolérer cette faute.

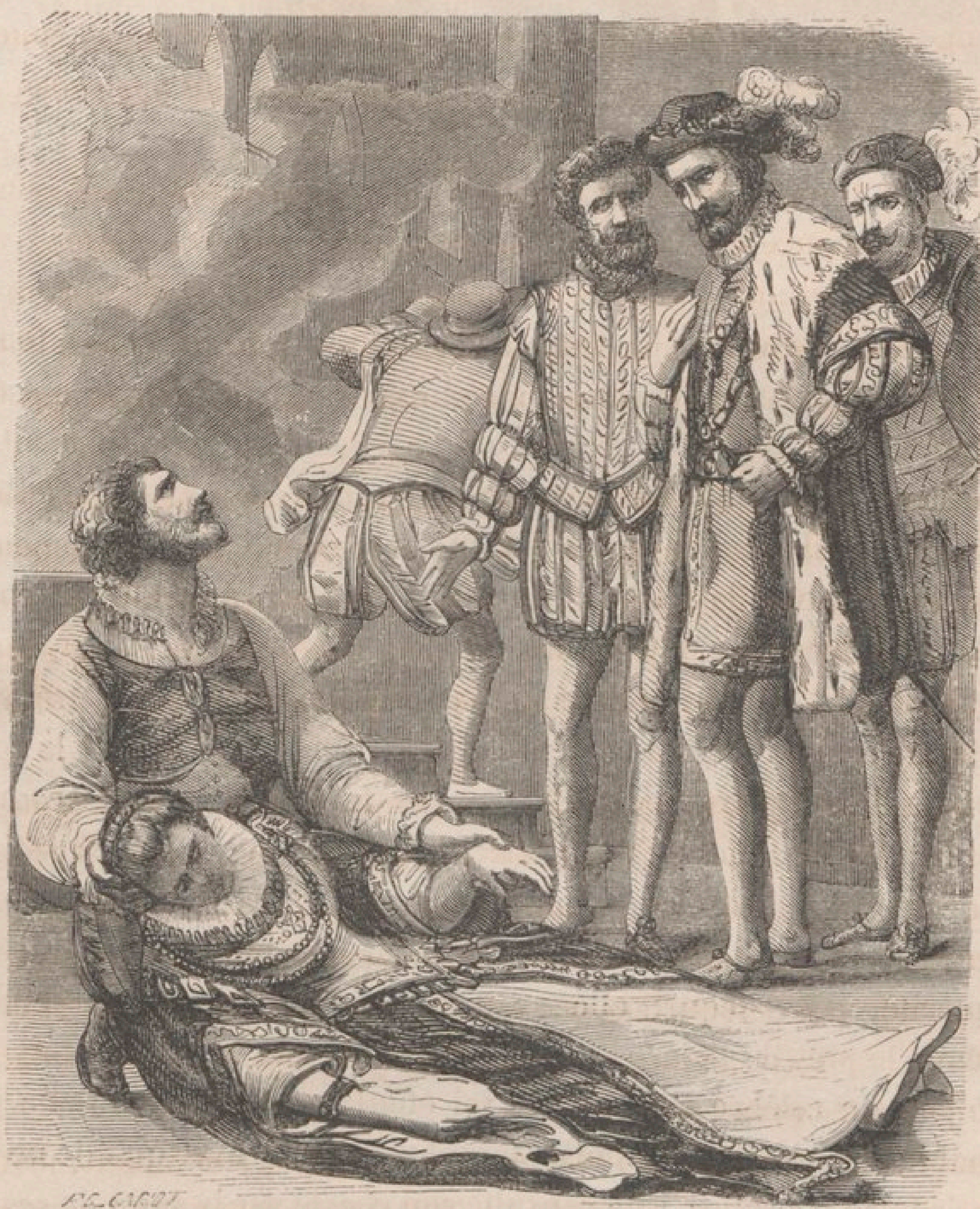
Mais il se trompa dans ses conjectures; les juges voulurent rétablir leur réputation aux dépens de ce pauvre malheureux ; et comme c'était une affaire de grand éclat, ils s'armèrent de la dernière rigueur, et condamnèrent Fortuné sans daigner l'entendre. Son arrêt portait trois coups de poignard dans le cœur, parce que c'était son cœur qui était coupable.

Le roi craignait autant cet arrêt que s'il avait dû être prononcé contre lui-même ; il exila tous les juges qui l'avaient donné, mais il ne pouvait sauver son aimable Fortuné ; et la reine triomphait du supplice qu'il allait souffrir ; ses yeux, altérés de sang, demandaient celui de cet illustre affligé. Le roi fit de nouvelles tentatives auprès d'elle, qui ne servirent qu'à l'aigrir.

Enfin le jour marqué pour cette terrible exécution arriva. L'on vint retirer le chevalier de la prison où il avait été mis, et où il était demeuré sans que personne au monde lui eût parlé. Il ne savait point le crime dont la reine l'accusait, s'imaginant seulement que c'était quelque nouvelle persécution que son indifférence lui attirait ; et ce qui lui faisait le plus de peine, c'est qu'il croyait que le roi secondait les fureurs de cette princesse.

Floride, inconsolable de l'état où l'on réduisait son amant, prit une résolution de la dernière violence : c'était d'empoisonner la reine et de s'empoisonner elle-même, s'il fallait que Fortuné éprouvât la rigueur d'une mort cruelle. Dès qu'elle en sut l'arrêt, le désespoir saisit son âme, elle ne pensa plus qu'à exécuter ses desseins ; mais on lui apporta

un poison plus lent qu'elle ne voulait ; de sorte qu'encore qu'elle l'eût fait prendre à la reine, cette princesse, qui n'en ressentait pas encore la malignité, fit amener le beau chevalier au milieu de la grande place du palais, pour recevoir la mort en sa présence. Les bourreaux le tirèrent de son cachot avec leur coutume ordinaire et le conduisirent comme un tendre agneau au supplice. Le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut la reine sur son chariot, qui ne pouvait être, à son gré, assez proche de lui, voulant, s'il se pouvait, que son sang rejaillît sur elle. Pour le roi, il s'était enfermé dans son cabinet, afin de plaindre en liberté le sort de son cher favori.



Lorsque l'on eut attaché Fortuné à un poteau, l'on arracha sa robe et sa veste pour lui percer le cœur ; mais quel étonnement fut celui de

cette nombreuse assemblée quand on découvrit la gorge d'albâtre de la véritable Belle-Belle ! Chacun connut que c'était une fille innocente accusée injustement. La reine, émue et confuse, se troubla à tel point,



que le poison commença de faire des effets surprenants ; elle tombait dans de longues convulsions, dont elle ne revenait que pour pousser des regrets cuisants ; et le peuple, qui chérissait Fortuné, lui avait déjà rendu la liberté. L'on courut annoncer ces surprenantes nouvelles au roi, qui s'abandonnait à une profonde tristesse. Dans ce moment, la joie prit la place de la douleur : il courut dans la place et fut charmé de voir la métamorphose de Fortuné.

Les derniers soupirs de la reine suspendirent un peu les transports de ce prince ; mais comme il réfléchit sur sa malice, il ne put la regretter et résolut d'épouser Belle-Belle, pour lui payer par une couronne les obligations infinies qu'il lui avait. Il lui déclara ses intentions ; il est aisé de croire qu'elles la mirent au comble de ses souhaits, beaucoup moins par rapport à son élévation que par rapport à un roi plein de mérite, pour lequel elle avait toujours ressenti une tendresse extrême.

Le jour du célèbre mariage du roi étant marqué, Belle-Belle reprit ses habits de fille, et parut mille fois plus aimable avec qu'elle ne l'était sous ceux du chevalier. Elle consulta son cheval sur la suite de ses aventures ; il ne lui en promit plus que d'agréables ; et, en reconnaissance de tous les bons offices qu'il lui avait rendus, elle lui fit faire une écurie lambrissée d'ébène et d'ivoire ; il ne couchait plus que sur des matelas

de satin. A l'égard de ceux qui l'avaient suivie, ils eurent des récompenses proportionnées à leurs services.

Cependant Camarade disparut; on vint le dire à Belle-Belle. Cette perte troubla la reine, qui l'adorait; elle fit chercher son cheval partout, ce fut inutilement pendant trois jours. Le quatrième, son inquiétude l'obligea de se lever avant l'aurore; elle descendit dans le jardin, traversa le bois, et se promena dans une vaste prairie, s'écriant de temps en temps : « Camarade, mon cher Camarade, qu'êtes-vous devenu? m'abandonnez-vous? J'ai encore besoin de vos sages conseils; revenez, revenez, pour me les donner! » Comme elle parlait ainsi, elle aperçut tout d'un coup un second soleil qui se levait du côté d'Occident. Elle s'arrêta pour admirer ce prodige; son ravissement fut sans pareil, de voir que cela s'approchait peu à peu d'elle, et de reconnaître au bout d'un moment son cheval, dont l'équipage était tout couvert de pierreries, et précédait en cabriolant un char de perles et de topazes; vingt-quatre moutons le traînaient, leur laine était de fil d'or et de canetille très-brillante; leurs traits de satin cramoisi, couverts d'émeraudes; les escarboucles n'y manquaient pas, ils en avaient à leurs cornes et à leurs oreilles. Belle-Belle reconnut dans le char sa protectrice la fée avec le comte son père et ses deux sœurs, qui lui crièrent, en battant des mains et lui faisant mille signes d'amitié, qu'elles venaient à ses noces. Elle pensa mourir de joie; elle ne savait que faire ni que dire pour leur en donner tous les témoignages qu'elle aurait voulu. Elle se plaça dans le chariot, et ce pompeux équipage entra dans le palais, où tout était déjà préparé pour célébrer la plus grande fête qui pouvait se passer dans le royaume. Ainsi l'amoureux roi attacha sa destinée à celle de sa maîtresse; et cette charmante aventure a passé de siècle en siècle jusqu'au nôtre.

MORALITÉ

Le plus cruel lion de l'ardente Lybie,
Pressé par le chasseur, dont il ressent les traits,
Est moins à redouter qu'une amante en furie
Qui voit mépriser ses attraits.
Le fer et le poison, c'est la moindre vengeance
Qu'ose demander son courroux,
Pour en calmer la violence.
Vous en voyez ici les funestes effets :

On eût à Fortuné, malgré son innocence,
Fait souffrir le tourment du plus grand des forfaits.
Sa métamorphose nouvelle
Désarma tout un peuple à sa perte obstiné,
Et l'on reconnut Belle-Belle
Sous les habits de Fortuné.
La reine vainement demandait son supplice,
Le ciel pour l'innocence a toujours combattu ;
Après avoir puni le vice,
Il sait couronner la vertu.



HAMILTON



HISTOIRE DE FLEUR-D'ÉPINE



A deux mille quatre cent cinquante-trois lieues d'ici est un certain pays qui s'apelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnait un calife; ce calife avait une fille, et cette fille un visage; mais on souhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu. Sa beauté fut supportable jusqu'à quinze ans; mais à cet âge on ne pouvait [plus y durer : c'était la plus belle bouche du



monde; son nez était un chef-d'œuvre; les lis de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paraissaient sales auprès de son teint; et

la rose nouvelle paraissait impertinente lorsqu'elle paraissait auprès de l'incarnat de ses joues.

Son front était unique en son espèce, à l'égard de la forme et de l'éclat; sa blancheur était relevée par une pointe que formaient des cheveux plus noirs et plus brillants que du jais, ce qui lui avait fait donner le nom de Luisante : le tour de son visage semblait fait pour l'assemblage de tant de merveilles; mais ses yeux gâtaient tout.

Personne n'avait pu les regarder assez longtemps pour en démêler la couleur; car, dès qu'on rencontrait ses regards, on croyait être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le calife, son père, avait coutume de la faire venir pour se mirer dans son ouvrage et pour faire dire mille pauvretés à ses courtisans sur ses jeunes attraits, car dès lors on éteignait les bougies au milieu de la nuit, et il ne fallait point d'autre lumière que celle de ses petits yeux. Mais tout cela n'était, comme on dit, que jeux d'enfant : ce fut quand ces yeux eurent pris toute leur force qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la cour y périssait misérablement; et l'on portait chaque jour en terre deux ou trois de ces petits maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux; ainsi, quand c'était des hommes qui la regardaient, le feu passait subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, et en moins de vingt-quatre heures on mourait, prononçant tendrement son nom, et remerciant humblement ses beaux yeux de l'honneur qu'on avait de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau sexe, il en allait autrement. Celles qui ne rencontraient ses regards que de loin en étaient quittes pour un éblouissement qui durait toute la vie; mais celles qui servaient auprès de sa personne payaient cet honneur un peu plus cher; sa dame d'atours, quatre filles d'honneur et leur vieille gouvernante en étaient tout à fait aveugles.

Les grands du royaume, qui voyaient éteindre l'espoir de leurs familles par le feu que cet éclat fatal allumait, supplièrent le calife de vouloir remédier à un désordre qui privait leurs fils du jour et leurs filles de la lumière.

Le calife fit assembler son conseil pour voir ce qu'il y aurait à faire; son sénéchal y présidait, et ce sénéchal était le plus sot homme qui eût jamais présidé. Le calife n'avait eu garde de manquer à faire son premier ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée, le conseil fut partagé sur les expédients.

Les uns furent d'avis de mettre Luisante dans un couvent, soutenant qu'il n'y aurait pas grand mal quand trois ou quatre douzaines de vieilles religieuses, avec leur abbesse, perdraient la vue pour le bien de l'État; d'autres dirent qu'il fallait, par lettre de cachet, lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre; quelques-uns proposèrent de les lui faire crever si adroitement qu'elle n'en sentirait aucun mal, et s'offrirent d'en donner le secret.

Le calife, qui aimait tendrement sa fille, ne goûta aucun de ces conseils : son sénéchal s'en aperçut; il y avait une heure que le bonhomme pleurait; et, commençant sa harangue avant que d'essuyer ses yeux : « Je pleurais, Sire, dit-il, la mort de mon fils le comte, gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la princesse; on le mit hier en terre : n'en parlons plus; il est aujourd'hui question du service de Votre Majesté, il faut oublier que je suis père pour me souvenir que je suis sénéchal. Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner; et, n'en déplaise à la compagnie, je les trouve tous impertinents. Voici le mien : J'ai depuis quelque temps un écuyer chez moi : je ne sais ni d'où il vient, ni ce qu'il est; mais je sais bien que, depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison; c'est un démon qui sait tout; et, quoique j'aie l'honneur d'être votre sénéchal, je ne suis qu'une bête auprès de lui; ma femme me le dit tous les jours. Or, si Votre Majesté trouvait bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en aurait contentement.

— Volontiers, mon sénéchal, dit le calife, d'autant que je serais bien aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous. »

On l'envoya chercher; mais il refusa de venir qu'on n'eût renfermé la princesse et ses beaux yeux. « Eh bien, Sire, dit le sénéchal, que vous avais-je dit? — Oh! oh! dit le calife, il en sait beaucoup. Qu'on le fasse venir; il ne verra point ma fille. » Il ne fut pas longtemps à venir : il n'était ni bien ni mal fait; cependant il avait quelque chose d'agréable dans l'air et d'assez fin dans la physionomie.

« Parlez-lui hardiment, Sire, dit le sénéchal; il entend toutes sortes de langues. » Le calife, qui ne savait que la sienne, et même assez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé pour trouver un tour spirituel : « Mon ami, lui dit-il, comment vous appelez-vous? — Tarare,

répondit-il. — Tarare ! dit le calife. — Tarare ! dirent tous les conseillers. — Tarare ! dit le sénéchal. — Je vous demande, dit le calife, comment vous vous appelez. — Je le sais bien, Sire, répliqua-t-il. — Eh bien, dit le calife? — Tarare, dit l'autre en faisant la révérence... — Et pourquoi vous appelez-vous Tarare?... — Parce que ce n'est pas mon nom. — Et comment cela? dit le calife. — C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il; ainsi, je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom. — Il n'y a rien de si clair, dit le calife; et cependant j'aurais été plus d'un mois à le trouver. Eh bien! Tarare, que ferons-nous à ma fille? — Ce qu'il vous plaira, répondit-il. — Mais encore, poursuivit le calife? — Tout ce qu'il vous plaira, disait toujours Tarare. — Bref, dit le calife, mon sénéchal m'a dit qu'il fallait vous consulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. — Sire, dit Tarare,

> La faute en est aux dieux qui la firent si belle,
> Et non pas à ses yeux.

Mais, si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux, voici, selon mon petit jugement, ce qu'il faudrait faire pour y remédier. La magicienne Serène sait tous les secrets de la nature; envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux; et, si elle ne vous enseigne un remède pour les yeux de la princesse, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je serais d'avis qu'on imaginât quelque coiffure d'un beau vert, pour y enfermer les cheveux de Luisante; car je me trompe fort si leur éclat, joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses regards sont si dangereux; et, pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si Votre Majesté le trouve bon, qui consulterai la magicienne de votre part, puisque je sais sa demeure. »

Le calife le trouva fort bon. Tarare fut chargé d'une bourse de diamants brillants, et d'un demi-boisseau de grosses perles pour Serène, et se mit en chemin, malgré les regrets de madame la sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luisante firent plus de mal que jamais. Elle ne s'était pas accommodée de la coiffure verte : ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux; mais en même temps son teint en avait pris une légère teinture, qui la mit dans une telle colère qu'elle la jeta au nez de sa dame d'atours, après l'avoir arrachée; et ses yeux en étaient devenus plus méchants que jamais.

Le calife faisait faire et processions et prières publiques, pour qu'il plût au ciel de regarder en pitié son pauvre peuple, ou d'empêcher que



sa fille ne le regardât, quand Tartare revint; et voici ce qu'il dit au calife, séant en son conseil :

« Sire, la magicienne Serène vous fait ses compliments; mais elle vous remercie de votre présent, dont elle ne veut point; elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la princesse aussi traitables que ceux de Votre Majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses. — Quatre! dit le calife, quatre cents si elle veut, et... — Doucement, s'il vous plaît, sire, dit Tarare. La première de ces choses est le portrait de Luisante; la seconde, Fleur-d'Épine; l'autre, le Chapeau-Lumineux; et la dernière, la jument Sonnante. — Que diable est-ce que tout cela? dit le calife. — Je vais vous l'apprendre, sire. Serène a une sœur qui s'appelle Dentue, presque aussi savante qu'elle; mais comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que sorcière, au lieu que l'autre est une honnête magicienne. Or la sorcière enleva la fille de Serène, quand elle n'était qu'une enfant; mais à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit et jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle

Fleur-d'Épine, et qui est au pouvoir de la sorcière : elle a de plus un chapeau si chargé de diamants, et ces diamants sont si brillants, qu'ils jettent autant de rayons que le soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin, a une sonnette d'or, dont le son est si harmonieux, qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue. Voilà, sire, les quatre choses que vous demande Serène, vous avertissant que quiconque se mettrait en devoir de les enlever à Dentue, il serait comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains, et que toutes les puissances de la terre ne le sauveraient pas s'il y était une fois. »

Le calife et son conseil se mirent à pleurer, voyant, par la dureté de ces conditions, qu'il n'y avait point de remède à leurs maux. Tarare en fut attendri, et, s'adressant au calife : « Sire, dit-il, je connais un homme qui serait capable de fournir la première demande s'il l'entreprenait. — Quoi ! dit le calife, peindre ma fille ! et qui est le fou qui oserait entreprendre une chose impossible ? — Tarare, répondit l'autre. — Tarare ! dit le calife. — Tarare ! dit le sénéchal avec tout le conseil. — Tarare ! enfin ! » s'écrièrent tous les galopins qui jouaient dans la cour du palais. « Sire, dit le sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout. — Et, quand cela serait, dit le calife, qui entreprendra le reste ? — Moi, dit le téméraire Tarare ; mais à condition que, lorsqu'on me nommera par hasard, on me laissera en repos, sans se renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos, et que, quand la princesse sera dans l'état que vous la souhaitez, il lui sera permis de choisir tel époux qu'il lui plaira. »

Le calife lui en donna sa parole ; et le sénéchal, qui aimait à travailler, lui en expédia des lettres patentes.

On était en peine de la manière dont il s'y prendrait pour peindre un visage qu'on ne pouvait regarder sans en mourir ; on en fut bientôt éclairci.

C'était un homme qui avait beaucoup voyagé, et qui trouva dans les curieuses remarques qu'il avait faites sur chaque pays, que, dans celui des éclipses, les gens du pays ne faisaient que teindre un morceau de verre de quelque couleur sombre pour regarder impunément le soleil. Il se fit, sur cette idée, des lunettes d'un verre fort obscur, et, les ayant essayées contre le soleil en plein midi, il se rendit chez Luisante avec ce qu'il fallait pour la peindre.

Cette témérité la surprit ; et, pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux : mais ce fut en vain ; car, après avoir examiné

toutes les merveilles de sa beauté à l'abri de ses lunettes, il se mit à la peindre.



Personne dans cet art ne le surpassait, quoiqu'il n'en fît pas profession. Son goût était de la dernière délicatesse pour tout; mais personne ne se connaissait si bien en beauté : cependant celle de Luisante ne fit point dans son cœur le progrès qu'il avait cru. Sa taille était moins parfaite que son visage; cela le garantit quelque temps; mais il fallut céder à la fin : ce fut alors qu'il mit en usage tout l'agrément de son esprit pour lui plaire. Elle ne fut pas insensible aux louanges qu'il donnait à sa beauté, tandis que, sous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'assoupit d'ordinaire, il lui faisait des récits si agréables de ses voyages, qu'elle l'aurait écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, et fut fâchée que son portrait fût sitôt fini; mais elle le fut bien plus quand il fallut partir pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenait.

Elle lui dit, en partant, qu'il allait travailler pour lui-même, en s'exposant pour elle, puisque, s'il réussissait, il lui serait libre de se choisir un époux; et, s'il ne réussissait pas, qu'elle n'en choisirait jamais.

En ce temps-là, dès qu'une beauté se sentait de la tendresse, elle se

hâtait de le dire, et les princesses en étaient tout aussi pressées que les autres. Tarare se jeta dix ou douze fois à ses pieds, pour lui marquer un transport qu'il ne sentait pas : il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur; car il sentait bien qu'il n'aimait pas tant qu'il le disait.

Le portrait de Luisante fit l'admiration de toute la cour; il était si vivement peint, qu'on avait peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fût qu'en peinture. Tarare découvrit au calife le secret dont il s'était servi pour peindre sa fille, et lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accident; mais le calife ne profita pas de cet avis, et s'en trouva mal.

On offrit à Tarare, pour faciliter son entreprise, de l'argent et même des troupes; mais il refusa l'un et l'autre, se recommanda seulement à la fortune, et se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage et de son industrie.

Tant qu'il fut sur les terres de Cachemire, ce ne furent que plaisirs : les fleurs naissaient sous ses pas; les pêches et les figues lui tombaient dans la bouche dès qu'il levait la tête; les melons les plus rares s'offraient à lui de tous côtés; un printemps continuel rendait l'air doux et le ciel serein. Avait-il besoin de repos; un vaste oranger lui présentait, le long d'un coulant ruisseau, son ombre fraîche et délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormaient par les airs du monde les plus tendres, car il n'y avait pas un rossignol dans tout le royaume qui ne sût la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant pays, il



ne trouva que des déserts ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres et les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il fallait cependant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue. On eût dit que ces maudites bêtes savaient son dessein ; car, au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite et à gauche : trois hydres, dix rhinocéros, et quelques demi-douzaines de griffons se mirent sur son passage.

Il savait assez bien la guerre ; ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein ; et, comme la partie n'était pas égale, il eut recours au stratagème.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp ; et, environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus sèches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, et marcha droit aux ennemis. Il sentait bien qu'il n'aimait pas assez pour oser invoquer la belle Luisante ; ainsi, sans se recommander à sa divinité, le fier Tarare donna tête baissée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu : dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencèrent à s'ébranler ; il s'en aperçut, poussa de grands cris, et, les ayant écartées, il se trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux, quoiqu'il en eût grand besoin. Le soleil se levait, et ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier ; il suivit ce sentier : mais, après avoir longtemps marché pour arriver à ce qu'il voyait, cela lui parut toujours à la même distance. Il fut contraint de s'asseoir de chagrin et de lassitude ; et, dès qu'il fut sur l'herbe, ce qu'il avait vu s'éleva dans l'air, et le plus bel oiseau du monde se vint poser sur un buisson, à quatre pas de lui. Les plumes de ses ailes étaient or et azur, le reste couleur de feu et blanc ; son bec et ses ongles étaient d'or ; il avait la figure d'un perroquet, hors qu'il paraissait un peu plus gros.

Tarare, qui le considérait attentivement, fut charmé de sa beauté : quelque chose de plus que la curiosité le pressait d'en approcher ; mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le perroquet n'y songeait pas ; car, après avoir quelque temps cherché dans le buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre ; et, l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel, qu'il se mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ses pieds. « Perroquet, mon cœur, dit Tarare, n'en mangez pas, cela vous fera mal. » Le perroquet fit un éclat de rire en le regardant pourtant fort sérieusement. « Mon

Dieu! poursuivit l'autre, que voilà un aimable perroquet! mais que dis-je? un perroquet! c'est un phénix... — Tarare! » dit le perroquet, et il s'envola.

Tarare, l'ayant perdu de vue, ramassa le sac de sel, et se mit en chemin le long du sentier où il était : il espéra que l'oiseau reviendrait à lui, puisqu'il emportait sa nourriture. « Je ne comprends pas, disait-il, ce qui peut l'avoir effarouché : mais d'où vient que, jusqu'aux oiseaux, tout répète *Tarare!* dès qu'on l'entend prononcer? Celui-ci l'a pourtant dit de lui-même; mais pourquoi me suis-je avisé de prendre ce nom en quittant le mien? Est-ce pour l'aventure des pies? Mais personne ne m'en croira, quand je la conterais toute ma vie; et je ne sais si je la dois croire, moi-même qui l'ai vue. »

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles et inhabités, s'entretenant de mille différentes pensées, auxquelles Luisante avait souvent part : mais elle n'occupait point son souvenir par ces longues et agréables rêveries où l'on aime à se perdre, quand on aime passionnément, dans ces beaux châteaux en l'air où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon sens.

La nuit approchait; il n'en pouvait plus de lassitude et de faim, lorsque, tournant les yeux de toutes parts, il aperçut une méchante chau-



mière au milieu de quelques broussailles; il y trouva un bon petit vieillard et sa femme; du reste, toutes les apparences d'un triste repas et

d'un mauvais gîte : mais, ayant bien autre chose dans la tête que le faste ou la bonne chère, il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu, car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison. Le fils du logis arriva bientôt après ; jeune gentilhomme aussi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenait deux misérables chèvres, qui se mêlèrent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumières pour l'entreprise qu'il méditait. Dès que le jour parut, ayant changé d'habit avec le fils, il s'en couvrit, se mit un emplâtre sur la moitié du visage, acheta les chèvres, et, sans oublier son sac de sel, se mit en campagne. Il adressa ses pas vers l'endroit d'où on lui dit à peu près qu'il verrait le palais de la sorcière ; mais ses hôtes lui conseillèrent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché longtemps qu'il entendit une espèce d'harmonie, qui devenait plus mélodieuse à mesure qu'il en approchait : il se douta de ce qui la causait; et, chassant encore quelque temps ses chèvres devant lui, tandis qu'il observait tout ce qu'il y avait aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage, au travers duquel coulait un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux et l'approche d'une aventure téméraire lui causèrent quelques réflexions; ces réflexions, quelque émotion, mais ni crainte ni repentir.

Il se disait sans cesse :

Ce n'est rien qu'entreprendre, à moins que l'on n'achève ;
Et quand je devrais succomber,
Il est beau qu'un mortel à Luisante s'élève ;
Il est beau même d'en tomber.

Et un moment après :

Si je l'entreprends en vain,
Je ne saurais périr pour un plus beau dessein.

Tandis qu'il se fortifiait ainsi par toutes les magnanimités d'opéra qui lui venaient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur, on l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été; à sa taille, pour la mieux faite des déesses ; et à sa grâce, pour toutes les grâces assemblées dans une personne.

Elle était très-simplement vêtue; mais un arrangement naturel, que soutenait un air de propreté, la parait tellement en dépit de ses habits, qu'elle lui parut quelque princesse déguisée.

Il la regarda trois fois, depuis les pieds jusqu'à la tête, à mesure qu'elle avançait vers le ruisseau; et trois fois il jura tout bas qu'il n'avait jamais vu de pieds si bien tournés ni tant d'agréments que dans la figure qu'ils soutenaient.



Il se détourna, faisant semblant de suivre ses chèvres. Elle remplit une cruche qu'elle avait apportée, s'assit au bord du ruisseau, joignit les mains, et se mit à regarder tristement le courant de ses eaux.

Il se rapprocha dans le temps qu'ayant poussé quelques soupirs, elle se mit à dire : « Non, jamais créature ne fut si malheureuse : hélas! poursuivit-elle, puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me résoudre à vivre? » Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion, mais ce ne fut que pour pleurer; et un moment après : « Heureux oiseaux, disait-elle, qui n'avez à craindre que les éléments, les hommes et d'autres oiseaux qui vous font une guerre continuelle, du moins jouissez-vous de la liberté, malgré toutes vos alarmes, et vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde! »

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant; et, après s'être lavé le visage et les mains, elle prit sa cruche et s'en alla.

Tarare l'avait attentivement examinée sans qu'elle eût pris garde à lui : il avait trouvé sa personne toute charmante; et, à son air, il trouva

qu'elle avait l'esprit naturel, l'humeur douce, le cœur sincère, et cependant l'âme assez fière. C'était trouver bien des choses en un moment; cependant il ne s'était point trompé; il n'eut pas de peine à deviner qui elle était.

Il passa la journée dans ce bocage comme il lui plut; et, la nuit étant venue, il y laissa ses chèvres et s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il allait en avant, moins il savait où il allait; il eût erré longtemps de cette manière, si un éclat soudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maison plate, à deux cents pas de lui. Cette lumière étant disparue, il ne laissa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maison. Il ne douta point que ce ne fût celle de la sorcière; et, ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte, il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'était couverte que de paille; et, ayant prêté l'oreille quelque temps sans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put la paille de l'endroit où il était; et, par l'ouverture qu'il venait de faire, il vit l'horrible Dentue, qui, en marmotant quelques mots barbares, jetait des herbes et des racines dans une grande chaudière qui était sur le feu; elle remuait tout cela en rond avec une dent qui lui sortait de la bouche, et qui avait deux aunes de long. Après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jeta trois crapauds et trois chauves-souris, et se mit à dire :

Par mon chapeau, par ma jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement;
C'est pour déplumer mon amant
Qu'il faut que mon pouvoir s'unisse.

« Son amant, grands dieux! s'écria Tarare; il faut que ce soit quelqu'un de ces monstres qui m'ont voulu arrêter dans le bois! » Cependant la sorcière mettait de temps en temps dans la chaudière un doigt qui avait un ongle presque aussi long que sa dent : c'était pour prendre de cette belle composition qu'elle goûtait pour voir comment allait le sortilége.

Au coin du feu était un petit monstre si laid et si bossu, qu'il faisait encore plus peur que sa mère.

La belle que Tarare avait vue dans le petit bois était à genoux devant

ce monstre; et, avec ses bras de neige et ses mains d'ivoire, elle lavait les pieds les plus crasseux et les plus infâmes que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en désespérait, et n'en était pas moins désespéré. Dentue, s'étant aperçue que la pauvre fille pleurait, leva sa grande dent, et, la regardant de travers : « Malheureuse! dit-elle, oses-tu bien servir de si mauvaise grâce celui qui dans deux jours sera ton mari, au lieu de remercier le ciel d'être au fils de Dentue et de posséder un tel époux? »

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles : la sorcière leva la tête à ce bruit; et lui, descendant au plus vite, de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venait de voir, et à méditer son entreprise.

Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau. Elle y revint avec tous ses charmes, toute sa douleur, et, par-dessus tout cela, avec de vilains habits crasseux et du linge fort sale, qu'elle se mit à laver en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue au bord du même ruisseau augmenta la compassion qu'il avait eue pour elle, et lui fit sentir qu'il aurait bientôt besoin de la sienne. Elle était penchée vers le ruisseau en lavant ces vilaines hardes; elle paraissait d'un désespoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer. La posture où elle était laissa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée; il en loua le ciel, sans oser pourtant se flatter qu'elle lui serait jamais de rien.

Il crut qu'il était temps de se découvrir à elle; mais, avant de lui parler, il voulut attirer son attention; et, tirant une flûte de sa poche, il se mit à jouer un air assez touchant. Il ne peignait pas la moitié si bien qu'il jouait de la flûte, et c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui; sa figure et sa manière de jouer ne s'accordaient pas. Quand il s'aperçut qu'elle l'écoutait, il fit semblant de suivre ses chèvres qui s'éloignaient. « Non, dit-elle, quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonnante n'est pas si agréable. Qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce pauvre qui passe sa vie à garder les chèvres! Hélas! tout malotru qu'il est, je voudrais de bon cœur être ce misérable! Mais que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif troupeau? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue?. . — Il vient vous en délivrer, belle Fleur-d'Épine, » dit-il en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise qu'elle pensa s'évanouir; mais il ne lui en donna pas le temps. « Oui, dit-il, je vous délivrerai ou j'y perdrai la vie. — Hélas ! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es ! tu peux mourir; mais tu ne saurais me sauver, puisqu'il faudrait pour cela me dégager de l'esclavage où je suis, et que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde; cependant j'y passerais de bon cœur ma vie, si je n'avais à craindre quelque chose de plus effroyable; mais on veut que j'épouse le fils de Dentue. — Je sais tout cela, lui dit Tarare, et je vous en sauverai. »

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parlait avec tant de confiance et qui paraissait tout savoir. Il n'avait eu que le plaisir de la voir et n'avait pas encore senti celui d'en être regardé; il le préféra dans son âme à tous ceux qu'il eût jamais eus. Il ôta son emplâtre pour paraître moins défiguré; je ne sais s'il fit bien : cependant, si elle ne fut pas fort touchée de son visage, elle s'accoutumait assez à sa manière de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paraissait, il avait entrepris de l'enlever, elle, le Chapeau-Lumineux et la jument Sonnante; qu'il avait entrepris tout cela pour le service d'une princesse qui passait pour la merveille du monde, et dont il commençait à ne se plus souvenir « Eh ! quel moyen, disait-il, de s'en souvenir, quand on a vu la charmante Fleur-d'Épine ! c'est elle qui sera désormais l'objet de toutes mes entreprises. »

Elle ne parut point offensée de la déclaration, ni choquée du sacrifice. Dans le peu qu'ils eurent à rester ensemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avait d'abord jugé de son esprit et de ses sentiments : il la conjura de se fier à lui de tout ce qui regardait l'exécution de son entreprise; il ne lui demanda que de consentir à ce que proposerait un homme qui choisirait deux ou trois cent mille morts plutôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où était l'écurie de Sonnante : il sut qu'on ne se donnait pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faisait pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendît, et dont l'harmonie devenait bien plus éclatante dès qu'on la sortait de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage : elle n'osa rester plus longtemps; et, lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi longtemps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il se recommanda sérieusement à une fortune qui ne l'avait pas encore abandonné, à une industrie dont il

avait plus besoin que jamais, et à toute la fermeté de son courage. Il sentait bien qu'il était inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse et du bon sens. Il s'imagina que c'était sa nouvelle passion; mais c'était tout autre chose. Cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvements inconnus, il commença par souffleter de méchants petits coquins, qu'il vit venir avec de la glu pour prendre les pauvres petits oiseaux : il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en servissent en son absence; et, à l'entrée de la nuit, il s'achemina vers l'écurie de Sonnante, portant son petit sac de sel et la glu qu'il avait prise aux petits garçons. Bel equipage pour une entreprise comme la sienne! belles armes pour se garantir du pouvoir redoutable d'une sorcière à laquelle il voulait ravir tous ses trésors !

Un bruit mélodieux le conduisit droit à la jument Sonnante; il y arriva comme elle venait de se coucher. C'était la plus belle, la plus douce et la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main en la saluant : elle en fut si touchée qu'elle lui aurait donné sa vie, car elle était accoutumée à ne voir que le fils de la sorcière qui lui donnait à manger et qui souvent la maltraitait; outre qu'il était si horrible que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du fumier, et les couvrit de cette glu qu'il avait apportée, pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonnante se leva d'elle-même pour voir s'il n'y avait plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ses caresses, la sella, lui mit sa bride, et, la laissant à l'écurie, s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il se posta sur le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant. Il ne savait pas pourquoi ce sac de sel était entre ses mains, quelque part qu'il pût aller, mais il s'en aperçut bientôt. Il vit par la même ouverture à peu près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur-d'Épine lui parut encore plus malheureuse : car la première fois elle ne faisait que laver les pieds de Dentillon; mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés sur le pied du prochain mariage, se mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avait la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La sorcière la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux et s'endormit.

L'infortunée Fleur-d'Épine n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avait;

mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la sorcière.



Tarare sentait toutes ses afflictions. Dentue, toujours attentive à ses sortiléges, en remuait la composition avec sa grande dent jusqu'au fond de la chaudière. Elle y jetait de temps en temps quelque nouveau poison, en répétant ce qu'elle avait dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque chose du sien, et par l'ouverture de la cheminée il y vida son sac de sel. La sorcière ne s'en aperçut que lorsqu'elle voulut en goûter comme la première fois; elle tressaillit, en goûta pour la seconde fois; et, trouvant que le maléfice était gâté par un ingrédient qui n'y convenait apparemment pas, elle fit un cri si affreux qu'on eût dit que quinze mille chats-huants avaient crié à la fois.

Elle ôta promptement son chaudron de dessus le feu et donna un soufflet à l'innocente Fleur-d'Épine, qui en pensa tomber à la renverse en réveillant Dentillon; celui-ci lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare, qui en était témoin, crut avoir reçu cinquante soufflets et autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colère prit le dessus de sa prudence; il s'allait perdre pour la venger, si Dentue, après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau. « Va, mon mignon, disait-elle; cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer; je l'y enverrais bien toute seule, si ce n'est qu'il n'a aucune vertu que quand il est sur la tête d'une fille, et qu'il ne faut pas que celle qui le porte, porte autre chose. Va, mon

fils, prends la cruche, ne crains point les esprits; ils n'oseraient approcher quand le chapeau luit; et je te promets que tu épouseras cette gueuse qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour. — Oui dà, j'y consens, dit Tarare en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour : » il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison et le ruisseau. A peine y fut-il qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi; la charmante Fleur-d'Épine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux; elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il semblait que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit monstre qui l'accompagnait se traînait à peine sous le poids d'une cruche vide : le petit vilain ne se contentait pas d'être bossu pour faire horreur, il était boiteux comme un chien, et si petit qu'il avait vainement essayé de prendre sa belle maîtresse sous le bras : jamais il n'avait pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche; il s'y était attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvait; car Dieu sait les enjambées qu'elle faisait pour s'en dépêtrer : son cœur battait si fort de crainte et d'espérance, qu'elle n'en pouvait plus lorsqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendait. Sa vue la fit tressaillir; elle rougit et pâlit un moment après. Je ne sais s'il vit ces différentes agitations, ni comme il les expliqua, s'il s'en aperçut; mais, après l'avoir rassurée, se saisissant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir; et, après l'avoir chargé sous son bras, comme on enlèverait un barbet, il donna la main à Fleur-d'Épine et s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonnante dans le même état qu'il l'avait laissée. Il instruisit Fleur-d'Épine de son dessein en peu de mots : elle était si éperdue qu'elle approuva tout sans rien entendre. « J'ai une frayeur, disait-elle; je ne crains plus pour moi seule, et c'est avoir trop à craindre : vous avez déjà tant fait que je devrais me rassurer sur ce que vous me dites; pour cela, sauvons-nous en diligence, puisqu'il n'y a que cela qui nous puisse sauver. Mais que ferez-vous de ce petit monstre? — Je l'écorcherais tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouser et pour le soufflet qu'il vous a donné, si ce n'est que sa mère ne serait pas si affligée de cette douce mort qu'elle le sera de celle que je lui prépare. »

La généreuse Fleur-d'Épine, qui ne pouvait consentir à d'autre cruauté qu'à celle des beautés sévères envers les tendres amants, se préparait à demander grâce pour le misérable. « Non, lui dit Tarare, ne soyez point alarmée; tout le mal que nous lui ferons n'ira qu'à être bien à son aise,

tandis que nous serons exposés à la fatigue. Je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de nous, puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme. Permettez qu'il porte votre coiffure, en attendant l'honneur de vous revoir. »

Fleur-d'Épine ne savait ce que cela voulait dire; mais elle trouvait qu'il n'était pas trop de saison de plaisanter dans une telle conjoncture. Pour le petit Dentillon, dès qu'il en fut coiffé, son visage parut plus détestable. Il avait entendu la menace de l'écorcherie; et, quand il vit qu'elle n'aboutissait qu'à porter la coiffe de sa maîtresse, il se crut sauvé.

Mais Tarare lui ayant lié les pieds et les mains, et fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, couvrit tout son corps de paille, de manière qu'on ne lui voyait que le derrière de la tête assez proprement coiffé.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonnante, il monta dessus, prit Fleur-d'Épine devant lui, se mit en campagne et tourna le dos au palais de la sorcière.

Quoique Sonnante fût plus vite que le vent, elle était plus douce qu'un bateau. Tarare, voulant profiter de sa vitesse, lui mit la bride sur le cou pendant une heure; mais, jugeant qu'il avait fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser un peu prendre haleine à la jument.

Il avait raison d'être content, après avoir mis à fin une si terrible aventure, en délivrant ce qu'il commençait d'aimer; il respirait sans alarmes, et ce qu'il aimait était entre ses bras sans pouvoir s'en offenser : heureuse situation pour un homme qui, ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venait de l'achever pour l'amour! Il n'avait plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimait, et c'était bien assez : il était trop éclairé sur son mérite pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure; il ne savait que trop que, sans le secours de son esprit et de son amour, il n'y avait rien en lui de fort engageant. Chaque vue de Fleur-d'Épine avait redoublé sa passion, et ce n'était pas la diminuer que de tenir cette beauté entre ses bras, quoique le plus respectueusement du monde.

« Belle Fleur-d'Épine, lui disait-il, sentant qu'elle tremblait encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, et vous n'avez sans doute rien qui vous doive inquiéter auprès d'un homme dont les sentiments pour vous sont tels qu'ils doivent être. Je connais tout votre mérite; car j'ose dire que personne ne s'y connait mieux; mais je n'ose vous dire

que je le sens jusqu'au fond du cœur; il serait pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon pays; quand j'en partis, je n'avais ni projet ni dessein arrêté; je ne savais pas trop ce que j'allais chercher par le monde; mais je ne connais que trop à présent que c'était vous : ayez agréable que je vous amuse pendant quelques moments par ce récit. »

Fleur-d'Épine, ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disait à la fois, se pencha doucement contre lui, comme pour se reposer. Il aimait bien cette façon de répondre; et, sans en attendre d'autre, il continua de cette manière :

« Je suis fils d'un petit prince dont les États sont des plus petits, mais en récompense les sujets y sont riches, contents et fidèles.

« J'avais un frère (Dieu sait ce qu'il est devenu) : nous n'avions pas plus de six ans quand mon père nous prit tous deux en particulier, et, nous parlant comme si nous avions eu de la raison : -- Mes enfants, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit d'aînesse ne saurait décider de la succession entre vous. Cependant, comme mes États sont trop petits pour être partagés, je prétends que l'un de vous deux cède ses droits à l'autre; et, afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs; et ces deux dons sont l'esprit et la beauté. Mais, comme il faut que ces avantages soient séparés, que chacun choisisse celui qu'il aime le mieux. Nous répondîmes tous deux à la fois; je demandai l'esprit et mon frère la beauté. Mon père, nous ayant embrassés, nous dit que chacun aurait avec le temps ce qu'il avait choisi.

« Mon frère s'appelait Phénix et moi Pinson; et, si nous avions eu d'autres frères, je ne doute pas qu'on ne les eût appelés, les uns Merle, les autres Sansonnet, Rossignol ou Serin, selon le nombre : car une des folies du bon petit prince était celle des oiseaux; l'autre, de vouloir que ses enfants l'appelassent monsieur mon père en parlant de lui; ce qu'il ne put jamais obtenir de moi : mais Phénix lui en donnait plus qu'il n'en demandait. Cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi; car, à l'âge de dix-huit ans, c'était ce qu'on avait jamais vu de plus beau dans notre sexe. Mais, pour moi, quoiqu'on me flattât sur les gentillesses de mon esprit, je regardais cela comme ce qu'on dit de tous les enfants du monde, quand les pères et les mères vont fatiguant tous les gens de leurs bons mots, et je ne me sentais qu'autant d'esprit qu'il en fallait pour connaître que je n'en avais pas assez.

« Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui était entre mon frère et moi. Je passais mon temps à lire tous les livres que je pouvais attraper, bons ou mauvais. Je distinguai bientôt les uns des autres; et, me trouvant réduit à un assez petit



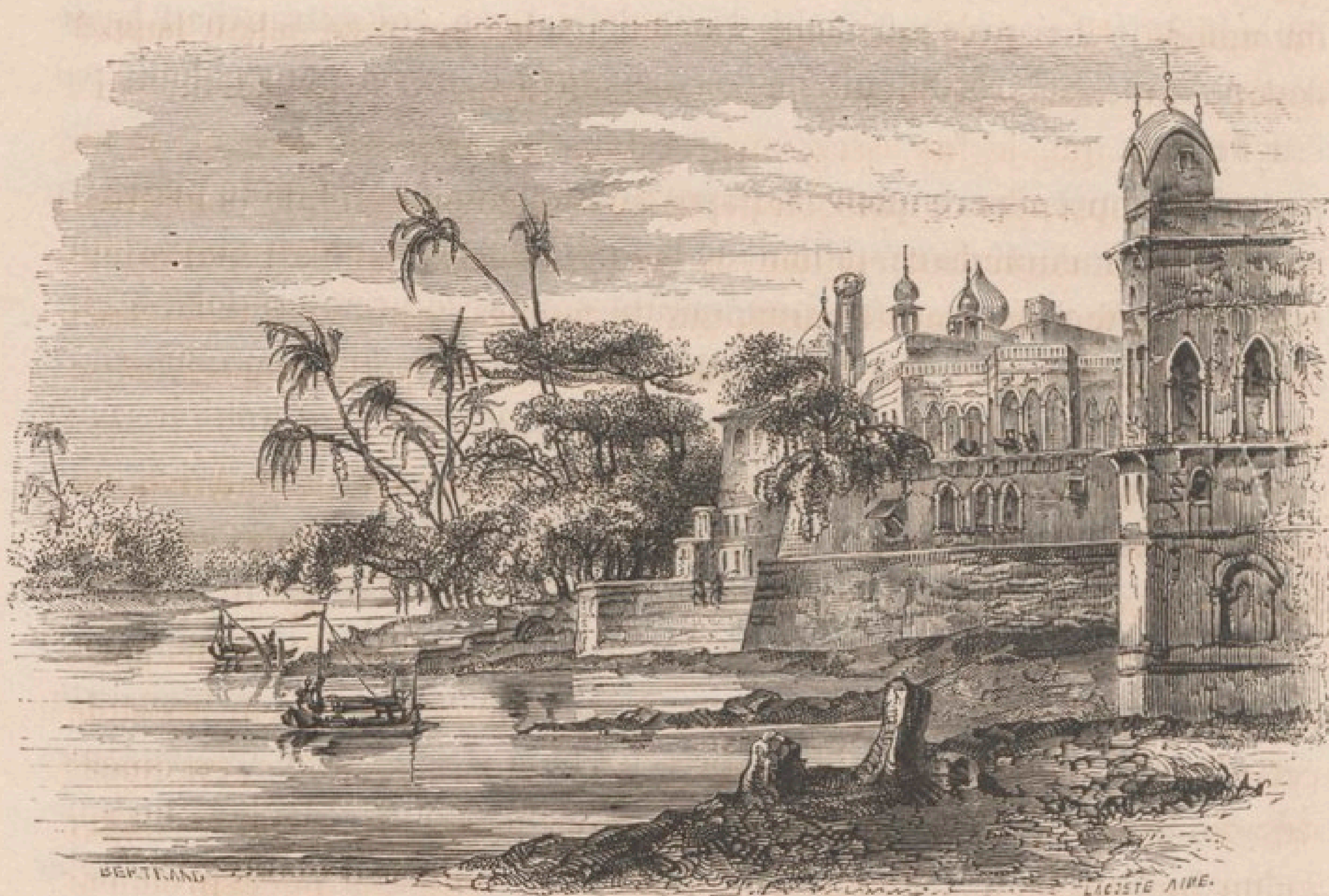
nombre, je fus presque fâché d'une délicatesse qui retranchait beaucoup de ma lecture. Phénix ne songeait qu'à se parer pour éblouir par sa figure.

« Enfin, notre père mourut, et parut aussi content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laissait dans une union si parfaite. Dès qu'il fut en terre, nous commençâmes, pour la première fois, à être de différent avis, et à vouloir contester l'un contre l'autre : mais, dans une dispute qui fut très-opiniâtre, il ne s'agissait que de vouloir céder chacun son droit. Phénix se tuait de me dire que, comme j'étais plus capable de gouverner, je méritais mieux de succéder ; que, pour lui, fait comme il était, Dieu merci, en quelque endroit du monde qu'il allât, il n'avait pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'aussi bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite principauté, je ne le persuadai pas. Ainsi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune, chacun de notre côté, à la charge que celui qui serait établi le premier tâcherait d'en informer l'autre, afin qu'il revînt se mettre en possession de notre commun héritage. Nous laissâmes des ministres fidèles pour gouverner en notre absence; et, Phénix s'étant mis en campagne avec

tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon sens qui m'était tombé en partage.

« Nous prîmes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avais prise est assez singulière, quoique ce ne soit pas de ces événements périlleux ou éclatants qui signalent les héros. J'avais parcouru beaucoup de provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissais pas de m'instruire partout où je trouvais quelque chose digne de mon attention ; j'appris des secrets de toutes les natures ; je remarquai ce que chaque pays avait de singulier ; mais rien de tout cela ne contentait ma curiosité.

« Parvenu enfin au royaume de Circassie, qui est le pays des beautés, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre sans en trouver qui m'eût seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement qui était arrivé dans le royaume, et je crus que les troubles avaient pu disperser ces beautés que j'avais cru rencontrer à chaque bout de champ, de la manière qu'on m'en avait parlé.



« Je marchais un jour le long d'un grand fleuve qui bordait une vaste plaine ; au delà de ce fleuve s'élevait un bâtiment qui me parut

assez superbe. La curiosité de le voir me prit; je la suivis, et, en y arrivant, je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque souverain. Le dedans m'en parut assez sombre, et les habitants tristes : cependant j'y vis plus de beautés que dans le reste de la Circassie ; mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyaient de loin me fuyaient, et celles qui ne pouvaient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disais en les abordant, ne tournaient pas seulement la tête de mon côté. « Voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole, tant elles représentent naturellement de très-belles femmes. » Je traversai je ne sais combien de galeries, sans rencontrer dans ce vaste château que des objets aussi ennuyants qu'ils paraissaient ennuyés, lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces galeries. Je fus bien aise que tout ne fût pas abîmé dans la tristesse que ce lieu commençait à m'inspirer. J'entrai dans cet appartement, et, dans la chambre où ces éclats de rire continuaient encore, je vis quatre pies assises autour d'une table, qui jouaient aux cartes : elles ne furent point effarouchées de ma présence; au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuèrent un jeu où je ne comprenais rien, moi qui sais tous les jeux du monde. Il y avait une corneille de fort bonne mine assise auprès d'elles, qui faisait des nœuds en les voyant jouer.

« J'avoue que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau; je ne pouvais comprendre ce que c'était que cet enchantement. Elles mêlaient, coupaient et donnaient comme si elles n'avaient fait autre chose de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces pies, après avoir longtemps filé une de ses cartes, les jeta toutes sur la table avec transport, et se mit à crier Tarare de toute sa force.

« Les autres y répondirent; la corneille même qui n'était pas du jeu cria Tarare; et après cela ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçants que je n'y pus tenir.

« Je sortis de l'appartement des pies du sombre château, et trois jours après du royaume. Ce fut environ dans ce temps-là que le bruit de cette beauté de Luisante commençait à se répandre partout ; j'en appris des choses si merveilleuses, que je ne les pus croire ; et, quelque danger qu'on me dît qu'il y avait à la regarder, je résolus de m'éclaircir par moi-même si ce qu'on en disait était véritable.

« L'heureux royaume de Cachemire m'avait dès longtemps inspiré la curiosité de le voir, par les récits qu'on m'en avait faits. L'envie de

quitter mon nom me vint tout à coup; je ne sais si ce fut par l'usage introduit parmi les aventuriers, qui se déguisent toujours, ou si le nom de Pinson ne me paraissait pas assez noble pour un homme qui avait envie de faire parler de lui chez la première beauté du monde : mais enfin je changeai mon nom, et, l'aventure des pies m'étant restée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom.

— Tarare? dit Fleur-d'Épine.

— Justement, poursuivit-il; et ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il semble qu'on ne puisse l'entendre que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussitôt.

« A l'entrée du royaume de Cachemire, par la route que j'avais prise, la savante Serène a établi sa demeure enchantée. Le désir de connaître une personne que des connaissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendaient la plus illustre des mortelles, m'engageait autant au voyage de Cachemire que tout ce qu'on m'avait dit de Luisante. Mais la difficulté d'y parvenir pensa me rebuter : de mille et mille gens qui avaient eu le même dessein que moi, un très-petit nombre avait réussi. On savait à peu près le lieu de sa résidence, mais c'était en vain qu'on le cherchait. Il était impossible de le trouver, si la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la magicienne, ne vous y guidait. Je fus assez heureux pour être admis en sa présence, et apparemment je n'en fus digne que par l'extrême passion que j'avais de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

« Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est, à l'égard du reste, ce que le délicieux royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus que le don d'esprit que mon père croyait m'avoir laissé en partage : je crus m'apercevoir que mon admiration et mes respects m'avaient attiré sa protection; elle me la fit espérer en la quittant, et je partis avec la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me serait possible.

« Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où était la cour.

« Je connus bientôt ce que c'était que le génie du bon calife. Je fus informé du caractère de son premier ministre. Comme il n'avait pas la capacité qu'ont d'ordinaire ou que doivent avoir ceux qui gouvernent sous leur maître, il n'avait pas non plus leur présomption, et moins encore

leur rudesse ; c'était le ministre le plus affable qui fut jamais. Il avait une femme qui n'était pas si simple, mais qui était encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'écuyer, et je m'aperçus bientôt que je ne déplaisais pas à madame la sénéchale.

— Quelle sorte de beauté était-ce ? dit Fleur-d'Épine en l'interrompant.

— De celles qui la font comme il leur plaît, » répondit-il.

Et continuant son discours : « Comme le sénéchal, son époux, était tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit ; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisaient chaque jour les yeux de la princesse. »

Tarare alors lui conta de quelle manière il était venu à bout de la peindre. « Vous l'avez donc souvent regardée ? dit Fleur-d'Épine. — Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, et sans aucun danger, comme je viens de vous dire. — L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous l'avait dit ? poursuivit-elle. — Plus belle mille fois, répondit-il. — On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux ; mais dites-m'en la vérité. »

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'était passé entre lui et la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avait donnée de l'épouser, en cas qu'il réussit dans son entreprise.

Fleur-d'Épine ne l'eut pas plutôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenait embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela voulait dire ; et, continuant son discours sans faire semblant de rien : « Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avait disposé le premier penchant de la princesse en ma faveur ; mais je sentis bien que je n'en étais pas digne par les agréments de ma personne, et que je le méritais encore moins par les sentiments de mon cœur ; car je ne me suis que trop aperçu depuis que l'amour que je croyais avoir pour elle n'était tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignait effaçait insensiblement son idée de mon souvenir ; et, dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout. »

Il se tut, et la belle Fleur-d'Épine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, et appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étaient là, le jour commençait à paraître, et Tarare ayant pris le chapeau lumineux pour en soulager Fleur-d'Épine, qui ne l'avait point quitté durant l'obscurité, ils ne furent plus éclairés que du faible

éclat de l'aurore naissante; sa fraîcheur ranimait les fleurs, et les larmes précieuses qu'elle répandait, arrosant l'herbe des prairies, abattaient la poussière sur les grands chemins.

Mais dans le temps que la belle avant-courrière du jour ouvrait les portes de l'Orient aux chevaux du soleil, la jument Sonnante se mit à hennir. Fleur-d'Épine en tressaillit, et, tremblante depuis les pieds jusqu'à la tête : « Ah! dit-elle, nous sommes perdus; la sorcière nous suit. » Tarare regarda derrière lui, et vit la terrible Dentue, montée sur une licorne couleur de feu, qui menait en laisse deux tigres, dont le plus petit était bien plus haut que Sonnante.

Tarare tâcha de rassurer Fleur-d'Épine, en lui disant que la jument allait si vite qu'ils auraient bientôt perdu de vue la sorcière et son équipage; et là-dessus il voulut pousser à toute bride; mais Sonnante demeura tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons, et qu'il l'incita de toutes les manières; elle était immobile.

Fleur-d'Épine s'évanouissait entre ses bras, voyant la sorcière à cinquante pas d'eux. Tarare avait beau lui protester que, tant qu'il aurait une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberait ni entre ses mains, ni entre les griffes de ses tigres; tout cela n'avait garde de la remettre.

Dentue approchait toujours, et Tarare, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'avisa d'essayer les voies de la douceur; et, caressant la jument : « Quoi! ma bonne Sonnante, lui dit-il, voudrais-tu livrer ta belle maîtresse à cette vilaine sorcière qui la poursuit? N'as-tu donc commencé de si bonne grâce que pour nous trahir à la fin? » Mais il avait beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas; et la sorcière n'était plus qu'à vingt pas de lui, quand Sonnante remua trois fois l'oreille gauche; il y mit vitement le doigt, et y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par-dessus son épaule gauche. Dans un instant s'éleva de terre une muraille entre la sorcière et lui. Cette muraille n'avait que soixante pieds de haut, mais elle était si longue, qu'on n'en voyait ni le commencement ni la fin. Fleur-d'Épine respira. Tarare remercia le ciel, et Sonnante partit comme un éclair.

Ils avaient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, et Tarare, croyant Fleur-d'Épine en sûreté, lui allait dire quelque chose de tendre, et peut-être de joli, lorsque Sonnante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête, et vit l'éternelle Dentue qui les poursuivait tout de nouveau. « Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa licorne, de ses tigres, de sa longue dent et de son



FLEUR D'ÉPINE.

épouvantable griffe? » Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur-d'Épine la reprirent. La jument, plus rétive encore que la première fois, semblait clouée à la terre. Tarare, ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonnante d'une manière plus touchante qu'il n'avait fait auparavant. « Hélas! lui disait-il, vertueuse Sonnante, je vois bien que la sorcière a jeté sur vous quelque sort, et que lorsqu'elle vous peut voir vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'était, ayant le cœur aussi bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas sauver votre jeune maîtresse, la belle Fleur-d'Épine : mais, comme je vois par votre tristesse que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grâce, qui est de sauver la charmante Fleur-d'Épine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la sorcière et des tigres; peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chère Fleur-d'Épine, tandis que Dentue tiendra les yeux sur moi. Adieu, bonne Sonnante; sauvez Fleur-d'Épine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure; et si vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois souvenir de l'homme du monde qui l'aimait le plus tendrement. » Il allait mettre pied à terre en achevant, mais Fleur-d'Épine lui serra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonnante, elle fut si attendrie, qu'elle se mit à pleurer comme une folle : elle sanglotait à fendre les rochers les plus durs, et des larmes plus grosses que le pouce coulaient de ses beaux yeux jusqu'à terre. Pendant qu'elle menait un deuil inutile, la sorcière approchait. Ce fut alors qu'elle remua six fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendait au bout de son doigt, il la jeta par-dessus son épaule droite : cette goutte d'eau ne fut pas plus tôt à terre, que ce fut un fleuve qui devint bientôt si large qu'on l'eût pris pour un bras de mer : ses eaux étaient plus rapides que celles d'un torrent et s'étendirent du côté que Dentue les avait poursuivis, mais ce fut avec tant d'impétuosité, qu'elle, sa licorne et ses tigres, pensèrent s'y noyer.

Ce fut un plaisir pour Fleur-d'Èpine et Tarare de voir comme l'eau la poursuivait à mesure qu'elle pressait sa licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonnante fit un saut d'allégresse qui pensa faire tomber Fleur-d'Épine. Cela donna occasion à Tarare de la serrer encore plus étroitement, comme pour la soutenir; car, quoiqu'il ne se fût pas attendu à ce transport soudain de la jument, comme il était bon cavalier, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Tarare espérait que ce serait la dernière alarme qu'elle leur donnerait. La bonne Sonnante semblait pendre part à la tranquillité qui succédait à toutes les inquiétudes qu'ils venaient d'avoir, et elle courait d'une légèreté inconcevable. Tarare, voyant qu'elle allait toujours, s'avisa de l'arrêter au bout de quelque temps pour l'informer de son dessein, ne sachant pas si la route qu'elle tenait les conduirait où ils voulaient aller. C'est pourquoi, lui ayant remis la bride sur le cou : « Sonnante, lui dit-il, je sais bien qu'on ne se peut égarer avec vous : nous voulons aller au pays de Cachemire, il est tout environné de montagnes et de précipices d'un côté, et c'est celui qui est auprès de la demeure de Serène; menez-nous-y par ce côté. — Et pourquoi au pays de Cachemire? lui dit Fleur-d'Épine. N'est-ce pas celui de Luisante? — C'est le royaume de son père, dit-il, et c'est à son père que j'ai promis de porter les dépouilles de la sorcière, telles que les demande Serène. — Eh quoi ! lui dit-elle un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que, quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luisante, vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant? Que j'étais folle, poursuivait-elle, de me flatter un moment qu'on pût oublier la plus belle personne du monde pour songer à une créature comme Fleur-d'Épine! Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas? Ah, Tarare! dit-elle en laissant tomber quelques larmes, je vois bien que votre seul empressement est de paraître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises en lui menant Fleur-d'Épine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher : après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre, qui vous empêcherait de me conduire en votre pays? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur, toujours tranquille, ne me ferait point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à Luisante; elle ne vous aimera que trop sans ce nouveau témoignage de votre tendresse. »

Tarare se désespérait de son affliction, mais il était charmé de ses alarmes; et, voyant qu'elle ne cessait de pleurer : « Non, charmante Fleur-d'Épine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompée en vous disant que je ne m'exposais que pour vous, et que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux que de songer à vous sacrifier à Luisante.

Votre première vue l'a chassée de mon cœur; chaque moment vous y établit de plus en plus; vos paroles, qui marquent si bien la délicatesse et la sincérité de vos sentiments, ont pénétré jusqu'au fond de mon âme : je voulais mourir pour vous sauver, jugez si c'est pour une autre que je veux vivre. Ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein; souffrez que je tienne ma parole, puisque je serais indigne de vous si j'y manquais. Sachez que nous ne saurions être en sûreté que sur les terres de Cachemire; et comptez que, s'il en est question, ce sera Luisante que je sacrifierai à l'aimable Fleur-d'Épine, au péril de mille vies. »

Ce qu'on aime persuade, et l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Tarare avait onvert son cœur avec un empressement trop sincère et trop naturel pour laisser aucune inquiétude à Fleur-d'Épine sur ses intentions; et, dès qu'il la vit rassurée, il rendit la bride à Sonnante, qui tourna tout d'un coup sur la droite et se mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger et de plus vite sur la terre. Ils arrivèrent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paraissait inaccessible, si quelque chose pouvait l'être à la légèreté de Sonnante.

Tarare connut que c'était une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites du bienheureux Cachemire. Sonnante y grimpa comme si elle



eût marché en rase campagne et ne fatigua pas plus ceux qu'elle portait qu'elle n'avait fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au sommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums d'Arabie; et de quelque côté que leur vue s'étendît, un parterre continuel semblait s'offrir à leurs yeux, avec tous les agréments d'une variété délicieuse. Fleur-d'Épine

fut bien aise de s'y arrêter un moment; et, tandis qu'elle se perdait dans la contemplation de tant de merveilles, le démon de la jalousie, qui se fourre partout, vint troubler son attention.

« Quoi! dit-elle, Luisante est héritière de tout ce que je vois! Luisante, plus précieuse encore que tous ces trésors, et plus brillante que toutes les beautés que la nature étale ici, les doit apporter à celui qu'elle choisira pour époux, et il pourrait y avoir quelqu'un qui refusât sa main pour Fleur-d'Épine! Ah, Tarare! s'il est vrai que votre constance ou plutôt votre aveuglement pour moi soit à l'épreuve de ce que je crains, rassurez moi, s'il est possible, avant que nous descendions dans ces lieux enchantés; ou laissez-moi chercher au travers des précipices d'où nous venons une destinée plus supportable que celle de vous voir à Luisante. »

Un autre se serait peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devait pas si tôt la reprendre après ce qu'il venait de lui dire; mais Fleur-d'Épine était encore plus charmante qu'elle n'était tendre et délicate, et Tarare l'aimait passionnément. Il était si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvements d'inquiétude auraient été la joie de son cœur, s'ils n'avaient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimait; et pour tâcher de l'en guérir : « Belle Fleur-d'Épine, dit-il, je ne sais que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous souhaitez : l'un est de recevoir ici votre main en présence du ciel et de la terre, et d'unir dès ce moment mon cœur au vôtre pour jamais. Je prends à témoin les puissances invisibles qui nous écoutent, que je me croirais plus heureux de passer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous sommes montés, que de régner avec Luisante dans ces climats fortunés où nous allons descendre. Je vous offre donc mon cœur et ma foi sans aller plus loin, et vais vous conduire au petit État où mon frère est peut-être de retour. Mais je vous ai déjà dit que partout, hors du royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur et à la poursuite de la cruelle Dentue; mais, quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous sauver du juste ressentiment de Serène, à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau et la jument. »

Fleur-d'Épine témoigna sa surprise par un petit tressaillement. « Oui, belle Fleur-d'Épine, dit-il, vous êtes fille de la magicienne Serène, que sa vertu autant que son art rendent plus respectable que si elle tenait le rang le plus élevé. Ce serait chez elle que je serais d'avis que nous allassions, afin que, mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés, et que j'ai heureusement enlevés à la sorcière, je fusse en droit de lui demander le

plus précieux de tous pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur-d'Épine, un peu confuse de la jalousie qu'elle avait témoignée, ne balança point sur cette dernière proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles et riantes qui leur offraient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchaient.

Nos amants se trouvèrent au bas de la montagne dans le temps que le soleil était encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonnante fût si aisée qu'on n'en pouvait être fatigné, les alarmes et les frayeurs que Fleur-d'Épine avait eues pendant une nuit où elle n'avait pas fermé l'œil l'avaient fort abattue. Tarare, qui n'avait plus d'attention que pour elle, s'en aperçut et mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageaient de chaque côté. Fleur-d'Épine n'y fut pas plutôt assise qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonnante, pour lui laisser prendre quelque rafraîchissement ; mais, comme il ne voulait pas qu'elle s'éloignât trop, et qu'il lui voulait pourtant laisser la liberté de paître où bon lui semblerait, il déboucha toutes ses sonnettes pour l'entendre en quelque endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que ses sonnettes n'étaient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisait des mouvements si gracieux et si mesurés, que rien n'égalait l'harmonie qu'elle faisait entendre autour d'elle.



Tarare, après l'avoir écoutée quelque temps, se mit à considérer sa charmante Fleur-d'Épine. C'était la taille la plus parfaite qu'on verra

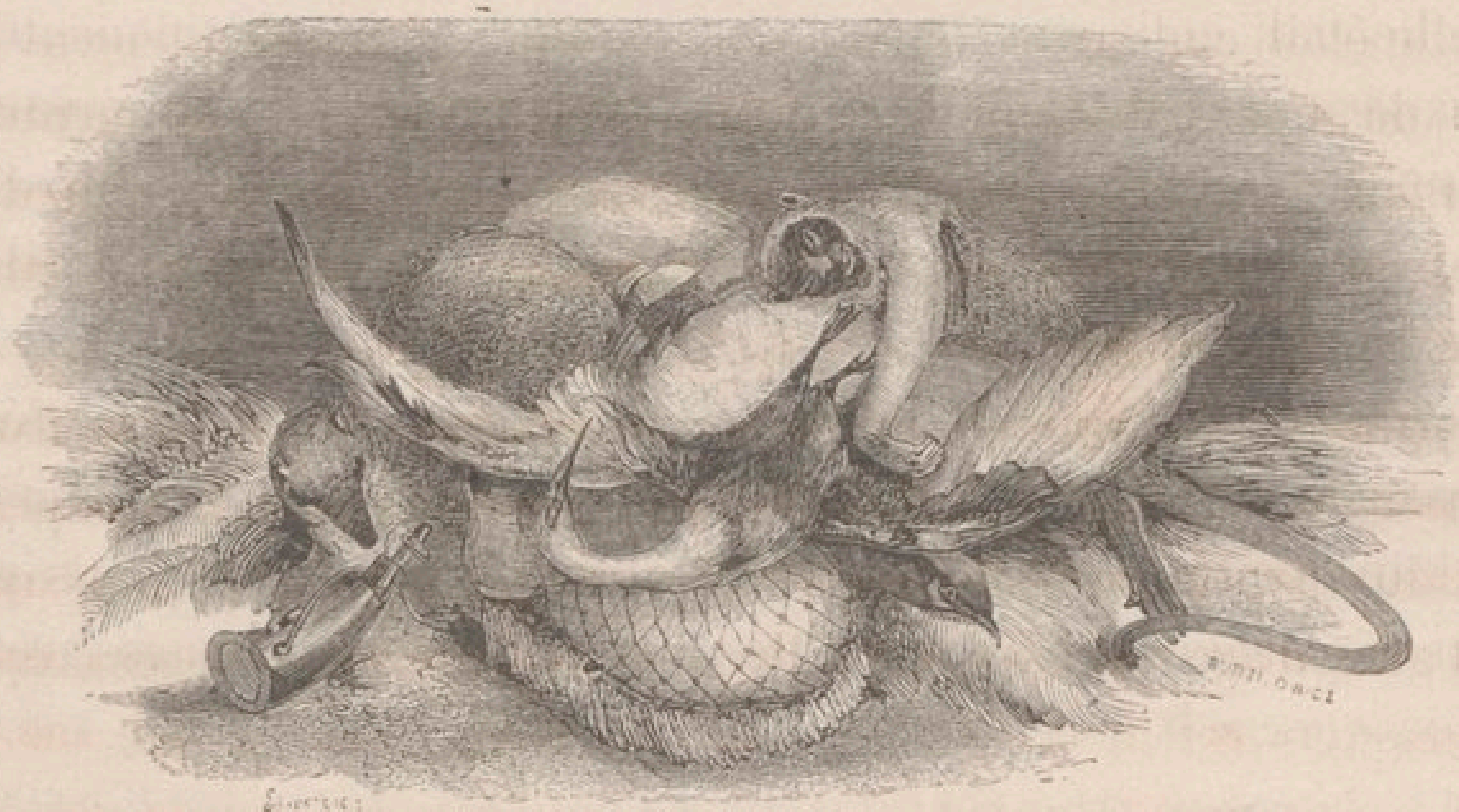
jamais; son visage, dans le doux sommeil qui fermait ses paupières, brillait de tous les agréments que la fraîcheur, la jeunesse et les grâces y pouvaient répandre. Le passionné Tarare ne se lassait pas de la considérer, et se laissait entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail; mais il demeura dans un fidèle respect, quelque envie que cette contemplation pût inspirer d'en sortir.

Les amants de ce temps-là ne savaient ce que c'était que de surprendre ou de voler des faveurs, quand on s'en fiait à leur bonne foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyait, et de promener son imagination sur celles qu'il ne voyait pas.

Sonnante cependant, qui s'éloignait insensiblement, faisait aller ses sonnettes harmonieuses d'une manière si ravissante, qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qu'elles composaient et y fit des couplets tendres et galants à la louange de Fleur-d'Épine endormie. « Non, disait-il dans ses vers, s'il ne tenait qu'à moi de former une beauté selon ma fantaisie, je ne pourrais rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois, et pour toucher mon cœur il n'y aurait qu'à copier Fleur-d'Épine. »

Avec de telles imaginations, le seigneur Tarare n'avait garde de s'endormir. Il loua le ciel du profond repos dont jouissait sa divinité, mais il crut qu'après avoir bien dormi elle pourrait avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyait que trop de quoi fournir le plus beau dessert du monde : chaque arbre et chaque buisson en offrait de reste; mais il n'y avait pas moyen de commencer par le fruit quand on avait bien faim. Il laissa ses tablettes et les vers qu'il y venait d'écrire auprès de Fleur-d'Épine et s'en alla trouver Sonnante dont la musique continuait toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne savait pas trop bien ce qu'il y allait faire, mais il se mit en tête qu'une créature qui leur avait été d'un si grand secours ne pouvait manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux que la douceur de son harmonie avait rassemblés autour d'elle. Il en coûta la vie à une gelinotte, deux perdrix rouges, un faisan et autres animaux qui se trouvèrent un peu trop attentifs. Il se mit à les accommoder pour le souper de Fleur-d'Épine; car, quoique Pinson fût prince, Tarare était cuisinier quand il voulait, et tout des meilleurs : il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son retour, Fleur-d'Épine s'éveilla ; et, à son réveil, elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ses soins, et son empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hasard lui avait fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avait trahis ; mais elle ne laissait pas



d'en manger en les plaignant. Elle voulut savoir ce qu'il avait fait tout le temps qu'elle avait dormi. Ses tablettes étaient encore auprès d'elle, il ne fit que les ouvrir. Elle les prit, et, quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'osait louer autant qu'ils le méritaient des vers qui la louaient beaucoup trop ; lui, de protester qu'ils ne la louaient pas assez, et de prendre ses charmes à témoin qu'il en sentait mille fois plus qu'il ne pourrait exprimer ni en prose ni en vers.

« Tarare, dit la modeste Fleur-d'Épine, si je voulais me chagriner par de justes réflexions, je vous dirais que votre sincérité m'est un peu suspecte. Je me connais, et je sais que je n'ai qu'autant d'agréments qu'il en faut pour n'être pas absolument laide. Mais, puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai et que je voudrais ne pas avoir pour être digne de ce que vous dites et de ce que vous m'assurez que vous pensez.

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part et d'autre sur cette contestation, dont se passera fort bien le lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas.

Fleur d'Épine, qui n'avait fait que dormir toute l'après-dînée, aurait bien voulu se remettre en chemin.

L'innocence de ses sentiments, le respect de celui qui l'accompagnait, et la coutume, semblaient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant, comme elle était délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en aurait plus à voyager tête à tête qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle était embarrassée pour Tarare, qui vraisemblablement avait besoin de repos. Il connut sa pensée, entra dans ses sentiments, et, l'ayant fort assurée qu'il n'était pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serène à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonnante surprit et charma tout ce qui se trouva sur son passage. Dans les bois qu'ils traversaient, les oiseaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyaient saluer le jour naissant, lorsqu'ils répondaient au son agréable des sonnettes d'or. Les coqs des villages croyaient



de même chanter pour l'aube du jour, et réveillaient les pauvres laboureurs qui venaient de s'endormir, pour retourner vivement à leur travail. Mais Fleur-d'Épine n'avait qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête; la nuit revenait, et les bonnes gens se rendormaient.

Le véritable jour vint enfin, et Tarare promettait à sa belle maîtresse qu'elle saluerait bientôt son illustre mère : mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avait été déjà deux fois chez la magicienne, il crut qu'il y parviendrait facilement la troisième : mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher. Il savait bien qu'il avait cent fois passé tout auprès; il ne pouvait comprendre pourquoi Serène lui devenait plus inaccessible cette fois que les autres, puisqu'il lui rame-

nait une fille qu'elle devait aimer tendrement, et qu'il était chargé du reste des trésors qu'elle avait demandés. Il eut peur que Fleur-d'Épine ne le soupçonnât de l'avoir trompée sur cet article : mais les dernières preuves qu'il lui avait données de la sincérité de sa tendresse l'avaient entièrement guérie de toutes ses jalousies : elle n'avait plus que l'inquiétude d'être dans la disgrâce d'une mère qu'elle n'avait jamais vue, et qui semblait refuser de la voir.

Ils ne se rebutèrent pas; et, le troisième jour, ils allaient recommencer leur recherche partout aux environs, sans s'aviser, comme Tarare avait fait auparavant, de dire à Sonnante de les mener chez la magicienne; car elle était douée du pouvoir d'arriver partout où on lui disait d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne savait pourtant pas cela ; mais s'il avait été inspiré quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchait inutilement la demeure de Serène.

Ce fut pendant ce temps-là que certain politique de campagne, qui se mêlait d'entretenir des correspondances à la cour, y manda l'arrivée de Tarare ; sur quoi le calife lui ayant dépêché courrier sur courrier, avec ordre de se rendre incessamment à la cour, il fallut obéir, malgré quelque légère alarme qui reprit à Fleur-d'Épine, et des pressentiments secrets qui menaçaient son cœur de quelque malheur. Elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant Tarare, et ce ne fut pas un médiocre effort que de paraître tranquille en approchant d'une ville où Luisante n'attendait que Tarare pour en recevoir le remède à tant de maux, et peut-être pour lui en offrir la récompense.

Ils arrivèrent enfin, et furent reçus comme en triomphe ; tout retentissait d'acclamations ; et ces acclamations élevaient la gloire de Tarare jusqu'aux cieux. On ne douta point qu'un homme qui venait d'achever si glorieusement une entreprise commencée pour le bien public et pour le service de la princesse n'apportât le remède à tous leurs maux, et il en était temps.

Le bon calife, depuis son départ, s'étant amusé trop longtemps un jour auprès de sa fille, avait laissé tomber ses lunettes; et les beaux yeux qui tenaient de lui le jour lui en avaient ôté la lumière. Le sénéchal, de tous les ministres le plus loyal, en était mort d'affliction ; sa femme s'en était consolée par sa nouvelle faveur auprès de la princesse; elle était si grande, qu'elle ne tuait plus personne de ses regards que par son conseil.

Voilà bien du changement à la cour : mais ce n'était pas tout. Il était arrivé, par malheur, une certaine More depuis peu, qui gouvernait la sénéchale par les charmes insinuants de son esprit, comme la sénéchale gouvernait la princesse par les charmes d'un perroquet qui garantissait ceux qui le tenaient du danger de ses yeux.

Le conseil fut assemblé sur l'arrivée de Tarare, et le calife, qui n'avait jamais vu bien clair dans ses affaires, était moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvait voir. Les uns proposèrent de lui élever des statues; d'autres opinèrent pour le grand et le petit triomphe. Le calife consentait à tout pour honorer tant de mérite; mais Tarare, s'en défendant avec modestie : « Ah! sire, s'écria-t-il, quels soins vous occupent aussi bien que votre sage conseil! Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous et pour l'État ne demande point de pareilles récompenses : est-il temps d'en parler avant que ce service ait produit son effet? Je n'ose vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empressement dont vos courriers m'ont fait venir ici; j'allais remettre entre les mains de Serène ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurais apporté le remède tant désiré, au lieu qu'il faudra que j'y retourne, et qu'on attende mon retour. »

Le calife lui en demanda bien humblement pardon, et en attribua la faute à son conseil. Son conseil la rejeta sur les ordres de la princesse, qui gouvernait depuis l'aveuglement de son père, et que la sénéchale gouvernait absolument.

Il fut résolu que Tarare partirait dès le lendemain avec les trésors de la sorcière.

Le calife voulut absolument que Fleur-d'Épine fût logée cette nuit chez la sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après son palais. « Car, dit-il à Tarare, vous voyez, par mon exemple, qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. » Tarare l'y conduisit, et la femme more était si empressée à la servir, et le faisait avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au palais, de peur de renouveler ses alarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur-d'Épine, et mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour, il trouva Fleur-d'Épine occupée à considérer le portrait de Luisante, qu'il devait porter avec lui le lendemain.

Il s'aperçut que son admiration pour cette beauté merveilleuse était mêlée de quelque trouble; il lui dit ce qu'il fallait pour la rassurer, et

elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.



La femme more eut bientôt démêlé les sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la sénéchale, qu'elle fut chercher et qui lui avait fait confidence de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais, avant qu'elle pût parler, la sénéchale s'était hâtée de lui apprendre que son cœur venait d'être un peu déchiré d'un côté par la tendresse et de l'autre par la gloire; que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poste où son élévation attirait les yeux de tout le monde, elle avait eu de la peine à se déterminer, mais qu'après y avoir bien songé elle trouvait qu'une sénéchale pouvait sans honte épouser son écuyer, principalement quand il revenait couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue que sa confidente lui dit qu'elle trouverait un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle voulait lui faire : elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve : elle était de toutes les veuves la plus violente dans ses passions, et de toutes les Mores sa confidente était la plus noire. C'était en leurs mains qu'on avait mis la pauvre Fleur-d'Épine : il y parut bientôt.

Tarare, qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement dont il la vit : elle sentait des maux effroyables

qu'elle s'efforçait en vain de lui cacher; elle connut, par les transports de sa douleur, qu'il en sentait toute la violence. Adieu son voyage, adieu le bien de l'État! il ne songea plus qu'à secourir Fleur-d'Épine, et, voyant par le redoublement de ses maux que tous ses soins étaient inutiles, il ne songea qu'à mourir avec elle.

La sénéchale, dans le désespoir de son amant et les tourments de sa rivale, goûtait à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le conseil du calife fut terriblement alarmé de ce que Tarare ne voulait plus partir. La More enfin, qui avait fait le mal, s'avisa de le faire cesser, afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur-d'Épine la quittèrent tout à coup comme elles l'avaient prise; mais il lui en resta tant de faiblesse et d'abattement qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la cour et de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour : il l'assura qu'il serait très-prompt, et partit après des adieux fort tendres de part et d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur-d'Épine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle se sentait miner à vue d'œil. Elle n'avait pas douté que, ses douleurs l'ayant quittée, son embonpoint ne revînt; mais, au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitait ardemment le retour avant celui de son amant, une défaillance presque insensible la changeait de jour en jour.

Enfin les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de vert qui la rendait méconnaissable à ses propres yeux : une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fût jamais fut changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur-d'Épine se voyait dans un état si déplorable, la sénéchale en triomphait. Sa confidente lui avait fait concevoir que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure serait plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant; et c'était ce supplice qu'ils jugèrent plus grand pour elle, qui lui avait sauvé la vie.

Cependant au palais on ne voyait plus la princesse, car on ne la pouvait regarder sans être muni de son perroquet; mais elle en était devenue si folle, qu'elle ne voulait plus que personne le tînt. On disait des merveilles de la beauté de cet oiseau, peu de chose de son esprit, car il ne parlait guère; et quand cela lui arrivait, il répondait tout de tra-

vers; mais il avait de la grâce dans l'action et de la politesse dans les manières.

L'impatience de Tarare raccourcit son voyage; il revint qu'on ne le croyait pas encore à moitié chemin, et il rapportait le remède aux maux que causaient les plus beaux yeux du monde.

Le peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de Luisante; mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portait une fiole grande comme les plus grands verres; elle était faite d'un seul diamant, et contenait une liqueur si brillante, que les yeux éblouissants de la princesse en furent eux-mêmes si éblouis qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mouiller les tempes et les paupières. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit; et Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, et le célébra par mille acclamations. On voyait ses yeux aussi brillants que jamais, mais on les voyait avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'aurait lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baisa le bas de sa robe pour lui en faire le premier compliment, et se retira sous prétexte d'en porter la nouvelle au calife; mais il suivait les mouvements de son cœur qui l'entraînait vers sa charmante Fleur-d'Épine.

La nouvelle de son retour et du miracle qu'il avait produit se répandant bientôt partout, il fallut céder à la nécessité de voir le calife avant sa maîtresse.

Le bon prince pensa devenir fou de joie, quand il sut que les yeux de sa fille n'étaient plus méchants, quoiqu'ils fussent aussi beaux que jamais; mais quand Tarare, après lui avoir mouillé les yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour, qu'il parut reconnaissant envers celui qui la lui rendait. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds; et après quelques autres transports qui convenaient moins à sa majesté qu'à sa reconnaissance, il voulait sur-le-champ le ramener à sa fille, afin qu'elle le choisît pour époux, et que le mariage se fît dès ce jour, protestant devant son conseil qu'il ne serait jamais content qu'il ne vît son palais tout plein de petits Tarares.

Le conseil du calife fut sur le point de répéter les petits Tarares, comme il avait fait le grand; mais il se souvint qu'il l'avait défendu dans un article de son précédent traité.

Tandis que le calife court chez sa fille, Tarare ne peut se dispenser

de guérir tous ceux qu'elle avait blessés. Le nombre en était grand; mais, comme l'effet du remède était prompt, il les eut bientôt expédiés. Tout retentissait d'acclamations et de cris d'allégresse, et dans une joie si universelle il n'y avait que la seule Fleur-d'Épine de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la sénéchale, elle se hâta d'en informer Fleur-d'Épine; et cette nouvelle, qui dans un autre temps aurait mis le comble à sa joie, pensa la désespérer. Elle croyait toujours que sa cruelle rivale et sa confidente étaient touchées de son malheur ; elle se mit à genoux devant elles, pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle était. Elles lui en donnèrent leur parole, mais elles lui dirent qu'elle ne pouvait se défendre de recevoir la visite du calife, qui, dès qu'il avait recouvré la vue, avait voulu contenter sa curiosité sur une personne qu'on lui avait peinte aussi belle que Luisante; et, en disant cela, les maudites bêtes se mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer depuis les pieds jusqu'à la tête, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avait que la peau et les os; un bleu pâle avait pris la place du vif incarnat de son teint et de ses lèvres; ses yeux étaient éteints, et ses joues décharnées paraissaient plus ternies sous la coiffure brillante qu'on venait de lui mettre.

Elles l'étendirent sur un riche canapé dans cet étalage, où à peine fut-elle, qu'elles entendirent monter son amant. On l'assura que c'était le calife, et les cruelles se retirèrent.

Fleur-d'Épine fit un effort pour se redresser, afin de le recevoir avec



plus de respect; mais quand au lieu du calife elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, et demeura penchée sur le dos du canapé. S'il fut surpris

de cette action, il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire : il ne laissa pas d'en approcher, et dans le temps qu'elle reprenait ses esprits, il lui demanda où était Fleur-d'Épine. Ce fut le coup mortel pour son cœur, ses forces l'abandonnèrent, et au lieu de lui répondre, cachant son visage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le désespoir et les larmes.

Tarare, ne comprenant rien ni à sa douleur ni à sa figure, sortit pour chercher Fleur-d'Épine par toute la maison. La sénéchale et la More se tuaient de lui dire, en riant, qu'il en venait : il fut impatienté d'une plaisanterie si hors de saison, mais il fut encore plus choqué de l'air agréable et content dont elles semblaient se moquer de lui. Il les quitta brusquement, et s'étant rendu au palais, il y trouva bien une autre scène.

Le beau perroquet s'était sauvé pendant que Tarare accommodait les yeux de Luisante; il la vit à terre qui s'arrachait les cheveux.

Le calife et tous ses courtisans, montés sur des échelles, cherchaient au-dessus des lits et au haut des planchers tous les endroits où il pouvait s'être fourré.

Tarare, qui n'y comprenait rien, demandait à chacun des nouvelles de Fleur-d'Épine : chacun lui en demandait du perroquet de la princesse. Il les crut tous fous, et pensa le devenir. Dès que le calife l'aperçut, il courut vers lui, et, se persuadant que tout lui était possible, il le conjura de calmer le désespoir de Luisante en lui rendant son perroquet.

Tarare, surpris de l'inquiétude du père et de l'entêtement de la fille, ne pouvait comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la sienne, et, au lieu de faire attention à ce que disait le calife, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur-d'Épine à la magicienne Serène, il n'en avait obtenu le remède à tant de maux qu'à cette condition; qu'il fallait avant toutes choses revoir Fleur-d'Épine, et qu'après cela il se faisait fort de retrouver le perroquet.

Luisante entendit ces paroles de consolation, et les crut, dans la bouche d'un homme qui ne se vantait de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans son cœur lui rendit ses attraits que la douleur avait troublés. Elle commença de se souvenir de Tarare, de ce qu'il avait fait pour elle, et de ce qu'elle lui avait promis. Elle y rêva quelque temps, et le souvenir de son premier penchant, sa parole et sa reconnaissance s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle se mit à genoux devant le calife, son père, et lui demanda permission de s'acquitter de

tant d'engagements envers un homme qui avait tout hasardé pour son service.

Quand le calife l'entendit, il fit un saut de joie qui étonna toute la cour; et, au lieu de répondre à sa fille, il pensa l'étouffer à force de la baiser, lui jura qu'elle lui aurait fait moins de plaisir par un choix qui eût ajouté à ses États quinze provinces comme Cachemire; et, se retournant vers son nouveau gendre pour l'embrasser, en lui présentant la main de la plus belle princesse du monde, il ne le trouva plus. Ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le palais; il n'avait pas plus tôt imaginé la conclusion des réflexions que Luisante, après quelques regards, s'était mise à faire, que, s'étant perdu dans la foule, il était retourné chez la sénéchale. C'était là qu'il avait laissé sa chère Fleur-d'Épine en partant pour aller chez Serène, et c'était là qu'il était résolu de la retrouver, ou de savoir ce qu'elle était devenue. Il l'y trouva; mais, dieux! dans quel état!

Les réflexions qui avaient suspendu ses pleurs après qu'il l'eut quittée n'avaient garde de la remettre. Il lui avait demandé à elle-même où était Fleur-d'Épine. « Dans quel affreux changement l'a-t-il trouvée, la malheureuse Fleur-d'Épine! disait-elle. Mais, hélas! s'il m'avait jamais aimée, son cœur m'aurait-il méconnue! .. Il ne m'a que trop reconnue! poursuivit-elle; je lui ai fait horreur et je ne le reverrai plus. »

Un redoublement de douleur l'ayant saisie dans ce moment, elle avait espéré que ce serait le dernier de sa vie; et, comme elle avait gardé sur elle les tablettes où Tarare avait écrit des choses si tendres et si passionnées, elle y avait voulu laisser le portrait de son cœur, en lui disant les derniers adieux : il n'y eut jamais rien de si touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeste attendrit d'ordinaire; et la pauvre Fleur-d'Épine, qui suivait les mouvements d'un cœur sincère qui croit expirer, s'évanouit au dernier adieu qu'elle avait écrit dans ces tablettes. Tarare les reconnut, mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venait d'écrire qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vue; il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds, sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure : il la crut morte; et à la voir on eût pu croire qu'il y avait plus de quinze jours qu'elle l'était.

Sa tendresse prit la place de son étonnement; la compassion s'y joignit, en attendant le désespoir; et, portant sa bouche avec transport sur

la main froide et décharnée de sa maîtresse, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper; elle ouvrit faiblement les yeux et vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle souhaitait le plus ardemment, et qu'elle craignait le plus de voir, celui seul qui pouvait lui faire regretter la vie ou souhaiter la mort.

Les choses qu'ils se dirent auraient attendri ce qu'il y a de plus sauvage. Il protestait de tout son cœur qu'il ne l'aimait pas moins qu'il avait fait dans tout l'éclat de sa première fraîcheur; que si sa figure toute charmante avait été le premier objet de son engagement, son esprit, sa douceur et toutes ses manières avaient fait une impression plus vive et plus durable dans son cœur que toutes celles des attraits les plus brillants, telle enfin que la mort seule pouvait l'effacer.

Elle pleura de tendresse et de joie, lui serra la main pour la première fois de sa vie, parce qu'elle crut que ce serait la dernière; et si ce fut faiblement, ce fut au moins de tout son cœur. Elle lui témoigna qu'après tant de marques sincères d'une constance si rare, elle mourait contente, et crut le faire comme elle le disait.

L'impertinente sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante : toute sa jalousie se réveilla lorsqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avait cru lui devoir faire peur. Elle revenait de la cour; elle y avait été informée du dessein de la princesse pour Tarare et des transports du calife en publiant ce mariage : elle ne manqua pas de lui en faire son compliment en présence de la mourante Fleur-d'Épine.

C'était bien pour l'achever : cependant ce mouvement soudain de jalousie qui devait l'accabler ranima ce qui lui restait de forces, mais ce fut pour la livrer à de nouveaux supplices.

La princesse, accompagnée du calife son père et de toute la cour, arriva dans ce moment. Sa surprise fut extrême à l'aspect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare était à genoux; mais l'étonnement de Fleur-d'Épine fut encore plus grand à la vue d'une beauté qui lui parut surpasser tout ce qu'on lui en avait dit. Ce fut alors que sa constance et ce qui lui restait de forces l'abandonnèrent à la fois : elle tint quelque temps les yeux attachés sur Luisante; elle les tourna ensuite vers son amant, et un moment après elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit tressaillir l'assemblée, et donna quelque émotion à la princesse.

Le calife s'en aperçut, et, pour la rassurer : « Ce n'est rien, ma fille, que ce cri de douleur; vous verrez que cette carcasse qu'il regrette était quelque vieille parente; et il faut bien donner quelque chose au sang. » Puis, s'adressant à lui : « Allons, Tarare, dit-il, qu'on se lève, et qu'on s'essuie les yeux; c'est se moquer de faire ici l'enfant pour une momie, quand on vient vous offrir le royaume de Cachemire avec la main de Luisante. »

Je ne sais quelle réponse un autre aurait faite à une harangue comme celle-là; mais, Tarare n'y répondant d'aucune manière, l'assemblée le crut mort aussi bien que Fleur-d'Épine.

On en était là quand la More arriva; elle parut s'affliger de la mort de Fleur-d'Épine, et entra dans la douleur de Tarare; mais, voyant l'embarras du calife, elle lui conseilla de faire enlever le corps et de le faire incessamment brûler, s'il voulait avoir quelque raison de Tarare. Les conseils de cette femme avaient été suivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernait la sénéchale, on n'eut garde de rejeter celui-là.

Ce fut en vain que les cris et toute la résistance de Tarare s'opposèrent à cette séparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimait encore plus que sa vie, on éleva dans la cour du palais un bûcher où l'on étendit Fleur-d'Épine, tandis qu'on entraînait de force le désespéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le calife, voulant honorer une personne pour qui son gendre prétendu s'était intéressé, fit distribuer des flambeaux composés de gommes précieuses, premièrement à sa fille et à son conseil, ensuite aux officiers de sa couronne et à ses courtisans; ensuite, levant un moment celui qu'il tenait, par dessus sa tête : « Plût aux dieux, dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la manière honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant! Je m'assure que cela lui ferait plaisir. »

A ces mots, il allait mettre le feu aux quatre coins du bûcher, quand tout à coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux, et quelques moments après la redoutable Serène parut sur la jument Sonnante.

Sa présence causa dans l'assemblée des mouvements fort différents : elle suspendit l'empressement du calife, elle frappa ses courtisans de respect pour une personne dont l'air avait quelque chose d'auguste; Luisante en poussait des cris de joie, car son perroquet était sur le poing de la magicienne. Mais la sénéchale en fut si troublée, qu'on l'eût vue changer de couleur, si celles de son visage eussent été naturelles. Pour

sa confidente, ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour se sauver; elle sentit bientôt que cette espérance lui était interdite.

La savante Serène, mettant pied à terre, s'avança vers le bûcher : elle tenait dans sa main droite la baguette de vérité. Cette baguette était d'un or si brillant qu'elle éblouissait la vue.

Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offrait à ses yeux; et l'ayant demandé au calife : « C'est, dit-il, la carcasse d'une certaine Fleur-d'Épine que nous allions brûler.

— Et que vous avait-elle fait? lui dit-elle d'un ton sévère; que vous avait-elle fait, cette Fleur-d'Épine, pour la brûler toute vive? »

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles. Le calife, lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'était sa fille, ne laissait pas de soutenir qu'elle était morte, et, pour preuve de cela, qu'il avait été sur le point de la brûler.

Serène, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendît Fleur-d'Épine du bûcher, et l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du palais, elle s'approcha d'elle, et se retournant vers le calife : « Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte; il y en a parmi vous qui ne le savent que trop. »



En achevant de parler, elle toucha Fleur-d'Épine au front du bout de sa baguette, et dans un instant on la vit ranimée, et ses yeux s'ouvrirent, mais on lui vit l'étonnement d'une personne qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serène parut surprise de l'affreux changement de sa figure. Elle demanda Tarare : on le fit venir, car tout obéissait dès qu'elle avait parlé. Il ne fut pas plutôt arrivé, que le beau perroquet fit un grand cri et battit des ailes. Tarare le reconnut pour cet oiseau qu'il avait rencon-

tré en allant chercher la sorcière Dentue, mais, dans la douleur où il était encore abîmé, il n'y fit pas grande attention; il ignorait ce qui venait de se passer. Ce fut alors que Serène le regardant avec indignation : « Malheureux, lui dit-elle, comment oses-tu paraître devant mes yeux, toi qui m'avais au péril de ta vie répondu de celle de ma chère Fleur-d'Épine? C'était donc peu pour ta perfidie de consentir au venin cruel qui, après une langueur mortelle, l'avait rendue effroyable! Tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis et aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restait de l'innocente Fleur-d'Épine; et tu ne l'abandonnes d'une manière si barbare que pour signaler ta perfidie aux yeux pour qui tu l'as trahie! »

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches, que si on les eût adressés à quelque autre : il n'était rempli que de la mort de Fleur-d'Épine, et son esprit apparemment était allé faire un tour où il croyait trouver son ombre. Mais la magicienne, qui ne l'éprouvait que pour le faire triompher, lui adressant encore la parole : « Va, dit-elle, recevoir le prix que les destinées te réservent malgré la noirceur de ton infidélité; c'est une récompense que ton courage et ta fermeté méritent pour avoir mis à fin la plus difficile et la plus téméraire des entreprises. Et vous, princesse, dit-elle à Luisante, choisissez ou plutôt prenez maintenant votre époux : Tarare ne vous fut pas indifférent avant que d'avoir tant osé pour votre service; tout parle pour lui : je vous ordonne, de la part des destinées, de nommer votre époux. »

Luisante regarda le beau perroquet, Tarare et Fleur-d'Épine, deux ou trois fois l'un après l'autre, et, après quelques moments de rêverie : « Qu'il choisisse lui-même, dit-elle, entre Fleur-d'Épine et Luisante. »

Tarare tressaillit à ces paroles, et, comme s'il fût sorti de quelque songe, s'adressant à elle : « Belle Luisante, lui dit-il, je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus et à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la première vue de l'infortunée Fleur-d'Épine. Elle n'est plus, et mon cœur me reproche tous les moments que je survis à cette perte : je ne vivais que pour elle, et le seul choix qui me reste est de la suivre... — Et si elle vivait? » dit Serène. Ces trois mots le firent un peu revenir à lui; quelque ombre d'espérance s'insinua dans son cœur : il connaissait le pouvoir de Serène; et se jetant à ses pieds : « Si elle vivait! s'écria-t-il. Qu'elle vive! et s'il ne faut que ma vie pour racheter la sienne que Tarare meure et que la belle Fleur-d'Épine revoie la lumière du jour! »

Quelque esprit qu'on ait, il est cent rencontres où l'on ne sait ce qu'on fait, quand on aime passionnément; mais il est de la bienséance d'avoir la raison égarée dans un sujet d'affliction pareil à celui qu'il croyait avoir. Il était donc si sot dans cette occasion, qu'il serait resté jusqu'à la fin du monde aux pieds de Serène, attendant la résurrection de sa maîtresse, sans deviner qu'elle n'était pas morte.

La tendre Fleur-d'Épine, qui ne perdait pas la moindre parole de cette conversation, était sur son lit de repos, qui s'évanouissait presque de reconnaissance et de joie.

Serène crut qu'il était temps de donner quelque soulagement à la douleur d'un amant si parfait. Elle le releva malgré lui, car il s'obstinait à demeurer à genoux comme un criminel qui demande sa grâce; et, bannissant cette feinte sévérité dont elle avait armé d'abord ses regards : « Venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur-d'Épine; et si votre constance est à l'épreuve du changement affreux de sa figure, vivez pour elle comme elle vivra pour vous. »

Tarare, dans les premiers transports de sa joie, dit et fit mille choses, en la voyant, qui auraient fait mourir de rire des gens qui ne connaissent point l'amour. Ensuite il protesta devant toute la cour, et en prit le ciel avec la terre à témoin qu'il n'aurait jamais d'autre femme que Fleur-d'Épine. Ce fut à elle à combattre cette résolution par des sentiments de générosité capables de la vaincre. Elle se mit donc à protester qu'elle avait tant de tendresse et de reconnaissance pour lui qu'elle n'en voulait point, qu'elle aurait conscience de lui faire perdre la plus brillante fortune et la plus belle princesse de l'univers pour se donner à elle, quand même elle se verrait les faibles appas qu'elle avait perdus; mais que, dans l'affreuse laideur dont elle était, elle aimait mille fois mieux mourir que d'y consentir.

La divine Luisante et le calife son père jouaient un rôle assez médiocre pendant cette généreuse contestation; il s'en aperçut, et, s'adressant à Serène : « Voilà, dit-il, qui serait le plus beau du monde, de part et d'autre, si ma fille n'y était intéressée; prétend-on, s'il vous plaît, que, belle et grande comme elle est, elle soit sans époux? ou faudra-t-il qu'elle s'amuse toute sa vie de cet oiseau que vous lui venez de rendre? C'est vraiment une belle ressource, pour une jeune princesse, qu'un erroquet ! »

Le bon prince était en train d'en dire bien d'autres, lorsque l'illustre Serène, imposant silence à toute l'assemblée, demande l'attention par

ticulière du calife, de son conseil et de sa cour. Il parut quelque chose de si grand dans l'air dont elle avait parlé, que tout resta dans un silence respectueux; mais la femme more se mit à trembler depuis la tête jusqu'aux pieds.

Serène prit le perroquet que tenait la princesse et le mit à terre à quelque distance d'elle; ensuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de sa baguette, et, traçant un cercle assez spacieux autour de lui, on vit dans un instant une vapeur épaisse qui en dérobait la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos et toucha Fleur-d'Épine au front : soudain on la vit enveloppée d'un semblable nuage.

Tandis qu'on était attentif à ce spectacle, Sonnante faisait le manége autour des spectateurs, et l'agitation de ses sonnettes rendait une harmonie tellement au-dessus de ce qu'elle avait encore fait, qu'on en perdait la respiration.

Oh! que les enchantements sont d'un grand secours pour le dénouement d'une intrigue, et la fin d'un conte! Tant que Sonnante galopa, les nuages qui enveloppaient Fleur-d'Épine et le perroquet subsistèrent. La magicienne, qui tenait cette baguette éclatante, en frappa trois fois la terre; Sonnante s'arrêta, les nuages se dissipèrent; et à la place où l'on avait posé le perroquet, on vit l'homme du monde le plus charmant et le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le prince Phénix son frère : il en fit un cri d'étonnement. Mais, au moment que l'autre venait se jeter dans ses bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avait vu Fleur-d'Épine, elle s'offrit à ses yeux mille fois plus fraîche et plus belle qu'elle ne lui avait paru la première fois au bord du ruisseau, ni qu'elle ne lui avait semblé lorsqu'il l'avait considérée avec tant de plaisir tandis qu'elle dormait.

Le peuple témoignait son étonnement par des cris redoublés et confus, les courtisans par des exagérations et le calife par des larmes de joie.

Luisante considérait avec attention une métamorphose qui semblait ne lui pas déplaire, et Phénix tenait les yeux attachés sur les siens.

Mais le passionné Tarare, dans les transports d'une joie immodérée, en allait donner mille marques aux pieds de Fleur-d'Épine, si Serène ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jetait; et, le prenant par la main, elle le plaça auprès de son frère. Ce fut alors qu'ils s'embrassèrent le plus tendrement du monde; mais il fallut interrompre toutes ces amitiés

pour Luisante, que la magicienne plaça vis-à-vis d'eux. Regardez bien ces frères, lui dit-elle; consultez les services de l'un, consultez les charmes de l'autre, mais surtout consultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend irrévocable : lequel de ces princes que vous preniez pour époux, vous ne sauriez faire un choix indigne, ni celui que vous choisirez ne peut refuser d'être à vous.

Tarare, que la présence de Phénix rassurait peu, ne laissa pas de trembler de peur que le diable ne la tentât de le nommer. Mais, comme il n'y avait aucune comparaison de lui à Phénix pour la figure, Luisante ne balança point à choisir et donna la main au plus beau.

Serène joignit celle de Fleur-d'Épine et de Tarare. C'était toute la cérémonie des mariages de ce temps-là; et depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais princes ne furent si bien mariés et jamais mariées ne parurent si contentes.

Le calife, qui ne l'était guère moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fît des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la rivière et dans les places publiques, qu'on fît des largesses au peuple et que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau. A l'égard des magnifiques réjouissances de sa cour, il voulait s'en charger lui-même; c'était le premier prince du monde pour ordonner un festin. Mais, avant que de remonter au palais pour ces soins importants, Serène lui dit que la scène qu'elle venait de commencer n'était encore finie que par la récompense que méritait la vertu; qu'elle sentait bien qu'il y avait quelque chose à faire pour la baguette de vérité.

On avait pensé oublier la sénéchale et sa confidente, tant l'allégresse publique remplissait tous les cœurs; mais l'équitable Serène, qui n'oubliait rien, les toucha au front de son infaillible baguette. Toute la métamorphose qu'en souffrit la sénéchale fut de quatre doigts de fard qui lui tombèrent de chaque joue, autant du front, et deux fois autant de la gorge; ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faisait mourir de rire dans la coiffure printanière qu'on lui avait laissée.

Mais la figure entière de la femme more étant disparue, l'on vit celle de l'horrible Dentue, qui s'était cachée sous ce déguisement, animée par l'amour et la vengeance. Fleur-d'Épine commençait à ressentir les frayeurs qu'elle en avait eues; mais Serène, finissant bientôt ses alarmes : « Sire, dit-elle, s'adressant au calife, le sort de ces misérables est entre vos mains; c'est à vous à prononcer leur sentence.

— Eh bien ! dit-il, puisque cela est, je ne les ferai point languir :

qu'on fasse venir mon grand-prévôt, qu'on allume ce bûcher, qu'on y mette la sorcière, et la sénéchale aux Petites-Maisons. »

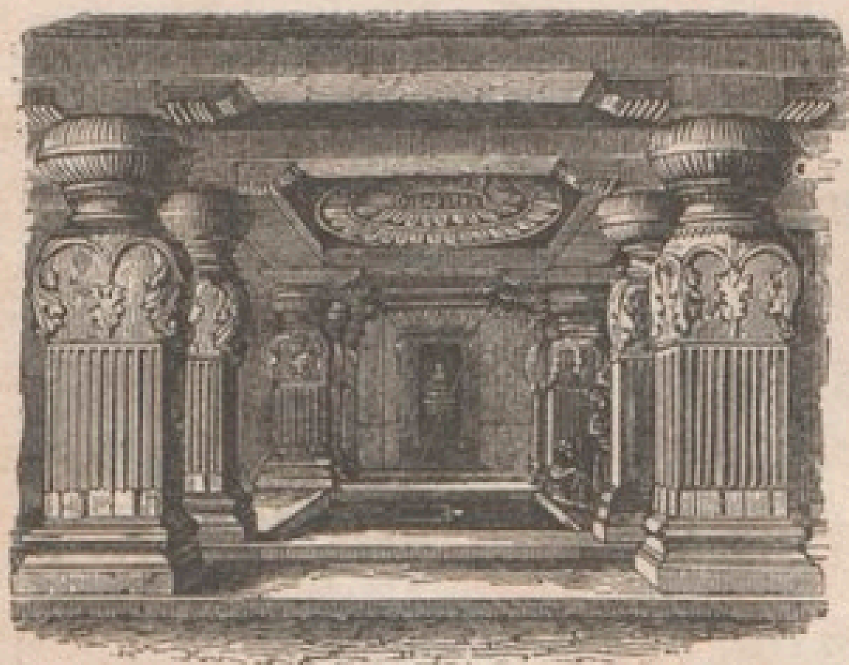
La douceur de Fleur-d'Épine eut beau pencher vers la pitié, Tarare, qui se souvenait des cruautés qu'elle avait eues pour elle, et qui sentait encore le soufflet qu'elle lui avait injustement donné, fit confirmer la sentence de la maudite Dentue; et personne n'eut regret à celle de la sénéchale.



Cette illustre et charmante troupe se rendit au palais pendant qu'on en faisait l'exécution.

Le calife donna d'abord tous les ordres nécessaires pour l'appareil d'une fête qui devait être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuses; et, tandis que tout était en mouvement pour l'exécution de ses volontés, voulant lui-même faire les honneurs de sa cour à la respectable Serène, il lui faisait voir les beautés d'un superbe salon, achevé peu de temps après la naissance de Luisante. Il ne pouvait sans doute occuper plus dignement l'attention de la savante magicienne; car à peine avait-elle rien de si merveilleux ou de plus éclatant dans cette demeure inaccessible qu'elle s'était faite. Le calife, voyant qu'elle en témoignait de l'admiration : « N'allez pas croire, lui dit-il, que ce soit moi qui aie imaginé tout cela. Vous saurez que, pendant la grossesse de la feue reine, j'eus un songe dans lequel il me parut qu'elle accouchait d'un méchant petit dragon, qui se mit à me manger

le blanc des yeux dès qu'il fut au monde. Je consultai les savants sur un songe qui me donnait beaucoup d'inquiétude : les uns dirent que j'aurais un fils qui me déposséderait, après m'avoir fait crever les yeux; d'autres assurèrent qu'il ne ferait qu'obscurcir ma gloire, soit par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devait effacer les lumières du mien. Je ne fus en peine que de la première explication. Enfin, celui qui se vantait d'être le plus habile m'assura que ce fils menaçait la tranquillité de mes jours ou de mon État, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant



sa naissance : il m'en donna le dessin tel que vous le voyez, et il l'entreprit. Mais quelque diligence qu'il pût faire, la calife, mon épouse, accoucha de Luisante avant qu'il pût être achevé. Toutes mes alarmes cessèrent, quand, au lieu de ce maudit dragon de fils que m'annonçaient leurs prédictions, je me vis la plus jolie fille qui vînt jamais au monde : la vérité est qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous avons éprouvé depuis; car, si vous et Tarare n'y eussiez mis la main, à l'heure que je vous parle, on ne verrait que des Quinze-Vingts dans ma cour. Mais vous qui savez tout, poursuivit-il, que voulait dire cette interprétation d'un fils au lieu d'une fille? à quelle fin ce salon avec tous ces ornements? et enfin que voulait dire mon songe? car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luisante, puisqu'il était question d'yeux.

— Le voulez-vous savoir? dit Serène. En voici l'éclaircissement : votre songe était purement un songe, vos interprètes des imposteurs ou des ignorants, et celui qui vous a conseillé ce salon, un architecte qui voulait profiter de l'avis qu'il vous donnait. Mais allons rejoindre nos amants, ce sera là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luisante ont eu de fatal pendant un temps. »

Les deux frères ne s'étaient point ennuyés pendant tout ceci; ils étaient passionnément amoureux, et favorablement écoutés des deux

plus charmantes personnes du monde. Il est vrai que c'étaient des beautés différentes : celle de Luisante surprenait davantage; mais celle de Fleur-d'Épine était plus touchante : l'une éblouissait et l'autre s'insinuait jusqu'au fond du cœur, à mesure que l'on examinait mille charmes qui n'ont point de nom, et qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvelé ses caresses à un frère qu'il aimait tendrement, était sur le point de satisfaire au désir qu'il avait d'apprendre ses aventures depuis leur séparation, quand le calife les rejoignit avec l'illustre Serène.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fît en leur présence, Phénix le commença de cette manière :

HISTOIRE DE PHÉNIX



En nous séparant, le prince Pinson et moi, pour chercher les aventures... « Et qui est, s'il vous plaît, le prince Pinson? dit le calife. — Moi, sire, dit Tarare; et ce fut sans savoir pourquoi que je quittai ce nom pour prendre celui que je porte et que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque sous ce nom je me suis fait connaître à la belle Fleur-d'Épine. »

Tarare leur apprit alors ce qu'ils ne savaient pas de ses aventures, jusqu'à cette séparation dont son frère venait de parler.

Phénix reprit alors la parole :

— Nous étions convenus, dit-il, comme il vient de vous dire, que celui qui n'aurait pas réussi dans le projet de s'établir reviendrait se mettre en possession de nos États, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs. Pour moi, j'y renonçai dès ce moment; et, fier des avantages que je croyais avoir, je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde pour la faire admirer. Mais les cœurs qui se rendirent d'abord n'ayant pas de quoi m'engager, ni du côté des charmes, ni de celui de la fortune, je crus que je trouverais mieux mon compte en Circassie, pays de tout temps fameux pour les beautés.

Une reine le gouvernait depuis la mort du roi, son époux, qui lui avait

laissé quatre filles, dont l'aînée devait régner dès qu'elle en aurait atteint l'âge.

Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement; mais la fortune, qui me réservait un bien infiniment plus précieux, en disposa tout autrement; car, avant que d'y arriver, j'appris le désastre de la famille royale par une révolution toute surprenante.

Un certain petit prince, s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées pour émouvoir un peuple inquiet et changeant, après avoir corrompu la fidélité des grands du royaume, avait trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté si soudainement, que la reine avait à peine eu le temps de se sauver avec ses filles.

Je traversais ce royaume à la hâte, ne voulant pas faire de séjour chez une nation si perfide, lorsqu'on m'arrêta par ordre du tyran, à qui tous les étrangers étaient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

Lorsque je fus en sa présence, je ne lui cachai ni mon nom ni ma qualité; j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendais pas. Je ne sais ce qui prévint en ma faveur un prince qui ne devait pas faire profession de générosité ni de courtoisie; mais enfin, après m'avoir retenu plus longtemps que je n'eusse voulu dans une cour où l'on me rendait les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique, princesse qui paraissait avoir autant de penchant pour le mariage que sa figure en donnait d'éloignement. Sa personne était toute contrefaite, et ses petits yeux m'avaient annoncé sa bonne volonté longtemps avant la proposition de son père : mais j'eus en horreur l'alliance d'un usurpateur; et, sans me vanter, ce fut avec assez de hauteur que je rejetai son offre et que j'envoyai promener sa petite bossue.

Je sortais de la Circassie, lorsque le hasard me conduisit dans un vieux château, superbe à la vérité, mais que je crus d'abord inhabité, car je fus longtemps sans y rencontrer personne. Ceux qui demeuraient dans ce sombre séjour se renfermaient chacun dans son particulier et semblaient s'éviter avec soin lorsqu'ils en sortaient. Je fus surpris d'une coutume si sauvage, car il me parut qu'il n'aurait tenu qu'à eux de se désennuyer en s'humanisant les uns avec les autres.

Je cherchai à qui parler pour m'en rendre raison, lorsque j'entrai dans un appartement assez propre. Il n'y avait pas une âme; cependant j'y vis une table, des cartes, des jetons et des chaises rangées autour.

Un moment après arrivèrent quatre pies, chacune suivie d'un sansonnet qui lui portait la queue ; une corneille assez sérieuse les accompagnait.

Les pies, après m'avoir salué fort civilement, se mirent à jouer, et la corneille à travailler. »

Fleur-d'Épine et Tarare, qui n'avaient cessé de se regarder pendant ce récit, se poussèrent à l'endroit des pies. Luisante, qui n'avait pas ôté les yeux de dessus le beau Phénix depuis qu'il avait commencé son récit, parut douter s'il parlait sérieusement. Serène sourit d'une aventure qui ne lui était pas inconnue ; mais le calife se tenait les côtés de rire. « Oh ! pour celui-là, disait-il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur : pour des pies à qui on porte la queue et qui font la révérence, passe ; mais des pies qui jouent aux cartes, on n'en a guère vu. »

Phénix, après avoir protesté de la vérité de son récit : « Je fus longtemps, poursuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des pies qui aient joué ; pour moi, je les aurais regardées jusqu'à ce moment sans y rien comprendre. Enfin, je vis tout à coup une petite pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot dont je ne me souviens plus, sauta sur la table. Je ne sais comment j'ai pu oublier ce mot, car les autres pies s'égosillèrent à force de le répéter ; la sérieuse corneille le prononça gravement, et jusqu'aux petits sansonnets qui



mouchaient les bougies, tout se mêlait de le répéter en concert. J'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sachant pas trop bien si je rêvais, ou si tout ce que je venais de voir était réel.

Au sortir de ce royaume j'entendis parler de Cachemire. J'appris que

dans le plus beau séjour de l'univers était la plus belle princesse du monde.

Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence. On eut beau m'étaler tous les dangers où l'on s'exposait auprès de ses yeux : quel danger, disais-je, que celui d'en être épris et de mourir en les adorant, si on ne peut trouver grâce devant eux? car je traitais de fable le poison mortel de ces regards éblouissants, dont on me faisait une description si merveilleuse, et dont on contait tant d'événement tragiques. Ce n'est point à Phénix, disais-je (flatté d'une vanité ridicule), ce n'est point à Phénix que l'éclat excessif de la beauté doit être fatal. Allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent, et si ses charmes ont un poison si redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luisante, l'aveu d'une vanité si ridicule que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'intérêt secret qui m'entraînait vers vous me fit négliger les précautions que demandaient tous les périls dont on me menaça, si je faisais choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la sorcière Dentue avait établi la scène de ses enchantements; et, comme c'était la plus courte, je m'y embarquai témérairement, et m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnait à mesure que j'avançais dans ce chemin. Je traversai des campagnes désertes, des rochers affreux; et après mille incommodités je m'enfournai dans un



bois où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des griffons qui voltigeaient au-dessus de ma tête, tandis que des lions et des léopards m'environnaient de tous côtés. Je mis l'épée à la main, je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis ; mais, après un long combat où mes forces s'épuisèrent, et où je m'aperçus qu'on aimait mieux me prendre prisonnier que me tuer, je me sentis enlever sans savoir comment, et on me descendit au milieu d'un assez beau jardin, où la sorcière cueillait quelques herbes.

De ces herbes elle avait dessein de composer quelque horrible sortilége; car il y fallait mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'est ce que j'ai su depuis pendant ma métamorphose, et c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible; mais la mienne trouva grâce dans le cœur le plus impitoyable qui fût jamais : je m'en aperçus et je sus bientôt à quel prix je pouvais me racheter. Elle me dit que, si je voulais l'épouser, elle me rendrait maître d'un trésor inestimable, outre ceux de sa personne, sinon que je ne serais pas en vie quand les premiers rayons du soleil éclaireraient la terre; et, pour me donner le temps de rêver à ce choix, elle me quitta sans attendre de réponse.

Je n'avais pas trop envie de mourir : cependant ce parti me parut plus honnête et moins difficile à prendre que l'autre.

Si je refuse sa détestable main, disais-je, je vais faire ici une illustre fin ! et si je l'accepte, ce sera un glorieux établissement que je me serai fait, après être venu de si loin le chercher. Je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Luisante, elle dont aucun mortel n'a pu soutenir les regards; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle, pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une sorcière effroyable, ou de mourir obscurément dans une retraite affreuse, où personne ne pourra seulement s'imaginer que je sois venu !

Ces réflexions étaient désagréables de quelque manière qu'on les pût tourner; cependant l'endroit où je les faisais me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, et surtout des figues qui me parurent délicieuses. C'était le fruit qui était alors le plus à mon goût; j'en choisis une parmi les plus belles; je ne l'eus pas plutôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude; et dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil je me trouvai changé en oiseau; la sorcière, dont les cris m'avaient éveillé, était auprès de moi, qui se désespérait d'une métamorphose qui ne convenait pas à ses desseins.

Elle soupçonna Fleur-d'Épine d'y avoir contribué, sans s'imaginer pourtant de quelle manière, et elle jura qu'elle l'en punirait. J'entendais toutes ses plaintes et toutes ses menaces; mais la vérité est que cette aventure me paraissait si surprenante, que je me flattais que c'était un songe; et j'attendais avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ces horreurs. Je l'attendis en vain.

La sorcière me prit sur le poing, me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau, et me dit qu'il fallait avoir patience; que dans huit ou dix jours elle aurait achevé certaine composition qui me rendrait ma première forme; mais que je me gardasse bien de manger du sel, si par hasard j'en voyais. Elle me laissa dans ce beau jardin après ce discours, et après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étaient inconnues.

Jugez du désordre et de la consternation où cette aventure m'avait mis; je voulus déplorer mon malheur; mais, au lieu de m'écrier : Infortuné Phénix! je me mis à dire : Perroquet mignon; et, pour toutes les plaintes et les exclamations que j'avais au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux perroquets, et que les perroquets les plus importuns disent tout de suite : j'en fus si confus, que je résolus de ne plus rien dire.

Comme il m'était permis de voltiger par tout le jardin, je voyais souvent du haut de quelque arbre la maison de la sorcière; mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes ailes refusèrent de me soutenir, et je jugeai qu'il était inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'était permis d'y voler.

Ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortait d'une méchante cabane couverte de paille : elle avait un petit sac sous son bras; elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poissons qu'elle avait dans un panier, et se mit à les saler. Je me souvins de la défense qu'on m'avait faite : je m'imaginai qu'on ne m'avait défendu le sel que de peur que sa vertu ne me rendît ma première forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme : ma beauté la charma, et, comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque temps après moi, je m'élevai soudainement en l'air, et, ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buisson détourné. Je regagnai promptement le jardin de la sorcière après cet exploit, n'osant

rester plus longtemps dehors pour l'épreuve que je méditais : mais le lendemain le soleil n'était pas encore levé que j'étais en campagne.



Ce fut ce jour que je vis mon cher frère, ma surprise, à cette rencontre, fut égale à ma joie. Je mourais d'envie qu'il me prît, mais au lieu de cela il s'amusa à me considérer. Je me hâtai d'essayer l'effet du sel que j'avais caché, mais il eut peur qu'il ne me fît mal. Je voulus l'avertir du danger où il était si près de la sorcière, et je fis un éclat de rire au lieu de parler. Ce fut alors que, dans l'admiration de ma figure et de mon plumage, il prononça par hasard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire : « Oui, mon cher frère, je suis Phénix; » mais au lieu de cela je ne pus prononcer que Tarare, et je me sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étais pour la destinée de Pinson, j'entendis du jardin les hurlements effroyables de la sorcière. C'était vous, pour qui je craignais tant, mon cher frère, qui causiez son désespoir. Vous veniez d'enlever ses trésors et de désarmer sa fureur; car la force de ses enchantements consistait dans sa jument et le chapeau dont vous étiez en possession. Ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers sa demeure; je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenait de vous poursuivre. Je fus témoin de sa rage et de ses regrets, dans un vieux chêne auprès de l'écurie, où je m'étais caché. « Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaisir d'être à moitié vengée de la trahison de l'infâme Fleur-d'Épine; le voleur qui l'a séduite pour me trahir, après l'avoir abusée, la laisse, au lieu de Sonnante, presque étouffée sous ce même foin où elle s'est abandonnée. Achevons-en la vengeance. »

A ces mots, elle entra dans l'écurie, où elle avait été trompée par la coiffure de Fleur-d'Épine que le misérable Dentillon portait, sans pouvoir avertir sa mère que c'était lui. Dentue, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin, et ferma la porte de l'écurie en sortant, tant elle avait peur que la misérable victime n'échappât!

Elle courut ensuite chez elle pour revoir les seules consolations qui lui restaient dans son malheur. Mais elle n'avait garde de les y trouver; car j'étais dans le chêne où je me tenais clos et couvert, tandis que j'entendais les hurlements de son fils unique, à qui les flammes avaient rendu l'usage de la voix en brûlant le foin dont on lui avait rempli la bouche.

Cependant la sorcière, qui n'avait rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie qu'elle trouva tout en feu; elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, et vit, au travers des flammes et de la fumée, ses chères espérances qui finissaient leurs jours par le même genre de mort que le ciel avait réservé pour la mère.

Le vilain crapaud fut grillé qu'il n'y manquait rien.

Le cri qu'elle en poussa fut si terrible, que j'en frémis d'horreur, et le chêne où j'étais en fut ébranlé : il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortait de la bouche sauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Une autre n'aurait pas regretté cette perte; mais pour elle sa furie en augmenta. « C'en est fait, s'écria-t-elle, tous mes charmes m'abandonnent : recourons à l'artifice. » Ce fut en achevant ces mots qu'elle courut à sa demeure, et que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence. Je volai tant que je pus : à l'entrée de la nuit, je rencontrai le buisson où j'avais caché mon sac de sel; je commençai d'espérer que la sorcière ne me trouverait pas. Grâce au ciel, disais-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort et cette ragoûtante épouse; mais aussi me voilà perroquet pour le reste de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devait finir mes misères : je pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvai point de fruits : d'ailleurs, comme je n'étais point accoutumé à voler, je ne faisais que de très-petites traites. Tous ceux qui me voyaient couraient apès moi pour me prendre; je n'avais de retraite que le haut des arbres, où je n'étais pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons, qui m'attaquaient à coups de pierre, ou qui grimpaient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce séjour enchanté. L'infernale Dentue m'avait suivi sans que je m'en fusse aperçu : je n'avais garde de la reconnaître sous la figure qu'elle avait prise.

Elle arriva bientôt après moi sur les confins de Cachemire ; elle me côtoyait partout sans faire semblant de rien. J'étais assez accoutumé à me voir admirer de tous ceux qui me voyaient, ainsi je ne fus point surpris de son attention; je savais me mettre hors d'atteinte quand on m'approchait de trop près.

Comme j'étais assez embarrassé de ce que je deviendrais, quoique je fusse dans un pays où cent millions de perroquets eussent pu vivre en rois, j'étais de temps en temps fort rêveur. Elle s'en aperçut, et, me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étais : « Quel dommage, dit-elle, qu'un si beau perroquet soit égaré ! Sans doute, il est à quelque roi ou à quelque beauté qui se désespère, à l'heure qu'il est, de l'avoir perdu. Que sais-je s'il n'est pas à la plus belle des belles ? Mais, s'il avait été à Luisante, jamais il n'aurait préféré sa liberté au plaisir de la voir. S'il n'était pas trop sauvage, continua-t-elle, voyant que je descendais de branche en branche pour l'écouter, s'il n'était pas trop sauvage, il se laisserait prendre, et je ferais à la belle Luisante le plus beau présent que puisse fournir le royaume de son père, en lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il serait heureux, continua la flatteuse sorcière, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'univers ! et parmi les mortels, qui ne changerait de condition avec un perroquet qui serait chaque jour à portée de voir des trésors que des belles ne cachent point à des oiseaux ? »

Qu'elle savait bien à qui elle parlait, l'insinuante Dentue ! J'en étais si transporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing en achevant de parler ; j'y sautai le plus légèrement que je pus.

Il ne s'en fallut rien que cet empressement ne me fût aussi funeste qu'il était grand. Je vis ses regards changer dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance ; ses yeux parurent étinceler, elle me serra les pattes d'une main, et me porta deux fois l'autre au cou pour me le tordre. Je ne comprenais rien à ce transport ; mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la baguette de Serène nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

Elle résista donc, heureusement pour moi, aux premiers mouvements que la vengeance ou la fureur lui avait inspirés. Il convenait à

ses desseins de m'épargner; cependant elle mit bon ordre à ce que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette cour.



Ce jour fut le commencement de mon bonheur ; mes yeux de perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luisante ; et, par un charme qui m'était inconnu, des gens qui n'auraient osé la voir à cinquante pas n'avaient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point ici parler des transports de joie que je sentais aux innocentes caresses qu'elle me faisait. Mille occasions, dont je tairai les circonstances, me tinrent ce que la sorcière m'avait promis. Ce fut sous ma figure de perroquet que je fus trop payé, auprès de Luisante, des horreurs que la tendresse de la sorcière m'avait inspirées. Enfin, j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde : trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvait être aussi agréable !

Le beau Phénix cessa de parler ; et, quoique Luisante eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours, ses beaux yeux ne laissèrent pas de l'assurer qu'il ne perdait rien à n'être plus perroquet.

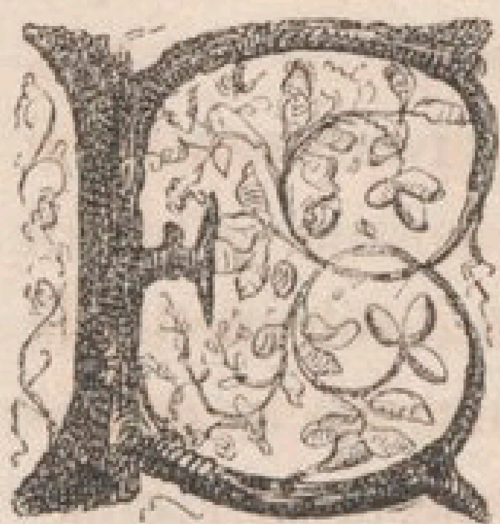
Le calife trouva les aventures de son gendre assez divertissantes; il lui sut bon gré de n'avoir point voulu de la princesse bossue qu'on lui avait offerte en Circassie. « Mais, seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main à la conscience; si par bonheur on ne vous eût changé en perroquet, n'eussiez-vous pas plutôt épousé la sorcière, sa mère, sa grand'-mère, et toutes les Dentues du monde, que de vous laisser égorger

comme un sot? Pour moi, je suis peut-être aussi délicat qu'un autre; mais, après tout, il n'est que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez fait; j'espère au moins que le royaume de Cachemire, que vous aurez quand je n'en voudrai plus, et la main de Luisante que vous avez dès à présent, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'infante de Circassie. A l'égard de votre frère Pinson, quoiqu'il ne soit pas si richement marié, il me paraît si content de sa femme et de sa belle-mère Serène, qu'il ne vous portera point d'envie ; car, avec son savoir-faire, ses petits États et ce que Serène lui pourra laisser un jour, il ne laissera pas d'être à son aise. »

La modeste Fleur-d'Épine, qui, sans ambition, eût pu souhaiter d'être héritière de l'univers, rougit de ce que le calife venait de dire : elle n'eut point de honte qu'une personne aussi merveilleuse que Serène lui eût donné le jour ; mais ce ne fut pas sans confusion pour elle qu'on venait de marquer tous les avantages dont Luisante faisait le bonheur de son époux, et que Tarare avait tous refusés pour elle.

L'équitable Serène vit son embarras et connut sa pensée. Ce fut alors que, demandant un peu d'audience à son tour : « Calife de Cachemire, dit-elle, vous qui sans doute avez quelques obligations à Tarare, sachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établissement de son frère. Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur-d'Épine mourante, de Fleur-d'Épine effroyable, et, pour tout dire, de la mémoire de Fleur-d'Épine à la possession de Luisante dans tout l'éclat de sa gloire. Jugez si dans l'état où vous la voyez maintenant il ne doit pas être content de sa fortune. Mais sachez que Serène n'est point sœur de l'infâme Dentue ni Fleur-d'Épine fille de Serène. Voici son histoire et la mienne :

HISTOIRE DE SERÈNE



Entre le Tigre et l'Euphrate se trouve une vaste étendue de plaines dont rien n'égale l'heureuse fertilité, si ce n'est le royaume de Cachemire. Mon père en était souverain ; c'était de tous les mortels celui qui avait le plus pénétré dans les secrets les moins pénétrables de la nature ; mais, comme il se livrait tout entier à la spéculation, il négligea le gouvernement

de ses États pour s'informer comment les étoiles se gouvernent là-haut.

Son pays, arrosé par les deux plus grands fleuves de l'univers, était si riche que ses sujets le devinrent trop. Les plus puissants sentirent leur force et connurent sa faiblesse. Chacun s'établit comme il voulut; tandis que leur prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarrassé d'un pays sans montagnes : il lui en fallait pour se perfectionner dans des connaissances qui lui coûtaient tant. Il quitta donc ses États pour en chercher, et tandis que, de montagne en montagne, il s'entretenait avec les mouvements des cieux, on se mit tranquillement en possession de ce qu'il abandonnait sur la terre.

Cette nouvelle ne l'émut point : l'amour seul en fut capable ; et ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance que de triompher d'un génie qui s'abîmait dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sais par quelle hasard il quitta le sommet de ses montagnes pour descendre en Circassie ; mais ce fut là qu'un penchant plus vif que celui qui l'avait entraîné jusqu'alors lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux, et la plus belle des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un prince dépouillé de ses États.

Je ne sais si elle ne s'en repentit point ; car, au lieu de songer à son établissement, il se hâta de regrimper sur ses montagnes. Quelque choquée que fût son épouse d'un empressement qui ne devait pas se mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre, et ce fut sur cette montagne, que Tarare et Fleur-d'Épine ont passée pour venir ici, que mon père fixa ses spéculations errantes.

Il choisit pour sa retraite cette partie de la montagne que des rochers et des précipices rendent affreuse. Ce fut là qu'il se mit à fouiller dans les entrailles de la terre, après avoir puisé dans les régions célestes tout ce que l'esprit humain est capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection presque inaccessible de ce travail merveilleux où les races suivantes virent tant d'esprits solides devenir visionnaires et tant de solides trésors dissipés pour courir après un bien imaginaire.

L'accomplissement de cet ouvrage ne lui laissa rien à souhaiter : il convertissait à son gré tous les métaux en or, et les puissances invisibles répandues dans les airs obéissaient à ses commandements. Il se fit, par leur ministère, un palais dans le milieu de cette montagne, où

les choses même du plus vil usage éclataient par l'or, ou brillaient par les pierreries.



Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde. L'année d'après, ma mère y mit au jour une seconde fille. J'eus l'inclination de mon père pour les sciences, ma sœur eut celle de ma mère avec sa beauté. Mais, toute merveilleuse que fût la retraite où nous étions, ma mère, aussi bien que ma sœur, s'ennuyèrent de la solitude: l'une voulait revoir un pays qui lui avait donné le jour; l'autre souhaitait de faire un tour dans ces plaines délicieuses situées entre le Tigre et l'Euphrate, que son père avait abandonnées pour le désert où elle séchait d'ennui.

Il s'en aperçut, et, malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma mère partit pour la Circassie, où ma sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous disant adieu.

L'argent ne coûtait rien à un homme qui possédait le secret dont

il était maître, et l'équipage magnifique avec lequel elles arrivèrent dans le pays de ma mère était digne de la première fortune de son époux.

Le roi de Circassie n'eut pas plutôt vu ma sœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuse sur toutes les Circassiennes. Les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étrangère venait leur enlever un cœur qu'elles s'étaient vainement disputé : les unes en séchèrent d'envie, les autres en crevèrent de dépit; mais ma pauvre mère en mourut de joie.

Mon père apprit ces deux nouvelles à la fois et les reçut en vrai philosophe. Pour moi, j'avoue que la joie de l'une m'aida beaucoup à me consoler de la douleur de l'autre. Je ne songeai plus qu'à me perfectionner dans les sciences, où je faisais assez de progrès, et dont je sentais augmenter le goût à mesure que je me sentais acquérir de nouvelles lumières.

Enfin mon père, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon esprit était capable, voulut bien se laisser mourir, pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avait pu découvrir dans celui-ci : il se laissa, dis-je, mourir; car, avec les secrets qu'il avait, il n'aurait tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ses trésors et d'une partie de ses connaissances; mais, de tous ses dons, cette baguette que vous voyez est infiniment le plus précieux. Elle est composée de l'assemblage de toutes les vertus secrètes des minéraux et des talismans : par elle je commande aux éléments, je découvre la vérité de tout, une partie de l'avenir m'est présente, et je rappelle tout le passé. Mon père m'avait défendu de monter jusqu'au haut de la montagne que nous habitions: cette curiosité, que je n'avais jamais eue avant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendu; et dès qu'il eut les yeux fermés, je la satisfis.

Ce fut de là que, contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses dont mon père avait enrichi les cavernes de cette montagne; et, de peur que l'affluence de ceux qui viendraient me consulter n'interrompît les heures de repos ou d'étude dont je voulais être la maîtresse, je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulais pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquillité d'esprit a de plus aimable pour les mortels; et, loin d'envier l'établissement de ma sœur sur le trône

de Circassie, rien ne troubla la paix dont mon cœur jouissait, que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avait eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée et la sienne. J'appris qu'elle n'aurait plus d'enfants, et que le roi son époux la laisserait bientôt veuve et régente de ses États. Je trouvai dans l'horoscope de l'aînée de ses filles qu'elle était menacée de



quelque désastre; mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en savoir les particularités; je connus seulement qu'une puissance ennemie, presque égale à la mienne, la devait persécuter. J'eus recours à ma baguette, et en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça d'elle-même l'horrible figure de Dentue, elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortiléges et ses inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avait encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté, que son art n'était employé qu'à faire tomber les hommes dans ses piéges, et que la mort était la seule ressource de ceux qui dédaignaient de s'en garantir par une complaisance encore plus funeste. Cependant je découvris avec douleur que, tant qu'elle serait maîtresse de la jument Sonnante et du chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantements ne pourraient rien contre les siens.

J'appris, par ma baguette, qu'elle avait un fils à peu près de l'âge de l'aînée des filles de ma sœur, et je ne doutai point que son dessein ne

fût d'enlever l'héritière de Circassie pour la donner à ce fils : c'est pourquoi je voulus la prendre sous ma protection. Ma sœur me l'envoya secrètement, mais cette précaution pensa la perdre : la sorcière trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras dans le moment qu'elle venait de m'être remise. J'avais eu beau la faire passer pour ma fille, la cruelle Dentue ne s'y laissa pas tromper, et toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur-d'Épine contre l'inhumaine sorcière. Oui, calife de Cachemire, cette même Fleur-d'Épine que vous voyez, et que vous aviez si hâte de brûler, est héritière du royaume de Circassie. Elle me fut donc enlevée sans que je susse de quelle manière; mais ni mon art ni toutes les puissances du monde ne l'auraient pu délivrer de celle de la sorcière, si Tarare ne l'avait entrepris. Cette gloire était réservée par les destins à l'amant le plus ingénieux aussi bien qu'au plus fidèle. Je connus qu'il fallait ces deux qualités à celui qui enlèverait la jument et le chapeau de la sorcière; mais je ne savais où trouver un homme de ce caractère.

Dans ce temps-là Luisante vint au monde, et mes livres, que je consultai sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devait être un jour que cette beauté, je fis répandre une contagion secrète sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on aurait recours à moi pour y remédier, et fort résolue de ne le faire qu'à condition qu'on me livrerait Fleur-d'Épine avec les trésors de la sorcière.

La curiosité de Tarare l'avait heureusement conduit chez moi avant que de se rendre à la cour; et ce que je découvris de son esprit et de ses sentiments me fit espérer que, s'il osait tenter l'aventure, il ne serait pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion lorsque je le vis revenir à quelque temps de là pour me consulter : je ne le vis point embarrassé des choses que je proposai pour prix du secours qu'on me demandait, quoique j'en eusse étalé tout le danger. Et lui ayant demandé s'il connaissait quelqu'un d'assez téméraire à votre cour pour rendre service à la belle Luisante à ce prix : « Il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre; et l'espérance seule d'en être avoué de vous suffit pour tout oser, sans autre motif que celui de la gloire. »

Je ne vous dirai point la joie que me donna cette réponse d'un homme que je commençais à beaucoup estimer : je ne doutai point que ce ne fût lui que les destinées avaient marqué pour le libérateur de Fleur-d'Épine.

Je lui fis espérer que je ne lui serais pas contraire s'il entreprenait ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avais fait : il n'en fut point ébranlé. Je lui tins parole, et, quoiqu'il ne me fût pas permis de l'assister toujours, mon génie a souvent inspiré le sien dans l'exécution. Mais, après tout, c'est à son esprit, à sa fermeté, mais plus que tout à sa constance, que la gloire en est due.

Tandis qu'il était en chemin pour aller chez la sorcière, j'employai ma baguette pour satisfaire la curiosité que j'avais sur Fleur-d'Épine; elle m'en traça la figure et les souffrances dans les tristes occupations de sa vie. Je trouvai sa figure digne de récompenser ce qu'on entreprenait pour elle. Je ne crus pas qu'il fût nécessaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, si son esprit et ses sentiments répondaient aux charmes de sa personne; mais j'avoue que j'inspirai pour lui à Fleur-d'Épine des mouvements favorables, qu'une première vue n'aurait pas attirés, mais qu'il n'aurait que trop mérités, sans mon secours, avec un peu de temps.

Ma joie fut extrême quand je les sus arrivés dans ce royaume, et, quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inaccessible lorsqu'il y voulut mener Fleur-d'Épine, je le fis pour éprouver sa constance pour elle jusqu'au bout, et pour connaître s'il en était digne. Vous avez vu triompher cette constance par des épreuves qui méritent qu'il monte sur le trône d'une princesse qui règne si parfaitement dans son cœur.

J'avais dès longtemps prévu la révolution qui devait arriver en Circassie; mais, en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir : tout ce que je pus faire fut de sauver la reine ma sœur, et les deux filles qui lui restaient, dans l'extrémité qui les exposait à la fureur du tyran; et pour les dérober à sa poursuite, je leur choisis une retraite presque inconnue vers les confins du royaume.

Ce fut là que, craignant toujours la recherche qu'on en pouvait faire, je fis un enchantement par lequel la reine paraissait changée en corneille, dès que le hasard y conduisait quelque étranger; et ses filles, avec leurs compagnes, paraissaient changées en pies, sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme.

Voilà, princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise, lorsque le hasard vous a conduits, l'un après l'autre, où elles étaient.

Tandis que Tarare me cherchait inutilement avec Fleur-d'Épine, je savais sous quel déguisement Dentue était arrivée ici : je savais ses des-

seins, mais je savais que sa puissance était si bornée depuis qu'elle n'avait plus la jument et le chapeau, qu'il me serait facile de prévenir tous ses attentats contre la vie de ma nièce.

Je livrai donc Fleur-d'Épine pour un temps aux cruautés qui l'attendaient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente sénéchale et de l'inhumaine Dentue. Fleur-d'Épine ne devait être qu'au plus fidèle des amants. Quelle plus grande épreuve de sa constance que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la sorcière l'avaient réduite, dans le temps que la main de Luisante avec le trône de Cachemire lui seraient offerts !

Je ne le retins pas longtemps lorsqu'il revint avec le chapeau lumineux et la jument. Je tins pourtant parole dans le remède que j'avais promis pour les beaux yeux qui causaient tant de ravages; mais, quoique Tarare retournât auprès de sa chère Fleur-d'Épine, je savais bien que, dans l'état où il la trouverait, elle aurait besoin d'un secours plus puissant que le sien.

J'employai tous les génies que mon art soumet à mes volontés, pour veiller à la sûreté de sa vie jusqu'à mon arrivée, résolue de le suivre de bien près. Je différai mon départ jusqu'à la dernière extrémité, et je pensai m'en repentir; car, dans le moment que je venais de monter sur Sonnante, le plus agréable et le plus désiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

Trois courriers de Circassie arrivèrent à une heure l'un de l'autre, qui m'apportèrent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma sœur. Le premier m'apprit que l'usurpateur avait péri par un soulèvement aussi soudain que la révolution qui l'avait placé sur le trône; l'autre confirma cette nouvelle, et ajouta que la populace émue n'avait pas même épargné sa pauvre bossue de fille.

Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations, de l'allégresse et des transports avec lesquels la reine et ses filles étaient attendues dans la capitale de Circassie; et ce dernier courrier m'était dépêché par elle-même, au-devant de laquelle le conseil et les grands du royaume étaient allés.

Ainsi, seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'avez cru : car, quelque empressement que Fleur-d'Épine ait de voir régner un homme que l'amour parfait et l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ses États paisibles à son arrivée, sa mère et ses sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une fille et une souve-

raine qu'elles avaient cru perdue; et tout le peuple, à son ordinaire, avide de changement, n'aura pas de peine à combler de souhaits et de bénédictions une reine faite comme Fleur-d'Épine.

Le récit de Serène ne fut pas plutôt fini que, le calife s'étant embarrassé dans quelques compliments à Serène, et quelques excuses à Fleur-d'Épine, on vint l'en dégager, en lui disant qu'on avait servi.

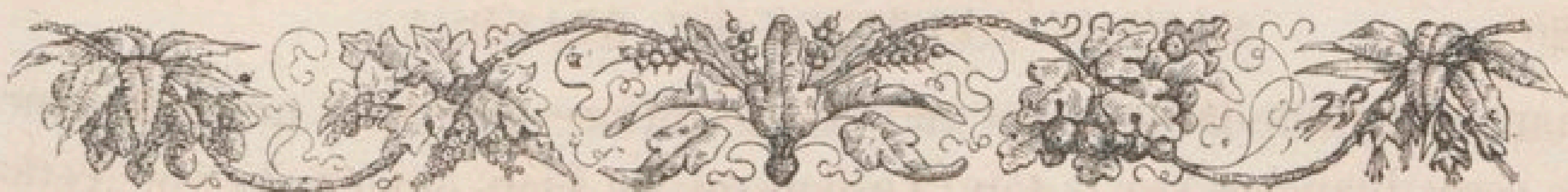
Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais, mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux princes qui ne se repaissaient que de tendres regards.

Enfin, l'heure tant souhaitée arriva : le dieu de l'hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luisante, où le calife leur donna le bonsoir; et dans celui qu'on avait préparé pour Fleur-d'Épine, il ne tint qu'au plus fidèle de tous les amants d'être le plus heureux de tous les hommes.



MADAME

LEPRINCE DE BEAUMONT



LE PRINCE CHÉRI



Il y avait une fois un roi qui était si honnête homme, que ses sujets l'appelaient le *roi Bon*. Un jour qu'il était à la chasse, un petit lapin blanc, que les chiens allaient tuer, se jeta dans ses bras. Le roi caressa ce petit lapin, et dit : « Puisqu'il s'est mis sous ma protection, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal. » Il porta ce petit lapin dans son palais, et lui fit donner une jolie petite maison, et de bonnes herbes à manger.



La nuit, quand il fut seul dans sa chambre, il vit paraître une belle dame; elle n'avait point d'habits d'or et d'argent, mais sa robe était

blanche comme la neige, et au lieu de coiffure elle avait une couronne de roses blanches sur la tête. Le bon roi fut bien étonné de voir cette dame; car sa porte était fermée, et il ne savait pas comment elle était entrée. Elle lui dit : « Je suis la fée Candide. Je passais dans le bois pendant que vous chassiez, et j'ai voulu savoir si vous étiez bon comme tout le monde le dit. Pour cela, j'ai pris la figure d'un petit lapin et je me suis sauvée dans vos bras; car je sais que ceux qui ont de la pitié pour les bêtes en ont encore plus pour les hommes, et si vous m'aviez refusé votre secours, j'aurais cru que vous étiez méchant. Je viens vous remercier du bien que vous m'avez fait, et vous assurer que je serai toujours de vos amies. Vous n'avez qu'à me demander tout ce que vous voudrez, je vous promets de vous l'accorder.

— Madame, dit le bon roi, puisque vous êtes une fée, vous devez savoir tout ce que je souhaite. Je n'ai qu'un fils que j'aime beaucoup, et pour cela on l'a nommé le prince Chéri ; si vous avez quelque bonté pour moi, devenez l'amie de mon fils. — De bon cœur, lui dit la fée ; je puis rendre votre fils le plus beau prince du monde, ou le plus riche, ou le plus puissant ; choisissez ce que vous voudrez pour lui. — Je ne désire rien de tout cela pour mon fils, répondit le bon roi, mais je vous serai bien obligé si vous voulez le rendre le meilleur de tous les princes. Que lui servirait-il d'être beau, riche, d'avoir tous les royaumes du monde, s'il était méchant? Vous savez bien qu'il serait malheureux, et qu'il n'y a que la vertu qui puisse le rendre content. — Vous avez bien raison, lui dit Candide; mais il n'est pas en mon pouvoir de rendre le prince Chéri honnête homme malgré lui. Il faut qu'il travaille lui-même à devenir vertueux. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de lui donner de bons conseils, de le reprendre de ses fautes, et de le punir s'il ne veut pas se corriger et se punir lui-même. »

Le bon roi fut fort content de cette promesse, et il mourut peu de temps après. Le prince Chéri pleura beaucoup son père; car il l'aimait de tout son cœur, et il aurait donné tous ses royaumes, son or et son argent pour le sauver, si ces choses étaient capables de changer l'ordre du destin.

Deux jours après la mort du bon roi, Chéri étant couché, Candide lui apparut. « J'ai promis à votre père, lui dit-elle, d'être de vos amies, et pour tenir ma parole, je viens vous faire un présent. » En même temps, elle mit au doigt de Chéri une petite bague d'or et lui dit : « Gardez bien cette bague, elle est plus précieuse que les diamants. Toutes les

fois que vous ferez une mauvaise action, elle vous piquera le doigt; mais si, malgré sa piqûre, vous continuez cette mauvaise action, vous



perdrez mon amitié et je deviendrai votre ennemie. » En finissant ces paroles, Candide disparut et laissa Chéri fort étonné. Il fut quelque temps si sage que la bague ne le piquait point du tout; et cela le rendait si content, qu'on ajouta au nom de *Chéri* qu'il portait celui d'*Heureux*.

Quelque temps après, il fut à la chasse, et il ne prit rien, ce qui le mit de mauvaise humeur. Il lui sembla alors que sa bague lui pressait un peu le doigt; mais, comme elle ne le piquait pas, il n'y fit pas beaucoup d'attention. En rentrant dans sa chambre, sa petite chienne Bibi vint à lui en sautant pour le caresser; il lui dit : « Retire-toi, je ne suis plus d'humeur de recevoir tes caresses. » La pauvre petite chienne, qui ne l'entendait pas, le tirait par son habit, pour l'obliger au moins à la regarder : cela impatienta Chéri qui lui donna un grand coup de pied. Dans le moment la bague le piqua comme si c'eût été une épingle; il fut bien étonné et s'assit tout honteux dans un coin de sa chambre. Il disait en lui-même : « Je crois que la fée se moque de moi; quel grand mal ai-je fait, pour donner un coup de pied à un animal qui m'importune? A quoi me sert d'être maître d'un grand empire, puisque je n'ai pas la liberté de battre mon chien?

— Je ne me moque pas de vous, dit une voix qui répondait à la pensée de Chéri. Vous avez fait trois fautes au lieu d'une : vous avez été de mauvaise humeur, parce que vous n'aimez pas à être contredit, et que

vous croyez que les bêtes et les hommes sont faits pour vous obéir; vous vous êtes mis en colère, ce qui est fort mal ; et puis, vous avez été cruel à un pauvre animal qui ne méritait pas d'être maltraité. Je sais que vous êtes beaucoup au-dessus d'un chien; mais si c'était une chose raisonnable et permise que les grands pussent maltraiter tout ce qui est au-dessous d'eux, je pourrais, en ce moment, vous battre, vous tuer, puisqu'une fée est plus qu'un homme. L'avantage d'être maître d'un grand empire ne consiste pas à pouvoir faire le mal qu'on veut, mais tout le bien qu'on peut. »

Chéri avoua sa faute et promit de se corriger; mais il ne tint pas sa parole.

Il avait été élevé par une sotte nourrice qui l'avait gâté quand il était petit : s'il voulait avoir une chose, il n'avait qu'à pleurer, se dépiter, frapper du pied, cette femme lui donnait tout ce qu'il demandait, et cela l'avait rendu opiniâtre. Elle lui disait aussi, depuis le matin jusqu'au soir, qu'il serait roi un jour, et que les rois étaient fort heureux, parce que tous les hommes devaient leur obéir, les respecter, et qu'on ne pouvait pas les empêcher de faire ce qu'ils voulaient.

Tant que Chéri avait été grand garçon et raisonnable, il avait bien connu qu'il n'y avait rien de si vilain que d'être fier, orgueilleux, opiniâtre. Il avait fait quelques efforts pour se corriger; mais il avait pris la mauvaise habitude de tous ces défauts; et une mauvaise habitude est bien difficile à détruire. Ce n'est pas qu'il eût naturellement le cœur méchant. Il pleurait de dépit quand il avait fait une faute, et il disait : « Je suis bien malheureux d'avoir à combattre tous les jours contre ma colère et mon orgueil ; si on m'avait corrigé quand j'étais jeune, je n'aurais pas tant de peine aujourd'hui. » Sa bague le piquait bien souvent ; quelquefois il s'arrêtait tout court, d'autres fois il continuait, et ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elle ne le piquait qu'un peu pour une légère faute; mais quand il était méchant, le sang sortait de son doigt. A la fin, cela l'impatienta, et voulant être mauvais tout à son aise, il jeta sa bague.

Il se crut le plus heureux de tous les hommes quand il se vit débarrassé de ses piqûres ; il s'abandonna à toutes les sottises qui lui venaient dans l'esprit, en sorte qu'il devint très-méchant, et que personne ne pouvait plus le souffrir.

Un jour que Chéri était à la promenade, il vit une fille qui était si belle, qu'il résolut de l'épouser. Elle se nommait Zélie et elle était aussi sage

que belle. Chéri crut que Zélie se croirait fort heureuse de devenir une grande reine ; mais cette fille lui dit avec beaucoup de liberté : « Sire, je ne suis qu'une bergère, je n'ai point de fortune ; mais, malgré cela, je ne vous épouserai jamais. — Est-ce que je vous déplais ? lui demanda Chéri un peu ému. — Non, mon prince, lui répondit Zélie. Je vous trouve tel que vous êtes, c'est-à-dire fort beau ; mais que me serviraient votre beauté, vos richesses, les beaux habits, les carrosses magnifiques que vous me donneriez, si les mauvaises actions que je vous verrais faire chaque jour me forçaient à vous mépriser et à vous haïr ? »

Chéri se mit fort en colère contre Zélie, et commanda à ses officiers de la conduire de force dans son palais. Il fut occupé toute la journée



du mépris que cette fille lui avait montré ; mais, comme il l'aimait, il ne pouvait se résoudre à la maltraiter.

Parmi les favoris de Chéri, il y avait son frère de lait, auquel il avait donné toute sa confiance : cet homme, qui avait les inclinations aussi basses que sa naissance, flattait les passions de son maître et lui donnait de fort mauvais conseils. Comme il vit Chéri fort triste, il lui demanda le sujet de son chagrin : le prince lui ayant répondu qu'il ne pouvait souffrir le mépris de Zélie, et qu'il était résolu de se corriger de ses défauts, puisqu'il fallait être vertueux pour lui plaire, ce méchant homme lui dit : « Vous êtes bien bon de vouloir vous gêner pour une petite fille ! si j'étais à votre place, ajouta-t-il, je la forcerais bien à m'obéir.

Souvenez-vous que vous êtes roi et qu'il serait honteux de vous soumettre aux volontés d'une bergère qui serait trop heureuse d'être reçue parmi vos esclaves. Faites-la jeûner au pain et à l'eau ; mettez-la dans une prison ; et si elle continue à ne vouloir pas vous épouser, faites-la mourir dans les tourments, pour apprendre aux autres à céder à vos volontés. Vous serez déshonoré si l'on sait qu'une simple fille vous résiste, et tous vos sujets oublieront qu'ils ne sont au monde que pour vous servir. — Mais, dit Chéri, ne serai-je pas déshonoré si je fais mourir une innocente? car enfin Zélie n'est coupable d'aucun crime. — On n'est point innocent quand on refuse d'exécuter vos volontés, reprit le confident ; mais je suppose que vous commettiez une injustice, il vaut bien mieux qu'on vous en accuse que d'apprendre qu'il est quelquefois permis de vous manquer de respect et de vous contredire. »

Le courtisan prenait Chéri par son faible ; et la crainte de voir diminuer son autorité fit tant d'impression sur le roi, qu'il étouffa le bon mouvement qui lui avait donné envie de se corriger. Il résolut d'aller le soir même dans la chambre de la bergère, et de la maltraiter si elle continuait de refuser de l'épouser. Le frère de lait de Chéri, qui craignait encore quelque bon mouvement, rassembla trois jeunes seigneurs aussi méchants que lui pour faire la débauche avec le roi : ils soupèrent ensemble, et ils eurent soin d'achever de troubler la raison de ce pauvre prince en le faisant boire beaucoup. Pendant le souper, ils excitèrent sa colère contre Zélie, et lui firent tant de honte de la faiblesse qu'il avait eue pour elle, qu'il se leva comme un furieux, en jurant qu'il allait la faire obéir, ou qu'il la ferait vendre le lendemain comme une esclave.

Chéri, étant entré dans la chambre où était cette fille, fut bien surpris de ne la pas trouver, car il avait la clef dans sa poche. Il était dans une colère épouvantable, et jurait de se venger sur tous ceux qu'il soupçonnerait d'avoir aidé Zélie à s'échapper. Ses confidents, l'entendant parler ainsi, résolurent de profiter de sa colère pour perdre un seigneur qui avait été gouverneur de Chéri. Cet honnête homme avait pris quelquefois la liberté d'avertir le roi de ses défauts, car il l'aimait comme si c'eût été son fils. D'abord Chéri le remercia, ensuite il s'impatienta d'être contredit, et puis il pensa que c'était par esprit de contradiction que son gouverneur lui trouvait des défauts pendant que tout le monde lui donnait des louanges. Il lui commanda donc de se retirer de la cour ; mais, malgré cet ordre, il disait de temps en temps que c'était un hon-

nête homme ; qu'il ne l'aimait plus, mais qu'il l'estimait malgré lui-même.

Les confidents craignaient toujours qu'il ne prît fantaisie au roi de rappeler son gouverneur, et ils crurent avoir trouvé une occasion favorable pour l'éloigner. Ils firent entendre au roi que Suliman (c'était le nom de ce digne homme) s'était vanté de rendre la liberté à Zélie ; trois hommes corrompus par des présents dirent qu'ils avaient ouï tenir ce discours à Suliman, et le prince, transporté de colère, commanda à son frère de lait d'envoyer des soldats pour lui amener son gouverneur enchaîné comme un criminel.

Après avoir donné ces ordres, Chéri se retira dans sa chambre ; mais à peine y fut-il entré que la terre trembla, il entendit un grand coup de tonnerre, et Candide parut à ses yeux. « J'avais promis à votre père, lui dit-elle d'un ton sévère, de vous donner des conseils et de vous punir si vous refusiez de les suivre ; vous les avez méprisés, ces conseils ; vous n'avez conservé que la figure d'homme, et vos crimes vous ont changé en un monstre, l'horreur du ciel et de la terre. Il est temps que j'achève de satisfaire à ma promesse en vous punissant. Je vous condamne à devenir semblable aux bêtes dont vous avez pris les inclinations. Vous vous êtes rendu semblable au lion, par la colère ; au loup, par la gourmandise ; au serpent, en déchirant celui qui avait été votre second père ; au taûreau, par votre brutalité. Portez dans votre nouvelle figure le caractère de tous ces animaux. » A peine la fée avait-elle achevé ces paroles, que Chéri se vit avec horreur tel qu'elle l'avait souhaité. Il avait la tête d'un lion, les cornes d'un taureau, les pieds d'un loup, et la queue d'une vipère. En même temps il se trouva dans une grande forêt, sur le bord d'une fontaine, où il vit son horrible figure, et il entendit une voix qui lui dit : « Regarde attentivement l'état où tu t'es réduit par tes crimes. Ton âme est devenue mille fois plus affreuse que ton corps. » Chéri reconnut la voix de Candide, et, dans sa fureur, il se retourna pour s'élancer sur elle et la dévorer, s'il lui eût été possible ; mais il ne vit personne, et la même voix lui dit : « Je me moque de ta faiblesse et de ta rage ; je vais confondre ton orgueil en te mettant sous la puissance de tes propres sujets. »

Chéri crut qu'en s'éloignant de cette fontaine il trouverait du remède à ses maux, puisqu'il n'aurait point devant ses yeux sa laideur et sa difformité.

Il s'avançait donc dans le bois ; mais à peine y eut-il fait quel-

ques pas, qu'il tomba dans un trou qu'on avait fait pour prendre les ours; en même temps des chasseurs qui étaient cachés sur des arbres



descendirent, et, l'ayant enchaîné, le conduisirent dans la ville capitale de son royaume. Pendant le chemin, au lieu de reconnaître qu'il s'était attiré ce châtiment par sa faute, il maudissait la fée, il mordait ses chaînes et s'abandonnait à la rage. Lorsqu'il approcha de la ville où on le conduisit, il vit de grandes réjouissances; et les chasseurs ayant demandé ce qui était arrivé de nouveau, on leur dit que le prince Chéri, qui ne se plaisait qu'à tourmenter son peuple, avait été écrasé dans sa chambre par un coup de tonnerre, car on le croyait ainsi. « Les dieux, ajoutait-on, n'ont pu supporter l'excès de ses méchancetés, ils en ont délivré la terre. Quatre seigneurs, complices de ses crimes, croyaient en profiter et partager son empire entre eux; mais le peuple, qui savait que c'était leurs mauvais conseils qui avaient gâté le roi, les a mis en pièces, et a été offrir la couronne à Suliman, que le méchant Chéri voulait faire mourir. Ce digne seigneur vient d'être couronné, et nous célébrons ce jour comme celui de la délivrance du royaume; car il est vertueux, et va ramener parmi nous la paix et l'abondance.

Chéri soupirait de rage en écoutant ce discours; mais ce fut bien pis lorsqu'il arriva dans la grande place qui était devant son palais : il vit Suliman sur un trône superbe, et tout le peuple qui lui souhaitait une longue vie, pour réparer tous les maux qu'avait faits son prédécesseur.

Suliman fit signe de la main pour demander le silence, et il dit au peuple : « J'ai accepté la couronne que vous m'avez offerte, mais c'est pour la conserver au prince Chéri ; il n'est point mort, comme vous le croyez, une fée me l'a révélé, et peut-être qu'un jour vous le reverrez vertueux comme il était dans ses premières années. Hélas ! continua-t-il en versant des larmes, les flatteurs l'avaient séduit ; je connaissais son cœur, il était fait pour la vertu ; et, sans les discours empoisonnés de ceux qui l'approchaient, il eût été votre père à tous. Détestez ses vices, mais plaignez-le, et prions tous ensemble les dieux qu'ils nous le rendent. Pour moi, je m'estimerais trop heureux d'arroser ce trône de mon sang, si je pouvais l'y voir remonter avec des dispositions propres à le lui faire remplir dignement. »

Les paroles de Suliman allèrent jusqu'au cœur de Chéri. Il connut alors combien l'attachement et la fidélité de cet homme avaient été sincères, et il se reprocha ses crimes pour la première fois. A peine eut-il écouté ce bon mouvement, qu'il sentit calmer la rage dont il était animé ; il réfléchit sur tous les crimes de sa vie, il trouva qu'il n'était pas puni aussi rigoureusement qu'il l'avait mérité. Il cessa donc de se débattre dans sa cage de fer, où il était enchaîné, et devint doux comme un mouton. On le conduisit dans une grande maison où l'on gardait tous les monstres et les bêtes féroces, et on l'attacha avec les autres.

Chéri prit alors la résolution de commencer à réparer ses fautes en se montrant bien obéissant à l'homme qui le gardait. Cet homme était un brutal ; et, quoique le monstre fût fort doux, quand il était de mauvaise humeur, il le battait sans rime ni raison. Un jour que cet homme s'était endormi, un tigre, qui avait rompu sa chaîne, se jeta sur lui pour le dévorer. D'abord Chéri sentit un mouvement de joie, de voir qu'il allait être délivré de son persécuteur ; mais aussitôt il condamna ce mouvement, et souhaita d'être libre. « Je rendrais, dit-il, le bien pour le mal, en sauvant la vie de ce malheureux. » A peine eut-il formé ce souhait, qu'il vit sa cage de fer ouverte. Il s'élança aux côtés de cet homme, qui s'était réveillé, et qui se défendait contre le tigre. Le gardien se crut perdu lorsqu'il vit le monstre ; mais sa crainte fut bientôt changée en joie : ce monstre bienfaisant se jeta sur le tigre, l'étrangla, et se coucha ensuite aux pieds de celui qu'il venait de sauver.

Cet homme, pénétré de reconnaissance, voulut se baisser pour caresser le monstre qui lui avait rendu un si grand service ; mais il entendit une voix qui disait : « Une bonne action ne demeure jamais sans

récompense; » et en même temps il ne vit plus qu'un joli chien à ses pieds.

Chéri, charmé de sa métamorphose, fit mille caresses à son gardien, qui le prit entre ses bras, et le porta au roi, auquel il raconta cette merveille. La reine voulut avoir le chien; et Chéri se fût trouvé heureux dans sa nouvelle condition, s'il eût pu oublier qu'il était homme et roi. La reine l'accablait de caresses; mais, dans la peur qu'elle avait qu'il ne devînt plus grand qu'il n'était, elle consulta ses médecins, qui lui dirent qu'il ne fallait le nourrir que de pain, et ne lui en donner qu'une certaine quantité. Le pauvre Chéri mourait de faim la moitié de la journée; mais il fallait prendre patience.

Un jour qu'on venait de lui donner son petit pain pour déjeuner, il lui prit fantaisie d'aller le manger dans le jardin du palais; il le prit dans sa gueule, et marcha vers un canal qu'il connaissait, et qui était un peu éloigné; mais il ne trouva plus ce canal, et vit à la place une grande maison dont les dehors brillaient d'or et de pierreries. Il y voyait entrer une grande quantité d'hommes et de femmes magnifiquement habillés; on chantait, on dansait dans cette maison, on y faisait bonne chère; mais tous ceux qui en sortaient étaient pâles, maigres, couverts de plaies, et presque tout nus; car leurs habits étaient déchirés par lambeaux. Quelques-uns tombaient morts en sortant, sans avoir la force de se traîner plus loin; d'autres s'éloignaient avec beaucoup de peine; d'autres restaient couchés contre terre : mourant de faim, ils demandaient un morceau de pain à ceux qui entraient dans cette maison; mais ceux-ci ne les regardaient seulement pas.

Chéri s'approcha d'une jeune fille qui tâchait d'arracher des herbes pour les manger. Touché de compassion, le prince dit en lui-même : « J'ai bon appétit, mais je ne mourrai pas de faim jusqu'au temps de mon dîner; si je sacrifiais mon déjeuner à cette pauvre créature, peut-être lui sauverais-je la vie. » Il résolut de suivre ce bon mouvement; il mit son pain dans la main de cette fille, qui le porta à sa bouche avec avidité.

Elle parut bientôt entièrement remise; et Chéri, ravi de joie de l'avoir secourue si à propos, pensait à retourner au palais, lorsqu'il entendit de grands cris : c'était Zélie entre les mains de quatre hommes qui l'entraînaient vers cette belle maison, où ils la forcèrent d'entrer. Chéri regretta alors sa figure de monstre qui lui aurait donné les moyens de secourir Zélie; mais, faible chien, il ne put qu'aboyer contre ses ra-

visseurs et s'efforça de les suivre. On le chassa à coups de pied, et il résolut de ne point quitter ce lieu, pour savoir ce que deviendrait Zélie.



Il se reprochait les malheurs de cette belle fille. « Hélas! disait-il en lui-même, je suis irrité contre ceux qui l'enlèvent, n'ai-je pas commis le même crime? et si la justice des dieux n'avait prévenu mon attentat, ne l'aurais-je pas traitée avec autant d'indignité? »

Les réflexions de Chéri furent interrompues par un bruit qui se faisait au-dessus de sa tête. Il vit qu'on ouvrait une fenêtre, et sa joie fut extrême lorsqu'il aperçut Zélie qui jetait par cette fenêtre un plat de viandes si bien apprêtées, qu'elles donnaient appétit à voir. On referma la fenêtre aussitôt, et Chéri, qui n'avait pas mangé de toute la journée, crut qu'il devait profiter de l'occasion. Il allait donc manger de ces viandes, lorsque la jeune fille à laquelle il avait donné son pain jeta un cri, et l'ayant pris dans ses bras : « Pauvre petit animal, lui dit-elle, ne touche point à ces viandes; cette maison est le palais de la volupté, tout ce qui en sort est empoisonné. » En même temps Chéri entendit une voix qui disait : « Tu vois qu'une bonne action ne demeure point sans récompense; » et aussitôt il fut changé en un charmant oiseau de paradis. Il se souvint que c'était l'oiseau favori de Candide, et commença à espérer qu'elle pourrait enfin lui rendre ses bonnes grâces.

Il voulut d'abord s'approcher de Zélie, et, s'étant élevé en l'air, il vola tout autour de la maison, et vit avec joie qu'il y avait une fenêtre ouverte; mais il eut beau parcourir toute la maison, il n'y trouva point

Zélie, et, désespéré de sa perte, il résolut de ne point s'arrêter qu'il ne l'eût rencontrée. Il vola pendant plusieurs jours, et s'étant posé sur un arbre, il vit une caverne de laquelle il s'approcha. Quelle fut sa joie!



Zélie y était assise à côté d'un vénérable ermite, et prenait avec lui un frugal repas.

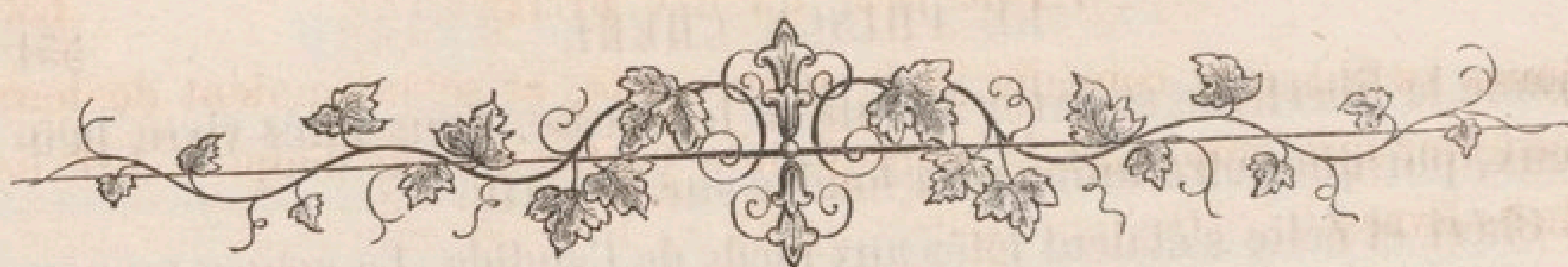
Chéri, transporté, vola sur l'épaule de cette charmante bergère, et exprimait par ses caresses le plaisir qu'il avait de la voir. Zélie, charmée de la douceur de ce petit animal, le flattait doucement avec la main ; et, quoiqu'elle crût qu'il ne pouvait l'entendre, elle lui dit qu'elle acceptait le don qu'il lui faisait de lui-même et qu'elle l'aimerait toujours. « Qu'avez-vous fait, Zélie? lui dit l'ermite ; vous venez d'engager votre foi. — Oui, charmante bergère, lui dit Chéri, qui reprit à ce moment sa forme naturelle, la fin de ma métamorphose était attachée au consentement que vous donneriez à notre union. Vous m'avez promis de m'aimer toujours ; confirmez mon bonheur, ou je vais conjurer la fée Candide, ma protectrice, de me rendre la figure sous laquelle j'ai eu le bonheur de vous plaire. — Vous n'avez point à craindre son inconstance, lui dit Candide, qui, quittant la forme de l'ermite sous laquelle elle s'était cachée, parut à leurs yeux telle qu'elle était en effet. Zélie vous aima aussitôt qu'elle vous vit ; mais vos vices la contraignirent à vous cacher le penchant que vous lui aviez inspiré. Le changement de votre cœur lui

donne la liberté de se livrer à toute sa tendresse. Vous allez vivre heureux, puisque votre union sera fondée sur la vertu. »

Chéri et Zélie s'étaient jetés aux pieds de Candide. Le prince ne pouvait se lasser de la remercier de ses bontés, et Zélie, enchantée d'apprendre que le prince détestait ses égarements, lui confirmait l'aveu de sa tendresse. « Levez-vous, mes enfants, leur dit la fée; je vais vous transporter dans votre palais, pour rendre à Chéri une couronne de laquelle ses vices l'avaient rendu indigne. » A peine eut-elle cessé de parler, qu'ils se trouvèrent dans la chambre de Suliman, qui, charmé de revoir son cher maître devenu vertueux, lui abandonna le trône et resta le plus fidèle de ses sujets.

Chéri régna longtemps avec Zélie, et on dit qu'il s'appliqua tellement à ses devoirs que la bague, qu'il avait reprise, ne le piqua pas une seule fois jusqu'au sang.





LA BELLE ET LA BÊTE



Il y avait une fois un marchand qui était extrêmement riche. Il avait six enfants, trois garçons et trois filles, et comme ce marchand était un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfants, et leur donna toutes sortes de maîtres.

Ses filles étaient très-belles; mais la cadette surtout se faisait admirer, et on ne l'appelait, quand elle était petite, que la *Belle Enfant;* en sorte que le nom lui en resta, ce qui donna beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette, qui était plus belle que ses



sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil, parce qu'elles étaient riches : elles faisaient les dames, et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles de marchands; il leur fallait des gens de qualité pour leur compagnie. Elles allaient tous les

jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette, qui employait la plus grande partie de son temps à lire de bons livres.

Comme on savait que ces filles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage; mais les deux aînées répondirent qu'elles ne se marieraient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc, ou tout au moins un comte. La Belle (car je vous ai dit que c'était le nom de la plus jeune), la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser; mais elle leur dit qu'elle était trop jeune, et qu'elle souhaitait de tenir compagnie à son père pendant quelques années.

Tout d'un coup le marchand perdit son bien, et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfants qu'il fallait aller demeurer dans cette maison, et qu'en travaillant comme des paysans, ils y pourraient vivre. Ses deux filles aînées répondirent qu'elles ne voulaient pas quitter la ville, et qu'elles avaient plusieurs amants qui seraient trop heureux de les épouser, quoiqu'elles n'eussent plus de fortune. Les bonnes demoiselles se trompaient; leurs amants ne voulurent plus les regarder quand elles furent pauvres. Comme personne ne les aimait à cause de leur fierté, on disait : « Elles ne méritent pas qu'on les plaigne, nous sommes bien aises de voir leur orgueil abaissé; qu'elles aillent faire les dames en gardant les moutons. » Mais en même temps tout le monde disait : « Pour la Belle, nous sommes bien fâchés de son malheur; c'est une si bonne fille! elle parlait aux pauvres gens avec tant de bonté! elle était si douce, si honnête! » Il y eut même plusieurs gentilshommes qui voulurent l'épouser, quoiqu'elle n'eût pas un sou; mais elle leur dit qu'elle ne pouvait se résoudre à abandonner son pauvre père dans son malheur, et qu'elle le suivrait à la campagne pour le consoler et lui aider à travailler.

La pauvre Belle avait été bien affligée de perdre sa fortune; mais elle s'était dit à elle-même : « Quand je pleurerai, mes larmes ne me rendront pas mon bien; il faut tâcher d'être heureuse sans fortune. »

Quand ils furent arrivés à leur maison de campagne, le marchand et ses trois fils s'occupèrent à labourer la terre. La Belle se levait à quatre heures du matin, et se dépêchait de nettoyer la maison et d'apprêter à dîner pour la famille. Elle eut d'abord beaucoup de peine, car elle n'était pas accoutumée à travailler comme une servante; mais, au bout

de deux mois, elle devint plus forte, et la fatigue lui donna une santé parfaite. Quand elle avait fait son ouvrage, elle lisait, elle jouait du clavecin, ou bien elle chantait en filant. Ses deux sœurs, au contraire, s'ennuyaient à la mort; elles se levaient à dix heures du matin, se promenaient toute la journée, et s'amusaient à regretter leurs beaux habits et les compagnies : « Voyez notre cadette, disaient-elles entre elles; elle a l'âme si basse et si stupide, qu'elle est contente de sa malheureuse situation. »

Le bon marchand ne pensait pas comme ses filles; il savait que la Belle était plus propre à briller dans les compagnies; il admirait la vertu de cette jeune fille, surtout sa patience; car ses sœurs, non contentes de lui laisser faire tout l'ouvrage de la maison, l'insultaient à tout moment.

Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre par laquelle on lui mandait qu'un vaisseau sur lequel il avait des marchandises venait d'arriver heureusement. Cette nouvelle faillit faire tourner la tête à ses deux aînées, qui pensaient qu'à la fin elles pourraient quitter cette campagne où elles s'ennuyaient tant; et quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des palatines, des coiffures et toutes sortes de bagatelles. La Belle ne lui demandait rien; car elle pensait en elle-même que tout l'argent des marchandises ne suffirait pas pour acheter ce que ses sœurs souhaitaient. « Tu ne me pries pas de t'acheter quelque chose? lui dit son père. — Puisque vous avez la bonté de penser à moi, lui dit-elle, je vous prie de m'apporter une rose, car il n'en vient pas ici. » Ce n'est pas que la Belle se souciât d'une rose; mais elle ne voulait pas condamner par son exemple la conduite de ses sœurs, qui auraient dit que c'était pour se distinguer qu'elle ne demandait rien.

Le bon homme partit; mais, quand il fut arrivé, on lui fit un procès pour ses marchandises, et, après avoir eu beaucoup de peine, il revint aussi pauvre qu'il était auparavant.

Il n'avait plus que trente milles pour arriver à sa maison, et il se réjouissait déjà du plaisir de voir ses enfants; mais, comme il fallait passer un grand bois avant de trouver sa maison, il se perdit. Il neigeait horriblement, le vent était si grand qu'il le jeta deux fois à bas de son cheval; et, la nuit étant venue, il pensa qu'il mourrait de faim ou de froid, ou qu'il serait mangé par des loups qu'il entendait hurler autour

de lui. Tout d'un coup, en regardant au bout d'une longue allée d'arbres, il vit une grande lumière, mais qui paraissait bien éloignée. Il marcha



de ce côté-là, et vit que cette lumière sortait d'un grand palais qui était tout illuminé. Le marchand remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait, et se hâta d'arriver à ce château; mais il fut bien surpris de ne trouver personne dans les cours. Son cheval, qui le suivait, voyant une grande écurie ouverte, entra dedans; et ayant trouvé du foin et de l'avoine, le pauvre animal, qui mourait de faim, se jeta dessus avec beaucoup d'avidité. Le marchand l'attacha dans l'écurie, et marcha vers la maison, où il ne trouva personne; mais, étant entré dans une grande salle, il y trouva un bon feu et une table chargée de viandes, où il n'y avait qu'un couvert.

Comme la pluie et la neige l'avaient mouillé jusqu'aux os, il s'approcha du feu pour se sécher, et disait en lui-même : « Le maître de la maison, ou ses domestiques, me pardonneront la liberté que j'ai prise, et sans doute ils viendront bientôt. » Il attendit pendant un temps considérable; mais onze heures ayant sonné sans qu'il vît personne, il ne put résister à la faim, et prit un poulet qu'il mangea en deux bouchées et en tremblant; il but aussi quelques coups de vin, et, devenu plus hardi, il sortit de la salle et traversa plusieurs grands appartements magnifiquement meublés. A la fin il trouva une chambre où il y avait un bon lit; et comme il était minuit passé et qu'il était las, il prit le parti de fermer la porte et de se coucher.

Il était dix heures du matin quand il s'éveilla le lendemain, et il fut bien surpris de trouver un habit fort propre à la place du sien, qui était

tout gâté. « Assurément, dit-il en lui-même, ce palais appartient à quelque bonne fée qui a eu pitié de ma situation. » Il regarda par la fenêtre et ne vit plus de neige, mais des berceaux de fleurs qui enchantaient la vue.

Il rentra dans la grande salle où il avait soupé la veille, et vit une petite table où il y avait du chocolat. « Je vous remercie, madame la fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner. »

Le bonhomme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval; et comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé et cueillit une branche où il y en avait plusieurs. En même temps, il entendit un grand bruit et vit venir à lui une bête si horrible, qu'il fut tout près de s'évanouir. « Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête d'une voix terrible; je vous ai sauvé la vie en vous recevant dans mon château, et puis vous me volez mes roses que j'aime mieux que toutes choses au monde. Il faut mourir pour réparer cette faute; je ne vous donne qu'un quart d'heure pour demander pardon à Dieu. »

Le marchand se jeta à genoux et dit à la Bête en joignant les mains : « Monseigneur, pardonnez-moi ; je ne croyais pas vous offenser en cueillant une rose pour une de mes filles qui m'en avait demandé. — Je ne m'appelle point Monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête. Je n'aime pas les compliments, moi; je veux qu'on dise ce que l'on pense; ainsi ne croyez pas me toucher par vos flatteries. Mais vous m'avez dit que vous aviez des filles; je veux vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne volontairement pour mourir à votre place. Ne me raisonnez pas, partez; et si vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois. »

Le bonhomme n'avait pas le dessein de sacrifier une de ses filles à ce vilain monstre ; mais il pensa : « Au moins j'aurai le plaisir de les embrasser encore une fois. » Il jura donc de revenir, et la Bête lui dit qu'il pouvait partir quand il voudrait. « Mais, ajouta-t-elle, je ne veux pas que tu t'en ailles les mains vides. Retourne dans la chambre où tu as couché, tu y trouveras un grand coffre vide; tu peux y mettre tout ce qu'il te plaira, je le ferai porter chez toi. » En même temps la Bête se retira, et le bonhomme dit en lui-même : « S'il faut que je meure, j'aurai la consolation de laisser du pain à mes pauvres enfants. »

Il retourna dans la chambre où il avait couché, et y ayant trouvé une grande quantité de pièces d'or, il remplit le grand coffre dont la Bête

lui avait parlé, le ferma, et ayant repris son cheval qu'il retrouva dans l'écurie, il sortit de ce palais avec une tristesse égale à la joie qu'il avait lorsqu'il y était entré. Son cheval prit de lui-même une des routes de la forêt, et en peu d'heures le bonhomme arriva dans sa petite maison.

Ses enfants se rassemblèrent autour de lui; mais, au lieu d'être sensible à leurs caresses, le marchand se mit à pleurer en les regardant. Il tenait à la main la branche de roses qu'il apportait à la Belle : il la lui donna, et lui dit : « La Belle, prenez ces roses, elles coûteront bien cher à votre malheureux père. » Et tout de suite il raconta à sa famille la funeste aventure qui lui était arrivée.

A ce récit, ses deux aînées jetèrent de grands cris et dirent des injures à la Belle, qui ne pleurait point. « Voyez ce que produit l'orgueil de cette petite créature! disaient-elles. Que ne demandait-elle des ajustements comme nous? mais non, mademoiselle voulait se distinguer. Elle va causer la mort de notre père et elle ne pleure pas! — Cela serait fort inutile, reprit la Belle. Pourquoi pleurerais-je la mort de mon père? Il ne périra point. Puisque le monstre veut bien accepter une de ses filles, je veux me livrer à toute sa furie, et je me trouve fort heureuse, puisqu'en mourant j'aurai la joie de sauver mon père et de lui prouver ma tendresse. — Non, ma sœur, lui dirent ses trois frères, vous ne mourrez pas; nous irons trouver ce monstre et nous périrons sous ses coups si nous ne pouvons le tuer. — Ne l'espérez pas, mes enfants, leur dit le marchand; la puissance de la Bête est si grande, qu'il ne me reste aucune espérance de la faire périr. Je suis charmé du bon cœur de la Belle, mais je ne veux pas l'exposer à la mort. Je suis vieux, il ne me reste que peu de temps à vivre; ainsi je ne perdrai que quelques années de vie, que je ne regrette qu'à cause de vous, mes chers enfants. — Je vous assure, mon père, lui dit la Belle, que vous n'irez pas à ce palais sans moi; vous ne pouvez m'empêcher de vous suivre. Quoique je sois jeune, je ne suis pas fort attachée à la vie, et j'aime mieux être dévorée par ce monstre que de mourir du chagrin que me donnerait votre perte. »

On eut beau dire, la Belle voulut absolument partir pour le beau palais; et ses sœurs en étaient charmées, parce que les vertus de cette cadette leur avaient inspiré beaucoup de jalousie.

Le marchand était si occupé de la douleur de perdre sa fille, qu'il ne pensait pas au coffre qu'il avait rempli d'or; mais aussitôt qu'il se fut enfermé dans sa chambre pour se coucher, il fut bien étonné de le trouver à la ruelle de son lit. Il résolut de ne point dire à ses enfants qu'il

était devenu si riche, parce que ses filles auraient voulu retourner à la ville, et qu'il était résolu de mourir dans cette campagne ; mais il confia ce secret à la Belle, qui lui apprit qu'il était venu quelques gentilshommes pendant son absence; qu'il y en avait deux qui aimaient ses sœurs. Elle pria son père de les marier; car elle était si bonne qu'elle les aimait et leur pardonnait de tout son cœur le mal qu'elles lui avaient fait.

Ces deux méchantes filles se frottèrent les yeux avec un oignon pour pleurer lorsque la Belle partit avec son père ; mais ses frères pleuraient tout de bon, aussi bien que le marchand : il n'y avait que la Belle qui ne pleurait point, parce qu'elle ne voulait pas augmenter leur douleur.

Le cheval prit la route du palais, et, sur le soir, ils l'aperçurent illuminé comme la première fois. Le cheval fut tout seul à l'écurie, et le bonhomme entra avec sa fille dans la grande salle, où ils trouvèrent une table magnifiquement servie avec deux couverts. Le marchand n'avait pas le cœur de manger ; mais la Belle, s'efforçant de paraître tranquille, se mit à table et le servit ; puis elle disait en elle-même : « La Bête veut m'engraisser avant de me manger, puisqu'elle me fait faire si bonne chère. »

Quand ils eurent soupé, ils entendirent un grand bruit, et le marchand dit adieu à sa pauvre fille en pleurant, car il pensait que c'était la Bête. La Belle ne put s'empêcher de frémir en voyant cette horrible figure ; mais elle se rassura de son mieux ; et le monstre lui ayant demandé si c'était de bon cœur qu'elle était venue, elle lui dit en tremblant que oui. « Vous êtes bien bonne, lui dit la Bête, et je vous suis bien obligé. Bonhomme, partez demain matin, et ne vous avisez jamais de revenir ici. Adieu, la Belle. — Adieu, la Bête, » répondit-elle ; et tout de suite le monstre se retira. « Ah ! ma fille, dit le marchand en embrassant la Belle, je suis à demi mort de frayeur. Croyez-moi, laissez-moi ici. — Non, mon père, lui dit la Belle avec fermeté : vous partirez demain matin, et vous m'abandonnerez au secours du ciel ; peut-être aura-t-il pitié de moi. »

Ils furent se coucher, et croyaient ne pas dormir de toute la nuit ; mais à peine furent-ils dans leur lit que leurs yeux se fermèrent. Pendant son sommeil, la Belle vit une dame qui lui dit : « Je suis contente de votre bon cœur, la Belle ; la bonne action que vous faites, en donnant votre vie pour sauver celle de votre père, ne demeurera point sans récompense. » La Belle, en s'éveillant, raconta ce songe à son père ;

et, quoiqu'il le consolât un peu, cela ne l'empêcha pas de jeter de grands cris quand il fallut se séparer de sa chère fille.

Lorsqu'il fut parti, la Belle s'assit dans la grande salle, et se mit à pleurer aussi; mais, comme elle avait beaucoup de courage, elle se recommanda à Dieu, et résolut de ne se point chagriner pour le peu de temps qu'elle avait à vivre; car elle croyait fermement que la Bête la mangerait le soir. Elle résolut de se promener en attendant, et de visiter ce beau château. Elle ne pouvait s'empêcher d'en admirer la beauté; mais elle fut bien surprise de trouver une porte sur laquelle il y avait écrit : *Appartement de la Belle.* Elle ouvrit cette porte avec précipitation, et elle fut éblouie de la magnificence qui y régnait; mais ce qui frappa le plus sa vue fut une grande bibliothèque, un clavecin et plusieurs livres de musique. « On ne veut pas que je m'ennuie, » dit-elle tout bas. Elle pensa ensuite : « Si je n'avais qu'un jour à demeurer ici, on ne m'aurait pas fait une telle provision. » Cette pensée ranima son courage.

Elle ouvrit la bibliothèque, et vit un livre où il y avait écrit en lettres d'or : *Souhaitez, commandez, vous êtes ici la reine et la maîtresse.* « Hélas! dit-elle en soupirant, je ne souhaite rien que de revoir mon pauvre père et de savoir ce qu'il fait à présent. » Elle avait dit cela en elle-même. Quelle fut sa surprise, en jetant les yeux sur un grand miroir, d'y voir sa maison où son père arrivait avec un visage extrêmement triste; ses sœurs venaient au-devant de lui; et, malgré les grimaces qu'elles faisaient pour paraître affligées, la joie qu'elles avaient de la perte de leur sœur paraissait sur leur visage. Un moment après, tout cela disparut, et la Belle ne put s'empêcher de penser que la Bête était bien complaisante et qu'elle n'avait rien à craindre d'elle.

A midi, elle trouva la table mise, et pendant son dîner elle entendit un excellent concert, quoiqu'elle ne vît personne.

Le soir, comme elle allait se mettre à table, elle entendit le bruit que faisait la Bête, et ne put s'empêcher de frémir. « La Belle, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper? — Vous êtes le maître, répondit la Belle en tremblant. — Non, reprit la Bête; il n'y a ici de maîtresse que vous, Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller si je vous ennuie, je sortirai tout de suite. Dites-moi : n'est-ce pas, que vous me trouvez bien laid? — Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir; mais je crois que vous êtes fort bon. — Vous avez raison, dit le monstre; mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit : je sais bien que je ne suis qu'une bête. — On n'est pas bête, reprit la Belle,

quand on croit n'avoir point d'esprit : un sot n'a jamais su cela. — Mangez donc, la Belle, lui dit le monstre, et tâchez de ne vous point ennuyer



dans votre maison ; car tout ceci est à vous. J'aurais du chagrin si vous n'étiez pas contente. — Vous avez bien de la bonté, dit la Belle. Je vous avoue que je suis bien contente de votre bon cœur : quand j'y pense, vous ne me paraissez plus si laid. — Oh ! dame, oui ! répondit la Bête, j'ai le cœur bon, mais je suis un monstre. — Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la Belle ; et je vous aime mieux avec votre figure que ceux qui, avec la figure d'homme, cachent un cœur faux, corrompu, ingrat. — Si j'avais de l'esprit, reprit la Bête, je vous ferais un grand compliment pour vous remercier ; mais je suis un stupide, et tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé. »

La Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre ; mais elle manqua mourir de frayeur lorsqu'il lui dit : « La Belle, voulez-vous être ma femme ? » Elle fut quelque temps sans répondre : elle avait peur d'exciter la colère du monstre en le refusant, elle lui dit pourtant en tremblant : « Non, la Bête. » Dans le moment ce pauvre monstre voulut soupirer, et il fit un sifflement si épouvantable, que tout le palais en retentit ; mais la Belle fut bientôt rassurée, car la Bête lui ayant dit tristement : « Adieu donc, la Belle, » sortit de la chambre en se retournant de temps en temps pour la regarder encore.

La Belle, se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre bête. « Hélas, disait-elle, c'est bien dommage qu'elle soit laide, elle est si bonne ! »

La Belle passa trois mois dans ce palais avec assez de tranquillité. Tous les soirs la Bête lui rendait visite, l'entretenait pendant le souper avec assez de bon sens, mais jamais avec ce qu'on appelle *esprit* dans le monde.

Chaque jour la Belle découvrait de nouvelles bontés dans ce monstre; l'habitude de le voir l'avait accoutumée à sa laideur, et, loin de craindre le moment de sa visite, elle regardait souvent à sa montre pour voir s'il était bientôt neuf heures; car la Bête ne manquait jamais de venir à cette heure-là.

Il n'y avait qu'une chose qui faisait de la peine à la Belle, c'est que le monstre, avant de se coucher, lui demandait toujours si elle voulait être sa femme, et paraissait pénétré de douleur lorsqu'elle lui disait que non. Elle lui dit un jour : « Vous me chagrinez, la Bête; je voudrais pouvoir vous épouser, mais je suis trop sincère pour vous faire croire que cela arrivera jamais; je serai toujours votre amie, tâchez de vous contenter de cela. — Il le faut bien, reprit la Bête; je me rends justice, je sais que je suis bien horrible; mais je vous aime beaucoup. Cependant je suis trop heureux de ce que vous voulez bien rester ici; promettez-moi que vous ne me quitterez jamais. » La Belle rougit à ces paroles; elle avait vu, dans son miroir, que son père était malade du chagrin de l'avoir perdue, et elle souhaitait de le revoir. « Je pourrais bien vous promettre, dit-elle à la Bête, de ne vous jamais quitter tout à fait, mais j'ai tant d'envie de revoir mon père, que je mourrai de douleur si vous me refusez ce plaisir. — J'aime mieux mourir moi-même, dit le monstre, que de vous donner du chagrin; je vous enverrai chez votre père, vous y resterez, et votre pauvre Bête en mourra de douleur. — Non, lui dit la Belle en pleurant; je vous aime trop pour vouloir causer votre mort : je vous promets de revenir dans huit jours. Vous m'avez fait voir que mes sœurs sont mariées et que mes frères sont partis pour l'armée; mon père est tout seul, souffrez que je reste chez lui une semaine. — Vous y serez demain au matin, dit la Bête; mais souvenez-vous de votre promesse. Vous n'aurez qu'à mettre votre bague sur une table en vous couchant quand vous voudrez revenir. Adieu, la Belle. » La Bête soupira selon sa coutume en disant ces mots, et la Belle se coucha toute triste de l'avoir affligée.

Quand elle se réveilla le matin, elle se trouva dans la maison de son père, et, ayant sonné une clochette qui était à côté de son lit, elle vit venir la servante, qui fit un grand cri en la voyant. Le bonhomme ac-

courut à ce cri et manqua mourir de joie en revoyant sa chère fille, et ils se tinrent embrassés plus d'un quart d'heure.

La Belle, après les premiers transports, pensa qu'elle n'avait point d'habits pour se lever; mais la servante lui dit qu'elle venait de trouver dans la chambre voisine un grand coffre plein de robes toutes d'or, garnies de diamants. La Belle remercia la bonne Bête de ses attentions : elle prit la moins riche de ces robes, et dit à la servante de serrer les autres, dont elle voulait faire présent à ses sœurs; mais à peine eut-elle prononcé ces paroles, que le coffre disparut. Son père lui dit que la Bête voulait qu'elle gardât tout cela pour elle; et aussitôt les robes et le coffre revinrent à la même place.

La Belle s'habilla, et, pendant ce temps, on fut avertir ses sœurs, qui accoururent avec leurs maris.

Elles étaient toutes deux fort malheureuses. L'aînée avait épousé un jeune gentilhomme beau comme l'Amour; mais il était si amoureux de sa propre figure, qu'il n'était occupé que de cela depuis le matin jusqu'au soir, et méprisait la beauté de sa femme. La seconde avait épousé un homme qui avait beaucoup d'esprit; mais il ne s'en servait que pour faire enrager tout le monde, à commencer par sa femme.

Les sœurs de la Belle manquèrent mourir de douleur quand elles la virent habillée comme une princesse, et plus belle que le jour. Elle eut beau les caresser, rien ne put étouffer leur jalousie, qui augmenta beaucoup quand elle leur eut conté combien elle était heureuse.

Ces deux jalouses descendirent dans le jardin, pour y pleurer tout à leur aise; et elles se disaient : « Pourquoi cette petite créature est-elle plus heureuse que nous? Ne sommes-nous pas plus aimables qu'elle? — Ma sœur, dit l'aînée, il me vient une pensée : tâchons de l'arrêter ici plus de huit jours. Sa sotte Bête se mettra en colère de ce qu'elle lui aura manqué de parole, et peut-être qu'elle la dévorera. — Vous avez raison, ma sœur, répondit l'autre. Pour cela il lui faut faire de grandes caresses. » Et, ayant pris cette résolution, elles remontèrent, et firent tant d'amitiés à leur sœur, que la Belle en pleura de joie. Quand les huit jours furent passés, les deux sœurs s'arrachèrent les cheveux, et firent tant les affligées de son départ, qu'elle promit de rester encore huit jours.

Cependant la Belle se reprochait le chagrin qu'elle allait donner à sa pauvre Bête, qu'elle aimait de tout son cœur; et elle s'ennuyait de ne la plus voir. La dixième nuit qu'elle passa chez son père, elle rêva

qu'elle était dans le jardin du palais, et qu'elle voyait la Bête couchée sur l'herbe, et près de mourir, qui lui reprochait son ingratitude. La Belle se réveilla en sursaut, et versa des larmes. « Ne suis-je pas bien méchante, disait-elle, de donner du chagrin à une bête qui a pour moi tant de complaisance ? Est-ce sa faute si elle est si laide, et si elle a peu d'esprit ? Elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser ? Je serais plus heureuse avec elle que mes sœurs avec leurs maris. Ce n'est ni la beauté ni l'esprit d'un mari qui rendent une femme contente ; c'est la bonté du caractère, la vertu, la complaisance ; et la Bête a toutes ces bonnes qualités. Je n'ai point d'amour pour elle, mais j'ai de l'estime, de l'amitié et de la reconnaissance. Allons, il ne faut pas la rendre malheureuse ; je me reprocherais toute ma vie mon ingratitude. »

A ces mots, la Belle se lève, met sa bague sur la table et revient se coucher. A peine fut-elle dans son lit, qu'elle s'endormit ; et quand elle se réveilla le matin, elle vit avec joie qu'elle était dans le palais de la Bête. Elle s'habilla magnifiquement pour lui plaire, et s'ennuya à mourir toute la journée, en attendant neuf heures du soir ; mais l'horloge eut beau sonner, la Bête ne parut point.

La Belle alors craignit d'avoir causé sa mort. Elle courut tout le palais en jetant de grands cris ; elle était au désespoir. Après avoir cherché



partout, elle se souvint de son rêve et courut dans le jardin vers le canal, où elle l'avait vue en dormant. Elle trouva la pauvre Bête éten-

due, sans connaissance, et elle crut qu'elle était morte. Elle se jeta sur son corps sans avoir horreur de sa figure, et sentant que son cœur battait encore, elle prit de l'eau dans le canal et lui en jeta sur la tête.

La Bête ouvrit les yeux, et dit à la Belle : « Vous avez oublié votre promesse ; le chagrin de vous avoir perdue m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim; mais je meurs content, puisque j'ai le plaisir de vous revoir encore une fois. — Non, ma chère Bête, vous ne mourrez point, lui dit la Belle ; vous vivrez pour devenir mon époux : dès ce moment je vous donne ma main, et je jure que je ne serai qu'à vous. Hélas! je croyais n'avoir que de l'amitié pour vous ; mais la douleur que je sens me fait voir que je ne pourrais vivre sans vous voir. »

A peine la Belle eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle vit le château brillant de lumière ; les feux d'artifice, la musique, tout lui annonçait une fête : mais toutes ces beautés n'arrêtèrent point sa vue ; elle se retourna vers sa chère Bête, dont le danger la faisait frémir. Quelle fut sa surprise! la Bête avait disparu, et elle ne vit plus à ses pieds qu'un



prince plus beau que l'Amour, qui la remerciait d'avoir fini son enchantement.

Quoique ce prince méritât toute son attention, elle ne put s'empêcher de lui demander où était la Bête. « Vous la voyez à vos pieds, lui dit le prince. Une méchante fée m'avait condamné à rester sous cette figure jusqu'à ce qu'une belle fille consentît à m'épouser, et elle m'avait défendu de faire paraître mon esprit. Ainsi il n'y avait que vous dans le monde assez bonne pour vous laisser toucher à la bonté de

mon caractère, et en vous offrant ma couronne, je ne puis m'acquitter des obligations que je vous ai. »

La Belle, agréablement surprise, donna la main à ce beau prince pour le relever. Ils allèrent ensemble au château. La Belle manqua mourir de joie en trouvant dans la grande salle son père et toute sa famille, que la belle dame qui lui était apparue en songe avait transportés au château.

« La Belle, lui dit cette dame qui était une grande fée, venez recevoir la récompense de votre bon choix : vous avez préféré la vertu à la beauté et à l'esprit, vous méritez de trouver toutes ces qualités réunies en une même personne. Vous allez devenir une grande reine : j'espère que le trône ne détruira pas vos vertus. Pour vous, mesdemoiselles, dit la fée aux deux sœurs de la Belle, je connais votre cœur et toute la malice qu'il renferme. Devenez deux statues; mais conservez toute votre raison sous la pierre qui vous enveloppera. Vous demeurerez à la porte du palais de votre sœur, et je ne vous impose point d'autre peine que d'être témoins de son bonheur. Vous ne pourrez revenir dans votre premier état qu'au moment où vous reconnaîtrez vos fautes; mais j'ai bien peur que vous ne restiez toujours statues. On se corrige de l'orgueil, de la colère, de la gourmandise et de la paresse, mais c'est une espèce de miracle que la conversion d'un cœur méchant et envieux. »

Dans le moment, la fée donna un coup de baguette qui transporta tous ceux qui étaient dans cette salle dans le royaume du prince. Ses sujets le virent avec joie et il épousa la Belle, qui vécut avec lui fort longtemps et dans un bonheur parfait, parce qu'il était fondé sur la vertu.





TABLE

CHARLES PERRAULT.

MADAME D'AULNOY.

HAMILTON.

MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT.

PLACEMENT DES GRAVURES

